Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jules Verne

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

1868

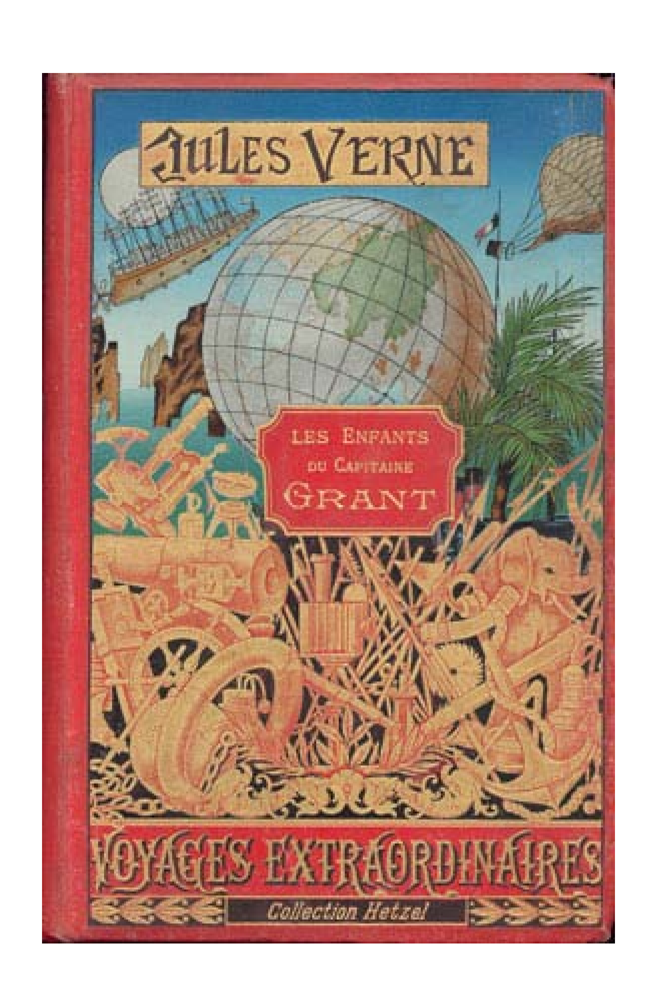


Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I

Balance-fish

Le 26 juillet 1864, par une forte brise du nord-est, un magnifique yacht évoluait à toute vapeur sur les flots du canal du nord. Le pavillon d'Angleterre battait à sa corne d'artimon ; à l'extrémité du grand mât, un guidon bleu portait les initiales E G, brodées en or et surmontées d'une couronne ducale. Ce yacht se nommait le *Duncan* ; il appartenait à lord Glenarvan, l'un des seize pairs écossais qui siègent à la chambre haute, et le membre le plus distingué du « royal-thames-yacht-club », si célèbre dans tout le royaume-uni.

Lord Edward Glenarvan se trouvait à bord avec sa jeune femme, lady Helena, et l'un de ses cousins, le major Mac Nabbs.

Le *Duncan*, nouvellement construit, était venu faire ses essais à quelques milles au dehors du golfe de la Clyde, et cherchait à rentrer à Glasgow ; déjà l'île d'Arran se relevait à l'horizon, quand le matelot de vigie signala un énorme poisson qui s'ébattait dans le sillage du yacht.

Le capitaine John Mangles fit aussitôt prévenir lord Edward de cette rencontre. Celui-ci monta sur la dunette avec le major Mac Nabbs, et demanda au capitaine ce qu'il pensait de cet animal.

« Vraiment, votre honneur, répondit John Mangles, je pense que c'est un requin d'une belle taille.

– Un requin dans ces parages ! s'écria Glenarvan.

– Cela n'est pas douteux, reprit le capitaine ; ce poisson appartient à une espèce de requins qui se rencontre dans toutes les mers et sous toutes les latitudes. C'est le « balance-fish », et je me trompe fort, ou nous avons affaire à l'un de ces coquins-là ! Si votre honneur y consent, et pour peu qu'il plaise à lady Glenarvan d'assister à une pêche curieuse, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

– Qu'en pensez-vous, Mac Nabbs ? dit lord Glenarvan au major ; êtes-vous d'avis de tenter l'aventure ?

– Je suis de l'avis qu'il vous plaira, répondit tranquillement le major.

– D'ailleurs, reprit John Mangles, on ne saurait trop exterminer ces terribles bêtes. Profitons de l'occasion, et, s'il plaît à votre honneur, ce sera à la fois un émouvant spectacle et une bonne action.

– Faites, John, » dit lord Glenarvan.

Puis il envoya prévenir lady Helena, qui le rejoignit sur la dunette, fort tentée vraiment par cette pêche émouvante.

La mer était magnifique ; on pouvait facilement suivre à sa surface les rapides évolutions du squale, qui plongeait ou s'élançait avec une surprenante vigueur. John Mangles donna ses ordres. Les matelots jetèrent par-dessus les bastingages de tribord une forte corde, munie d'un émerillon amorcé avec un épais morceau de lard. Le requin, bien qu'il fût encore à une distance de cinquante yards, sentit l'appât offert à sa voracité. Il se rapprocha rapidement du yacht. On voyait ses nageoires, grises à leur extrémité, noires à leur base, battre les flots avec

violence, tandis que son appendice caudal le maintenait dans une ligne rigoureusement droite. À mesure qu'il s'avançait, ses gros yeux saillants apparaissaient, enflammés par la convoitise, et ses mâchoires béantes, lorsqu'il se retournait, découvraient une quadruple rangée de dents. Sa tête était large et disposée comme un double marteau au bout d'un manche. John Mangles n'avait pu s'y tromper ; c'était là le plus vorace échantillon de la famille des squales, le poisson-balance des anglais, le poisson-juif des provençaux.

Les passagers et les marins du *Duncan* suivaient avec une vive attention les mouvements du requin. Bientôt l'animal fut à portée de l'émerillon ; il se retourna sur le dos pour le mieux saisir, et l'énorme amorce disparut dans son vaste gosier.

Aussitôt il « se ferra » lui-même en donnant une violente secousse au câble, et les matelots halèrent le monstrueux squale au moyen d'un palan frappé à l'extrémité de la grande vergue. Le requin se débattit violemment, en se voyant arracher de son élément naturel. Mais on eut raison de sa violence.

Une corde munie d'un nœud coulant le saisit par la queue et paralysa ses mouvements. Quelques instants après, il était enlevé au-dessus des bastingages et précipité sur le pont du yacht. Aussitôt, un des marins s'approcha de lui, non sans précaution, et, d'un coup de hache porté avec vigueur, il trancha la formidable queue de l'animal.

La pêche était terminée ; il n'y avait plus rien à craindre de la part du monstre ; la vengeance des marins se trouvait satisfaite, mais non leur curiosité. En effet, il est d'usage à bord de tout navire de visiter soigneusement l'estomac du requin.

Les matelots connaissent sa voracité peu délicate, s'attendent à quelque surprise, et leur attente n'est pas toujours trompée.

Lady Glenarvan ne voulut pas assister à cette répugnante « exploration », et elle rentra dans la dunette. Le requin haletait encore ; il avait dix pieds de long et pesait plus de six cents livres.

Cette dimension et ce poids n'ont rien d'extraordinaire ; mais si le *balance-fish* n'est pas classé parmi les géants de l'espèce, du moins compte-t-il au nombre des plus redoutables.

Bientôt l'énorme poisson fut éventré à coups de hache, et sans plus de cérémonies. L'émerillon avait pénétré jusque dans l'estomac, qui se trouva absolument vide ; évidemment l'animal jeûnait depuis longtemps, et les marins désappointés allaient en jeter les débris à la mer, quand l'attention du maître d'équipage fut attirée par un objet grossier, solidement engagé dans l'un des viscères.

« Eh ! Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il.

– Cela, répondit un des matelots, c'est un morceau de roc que la bête aura avalé pour se lester.

– Bon ! reprit un autre, c'est bel et bien un boulet ramé que ce coquin-là a reçu dans le ventre, et qu'il n'a pas encore pu digérer.

– Taisez-vous donc, vous autres, répliqua Tom Austin, le second du yacht, ne voyez-vous pas que cet animal était un ivrogne fieffé, et que pour n'en rien perdre il a bu non seulement le vin, mais encore la bouteille ?

– Quoi ! s'écria lord Glenarvan, c'est une bouteille que ce requin a dans l'estomac !

– Une véritable bouteille, répondit le maître d'équipage. Mais on voit bien qu'elle ne sort pas de la cave.

– Eh bien, Tom, reprit lord Edward, retirez-la avec précaution ; les bouteilles trouvées en mer renferment souvent des documents précieux.

– Vous croyez ? dit le major Mac Nabbs.

– Je crois, du moins, que cela peut arriver.

– Oh ! je ne vous contredis point, répondit le major, et il y a peut-être là un secret.

– C'est ce que nous allons savoir, dit Glenarvan.

– Eh bien, Tom ?

– Voilà, répondit le second, en montrant un objet informe qu'il venait de retirer, non sans peine, de l'estomac du requin.

– Bon, dit Glenarvan, faites laver cette vilaine chose, et qu'on la porte dans la dunette. »

Tom obéit, et cette bouteille, trouvée dans des circonstances si singulières, fut déposée sur la table du carré, autour de laquelle prirent place lord Glenarvan, le major Mac Nabbs, le capitaine John Mangles et lady Helena, car une femme est, dit-on, toujours un peu curieuse.

Tout fait événement en mer. Il y eut un moment de silence. Chacun interrogeait du regard cette épave fragile. Y avait-il là le secret de tout un désastre, ou seulement un message insignifiant confié au gré des flots par quelque navigateur désœuvré ?

Cependant, il fallait savoir à quoi s'en tenir, et Glenarvan procéda sans plus attendre à l'examen de la bouteille ; il prit, d'ailleurs, toutes les précautions voulues en pareilles circonstances ; on eût dit un coroner relevant les particularités d'une affaire grave ; et Glenarvan avait raison, car l'indice le plus insignifiant en apparence peut mettre souvent sur la voie d'une importante découverte.

Avant d'être visitée intérieurement, la bouteille fut examinée à l'extérieur. Elle avait un col effilé, dont le goulot vigoureux portait encore un bout de fil de fer entamé par la rouille ; ses parois, très épaisses et capables de supporter une pression de plusieurs atmosphères, trahissaient une origine évidemment champenoise. Avec ces bouteilles-là, les vignerons d'Aï ou d'Épernay cassent des bâtons de chaise, sans qu'elles aient trace de fêlure. Celle-ci avait donc pu supporter impunément les hasards d'une longue pérégrination.

« Une bouteille de la maison Cliquot », dit simplement le major.

Et, comme il devait s'y connaître, son affirmation fut acceptée sans conteste.

« Mon cher major, répondit Helena, peu importe ce qu'est cette bouteille, si nous ne savons pas d'où elle vient.

– Nous le saurons, ma chère Helena, dit lord Edward, et déjà l'on peut affirmer qu'elle vient de loin. Voyez les matières

pétrifiées qui la recouvrent, ces substances minéralisées, pour ainsi dire, sous l'action des eaux de la mer ! Cette épave avait déjà fait un long séjour dans l'océan avant d'aller s'engloutir dans le ventre d'un requin.

– Il m'est impossible de ne pas être de votre avis, répondit le major, et ce vase fragile, protégé par son enveloppe de pierre, a pu faire un long voyage.

– Mais d'où vient-il ? demanda lady Glenarvan.

– Attendez, ma chère Helena, attendez ; il faut être patient avec les bouteilles. Ou je me trompe fort, ou celle-ci va répondre elle-même à toutes nos questions. »

Et, ce disant, Glenarvan commença à gratter les dures matières qui protégeaient le goulot ; bientôt le bouchon apparut, mais fort endommagé par l'eau de mer.

« Circonstance fâcheuse, dit Glenarvan, car s'il se trouve là quelque papier, il sera en fort mauvais état.

– C'est à craindre, répliqua le major.

– J'ajouterai, reprit Glenarvan, que cette bouteille mal bouchée ne pouvait tarder à couler bas, et il est heureux que ce requin l'ait avalée pour nous l'apporter à bord du *Duncan*.

– Sans doute, répondit John Mangles, et cependant mieux eût valu la pêcher en pleine mer, par une longitude et une latitude bien déterminées. On peut alors, en étudiant les courants atmosphériques et marins, reconnaître le chemin parcouru ; mais avec un facteur comme celui-là, avec ces requins qui marchent contre vent et marée, on ne sait plus à quoi s'en tenir.

– Nous verrons bien, » répondit Glenarvan.

En ce moment, il enlevait le bouchon avec le plus grand soin, et une forte odeur saline se répandit dans la dunette.

« Eh bien ? demanda lady Helena, avec une impatience toute féminine.

– Oui ! dit Glenarvan, je ne me trompais pas ! Il y a là des papiers !

– Des documents ! des documents ! s'écria lady Helena.

– Seulement, répondit Glenarvan, ils paraissent être rongés par l'humidité, et il est impossible de les retirer, car ils adhèrent aux parois de la bouteille.

– Cassons-la, dit Mac Nabbs.

– J'aimerais mieux la conserver intacte, répliqua Glenarvan.

– Moi aussi, répondit le major.

– Sans nul doute, dit lady Helena, mais le contenu est plus précieux que le contenant, et il vaut mieux sacrifier celui-ci à celui-là.

– Que votre honneur détache seulement le goulot, dit John Mangles, et cela permettra de retirer le document sans l'endommager.

– Voyons ! Voyons ! Mon cher Edward », s'écria lady Glenarvan.

Il était difficile de procéder d'une autre façon, et quoi qu'il en eût, lord Glenarvan se décida à briser le goulot de la précieuse bouteille. Il fallut employer le marteau, car l'enveloppe pierreuse avait acquis la dureté du granit. Bientôt ses débris tombèrent sur la table, et l'on aperçut plusieurs fragments de papier adhérents les uns aux autres.

Glenarvan les retira avec précaution, les sépara, et les étala devant ses yeux, pendant que lady Helena, le major et le capitaine se pressaient autour de lui.

Chapitre II

Les trois documents

Ces morceaux de papier, à demi détruits par l'eau de mer, laissaient apercevoir quelques mots seulement, restes indéchiffrables de lignes presque entièrement effacées. Pendant quelques minutes, lord Glenarvan les examina avec attention ; il les retourna dans tous les sens ; il les exposa à la lumière du jour ; il observa les moindres traces d'écriture respectées par la mer ; puis il regarda ses amis, qui le considéraient d'un œil anxieux.

« Il y a là, dit-il, trois documents distincts, et vraisemblablement trois copies du même document traduit en trois langues, l'un anglais, l'autre français, le troisième allemand. Les quelques mots qui ont résisté ne me laissent aucun doute à cet égard.

– Mais au moins, ces mots présentent-ils un sens ? demanda lady Glenarvan.

– Il est difficile de se prononcer, ma chère Helena ; les mots tracés sur ces documents sont fort incomplets.

– Peut-être se complètent-ils l'un par l'autre ? dit le major.

– Cela doit être, répondit John Mangles ; il est impossible que l'eau de mer ait rongé ces lignes précisément aux mêmes

endroits, et en rapprochant ces lambeaux de phrase, nous finirons par leur trouver un sens intelligible.

– C’est ce que nous allons faire, dit lord Glenarvan, mais procédons avec méthode. Voici d’abord le document anglais. »

Ce document présentait la disposition suivante de lignes et de mots :

62 bri gow sink… etc.

« Voilà qui ne signifie pas grand’chose, dit le major d’un air désappointé.

– Quoi qu’il en soit, répondit le capitaine, c’est là du bon anglais.

– Il n’y a pas de doute à cet égard, dit lord Glenarvan ; les mots *sink, aland, that, and, lost*, sont intacts ; *skipp* forme évidemment le mot *skipper*, et il est question d’un sieur Gr, probablement le capitaine d’un bâtiment naufragé.

– Ajoutons, dit John Mangles, les mots *monit* et *ssistance* dont l’interprétation est évidente.

– Eh mais ! C’est déjà quelque chose, cela, répondit lady Helena.

– Malheureusement, répondit le major, il nous manque des lignes entières. Comment retrouver le nom du navire perdu, le lieu du naufrage ?

– Nous les retrouverons, dit lord Edward.

– Cela n'est pas douteux, répliqua le major, qui était invariablement de l'avis de tout le monde, mais de quelle façon ?

– En complétant un document par l'autre.

– Cherchons donc ! » s'écria lady Helena.

Le second morceau de papier, plus endommagé que le précédent, n'offrait que des mots isolés et disposés de cette manière : *7 juni glas… etc.*

« Ceci est écrit en allemand, dit John Mangles, dès qu'il eut jeté les yeux sur ce papier.

– Et vous connaissez cette langue, John ? demanda Glenarvan.

– Parfaitement, votre honneur.

– Eh bien, dites-nous ce que signifient ces quelques mots. »

Le capitaine examina le document avec attention, et s'exprima en ces termes :

« D'abord, nous voilà fixés sur la date de l'événement ; *7 juni* veut dire *7 juin*, et en rapprochant ce chiffre des chiffres 62 fournis par le document anglais, nous avons cette date complète : *7 juin 1862*.

– Très bien ! s'écria lady Helena ; continuez, John.

– Sur la même ligne, reprit le jeune capitaine, je trouve le mot *glas*, qui, rapproché du mot *gow* fourni par le premier

document, donne *Glasgow*. Il s'agit évidemment d'un navire du port de Glasgow.

– C'est mon opinion, répondit le major.

– La seconde ligne du document manque tout entière, reprit John Mangles. Mais, sur la troisième, je rencontre deux mots importants : *zwei* qui veut dire *deux*, et *atrosen*, ou mieux *matrosen*, qui signifie *matelots* en langue allemande.

– Ainsi donc, dit lady Helena, il s'agirait d'un capitaine et de deux matelots ?

– C'est probable, répondit lord Glenarvan.

– J'avouerai à votre honneur, reprit le capitaine, que le mot suivant, *graus*, m'embarrasse. Je ne sais comment le traduire. Peut-être le troisième document nous le fera-t-il comprendre. Quant aux deux derniers mots, ils s'expliquent sans difficultés. *Bringt ihnen* signifie *portez-leur*, et si on les rapproche du mot anglais situé comme eux sur la septième ligne du premier document, je veux dire du mot *assistance*, la phrase *portez-leur secours* se dégage toute seule.

– Oui ! Portez-leur secours ! dit Glenarvan, mais où se trouvent ces malheureux ? Jusqu'ici nous n'avons pas une seule indication du lieu, et le théâtre de la catastrophe est absolument inconnu.

– Espérons que le document français sera plus explicite, dit lady Helena.

– Voyons le document français, répondit Glenarvan, et comme nous connaissons tous cette langue, nos recherches seront plus faciles. »

Voici le fac-simile exact du troisième document :

Troi ats tannia gonie... etc.

« Il y a des chiffres, s'écria lady Helena. Voyez, messieurs, voyez !...

– Procédons avec ordre, dit lord Glenarvan, et commençons par le commencement. Permettez-moi de relever un à un ces mots épars et incomplets. Je vois d'abord, dès les premières lettres, qu'il s'agit d'un trois-mâts, dont le nom, grâce aux documents anglais et français, nous est entièrement conservé : le *Britannia*. Des deux mots suivants *gonie* et *austral*, le dernier seul a une signification que vous comprenez tous.

– Voilà déjà un détail précieux, répondit John Mangles ; le naufrage a eu lieu dans l'hémisphère austral.

– C'est vague, dit le major.

– Je continue, reprit Glenarvan. Ah ! Le mot *abor*, le radical du verbe *aborder*. Ces malheureux ont abordé quelque part. Mais où ? *contin* ! est-ce donc sur un continent ? *cruel* !....

– *Cruel !* s'écria John Mangles, mais voilà l'explication du mot allemand *graus... Grausam... Cruel !*

– Continuons ! Continuons ! dit Glenarvan, dont l'intérêt était violemment surexcité à mesure que le sens de ces mots incomplets se dégageait à ses yeux. *Indi...* S'agit-il donc de l'*Inde* où ces matelots auraient été jetés ? Que signifie ce mot *ongit* ? Ah ! *longitude* ! et voici la latitude : *trente-sept degrés onze minutes*.

– Enfin ! Nous avons donc une indication précise.

– Mais la longitude manque, dit Mac Nabbs.

– On ne peut pas tout avoir, mon cher major, répondit Glenarvan, et c'est quelque chose qu'un degré exact de latitude. Décidément, ce document français est le plus complet des trois. Il est évident que chacun d'eux était la traduction littérale des autres, car ils contiennent tous le même nombre de lignes. Il faut donc maintenant les réunir, les traduire en une seule langue, et chercher leur sens le plus probable, le plus logique et le plus explicite.

– Est-ce en français, demanda le major, en anglais ou en allemand que vous allez faire cette traduction ?

– En français, répondit Glenarvan, puisque la plupart des mots intéressants nous ont été conservés dans cette langue.

– Votre honneur a raison, dit John Mangles, et d'ailleurs ce langage nous est familier.

– C'est entendu. Je vais écrire ce document en réunissant ces restes de mots et ces lambeaux de phrase, en respectant les intervalles qui les séparent, en complétant ceux dont le sens ne peut être douteux ; puis, nous comparerons et nous jugerons. »

Glenarvan prit aussitôt la plume, et, quelques instants après, il présentait à ses amis un papier sur lequel étaient tracées les lignes suivantes : *7 juin 1862 trois-mâts Britannia Glasgow sombré… etc.*

En ce moment, un matelot vint prévenir le capitaine que le *Duncan* embouquait le golfe de la Clyde, et il demanda ses ordres.

« Quelles sont les intentions de votre honneur ? dit John Mangles en s'adressant à lord Glenarvan.

– Gagner Dumbarton au plus vite, John ; puis, tandis que lady Helena retournera à Malcolm-Castle, j'irai jusqu'à Londres soumettre ce document à l'amirauté. »

John Mangles donna ses ordres en conséquence, et le matelot alla les transmettre au second.

« Maintenant, mes amis, dit Glenarvan, continuons nos recherches. Nous sommes sur les traces d'une grande catastrophe. La vie de quelques hommes dépend de notre sagacité. Employons donc toute notre intelligence à deviner le mot de cette énigme.

– Nous sommes prêts, mon cher Edward, répondit lady Helena.

– Tout d'abord, reprit Glenarvan, il faut considérer trois choses bien distinctes dans ce document : 1) les choses que l'on sait ; 2) celles que l'on peut conjecturer ; 3) celles qu'on ne sait pas. Que savons-nous ? Nous savons que le 7 juin 1862 un trois-mâts, le *Britannia*, de Glasgow, a sombré ; que deux matelots et le capitaine ont jeté ce document à la mer par 37°11' de latitude, et qu'ils demandent du secours.

– Parfaitement, répliqua le major.

– Que pouvons-nous conjecturer ? reprit Glenarvan. D'abord, que le naufrage a eu lieu dans les mers australes, et

tout de suite j'appellerai votre attention sur le mot *gonie*. Ne vient-il pas de lui-même indiquer le nom du pays auquel il appartient ?

– La Patagonie ! s'écria lady Helena.

– Sans doute.

– Mais la Patagonie est-elle traversée par le trente-septième parallèle ? demanda le major.

– Cela est facile à vérifier, répondit John Mangles en déployant une carte de l'Amérique méridionale. C'est bien cela. La Patagonie est effleurée par ce trente-septième parallèle. Il coupe l'Araucanie, longe à travers les pampas le nord des terres patagones, et va se perdre dans l'Atlantique.

– Bien. Continuons nos conjectures. Les deux matelots et le capitaine *abor*… abordent quoi ? *contin*… Le continent ; vous entendez, un continent et non pas une île. Que deviennent-ils ? Vous avez là deux lettres providentielles *Pr*… Qui vous apprennent leur sort. Ces malheureux, en effet, sont *pris* ou *prisonniers* de qui ? De *cruels indiens*. Êtes-vous convaincus ? Est-ce que les mots ne sautent pas d'eux-mêmes dans les places vides ? Est-ce que ce document ne s'éclaircit pas à vos yeux ? Est-ce que la lumière ne se fait pas dans votre esprit ? »

Glenarvan parlait avec conviction. Ses yeux respiraient une confiance absolue. Tout son feu se communiquait à ses auditeurs. Comme lui, ils s'écrièrent : « C'est évident ! C'est évident ! »

Lord Edward, après un instant, reprit en ces termes :

« Toutes ces hypothèses, mes amis, me semblent extrêmement plausibles ; pour moi, la catastrophe a eu lieu sur les côtes de la Patagonie. D'ailleurs, je ferai demander à Glasgow quelle était la destination du *Britannia*, et nous saurons s'il a pu être entraîné dans ces parages.

– Oh ! Nous n'avons pas besoin d'aller chercher si loin, répondit John Mangles. J'ai ici la collection de la *mercantile and shipping gazette*, qui nous fournira des indications précises.

– Voyons, voyons ! » dit lady Glenarvan.

John Mangles prit une liasse de journaux de l'année 1862 et se mit à la feuilleter rapidement. Ses recherches ne furent pas longues, et bientôt il dit avec un accent de satisfaction :

« 30 mai 1862. Pérou ! Le Callao ! En charge pour Glasgow. B*ritannia*, capitaine Grant.

– Grant ! s'écria lord Glenarvan, ce hardi écossais qui a voulu fonder une Nouvelle-Écosse dans les mers du Pacifique !

– Oui, répondit John Mangles, celui-là même qui, en 1861, s'est embarqué à Glasgow sur le *Britannia*, et dont on n'a jamais eu de nouvelles.

– Plus de doute ! Plus de doute ! dit Glenarvan. C'est bien lui. Le *Britannia* a quitté le Callao le 30 mai, et le 7 juin, huit jours après son départ, il s'est perdu sur les côtes de la Patagonie. Voilà son histoire tout entière dans ces restes de mots qui semblaient indéchiffrables. Vous voyez, mes amis, que la part est belle des choses que nous pouvions conjecturer. Quant à celles que nous ne savons pas, elles se réduisent à une seule, au degré de longitude qui nous manque.

– Il nous est inutile, répondit John Mangles, puisque le pays est connu, et avec la latitude seule, je me chargerais d'aller droit au théâtre du naufrage.

– Nous savons tout, alors ? dit lady Glenarvan.

– Tout, ma chère Helena, et ces blancs que la mer a laissés entre les mots du document, je vais les remplir sans peine, comme si j'écrivais sous la dictée du capitaine Grant. »

Aussitôt lord Glenarvan reprit la plume, et il rédigea sans hésiter la note suivante :

« Le « 7 juin 1862, » le « trois-mâts Britannia, » de « Glasgow », a « sombré » sur les côtes de la Patagonie dans l'hémisphère « austral. » Se dirigeant « à terre, deux matelots » et « le capitaine » Grant vont tenter d'aborder le « continent » où ils seront prisonniers de « cruels indiens. » Ils ont « jeté ce document » par degrés de « longitude et 37°11' de » latitude. « Portez-leur secours » ou ils sont « perdus ».

« Bien ! Bien ! Mon cher Edward, dit lady Helena, et si ces malheureux revoient leur patrie, c'est à vous qu'ils devront ce bonheur.

– Et ils la reverront, répondit Glenarvan. Ce document est trop explicite, trop clair, trop certain, pour que l'Angleterre hésite à venir au secours de trois de ses enfants abandonnés sur une côte déserte. Ce qu'elle a fait pour Franklin et tant d'autres, elle le fera aujourd'hui pour les naufragés du *Britannia* !

– Mais ces malheureux, reprit lady Helena, ont sans doute une famille qui pleure leur perte. Peut-être ce pauvre capitaine Grant a-t-il une femme, des enfants…

– Vous avez raison, ma chère lady, et je me charge de leur apprendre que tout espoir n'est pas encore perdu. Maintenant, mes amis, remontons sur la dunette, car nous devons approcher du port. »

En effet, le *Duncan* avait forcé de vapeur ; il longeait en ce moment les rivages de l'île de Bute, et laissait Rothesay sur tribord, avec sa charmante petite ville, couchée dans sa fertile vallée ; puis il s'élança dans les passes rétrécies du golfe, évolua devant Greenok, et, à six heures du soir, il mouillait au pied du rocher basaltique de Dumbarton, couronné par le célèbre château de Wallace, le héros écossais.

Là, une voiture attelée en poste attendait lady Helena pour la reconduire à Malcolm-Castle avec le major Mac Nabbs. Puis lord Glenarvan, après avoir embrassé sa jeune femme, s'élança dans l'express du railway de Glasgow.

Mais, avant de partir, il avait confié à un agent plus rapide une note importante, et le télégraphe électrique, quelques minutes après, apportait au *Times* et au *Morning-Chronicle* un avis rédigé en ces termes :

« Pour renseignements sur le sort du trois-mâts « *Britannia*, de Glasgow, capitaine Grant », s'adresser à lord Glenarvan, Malcolm-Castle, « Luss, comté de Dumbarton, écosse. »

Chapitre III

Malcolm-Castle

Le château de Malcolm, l'un des plus poétiques des Highlands, est situé auprès du village de Luss, dont il domine le joli vallon. Les eaux limpides du lac Lomond baignent le granit de ses murailles.

Depuis un temps immémorial il appartenait à la famille Glenarvan, qui conserva dans le pays de Rob-Roy et de Fergus Mac Gregor les usages hospitaliers des vieux héros de Walter Scott. À l'époque où s'accomplit la révolution sociale en écosse, grand nombre de vassaux furent chassés, qui ne pouvaient payer de gros fermages aux anciens chefs de clans.

Les uns moururent de faim ; ceux-ci se firent pêcheurs ; d'autres émigrèrent. C'était un désespoir général. Seuls entre tous, les Glenarvan crurent que la fidélité liait les grands comme les petits, et ils demeurèrent fidèles à leurs tenanciers. Pas un ne quitta le toit qui l'avait vu naître ; nul n'abandonna la terre où reposaient ses ancêtres ; tous restèrent au clan de leurs anciens seigneurs. Aussi, à cette époque même, dans ce siècle de désaffection et de désunion, la famille Glenarvan ne comptait que des écossais au château de Malcolm comme à bord du *Duncan* ; tous descendaient des vassaux de Mac Gregor, de Mac Farlane, de Mac Nabbs, de Mac Naughtons, c'est-à-dire qu'ils étaient enfants des comtés de Stirling et de Dumbarton : braves gens, dévoués corps et âme à leur maître, et dont quelques-uns parlaient encore le gaélique de la vieille Calédonie.

Lord Glenarvan possédait une fortune immense ; il l'employait à faire beaucoup de bien ; sa bonté l'emportait encore sur sa générosité, car l'une était infinie, si l'autre avait forcément des bornes. Le seigneur de Luss, « le laird » de Malcolm, représentait son comté à la chambre des lords. Mais, avec ses idées jacobites, peu soucieux de plaire à la maison de Hanovre, il était assez mal vu des hommes d'état d'Angleterre, et surtout par ce motif qu'il s'en tenait aux traditions de ses aïeux et résistait énergiquement aux empiétements politiques de « ceux du sud. »

Ce n'était pourtant pas un homme arriéré que lord Edward Glenarvan, ni de petit esprit, ni de mince intelligence ; mais, tout en tenant les portes de son comté largement ouvertes au progrès, il restait écossais dans l'âme, et c'était pour la gloire de l'écosse qu'il allait lutter avec ses yachts de course dans les « matches » du royal-thames-yacht-club.

Edward Glenarvan avait trente-deux ans ; sa taille était grande, ses traits un peu sévères, son regard d'une douceur infinie, sa personne toute empreinte de la poésie highlandaise. On le savait brave à l'excès, entreprenant, chevaleresque, un Fergus du XIXe siècle, mais bon par-dessus toute chose, meilleur que saint Martin lui-même, car il eût donné son manteau tout entier aux pauvres gens des hautes terres.

Lord Glenarvan était marié depuis trois mois à peine ; il avait épousé miss Helena Tuffnel, la fille du grand voyageur William Tuffnel, l'une des nombreuses victimes de la science géographique et de la passion des découvertes.

Miss Helena n'appartenait pas à une famille noble, mais elle était écossaise, ce qui valait toutes les noblesses aux yeux de lord Glenarvan ; de cette jeune personne charmante, courageuse, dévouée, le seigneur de Luss avait fait la compagne

de sa vie. Un jour, il la rencontra vivant seule, orpheline, à peu près sans fortune, dans la maison de son père, à Kilpatrick.

Il comprit que la pauvre fille ferait une vaillante femme ; il l'épousa. Miss Helena avait vingt-deux ans ; c'était une jeune personne blonde, aux yeux bleus comme l'eau des lacs écossais par un beau matin du printemps. Son amour pour son mari l'emportait encore sur sa reconnaissance. Elle l'aimait comme si elle eût été la riche héritière, et lui l'orphelin abandonné. Quant à ses fermiers et à ses serviteurs, ils étaient prêts à donner leur vie pour celle qu'ils nommaient : notre bonne dame de Luss.

Lord Glenarvan et lady Helena vivaient heureux à Malcolm-Castle, au milieu de cette nature superbe et sauvage des Highlands, se promenant sous les sombres allées de marronniers et de sycomores, aux bords du lac où retentissaient encore les *pibrochs* du vieux temps, au fond de ces gorges incultes dans lesquelles l'histoire de l'écosse est écrite en ruines séculaires. Un jour ils s'égaraient dans les bois de bouleaux ou de mélèzes, au milieu des vastes champs de bruyères jaunies ; un autre jour, ils gravissaient les sommets abrupts du Ben Lomond, ou couraient à cheval à travers les *glens* abandonnés, étudiant, comprenant, admirant cette poétique contrée encore nommée « le pays de Rob-Roy », et tous ces sites célèbres, si vaillamment chantés par Walter Scott. Le soir, à la nuit tombante, quand « la lanterne de Mac Farlane » s'allumait à l'horizon, ils allaient errer le long des bartazennes, vieille galerie circulaire qui faisait un collier de créneaux au château de Malcolm, et là, pensifs, oubliés et comme seuls au monde, assis sur quelque pierre détachée, au milieu du silence de la nature, sous les pâles rayons de la lune, tandis que la nuit se faisait peu à peu au sommet des montagnes assombries, ils demeuraient ensevelis dans cette limpide extase et ce ravissement intime dont les cœurs aimants ont seuls le secret sur la terre.

Ainsi se passèrent les premiers mois de leur mariage. Mais lord Glenarvan n'oubliait pas que sa femme était fille d'un grand voyageur ! Il se dit que lady Helena devait avoir dans le cœur toutes les aspirations de son père, et il ne se trompait pas. Le *Duncan* fut construit ; il était destiné à transporter lord et lady Glenarvan vers les plus beaux pays du monde, sur les flots de la Méditerranée, et jusqu'aux îles de l'archipel. Que l'on juge de la joie de lady Helena quand son mari mit le *Duncan* à ses ordres ! En effet, est-il un plus grand bonheur que de promener son amour vers ces contrées charmantes de la Grèce, et de voir se lever la lune de miel sur les rivages enchantés de l'orient ?

Cependant lord Glenarvan était parti pour Londres.

Il s'agissait du salut de malheureux naufragés ; aussi, de cette absence momentanée, lady Helena se montra-t-elle plus impatiente que triste ; le lendemain, une dépêche de son mari lui fit espérer un prompt retour ; le soir, une lettre demanda une prolongation ; les propositions de lord Glenarvan éprouvaient quelques difficultés ; le surlendemain, nouvelle lettre, dans laquelle lord Glenarvan ne cachait pas son mécontentement à l'égard de l'amirauté.

Ce jour-là, lady Helena commença à être inquiète.

Le soir, elle se trouvait seule dans sa chambre, quand l'intendant du château, Mr Halbert, vint lui demander si elle voulait recevoir une jeune fille et un jeune garçon qui désiraient parler à lord Glenarvan.

« Des gens du pays ? dit lady Helena.

– Non, madame, répondit l'intendant, car je ne les connais pas. Ils viennent d'arriver par le chemin de fer de Balloch, et de Balloch à Luss, ils ont fait la route à pied.

– Priez-les de monter, Halbert, » dit lady Glenarvan.

L'intendant sortit. Quelques instants après, la jeune fille et le jeune garçon furent introduits dans la chambre de lady Helena. C'étaient une sœur et un frère. À leur ressemblance on ne pouvait en douter.

La sœur avait seize ans. Sa jolie figure un peu fatiguée, ses yeux qui avaient dû pleurer souvent, sa physionomie résignée, mais courageuse, sa mise pauvre, mais propre, prévenaient en sa faveur. Elle tenait par la main un garçon de douze ans à l'air décidé, et qui semblait prendre sa sœur sous sa protection. Vraiment ! Quiconque eût manqué à la jeune fille aurait eu affaire à ce petit bonhomme ! La sœur demeura un peu interdite en se trouvant devant lady Helena. Celle-ci se hâta de prendre la parole.

« Vous désirez me parler ? dit-elle en encourageant la jeune fille du regard.

– Non, répondit le jeune garçon d'un ton déterminé, pas à vous, mais à lord Glenarvan lui-même.

– Excusez-le, madame, dit alors la sœur en regardant son frère.

– Lord Glenarvan n'est pas au château, reprit lady Helena ; mais je suis sa femme, et si je puis le remplacer auprès de vous…

– Vous êtes lady Glenarvan ? dit la jeune fille.

– Oui, miss.

– La femme de lord Glenarvan de Malcolm-Castle, qui a publié dans le *Times* une note relative au naufrage du *Britannia* ?

– Oui ! oui ! répondit lady Helena avec empressement, et vous ?…

– Je suis miss Grant, madame, et voici mon frère.

– Miss Grant ! Miss Grant ! s'écria lady Helena en attirant la jeune fille près d'elle, en lui prenant les mains, en baisant les bonnes joues du petit bonhomme.

– Madame, reprit la jeune fille, que savez-vous du naufrage de mon père ? Est-il vivant ? Le reverrons-nous jamais ? Parlez, je vous en supplie !

– Ma chère enfant, dit lady Helena, Dieu me garde de vous répondre légèrement dans une semblable circonstance ; je ne voudrais pas vous donner une espérance illusoire…

– Parlez, madame, parlez ! Je suis forte contre la douleur, et je puis tout entendre.

– Ma chère enfant, répondit lady Helena, l'espoir est bien faible ; mais, avec l'aide de Dieu qui peut tout, il est possible que vous revoyiez un jour votre père.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! » s'écria miss Grant, qui ne put contenir ses larmes, tandis que Robert couvrait de baisers les mains de lady Glenarvan.

Lorsque le premier accès de cette joie douloureuse fut passé, la jeune fille se laissa aller à faire des questions sans nombre ; lady Helena lui raconta l'histoire du document, comment le *Britannia* s'était perdu sur les côtes de la Patagonie ; de quelle manière, après le naufrage, le capitaine et deux matelots, seuls survivants, devaient avoir gagné le continent ; enfin, comment ils imploraient le secours du monde entier dans ce document écrit en trois langues et abandonné aux caprices de l'océan.

Pendant ce récit, Robert Grant dévorait des yeux lady Helena ; sa vie était suspendue à ses lèvres ; son imagination d'enfant lui retraçait les scènes terribles dont son père avait dû être la victime ; il le voyait sur le pont du *Britannia* ; il le suivait au sein des flots ; il s'accrochait avec lui aux rochers de la côte ; il se traînait haletant sur le sable et hors de la portée des vagues. Plusieurs fois, pendant cette histoire, des paroles s'échappèrent de sa bouche.

« Oh ! papa ! Mon pauvre papa ! » s'écria-t-il en se pressant contre sa sœur.

Quant à miss Grant, elle écoutait, joignant les mains, et ne prononça pas une seule parole, jusqu'au moment où, le récit terminé, elle dit :

« Oh ! madame ! Le document ! Le document !

– Je ne l'ai plus, ma chère enfant, répondit lady Helena.

– Vous ne l'avez plus ?

– Non ; dans l'intérêt même de votre père, il a dû être porté à Londres par lord Glenarvan ; mais je vous ai dit tout ce qu'il contenait mot pour mot, et comment nous sommes parvenus à

en retrouver le sens exact ; parmi ces lambeaux de phrases presque effacés, les flots ont respecté quelques chiffres ; malheureusement, la longitude…

– On s'en passera ! s'écria le jeune garçon.

– Oui, Monsieur Robert, répondit Helena en souriant à le voir si déterminé. Ainsi, vous le voyez, miss Grant, les moindres détails de ce document vous sont connus comme à moi.

– Oui, madame, répondit la jeune fille, mais j'aurais voulu voir l'écriture de mon père.

– Eh bien, demain, demain peut-être, lord Glenarvan sera de retour. Mon mari, muni de ce document incontestable, a voulu le soumettre aux commissaires de l'amirauté, afin de provoquer l'envoi immédiat d'un navire à la recherche du capitaine Grant.

– Est-il possible, madame ! s'écria la jeune fille ; vous avez fait cela pour nous ?

– Oui, ma chère miss, et j'attends lord Glenarvan d'un instant à l'autre.

– Madame, dit la jeune fille avec un profond accent de reconnaissance et une religieuse ardeur, lord Glenarvan et vous, soyez bénis du ciel !

– Chère enfant, répondit lady Helena, nous ne méritons aucun remercîment ; toute autre personne à notre place eût fait ce que nous avons fait. Puissent se réaliser les espérances que je vous ai laissé concevoir ! Jusqu'au retour de lord Glenarvan, vous demeurez au château…

– Madame, répondit la jeune fille, je ne voudrais pas abuser de la sympathie que vous témoignez à des étrangers.

– Étrangers ! Chère enfant ; ni votre frère ni vous, vous n'êtes des étrangers dans cette maison, et je veux qu'à son arrivée lord Glenarvan apprenne aux enfants du capitaine Grant ce que l'on va tenter pour sauver leur père. »

Il n'y avait pas à refuser une offre faite avec tant de cœur. Il fut donc convenu que miss Grant et son frère attendraient à Malcolm-Castle le retour de lord Glenarvan.

Chapitre IV

Une proposition de lady Glenarvan

Pendant cette conversation, lady Helena n'avait point parlé des craintes exprimées dans les lettres de lord Glenarvan sur l'accueil fait à sa demande par les commissaires de l'amirauté. Pas un mot non plus ne fut dit touchant la captivité probable du capitaine Grant chez les indiens de l'Amérique méridionale. À quoi bon attrister ces pauvres enfants sur la situation de leur père et diminuer l'espérance qu'ils venaient de concevoir ? Cela ne changeait rien aux choses. Lady Helena s'était donc tue à cet égard, et, après avoir satisfait à toutes les questions de miss Grant, elle l'interrogea à son tour sur sa vie, sur sa situation dans ce monde où elle semblait être la seule protectrice de son frère.

Ce fut une touchante et simple histoire qui accrut encore la sympathie de lady Glenarvan pour la jeune fille.

Miss Mary et Robert Grant étaient les seuls enfants du capitaine. Harry Grant avait perdu sa femme à la naissance de Robert, et pendant ses voyages au long cours, il laissait ses enfants aux soins d'une bonne et vieille cousine. C'était un hardi marin que le capitaine Grant, un homme sachant bien son métier, bon navigateur et bon négociant tout à la fois, réunissant ainsi une double aptitude précieuse aux skippers de la marine marchande. Il habitait la ville de Dundee, dans le comté de Perth, en écosse. Le capitaine Grant était donc un enfant du pays.

Son père, un ministre de Sainte-Katrine Church, lui avait donné une éducation complète, pensant que cela ne peut jamais nuire à personne, pas même à un capitaine au long cours.

Pendant ses premiers voyages d'outre-mer, comme second d'abord, et enfin en qualité de skipper, ses affaires réussirent, et quelques années après la naissance de Robert Harry, il se trouvait possesseur d'une certaine fortune.

C'est alors qu'une grande idée lui vint à l'esprit, qui rendit son nom populaire en écosse. Comme les Glenarvan, et quelques grandes familles des Lowlands, il était séparé de cœur, sinon de fait, de l'envahissante Angleterre. Les intérêts de son pays ne pouvaient être à ses yeux ceux des anglo-saxons, et pour leur donner un développement personnel il résolut de fonder une vaste colonie écossaise dans un des continents de l'Océanie.

Rêvait-il pour l'avenir cette indépendance dont les États-Unis avaient donné l'exemple, cette indépendance que les Indes et l'Australie ne peuvent manquer de conquérir un jour ? Peut-être.

Peut-être aussi laissa-t-il percer ses secrètes espérances. On comprend donc que le gouvernement refusât de prêter la main à son projet de colonisation ; il créa même au capitaine Grant des difficultés qui, dans tout autre pays, eussent tué leur homme. Mais Harry ne se laissa pas abattre ; il fit appel au patriotisme de ses compatriotes, mit sa fortune au service de sa cause, construisit un navire, et, secondé par un équipage d'élite, après avoir confié ses enfants aux soins de sa vieille cousine, il partit pour explorer les grandes îles du Pacifique. C'était en l'année 1861.

Pendant un an, jusqu'en mai 1862, on eut de ses nouvelles ; mais, depuis son départ du Callao, au mois de juin, personne

n’entendit plus parler du *Britannia*, et la *gazette maritime* devint muette sur le sort du capitaine.

Ce fut dans ces circonstances-là que mourut la vieille cousine d’Harry Grant, et les deux enfants restèrent seuls au monde.

Mary Grant avait alors quatorze ans ; son âme vaillante ne recula pas devant la situation qui lui était faite, et elle se dévoua tout entière à son frère encore enfant. Il fallait l’élever, l’instruire.

À force d’économies, de prudence et de sagacité, travaillant nuit et jour, se donnant toute à lui, se refusant tout à elle, la sœur suffit à l’éducation du frère, et remplit courageusement ses devoirs maternels. Les deux enfants vivaient donc à Dundee dans cette situation touchante d’une misère noblement acceptée, mais vaillamment combattue.

Mary ne songeait qu’à son frère, et rêvait pour lui quelque heureux avenir. Pour elle, hélas ! Le *Britannia* était à jamais perdu, et son père mort, bien mort. Il faut donc renoncer à peindre son émotion, quand la note du *Times*, que le hasard jeta sous ses yeux, la tira subitement de son désespoir.

Il n’y avait pas à hésiter ; son parti fut pris immédiatement. Dût-elle apprendre que le corps du capitaine Grant avait été retrouvé sur une côte déserte, au fond d’un navire désemparé, cela valait mieux que ce doute incessant, cette torture éternelle de l’inconnu.

Elle dit tout à son frère ; le jour même, ces deux enfants prirent le chemin de fer de Perth, et le soir ils arrivèrent à Malcolm-Castle, où Mary, après tant d’angoisses, se reprit à espérer.

Voilà cette douloureuse histoire que Mary Grant raconta à lady Glenarvan, d'une façon simple, et sans songer qu'en tout ceci, pendant ces longues années d'épreuves, elle s'était conduite en fille héroïque ; mais lady Helena y songea pour elle, et à plusieurs reprises, sans cacher ses larmes, elle pressa dans ses bras les deux enfants du capitaine Grant.

Quant à Robert, il semblait qu'il entendît cette histoire pour la première fois, il ouvrait de grands yeux en écoutant sa sœur ; il comprenait tout ce qu'elle avait fait, tout ce qu'elle avait souffert, et enfin, l'entourant de ses bras :

« Ah ! Maman ! Ma chère maman ! » s'écria-t-il, sans pouvoir retenir ce cri parti du plus profond de son cœur.

Pendant cette conversation, la nuit était tout à fait venue. Lady Helena, tenant compte de la fatigue des deux enfants, ne voulut pas prolonger plus longtemps cet entretien. Mary Grant et Robert furent conduits dans leurs chambres, et s'endormirent en rêvant à un meilleur avenir. Après leur départ, lady Helena fit demander le major, et lui apprit tous les incidents de cette soirée.

« Une brave jeune fille que cette Mary Grant ! dit Mac Nabbs, lorsqu'il eut entendu le récit de sa cousine.

– Fasse le ciel que mon mari réussisse dans son entreprise ! répondit lady Helena, car la situation de ces deux enfants deviendrait affreuse.

– Il réussira, répliqua Mac Nabbs, ou les lords de l'amirauté auraient un cœur plus dur que la pierre de Portland. »

Malgré cette assurance du major, lady Helena passa la nuit dans les craintes les plus vives et ne put prendre un moment de repos.

Le lendemain, Mary Grant et son frère, levés dès l'aube, se promenaient dans la grande cour du château, quand un bruit de voiture se fit entendre.

Lord Glenarvan rentrait à Malcolm-Castle de toute la vitesse de ses chevaux. Presque aussitôt lady Helena, accompagnée du major, parut dans la cour, et vola au-devant de son mari. Celui-ci semblait triste, désappointé, furieux.

Il serrait sa femme dans ses bras et se taisait.

« Eh bien, Edward, Edward ? s'écria lady Helena.

– Eh bien, ma chère Helena, répondit lord Glenarvan, ces gens-là n'ont pas de cœur !

– Ils ont refusé ?...

– Oui ! Ils m'ont refusé un navire ! Ils ont parlé des millions vainement dépensés à la recherche de Franklin ! Ils ont déclaré le document obscur, inintelligible ! Ils ont dit que l'abandon de ces malheureux remontait à deux ans déjà, et qu'il y avait peu de chance de les retrouver ! Ils ont soutenu que, prisonniers des indiens, ils avaient dû être entraînés dans l'intérieur des terres, qu'on ne pouvait fouiller toute la Patagonie pour retrouver trois hommes, – trois écossais ! – que cette recherche serait vaine et périlleuse, qu'elle coûterait plus de victimes qu'elle n'en sauverait. Enfin, ils ont donné toutes les mauvaises raisons de gens qui veulent refuser. Ils se souvenaient des projets du capitaine, et le malheureux Grant est à jamais perdu !

– Mon père ! mon pauvre père ! s'écria Mary Grant en se précipitant aux genoux de lord Glenarvan.

– Votre père ! quoi, miss… dit celui-ci, surpris de voir cette jeune fille à ses pieds.

– Oui, Edward, miss Mary et son frère, répondit lady Helena, les deux enfants du capitaine Grant, que l'amirauté vient de condamner à rester orphelins !

– Ah ! Miss, reprit lord Glenarvan en relevant la jeune fille, si j'avais su votre présence… »

Il n'en dit pas davantage ! Un silence pénible, entrecoupé de sanglots, régnait dans la cour.

Personne n'élevait la voix, ni lord Glenarvan, ni lady Helena, ni le major, ni les serviteurs du château, rangés silencieusement autour de leurs maîtres. Mais par leur attitude, tous ces écossais protestaient contre la conduite du gouvernement anglais.

Après quelques instants, le major prit la parole, et, s'adressant à lord Glenarvan, il lui dit :

« Ainsi, vous n'avez plus aucun espoir ?

– Aucun.

– Eh bien, s'écria le jeune Robert, moi j'irai trouver ces gens-là, et nous verrons… »

Robert n'acheva pas sa menace, car sa sœur l'arrêta ; mais son poing fermé indiquait des intentions peu pacifiques.

« Non, Robert, dit Mary Grant, non ! Remercions ces braves seigneurs de ce qu'ils ont fait pour nous ; gardons-leur une reconnaissance éternelle, et partons tous les deux.

– Mary ! s'écria lady Helena.

– Miss, où voulez-vous aller ? dit lord Glenarvan.

– Je vais aller me jeter aux pieds de la reine, répondit la jeune fille, et nous verrons si elle sera sourde aux prières de deux enfants qui demandent la vie de leur père. »

Lord Glenarvan secoua la tête, non qu'il doutât du cœur de sa gracieuse majesté, mais il savait que Mary Grant ne pourrait parvenir jusqu'à elle.

Les suppliants arrivent trop rarement aux marches d'un trône, et il semble que l'on ait écrit sur la porte des palais royaux ce que les anglais mettent sur la roue des gouvernails de leurs navires : *Passengers are requested not to speak to the man at the wheel.*

Lady Helena avait compris la pensée de son mari ; elle savait que la jeune fille allait tenter une inutile démarche ; elle voyait ces deux enfants menant désormais une existence désespérée. Ce fut alors qu'elle eut une idée grande et généreuse.

« Mary Grant, s'écria-t-elle, attendez, mon enfant, et écoutez ce que je vais dire. »

La jeune fille tenait son frère par la main et se disposait à partir. Elle s'arrêta.

Alors lady Helena, l'œil humide, mais la voix ferme et les traits animés, s'avança vers son mari.

« Edward, lui dit-elle, en écrivant cette lettre et en la jetant à la mer, le capitaine Grant l'avait confiée aux soins de Dieu lui-même. Dieu nous l'a remise, à nous ! Sans doute, Dieu a voulu nous charger du salut de ces malheureux.

– Que voulez-vous dire, Helena ? » demanda lord Glenarvan.

Un silence profond régnait dans toute l'assemblée.

« Je veux dire, reprit lady Helena, qu'on doit s'estimer heureux de commencer la vie du mariage par une bonne action. Eh bien, vous, mon cher Edward, pour me plaire, vous avez projeté un voyage de plaisir ! Mais quel plaisir sera plus vrai, plus utile, que de sauver des infortunés que leur pays abandonne ?

– Helena ! s'écria lord Glenarvan.

– Oui, vous me comprenez, Edward ! Le *Duncan* est un brave et bon navire ! Il peut affronter les mers du sud ! Il peut faire le tour du monde, et il le fera, s'il le faut ! Partons, Edward ! Allons à la recherche du capitaine Grant ! »

À ces hardies paroles, lord Glenarvan avait tendu les bras à sa jeune femme ; il souriait, il la pressait sur son cœur, tandis que Mary et Robert lui baisaient les mains. Et, pendant cette scène touchante, les serviteurs du château, émus et enthousiasmés, laissaient échapper de leur cœur ce cri de reconnaissance :

« Hurrah pour la dame de Luss ! Hurrah ! Trois fois hurrah pour lord et lady Glenarvan ! »

Chapitre V

Le départ du « Duncan »

Il a été dit que lady Helena avait une âme forte et généreuse. Ce qu'elle venait de faire en était une preuve indiscutable. Lord Glenarvan fut à bon droit fier de cette noble femme, capable de le comprendre et de le suivre. Cette idée de voler au secours du capitaine Grant s'était déjà emparée de lui, quand, à Londres, il vit sa demande repoussée ; s'il n'avait pas devancé lady Helena, c'est qu'il ne pouvait se faire à la pensée de se séparer d'elle.

Mais puisque lady Helena demandait à partir elle-même, toute hésitation cessait. Les serviteurs du château avaient salué de leurs cris cette proposition ; il s'agissait de sauver des frères, des écossais comme eux, et lord Glenarvan s'unit cordialement aux hurrahs qui acclamaient la dame de Luss.

Le départ résolu, il n'y avait pas une heure à perdre. Le jour même, lord Glenarvan expédia à John Mangles l'ordre d'amener le *Duncan* à Glasgow, et de tout préparer pour un voyage dans les mers du sud qui pouvait devenir un voyage de circumnavigation. D'ailleurs, en formulant sa proposition, lady Helena n'avait pas trop préjugé des qualités du *Duncan* ; construit dans des conditions remarquables de solidité et de vitesse, il pouvait impunément tenter un voyage au long cours.

C'était un yacht à vapeur du plus bel échantillon ; il jaugeait deux cent dix tonneaux, et les premiers navires qui abordèrent au nouveau monde, ceux de Colomb, de Vespuce, de Pinçon, de Magellan, étaient de dimensions bien inférieures.

Le *Duncan* avait deux mâts : un mât de misaine avec misaine, goélette-misaine, petit hunier et petit perroquet, un grand mât portant brigantine et flèche ; de plus, une trinquette, un grand foc, un petit foc et des voiles d'étai. Sa voilure était suffisante, et il pouvait profiter du vent comme un simple clipper ; mais, avant tout, il comptait sur la puissance mécanique renfermée dans ses flancs.

Sa machine, d'une force effective de cent soixante chevaux, et construite d'après un nouveau système, possédait des appareils de surchauffe qui donnaient une tension plus grande à sa vapeur ; elle était à haute pression et mettait en mouvement une hélice double. Le *Duncan* à toute vapeur pouvait acquérir une vitesse supérieure à toutes les vitesses obtenues jusqu'à ce jour. En effet, pendant ses essais dans le golfe de la Clyde, il avait fait, d'après le *patent-log*, jusqu'à dix-sept milles à l'heure. Donc, tel il était, tel il pouvait partir et faire le tour du monde. John Mangles n'eut à se préoccuper que des aménagements intérieurs.

Son premier soin fut d'abord d'agrandir ses soutes, afin d'emporter la plus grande quantité possible de charbon, car il est difficile de renouveler en route les approvisionnements de combustible. Même précaution fut prise pour les cambuses, et John Mangles fit si bien qu'il emmagasina pour deux ans de vivres ; l'argent ne lui manquait pas, et il en eut même assez pour acheter un canon à pivot qui fut établi sur le gaillard d'avant du yacht ; on ne savait pas ce qui arriverait, et il est toujours bon de pouvoir lancer un boulet de huit à une distance de quatre milles.

John Mangles, il faut le dire, s'y entendait ; bien qu'il ne commandât qu'un yacht de plaisance, il comptait parmi les meilleurs skippers de Glasgow ; il avait trente ans, les traits un peu rudes, mais indiquant le courage et la bonté.

C’était un enfant du château, que la famille Glenarvan éleva et dont elle fit un excellent marin. John Mangles donna souvent des preuves d’habileté, d’énergie et de sang-froid dans quelques-uns de ses voyages au long cours. Lorsque lord Glenarvan lui offrit le commandement du *Duncan*, il l’accepta de grand cœur, car il aimait comme un frère le seigneur de Malcolm-Castle, et cherchait, sans l’avoir rencontrée jusqu’alors, l’occasion de se dévouer pour lui.

Le second, Tom Austin, était un vieux marin digne de toute confiance ; vingt-cinq hommes, en comprenant le capitaine et le second composaient l’équipage du *Duncan* ; tous appartenaient au comté de Dumbarton ; tous, matelots éprouvés, étaient fils des tenanciers de la famille et formaient à bord un clan véritable de braves gens auxquels ne manquait même pas le *piper-bag* traditionnel. Lord Glenarvan avait là une troupe de bons sujets, heureux de leur métier, dévoués, courageux, habiles dans le maniement des armes comme à la manœuvre d’un navire, et capables de le suivre dans les plus hasardeuses expéditions. Quand l’équipage du *Duncan* apprit où on le conduisait, il ne put contenir sa joyeuse émotion, et les échos des rochers de Dumbarton se réveillèrent à ses enthousiastes hurrahs.

John Mangles, tout en s’occupant d’arrimer et d’approvisionner son navire, n’oublia pas d’aménager les appartements de lord et de lady Glenarvan pour un voyage de long cours. Il dut préparer également les cabines des enfants du capitaine Grant, car lady Helena n’avait pu refuser à Mary la permission de la suivre à bord du *Duncan*.

Quant au jeune Robert, il se fût caché dans la cale du yacht plutôt que de ne pas partir. Eût-il dû faire le métier de mousse, comme Nelson et Franklin, il se serait embarqué sur le *Duncan*. Le moyen de résister à un pareil petit bonhomme !

On n'essaya pas. Il fallut même consentir « à lui refuser » la qualité de passager, car, mousse, novice ou matelot, il voulait servir. John Mangles fut chargé de lui apprendre le métier de marin.

« Bon, dit Robert, et qu'il ne m'épargne pas les coups de martinet, si je ne marche pas droit !

– Sois tranquille, mon garçon », répondit Glenarvan d'un air sérieux, et sans ajouter que l'usage du chat à neuf queues était défendu, et, d'ailleurs, parfaitement inutile à bord du *Duncan*.

Pour compléter le rôle des passagers, il suffira de nommer le major Mac Nabbs. Le major était un homme âgé de cinquante ans, d'une figure calme et régulière, qui allait où on lui disait d'aller, une excellente et parfaite nature, modeste, silencieux, paisible et doux ; toujours d'accord sur n'importe quoi, avec n'importe qui, il ne discutait rien, il ne se disputait pas, il ne s'emportait point ; il montait du même pas l'escalier de sa chambre à coucher ou le talus d'une courtine battue en brèche, ne s'émouvant de rien au monde, ne se dérangeant jamais, pas même pour un boulet de canon, et sans doute il mourra sans avoir trouvé l'occasion de se mettre en colère. Cet homme possédait au suprême degré non seulement le vulgaire courage des champs de bataille, cette bravoure physique uniquement due à l'énergie musculaire, mais mieux encore, le courage moral, c'est-à-dire la fermeté de l'âme.

S'il avait un défaut, c'était d'être absolument écossais de la tête aux pieds, un calédonien pur sang, un observateur entêté des vieilles coutumes de son pays. Aussi ne voulut-il jamais servir l'Angleterre, et ce grade de major, il le gagna au 42e régiment des Highland-Black-Watch, garde noire, dont les compagnies étaient formées uniquement de gentilshommes écossais. Mac Nabbs, en sa qualité de cousin des Glenarvan,

demeurait au château de Malcolm, et en sa qualité de major il trouva tout naturel de prendre passage sur le *Duncan*.

Tel était donc le personnel de ce yacht, appelé par des circonstances imprévues à accomplir un des plus surprenants voyages des temps modernes. Depuis son arrivée au *steamboat-quay* de Glasgow, il avait monopolisé à son profit la curiosité publique ; une foule considérable venait chaque jour le visiter ; on ne s'intéressait qu'à lui, on ne parlait que de lui, au grand déplaisir des autres capitaines du port, entre autres du capitaine Burton, commandant le *Scotia*, un magnifique steamer amarré auprès du *Duncan*, et en partance pour Calcutta.

Le *Scotia*, vu sa taille, avait le droit de considérer le *Duncan* comme un simple *fly-boat*.

Cependant tout l'intérêt se concentrait sur le yacht de lord Glenarvan, et s'accroissait de jour en jour.

En effet, le moment du départ approchait, John Mangles s'était montré habile et expéditif. Un mois après ses essais dans le golfe de la Clyde, le *Duncan*, arrimé, approvisionné, aménagé, pouvait prendre la mer. Le départ fut fixé au 25 août, ce qui permettait au yacht d'arriver vers le commencement du printemps des latitudes australes.

Lord Glenarvan, dès que son projet fut connu, n'avait pas été sans recevoir quelques observations sur les fatigues et les dangers du voyage ; mais il n'en tint aucun compte, et il se disposa à quitter Malcolm-Castle. D'ailleurs, beaucoup le blâmaient qui l'admiraient sincèrement. Puis, l'opinion publique se déclara franchement pour le lord écossais, et tous les journaux, à l'exception des « organes du gouvernement », blâmèrent unanimement la conduite des commissaires de l'amirauté dans cette affaire. Au surplus, lord Glenarvan fut

insensible au blâme comme à l'éloge : il faisait son devoir, et se souciait peu du reste.

Le 24 août, Glenarvan, lady Helena, le major Mac Nabbs, Mary et Robert Grant, Mr Olbinett, le steward du yacht, et sa femme Mrs Olbinett, attachée au service de lady Glenarvan, quittèrent Malcolm-Castle, après avoir reçu les touchants adieux des serviteurs de la famille. Quelques heures plus tard, ils étaient installés à bord. La population de Glasgow accueillit avec une sympathique admiration lady Helena, la jeune et courageuse femme qui renonçait aux tranquilles plaisirs d'une vie opulente et volait au secours des naufragés.

Les appartements de lord Glenarvan et de sa femme occupaient dans la dunette tout l'arrière du *Duncan* ; ils se composaient de deux chambres à coucher, d'un salon et de deux cabinets de toilette ; puis il y avait un carré commun, entouré de six cabines, dont cinq étaient occupées par Mary et Robert Grant, Mr et Mrs Olbinett, et le major Mac Nabbs. Quant aux cabines de John Mangles et de Tom Austin, elles se trouvaient situées en retour et s'ouvraient sur le tillac.

L'équipage était logé dans l'entrepont, et fort à son aise, car le yacht n'emportait d'autre cargaison que son charbon, ses vivres et des armes. La place n'avait donc pas manqué à John Mangles pour les aménagements intérieurs, et il en avait habilement profité.

Le *Duncan* devait partir dans la nuit du 24 au 25 août, à la marée descendante de trois heures du matin. Mais, auparavant, la population de Glasgow fut témoin d'une cérémonie touchante. À huit heures du soir, lord Glenarvan et ses hôtes, l'équipage entier, depuis les chauffeurs jusqu'au capitaine, tous ceux qui devaient prendre part à ce voyage de dévouement, abandonnèrent le yacht et se rendirent à Saint-Mungo, la vieille cathédrale de Glasgow.

Cette antique église restée intacte au milieu des ruines causées par la réforme et si merveilleusement décrite par Walter Scott, reçut sous ses voûtes massives les passagers et les marins du *Duncan*.

Une foule immense les accompagnait. Là, dans la grande nef, pleine de tombes comme un cimetière, le révérend Morton implora les bénédictions du ciel et mit l'expédition sous la garde de la providence. Il y eut un moment où la voix de Mary Grant s'éleva dans la vieille église. La jeune fille priait pour ses bienfaiteurs et versait devant Dieu les douces larmes de la reconnaissance. Puis, l'assemblée se retira sous l'empire d'une émotion profonde. À onze heures, chacun était rentré à bord. John Mangles et l'équipage s'occupaient des derniers préparatifs.

À minuit, les feux furent allumés ; le capitaine donna l'ordre de les pousser activement, et bientôt des torrents de fumée noire se mêlèrent aux brumes de la nuit. Les voiles du *Duncan* avaient été soigneusement renfermées dans l'étui de toile qui servait à les garantir des souillures du charbon, car le vent soufflait du sud-ouest et ne pouvait favoriser la marche du navire.

À deux heures, le *Duncan* commença à frémir sous la trépidation de ses chaudières ; le manomètre marqua une pression de quatre atmosphères ; la vapeur réchauffée siffla par les soupapes ; la marée était étale ; le jour permettait déjà de reconnaître les passes de la Clyde entre les balises et les *biggings* dont les fanaux s'effaçaient peu à peu devant l'aube naissante. Il n'y avait plus qu'à partir.

John Mangles fit prévenir lord Glenarvan, qui monta aussitôt sur le pont.

Bientôt le jusant se fit sentir ; le *Duncan* lança dans les airs de vigoureux coups de sifflet, largua ses amarres, et se dégagea des navires environnants ; l'hélice fut mise en mouvement et poussa le yacht dans le chenal de la rivière.

John n'avait pas pris de pilote ; il connaissait admirablement les passes de la Clyde, et nul pratique n'eût mieux manœuvré à son bord. Le yacht évoluait sur un signe de lui : de la main droite il commandait à la machine ; de la main gauche, au gouvernail, silencieusement et sûrement. Bientôt les dernières usines firent place aux villas élevées çà et là sur les collines riveraines, et les bruits de la ville s'éteignirent dans l'éloignement.

Une heure après le *Duncan* rasa les rochers de Dumbarton ; deux heures plus tard, il était dans le golfe de la Clyde ; à six heures du matin, il doublait le *mull* de Cantyre, sortait du canal du nord, et voguait en plein océan.

Chapitre VI

Le passager de la cabine numéro six

Pendant cette première journée de navigation, la mer fut assez houleuse, et le vent fraîchit vers le soir ; le *Duncan* était fort secoué ; aussi les dames ne parurent-elles pas sur la dunette ; elles restèrent couchées dans leurs cabines, et firent bien.

Mais le lendemain le vent tourna d'un point ; le capitaine John établit la misaine, la brigantine et le petit hunier ; le *Duncan*, mieux appuyé sur les flots, fut moins sensible aux mouvements de roulis et de tangage. Lady Helena et Mary Grant purent dès l'aube rejoindre sur le pont lord Glenarvan, le major et le capitaine. Le lever du soleil fut magnifique. L'astre du jour, semblable à un disque de métal doré par les procédés Ruolz, sortait de l'océan comme d'un immense bain voltaïque.

Le *Duncan* glissait au milieu d'une irradiation splendide, et l'on eût vraiment dit que ses voiles se tendaient sous l'effort des rayons du soleil.

Les hôtes du yacht assistaient dans une silencieuse contemplation à cette apparition de l'astre radieux.

« Quel admirable spectacle ! dit enfin lady Helena. Voilà le début d'une belle journée. Puisse le vent ne point se montrer contraire et favoriser la marche du *Duncan*.

– Il serait impossible d'en désirer un meilleur, ma chère Helena, répondit lord Glenarvan, et nous n'avons pas à nous plaindre de ce commencement de voyage.

– La traversée sera-t-elle longue, mon cher Edward ?

– C'est au capitaine John de nous répondre, dit Glenarvan. Marchons-nous bien ? Êtes-vous satisfait de votre navire, John ?

– Très satisfait, votre honneur, répliqua John ; c'est un merveilleux bâtiment, et un marin aime à le sentir sous ses pieds. Jamais coque et machine ne furent mieux en rapport ; aussi, vous voyez comme le sillage du yacht est plat, et combien il se dérobe aisément à la vague. Nous marchons à raison de dix-sept milles à l'heure. Si cette rapidité se soutient, nous couperons la ligne dans dix jours, et avant cinq semaines nous aurons doublé le cap Horn.

– Vous entendez, Mary, reprit lady Helena, avant cinq semaines !

– Oui, madame, répondit la jeune fille, j'entends, et mon cœur a battu bien fort aux paroles du capitaine.

– Et cette navigation, miss Mary, demanda lord Glenarvan, comment la supportez-vous ?

– Assez bien, *mylord*, et sans éprouver trop de désagréments. D'ailleurs, je m'y ferai vite.

– Et notre jeune Robert ?

– Oh ! Robert, répondit John Mangles, quand il n'est pas fourré dans la machine, il est juché à la pomme des mâts. Je vous le donne pour un garçon qui se moque du mal de mer. Et tenez ! Le voyez-vous ? »

Sur un geste du capitaine, tous les regards se portèrent vers le mât de misaine, et chacun put apercevoir Robert suspendu aux balancines du petit perroquet à cent pieds en l'air. Mary ne put retenir un mouvement.

« Oh ! Rassurez-vous, miss, dit John Mangles, je réponds de lui, et je vous promets de présenter avant peu un fameux luron au capitaine Grant, car nous le retrouverons, ce digne capitaine !

– Le ciel vous entende, Monsieur John, répondit la jeune fille.

– Ma chère enfant, reprit lord Glenarvan, il y a dans tout ceci quelque chose de providentiel qui doit nous donner bon espoir. Nous n'allons pas, on nous mène. Nous ne cherchons pas, on nous conduit. Et puis, voyez tous ces braves gens enrôlés au service d'une si belle cause. Non seulement nous réussirons dans notre entreprise, mais elle s'accomplira sans difficultés. J'ai promis à lady Helena un voyage d'agrément, et je me trompe fort, ou je tiendrai ma parole.

– Edward, dit lady Glenarvan, vous êtes le meilleur des hommes.

– Non point, mais j'ai le meilleur des équipages sur le meilleur des navires. Est-ce que vous ne l'admirez pas notre *Duncan*, miss Mary ?

– Au contraire, *mylord*, répondit la jeune fille, je l'admire et en véritable connaisseuse.

– Ah ! vraiment !

– J'ai joué tout enfant sur les navires de mon père ; il aurait dû faire de moi un marin, et s'il le fallait, je ne serais peut-être pas embarrassée de prendre un ris ou de tresser une garcette.

– Eh ! Miss, que dites-vous là ? s'écria John Mangles.

– Si vous parlez ainsi, reprit lord Glenarvan, vous allez vous faire un grand ami du capitaine John, car il ne conçoit rien au monde qui vaille l'état de marin ! Il n'en voit pas d'autre, même pour une femme ! N'est-il pas vrai, John ?

– Sans doute, votre honneur, répondit le jeune capitaine, et j'avoue cependant que miss Grant est mieux à sa place sur la dunette qu'à serrer une voile de perroquet ; mais je n'en suis pas moins flatté de l'entendre parler ainsi.

– Et surtout quand elle admire le *Duncan*, répliqua Glenarvan.

– Qui le mérite bien, répondit John.

– Ma foi, dit lady Helena, puisque vous êtes si fier de votre yacht, vous me donnez envie de le visiter jusqu'à fond de cale, et de voir comment nos braves matelots sont installés dans l'entrepont.

– Admirablement, répondit John ; ils sont là comme chez eux.

– Et ils sont véritablement chez eux, ma chère Helena, répondit lord Glenarvan. Ce yacht est une portion de notre vieille Calédonie ! C'est un morceau détaché du comté de Dumbarton qui vogue par grâce spéciale, de telle sorte que nous n'avons pas quitté notre pays ! Le *Duncan*, c'est le château de Malcolm, et l'océan, c'est le lac Lomond.

– Eh bien, mon cher Edward, faites-nous les honneurs du château, répondit lady Helena.

– À vos ordres, madame, dit Glenarvan, mais auparavant laissez-moi prévenir Olbinett. »

Le steward du yacht était un excellent maître d'hôtel, un écossais qui aurait mérité d'être français pour son importance ; d'ailleurs, remplissant ses fonctions avec zèle et intelligence.

Il se rendit aux ordres de son maître.

« Olbinett, nous allons faire un tour avant déjeuner, dit Glenarvan, comme s'il se fût agi d'une promenade à Tarbet ou au lac Katrine ; j'espère que nous trouverons la table servie à notre retour. »

Olbinett s'inclina gravement.

« Nous accompagnez-vous, major ? dit lady Helena.

– Si vous l'ordonnez, répondit Mac Nabbs.

– Oh ! fit lord Glenarvan, le major est absorbé dans les fumées de son cigare ; il ne faut pas l'en arracher ; car je vous le donne pour un intrépide fumeur, miss Mary. Il fume toujours, même en dormant. »

Le major fit un signe d'assentiment, et les hôtes de lord Glenarvan descendirent dans l'entrepont.

Mac Nabbs, demeuré seul, et causant avec lui-même, selon son habitude, mais sans jamais se contrarier, s'enveloppa de nuages plus épais ; il restait immobile, et regardait à l'arrière le sillage du yacht. Après quelques minutes, d'une muette contemplation, il se retourna et se vit en face d'un nouveau personnage. Si quelque chose avait pu le surprendre, le major eût été surpris de cette rencontre, car ce passager lui était absolument inconnu.

Cet homme grand, sec et maigre, pouvait avoir quarante ans ; il ressemblait à un long clou à grosse tête ; sa tête, en effet, était large et forte, son front haut, son nez allongé, sa bouche grande, son menton fortement busqué. Quant à ses yeux, ils se dissimulaient derrière d'énormes lunettes rondes et son regard semblait avoir cette indécision particulière aux nyctalopes. Sa physionomie annonçait un homme intelligent et gai ; il n'avait pas l'air rébarbatif de ces graves personnages qui ne rient jamais, par principe, et dont la nullité se couvre d'un masque sérieux. Loin de là. Le laisser-aller, le sans-façon aimable de cet inconnu démontraient clairement qu'il savait prendre les hommes et les choses par leur bon côté. Mais sans qu'il eût encore parlé, on le sentait parleur, et distrait surtout, à la façon des gens qui ne voient pas ce qu'ils regardent, et qui n'entendent pas ce qu'ils écoutent. Il était coiffé d'une casquette de voyage, chaussé de fortes bottines jaunes et de guêtres de cuir, vêtu d'un pantalon de velours marron et d'une jaquette de même étoffe, dont les poches innombrables semblaient bourrées de calepins, d'agendas, de carnets, de portefeuilles, et de mille objets aussi embarrassants qu'inutiles, sans parler d'une longue-vue qu'il portait en bandoulière.

L'agitation de cet inconnu contrastait singulièrement avec la placidité du major ; il tournait autour de mac Nabbs, il le regardait, il l'interrogeait des yeux, sans que celui-ci s'inquiétât de savoir d'où il venait, où il allait, pourquoi il se trouvait à bord du *Duncan*.

Quand cet énigmatique personnage vit ses tentatives déjouées par l'indifférence du major, il saisit sa longue-vue, qui dans son plus grand développement mesurait quatre pieds de longueur, et, immobile, les jambes écartées, semblable au poteau d'une grande route, il braqua son instrument sur cette ligne où le ciel et l'eau se confondaient dans un même horizon ; après cinq minutes d'examen, il abaissa sa longue-vue, et, la posant sur le pont, il s'appuya dessus comme il eût fait d'une canne ; mais aussitôt les compartiments de la lunette glissèrent l'un sur l'autre, elle rentra en elle-même, et le nouveau passager, auquel le point d'appui manqua subitement, faillit s'étaler au pied du grand mât.

Tout autre eût au moins souri à la place du major.

Le major ne sourcilla pas. L'inconnu prit alors son parti.

« Steward ! » cria-t-il, avec un accent qui dénotait un étranger.

Et il attendit. Personne ne parut.

« Steward ! » répéta-t-il d'une voix plus forte.

Mr Olbinett passait en ce moment, se rendant à la cuisine située sous le gaillard d'avant. Quel fut son étonnement de s'entendre ainsi interpellé par ce grand individu qu'il ne connaissait pas ?

« D'où vient ce personnage ? se dit-il. Un ami de lord Glenarvan ? C'est impossible. »

Cependant il monta sur la dunette, et s'approcha de l'étranger.

« Vous êtes le steward du bâtiment ? lui demanda celui-ci.

– Oui, monsieur, répondit Olbinett, mais je n'ai pas l'honneur…

– Je suis le passager de la cabine numéro six.

– Numéro six ? répéta le steward.

– Sans doute. Et vous vous nommez ?…

– Olbinett.

– Eh bien ! Olbinett, mon ami, répondit l'étranger de la cabine numéro six, il faut penser au déjeuner, et vivement. Voilà trente-six heures que je n'ai mangé, ou plutôt trente-six heures que je n'ai que dormi, ce qui est pardonnable à un homme venu tout d'une traite de Paris à Glasgow. À quelle heure déjeune-t-on, s'il vous plaît ?

– À neuf heures », répondit machinalement Olbinett.

L'étranger voulut consulter sa montre, mais cela ne laissa pas de prendre un temps long, car il ne la trouva qu'à sa neuvième poche.

« Bon, fit-il, il n'est pas encore huit heures. Eh bien, alors, Olbinett, un biscuit et un verre de sherry pour attendre, car je tombe d'inanition. »

Olbinett écoutait sans comprendre ; d'ailleurs l'inconnu parlait toujours et passait d'un sujet à un autre avec une extrême volubilité.

« Eh bien, dit-il, et le capitaine ? Le capitaine n'est pas encore levé ! Et le second ? Que fait-il le second ? Est-ce qu'il dort aussi ? Le temps est beau, heureusement, le vent favorable, et le navire marche tout seul. »

Précisément, et comme il parlait ainsi, John Mangles parut à l'escalier de la dunette.

« Voici le capitaine, dit Olbinett.

– Ah ! Enchanté, s'écria l'inconnu, enchanté, capitaine Burton, de faire votre connaissance ! »

Si quelqu'un fut stupéfait, ce fut à coup sûr John Mangles, non moins de s'entendre appeler « capitaine Burton » que de voir cet étranger à son bord.

L'autre continuait de plus belle :

« Permettez-moi de vous serrer la main, dit-il, et si je ne l'ai pas fait avant-hier soir, c'est qu'au moment d'un départ il ne faut gêner personne. Mais aujourd'hui, capitaine, je suis véritablement heureux d'entrer en relation avec vous. »

John Mangles ouvrait des yeux démesurés, regardant tantôt Olbinett, et tantôt ce nouveau venu.

« Maintenant, reprit celui-ci, la présentation est faite, mon cher capitaine, et nous voilà de vieux amis. Causons donc, et dites-moi si vous êtes content du *Scotia ?*

– Qu'entendez-vous par le *Scotia ?* dit enfin John Mangles.

– Mais le *Scotia* qui nous porte, un bon navire dont on m'a vanté les qualités physiques non moins que les qualités morales de son commandant, le brave capitaine Burton. Seriez-vous parent du grand voyageur africain de ce nom ? Un homme audacieux. Mes compliments, alors !

– Monsieur, reprit John Mangles, non seulement je ne suis pas parent du voyageur Burton, mais je ne suis même pas le capitaine Burton.

– Ah ! fit l'inconnu, c'est donc au second du *Scotia*, Mr Burdness, que je m'adresse en ce moment ?

– Mr Burdness ? » répondit John Mangles qui commençait à soupçonner la vérité.

Seulement, avait-il affaire à un fou ou à un étourdi ? Cela faisait question dans son esprit, et il allait s'expliquer catégoriquement, quand lord Glenarvan, sa femme et miss Grant remontèrent sur le pont.

L'étranger les aperçut, et s'écria :

« Ah ! Des passagers ! Des passagères ! Parfait. J'espère, Monsieur Burdness, que vous allez me présenter… »

Et s'avançant avec une parfaite aisance, sans attendre l'intervention de John Mangles :

« Madame, dit-il à miss Grant, miss, dit-il à lady Helena, monsieur… ajouta-t-il en s'adressant à lord Glenarvan.

– Lord Glenarvan, dit John Mangles.

– *Mylord*, reprit alors l'inconnu, je vous demande pardon de me présenter moi-même ; mais, à la mer, il faut bien se relâcher un peu de l'étiquette ; j'espère que nous ferons rapidement connaissance, et que dans la compagnie de ces dames la traversée du *Scotia* nous paraîtra aussi courte qu'agréable. »

Lady Helena et miss Grant n'auraient pu trouver un seul mot à répondre. Elles ne comprenaient rien à la présence de cet intrus sur la dunette du *Duncan*.

« Monsieur, dit alors Glenarvan, à qui ai-je l'honneur de parler ?

– À Jacques-Éliacin-François-Marie Paganel, secrétaire de la société de géographie de Paris, membre correspondant des sociétés de Berlin, de Bombay, de Darmstadt, de Leipzig, de Londres, de Pétersbourg, de Vienne, de New-York, membre honoraire de l'institut royal géographique et ethnographique des Indes orientales, qui, après avoir passé vingt ans de sa vie à faire de la géographie de cabinet, a voulu entrer dans la science militante, et se dirige vers l'Inde pour y relier entre eux les travaux des grands voyageurs. »

Chapitre VII

D'où vient et où va Jacques Paganel

Le secrétaire de la société de géographie devait être un aimable personnage, car tout cela fut dit avec beaucoup de grâce. Lord Glenarvan, d'ailleurs, savait parfaitement à qui il avait affaire ; le nom et le mérite de Jacques Paganel lui étaient parfaitement connus ; ses travaux géographiques, ses rapports sur les découvertes modernes insérés aux bulletins de la société, sa correspondance avec le monde entier, en faisaient l'un des savants les plus distingués de la France. Aussi Glenarvan tendit cordialement la main à son hôte inattendu.

« Et maintenant que nos présentations sont faites, ajouta-t-il, voulez-vous me permettre, Monsieur Paganel, de vous adresser une question ?

– Vingt questions, *mylord*, répondit Jacques Paganel ; ce sera toujours un plaisir pour moi de m'entretenir avec vous.

– C'est avant-hier soir que vous êtes arrivé à bord de ce navire ?

– Oui, *mylord*, avant-hier soir, à huit heures. J'ai sauté du *caledonian-railway* dans un cab, et du cab dans le *Scotia*, où j'avais fait retenir de Paris la cabine numéro six. La nuit était sombre. Je ne vis personne à bord. Or, me sentant fatigué par trente heures de route, et sachant que pour éviter le mal de mer c'est une précaution bonne à prendre de se coucher en arrivant et de ne pas bouger de son cadre pendant les premiers jours de

la traversée, je me suis mis au lit incontinent, et j’ai consciencieusement dormi pendant trente-six heures, je vous prie de le croire. »

Les auditeurs de Jacques Paganel savaient désormais à quoi s’en tenir sur sa présence à bord.

Le voyageur français, se trompant de navire, s’était embarqué pendant que l’équipage du *Duncan* assistait à la cérémonie de Saint-Mungo. Tout s’expliquait. Mais qu’allait dire le savant géographe, lorsqu’il apprendrait le nom et la destination du navire sur lequel il avait pris passage ?

« Ainsi, Monsieur Paganel, dit Glenarvan, c’est Calcutta que vous avez choisi pour point de départ de vos voyages ?

– Oui, *mylord*. Voir l’Inde est une idée que j’ai caressée pendant toute ma vie. C’est mon plus beau rêve qui va se réaliser enfin dans la patrie des éléphants et des *taugs*.

– Alors, Monsieur Paganel, il ne vous serait point indifférent de visiter un autre pays ?

– Non, *mylord*, cela me serait désagréable, car j’ai des recommandations pour lord Sommerset, le gouverneur général des indes, et une mission de la société de géographie que je tiens à remplir.

– Ah ! vous avez une mission ?

– Oui, un utile et curieux voyage à tenter, et dont le programme a été rédigé par mon savant ami et collègue M. Vivien De Saint-Martin. Il s’agit, en effet, de s’élancer sur les traces des frères Schlaginweit, du colonel Waugh, de Webb, d’Hodgson, des missionnaires Huc et Gabet, de Moorcroft, de

M. Jules Remy, et de tant d'autres voyageurs célèbres. Je veux réussir là où le missionnaire Krick a malheureusement échoué en 1846 ; en un mot, reconnaître le cours du Yarou-Dzangbo-Tchou, qui arrose le Tibet pendant un espace de quinze cents kilomètres, en longeant la base septentrionale de l'Himalaya, et savoir enfin si cette rivière ne se joint pas au Brahmapoutre dans le nord-est de l'Assam. La médaille d'or, *mylord*, est assurée au voyageur qui parviendra à réaliser ainsi l'un des plus vifs *desiderata* de la géographie des Indes. »

Paganel était magnifique. Il parlait avec une animation superbe. Il se laissait emporter sur les ailes rapides de l'imagination. Il eût été aussi impossible de l'arrêter que le Rhin aux chutes de Schaffouse.

« Monsieur Jacques Paganel, dit lord Glenarvan, après un instant de silence, c'est là certainement un beau voyage et dont la science vous sera fort reconnaissante ; mais je ne veux pas prolonger plus longtemps votre erreur, et, pour le moment du moins, vous devez renoncer au plaisir de visiter les Indes.

– Y renoncer ! Et pourquoi ?

– Parce que vous tournez le dos à la péninsule indienne.

– Comment ! Le capitaine Burton…

– Je ne suis pas le capitaine Burton, répondit John Mangles.

– Mais le *Scotia ?*

– Mais ce navire n'est pas le *Scotia* ! »

L'étonnement de Paganel ne saurait se dépeindre.

Il regarda tour à tour lord Glenarvan, toujours sérieux, lady Helena et Mary Grant, dont les traits exprimaient un sympathique chagrin, John Mangles qui souriait, et le major qui ne bronchait pas ; puis, levant les épaules et ramenant ses lunettes de son front à ses yeux :

« Quelle plaisanterie ! » s'écria-t-il.

Mais en ce moment ses yeux rencontrèrent la roue du gouvernail qui portait ces deux mots en exergue :

Duncan Glasgow

« Le *Duncan !* le *Duncan !* » fit-il en poussant un véritable cri de désespoir !

Puis, dégringolant l'escalier de la dunette, il se précipita vers sa cabine.

Dès que l'infortuné savant eut disparu, personne à bord, sauf le major, ne put garder son sérieux, et le rire gagna jusqu'aux matelots. Se tromper de railway ! Bon ! Prendre le train d'Édimbourg pour celui de Dumbarton. Passe encore ! Mais se tromper de navire, et voguer vers le Chili quand on veut aller aux Indes, c'est là le fait d'une haute distraction.

« Au surplus, cela ne m'étonne pas de la part de Jacques Paganel, dit Glenarvan ; il est fort cité pour de pareilles mésaventures. Un jour, il a publié une célèbre carte d'Amérique, dans laquelle il avait mis le Japon. Cela ne l'empêche pas d'être un savant distingué, et l'un des meilleurs géographes de France.

– Mais qu'allons-nous faire de ce pauvre monsieur ? dit lady Helena. Nous ne pouvons l'emmener en Patagonie.

– Pourquoi non ? répondit gravement Mac Nabbs ; nous ne sommes pas responsables de ses distractions. Supposez qu'il soit dans un train de chemin de fer, le ferait-il arrêter ?

– Non, mais il descendrait à la station prochaine, reprit lady Helena.

– Eh bien, dit Glenarvan, c'est ce qu'il pourra faire, si cela lui plaît, à notre prochaine relâche. »

En ce moment, Paganel, piteux et honteux, remontait sur la dunette, après s'être assuré de la présence de ses bagages à bord. Il répétait incessamment ces mots malencontreux ; le *Duncan !* le *Duncan !*

Il n'en eût pas trouvé d'autres dans son vocabulaire. Il allait et venait, examinant la mâture du yacht, et interrogeant le muet horizon de la pleine mer. Enfin, il revint vers lord Glenarvan :

« Et ce *Duncan* va ?... dit-il.

– En Amérique, Monsieur Paganel.

– Et plus spécialement ?...

– À Concepcion.

– Au Chili ! Au Chili ! s'écria l'infortuné géographe. Et ma mission des Indes ! Mais que vont dire M. De Quatrefages, le président de la commission centrale ! Et M. D'Avezac ! Et M.

Cortambert ! Et M. Vivien De Saint-Martin ! Comment me représenter aux séances de la société !

– Voyons, Monsieur Paganel, répondit Glenarvan, ne vous désespérez pas. Tout peut s'arranger, et vous n'aurez subi qu'un retard relativement de peu d'importance. Le Yarou-Dzangbo-Tchou vous attendra toujours dans les montagnes du Tibet. Nous relâcherons bientôt à Madère, et là vous trouverez un navire qui vous ramènera en Europe.

– Je vous remercie, *mylord*, il faudra bien se résigner. Mais, on peut le dire, voilà une aventure extraordinaire, et il n'y a qu'à moi que ces choses arrivent. Et ma cabine qui est retenue à bord du *Scotia !*

– Ah ! Quant au *Scotia*, je vous engage à y renoncer provisoirement.

– Mais, dit Paganel, après avoir examiné de nouveau le navire, le *Duncan* est un yacht de plaisance ?

– Oui, monsieur, répondit John Mangles, et il appartient à son honneur lord Glenarvan.

– Qui vous prie d'user largement de son hospitalité, dit Glenarvan.

– Mille grâces, *mylord*, répondit Paganel ; je suis vraiment sensible à votre courtoisie ; mais permettez-moi une simple observation : c'est un beau pays que l'Inde ; il offre aux voyageurs des surprises merveilleuses ; les dames ne le connaissent pas sans doute… Eh bien, l'homme de la barre n'aurait qu'à donner un tour de roue, et le yacht le *Duncan* voguerait aussi facilement vers Calcutta que vers Concepcion ; or, puisqu'il fait un voyage d'agrément… »

Les hochements de tête qui accueillirent la proposition de Paganel ne lui permirent pas d'en continuer le développement. Il s'arrêta court.

« Monsieur Paganel, dit alors lady Helena, s'il ne s'agissait que d'un voyage d'agrément, je vous répondrais : Allons tous ensemble aux grandes-Indes, et lord Glenarvan ne me désapprouverait pas. Mais le *Duncan* va rapatrier des naufragés abandonnés sur la côte de la Patagonie, et il ne peut changer une si humaine destination… »

En quelques minutes, le voyageur français fut mis au courant de la situation ; il apprit, non sans émotion, la providentielle rencontre des documents, l'histoire du capitaine Grant, la généreuse proposition de lady Helena.

« Madame, dit-il, permettez-moi d'admirer votre conduite en tout ceci, et de l'admirer sans réserve. Que votre yacht continue sa route, je me reprocherais de le retarder d'un seul jour.

– Voulez-vous donc vous associer à nos recherches ? demanda lady Helena.

– C'est impossible, madame, il faut que je remplisse ma mission. Je débarquerai à votre prochaine relâche…

– À Madère alors, dit John Mangles.

– À Madère, soit. Je ne serai qu'à cent quatre-vingts lieues de Lisbonne, et j'attendrai là des moyens de transport.

– Eh bien, Monsieur Paganel, dit Glenarvan, il sera fait suivant votre désir, et pour mon compte, je suis heureux de

pouvoir vous offrir pendant quelques jours l'hospitalité à mon bord. Puissiez-vous ne pas trop vous ennuyer dans notre compagnie !

– Oh ! *Mylord*, s'écria le savant, je suis encore trop heureux de m'être trompé d'une si agréable façon ! Néanmoins, c'est une situation fort ridicule que celle d'un homme qui s'embarque pour les Indes et fait voile pour l'Amérique ! »

Malgré cette réflexion mélancolique, Paganel prit son parti d'un retard qu'il ne pouvait empêcher.

Il se montra aimable, gai et même distrait ; il enchanta les dames par sa bonne humeur ; avant la fin de la journée, il était l'ami de tout le monde. Sur sa demande, le fameux document lui fut communiqué. Il l'étudia avec soin, longuement, minutieusement. Aucune autre interprétation ne lui parut possible. Mary Grant et son frère lui inspirèrent le plus vif intérêt.

Il leur donna bon espoir. Sa façon d'entrevoir les événements et le succès indiscutable qu'il prédit au *Duncan* arrachèrent un sourire à la jeune fille. Vraiment, sans sa mission, il se serait lancé à la recherche du capitaine Grant !

En ce qui concerne lady Helena, quand il apprit qu'elle était fille de William Tuffnel, ce fut une explosion d'interjections admiratives. Il avait connu son père. Quel savant audacieux ! Que de lettres ils échangèrent, quand William Tuffnel fut membre correspondant de la société ! C'était lui, lui-même, qui l'avait présenté avec M. Malte-Brun ! Quelle rencontre, et quel plaisir de voyager avec la fille de William Tuffnel !

Finalement, il demanda à lady Helena la permission de l'embrasser. À quoi consentit lady Glenarvan quoique ce fût peut-être un peu « improper. »

Chapitre VIII

Un brave homme de plus à bord du « Duncan »

Cependant le yacht, favorisé par les courants du nord de l'Afrique, marchait rapidement vers l'équateur. Le 30 août, on eut connaissance du groupe de Madère. Glenarvan, fidèle à sa promesse, offrit à son nouvel hôte de relâcher pour le mettre à terre.

« Mon cher lord, répondit Paganel, je ne ferai point de cérémonies avec vous. Avant mon arrivée à bord, aviez-vous l'intention de vous arrêter à Madère ?

– Non, dit Glenarvan.

– Eh bien, permettez-moi de mettre à profit les conséquences de ma malencontreuse distraction. Madère est une île trop connue. Elle n'offre plus rien d'intéressant à un géographe. On a tout dit, tout écrit sur ce groupe, qui est, d'ailleurs, en pleine décadence au point de vue de la viticulture. Imaginez-vous qu'il n'y a plus de vignes à Madère ! La récolte de vin qui, en 1813, s'élevait à vingt-deux mille pieds, est tombée, en 1845, à deux mille six cent soixante-neuf. Aujourd'hui, elle ne va pas à cinq cents ! C'est un affligeant spectacle. Si donc il vous est indifférent de relâcher aux Canaries ?...

– Relâchons aux Canaries, répondit Glenarvan. Cela ne nous écarte pas de notre route.

– Je le sais, mon cher lord. Aux Canaries, voyez-vous, il y a trois groupes à étudier, sans parler du pic de Ténériffe, que j'ai toujours désiré voir. C'est une occasion. J'en profite, et, en attendant le passage d'un navire qui me ramène en Europe, je ferai l'ascension de cette montagne célèbre.

– Comme il vous plaira, mon cher Paganel », répondit lord Glenarvan, qui ne put s'empêcher de sourire.

Et il avait raison de sourire.

Les Canaries sont peu éloignées de Madère. Deux cent cinquante milles à peine séparent les deux groupes, distance insignifiante pour un aussi bon marcheur que le *Duncan*.

Le 31 août, à deux heures du soir, John Mangles et Paganel se promenaient sur la dunette. Le français pressait son compagnon de vives questions sur le Chili ; tout à coup le capitaine l'interrompit, et montrant dans le sud un point de l'horizon :

« Monsieur Paganel ? dit-il.

– Mon cher capitaine, répondit le savant.

– Veuillez porter vos regards de ce côté. Ne voyez-vous rien ?

– Rien.

– Vous ne regardez pas où il faut. Ce n'est pas à l'horizon, mais au-dessus, dans les nuages.

– Dans les nuages ? J'ai beau chercher…

– Tenez, maintenant, par le bout-dehors de beaupré.

– Je ne vois rien.

– C'est que vous ne voulez pas voir. Quoi qu'il en soit, et bien que nous en soyons à quarante milles, vous m'entendez, le pic de Ténériffe est parfaitement visible au-dessus de l'horizon. »

Que Paganel voulût voir ou non, il dut se rendre à l'évidence quelques heures plus tard, à moins de s'avouer aveugle.

« Vous l'apercevez enfin ? lui dit John Mangles.

– Oui, oui, parfaitement, répondit Paganel ; et c'est là, ajouta-t-il d'un ton dédaigneux, c'est là ce qu'on appelle le pic de Ténériffe ?

– Lui-même.

– Il paraît avoir une hauteur assez médiocre.

– Cependant il est élevé de onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

– Cela ne vaut pas le Mont Blanc.

– C'est possible, mais quand il s'agira de le gravir, vous le trouverez peut-être suffisamment élevé.

– Oh ! le gravir ! Le gravir, mon cher capitaine, à quoi bon, je vous prie, après MM. De Humboldt et Bonplan ? Un grand génie, ce Humboldt ! Il a fait l'ascension de cette montagne ; il

en a donné une description qui ne laisse rien à désirer ; il en a reconnu les cinq zones : la zone des vins, la zone des lauriers, la zone des pins, la zone des bruyères alpines, et enfin la zone de la stérilité. C'est au sommet du piton même qu'il a posé le pied, et là, il n'avait même pas la place de s'asseoir. Du haut de la montagne, sa vue embrassait un espace égal au quart de l'Espagne. Puis il a visité le volcan jusque dans ses entrailles, et il a atteint le fond de son cratère éteint. Que voulez-vous que je fasse après ce grand homme, je vous le demande ?

– En effet, répondit John Mangles, il ne reste plus rien à glaner. C'est fâcheux, car vous vous ennuierez fort à attendre un navire dans le port de Ténériffe. Il n'y a pas là beaucoup de distractions à espérer.

– Excepté les miennes, dit Paganel en riant. Mais, mon cher Mangles, est-ce que les îles du Cap-Vert n'offrent pas des points de relâche importants ?

– Si vraiment. Rien de plus facile que de s'embarquer à Villa-Praïa.

– Sans parler d'un avantage qui n'est point à dédaigner, répliqua Paganel, c'est que les îles du Cap-Vert sont peu éloignées du Sénégal, où je trouverai des compatriotes. Je sais bien que l'on dit ce groupe médiocrement intéressant, sauvage, malsain ; mais tout est curieux à l'œil du géographe. Voir est une science. Il y a des gens qui ne savent pas voir, et qui voyagent avec autant d'intelligence qu'un crustacé. Croyez bien que je ne suis pas de leur école.

– À votre aise, monsieur Paganel, répondit John Mangles ; je suis certain que la science géographique gagnera à votre séjour dans les îles du Cap-Vert. Nous devons précisément y

relâcher pour faire du charbon. Votre débarquement ne nous causera donc aucun retard. »

Cela dit, le capitaine donna la route de manière à passer dans l'ouest des Canaries ; le célèbre pic fut laissé sur bâbord, et le *Duncan*, continuant sa marche rapide, coupa le tropique du Cancer le 2 septembre, à cinq heures du matin.

Le temps vint alors à changer. C'était l'atmosphère humide et pesante de la saison des pluies, « le tempo das aguas », suivant l'expression espagnole, saison pénible aux voyageurs, mais utile aux habitants des îles africaines, qui manquent d'arbres, et conséquemment qui manquent d'eau. La mer, très houleuse, empêcha les passagers de se tenir sur le pont ; mais les conversations du carré n'en furent pas moins fort animées.

Le 3 septembre, Paganel se mit à rassembler ses bagages pour son prochain débarquement. Le *Duncan* évoluait entre les îles du Cap-Vert ; il passa devant l'île du sel, véritable tombe de sable, infertile et désolée ; après avoir longé de vastes bancs de corail, il laissa par le travers l'île Saint-Jacques, traversée du nord au midi par une chaîne de montagnes basaltiques que terminent deux mornes élevés. Puis John Mangles embouqua la baie de Villa-Praïa, et mouilla bientôt devant la ville par huit brasses de fond. Le temps était affreux et le ressac excessivement violent, bien que la baie fût abritée contre les vents du large. La pluie tombait à torrents et permettait à peine de voir la ville, élevée sur une plaine en forme de terrasse qui s'appuyait à des contreforts de roches volcaniques hauts de trois cents pieds. L'aspect de l'île à travers cet épais rideau de pluie était navrant.

Lady Helena ne put donner suite à son projet de visiter la ville ; l'embarquement du charbon ne se faisait pas sans de grandes difficultés. Les passagers du *Duncan* se virent donc consignés sous la dunette, pendant que la mer et le ciel mêlaient

leurs eaux dans une inexprimable confusion. La question du temps fut naturellement à l'ordre du jour dans les conversations du bord. Chacun dit son mot, sauf le major, qui eût assisté au déluge universel avec une indifférence complète. Paganel allait et venait en hochant la tête.

« C'est un fait exprès, disait-il.

– Il est certain, répondit Glenarvan, que les éléments se déclarent contre vous.

– J'en aurai pourtant raison.

– Vous ne pouvez affronter pareille pluie, dit lady Helena.

– Moi, madame, parfaitement. Je ne la crains que pour mes bagages et mes instruments. Tout sera perdu.

– Il n'y a que le débarquement à redouter, reprit Glenarvan. Une fois à Villa-Praïa, vous ne serez pas trop mal logé ; peu proprement, par exemple : En compagnie de singes et de porcs dont les relations ne sont pas toujours agréables. Mais un voyageur n'y regarde pas de si près. D'abord il faut espérer que dans sept ou huit mois vous pourrez vous embarquer pour l'Europe.

– Sept ou huit mois ! s'écria Paganel.

– Au moins. Les îles du Cap-Vert ne sont pas très fréquentées des navires pendant la saison des pluies. Mais vous pourrez employer votre temps d'une façon utile. Cet archipel est encore peu connu ; en topographie, en climatologie, en ethnographie, en hypsométrie, il y a beaucoup à faire.

– Vous aurez des fleuves à reconnaître, dit lady Helena.

– Il n’y en a pas, madame, répondit Paganel.

– Eh bien, des rivières ?

– Il n’y en a pas non plus.

– Des cours d’eau alors ?

– Pas davantage.

– Bon, fit le major, vous vous rabattrez sur les forêts.

– Pour faire des forêts, il faut des arbres ; or, il n’y a pas d’arbres.

– Un joli pays ! répliqua le major.

– Consolez-vous, mon cher Paganel, dit alors Glenarvan, vous aurez du moins des montagnes.

– Oh ! peu élevées et peu intéressantes, *mylord*. D’ailleurs, ce travail a été fait.

– Fait ! dit Glenarvan.

– Oui, voilà bien ma chance habituelle. Si, aux Canaries, je me voyais en présence des travaux de Humboldt, ici, je me trouve devancé par un géologue, M. Charles Sainte-Claire Deville !

– Pas possible ?

– Sans doute, répondit Paganel d'un ton piteux. Ce savant se trouvait à bord de la corvette de l'état *La décidée*, pendant sa relâche aux îles du Cap-Vert, et il a visité le sommet le plus intéressant du groupe, le volcan de l'île Fogo. Que voulez-vous que je fasse après lui ?

– Voilà qui est vraiment regrettable, répondit lady Helena. Qu'allez-vous devenir, Monsieur Paganel ? »

Paganel garda le silence pendant quelques instants.

« Décidément, reprit Glenarvan, vous auriez mieux fait de débarquer à Madère, quoiqu'il n'y ait plus de vin ! »

Nouveau silence du savant secrétaire de la société de géographie.

« Moi, j'attendrais », dit le major, exactement comme s'il avait dit : je n'attendrais pas.

« Mon cher Glenarvan, reprit alors Paganel, où comptez-vous relâcher désormais ?

– Oh ! Pas avant Concepcion.

– Diable ! Cela m'écarte singulièrement des Indes.

– Mais non, du moment que vous avez passé le cap Horn, vous vous en rapprochez.

– Je m'en doute bien.

– D'ailleurs, reprit Glenarvan avec le plus grand sérieux, quand on va aux Indes, qu'elles soient orientales ou occidentales, peu importe.

– Comment, peu importe !

– Sans compter que les habitants des pampas de la Patagonie sont aussi bien des indiens que les indigènes du Pendjaub.

– Ah ! parbleu, *mylord*, s'écria Paganel, voilà une raison que je n'aurais jamais imaginée !

– Et puis, mon cher Paganel, on peut gagner la médaille d'or en quelque lieu que ce soit ; il y a partout à faire, à chercher, à découvrir, dans les chaînes des Cordillères comme dans les montagnes du Tibet.

– Mais le cours du Yarou-Dzangbo-Tchou ?

– Bon ! vous le remplacerez par le Rio-Colorado ! Voilà un fleuve peu connu, et qui sur les cartes coule un peu trop à la fantaisie des géographes.

– Je le sais, mon cher lord, il y a là des erreurs de plusieurs degrés. Oh ! je ne doute pas que sur ma demande la société de Géographie ne m'eût envoyé dans la Patagonie aussi bien qu'aux Indes. Mais je n'y ai pas songé.

– Effet de vos distractions habituelles.

– Voyons, Monsieur Paganel, nous accompagnez-vous ? dit lady Helena de sa voix la plus engageante.

– Madame, et ma mission ?

– Je vous préviens que nous passerons par le détroit de Magellan, reprit Glenarvan.

– *Mylord*, vous êtes un tentateur.

– J'ajoute que nous visiterons le Port-Famine !

– Le Port-Famine, s'écria le français, assailli de toutes parts, ce port célèbre dans les fastes géographiques !

– Considérez aussi, Monsieur Paganel, reprit lady Helena, que, dans cette entreprise, vous aurez le droit d'associer le nom de la France à celui de l'écosse.

– Oui, sans doute !

– Un géographe peut servir utilement notre expédition, et quoi de plus beau que de mettre la science au service de l'humanité ?

– Voilà qui est bien dit, madame !

– Croyez-moi. Laissez faire le hasard, ou plutôt la providence. Imitez-nous. Elle nous a envoyé ce document, nous sommes partis. Elle vous jette à bord du *Duncan*, ne le quittez plus.

– Voulez-vous que je vous le dise, mes braves amis ? reprit alors Paganel ; eh bien, vous avez grande envie que je reste !

– Et vous, Paganel, vous mourez d'envie de rester, repartit Glenarvan.

– Parbleu ! s’écria le savant géographe, mais je craignais d’être indiscret ! »

Chapitre IX

Le détroit de Magellan

La joie fut générale à bord, quand on connut la résolution de Paganel. Le jeune Robert lui sauta au cou avec une vivacité fort démonstrative. Le digne secrétaire faillit tomber à la renverse.

« Un rude petit bonhomme, dit-il, je lui apprendrai la géographie. »

Or, comme John Mangles se chargeait d'en faire un marin, Glenarvan un homme de cœur, le major un garçon de sang-froid, lady Helena un être bon et généreux, Mary Grant un élève reconnaissant envers de pareils maîtres, Robert devait évidemment devenir un jour un gentleman accompli.

Le *Duncan* termina rapidement son chargement de charbon, puis, quittant ces tristes parages, il gagna vers l'ouest le courant de la côte du Brésil, et, le 7 septembre, après avoir franchi l'équateur sous une belle brise du nord, il entra dans l'hémisphère austral.

La traversée se faisait donc sans peine. Chacun avait bon espoir. Dans cette expédition à la recherche du capitaine Grant, la somme des probabilités semblait s'accroître chaque jour.

L'un des plus confiants du bord, c'était le capitaine. Mais sa confiance venait surtout du désir qui le tenait si fort au cœur de

voir miss Mary heureuse et consolée. Il s'était pris d'un intérêt tout particulier pour cette jeune fille ; et ce sentiment, il le cacha si bien, que, sauf Mary Grant et lui, tout le monde s'en aperçut à bord du *Duncan*.

Quant au savant géographe, c'était probablement l'homme le plus heureux de l'hémisphère austral ; il passait ses journées à étudier les cartes dont il couvrait la table du carré ; de là des discussions quotidiennes avec Mr Olbinett, qui ne pouvait mettre le couvert. Mais Paganel avait pour lui tous les hôtes de la dunette, sauf le major, que les questions géographiques laissaient fort indifférent, surtout à l'heure du dîner. De plus, ayant découvert toute une cargaison de livres fort dépareillés dans les coffres du second, et parmi eux un certain nombre d'ouvrages espagnols, Paganel résolut d'apprendre la langue de Cervantes, que personne ne savait à bord. Cela devait faciliter ses recherches sur le littoral chilien. Grâce à ses dispositions au polyglottisme, il ne désespérait pas de parler couramment ce nouvel idiome en arrivant à Concepcion. Aussi étudiait-il avec acharnement, et on l'entendait marmotter incessamment des syllabes hétérogènes.

Pendant ses loisirs, il ne manquait pas de donner une instruction pratique au jeune Robert, et il lui apprenait l'histoire de ces côtes dont le *Duncan* s'approchait si rapidement.

On se trouvait alors, le 10 septembre, par 57°3' de latitude et 31°15' de longitude, et ce jour-là Glenarvan apprit une chose que de plus instruits ignorent probablement. Paganel racontait l'histoire de l'Amérique, et pour arriver aux grands navigateurs, dont le yacht suivait alors la route, il remonta à Christophe Colomb ; puis il finit en disant que le célèbre génois était mort sans savoir qu'il avait découvert un nouveau monde. Tout l'auditoire se récria. Paganel persista dans son affirmation.

« Rien n'est plus certain, ajouta-t-il. Je ne veux pas diminuer la gloire de Colomb, mais le fait est acquis. À la fin du quinzième siècle, les esprits n'avaient qu'une préoccupation : faciliter les communications avec l'Asie, et chercher l'orient par les routes de l'occident ; en un mot, aller par le plus court « au pays des épices ». C'est ce que tenta Colomb. Il fit quatre voyages ; il toucha l'Amérique aux côtes de Cumana, de Honduras, de Mosquitos, de Nicaragua, de Veragua, de Costa-Rica, de Panama, qu'il prit pour les terres du Japon et de la Chine, et mourut sans s'être rendu compte de l'existence du grand continent auquel il ne devait pas même léguer son nom !

– Je veux vous croire, mon cher Paganel, répondit Glenarvan ; cependant vous me permettrez d'être surpris, et de vous demander quels sont les navigateurs qui ont reconnu la vérité sur les découvertes de Colomb ?

– Ses successeurs, Ojeda, qui l'avait déjà accompagné dans ses voyages, ainsi que Vincent Pinzon, Vespuce, Mendoza, Bastidas, Cabral, Solis, Balboa. Ces navigateurs longèrent les côtes orientales de l'Amérique ; ils les délimitèrent en descendant vers le sud, emportés, eux aussi, trois cent soixante ans avant nous, par ce courant qui nous entraîne ! Voyez, mes amis, nous avons coupé l'équateur à l'endroit même où Pinzon le passa dans la dernière année du quinzième siècle, et nous approchons de ce huitième degré de latitude australe sous lequel il accosta les terres du Brésil. Un an après, le portugais Cabral descendit jusqu'au port Séguro. Puis Vespuce, dans sa troisième expédition en 1502, alla plus loin encore dans le sud. En 1508, Vincent Pinzon et Solis s'associèrent pour la reconnaissance des rivages américains, et en 1514, Solis découvrit l'embouchure du rio de la Plata, où il fut dévoré par les indigènes, laissant à Magellan la gloire de contourner le continent. Ce grand navigateur, en 1519, partit avec cinq bâtiments, suivit les côtes de la Patagonie, découvrit le port Désiré, le port San-Julian, où il fit de longues relâches, trouva

par cinquante-deux degrés de latitude ce détroit des Onze-mille-vierges qui devait porter son nom, et, le 28 novembre 1520, il déboucha dans l'océan Pacifique. Ah ! Quelle joie il dut éprouver, et quelle émotion fit battre son cœur, lorsqu'il vit une mer nouvelle étinceler à l'horizon sous les rayons du soleil !

– Oui, M. Paganel, s'écria Robert Grant, enthousiasmé par les paroles du géographe, j'aurais voulu être là !

– Moi aussi, mon garçon, et je n'aurais pas manqué une occasion pareille, si le ciel m'eût fait naître trois cents ans plus tôt !

– Ce qui eût été fâcheux pour nous, Monsieur Paganel, répondit lady Helena, car vous ne seriez pas maintenant sur la dunette du *Duncan* à nous raconter cette histoire.

– Un autre l'eût dite à ma place, madame, et il aurait ajouté que la reconnaissance de la côte occidentale est due aux frères Pizarre. Ces hardis aventuriers furent de grands fondateurs de villes. Cusco, Quito, Lima, Santiago, Villarica, Valparaiso et Concepcion, où le *Duncan* nous mène, sont leur ouvrage. À cette époque, les découvertes de Pizarre se relièrent à celles de Magellan, et le développement des côtes américaines figura sur les cartes, à la grande satisfaction des savants du vieux monde.

– Eh bien, moi, dit Robert, je n'aurais pas encore été satisfait.

– Pourquoi donc ? répondit Mary, en considérant son jeune frère qui se passionnait à l'histoire de ces découvertes.

– Oui, mon garçon, pourquoi ? demanda lord Glenarvan avec le plus encourageant sourire.

– Parce que j'aurais voulu savoir ce qu'il y avait au delà du détroit de Magellan.

– Bravo, mon ami, répondit Paganel, et moi aussi, j'aurais voulu savoir si le continent se prolongeait jusqu'au pôle, ou s'il existait une mer libre, comme le supposait Drake, un de vos compatriotes, *mylord*. Il est donc évident que si Robert Grant et Jacques Paganel eussent vécu au XVIIe siècle, ils se seraient embarqués à la suite de Shouten et de Lemaire, deux hollandais fort curieux de connaître le dernier mot de cette énigme géographique.

– Étaient-ce des savants ? demanda lady Helena.

– Non, mais d'audacieux commerçants, que le côté scientifique des découvertes inquiétait assez peu. Il existait alors une compagnie hollandaise des Indes orientales, qui avait un droit absolu sur tout le commerce fait par le détroit de Magellan. Or, comme à cette époque on ne connaissait pas d'autre passage pour se rendre en Asie par les routes de l'occident, ce privilège constituait un accaparement véritable. Quelques négociants voulurent donc lutter contre ce monopole, en découvrant un autre détroit, et de ce nombre fut un certain Isaac Lemaire, homme intelligent et instruit. Il fit les frais d'une expédition commandée par son neveu, Jacob Lemaire, et Shouten, un bon marin, originaire de Horn. Ces hardis navigateurs partirent au mois de juin 1615, près d'un siècle après Magellan ; ils découvrirent le détroit de Lemaire, entre la Terre de Feu et la Terre des États, et, le 12 février 1616, ils doublèrent ce fameux cap Horn, qui, mieux que son frère, le cap de Bonne-Espérance, eût mérité de s'appeler le cap des tempêtes !

– Oui, certes, j'aurais voulu être là ! s'écria Robert.

– Et tu aurais puisé à la source des émotions les plus vives, mon garçon, reprit Paganel en s'animant. Est-il, en effet, une satisfaction plus vraie, un plaisir plus réel que celui du navigateur qui pointe ses découvertes sur la carte du bord ? Il voit les terres se former peu à peu sous ses regards, île par île, promontoire par promontoire, et, pour ainsi dire, émerger du sein des flots ! D'abord, les lignes terminales sont vagues, brisées, interrompues ! Ici un cap solitaire, là une baie isolée, plus loin un golfe perdu dans l'espace. Puis les découvertes se complètent, les lignes se rejoignent, le pointillé des cartes fait place au trait ; les baies échancrent des côtes déterminées, les caps s'appuient sur des rivages certains ; enfin le nouveau continent, avec ses lacs, ses rivières et ses fleuves, ses montagnes, ses vallées et ses plaines, ses villages, ses villes et ses capitales, se déploie sur le globe dans toute sa splendeur magnifique ! Ah ! Mes amis, un découvreur de terres est un véritable inventeur ! Il en a les émotions et les surprises ! Mais maintenant cette mine est à peu près épuisée ! on a tout vu, tout reconnu, tout inventé en fait de continents ou de nouveaux mondes, et nous autres, derniers venus dans la science géographique, nous n'avons plus rien à faire ?

– Si, mon cher Paganel, répondit Glenarvan.

– Et quoi donc ?

– Ce que nous faisons ! »

Cependant le *Duncan* filait sur cette route des Vespuce et des Magellan avec une rapidité merveilleuse. Le 15 septembre, il coupa le tropique du Capricorne, et le cap fut dirigé vers l'entrée du célèbre détroit. Plusieurs fois les côtes basses de la Patagonie furent aperçues, mais comme une ligne à peine visible à l'horizon ; on les rangeait à plus de dix milles, et la fameuse longue-vue de Paganel ne lui donna qu'une vague idée de ces rivages américains.

Le 25 septembre, le *Duncan* se trouvait à la hauteur du détroit de Magellan. Il s'y engagea sans hésiter. Cette voie est généralement préférée par les navires à vapeur qui se rendent dans l'océan Pacifique. Sa longueur exacte n'est que de trois cent soixante-seize milles ; les bâtiments du plus fort tonnage y trouvent partout une eau profonde, même au ras de ses rivages, un fond d'une excellente tenue, de nombreuses aiguades, des rivières abondantes en poissons, des forêts riches en gibier, en vingt endroits des relâches sûres et faciles, enfin mille ressources qui manquent au détroit de Lemaire et aux terribles rochers du cap Horn, incessamment visités par les ouragans et les tempêtes.

Pendant les premières heures de navigation, c'est-à-dire sur un espace de soixante à quatre-vingts milles, jusqu'au cap Gregory, les côtes sont basses et sablonneuses. Jacques Paganel ne voulait perdre ni un point de vue, ni un détail du détroit. La traversée devait durer trente-six heures à peine, et ce panorama mouvant des deux rives valait bien la peine que le savant s'imposât de l'admirer sous les splendides clartés du soleil austral. Nul habitant ne se montra sur les terres du nord ; quelques misérables Fuegiens seulement erraient sur les rocs décharnés de la Terre de Feu. Paganel eut donc à regretter de ne pas voir de patagons, ce qui le fâcha fort, au grand amusement de ses compagnons de route.

« Une Patagonie sans patagons, disait-il, ce n'est plus une Patagonie.

– Patience, mon digne géographe, répondit Glenarvan, nous verrons des patagons.

– Je n'en suis pas certain.

– Mais il en existe, dit lady Helena.

– J’en doute fort, madame, puisque je n’en vois pas.

– Enfin, ce nom de patagons, qui signifie « grands pieds » en espagnol, n’a pas été donné à des êtres imaginaires.

– Oh ! le nom n’y fait rien, répondit Paganel, qui s’entêtait dans son idée pour animer la discussion, et d’ailleurs, à vrai dire, on ignore comment ils se nomment !

– Par exemple ! s’écria Glenarvan. Saviez-vous cela, major ?

– Non, répondit Mac Nabbs, et je ne donnerais pas une livre d’écosse pour le savoir.

– Vous l’entendrez pourtant, reprit Paganel, major indifférent ! Si Magellan a nommé Patagons les indigènes de ces contrées, les Fuegiens les appellent Tiremenen, les Chiliens Caucalhues, les colons du Carmen Tehuelches, les Araucans Huiliches ; Bougainville leur donne le nom de Chaouha, Falkner celui de Tehuelhets ! Eux-mêmes ils se désignent sous la dénomination générale d’Inaken ! Je vous demande comment vous voulez que l’on s’y reconnaisse, et si un peuple qui a tant de noms peut exister !

– Voilà un argument ! répondit lady Helena.

– Admettons-le, reprit Glenarvan ; mais notre ami Paganel avouera, je pense, que s’il y a doute sur le nom des patagons, il y a au moins certitude sur leur taille !

– Jamais je n’avouerai une pareille énormité, répondit Paganel.

– Ils sont grands, dit Glenarvan.

– Je l'ignore.

– Petits ? demanda lady Helena.

– Personne ne peut l'affirmer.

– Moyens, alors ? dit Mac Nabbs pour tout concilier.

– Je ne le sais pas davantage.

– Cela est un peu fort, s'écria Glenarvan ; les voyageurs qui les ont vus…

– Les voyageurs qui les ont vus, répondit le géographe, ne s'entendent en aucune façon. Magellan dit que sa tête touchait à peine à leur ceinture !

– Eh bien !

– Oui, mais Drake prétend que les anglais sont plus grands que le plus grand patagon !

– Oh ! des anglais, c'est possible, répliqua dédaigneusement le major ; mais s'il s'agissait d'écossais !

– Cavendish assure qu'ils sont grands et robustes, reprit Paganel. Hawkins en fait des géants. Lemaire et Shouten leur donnent onze pieds de haut.

– Bon, voilà des gens dignes de foi, dit Glenarvan.

– Oui, tout autant que Wood, Narborough et Falkner, qui leur ont trouvé une taille moyenne. Il est vrai que Byron, la Giraudais, Bougainville, Wallis et Carteret affirment que les patagons ont six pieds six pouces, tandis que M. D’Orbigny, le savant qui connaît le mieux ces contrées, leur attribue une taille moyenne de cinq pieds quatre pouces.

– Mais alors, dit lady Helena, quelle est la vérité au milieu de tant de contradictions ?

– La vérité, madame, répondit Paganel, la voici : C’est que les patagons ont les jambes courtes et le buste développé. On peut donc formuler son opinion d’une manière plaisante, en disant que ces gens-là ont six pieds quand ils sont assis, et cinq seulement quand ils sont debout.

– Bravo ! Mon cher savant, répondit Glenarvan. Voilà qui est dit.

– À moins, reprit Paganel, qu’ils n’existent pas, ce qui mettrait tout le monde d’accord. Mais pour finir, mes amis, j’ajouterai cette remarque consolante : c’est que le détroit de Magellan est magnifique, même sans patagons ! »

En ce moment, le *Duncan* contournait la presqu’île de Brunswick, entre deux panoramas splendides. Soixante-dix milles après avoir doublé le cap Gregory, il laissa sur tribord le pénitencier de Punta Arena. Le pavillon chilien et le clocher de l’église apparurent un instant entre les arbres.

Alors le détroit courait entre des masses granitiques d’un effet imposant ; les montagnes cachaient leur pied au sein de forêts immenses, et perdaient dans les nuages leur tête poudrée d’une neige éternelle ; vers le sud-ouest, le mont Tarn se dressait à six mille cinq cents pieds dans les airs ; la nuit vint,

précédée d'un long crépuscule ; la lumière se fondit insensiblement en nuances douces ; le ciel se constella d'étoiles brillantes, et la croix du sud vint marquer aux yeux des navigateurs la route du pôle austral. Au milieu de cette obscurité lumineuse, à la clarté de ces astres qui remplacent les phares des côtes civilisées, le yacht continua audacieusement sa route sans jeter l'ancre dans ces baies faciles dont le rivage abonde ; souvent l'extrémité de ses vergues frôla les branches des hêtres antarctiques qui se penchaient sur les flots ; souvent aussi son hélice battit les eaux des grandes rivières, en réveillant les oies, les canards, les bécassines, les sarcelles, et tout ce monde emplumé des humides parages.

Bientôt des ruines apparurent, et quelques écroulements auxquels la nuit prêtait un aspect grandiose, triste reste d'une colonie abandonnée, dont le nom protestera éternellement contre la fertilité de ces côtes et la richesse de ces forêts giboyeuses. Le *Duncan* passait devant le Port-Famine.

Ce fut à cet endroit même que l'espagnol Sarmiento, en 1581, vint s'établir avec quatre cents émigrants.

Il y fonda la ville de Saint-Philippe ; des froids extrêmement rigoureux décimèrent la colonie, la disette acheva ceux que l'hiver avait épargnés, et, en 1587, le corsaire Cavendish trouva le dernier de ces quatre cents malheureux qui mourait de faim sur les ruines d'une ville vieille de six siècles après six ans d'existence.

Le *Duncan* longea ces rivages déserts ; au lever du jour, il naviguait au milieu des passes rétrécies, entre des forêts de hêtres, de frênes et de bouleaux, du sein desquelles émergeaient des dômes verdoyants, des mamelons tapissés d'un houx vigoureux et des pics aigus, parmi lesquels l'obélisque de Buckland se dressait à une grande hauteur. Il passa à l'ouvert de la baie Saint-Nicolas, autrefois la baie des français, ainsi

nommée par Bougainville ; au loin, se jouaient des troupeaux de phoques et de baleines d'une grande taille, à en juger par leurs jets, qui étaient visibles à une distance de quatre milles.

Enfin, il doubla le cap Froward, tout hérissé encore des dernières glaces de l'hiver. De l'autre côté du détroit, sur la Terre de Feu, s'élevait à six milles pieds le mont Sarmiento, énorme agrégation de roches séparées par des bandes de nuages, et qui formaient dans le ciel comme un archipel aérien.

C'est au cap Froward que finit véritablement le continent américain, car le cap Horn n'est qu'un rocher perdu en mer sous le cinquante-sixième degré de latitude.

Ce point dépassé, le détroit se rétrécit entre la presqu'île de Brunswick et la terre de la désolation, longue île allongée entre mille îlots, comme un énorme cétacé échoué au milieu des galets.

Quelle différence entre cette extrémité si déchiquetée de l'Amérique et les pointes franches et nettes de l'Afrique, de l'Australie ou des Indes ! Quel cataclysme inconnu a ainsi pulvérisé cet immense promontoire jeté entre deux océans ?

Alors, aux rivages fertiles succédait une suite de côtes dénudées, à l'aspect sauvage, échancrées par les mille pertuis de cet inextricable labyrinthe.

Le *Duncan*, sans une erreur, sans une hésitation, suivait de capricieuses sinuosités en mêlant les tourbillons de sa fumée aux brumes déchirées par les rocs. Il passa, sans ralentir sa marche, devant quelques factoreries espagnoles établies sur ces rives abandonnées. Au cap Tamar, le détroit s'élargit ; le yacht put prendre du champ pour tourner la côte accore des îles Narborough et se rapprocha des rivages du sud. Enfin, trente-

six heures après avoir embouqué le détroit, il vit surgir le rocher du cap Pilares sur l'extrême pointe de la terre de la désolation. Une mer immense, libre, étincelante, s'étendait devant son étrave, et Jacques Paganel, la saluant d'un geste enthousiaste, se sentit ému comme le fut Fernand de Magellan lui-même, au moment où la *Trinidad* s'inclina sous les brises de l'océan Pacifique.

Chapitre X

Le trente-septième parallèle

Huit jours après avoir doublé le cap Pilares, le *Duncan* donnait à pleine vapeur dans la baie de Talcahuano, magnifique estuaire long de douze milles et large de neuf. Le temps était admirable. Le ciel de ce pays n'a pas un nuage de novembre à mars, et le vent du sud règne invariablement le long des côtes abritées par la chaîne des Andes. John Mangles, suivant les ordres d'Edward Glenarvan, avait serré de près l'archipel des Chiloé et les innombrables débris de tout ce continent américain. Quelque épave, un espars brisé, un bout de bois travaillé de la main des hommes, pouvaient mettre le *Duncan* sur les traces du naufrage ; mais on ne vit rien, et le yacht, continuant sa route, mouilla dans le port de Talcahuano, quarante-deux jours après avoir quitté les eaux brumeuses de la Clyde.

Aussitôt Glenarvan fit mettre son canot à la mer, et, suivi de Paganel, il débarqua au pied de l'estacade. Le savant géographe, profitant de la circonstance, voulut se servir de la langue espagnole qu'il avait si consciencieusement étudiée ; mais, à son grand étonnement, il ne put se faire comprendre des indigènes.

« C'est l'accent qui me manque, dit-il.

– Allons à la douane », répondit Glenarvan.

Là, on lui apprit, au moyen de quelques mots d'anglais accompagnés de gestes expressifs, que le consul britannique

résidait à Concepcion. C'était une course d'une heure. Glenarvan trouva aisément deux chevaux d'allure rapide, et peu de temps après Paganel et lui franchissaient les murs de cette grande ville, due au génie entreprenant de Valdivia, le vaillant compagnon des Pizarre.

Combien elle était déchue de son ancienne splendeur ! Souvent pillée par les indigènes, incendiée en 1819, désolée, ruinée, ses murs encore noircis par la flamme des dévastations, éclipsée déjà par Talcahuano, elle comptait à peine huit mille âmes.

Sous le pied paresseux des habitants, ses rues se transformaient en prairies. Pas de commerce, activité nulle, affaires impossibles. La mandoline résonnait à chaque balcon ; des chansons langoureuses s'échappaient à travers la jalousie des fenêtres, et Concepcion, l'antique cité des hommes, était devenue un village de femmes et d'enfants.

Glenarvan se montra peu désireux de rechercher les causes de cette décadence, bien que Jacques Paganel l'entreprît à ce sujet, et, sans perdre un instant, il se rendit chez J R Bentock, esq, consul de sa majesté britannique. Ce personnage le reçut fort civilement, et se chargea, lorsqu'il connut l'histoire du capitaine Grant, de prendre des informations sur tout le littoral.

Quant à la question de savoir si le trois-mâts *Britannia* avait fait côte vers le trente-septième parallèle le long des rivages chiliens ou araucaniens, elle fut résolue négativement. Aucun rapport sur un événement de cette nature n'était parvenu ni au consul, ni à ses collègues des autres nations.

Glenarvan ne se découragea pas. Il revint à Talcahuano, et n'épargnant ni démarches, ni soins, ni argent, il expédia des agents sur les côtes.

Vaines recherches. Les enquêtes les plus minutieuses faites chez les populations riveraines ne produisirent pas de résultat. Il fallut en conclure que le *Britannia* n'avait laissé aucune trace de son naufrage.

Glenarvan instruisit alors ses compagnons de l'insuccès de ses démarches. Mary Grant et son frère ne purent contenir l'expression de leur douleur. C'était six jours après l'arrivée du *Duncan* à Talcahuano. Les passagers se trouvaient réunis dans la dunette.

Lady Helena consolait, non par ses paroles, – qu'aurait-elle pu dire ? – mais par ses caresses, les deux enfants du capitaine. Jacques Paganel avait repris le document, et il le considérait avec une profonde attention, comme s'il eût voulu lui arracher de nouveaux secrets. Depuis une heure, il l'examinait ainsi, lorsque Glenarvan, l'interpellant, lui dit :

« Paganel ! Je m'en rapporte à votre sagacité. Est-ce que l'interprétation que nous avons faite de ce document est erronée ? Est-ce que le sens de ces mots est illogique ? »

Paganel ne répondit pas. Il réfléchissait.

« Est-ce que nous nous trompons sur le théâtre présumé de la catastrophe ? reprit Glenarvan. Est-ce que le nom de *Patagonie* ne saute pas aux yeux des gens les moins perspicaces ? »

Paganel se taisait toujours.

« Enfin, dit Glenarvan, le mot *indien* ne vient-il pas encore nous donner raison ?

– Parfaitement, répondit Mac Nabbs.

– Et, dès lors, n'est-il pas évident que les naufragés, au moment où ils écrivaient ces lignes, s'attendaient à devenir prisonniers des indiens ?

– Je vous arrête là, mon cher lord, répondit enfin Paganel, et si vos autres conclusions sont justes, la dernière, du moins, ne me paraît pas rationnelle.

– Que voulez-vous dire ? demanda lady Helena, tandis que tous les regards se fixaient sur le géographe.

– Je veux dire, répondit Paganel, en accentuant ses paroles, que le capitaine Grant *est maintenant prisonnier des indiens*, et j'ajouterai que le document ne laisse aucun doute sur cette situation.

– Expliquez-vous, monsieur, dit Miss Grant.

– Rien de plus facile, ma chère Mary ; au lieu de lire sur le document *seront prisonniers*, lisons *sont prisonniers*, et tout devient clair.

– Mais cela est impossible ! répondit Glenarvan.

– Impossible ! Et pourquoi, mon noble ami ? demanda Paganel en souriant.

– Parce que la bouteille n'a pu être lancée qu'au moment où le navire se brisait sur les rochers. De là cette conséquence, que les degrés de longitude et de latitude s'appliquent au lieu même du naufrage.

– Rien ne le prouve, répliqua vivement Paganel, et je ne vois pas pourquoi les naufragés, après avoir été entraînés par les indiens dans l'intérieur du continent, n'auraient pas cherché à faire connaître, au moyen de cette bouteille, le lieu de leur captivité.

– Tout simplement, mon cher Paganel, parce que, pour lancer une bouteille à la mer, il faut au moins que la mer soit là.

– Ou, à défaut de la mer, repartit Paganel, les fleuves qui s'y jettent ! »

Un silence d'étonnement accueillit cette réponse inattendue, et admissible cependant. À l'éclair qui brilla dans les yeux de ses auditeurs, Paganel comprit que chacun d'eux se rattachait à une nouvelle espérance. Lady Helena fut la première à reprendre la parole.

« Quelle idée ! s'écria-t-elle.

– Et quelle bonne idée, ajouta naïvement le géographe.

– Alors, votre avis ?… demanda Glenarvan.

– Mon avis est de chercher le trente-septième parallèle à l'endroit où il rencontre la côte américaine et de le suivre sans s'écarter d'un demi-degré jusqu'au point où il se plonge dans l'Atlantique. Peut-être trouverons-nous sur son parcours les naufragés du *Britannia*.

– Faible chance ! répondit le major.

– Si faible qu'elle soit, reprit Paganel, nous ne devons pas la négliger. Que j'aie raison, par hasard, que cette bouteille soit

arrivée à la mer en suivant le courant d'un fleuve de ce continent, nous ne pouvons manquer, dès lors, de tomber sur les traces des prisonniers. Voyez, mes amis, voyez la carte de ce pays, et je vais vous convaincre jusqu'à l'évidence ! »

Ce disant, Paganel étala sur la table une carte du Chili et des provinces argentines.

« Regardez, dit-il, et suivez-moi dans cette promenade à travers le continent américain. Enjambons l'étroite bande chilienne. Franchissons la Cordillère des Andes. Descendons au milieu des pampas. Les fleuves, les rivières, les cours d'eau manquent-ils à ces régions ? Non. Voici le Rio Negro, voici le Rio Colorado, voici leurs affluents coupés par le trente-septième degré de latitude, et qui tous ont pu servir au transport du document. Là, peut-être, au sein d'une tribu, aux mains d'indiens sédentaires, au bord de ces rivières peu connues, dans les gorges des sierras, ceux que j'ai le droit de nommer nos amis attendent une intervention providentielle ! Devons-nous donc tromper leur espérance ? N'est-ce pas votre avis à tous de suivre à travers ces contrées la ligne rigoureuse que mon doigt trace en ce moment sur la carte, et si, contre toute prévision, je me trompe encore, n'est-ce pas notre devoir de remonter jusqu'au bout le trente-septième parallèle, et, s'il le faut, pour retrouver les naufragés, de faire avec lui le tour du monde ? »

Ces paroles prononcées avec une généreuse animation, produisirent une émotion profonde parmi les auditeurs de Paganel. Tous se levèrent et vinrent lui serrer la main.

« Oui ! Mon père est là ! s'écriait Robert Grant, en dévorant la carte des yeux.

– Et où il est, répondit Glenarvan, nous saurons le retrouver, mon enfant ! Rien de plus logique que

l'interprétation de notre ami Paganel, et il faut, sans hésiter, suivre la voie qu'il nous trace. Ou le capitaine est entre les mains d'indiens nombreux, ou il est prisonnier d'une faible tribu. Dans ce dernier cas, nous le délivrerons. Dans l'autre, après avoir reconnu sa situation, nous rejoignons le *Duncan* sur la côte orientale, nous gagnons Buenos-Ayres, et là, un détachement organisé par le major Mac Nabbs aura raison de tous les indiens des provinces argentines.

– Bien ! Bien ! Votre honneur ! répondit John Mangles, et j'ajouterai que cette traversée du continent américain se fera sans périls.

– Sans périls et sans fatigues, reprit Paganel. Combien l'ont accomplie déjà qui n'avaient guère nos moyens d'exécution, et dont le courage n'était pas soutenu par la grandeur de l'entreprise ! Est-ce qu'en 1872 un certain Basilio Villarmo n'est pas allé de Carmen aux cordillères ? Est-ce qu'en 1806 un chilien, alcade de la province de Concepcion, don Luiz de la Cruz, parti d'Antuco, n'a pas précisément suivi ce trente-septième degré, et, franchissant les Andes, n'est-il pas arrivé à Buenos-Ayres, après un trajet accompli en quarante jours ? Enfin le colonel Garcia, M. Alcide d'Orbigny, et mon honorable collègue, le docteur Martin de Moussy, n'ont-ils pas parcouru ce pays en tous les sens, et fait pour la science ce que nous allons faire pour l'humanité ?

– Monsieur ! Monsieur, dit Mary Grant d'une voix brisée par l'émotion, comment reconnaître un dévouement qui vous expose à tant de dangers ?

– Des dangers ! s'écria Paganel. Qui a prononcé le mot *danger* ?

– Ce n’est pas moi ! répondit Robert Grant, l’œil brillant, le regard décidé.

– Des dangers ! reprit Paganel, est-ce que cela existe ? D’ailleurs, de quoi s’agit-il ? D’un voyage de trois cent cinquante lieues à peine, puisque nous irons en ligne droite, d’un voyage qui s’accomplira sous une latitude équivalente à celle de l’Espagne, de la Sicile, de la Grèce dans l’autre hémisphère, et par conséquent sous un climat à peu près identique, d’un voyage enfin dont la durée sera d’un mois au plus ! C’est une promenade !

– Monsieur Paganel, demanda alors lady Helena, vous pensez donc que si les naufragés sont tombés au pouvoir des indiens, leur existence a été respectée ?

– Si je le pense, madame ! Mais les indiens ne sont pas des anthropophages ! Loin de là. Un de mes compatriotes, que j’ai connu à la société de géographie, M. Guinnard, est resté pendant trois ans prisonnier des indiens des pampas. Il a souffert, il a été fort maltraité, mais enfin il est sorti victorieux de cette épreuve. Un européen est un être utile dans ces contrées ; les indiens en connaissent la valeur, et ils le soignent comme un animal de prix.

– Eh bien, il n’y a plus à hésiter, dit Glenarvan, il faut partir, et partir sans retard. Quelle route devons-nous suivre ?

– Une route facile et agréable, répondit Paganel. Un peu de montagnes en commençant, puis une pente douce sur le versant oriental des Andes, et enfin une plaine unie, gazonnée, sablée, un vrai jardin.

– Voyons la carte, dit le major.

– La voici, mon cher Mac Nabbs. Nous irons prendre l'extrémité du trente-septième parallèle sur la côte chilienne, entre la pointe Rumena et la baie de Carnero. Après avoir traversé la capitale de l'Araucanie, nous couperons la cordillère par la passe d'Antuco, en laissant le volcan au sud ; puis, glissant sur les déclivités allongées des montagnes, franchissant le Neuquem, le Rio Colorado, nous atteindrons les pampas, le Salinas, la rivière Guamini, la sierra Tapalquen. Là se présentent les frontières de la province de Buenos-Ayres. Nous les passerons, nous gravirons la sierra Tandil, et nous prolongerons nos recherches jusqu'à la pointe Medano sur les rivages de l'Atlantique. »

En parlant ainsi, en développant le programme de l'expédition, Paganel ne prenait même pas la peine de regarder la carte déployée sous ses yeux ; il n'en avait que faire. Nourrie des travaux de Frézier, de Molina, de Humboldt, de Miers, de D'Orbigny, sa mémoire ne pouvait être ni trompée, ni surprise. Après avoir terminé cette nomenclature géographique, il ajouta :

« Donc, mes chers amis, la route est droite. En trente jours nous l'aurons franchie, et nous serons arrivés avant le *Duncan* sur la côte orientale, pour peu que les vents d'aval retardent sa marche.

– Ainsi le *Duncan*, dit John Mangles, devra croiser entre le cap Corrientes et le cap Saint-Antoine ?

– Précisément.

– Et comment composeriez-vous le personnel d'une pareille expédition ? demanda Glenarvan.

– Le plus simplement possible. Il s'agit seulement de reconnaître la situation du capitaine Grant, et non de faire le coup de fusil avec les indiens. Je crois que lord Glenarvan, notre chef naturel ; le major, qui ne voudra céder sa place à personne ; votre serviteur, Jacques Paganel…

– Et moi ! s'écria le jeune Grant.

– Robert ! Robert ! dit Mary.

– Et pourquoi pas ? répondit Paganel. Les voyages forment la jeunesse. Donc, nous quatre, et trois marins du *Duncan*…

– Comment, dit John Mangles en s'adressant à son maître, votre honneur ne réclame pas pour moi ?

– Mon cher John, répondit Glenarvan, nous laissons nos passagères à bord, c'est-à-dire ce que nous avons de plus cher au monde ! Qui veillerait sur elles, si ce n'est le dévoué capitaine du *Duncan* ?

– Nous ne pouvons donc pas vous accompagner ? dit lady Helena, dont les yeux se voilèrent d'un nuage de tristesse.

– Ma chère Helena, répondit Glenarvan, notre voyage doit s'accomplir dans des conditions exceptionnelles de célérité ; notre séparation sera courte, et…

– Oui, mon ami, je vous comprends, répondit lady Helena ; allez donc, et réussissez dans votre entreprise !

– D'ailleurs, ce n'est pas un voyage, dit Paganel.

– Et qu'est-ce donc ? demanda lady Helena.

– Un passage, rien de plus. Nous passerons, voilà tout, comme l'honnête homme sur terre, en faisant le plus de bien possible. *Transire benefaciendo*, c'est là notre devise. »

Sur cette parole de Paganel se termina la discussion, si l'on peut donner ce nom à une conversation dans laquelle tout le monde fut du même avis. Les préparatifs commencèrent le jour même. On résolut de tenir l'expédition secrète, pour ne pas donner l'éveil aux indiens.

Le départ fut fixé au 14 octobre. Quand il s'agit de choisir les matelots destinés à débarquer, tous offrirent leurs services, et Glenarvan n'eut que l'embarras du choix. Il préféra donc s'en remettre au sort, pour ne pas désobliger de si braves gens.

C'est ce qui eut lieu, et le second, Tom Austin, Wilson, un vigoureux gaillard, et Mulrady, qui eût défié à la boxe Tom Sayers lui-même, n'eurent point à se plaindre de la chance.

Glenarvan avait déployé une extrême activité dans ses préparatifs. Il voulait être prêt au jour indiqué, et il le fut. Concurremment, John Mangles s'approvisionnait de charbon, de manière à pouvoir reprendre immédiatement la mer. Il tenait à devancer les voyageurs sur la côte argentine. De là, une véritable rivalité entre Glenarvan et le jeune capitaine, qui tourna au profit de tous.

En effet, le 14 octobre, à l'heure dite, chacun était prêt. Au moment du départ, les passagers du yacht se réunirent dans le carré. Le *Duncan* était en mesure d'appareiller, et les branches de son hélice troublaient déjà les eaux limpides de Talcahuano.

Glenarvan, Paganel, Mac Nabbs, Robert Grant, Tom Austin, Wilson, Mulrady, armés de carabines et de revolvers Colt, se

préparèrent à quitter le bord. Guides et mulets les attendaient à l'extrémité de l'estacade.

« Il est temps, dit enfin lord Edward.

– Allez donc, mon ami ! » répondit lady Helena en contenant son émotion.

Lord Glenarvan la pressa sur son cœur, tandis que Robert se jetait au cou de Mary Grant.

« Et maintenant, chers compagnons, dit Jacques Paganel, une dernière poignée de main qui nous dure jusqu'aux rivages de l'Atlantique ! »

C'était beaucoup demander. Cependant il y eut là des étreintes capables de réaliser les vœux du digne savant.

On remonta sur le pont, et les sept voyageurs quittèrent le *Duncan*. Bientôt ils atteignirent le quai, dont le yacht en évoluant se rapprocha à moins d'une demi-encablure.

Lady Helena, du haut de la dunette, s'écria une dernière fois :

« Mes amis, Dieu vous aide !

– Et il nous aidera, madame, répondit Jacques Paganel, car je vous prie de le croire, nous nous aiderons nous-mêmes !

– En avant ! cria John Mangles à son mécanicien.

– En route ! » répondit lord Glenarvan.

Et à l'instant même où les voyageurs, rendant la bride à leurs montures, suivaient le chemin du rivage, le *Duncan*, sous l'action de son hélice, reprenait à toute vapeur la route de l'océan.

Chapitre XI

Traversée du Chili

La troupe indigène organisée par Glenarvan se composait de trois hommes et d'un enfant. Le muletier-chef était un anglais naturalisé dans ce pays depuis vingt ans. Il faisait le métier de louer des mulets aux voyageurs et de les guider à travers les différents passages des cordillères.

Puis, il les remettait entre les mains d'un « baqueano », guide argentin, auquel le chemin des pampas était familier. Cet anglais n'avait pas tellement oublié sa langue maternelle dans la compagnie des mulets et des indiens qu'il ne pût s'entretenir avec les voyageurs. De là, une facilité pour la manifestation de ses volontés et l'exécution de ses ordres, dont Glenarvan s'empressa de profiter, puisque Jacques Paganel ne parvenait pas encore à se faire comprendre.

Ce muletier-chef, ce « catapaz », suivant la dénomination chilienne, était secondé par deux péons indigènes et un enfant de douze ans. Les péons surveillaient les mulets chargés du bagage de la troupe, et l'enfant conduisait la « madrina », petite jument qui, portant grelots et sonnette, marchait en avant et entraînait dix mules à sa suite. Les voyageurs en montaient sept, le catapaz une ; les deux autres transportaient les vivres et quelques rouleaux d'étoffes destinés à assurer le bon vouloir des caciques de la plaine. Les péons allaient à pied, suivant leur habitude. Cette traversée de l'Amérique méridionale devait donc s'exécuter dans les conditions les meilleures, au point de vue de la sûreté et de la célérité.

Ce n'est pas un voyage ordinaire que ce passage à travers la chaîne des Andes. On ne peut l'entreprendre sans employer ces robustes mulets dont les plus estimés sont de provenance argentine. Ces excellentes bêtes ont acquis dans le pays un développement supérieur à celui de la race primitive. Elles sont peu difficiles sur la question de nourriture. Elles ne boivent qu'une seule fois par jour, font aisément dix lieues en huit heures, et portent sans se plaindre une charge de quatorze arrobes.

Il n'y a pas d'auberges sur cette route d'un océan à l'autre. On mange de la viande séchée, du riz assaisonné de piment, et le gibier qui consent à se laisser tuer en route. On boit l'eau des torrents dans la montagne, l'eau des ruisseaux dans la plaine, relevée de quelques gouttes de rhum, dont chacun a sa provision contenue dans une corne de bœuf appelée « chiffle ». Il faut avoir soin, d'ailleurs, de ne pas abuser des boissons alcooliques, peu favorables dans une région où le système nerveux de l'homme est particulièrement exalté. Quant à la literie, elle est contenue tout entière dans la selle indigène nommée « recado ». Cette selle est faite de « pelions », peaux de moutons tannées d'un côté et garnies de laine de l'autre, que maintiennent de larges sangles luxueusement brodées. Un voyageur roulé dans ces chaudes couvertures brave impunément les nuits humides et dort du meilleur sommeil.

Glenarvan en homme qui sait voyager et se conformer aux usages des divers pays, avait adopté le costume chilien pour lui et les siens. Paganel et Robert, deux enfants, – un grand et un petit, – ne se sentirent pas de joie, quand ils introduisirent leur tête à travers le puncho national, vaste tartan percé d'un trou à son centre, et leurs jambes dans des bottes de cuir faites de la patte de derrière d'un jeune cheval. Il fallait voir leur mule

richement harnachée, ayant à la bouche le mors arabe[1], la longue bride en cuir tressé servant de fouet, la têtière enjolivée d'ornements de métal, et les « alforjas », doubles sacs en toile de couleur éclatante qui contenaient les vivres du jour.

Paganel, toujours distrait, faillit recevoir trois ou quatre ruades de son excellente monture au moment de l'enfourcher. Une fois en selle, son inséparable longue-vue en bandoulière, les pieds cramponnés aux étriers, il se confia à la sagacité de sa bête et n'eut pas lieu de s'en repentir.

Quant au jeune Robert, il montra dès ses débuts de remarquables dispositions à devenir un excellent cavalier.

On partit. Le temps était superbe, le ciel d'une limpidité parfaite, et l'atmosphère suffisamment rafraîchie par les brises de la mer, malgré les ardeurs du soleil. La petite troupe suivit d'un pas rapide les sinueux rivages de la baie de Talcahuano, afin de gagner à trente milles au sud l'extrémité du parallèle. On marcha rapidement pendant cette première journée à travers les roseaux d'anciens marais desséchés, mais on parla peu. Les adieux du départ avaient laissé une vive impression dans l'esprit des voyageurs. Ils pouvaient voir encore la fumée du *Duncan* qui se perdait à l'horizon.

---

[1] Mors arabe : Il s'agit d'un mors très sévère ou la langue est mise dans un anneau de fer. Il est utilisé lors des fêtes. Comme il est très sévère, les chevaux paraissent chauds bouillants, sautent sur place pour se défendre. Ils « dansent » pour les touristes devant les pyramides ou dans les fêtes « traditionnelles ».

Source : http://www.a-horseman.com/spip.php?article434&artsuite=0#sommaire_9

Tous se taisaient, à l'exception de Paganel ; ce studieux géographe se posait à lui-même des questions en espagnol, et se répondait dans cette langue nouvelle.

Le catapaz, au surplus, était un homme assez taciturne, et que sa profession n'avait pas dû rendre bavard. Il parlait à peine à ses péons.

Ceux-ci, en gens du métier, entendaient fort bien leur service. Si quelque mule s'arrêtait, ils la stimulaient d'un cri guttural, si le cri ne suffisait pas, un bon caillou, lancé d'une main sûre, avait raison de son entêtement. Qu'une sangle vînt à se détacher, une bride à manquer, le péon, se débarrassant de son puncho, enveloppait la tête de la mule, qui, l'accident réparé, reprenait aussitôt sa marche.

L'habitude des muletiers est de partir à huit heures, après le déjeuner du matin, et d'aller ainsi jusqu'au moment de la couchée, à quatre heures du soir.

Glenarvan s'en tint à cet usage. Or, précisément, quand le signal de halte fut donné par le catapaz, les voyageurs arrivaient à la ville d'Arauco, située à l'extrémité sud de la baie, sans avoir abandonné la lisière écumeuse de l'océan. Il eût alors fallu marcher pendant une vingtaine de milles dans l'ouest jusqu'à la baie Carnero pour y trouver l'extrémité du trente-septième degré. Mais les agents de Glenarvan avaient déjà parcouru cette partie du littoral sans rencontrer aucun vestige du naufrage. Une nouvelle exploration devenait donc inutile, et il fut décidé que la ville d'Arauco serait prise pour point de départ. De là, la route devait être tenue vers l'est, suivant une ligne rigoureusement droite.

La petite troupe entra dans la ville pour y passer la nuit, et campa en pleine cour d'une auberge dont le confortable était encore à l'état rudimentaire.

Arauco est la capitale de l'Araucanie, un état long de cent cinquante lieues, large de trente, habité par les molouches, ces fils aînés de la race chilienne chantés par le poète Ercilla. Race fière et forte, la seule des deux Amériques qui n'ait jamais subi une domination étrangère. Si Arauco a jadis appartenu aux espagnols, les populations, du moins, ne se soumirent pas ; elles résistèrent alors comme elles résistent aujourd'hui aux envahissantes entreprises du Chili, et leur drapeau indépendant, – une étoile blanche sur champ d'azur, – flotte encore au sommet de la colline fortifiée qui protège la ville.

Tandis que l'on préparait le souper, Glenarvan, Paganel et le catapaz se promenèrent entre les maisons coiffées de chaumes. Sauf une église et les restes d'un couvent de franciscains, Arauco n'offrait rien de curieux. Glenarvan tenta de recueillir quelques renseignements qui n'aboutirent pas. Paganel était désespéré de ne pouvoir se faire comprendre des habitants ; mais, puisque ceux-ci parlaient l'araucanien, – une langue mère dont l'usage est général jusqu'au détroit de Magellan, – l'espagnol de Paganel lui servait autant que de l'hébreu. Il occupa donc ses yeux à défaut de ses oreilles, et, somme toute, il éprouva une vraie joie de savant à observer les divers types de la race molouche qui posaient devant lui. Les hommes avaient une taille élevée, le visage plat, le teint cuivré, le menton épilé, l'œil méfiant, la tête large et perdue dans une longue chevelure noire. Ils paraissaient voués à cette fainéantise spéciale des gens de guerre qui ne savent que faire en temps de paix. Leurs femmes, misérables et courageuses, s'employaient aux travaux pénibles du ménage, pansaient les chevaux, nettoyaient les armes, labouraient, chassaient pour leurs maîtres, et trouvaient encore le temps de fabriquer ces *punchos* bleu-turquoise qui

demandent deux années de travail, et dont le moindre prix atteint cent dollars.

En résumé, ces molouches forment un peuple peu intéressant et de mœurs assez sauvages. Ils ont à peu près tous les vices humains, contre une seule vertu, l'amour de l'indépendance.

« De vrais spartiates », répétait Paganel, quand, sa promenade terminée, il vint prendre place au repas du soir.

Le digne savant exagérait, et on le comprit encore moins quand il ajouta que son cœur de français battait fort pendant sa visite à la ville d'Arauco.

Lorsque le major lui demanda la raison de ce « battement » inattendu, il répondit que son émotion était bien naturelle, puisqu'un de ses compatriotes occupait naguère le trône d'Araucanie. Le major le pria de vouloir bien faire connaître le nom de ce souverain. Jacques Paganel nomma fièrement le brave M. De Tonneins, un excellent homme, ancien avoué de Périgueux, un peu trop barbu, et qui avait subi ce que les rois détrônés appellent volontiers « l'ingratitude de leurs sujets ». Le major ayant légèrement souri à l'idée d'un ancien avoué chassé du trône, Paganel répondit fort sérieusement qu'il était peut-être plus facile à un avoué de faire un bon roi, qu'à un roi de faire un bon avoué. Et sur cette remarque, chacun de rire et de boire quelques gouttes de « chicha » à la santé d'Orellie-Antoine 1er, ex-roi d'Araucanie. Quelques minutes plus tard, les voyageurs, roulés dans leur puncho, dormaient d'un profond sommeil. Le lendemain, à huit heures, la madrina en tête, les péons en queue, la petite troupe reprit à l'est la route du trente-septième parallèle. Elle traversait alors le fertile territoire de l'Araucanie, riche en vignes et en troupeaux. Mais, peu à peu, la solitude se fit.

À peine, de mille en mille, une hutte de « rastreadores », indiens dompteurs de chevaux, célèbres dans toute l'Amérique. Parfois, un relais de poste abandonné, qui servait d'abri à l'indigène errant des plaines. Deux rivières pendant cette journée barrèrent la route aux voyageurs, le Rio De Raque et le Rio De Tubal. Mais le catapaz découvrit un gué qui permit de passer outre. La chaîne des Andes se déroulait à l'horizon, enflant ses croupes et multipliant ses pics vers le nord. Ce n'étaient encore là que les basses vertèbres de l'énorme épine dorsale sur laquelle s'appuie la charpente du nouveau-monde.

À quatre heures du soir, après un trajet de trente-cinq milles, on s'arrêta en pleine campagne sous un bouquet de myrtes géants. Les mules furent débridées, et allèrent paître en liberté l'herbe épaisse de la prairie. Les alforjas fournirent la viande et le riz accoutumés. Les pelions étendus sur le sol servirent de couverture, d'oreillers, et chacun trouva sur ces lits improvisés un repos réparateur, tandis que les péons et le catapaz veillaient à tour de rôle.

Puisque le temps devenait si favorable, puisque tous les voyageurs, sans en excepter Robert, se maintenaient en bonne santé, puisqu'enfin ce voyage débutait sous de si heureux auspices, il fallait en profiter et pousser en avant comme un joueur « pousse dans la veine ». C'était l'avis de tous. La journée suivante, on marcha vivement, on franchit sans accident le rapide de Bell et le soir, en campant sur les bords du Rio Biobio, qui sépare le Chili espagnol du Chili indépendant, Glenarvan put encore inscrire trente-cinq milles de plus à l'actif de l'expédition. Le pays n'avait pas changé. Il était toujours fertile et riche en amaryllis, violettes arborescentes, *fluschies*, daturas et cactus à fleurs d'or. Quelques animaux se tenaient tapis dans les fourrés. Mais d'indigènes, on voyait peu. À peine quelques « guassos », enfants dégénérés des indiens et des espagnols galopant sur des chevaux ensanglantés par l'éperon gigantesque

qui chaussait leur pied nu et passant comme des ombres. On ne trouvait à qui parler sur la route et les renseignements manquaient absolument, Glenarvan en prenait son parti. Il se disait que le capitaine Grant, prisonnier des Indiens, devait avoir été entraîné par eux au delà de la chaîne des Andes. Les recherches ne pouvaient être fructueuses que dans les pampas, non en deçà. Il fallait donc patienter, aller en avant, vite et toujours.

Le 17, on repartit à l'heure habituelle et dans l'ordre accoutumé. Un ordre que Robert ne gardait pas sans peine, car son ardeur l'entraînait à devancer la madrina, au grand désespoir de sa mule.

Il ne fallait rien de moins qu'un rappel sévère de Glenarvan pour maintenir le jeune garçon à son poste de marche.

Le pays devint alors plus accidenté ; quelques ressauts de terrains indiquaient de prochaines montagnes ; les rios se multipliaient, en obéissant bruyamment aux caprices des pentes. Paganel consultait souvent ses cartes ; quand l'un de ces ruisseaux n'y figurait pas, ce qui arrivait fréquemment, son sang de géographe bouillonnait dans ses veines, et il se fâchait de la plus charmante façon du monde.

« Un ruisseau qui n'a pas de nom, disait-il, c'est comme s'il n'avait pas d'état civil ! Il n'existe pas aux yeux de la loi géographique. »

Aussi ne se gênait-il pas pour baptiser ces rios innommés ; il les notait sur sa carte et les affublait des qualificatifs les plus retentissants de la langue espagnole.

« Quelle langue ! répétait-il, quelle langue pleine et sonore ! C'est une langue de métal, et je suis sûr qu'elle est composée de

soixante-dix-huit parties de cuivre et de vingt-deux d'étain, comme le bronze des cloches !

– Mais au moins, faites-vous des progrès ? lui répondit Glenarvan.

– Certes ! Mon cher lord ! Ah ! S'il n'y avait pas l'accent ! Mais il y a l'accent ! »

Et en attendant mieux, Paganel, chemin faisant, travaillait à rompre son gosier aux difficultés de la prononciation, sans oublier ses observations géographiques. Là, par exemple, il était étonnamment fort et n'eût pas trouvé son maître. Lorsque Glenarvan interrogeait le catapaz sur une particularité du pays, son savant compagnon devançait toujours la réponse du guide. Le catapaz le regardait d'un air ébahi.

Ce jour-là même, vers dix heures, une route se présenta, qui coupait la ligne suivie jusqu'alors.

Glenarvan en demanda naturellement le nom, et naturellement aussi, ce fut Jacques Paganel qui répondit :

« C'est la route de Yumbel à Los Angeles. »

Glenarvan regarda le catapaz.

« Parfaitement », répondit celui-ci.

Puis, s'adressant au géographe :

« Vous avez donc traversé ce pays ? dit-il.

– Parbleu ! répondit sérieusement Paganel.

– Sur un mulet ?

– Non, dans un fauteuil. »

Le catapaz ne comprit pas, car il haussa les épaules et revint en tête de la troupe. À cinq heures du soir, il s'arrêtait dans une gorge peu profonde, à quelques milles au-dessus de la petite ville de Loja ; et cette nuit-là, les voyageurs campèrent au pied des sierras, premiers échelons de la grande cordillère.

Chapitre XII

À douze mille pieds dans les airs

La traversée du Chili n'avait présenté jusqu'ici aucun incident grave. Mais alors ces obstacles et ces dangers que comporte un passage dans les montagnes s'offraient à la fois. La lutte avec les difficultés naturelles allait véritablement commencer.

Une question importante dut être résolue avant le départ. Par quel passage pouvait-on franchir la chaîne des Andes, sans s'écarter de la route déterminée ? Le catapaz fut interrogé à ce sujet :

« Je ne connais, répondit-il, que deux passages praticables dans cette partie des cordillères.

– Le passage d'Arica, sans doute, dit Paganel, qui a été découvert par Valdivia Mendoza ?

– Précisément.

– Et celui de Villarica, situé au sud du Nevado de ce nom ?

– Juste.

– Eh bien, mon ami, ces deux passages n'ont qu'un tort, c'est de nous entraîner au nord ou au sud plus qu'il ne convient.

– Avez-vous un autre paso à nous proposer ? demanda le major.

– Parfaitement, répondit Paganel, le paso d'Antuco, situé sur le penchant volcanique, par trente-sept degrés trente minutes, c'est-à-dire à un demi-degré près de notre route. Il se trouve à mille toises de hauteur seulement et a été reconnu par Zamudio De Cruz.

– Bon, fit Glenarvan, mais ce paso d'Antuco, le connaissez-vous, catapaz ?

– Oui, *mylord*, je l'ai traversé, et si je ne le proposais pas, c'est que c'est tout au plus une voie de bétail qui sert aux indiens pasteurs des versants orientaux.

– Eh bien, mon ami, répondit Glenarvan, là où passent les troupeaux de juments, de moutons et de bœufs, des *pehuenches*, nous saurons passer aussi. Et puisqu'il nous maintient dans la ligne droite, va pour le paso d'Antuco. »

Le signal du départ fut aussitôt donné, et l'on s'enfonça dans la vallée de las Lejas, entre de grandes masses de calcaire cristallisé. On montait suivant une pente presque insensible. Vers onze heures, il fallut contourner les bords d'un petit lac, réservoir naturel et rendez-vous pittoresque de tous les rios du voisinage ; ils y arrivaient en murmurant et s'y confondaient dans une limpide tranquillité. Au-dessus du lac s'étendaient de vastes « ilanos », hautes plaines couvertes de graminées, où paissaient des troupeaux indiens.

Puis, un marais se rencontra qui courait sud et nord, et dont on se tira, grâce à l'instinct des mules. À une heure, le fort Ballenare apparut sur un roc à pic qu'il couronnait de ses courtines démantelées. On passa outre. Les pentes devenaient

déjà raides, pierreuses, et les cailloux, détachés par le sabot des mules, roulaient sous leurs pas en formant de bruyantes cascades de pierres. Vers trois heures, nouvelles ruines pittoresques d'un fort détruit dans le soulèvement de 1770.

« Décidément, dit Paganel, les montagnes ne suffisent pas à séparer les hommes, il faut encore les fortifier ! »

À partir de ce point, la route devint difficile, périlleuse même ; l'angle des pentes s'ouvrit davantage, les corniches se rétrécirent de plus en plus, les précipices se creusèrent effroyablement.

Les mules avançaient prudemment, le nez à terre, flairant le chemin. On marchait en file. Parfois, à un coude brusque, la madrina disparaissait, et la petite caravane se guidait alors au bruit lointain de sa sonnette. Souvent aussi, les capricieuses sinuosités du sentier ramenaient la colonne sur deux lignes parallèles, et le catapaz pouvait parler aux péons, tandis qu'une crevasse, large de deux toises à peine, mais profonde de deux cents, creusait entre eux un infranchissable abîme.

La végétation herbacée luttait encore cependant contre les envahissements de la pierre, mais on sentait déjà le règne minéral aux prises avec le règne végétal. Les approches du volcan d'Antuco se reconnaissaient à quelques traînées de lave d'une couleur ferrugineuse et hérissées de cristaux jaunes en forme d'aiguilles. Les rocs, entassés les uns sur les autres, et prêts à choir, se tenaient contre toutes les lois de l'équilibre. évidemment, les cataclysmes devaient facilement modifier leur aspect, et, à considérer ces pics sans aplomb, ces dômes gauches, ces mamelons mal assis, il était facile de voir que l'heure du tassement définitif n'avait pas encore sonné pour cette montagneuse région.

Dans ces conditions, la route devait être difficile à reconnaître. L'agitation presque incessante de la charpente andine en change souvent le tracé, et les points de repère ne sont plus à leur place. Aussi le catapaz hésitait-il ; il s'arrêtait ; il regardait autour de lui ; il interrogeait la forme des rochers ; il cherchait sur la pierre friable des traces d'indiens. Toute orientation devenait impossible.

Glenarvan suivait son guide pas à pas ; il comprenait, il sentait son embarras croissant avec les difficultés du chemin ; il n'osait l'interroger et pensait, non sans raison peut-être, qu'il en est des muletiers comme de l'instinct des mulets et qu'il vaut mieux s'en rapporter à lui.

Pendant une heure encore, le catapaz erra pour ainsi dire à l'aventure, mais toujours en gagnant des zones plus élevées de la montagne. Enfin il fut forcé de s'arrêter court. On se trouvait au fond d'une vallée de peu de largeur, une de ces gorges étroites que les indiens appellent « quebradas ». Un mur de porphyre, taillé à pic, en fermait l'issue. Le catapaz, après avoir cherché vainement un passage, mit pied à terre, se croisa les bras, et attendit. Glenarvan vint à lui.

« Vous vous êtes égaré ? demanda-t-il.

– Non, *mylord*, répondit le catapaz.

– Cependant, nous ne sommes pas dans le passage d'Antuco ?

– Nous y sommes.

– Vous ne vous trompez pas ?

– Je ne me trompe pas. Voici les restes d'un feu qui a servi aux indiens, et voilà les traces laissées par les troupeaux de juments et de moutons.

– Eh bien, on a passé par cette route !

– Oui, mais on n'y passera plus. Le dernier tremblement de terre l'a rendue impraticable…

– Aux mulets, répondit le major, mais non aux hommes.

– Ah ! Ceci vous regarde, répondit le catapaz, j'ai fait ce que j'ai pu. Mes mules et moi, nous sommes prêts à retourner en arrière, s'il vous plaît de revenir sur vos pas et de chercher les autres passages de la cordillère.

– Et ce sera un retard ?…

– De trois jours, au moins. »

Glenarvan écoutait en silence les paroles du catapaz. Celui-ci était évidemment dans les conditions de son marché. Ses mules ne pouvaient aller plus loin. Cependant, quand la proposition fut faite de rebrousser chemin, Glenarvan se retourna vers ses compagnons, et leur dit :

« Voulez-vous passer quand même ?

– Nous voulons vous suivre, répondit Tom Austin.

– Et même vous précéder, ajouta Paganel. De quoi s'agit-il, après tout ? De franchir une chaîne de montagnes, dont les versants opposés offrent une descente incomparablement plus facile ! Cela fait, nous trouverons les *baqueanos* argentins qui

nous guideront à travers les pampas, et des chevaux rapides habitués à galoper dans les plaines. En avant donc, et sans hésiter.

– En avant ! s'écrièrent les compagnons de Glenarvan.

– Vous ne nous accompagnez pas ? demanda celui-ci au catapaz.

– Je suis conducteur de mules, répondit le muletier.

– À votre aise.

– On se passera de lui, dit Paganel ; de l'autre côté de cette muraille, nous retrouverons les sentiers d'Antuco, et je me fais fort de vous conduire au bas de la montagne aussi directement que le meilleur guide des cordillères. »

Glenarvan régla donc avec le catapaz, et le congédia, lui, ses péons et ses mules. Les armes, les instruments et quelques vivres furent répartis entre les sept voyageurs. D'un commun accord, on décida que l'ascension serait immédiatement reprise, et que, s'il le fallait, on voyagerait une partie de la nuit. Sur le talus de gauche serpentait un sentier abrupt que des mules n'auraient pu franchir.

Les difficultés furent grandes, mais, après deux heures de fatigues et de détours, Glenarvan et ses compagnons se retrouvèrent sur le passage d'Antuco.

Ils étaient alors dans la partie andine proprement dite, qui n'est pas éloignée de l'arête supérieure des cordillères ; mais de sentier frayé, de paso déterminé, il n'y avait plus apparence. Toute cette région venait d'être bouleversée dans les derniers tremblements de terre, et il fallut s'élever de plus en plus sur les

croupes de la chaîne. Paganel fut assez décontenancé de ne pas trouver la route libre, et il s'attendit à de rudes fatigues pour gagner le sommet des Andes, car leur hauteur moyenne est comprise entre onze mille et douze mille six cents pieds. Fort heureusement, le temps était calme, le ciel pur, la saison favorable ; mais en hiver, de mai à octobre, une pareille ascension eût été impraticable ; les froids intenses tuent rapidement les voyageurs, et ceux qu'ils épargnent n'échappent pas, du moins, aux violences des « temporales », sortes d'ouragans particuliers à ces régions, et qui, chaque année, peuplent de cadavres les gouffres de la cordillère.

On monta pendant toute la nuit ; on se hissait à force de poignets sur des plateaux presque inaccessibles ; on sautait des crevasses larges et profondes ; les bras ajoutés aux bras remplaçaient les cordes, et les épaules servaient d'échelons ; ces hommes intrépides ressemblaient à une troupe de clowns livrés à toute la folie des jeux icariens. Ce fut alors que la vigueur de Mulrady et l'adresse de Wilson eurent mille occasions de s'exercer. Ces deux braves écossais se multiplièrent ; maintes fois, sans leur dévouement et leur courage, la petite troupe n'aurait pu passer.

Glenarvan ne perdait pas de vue le jeune Robert, que son âge et sa vivacité portaient aux imprudences. Paganel, lui, s'avançait avec une furie toute française. Quant au major, il ne se remuait qu'autant qu'il le fallait, pas plus, pas moins, et il s'élevait par un mouvement insensible.

S'apercevait-il qu'il montait depuis plusieurs heures ? Cela n'est pas certain. Peut-être s'imaginait-il descendre.

À cinq heures du matin, les voyageurs avaient atteint une hauteur de sept mille cinq cents pieds, déterminée par une observation barométrique. Ils se trouvaient alors sur les plateaux secondaires, dernière limite de la région arborescente.

Là bondissaient quelques animaux qui eussent fait la joie ou la fortune d'un chasseur ; ces bêtes agiles le savaient bien, car elles fuyaient, et de loin, l'approche des hommes. C'était le lama, animal précieux des montagnes, qui remplace le mouton, le bœuf et le cheval, et vit là où ne vivrait pas le mulet. C'était le chinchilla, petit rongeur doux et craintif, riche en fourrure, qui tient le milieu entre le lièvre et la gerboise, et auquel ses pattes de derrière donnent l'apparence d'un kangourou. Rien de charmant à voir comme ce léger animal courant sur la cime des arbres à la façon d'un écureuil.

« Ce n'est pas encore un oiseau, disait Paganel, mais ce n'est déjà plus un quadrupède. »

Cependant, ces animaux n'étaient pas les derniers habitants de la montagne. À neuf mille pieds, sur la limite des neiges perpétuelles, vivaient encore, et par troupes, des ruminants d'une incomparable beauté, l'alpaga au pelage long et soyeux, puis cette sorte de chèvre sans cornes, élégante et fière, dont la laine est fine, et que les naturalistes ont nommée vigogne. Mais il ne fallait pas songer à l'approcher, et c'est à peine s'il était donné de la voir ; elle s'enfuyait, on pourrait dire à tire-d'aile, et glissait sans bruit sur les tapis éblouissants de blancheur.

À cette heure, l'aspect des régions était entièrement métamorphosé. De grands blocs de glace éclatants, d'une teinte bleuâtre dans certains escarpements, se dressaient de toutes parts et réfléchissaient les premiers rayons du jour. L'ascension devint très périlleuse alors. On ne s'aventurait plus sans sonder attentivement pour reconnaître les crevasses. Wilson avait pris la tête de la file, et du pied il éprouvait le sol des glaciers. Ses compagnons marchaient exactement sur les empreintes de ses pas, et évitaient d'élever la voix, car le moindre bruit agitant les couches d'air pouvait provoquer la chute des masses neigeuses suspendues à sept ou huit cents pieds au-dessus de leur tête.

Ils étaient alors parvenus à la région des arbrisseaux, qui, deux cent cinquante toises plus haut, cédèrent la place aux graminées et aux cactus. À onze mille pieds, ces plantes elles-mêmes abandonnèrent le sol aride, et toute trace de végétation disparut. Les voyageurs ne s'étaient arrêtés qu'une seule fois, à huit heures, pour réparer leurs forces par un repas sommaire, et, avec un courage surhumain, ils reprirent l'ascension, bravant des dangers toujours croissants. Il fallut enfourcher des arêtes aiguës et passer au-dessus de gouffres que le regard n'osait sonder. En maint endroit, des croix de bois jalonnaient la route et marquaient la place de catastrophes multipliées. Vers deux heures, un immense plateau, sans trace de végétation, une sorte de désert, s'étendit entre des pics décharnés. L'air était sec, le ciel d'un bleu cru ; à cette hauteur, les pluies sont inconnues, et les vapeurs ne s'y résolvent qu'en neige ou en grêle. Çà et là, quelques pics de porphyre ou de basalte trouaient le suaire blanc comme les os d'un squelette, et, par instants, des fragments de quartz ou de gneiss, désunis sous l'action de l'air, s'éboulaient avec un bruit mat, qu'une atmosphère peu dense rendait presque imperceptible.

Cependant, la petite troupe, malgré son courage, était à bout de forces. Glenarvan, voyant l'épuisement de ses compagnons, regrettait de s'être engagé si avant dans la montagne. Le jeune Robert se raidissait contre la fatigue, mais il ne pouvait aller plus loin. À trois heures, Glenarvan s'arrêta.

« Il faut prendre du repos, dit-il, car il vit bien que personne ne ferait cette proposition.

– Prendre du repos ? répondit Paganel, mais nous n'avons pas d'abri.

– Cependant, c'est indispensable, ne fût-ce que pour Robert.

– Mais non, *mylord*, répondit le courageux enfant, je puis encore marcher… Ne vous arrêtez pas…

– On te portera, mon garçon, répondit Paganel, mais il faut gagner à tout prix le versant oriental. Là nous trouverons peut-être quelque hutte de refuge. Je demande encore deux heures de marche.

– Est-ce votre avis, à tous ? demanda Glenarvan.

– Oui », répondirent ses compagnons.

Mulrady ajouta :

« Je me charge de l'enfant. »

Et l'on reprit la direction de l'est. Ce furent encore deux heures d'une ascension effrayante. On montait toujours pour atteindre les dernières sommités de la montagne.

La raréfaction de l'air produisait cette oppression douloureuse connue sous le nom de « puna ». Le sang suintait à travers les gencives et les lèvres par défaut d'équilibre, et peut-être aussi sous l'influence des neiges, qui à une grande hauteur vicient évidemment l'atmosphère. Il fallait suppléer au défaut de sa densité par des inspirations fréquentes, et activer ainsi la circulation, ce qui fatiguait non moins que la réverbération des rayons du soleil sur les plaques de neige. Quelle que fût la volonté de ces hommes courageux, le moment vint donc où les plus vaillants défaillirent, et le vertige, ce terrible mal des montagnes, détruisit non seulement leurs forces physiques, mais aussi leur énergie morale. On ne lutte pas impunément contre des fatigues de ce genre. Bientôt les chutes devinrent

fréquentes, et ceux qui tombaient n'avançaient qu'en se traînant sur les genoux.

Or, l'épuisement allait mettre un terme à cette ascension trop prolongée, et Glenarvan ne considérait pas sans terreur l'immensité des neiges, le froid dont elles imprégnaient cette région funeste, l'ombre qui montait vers ces cimes désolées, le défaut d'abri pour la nuit, quand le major l'arrêta, et d'un ton calme :

« Une hutte », dit-il.

Chapitre XIII

Descente de la cordillère

Tout autre que Mac Nabbs eût passé cent fois à côté, autour, au-dessus même de cette hutte, sans en soupçonner l'existence. Une extumescence du tapis de neige la distinguait à peine des rocs environnants. Il fallut la déblayer. Après une demi-heure d'un travail opiniâtre, Wilson et Mulrady eurent dégagé l'entrée de la « *casucha* ». Et la petite troupe s'y blottit avec empressement.

Cette *casucha*, construite par les indiens, était faite « d'adobes », espèce de briques cuites au soleil ; elle avait la forme d'un cube de douze pieds sur chaque face, et se dressait au sommet d'un bloc de basalte. Un escalier de pierre conduisait à la porte, seule ouverture de la cahute, et, quelque étroite qu'elle fût, les ouragans, la neige ou la grêle, savaient bien s'y frayer un passage, lorsque les temporales les déchaînaient dans la montagne.

Dix personnes pouvaient aisément y tenir place, et si ses murs n'eussent pas été suffisamment étanches dans la saison des pluies, à cette époque du moins ils garantissaient à peu près contre un froid intense que le thermomètre portait à dix degrés au-dessous de zéro. D'ailleurs, une sorte de foyer avec tuyau de briques fort mal rejointoyées permettait d'allumer du feu et de combattre efficacement la température extérieure.

« Voilà un gîte suffisant, dit Glenarvan, s'il n'est pas confortable. La providence nous y a conduits, et nous ne pouvons faire moins que de l'en remercier.

– Comment donc, répondit Paganel, mais c'est un palais ! Il n'y manque que des factionnaires et des courtisans. Nous serons admirablement ici.

– Surtout quand un bon feu flambera dans l'âtre, dit Tom Austin, car si nous avons faim nous n'avons pas moins froid, il me semble, et, pour ma part, un bon fagot me réjouirait plus qu'une tranche de venaison.

– Eh bien, Tom, répondit Paganel, on tâchera de trouver du combustible.

– Du combustible au sommet des cordillères ! dit Mulrady en secouant la tête d'un air de doute.

– Puisqu'on a fait une cheminée dans cette *casucha*, répondit le major, c'est probablement parce qu'on trouve ici quelque chose à brûler.

– Notre ami Mac Nabbs a raison, dit Glenarvan ; disposez tout pour le souper ; je vais aller faire le métier de bûcheron.

– Je vous accompagne avec Wilson, répondit Paganel.

– Si vous avez besoin de moi ?... dit Robert en se levant.

– Non, repose-toi, mon brave garçon, répondit Glenarvan. Tu seras un homme à l'âge où d'autres ne sont encore que des enfants ! »

Glenarvan, Paganel et Wilson sortirent de la *casucha*. Il était six heures du soir. Le froid piquait vivement malgré le calme absolu de l'atmosphère. Le bleu du ciel s'assombrissait déjà, et le soleil effleurait de ses derniers rayons les hauts pics des plateaux andins. Paganel, ayant emporté son baromètre, le consulta, et vit que le mercure se maintenait à 0, 495 millimètres. La dépression de la colonne barométrique correspondait à une élévation de onze mille sept cents pieds. Cette région des cordillères avait donc une altitude inférieure de neuf cent dix mètres seulement à celle du Mont Blanc. Si ces montagnes eussent présenté les difficultés dont est hérissé le géant de la Suisse, si seulement les ouragans et les tourbillons se fussent déchaînés contre eux, pas un des voyageurs n'eût franchi la grande chaîne du nouveau-monde.

Glenarvan et Paganel, arrivés sur un monticule de porphyre, portèrent leurs regards à tous les points de l'horizon. Ils occupaient alors le sommet des *nevados* de la Cordillère, et dominaient un espace de quarante milles carrés. À l'est, les versants s'abaissaient en rampes douces par des pentes praticables sur lesquelles les péons se laissent glisser pendant l'espace de plusieurs centaines de toises. Au loin, des traînées longitudinales de pierre et de blocs erratiques, repoussés par le glissement des glaciers, formaient d'immenses lignes de moraines. Déjà la vallée du Colorado se noyait dans une ombre montante, produite par l'abaissement du soleil ; les reliefs du terrain, les saillies, les aiguilles, les pics, éclairés par ses rayons, s'éteignaient graduellement, et l'assombrissement se faisait peu à peu sur tout le versant oriental des Andes. Dans l'ouest, la lumière éclairait encore les contreforts qui soutiennent la paroi à pic des flancs occidentaux.

C'était un éblouissement de voir les rocs et les glaciers baignés dans cette irradiation de l'astre du jour. Vers le nord ondulait une succession de cimes qui se confondaient insensiblement et formaient comme une ligne tremblée sous un

crayon inhabile. L'œil s'y perdait confusément. Mais au sud, au contraire, le spectacle devenait splendide, et, avec la nuit tombante, il allait prendre de sublimes proportions. En effet, le regard s'enfonçant dans la vallée sauvage du Torbido, dominait l'Antuco, dont le cratère béant se creusait à deux milles de là. Le volcan rugissait comme un monstre énorme, semblable aux léviathans des jours apocalyptiques, et vomissait d'ardentes fumées mêlées à des torrents d'une flamme fuligineuse. Le cirque de montagnes qui l'entourait paraissait être en feu ; des grêles de pierres incandescentes, des nuages de vapeurs rougeâtres, des fusées de laves, se réunissaient en gerbes étincelantes. Un immense éclat, qui s'accroissait d'instant en instant, une déflagration éblouissante emplissait ce vaste circuit de ses réverbérations intenses, tandis que le soleil, dépouillé peu à peu de ses lueurs crépusculaires, disparaissait comme un astre éteint dans les ombres de l'horizon.

Paganel et Glenarvan seraient restés longtemps à contempler cette lutte magnifique des feux de la terre et des feux du ciel ; les bûcherons improvisés faisaient place aux artistes ; mais Wilson, moins enthousiaste, les rappela au sentiment de la situation. Le bois manquait, il est vrai ; heureusement, un lichen maigre et sec revêtait les rocs ; on en fit une ample provision, ainsi que d'une certaine plante nommée « ilaretta », dont la racine pouvait brûler suffisamment. Ce précieux combustible rapporté à la *casucha*, on l'entassa dans le foyer. Le feu fut difficile à allumer et surtout à entretenir. L'air très raréfié ne fournissait plus assez d'oxygène à son alimentation ; du moins ce fut la raison donnée par le major.

« En revanche, ajoutait-il, l'eau n'aura pas besoin de cent degrés de chaleur pour bouillir ; ceux qui aiment le café fait avec de l'eau à cent degrés seront forcés de s'en passer, car à cette hauteur l'ébullition se manifestera avant quatre-vingt-dix degrés. »

Mac Nabbs ne se trompait pas, et le thermomètre plongé dans l'eau de la chaudière, dès qu'elle fut bouillante, ne marqua que quatre-vingt-sept degrés. Ce fut avec volupté que chacun but quelques gorgées de café brûlant ; quant à la viande sèche, elle parut un peu insuffisante, ce qui provoqua de la part de Paganel une réflexion aussi sensée qu'inutile.

« Parbleu, dit-il, il faut avouer qu'une grillade de lama ne serait pas à dédaigner ! on dit que cet animal remplace le bœuf et le mouton, et je serais bien aise de savoir si c'est au point de vue alimentaire !

– Comment ! dit le major, vous n'êtes pas content de notre souper, savant Paganel ?

– Enchanté, mon brave major ; cependant j'avoue qu'un plat de venaison serait le bienvenu.

– Vous êtes un sybarite, dit Mac Nabbs.

– J'accepte le qualificatif, major ; mais vous-même, et quoique vous en disiez, vous ne bouderiez pas devant un beefsteak quelconque !

– Cela est probable, répondit le major.

– Et si l'on vous priait d'aller vous poster à l'affût malgré le froid et la nuit, vous iriez sans faire une réflexion ?

– Évidemment, et pour peu que cela vous plaise... »

Les compagnons de Mac Nabbs n'avaient pas eu le temps de le remercier et d'enrayer son incessante obligeance, que des hurlements lointains se firent entendre. Ils se prolongeaient

longuement. Ce n'étaient pas là des cris d'animaux isolés, mais ceux d'un troupeau qui s'approchait avec rapidité.

La providence, après avoir fourni la cahute, voulait-elle donc offrir le souper ? Ce fut la réflexion du géographe. Mais Glenarvan rabattit un peu de sa joie en lui faisant observer que les quadrupèdes de la cordillère ne se rencontrent jamais sur une zone si élevée.

« Alors, d'où vient ce bruit ? dit Tom Austin. Entendez-vous comme il s'approche !

– Une avalanche ? dit Mulrady.

– Impossible ! Ce sont de véritables hurlements, répliqua Paganel.

– Voyons, dit Glenarvan.

– Et voyons en chasseurs », répondit le major qui prit sa carabine.

Tous s'élancèrent hors de la *casucha*. La nuit était venue, sombre et constellée. La lune ne montrait pas encore le disque à demi rongé de sa dernière phase.

Les sommets du nord et de l'est disparaissaient dans les ténèbres, et le regard ne percevait plus que la silhouette fantastique de quelques rocs dominants. Les hurlements, – des hurlements de bêtes effarées, – redoublaient. Ils venaient de la partie ténébreuse des cordillères. Que se passait-il ?

Soudain, une avalanche furieuse arriva, mais une avalanche d'êtres animés et fous de terreur. Tout le plateau sembla

s'agiter. De ces animaux, il en venait des centaines, des milliers peut-être, qui, malgré la raréfaction de l'air, produisaient un vacarme assourdissant. Étaient-ce des bêtes fauves de la pampa ou seulement une troupe de lamas et de vigognes ? Glenarvan, Mac Nabbs, Robert, Austin, les deux matelots, n'eurent que le temps de se jeter à terre, pendant que ce tourbillon vivant passait à quelques pieds au-dessus d'eux.

Paganel, qui, en sa qualité de nyctalope, se tenait debout pour mieux voir, fut culbuté en un clin d'œil.

En ce moment la détonation d'une arme à feu éclata.

Le major avait tiré au jugé. Il lui sembla qu'un animal tombait à quelques pas de lui, tandis que toute la bande, emportée par son irrésistible élan et redoublant ses clameurs, disparaissait sur les pentes éclairées par la réverbération du volcan.

« Ah ! Je les tiens, dit une voix, – la voix de Paganel.

– Et que tenez-vous ? demanda Glenarvan.

– Mes lunettes, parbleu ! C'est bien le moins qu'on perde ses lunettes dans une pareille bagarre !

– Vous n'êtes pas blessé ?...

– Non, un peu piétiné. Mais par qui ?

– Par ceci », répondit le major, en traînant après lui l'animal qu'il avait abattu.

Chacun se hâta de regagner la cahute, et à la lueur du foyer on examina le « coup de fusil » de Mac Nabbs.

C'était une jolie bête, ressemblant à un petit chameau sans bosse ; elle avait la tête fine, le corps aplati, les jambes longues et grêles, le poil fin, le pelage café au lait, et le dessous du ventre tacheté de blanc. À peine Paganel l'eut-il regardée, qu'il s'écria :

« C'est un guanaque !

– Qu'est-ce que c'est qu'un guanaque ? demanda Glenarvan.

– Une bête qui se mange, répondit Paganel.

– Et c'est bon ?

– Savoureux. Un mets de l'olympe. Je savais bien que nous aurions de la viande fraîche pour souper. Et quelle viande ! Mais qui va découper l'animal ?

– Moi, dit Wilson.

– Bien, je me charge de le faire griller, répliqua Paganel.

– Vous êtes donc cuisinier, Monsieur Paganel ? dit Robert.

– Parbleu, mon garçon, puisque je suis français ! Dans un français il y a toujours un cuisinier. »

Cinq minutes après, Paganel déposa de larges tranches de venaison sur les charbons produits par la racine de *ilaretta*. Dix minutes plus tard, il servit à ses compagnons cette viande fort appétissante sous le nom de « filets de guanaque ».

Personne ne fit de façons, et chacun y mordit à pleines dents.

Mais, à la grande stupéfaction du géographe, une grimace générale, accompagnée d'un « pouah » unanime, accueillit la première bouchée.

« C'est horrible ! dit l'un.

– Ce n'est pas mangeable ! » répliqua l'autre.

Le pauvre savant, quoi qu'il en eût, dut convenir que cette grillade ne pouvait être acceptée, même par des affamés. On commençait donc à lui lancer quelques plaisanteries, qu'il entendait parfaitement, du reste, et à dauber son « mets de l'olympe » ; lui-même cherchait la raison pour laquelle cette chair de guanaque, véritablement bonne et très estimée, était devenue détestable entre ses mains, quand une réflexion subite traversa son cerveau.

« J'y suis, s'écria-t-il ! Eh parbleu ! J'y suis, j'ai trouvé !

– Est-ce que c'est de la viande trop avancée ? demanda tranquillement Mac Nabbs.

– Non, major intolérant, mais de la viande qui a trop marché ! Comment ai-je pu oublier cela ?

– Que voulez-vous dire ? Monsieur Paganel, demanda Tom Austin.

– Je veux dire que le guanaque n'est bon que lorsqu'il a été tué au repos ; si on le chasse longtemps, s'il fournit une longue course, sa chair n'est plus mangeable. Je puis donc affirmer au

goût que cet animal venait de loin, et par conséquent le troupeau tout entier.

– Vous êtes certain de ce fait ? dit Glenarvan.

– Absolument certain.

– Mais quel événement, quel phénomène a pu effrayer ainsi ces animaux et les chasser à l'heure où ils devraient être paisiblement endormis dans leur gîte ?

– À cela, mon cher Glenarvan, dit Paganel, il m'est impossible de vous répondre. Si vous m'en croyez, allons dormir sans en chercher plus long. Pour mon compte, je meurs de sommeil. Dormons-nous, major ?

– Dormons, Paganel. »

Sur ce, chacun s'enveloppa de son *poncho*, le feu fut ravivé pour la nuit, et bientôt dans tous les tons et sur tous les rythmes s'élevèrent des ronflements formidables, au milieu desquels la basse du savant géographe soutenait l'édifice harmonique.

Seul, Glenarvan ne dormit pas. De secrètes inquiétudes le tenaient dans un état de fatigante insomnie. Il songeait involontairement à ce troupeau fuyant dans une direction commune, à son effarement inexplicable. Les guanaques ne pouvaient être poursuivis par des bêtes fauves.

À cette hauteur, il n'y en a guère, et de chasseurs encore moins. Quelle terreur les précipitait donc vers les abîmes de l'Antuco, et quelle en était la cause ? Glenarvan avait le pressentiment d'un danger prochain.

Cependant, sous l'influence d'un demi-assoupissement, ses idées se modifièrent peu à peu, et les craintes firent place à l'espérance. Il se vit au lendemain, dans la plaine des Andes. Là devaient commencer véritablement ses recherches, et le succès n'était peut-être pas loin. Il songea au capitaine Grant, à ses deux matelots délivrés d'un dur esclavage.

Ces images passaient rapidement devant son esprit, à chaque instant distrait par un pétillement du feu, une étincelle crépitant dans l'air, une flamme vivement oxygénée qui éclairait la face endormie de ses compagnons, et agitait quelque ombre fuyante sur les murs de la *casucha*. Puis, ses pressentiments revenaient avec plus d'intensité. Il écoutait vaguement les bruits extérieurs, difficiles à expliquer sur ces cimes solitaires ?

À un certain moment, il crut surprendre des grondements éloignés, sourds, menaçants, comme les roulements d'un tonnerre qui ne viendrait pas du ciel. Or, ces grondements ne pouvaient appartenir qu'à un orage déchaîné sur les flancs de la montagne, à quelques milles pieds au-dessous de son sommet.

Glenarvan voulut constater le fait, et sortit.

La lune se levait alors. L'atmosphère était limpide et calme. Pas un nuage, ni en haut, ni en bas. Çà et là, quelques reflets mobiles des flammes de l'Antuco. Nul orage, nul éclair. Au zénith étincelaient des milliers d'étoiles. Pourtant les grondements duraient toujours : ils semblaient se rapprocher et courir à travers la chaîne des Andes. Glenarvan rentra plus inquiet, se demandant quel rapport existait entre ces ronflements souterrains et la fuite des guanaques. Y avait-il là un effet et une cause ? Il regarda sa montre, qui marquait deux heures du matin.

Cependant, n'ayant point la certitude d'un danger immédiat, il n'éveilla pas ses compagnons, que la fatigue tenait pesamment endormis, et il tomba lui-même dans une lourde somnolence qui dura plusieurs heures.

Tout d'un coup, de violents fracas le remirent sur pied. C'était un assourdissant vacarme, comparable au bruit saccadé que feraient d'innombrables caissons d'artillerie roulant sur un pavé sonore. Soudain Glenarvan sentit le sol manquer à ses pieds ; il vit la *casucha* osciller et s'entr'ouvrir.

« Alerte ! » s'écria-t-il.

Ses compagnons, tous réveillés et renversés pêle-mêle, étaient entraînés sur une pente rapide.

Le jour se levait alors, et la scène était effrayante. La forme des montagnes changeait subitement : les cônes se tronquaient ; les pics chancelants disparaissaient comme si quelque trappe s'entr'ouvrait sous leur base. Par suite d'un phénomène particulier aux cordillères, un massif, large de plusieurs milles, se déplaçait tout entier et glissait vers la plaine.

« Un tremblement de terre ! » s'écria Paganel.

Il ne se trompait pas. C'était un de ces cataclysmes fréquents sur la lisière montagneuse du Chili, et précisément dans cette région où Copiapo a été deux fois détruit, et Santiago renversé quatre fois en quatorze ans. Cette portion du globe est travaillée par les feux de la terre, et les volcans de cette chaîne d'origine récente n'offrent que d'insuffisantes soupapes à la sortie des vapeurs souterraines. De là ces secousses incessantes, connues sous le nom de « tremblores ».

Cependant, ce plateau auquel se cramponnaient sept hommes accrochés à des touffes de lichen, étourdis, épouvantés, glissait avec la rapidité d'un express, c'est-à-dire une vitesse de cinquante milles à l'heure. Pas un cri n'était possible, pas un mouvement pour fuir ou s'enrayer. On n'aurait pu s'entendre. Les roulements intérieurs, le fracas des avalanches, le choc des masses de granit et de basalte, les tourbillons d'une neige pulvérisée, rendaient toute communication impossible. Tantôt, le massif dévalait sans heurts ni cahots ; tantôt, pris d'un mouvement de tangage et de roulis comme le pont d'un navire secoué par la houle, côtoyant des gouffres dans lesquels tombaient des morceaux de montagne, déracinant les arbres séculaires, il nivelait avec la précision d'une faux immense toutes les saillies du versant oriental.

Que l'on songe à la puissance d'une masse pesant plusieurs milliards de tonnes, lancée avec une vitesse toujours croissante sous un angle de cinquante degrés.

Ce que dura cette chute indescriptible, nul n'aurait pu l'évaluer. À quel abîme elle devait aboutir, nul n'eût osé le prévoir. Si tous étaient là, vivants, ou si l'un d'eux gisait déjà au fond d'un abîme, nul encore n'aurait pu le dire. Étouffés par la vitesse de la course, glacés par l'air froid qui les pénétrait, aveuglés par les tourbillons de neige, ils haletaient, anéantis, presque inanimés, et ne s'accrochaient aux rocs que par un suprême instinct de conservation.

Tout d'un coup, un choc d'une incomparable violence les arracha de leur glissant véhicule. Ils furent lancés en avant et roulèrent sur les derniers échelons de la montagne. Le plateau s'était arrêté net.

Pendant quelques minutes, nul ne bougea. Enfin, l'un se releva étourdi du coup, mais ferme encore, – le major. Il secoua la poussière qui l'aveuglait, puis il regarda autour de lui. Ses

compagnons, étendus dans un cercle restreint, comme les grains de plomb d'un fusil qui ont fait balle, étaient renversés les uns sur les autres.

Le major les compta. Tous, moins un, gisaient sur le sol. Celui qui manquait, c'était Robert Grant.

Chapitre XIV

Le coup de fusil de la providence

Le versant oriental de la cordillère des Andes est fait de longues pentes qui vont se perdre insensiblement à la plaine, sur laquelle une portion du massif s'était subitement arrêtée. Dans cette contrée nouvelle, tapissée de pâturages épais, hérissée d'arbres magnifiques, un nombre incalculable de ces pommiers plantés au temps de la conquête étincelaient de fruits dorés et formaient des forêts véritables. C'était un coin de l'opulente Normandie jeté dans les régions platéennes, et, en toute autre circonstance, l'œil d'un voyageur eût été frappé de cette transition subite du désert à l'oasis, des cimes neigeuses aux prairies verdoyantes, de l'hiver à l'été.

Le sol avait repris, d'ailleurs, une immobilité absolue. Le tremblement de terre s'était apaisé, et sans doute les forces souterraines exerçaient plus loin leur action dévastatrice, car la chaîne des Andes est toujours en quelque endroit agitée ou tremblante. Cette fois, la commotion avait été d'une violence extrême. La ligne des montagnes se trouvait entièrement modifiée. Un panorama nouveau de cimes, de crêtes et de pics se découpait sur le fond bleu du ciel, et le guide des pampas y eût en vain cherché ses points de repère accoutumés.

Une admirable journée se préparait ; les rayons du soleil, sorti de son lit humide du Pacifique, glissaient sur les plaines argentines et se plongeaient déjà dans les flots de l'autre océan. Il était huit heures du matin.

Lord Glenarvan et ses compagnons, ranimés par les soins du major, revinrent peu à peu à la vie. En somme, ils avaient subi un étourdissement effroyable, mais rien de plus. La cordillère était descendue, et ils n'auraient eu qu'à s'applaudir d'un moyen de locomotion dont la nature avait fait tous les frais, si l'un d'eux, le plus faible, un enfant, Robert Grant, n'eût manqué à l'appel.

Chacun l'aimait, ce courageux garçon, Paganel qui s'était particulièrement attaché à lui, le major malgré sa froideur, tous, et surtout Glenarvan.

Ce dernier, quand il apprit la disparition de Robert, fut désespéré. Il se représentait le pauvre enfant englouti dans quelque abîme, et appelant d'une voix inutile celui qu'il nommait son second père.

« Mes amis, mes amis, dit-il en retenant à peine ses larmes, il faut le chercher, il faut le retrouver ! Nous ne pouvons l'abandonner ainsi ! Pas une vallée, pas un précipice, pas un abîme qui ne doive être fouillé jusqu'au fond ! on m'attachera par une corde ! on m'y descendra ! Je le veux, vous m'entendez ! Je le veux ! Fasse le ciel que Robert respire encore ! Sans lui, comment oserions-nous retrouver son père, et de quel droit sauver le capitaine Grant, si son salut a coûté la vie à son enfant ! »

Les compagnons de Glenarvan l'écoutaient sans répondre ; ils sentaient qu'il cherchait dans leur regard quelque lueur d'espérance, et ils baissaient les yeux.

« Eh bien, reprit Glenarvan, vous m'avez entendu ! Vous vous taisez ! Vous n'espérez plus rien ! Rien ! »

Il y eut quelques instants de silence ; puis, Mac Nabbs prit la parole et dit :

« Qui de vous, mes amis, se rappelle à quel instant Robert a disparu ? »

À cette demande, aucune réponse ne fut faite.

« Au moins, reprit le major, vous me direz près de qui se trouvait l'enfant pendant la descente de la cordillère ?

– Près de moi, répondit Wilson.

– Eh bien, jusqu'à quel moment l'as-tu vu près de toi ? Rappelle tes souvenirs. Parle.

– Voici tout ce dont je me souviens, répondit Wilson. Robert Grant était encore à mes côtés, la main crispée à une touffe de lichen, moins de deux minutes avant le choc qui a terminé notre descente.

– Moins de deux minutes ! Fais bien attention, Wilson, les minutes ont dû te paraître longues ! Ne te trompes-tu pas ?

– Je ne crois pas me tromper… C'est bien cela… Moins de deux minutes !

– Bon ! dit Mac Nabbs. Et Robert se trouvait-il placé à ta gauche ou à ta droite ?

– À ma gauche. Je me rappelle que son *poncho* fouettait ma figure.

– Et toi, par rapport à nous, tu étais placé ?…

– Également sur la gauche.

– Ainsi, Robert n'a pu disparaître que de ce côté, dit le major, se tournant vers la montagne et indiquant sa droite. J'ajouterai qu'en tenant compte du temps écoulé depuis sa disparition, l'enfant doit être tombé sur la partie de la montagne comprise entre le sol et deux milles de hauteur. C'est là qu'il faut le chercher, en nous partageant les différentes zones, et c'est là que nous le retrouverons. »

Pas une parole ne fut ajoutée. Les six hommes, gravissant les pentes de la cordillère, s'échelonnèrent sur sa croupe à diverses hauteurs et commencèrent leur exploration. Ils se maintenaient constamment à droite de la ligne de descente, fouillant les moindres fissures, descendant au fond des précipices comblés en partie par les débris du massif, et plus d'un en sortit les vêtements en lambeaux, les pieds et les mains ensanglantés, après avoir exposé sa vie. Toute cette portion des Andes, sauf quelques plateaux inaccessibles, fut scrupuleusement fouillée pendant de longues heures, sans qu'aucun de ces braves gens songeât à prendre du repos. Vaines recherches.

L'enfant avait trouvé non seulement la mort dans la montagne, mais aussi un tombeau dont la pierre, faite de quelque roc énorme, s'était à jamais refermée sur lui.

Vers une heure, Glenarvan et ses compagnons, brisés, anéantis, se retrouvaient au fond de la vallée.

Glenarvan était en proie à une douleur violente ; il parlait à peine, et de ses lèvres sortaient ces seuls mots entrecoupés de soupirs :

« Je ne m'en irai pas ! Je ne m'en irai pas ! »

Chacun comprit cette obstination devenue une idée fixe, et la respecta.

« Attendons, dit Paganel au major et à Tom Austin. Prenons quelque repos, et réparons nos forces. Nous en avons besoin, soit pour recommencer nos recherches, soit pour continuer notre route.

– Oui, répondit Mac Nabbs, et restons, puisque Edward veut demeurer ! Il espère. Mais qu'espère-t-il ?

– Dieu le sait, dit Tom Austin.

– Pauvre Robert ! » répondit Paganel en s'essuyant les yeux.

Les arbres poussaient en grand nombre dans la vallée.

Le major choisit un groupe de hauts caroubiers, sous lesquels il fit établir un campement provisoire.

Quelques couvertures, les armes, un peu de viande séchée et du riz, voilà ce qui restait aux voyageurs. Un rio coulait non loin, qui fournit une eau encore troublée par l'avalanche. Mulrady alluma du feu sur l'herbe, et bientôt il offrit à son maître une boisson chaude et réconfortante. Mais Glenarvan la refusa et demeura étendu sur son *poncho* dans une profonde prostration.

La journée se passa ainsi. La nuit vint, calme et tranquille comme la nuit précédente. Pendant que ses compagnons demeuraient immobiles, quoique inassoupis, Glenarvan remonta les pentes de la cordillère. Il prêtait l'oreille, espérant toujours qu'un dernier appel parviendrait jusqu'à lui. Il

s'aventura loin, haut, seul, collant son oreille contre terre, écoutant et comprimant les battements de son cœur, appelant d'une voix désespérée.

Pendant toute la nuit, le pauvre lord erra dans la montagne. Tantôt Paganel, tantôt le major le suivaient, prêts à lui porter secours sur les crêtes glissantes et au bord des gouffres où l'entraînait son inutile imprudence. Mais ses derniers efforts furent stériles, et à ces cris mille fois jetés de « Robert ! Robert ! » l'écho seul répondit en répétant ce nom regretté.

Le jour se leva. Il fallut aller chercher Glenarvan sur les plateaux éloignés, et, malgré lui, le ramener au campement. Son désespoir était affreux. Qui eût osé lui parler de départ et lui proposer de quitter cette vallée funeste ? Cependant, les vivres manquaient. Non loin devaient se rencontrer les guides argentins annoncés par le muletier, et les chevaux nécessaires à la traversée des pampas. Revenir sur ses pas offrait plus de difficultés que marcher en avant. D'ailleurs, c'était à l'océan Atlantique que rendez-vous avait été donné au *Duncan*. Toutes les raisons graves ne permettaient pas un plus long retard, et, dans l'intérêt de tous, l'heure de partir ne pouvait être reculée.

Ce fut Mac Nabbs qui tenta d'arracher Glenarvan à sa douleur. Longtemps il parla sans que son ami parût l'entendre. Glenarvan secouait la tête.

Quelques mots, cependant, entr'ouvrirent ses lèvres.

« Partir ? dit-il.

– Oui ! Partir.

– Encore une heure !

– Oui, encore une heure », répondit le digne major.

Et, l'heure écoulée, Glenarvan demanda en grâce qu'une autre heure lui fût accordée. On eût dit un condamné implorant une prolongation d'existence.

Ce fut ainsi jusqu'à midi environ. Alors Mac Nabbs, de l'avis de tous, n'hésita plus, et dit à Glenarvan qu'il fallait partir, et que d'une prompte résolution dépendait la vie de ses compagnons.

« Oui ! oui ! répondit Glenarvan. Partons ! partons ! »

Mais, en parlant ainsi, ses yeux se détournaient de Mac Nabbs ; son regard fixait un point noir dans les airs. Soudain, sa main se leva et demeura immobile comme si elle eût été pétrifiée.

« Là ! Là, dit-il, voyez ! Voyez ! »

Tous les regards se portèrent vers le ciel, et dans la direction si impérieusement indiquée. En ce moment, le point noir grossissait visiblement. C'était un oiseau qui planait à une hauteur incommensurable.

« Un condor, dit Paganel.

– Oui, un condor, répondit Glenarvan. Qui sait ? Il vient ! Il descend ! Attendons ! »

Qu'espérait Glenarvan ? Sa raison s'égarait-elle ?

« Qui sait ? » avait-il dit.

Paganel ne s’était pas trompé. Le condor devenait plus visible d’instants en instants. Ce magnifique oiseau, jadis révéré des incas, est le roi des Andes méridionales. Dans ces régions, il atteint un développement extraordinaire.

Sa force est prodigieuse, et souvent il précipite des bœufs au fond des gouffres. Il s’attaque aux moutons, aux chevaux, aux jeunes veaux errants par les plaines, et les enlève dans ses serres à de grandes hauteurs. Il n’est pas rare qu’il plane à vingt mille pieds au-dessus du sol, c’est-à-dire à cette limite que l’homme ne peut pas franchir. De là, invisible aux meilleures vues, ce roi des airs promène un regard perçant sur les régions terrestres, et distingue les plus faibles objets avec une puissance de vision qui fait l’étonnement des naturalistes.

Qu’avait donc vu ce condor ? Un cadavre, celui de Robert Grant ! « Qui sait ? » répétait Glenarvan, sans le perdre du regard. L’énorme oiseau s’approchait, tantôt planant, tantôt tombant avec la vitesse des corps inertes abandonnés dans l’espace. Bientôt il décrivit des cercles d’un large rayon, à moins de cent toises du sol. On le distinguait parfaitement. Il mesurait plus de quinze pieds d’envergure. Ses ailes puissantes le portaient sur le fluide aérien presque sans battre, car c’est le propre des grands oiseaux de voler avec un calme majestueux, tandis que pour les soutenir dans l’air il faut aux insectes mille coups d’ailes par seconde.

Le major et Wilson avaient saisi leur carabine, Glenarvan les arrêta d’un geste. Le condor enlaçait dans les replis de son vol une sorte de plateau inaccessible situé à un quart de mille sur les flancs de la cordillère. Il tournait avec une rapidité vertigineuse, ouvrant, refermant ses redoutables serres, et secouant sa crête cartilagineuse.

« C’est là ! Là ! » s’écria Glenarvan.

Puis, soudain, une pensée traversa son esprit.

« Si Robert est encore vivant ! s'écria-t-il en poussant une exclamation terrible, cet oiseau… Feu ! Mes amis ! Feu ! »

Mais il était trop tard. Le condor s'était dérobé derrière de hautes saillies de roc. Une seconde s'écoula, une seconde que l'aiguille dut mettre un siècle à battre ! Puis l'énorme oiseau reparut pesamment chargé et s'élevant d'un vol plus lourd.

Un cri d'horreur se fit entendre. Aux serres du condor un corps inanimé apparaissait suspendu et ballotté, celui de Robert Grant. L'oiseau l'enlevait par ses vêtements et se balançait dans les airs à moins de cent cinquante pieds au-dessus du campement ; il avait aperçu les voyageurs, et, cherchant à s'enfuir avec sa lourde proie, il battait violemment de l'aile les couches atmosphériques.

« Ah ! s'écria Glenarvan, que le cadavre de Robert se brise sur ces rocs, plutôt que de servir… »

Il n'acheva pas, et, saisissant la carabine de Wilson, il essaya de coucher en joue le condor.

Mais son bras tremblait. Il ne pouvait fixer son arme. Ses yeux se troublaient.

« Laissez-moi faire », dit le major.

Et l'œil calme, la main assurée, le corps immobile, il visa l'oiseau qui se trouvait déjà à trois cents pieds de lui.

Mais il n'avait pas encore pressé la gâchette de sa carabine, qu'une détonation retentit dans le fond de la vallée ; une fumée blanche fusa entre deux masses de basalte, et le condor, frappé à la tête, tomba peu à peu en tournoyant, soutenu par ses grandes ailes déployées qui formaient parachute. Il n'avait pas lâché sa proie, et ce fut avec une certaine lenteur qu'il s'affaissa sur le sol, à dix pas des berges du ruisseau.

« À nous ! à nous ! » dit Glenarvan.

Et sans chercher d'où venait ce coup de fusil providentiel, il se précipita vers le condor. Ses compagnons le suivirent en courant.

Quand ils arrivèrent, l'oiseau était mort, et le corps de Robert disparaissait sous ses larges ailes. Glenarvan se jeta sur le cadavre de l'enfant, l'arracha aux serres de l'oiseau, l'étendit sur l'herbe, et pressa de son oreille la poitrine de ce corps inanimé.

Jamais plus terrible cri de joie ne s'échappa de lèvres humaines, qu'à ce moment où Glenarvan se releva en répétant :

« Il vit ! Il vit encore ! »

En un instant, Robert fut dépouillé de ses vêtements, et sa figure baignée d'eau fraîche. Il fit un mouvement, il ouvrit les yeux, il regarda, il prononça quelques paroles, et ce fut pour dire :

« Ah ! vous, *mylord*... Mon père !... »

Glenarvan ne put répondre ; l'émotion l'étouffait, et, s'agenouillant, il pleura près de cet enfant si miraculeusement sauvé.

Chapitre XV

L’espagnol de Jacques Paganel

Après l’immense danger auquel il venait d’échapper, Robert en courut un autre, non moins grand, celui d’être dévoré de caresses. Quoiqu’il fût bien faible encore, pas un de ces braves gens ne résista au désir de le presser sur son cœur. Il faut croire que ces bonnes étreintes ne sont pas fatales aux malades, car l’enfant n’en mourut pas. Au contraire.

Mais après le sauvé, on pensa au sauveur, et ce fut naturellement le major qui eut l’idée de regarder autour de lui. À cinquante pas du rio, un homme d’une stature très élevée se tenait immobile sur un des premiers échelons de la montagne. Un long fusil reposait à ses pieds. Cet homme, subitement apparu, avait les épaules larges, les cheveux longs et rattachés avec des cordons de cuir. Sa taille dépassait six pieds. Sa figure bronzée était rouge entre les yeux et la bouche, noire à la paupière inférieure, et blanche au front. Vêtu à la façon des patagons des frontières, l’indigène portait un splendide manteau décoré d’arabesques rouges, fait avec le dessous du cou et des jambes d’un guanaque, cousu de tendons d’autruche, et dont la laine soyeuse était retournée à l’extérieur. Sous son manteau s’appliquait un vêtement de peau de renard serré à la taille, et qui par devant se terminait en pointe. À sa ceinture pendait un petit sac renfermant les couleurs qui lui servaient à peindre son visage. Ses bottes étaient formées d’un morceau de cuir de bœuf, et fixées à la cheville par des courroies croisées régulièrement.

La figure de ce patagon était superbe et dénotait une réelle intelligence, malgré le bariolage qui la décorait. Il attendait dans une pose pleine de dignité. À le voir immobile et grave sur son piédestal de rochers, on l'eût pris pour la statue du sang-froid.

Le major, dès qu'il l'eut aperçu, le montra à Glenarvan, qui courut à lui. Le patagon fit deux pas en avant. Glenarvan prit sa main et la serra dans les siennes. Il y avait dans le regard du lord, dans l'épanouissement de sa figure, dans toute sa physionomie un tel sentiment de reconnaissance, une telle expression de gratitude, que l'indigène ne put s'y tromper. Il inclina doucement la tête, et prononça quelques paroles que ni le major ni son ami ne purent comprendre.

Alors, le patagon, après avoir regardé attentivement les étrangers, changea de langage ; mais, quoi qu'il fît, ce nouvel idiome ne fut pas plus compris que le premier. Cependant, certaines expressions dont se servit l'indigène frappèrent Glenarvan. Elles lui parurent appartenir à la langue espagnole, dont il connaissait quelques mots usuels.

« *Español ?* » dit-il.

Le patagon remua la tête de haut en bas, mouvement alternatif qui a la même signification affirmative chez tous les peuples.

« Bon, fit le major, voilà l'affaire de notre ami Paganel. Il est heureux qu'il ait eu l'idée d'apprendre l'espagnol ! »

On appela Paganel. Il accourut aussitôt, et salua le Patagon avec une grâce toute française, à laquelle celui-ci n'entendit probablement rien. Le savant géographe fut mis au courant de la situation.

« Parfait », dit-il.

Et, ouvrant largement la bouche afin de mieux articuler, il dit :

« *Vos sois un homem de bem !* »

L'indigène tendit l'oreille, et ne répondit rien.

« Il ne comprend pas, dit le géographe.

– Peut-être n'accentuez-vous pas bien ? répliqua le major.

– C'est juste. Diable d'accent ! »

Et de nouveau Paganel recommença son compliment.

Il obtint le même succès.

« Changeons de phrase », dit-il, et, prononçant avec une lenteur magistrale, il fit entendre ces mots :

« *Sem duvida, um patagâo.* »

L'autre resta muet comme devant.

« *Dizeime !* » ajouta Paganel.

Le patagon ne répondit pas davantage.

« *Vos compriendeis ?* » cria Paganel si violemment qu'il faillit s'en rompre les cordes vocales.

Il était évident que l'indien ne comprenait pas, car il répondit, mais en espagnol :

« *No comprendo*. »

Ce fut au tour de Paganel d'être ébahi, et il fit vivement aller ses lunettes de son front à ses yeux, comme un homme agacé.

« Que je sois pendu, dit-il, si j'entends un mot de ce patois infernal ! C'est de l'araucanien, bien sûr !

– Mais non, répondit Glenarvan, cet homme a certainement répondu en espagnol. »

Et se tournant vers le patagon :

« *Español ?* répéta-t-il.

– *Si, si !* » répondit l'indigène.

La surprise de Paganel devint de la stupéfaction.

Le major et Glenarvan se regardaient du coin de l'œil.

« Ah çà ! Mon savant ami, dit le major, pendant qu'un demi-sourire se dessinait sur ses lèvres, est-ce que vous auriez commis une de ces distractions dont vous me paraissez avoir le monopole ?

– Hein ! fit le géographe en dressant l'oreille.

– Oui ! Il est évident que ce patagon parle l'espagnol…

– Lui ?

– Lui ! Est-ce que, par hasard, vous auriez appris une autre langue, en croyant étudier… »

Mac Nabbs n'acheva pas. Un « oh ! » vigoureux du savant, accompagné de haussements d'épaules, le coupa net.

« Major, vous allez un peu loin, dit Paganel d'un ton assez sec.

– Enfin, puisque vous ne comprenez pas ! répondit Mac Nabbs.

– Je ne comprends pas, parce que cet indigène parle mal ! répliqua le géographe, qui commençait à s'impatienter.

– C'est-à-dire qu'il parle mal parce que vous ne comprenez pas, riposta tranquillement le major.

– Mac Nabbs, dit alors Glenarvan, c'est là une supposition inadmissible. Quelque distrait que soit notre ami Paganel, on ne peut supposer que ses distractions aient été jusqu'à apprendre une langue pour une autre !

– Alors, mon cher Edward, ou plutôt vous, mon brave Paganel, expliquez-moi ce qui se passe ici.

– Je n'explique pas, répondit Paganel, je constate. Voici le livre dans lequel je m'exerce journellement aux difficultés de la langue espagnole ! Examinez-le, major, et vous verrez si je vous en impose ! »

Ceci dit, Paganel fouilla dans ses nombreuses poches ; après quelques minutes de recherches, il en tira un volume en fort mauvais état, et le présenta d'un air assuré.

Le major prit le livre et le regarda :

« Eh bien, quel est cet ouvrage ? demanda-t-il.

– Ce sont les *Lusiades*, répondit Paganel, une admirable épopée, qui…

– Les *Lusiades !* s'écria Glenarvan.

– Oui, mon ami, les *Lusiades* du grand Camoëns, ni plus ni moins !

– Camoëns, répéta Glenarvan, mais, malheureux ami, Camoëns est un portugais ! C'est le portugais que vous apprenez depuis six semaines !

– Camoëns ! *Lusiades !* portugais !… »

Paganel ne put pas en dire davantage. Ses yeux se troublèrent sous ses lunettes, tandis qu'un éclat de rire homérique éclatait à ses oreilles, car tous ses compagnons étaient là qui l'entouraient.

Le patagon ne sourcillait pas ; il attendait patiemment l'explication d'un incident absolument incompréhensible pour lui.

« Ah ! Insensé ! Fou ! dit enfin Paganel. Comment ! Cela est ainsi ? Ce n'est point une invention faite à plaisir ? J'ai fait cela, moi ? Mais c'est la confusion des langues, comme à Babel ! Ah !

Mes amis ! Mes amis ! Partir pour les Indes et arriver au Chili ! Apprendre l'espagnol et parler le portugais, cela est trop fort, et si cela continue, un jour il m'arrivera de me jeter par la fenêtre au lieu de jeter mon cigare ! »

À entendre Paganel prendre ainsi sa mésaventure, à voir sa comique déconvenue, il était impossible de garder son sérieux. D'ailleurs, il donnait l'exemple.

« Riez, mes amis ! disait-il, riez de bon cœur ! Vous ne rirez pas tant de moi que j'en ris moi-même ! »

Et il fit entendre le plus formidable éclat de rire qui soit jamais sorti de la bouche d'un savant.

« Il n'en est pas moins vrai que nous sommes sans interprète, dit le major.

– Oh ! Ne vous désolez pas, répondit Paganel ; le portugais et l'espagnol se ressemblent tellement que je m'y suis trompé ; mais aussi, cette ressemblance me servira à réparer promptement mon erreur, et avant peu je veux remercier ce digne patagon dans la langue qu'il parle si bien. »

Paganel avait raison, car bientôt il put échanger quelques mots avec l'indigène ; il apprit même que le patagon se nommait Thalcave, mot qui dans la langue araucanienne signifie « Le Tonnant ».

Ce surnom lui venait sans doute de son adresse à manier des armes à feu.

Mais ce dont Glenarvan se félicita particulièrement, ce fut d'apprendre que le patagon était guide de son métier, et guide des pampas. Il y avait dans cette rencontre quelque chose de si

providentiel, que le succès de l'entreprise prit déjà la forme d'un fait accompli, et personne ne mit plus en doute le salut du capitaine Grant. Cependant, les voyageurs et le patagon étaient retournés auprès de Robert.

Celui-ci tendit les bras vers l'indigène, qui, sans prononcer une parole, lui mit la main sur la tête.

Il examina l'enfant et palpa ses membres endoloris.

Puis, souriant, il alla cueillir sur les bords du rio quelques poignées de céleri sauvage dont il frotta le corps du malade. Sous ce massage fait avec une délicatesse infinie, l'enfant sentit ses forces renaître, et il fut évident que quelques heures de repos suffiraient à le remettre.

On décida donc que cette journée et la nuit suivante se passeraient au campement. Deux graves questions, d'ailleurs, restaient à résoudre, touchant la nourriture et le transport. Vivres et mulets manquaient également. Heureusement, Thalcave était là. Ce guide, habitué à conduire les voyageurs le long des frontières patagones, et l'un des plus intelligents *baqueanos* du pays, se chargea de fournir à Glenarvan tout ce qui manquait à sa petite troupe. Il lui offrit de le conduire à une « tolderia » d'indiens, distante de quatre milles au plus, où se trouveraient les choses nécessaires à l'expédition. Cette proposition fut faite moitié par gestes, moitié en mots espagnols, que Paganel parvint à comprendre. Elle fut acceptée.

Aussitôt, Glenarvan et son savant ami, prenant congé de leurs compagnons, remontèrent le rio sous la conduite du patagon.

Ils marchèrent d'un bon pas pendant une heure et demie, et à grandes enjambées, pour suivre le géant Thalcave. Toute cette

région andine était charmante et d'une opulente fertilité. Les gras pâturages se succédaient l'un à l'autre, et eussent nourri sans peine une armée de cent mille ruminants.

De larges étangs, liés entre eux par l'inextricable lacet des rios, procuraient à ces plaines une verdoyante humidité. Des cygnes à tête noire s'y ébattaient capricieusement et disputaient l'empire des eaux à de nombreuses autruches qui gambadaient à travers les ilanos. Le monde des oiseaux était fort brillant, fort bruyant aussi, mais d'une variété merveilleuse. Les « isacas », gracieuses tourterelles grisâtres au plumage strié de blanc, et les cardinaux jaunes s'épanouissaient sur les branches d'arbres comme des fleurs vivantes ; les pigeons voyageurs traversaient l'espace, tandis que toute la gent emplumée des moineaux, les « chingolos », les « hilgueros » et les « monjitas », se poursuivant à tire-d'aile, remplissaient l'air de cris pétillants.

Jacques Paganel marchait d'admiration en admiration ; les interjections sortaient incessamment de ses lèvres, à l'étonnement du patagon, qui trouvait tout naturel qu'il y eût des oiseaux par les airs, des cygnes sur les étangs et de l'herbe dans les prairies. Le savant n'eut pas à regretter sa promenade, ni à se plaindre de sa durée. Il se croyait à peine parti, que le campement des indiens s'offrait à sa vue.

Cette *tolderia* occupait le fond d'une vallée étranglée entre les contreforts des Andes. Là vivaient, sous des cabanes de branchages, une trentaine d'indigènes nomades paissant de grands troupeaux de vaches laitières, de moutons, de bœufs et de chevaux. Ils allaient ainsi d'un pâturage à un autre, et trouvaient la table toujours servie pour leurs convives à quatre pattes.

Type hybride des races d'Araucans, de Pehuenches et d'Aucas, ces ando-péruviens, de couleur olivâtre, de taille moyenne, de formes massives, au front bas, à la face presque

circulaire, aux lèvres minces, aux pommettes saillantes, aux traits efféminés, à la physionomie froide, n'eussent pas offert aux yeux d'un anthropologiste le caractère des races pures.

C'étaient, en somme, des indigènes peu intéressants.

Mais Glenarvan en voulait à leur troupeau, non à eux. Du moment qu'ils avaient des bœufs et des chevaux, il n'en demandait pas davantage.

Thalcave se chargea de la négociation, qui ne fut pas longue. En échange de sept petits chevaux de race argentine tout harnachés, d'une centaine de livres de *charqui* ou viande séchée, de quelques mesures de riz et d'outres de cuir pour l'eau, les indiens, à défaut de vin ou de rhum, qu'ils eussent préféré, acceptèrent vingt onces d'or, dont ils connaissaient parfaitement la valeur. Glenarvan voulait acheter un huitième cheval pour le patagon, mais celui-ci lui fit comprendre que c'était inutile.

Ce marché terminé, Glenarvan prit congé de ses nouveaux « fournisseurs », suivant l'expression de Paganel, et il revint au campement en moins d'une demi-heure. Son arrivée fut saluée par des acclamations qu'il voulut bien rapporter à qui de droit, c'est-à-dire aux vivres et aux montures.

Chacun mangea avec appétit. Robert prit quelques aliments ; ses forces lui étaient presque entièrement revenues.

La fin de la journée se passa dans un repos complet.

On parla un peu de tout, des chères absentes, du *Duncan*, du capitaine John Mangles, de son brave équipage, d'Harry Grant, qui n'était pas loin peut-être.

Quant à Paganel, il ne quittait pas l'indien ; il se faisait l'ombre de Thalcave. Il ne se sentait pas d'aise de voir un vrai patagon, auprès duquel il eût passé pour un nain, un patagon qui pouvait presque rivaliser avec cet empereur Maximin et ce nègre du Congo vu par le savant Van Der Brock, hauts de huit pieds tous les deux ! Puis il assommait le grave indien de phrases espagnoles, et celui-ci se laissait faire. Le géographe étudiait, sans livre cette fois. On l'entendait articuler des mots retentissants à l'aide du gosier, de la langue et des mâchoires.

« Si je n'attrape pas l'accent, répétait-il au major, il ne faudra pas m'en vouloir ! Mais qui m'eût dit qu'un jour ce serait un patagon qui m'apprendrait l'espagnol ? »

Chapitre XVI

Le rio-Colorado

Le lendemain 22 octobre, à huit heures, Thalcave donna le signal du départ. Le sol argentin, entre le vingt-deuxième et le quarante-deuxième degré, s'incline de l'ouest à l'est ; les voyageurs n'avaient plus qu'à descendre une pente douce jusqu'à la mer.

Quand le patagon refusa le cheval que lui offrait Glenarvan, celui-ci pensa qu'il préférait aller à pied, suivant l'habitude de certains guides, et certes, ses longues jambes devaient lui rendre la marche facile. Mais Glenarvan se trompait.

Au moment de partir, Thalcave siffla d'une façon particulière. Aussitôt un magnifique cheval argentin, de superbe taille, sortit d'un petit bois peu éloigné, et se rendit à l'appel de son maître.

L'animal était d'une beauté parfaite ; sa couleur brune indiquait une bête de fond, fière, courageuse et vive ; il avait la tête légère et finement attachée, les naseaux largement ouverts, l'œil ardent, les jarrets larges, le garrot bien sorti, la poitrine haute, les paturons longs, c'est-à-dire toutes les qualités qui font la force et la souplesse. Le major, en parfait connaisseur, admira sans réserve cet échantillon de la race pampéenne, auquel il trouva certaines ressemblances avec le « hunter ».

Anglais. Ce bel animal s'appelait « Thaouka », c'est-à-dire « oiseau » en langue patagone, et il méritait ce nom à juste titre.

Lorsque Thalcave fut en selle, son cheval bondit sous lui. Le patagon, écuyer consommé, était magnifique à voir. Son harnachement comportait les deux instruments de chasse usités dans la plaine argentine, les « bolas » et le « lazo ». Les bolas consistent en trois boules réunies ensemble par une courroie de cuir, attachée à l'avant du recado.

L'indien les lance souvent à cent pas de distance sur l'animal ou l'ennemi qu'il poursuit, et avec une précision telle, qu'elles s'enroulent autour de ses jambes et l'abattent aussitôt. C'est donc entre ses mains un instrument redoutable, et il le manie avec une surprenante habileté. Le *lazo*, au contraire, n'abandonne pas la main qui le brandit. Il se compose uniquement d'une corde longue de trente pieds, formée par la réunion de deux cuirs bien tressés, et terminée par un nœud coulant qui glisse dans un anneau de fer. C'est ce nœud coulant que lance la main droite, tandis que la gauche tient le reste du *lazo*, dont l'extrémité est fixée fortement à la selle. Une longue carabine mise en bandoulière complétait les armes offensives du patagon.

Thalcave, sans remarquer l'admiration produite par sa grâce naturelle, son aisance et sa fière désinvolture, prit la tête de la troupe, et l'on partit, tantôt au galop, tantôt au pas des chevaux, auxquels l'allure du trot semblait être inconnue.

Robert montait avec beaucoup de hardiesse, et rassura promptement Glenarvan sur son aptitude à se tenir en selle.

Au pied même de la cordillère commence la plaine des pampas. Elle peut se diviser en trois parties.

La première s'étend depuis la chaîne des Andes sur un espace de deux cent cinquante milles, couvert d'arbres peu

élevés et de buissons. La seconde, large de quatre cent cinquante milles, est tapissée d'une herbe magnifique, et s'arrête à cent quatre-vingts milles de Buenos-Ayres. De ce point à la mer, le pas du voyageur foule d'immenses prairies de luzernes et de chardons.

C'est la troisième partie des pampas.

En sortant des gorges de la cordillère, la troupe de Glenarvan rencontra d'abord une grande quantité de dunes de sable appelées « medanos », véritables vagues incessamment agitées par le vent, lorsque la racine des végétaux ne les enchaîne pas au sol.

Ce sable est d'une extrême finesse ; aussi le voyait-on, au moindre souffle, s'envoler en ébroussins légers, ou former de véritables trombes qui s'élevaient à une hauteur considérable. Ce spectacle faisait à la fois le plaisir et le désagrément des yeux : le plaisir, car rien n'était plus curieux que ces trombes errant par la plaine, luttant, se confondant, s'abattant, se relevant dans un désordre inexprimable ; le désagrément, car une poussière impalpable se dégageait de ces innombrables *medanos*, et pénétrait à travers les paupières, si bien fermées qu'elles fussent.

Ce phénomène dura pendant une grande partie de la journée sous l'action des vents du nord. On marcha rapidement néanmoins, et, vers six heures, les cordillères, éloignées de quarante milles, présentaient un aspect noirâtre déjà perdu dans les brumes du soir.

Les voyageurs étaient un peu fatigués de leur route, qui pouvait être estimée à trente-huit milles. Aussi virent-ils avec plaisir arriver l'heure du coucher.

Ils campèrent sur les bords du rapide Neuquem, un rio torrentueux aux eaux troubles, encaissé dans de hautes falaises rouges. Le Neuquem est nommé Ramid ou Comoe par certains géographes, et prend sa source au milieu de lacs que les indiens seuls connaissent.

La nuit et la journée suivante n'offrirent aucun incident digne d'être relaté. On allait vite et bien. Un sol uni, une température supportable rendaient facile la marche en avant. Vers midi, cependant, le soleil fut prodigue de rayons très chauds. Le soir venu, une barre de nuages raya l'horizon du sud-ouest, symptôme assuré d'un changement de temps. Le patagon ne pouvait s'y méprendre, et du doigt il indiqua au géographe la zone occidentale du ciel.

« Bon ! Je sais », dit Paganel, et s'adressant à ses compagnons : « voilà ajouta-t-il, un changement de temps qui se prépare. Nous allons avoir un coup de pampero. »

Et il expliqua que ce pampero est fréquent dans les plaines argentines. C'est un vent du sud-ouest très sec. Thalcave ne s'était pas trompé, et pendant la nuit, qui fut assez pénible pour des gens abrités d'un simple *poncho*, le pampero souffla avec une grande force. Les chevaux se couchèrent sur le sol, et les hommes s'étendirent près d'eux en groupe serré. Glenarvan craignait d'être retardé si cet ouragan se prolongeait ; mais Paganel le rassura, après avoir consulté son baromètre.

« Ordinairement, lui dit-il, le pampero crée des tempêtes de trois jours que la dépression du mercure indique d'une façon certaine. Mais quand, au contraire, le baromètre remonte, – et c'est le cas, – On en est quitte pour quelques heures de rafales furieuses. Rassurez-vous donc, mon cher ami, au lever du jour le ciel aura repris sa pureté habituelle.

– Vous parlez comme un livre, Paganel, répondit Glenarvan.

– Et j'en suis un, répliqua Paganel. Libre à vous de me feuilleter tant qu'il vous plaira. »

Le livre ne se trompait pas. À une heure du matin, le vent tomba subitement, et chacun put trouver dans le sommeil un repos réparateur. Le lendemain, on se levait frais et dispos, Paganel surtout, qui faisait craquer ses articulations avec un bruit joyeux et s'étirait comme un jeune chien.

Ce jour était le vingt-quatrième d'octobre, et le dixième depuis le départ de Talcahuano.

Quatre-vingt-treize milles séparaient encore les voyageurs du point où le rio-Colorado coupe le trente-septième parallèle, c'est-à-dire trois jours de voyage. Pendant cette traversée du continent américain, lord Glenarvan guettait avec une scrupuleuse attention l'approche des indigènes. Il voulait les interroger au sujet du capitaine Grant par l'intermédiaire du patagon, avec lequel Paganel, d'ailleurs, commençait à s'entretenir suffisamment. Mais on suivait une ligne peu fréquentée des indiens, car les routes de la pampa qui vont de la république argentine aux cordillères sont situées plus au nord.

Aussi, indiens errants ou tribus sédentaires vivant sous la loi des caciques ne se rencontraient pas.

Si, d'aventure, quelque cavalier nomade apparaissait au loin, il s'enfuyait rapidement, peu soucieux d'entrer en communication avec des inconnus. Une pareille troupe devait sembler suspecte à quiconque se hasardait seul dans la plaine, au bandit dont la prudence s'alarmait à la vue de huit hommes bien armés et bien montés, comme au voyageur qui, par ces campagnes désertes, pouvait voir en eux des gens mal

intentionnés. De là, une impossibilité absolue de s'entretenir avec les honnêtes gens ou les pillards.

C'était à regretter de ne pas se trouver en face d'une bande de « rastreadores », dût-on commencer la conversation à coups de fusil. Cependant, si Glenarvan, dans l'intérêt de ses recherches, eut à regretter l'absence des indiens, un incident se produisit qui vint singulièrement justifier l'interprétation du document.

Plusieurs fois la route suivie par l'expédition coupa des sentiers de la pampa, entre autres une route assez importante, – celle de Carmen à Mendoza, – reconnaissable aux ossements d'animaux domestiques, de mulets, de chevaux, de moutons ou de bœufs, qui la jalonnaient de leurs débris désagrégés sous le bec des oiseaux de proie et blanchis à l'action décolorante de l'atmosphère. Ils étaient là par milliers, et sans doute plus d'un squelette humain y confondait sa poussière avec la poussière des plus humbles animaux.

Jusqu'alors Thalcave n'avait fait aucune observation sur la route rigoureusement suivie. Il comprenait, cependant, que, ne se reliant à aucune voie des pampas, elle n'aboutissait ni aux villes, ni aux villages, ni aux établissements des provinces argentines.

Chaque matin, on marchait vers le soleil levant, sans s'écarter de la ligne droite, et chaque soir le soleil couchant se trouvait à l'extrémité opposée de cette ligne. En sa qualité de guide, Thalcave devait donc s'étonner de voir que non seulement il ne guidait pas, mais qu'on le guidait lui-même.

Cependant, s'il s'en étonna, ce fut avec la réserve naturelle aux indiens, et à propos de simples sentiers négligés jusqu'alors, il ne fit aucune observation.

Mais ce jour-là, arrivé à la susdite voie de communication, il arrêta son cheval et se tourna vers Paganel :

« Route de Carmen, dit-il.

– Eh bien, oui, mon brave patagon, répondit le géographe dans son plus pur espagnol, route de Carmen à Mendoza.

– Nous ne la prenons pas ? reprit Thalcave.

– Non, répliqua Paganel.

– Et nous allons ?

– Toujours à l'est.

– C'est aller nulle part.

– Qui sait ? »

Thalcave se tut et regarda le savant d'un air profondément surpris. Il n'admettait pas, pourtant, que Paganel plaisantât le moins du monde. Un indien, toujours sérieux, ne pense jamais qu'on ne parle pas sérieusement.

« Vous n'allez donc pas à Carmen ? ajouta-t-il après un instant de silence.

– Non, répondit Paganel.

– Ni à Mendoza ?

– Pas davantage. »

En ce moment, Glenarvan, ayant rejoint Paganel, lui demanda ce que disait Thalcave, et pourquoi il s'était arrêté.

« Il m'a demandé si nous allions soit à Carmen, soit à Mendoza, répondit Paganel, et il s'étonne fort de ma réponse négative à sa double question.

– Au fait, notre route doit lui paraître fort étrange reprit Glenarvan.

– Je le crois. Il dit que nous n'allons nulle part.

– Eh bien, Paganel, est-ce que vous ne pourriez pas lui expliquer le but de notre expédition, et quel intérêt nous avons à marcher toujours vers l'est ?

– Ce sera fort difficile, répondit Paganel, car un indien n'entend rien aux degrés terrestres, et l'histoire du document sera pour lui une histoire fantastique.

– Mais, dit sérieusement le major, sera-ce l'histoire qu'il ne comprendra pas, ou l'historien ?

– Ah ! Mac Nabbs, répliqua Paganel, voilà que vous doutez encore de mon espagnol !

– Eh bien, essayez, mon digne ami.

– Essayons. »

Paganel retourna vers le patagon et entreprit un discours fréquemment interrompu par le manque de mots, par la

difficulté de traduire certaines particularités, et d'expliquer à un sauvage à demi ignorant des détails fort peu compréhensibles pour lui.

Le savant était curieux à voir. Il gesticulait, il articulait, il se démenait de cent façons, et des gouttes de sueur tombaient en cascade de son front à sa poitrine. Quand la langue n'alla plus, le bras lui vint en aide. Paganel mit pied à terre, et là, sur le sable, il traça une carte géographique où se croisaient des latitudes et des longitudes, où figuraient les deux océans, où s'allongeait la route de Carmen. Jamais professeur ne fut dans un tel embarras. Thalcave regardait ce manège d'un air tranquille, sans laisser voir s'il comprenait ou non. La leçon du géographe dura plus d'une demi-heure. Puis il se tut, épongea son visage qui fondait en eau, et regarda le patagon.

« A-t-il compris ? demanda Glenarvan.

– Nous verrons bien, répondit Paganel, mais s'il n'a pas compris, j'y renonce. »

Thalcave ne bougeait pas. Il ne parlait pas davantage. Ses yeux restaient attachés aux figures tracées sur le sable, que le vent effaçait peu à peu.

« Eh bien ? » lui demanda Paganel.

Thalcave ne parut pas l'entendre. Paganel voyait déjà un sourire ironique se dessiner sur les lèvres du major, et, voulant en venir à son honneur, il allait recommencer avec une nouvelle énergie ses démonstrations géographiques, quand le patagon l'arrêta d'un geste.

« Vous cherchez un prisonnier ? dit-il.

– Oui, répondit Paganel.

– Et précisément sur cette ligne comprise entre le soleil qui se couche et le soleil qui se lève, ajouta Thalcave, en précisant par une comparaison à la mode indienne la route de l'ouest à l'est.

– Oui, oui, c'est cela.

– Et c'est votre dieu, dit le patagon, qui a confié aux flots de la vaste mer les secrets du prisonnier ?

– Dieu lui-même.

– Que sa volonté s'accomplisse alors, répondit Thalcave avec une certaine solennité, nous marcherons dans l'est, et s'il le faut, jusqu'au soleil ! »

Paganel, triomphant dans la personne de son élève, traduisit immédiatement à ses compagnons les réponses de l'indien.

« Quelle race intelligente ! ajouta-t-il. Sur vingt paysans de mon pays, dix-neuf n'auraient rien compris à mes explications. »

Glenarvan engagea Paganel à demander au patagon s'il avait entendu dire que des étrangers fussent tombés entre les mains d'indiens des pampas.

Paganel fit la demande, et attendit la réponse.

« Peut-être », dit le patagon.

À ce mot immédiatement traduit, Thalcave fut entouré des sept voyageurs. On l'interrogeait du regard.

Paganel, ému, et trouvant à peine ses mots, reprit cet interrogatoire si intéressant, tandis que ses yeux fixés sur le grave indien essayaient de surprendre sa réponse avant qu'elle ne sortît de ses lèvres.

Chaque mot espagnol du patagon, il le répétait en anglais, de telle sorte que ses compagnons l'entendaient parler, pour ainsi dire, dans leur langue naturelle.

« Et ce prisonnier ? demanda Paganel.

– C'était un étranger, répondit Thalcave, un européen.

– Vous l'avez vu ?

– Non, mais il est parlé de lui dans les récits des indiens. C'était un brave ! Il avait un cœur de taureau !

– Un cœur de taureau ! dit Paganel. Ah ! Magnifique langue patagone ! Vous comprenez, mes amis ! Un homme courageux !

– Mon père ! » s'écria Robert Grant.

Puis, s'adressant à Paganel :

« Comment dit-on « *c'est mon père* » en espagnol ? lui demanda-t-il.

– *Es mio padre* », répondit le géographe.

Aussitôt Robert, prenant les mains de Thalcave, dit d'une voix douce :

« *Es mio padre !*

– *Suo padre !* » répondit le patagon, dont le regard s'éclaira.

Il prit l'enfant dans ses bras, l'enleva de son cheval, et le considéra avec la plus curieuse sympathie. Son visage intelligent était empreint d'une paisible émotion.

Mais Paganel n'avait pas terminé son interrogatoire.

Ce prisonnier, où était-il ? Que faisait-il ? Quand Thalcave en avait-il entendu parler ? Toutes ces questions se pressaient à la fois dans son esprit.

Les réponses ne se firent pas attendre, et il apprit que l'européen était esclave de l'une des tribus indiennes qui parcourent le pays entre le Colorado et le rio Negro.

« Mais où se trouvait-il en dernier lieu ? demanda Paganel.

– Chez le cacique Calfoucoura, répondit Thalcave.

– Sur la ligne suivie par nous jusqu'ici ?

– Oui.

– Et quel est ce cacique ?

– Le chef des indiens-poyuches, un homme à deux langues, un homme à deux cœurs !

– C’est-à-dire faux en parole et faux en action, dit Paganel, après avoir traduit à ses compagnons cette belle image de la langue patagone. – Et pourrons-nous délivrer notre ami ? ajouta-t-il.

– Peut-être, s’il est encore aux mains des indiens.

– Et quand en avez-vous entendu parler ?

– Il y a longtemps, et, depuis lors, le soleil a ramené déjà deux étés dans le ciel des pampas ! »

La joie de Glenarvan ne peut se décrire. Cette réponse concordait exactement avec la date du document. Mais une question restait à poser à Thalcave. Paganel la fit aussitôt.

« Vous parlez d’un prisonnier, dit-il, est-ce qu’il n’y en avait pas trois ?

– Je ne sais, répondit Thalcave.

– Et vous ne connaissez rien de la situation actuelle ?

– Rien. »

Ce dernier mot termina la conversation. Il était possible que les trois prisonniers fussent séparés depuis longtemps. Mais ce qui résultait des renseignements donnés par le patagon, c’est que les indiens parlaient d’un européen tombé en leur pouvoir. La date de sa captivité, l’endroit même où il devait être, tout, jusqu’à la phrase patagone employée pour exprimer son courage, se rapportait évidemment au capitaine Harry Grant. Le lendemain 25 octobre, les voyageurs reprirent avec une animation nouvelle la route de l’est. La plaine, toujours triste et

monotone, formait un de ces espaces sans fin qui se nomment « travesias » dans la langue du pays. Le sol argileux, livré à l'action des vents, présentait une horizontalité parfaite ; pas une pierre, pas un caillou même, excepté dans quelques ravins arides et desséchés, ou sur le bord des mares artificielles creusées de la main des indiens. À de longs intervalles apparaissaient des forêts basses à cimes noirâtres que perçaient çà et là des caroubiers blancs dont la gousse renferme une pulpe sucrée, agréable et rafraîchissante ; puis, quelques bouquets de térébinthes, des « chanares », des genêts sauvages, et toute espèce d'arbres épineux dont la maigreur trahissait déjà l'infertilité du sol.

Le 26, la journée fut fatigante. Il s'agissait de gagner le rio-Colorado. Mais les chevaux, excités par leurs cavaliers, firent une telle diligence, que le soir même, par 69°45' de longitude, ils atteignirent le beau fleuve des régions pampéennes. Son nom indien, le Cobu-Leubu, signifie « grande rivière », et, après un long parcours, il va se jeter dans l'Atlantique. Là, vers son embouchure, se produit une particularité curieuse, car alors la masse de ses eaux diminue en s'approchant de la mer, soit par imbibition[2], soit par évaporation, et la cause de ce phénomène n'est pas encore parfaitement déterminée.

En arrivant au Colorado, le premier soin de Paganel fut de se baigner « géographiquement ».

Dans ses eaux colorées par une argile rougeâtre. Il fut surpris de les trouver aussi profondes, résultat uniquement dû à la fonte des neiges sous le premier soleil de l'été. De plus, la largeur du fleuve était assez considérable pour que les chevaux

---

[2] Action d'imbiber ou de s'imbiber.

Source : http://fr.wiktionary.org/wiki/imbibition

ne pussent le traverser à la nage. Fort heureusement, à quelques centaines de toises en amont se trouvait un pont de clayonnage soutenu par des lanières de cuir et suspendu à la mode indienne. La petite troupe put donc passer le fleuve et camper sur la rive gauche.

Avant de s'endormir, Paganel voulut prendre un relèvement exact du Colorado, et il le pointa sur sa carte avec un soin particulier, à défaut du Yarou-Dzangbo-Tchou, qui coulait sans lui dans les montagnes du Tibet.

Pendant les deux journées suivantes, celles du 27 et du 28 octobre, le voyage s'accomplit sans incidents. Même monotonie et même stérilité du terrain. Jamais paysage ne fut moins varié, jamais panorama plus insignifiant.

Cependant, le sol devint très humide. Il fallut passer des « canadas », sortes de bas-fonds inondés, et des « esteros », lagunes permanentes encombrées d'herbes aquatiques. Le soir, les chevaux s'arrêtèrent au bord d'un vaste lac, aux eaux fortement minéralisées, l'Ure-Lanquem, nommé « lac amer » par les indiens, qui fut en 1862 témoin de cruelles représailles des troupes argentines.

On campa à la manière accoutumée, et la nuit aurait été bonne, n'eût été la présence des singes, des allouates et des chiens sauvages. Ces bruyants animaux, sans doute en l'honneur, mais, à coup sûr, pour le désagrément des oreilles européennes, exécutèrent une de ces symphonies naturelles que n'eût pas désavouée un compositeur de l'avenir.

Chapitre XVII

Les pampas

La Pampasie argentine s'étend du trente-quatrième au quarantième degré de latitude australe. Le mot « pampa », d'origine araucanienne, signifie « plaine d'herbes », et s'applique justement à cette région.

Les mimosées arborescentes de sa partie occidentale, les herbages substantiels de sa partie orientale, lui donnent un aspect particulier. Cette végétation prend racine dans une couche de terre qui recouvre le sol argilo-sableux, rougeâtre ou jaune. Le géologue trouverait des richesses abondantes, s'il interrogeait ces terrains de l'époque tertiaire.

Là gisent en quantités infinies des ossements antédiluviens que les indiens attribuent à de grandes races de tatous disparues, et sous cette poussière végétale est enfouie l'histoire primitive de ces contrées.

La pampa américaine est une spécialité géographique, comme les savanes des grands-lacs ou les steppes de la Sibérie. Son climat a des chaleurs et des froids plus extrêmes que celui de la province de Buenos-Ayres, étant plus continental. Car, suivant l'explication que donna Paganel, la chaleur de l'été emmagasinée dans l'océan qui l'absorbe est lentement restituée par lui pendant l'hiver. De là cette conséquence, que les îles ont une température plus uniforme que l'intérieur des continents. Aussi, le climat de la Pampasie occidentale n'a-t-il pas cette égalité qu'il présente sur les côtes, grâce au voisinage de

l'Atlantique. Il est soumis à de brusques excès, à des modifications rapides qui font incessamment sauter d'un degré à l'autre les colonnes thermométriques. En automne, c'est-à-dire pendant les mois d'avril et de mai, les pluies y sont fréquentes et torrentielles. Mais, à cette époque de l'année, le temps était très sec et la température fort élevée.

On partit dès l'aube, vérification faite de la route ; le sol, enchaîné par les arbrisseaux et arbustes, offrait une fixité parfaite ; plus de *médanos*, ni le sable dont ils se formaient, ni la poussière que le vent tenait en suspension dans les airs. Les chevaux marchaient d'un bon pas, entre les touffes de « paja-brava », l'herbe pampéenne par excellence, qui sert d'abri aux indiens pendant les orages. À de certaines distances, mais de plus en plus rares, quelques bas-fonds humides laissaient pousser des saules, et une certaine plante, le « gygnerium argenteum », qui se plaît dans le voisinage des eaux douces. Là, les chevaux se délectaient d'une bonne lampée, prenant le bien quand il venait, et se désaltérant pour l'avenir.

Thalcave, en avant, battait les buissons. Il effrayait ainsi les « cholinas », vipères de la plus dangereuse espèce, dont la morsure tue un bœuf en moins d'une heure. L'agile Thaouka bondissait au-dessus des broussailles et aidait son maître à frayer un passage aux chevaux qui le suivaient.

Le voyage, sur ces plaines unies et droites, s'accomplissait donc facilement et rapidement.

Aucun changement ne se produisait dans la nature de la prairie ; pas une pierre, pas un caillou, même à cent milles à la ronde. Jamais pareille monotonie ne se rencontra, ni si obstinément prolongée. De paysages, d'incidents, de surprises naturelles, il n'y avait pas l'ombre ! Il fallait être un Paganel, un de ces enthousiastes savants qui voient là où il n'y a rien à voir, pour prendre intérêt aux détails de la route. À quel propos ? Il

n’aurait pu le dire. Un buisson tout au plus ! Un brin d’herbe peut-être. Cela lui suffisait pour exciter sa faconde inépuisable, et instruire Robert, qui se plaisait à l’écouter.

Pendant cette journée du 29 octobre, la plaine se déroula devant les voyageurs avec son uniformité infinie. Vers deux heures, de longues traces d’animaux se rencontrèrent sous les pieds des chevaux. C’étaient les ossements d’un innombrable troupeau de bœufs, amoncelés et blanchis. Ces débris ne s’allongeaient pas en ligne sinueuse, telle que la laissent après eux des animaux à bout de forces et tombant peu à peu sur la route.

Aussi, personne ne savait comment expliquer cette réunion de squelettes dans un espace relativement restreint, et Paganel, quoi qu’il fît, pas plus que les autres. Il interrogea donc Thalcave, qui ne fut point embarrassé de lui répondre.

Un « pas possible ! » du savant et un signe très affirmatif du patagon intriguèrent fort leurs compagnons.

« Qu’est-ce donc ? demandèrent-ils.

– Le feu du ciel, répondit le géographe.

– Quoi ! La foudre aurait produit un tel désastre ! dit Tom Austin ; un troupeau de cinq cents têtes étendu sur le sol !

– Thalcave l’affirme, et Thalcave ne se trompe pas. Je le crois, d’ailleurs, car les orages des pampas se signalent, entre tous, par leurs fureurs.

Puissions-nous ne pas les éprouver un jour !

– Il fait bien chaud, dit Wilson.

– Le thermomètre, répondit Paganel, doit marquer trente degrés à l'ombre.

– Cela ne m'étonne pas, dit Glenarvan, je sens l'électricité qui me pénètre. Espérons que cette température ne se maintiendra pas.

– Oh ! Oh ! fit Paganel, il ne faut pas compter sur un changement de temps, puisque l'horizon est libre de toute brume.

– Tant pis, répondit Glenarvan, car nos chevaux sont très affectés par la chaleur. Tu n'as pas trop chaud, mon garçon ? ajouta-t-il en s'adressant à Robert.

– Non, *mylord*, répondit le petit bonhomme. J'aime la chaleur, c'est une bonne chose.

– L'hiver surtout », fit observer judicieusement le major, en lançant vers le ciel la fumée de son cigare.

Le soir, on s'arrêta près d'un « rancho » abandonné, un entrelacement de branchages mastiqués de boue et recouverts de chaume ; cette cabane attenait à une enceinte de pieux à demi pourris, qui suffit, cependant, à protéger les chevaux pendant la nuit contre les attaques des renards. Non qu'ils eussent rien à redouter personnellement de la part de ces animaux, mais les malignes bêtes rongent leurs licous, et les chevaux en profitent pour s'échapper.

À quelques pas du rancho était creusé un trou qui servait de cuisine et contenait des cendres refroidies. À l'intérieur, il y avait un banc, un grabat de cuir de bœuf, une marmite, une

broche et une bouilloire à maté. Le maté est une boisson fort en usage dans l'Amérique du sud. C'est le thé des indiens. Il consiste en une infusion de feuilles séchées au feu, et on l'aspire comme les boissons américaines au moyen d'un tube de paille. À la demande de Paganel, Thalcave prépara quelques tasses de ce breuvage, qui accompagna fort avantageusement les comestibles ordinaires et fut déclaré excellent.

Le lendemain, 30 octobre, le soleil se leva dans une brume ardente et versa sur le sol ses rayons les plus chauds. La température de cette journée devait être excessive, en effet, et malheureusement la plaine n'offrait aucun abri. Cependant, on reprit courageusement la route de l'est. Plusieurs fois se rencontrèrent d'immenses troupeaux qui, n'ayant pas la force de paître sous cette chaleur accablante, restaient paresseusement étendus. De gardiens, de bergers, pour mieux dire, il n'était pas question. Des chiens habitués à téter les brebis, quand la soif les aiguillonne, surveillaient seuls ces nombreuses agglomérations de vaches, de taureaux et de bœufs. Ces animaux sont d'ailleurs d'humeur douce, et n'ont pas cette horreur instinctive du rouge qui distingue leurs congénères européens.

« Cela vient sans doute de ce qu'ils paissent l'herbe d'une république ! » dit Paganel, enchanté de sa plaisanterie, un peu trop française peut-être.

Vers le milieu de la journée, quelques changements se produisirent dans la pampa, qui ne pouvaient échapper à des yeux fatigués de sa monotonie. Les graminées devinrent plus rares. Elles firent place à de maigres bardanes, et à des chardons gigantesques, hauts de neuf pieds, qui eussent fait le bonheur de tous les ânes de la terre. Des *chanares* rabougris et autres arbrisseaux épineux d'un vert sombre, plantes chères aux terrains desséchés, poussaient çà et là. Jusqu'alors une certaine humidité conservée dans l'argile de la prairie entretenait les

pâturages ; le tapis d'herbe était épais et luxueux ; mais alors, sa moquette, usée par places, arrachée en maint endroit, laissait voir la trame et étalait aux regards la misère du sol. Ces symptômes d'une croissante sécheresse ne pouvaient être méconnus, et Thalcave les fit remarquer.

« Je ne suis pas fâché de ce changement, dit Tom Austin ; toujours de l'herbe, toujours de l'herbe, cela devient écœurant à la longue.

– Oui, mais toujours de l'herbe, toujours de l'eau, répondit le major.

– Oh ! Nous ne sommes pas à court, dit Wilson, et nous trouverons bien quelque rivière sur notre route. »

Si Paganel avait entendu cette réponse, il n'eût pas manqué de dire que les rivières étaient rares entre le Colorado et les sierras de la province argentine ; mais en ce moment il expliquait à Glenarvan un fait sur lequel celui-ci venait d'attirer son attention.

Depuis quelque temps, l'atmosphère semblait être imprégnée d'une odeur de fumée. Cependant, nul feu n'était visible à l'horizon ; nulle fumée ne trahissait un incendie éloigné. On ne pouvait donc assigner à ce phénomène une cause naturelle. Bientôt cette odeur d'herbe brûlée devint si forte qu'elle étonna les voyageurs, moins Paganel et Thalcave. Le géographe, que l'explication d'un fait quelconque ne pouvait embarrasser, fit à ses amis la réponse suivante :

« Nous ne voyons pas le feu, dit-il, et nous sentons la fumée. Or, pas de fumée sans feu, et le proverbe est vrai en Amérique comme en Europe. Il y a donc un feu quelque part. Seulement, ces pampas sont si unies que rien n'y gêne les courants de

l’atmosphère, et l’on y sent souvent l’odeur d’herbes qui brûlent à une distance de près de soixante-quinze milles.

– Soixante-quinze milles ? répliqua le major d’un ton peu convaincu.

– Tout autant, affirma Paganel. Mais j’ajoute que ces conflagrations se propagent sur une grande échelle et atteignent souvent un développement considérable.

– Qui met le feu aux prairies ? demanda Robert.

– Quelquefois la foudre, quand l’herbe est desséchée par les chaleurs ; quelquefois aussi la main des indiens.

– Et dans quel but ?

– Ils prétendent, – je ne sais jusqu’à quel point cette prétention est fondée, – qu’après un incendie des pampas les graminées y poussent mieux. Ce serait alors un moyen de revivifier le sol par l’action des cendres. Pour mon compte, je crois plutôt que ces incendies sont destinés à détruire des milliards d’ixodes, sorte d’insectes parasites qui incommodent particulièrement les troupeaux.

– Mais ce moyen énergique, dit le major, doit coûter la vie à quelques-uns des bestiaux qui errent par la plaine ?

– Oui, il en brûle ; mais qu’importe dans le nombre ?

– Je ne réclame pas pour eux, reprit Mac Nabbs, c’est leur affaire, mais pour les voyageurs qui traversent la pampa. Ne peut-il arriver qu’ils soient surpris et enveloppés par les flammes ?

– Comment donc ! s'écria Paganel avec un air de satisfaction visible, cela arrive quelquefois, et, pour ma part, je ne serais pas fâché d'assister à un pareil spectacle.

– Voilà bien notre savant, répondit Glenarvan, il pousserait la science jusqu'à se faire brûler vif.

– Ma foi non, mon cher Glenarvan, mais on a lu son Cooper, et Bas De Cuir nous a enseigné le moyen d'arrêter la marche des flammes en arrachant l'herbe autour de soi dans un rayon de quelques toises. Rien n'est plus simple. Aussi, je ne redoute pas l'approche d'un incendie, et je l'appelle de tous mes vœux ! »

Mais les désirs de Paganel ne devaient pas se réaliser, et s'il rôtit à moitié, ce fut uniquement à la chaleur des rayons du soleil, qui versait une insoutenable ardeur. Les chevaux haletaient sous l'influence de cette température tropicale. Il n'y avait pas d'ombre à espérer, à moins qu'elle ne vînt de quelque rare nuage voilant le disque enflammé ; l'ombre courait alors sur le sol uni, et les cavaliers, poussant leur monture, essayaient de se maintenir dans la nappe fraîche que les vents d'ouest chassaient devant eux. Mais les chevaux, bientôt distancés, demeuraient en arrière, et l'astre dévoilé arrosait d'une nouvelle pluie de feu le terrain calciné des pampas.

Cependant, quand Wilson avait dit que la provision d'eau ne manquerait pas, il comptait sans la soif inextinguible qui dévora ses compagnons pendant cette journée ; quand il avait ajouté que l'on rencontrerait quelque rio sur la route, il s'était trop avancé. En effet, non seulement les rios manquaient, car la planéité du sol ne leur offrait aucun lit favorable, mais les mares artificielles creusées de la main des indiens étaient également taries.

En voyant les symptômes de sécheresse s'accroître de mille en mille, Paganel fit quelques observations à Thalcave, et lui demanda où il comptait trouver de l'eau.

« Au lac Salinas, répondit l'indien.

– Et quand y arriverons-nous ?

– Demain soir. »

Le soir, on fit halte après une traite de trente milles. Chacun comptait sur une bonne nuit pour se remettre des fatigues du jour, et elle fut précisément troublée par une nuée de moustiques et de maringouins. Leur présence indiquait un changement du vent, qui, en effet, tourna d'un quart et passa dans le nord. Ces maudits insectes disparaissent généralement avec les brises du sud ou du sud-ouest.

Si le major gardait son calme, même au milieu des petites misères de la vie, Paganel, au contraire, s'indignait des taquineries du sort. Il donna au diable moustiques et maringouins, et regretta fort l'eau acidulée qui eût calmé les mille cuissons de ses piqûres. Bien que le major essayât de le consoler en lui disant que sur les trois cent mille espèces d'insectes que comptent les naturalistes on devait s'estimer heureux de n'avoir affaire qu'à deux seulement, il se réveilla de fort mauvaise humeur.

Cependant, il ne se fit point prier pour repartir dès l'aube naissante, car il s'agissait d'arriver le jour même au lac Salinas. Les chevaux étaient très fatigués ; ils mouraient de soif, et quoique leurs cavaliers se fussent privés pour eux, leur ration avait été très restreinte. La sécheresse était encore plus forte, et la chaleur non moins intolérable sous le souffle poussiéreux du vent du nord, ce simoun des pampas.

Pendant cette journée, la monotonie du voyage fut un instant interrompue. Mulrady, qui marchait en avant, revint sur ses pas en signalant l'approche d'un parti d'indiens. Cette rencontre fut appréciée diversement. Glenarvan songea aux renseignements que ces indigènes pourraient lui fournir sur les naufragés du *Britannia*. Thalcave, pour son compte, ne se réjouit guère de trouver sur sa route les indiens nomades de la prairie ; il les tenait pour pillards et voleurs, et ne cherchait qu'à les éviter. Suivant ses ordres, la petite troupe se massa, et les armes furent mises en état.

Bientôt, on aperçut le détachement indien. Il se composait seulement d'une dizaine d'indigènes, ce qui rassura le patagon. Les indiens s'approchèrent à une centaine de pas. On pouvait facilement les distinguer. C'étaient des naturels appartenant à cette race pampéenne, balayée en 1833 par le général Rosas. Leur front élevé, bombé et non fuyant, leur haute taille, leur couleur olivâtre, en faisaient de beaux types de la race indienne.

Ils étaient vêtus de peaux de guanaques ou de mouffettes, et portaient avec la lance, longue de vingt pieds, couteaux, frondes, *bolas* et *lazos*.

Leur dextérité à manier le cheval indiquait d'habiles cavaliers.

Ils s'arrêtèrent à cent pas et parurent conférer, criant et gesticulant. Glenarvan s'avança vers eux.

Mais il n'avait pas franchi deux toises, que le détachement, faisant volte-face, disparut avec une incroyable vélocité.

« Les lâches ! s'écria Paganel.

– Ils s’enfuient trop vite pour d’honnêtes gens, dit Mac Nabbs.

– Quels sont ces indiens ? demanda Paganel à Thalcave.

– Gauchos, répondit le patagon.

– Des gauchos ! reprit Paganel, en se tournant vers ses compagnons, des gauchos ! Alors nous n’avions pas besoin de prendre tant de précautions !

– Pourquoi cela ? dit le major.

– Parce que les gauchos sont des paysans inoffensifs.

– Vous croyez, Paganel ?

– Sans doute, ceux-ci nous ont pris pour des voleurs et ils se sont enfuis.

– Je crois plutôt qu’ils n’ont pas osé nous attaquer, répondit Glenarvan, très vexé de n’avoir pu communiquer avec ces indigènes, quels qu’ils fussent.

– C’est mon avis, dit le major, car, si je ne me trompe, loin d’être inoffensifs, les gauchos sont, au contraire, de francs et redoutables bandits.

– Par exemple ! » s’écria Paganel.

Et il se mit à discuter vivement cette thèse ethnologique, si vivement même, qu’il trouva moyen d’émouvoir le major, et s’attira cette répartie peu habituelle dans les discussions de Mac Nabbs :

« Je crois que vous avez tort, Paganel.

– Tort ? répliqua le savant.

– Oui. Thalcave lui-même a pris ces indiens pour des voleurs, et Thalcave sait à quoi s'en tenir.

– Eh bien, Thalcave s'est trompé cette fois, riposta Paganel avec une certaine aigreur. Les gauchos sont des agriculteurs, des pasteurs, pas autre chose, et moi-même, je l'ai écrit dans une brochure assez remarquée sur les indigènes des pampas.

– Eh bien, vous avez commis une erreur, Monsieur Paganel.

– Moi, une erreur, Monsieur Mac Nabbs ?

– Par distraction, si vous voulez, répliqua le major en insistant, et vous en serez quitte pour faire quelques errata à votre prochaine édition. »

Paganel, très mortifié d'entendre discuter et même plaisanter ses connaissances géographiques, sentit la mauvaise humeur le gagner.

« Sachez, monsieur, dit-il, que mes livres n'ont pas besoin d'errata de cette espèce !

– Si ! à cette occasion, du moins, riposta Mac Nabbs.

– Monsieur, je vous trouve taquin aujourd'hui ! répartit Paganel.

– Et moi, je vous trouve aigre ! » riposta le major.

La discussion prenait, on le voit, des proportions inattendues, et sur un sujet qui, certes, n'en valait pas la peine. Glenarvan jugea à propos d'intervenir.

« Il est certain, dit-il, qu'il y a d'un côté taquinerie et de l'autre aigreur, ce qui m'étonne de votre part à tous deux. »

Le patagon, sans comprendre le sujet de la querelle, avait facilement deviné que les deux amis se disputaient. Il se mit à sourire et dit tranquillement :

« C'est le vent du nord.

– Le vent du nord ! s'écria Paganel. Qu'est-ce que le vent du nord a à faire dans tout ceci ?

– Eh ! c'est cela même, répondit Glenarvan, c'est le vent du nord qui est la cause de votre mauvaise humeur ! J'ai entendu dire qu'il irritait particulièrement le système nerveux dans le sud de l'Amérique.

– Par saint Patrick, Edward, vous avez raison ! dit le major, et il partit d'un éclat de rire.

Mais Paganel, vraiment monté, ne voulut pas démordre de la discussion, et il se rabattit sur Glenarvan, dont l'intervention lui parut un peu trop plaisante.

« Ah ! vraiment, *mylord*, dit-il, j'ai le système nerveux irrité ?

– Oui, Paganel, c'est le vent du nord, un vent qui fait commettre bien des crimes dans la pampa, comme la tramontane dans la campagne de Rome !

– Des crimes ! répartit le savant. J'ai l'air d'un homme qui veut commettre des crimes ?

– Je ne dis pas précisément cela.

– Dites tout de suite que je veux vous assassiner !

– Eh ! répondit Glenarvan, qui riait sans pouvoir se contenir, j'en ai peur. Heureusement que le vent du nord ne dure qu'un jour ! »

Tout le monde, à cette réponse, fit chorus avec Glenarvan. Alors Paganel piqua des deux, et s'en alla en avant passer sa mauvaise humeur. Un quart d'heure après, il n'y pensait plus.

À huit heures du soir, Thalcave ayant poussé une pointe en avant, signala les *barrancas* du lac tant désiré. Un quart d'heure après, la petite troupe descendait les berges du Salinas. Mais là l'attendait une grave déception. Le lac était à sec.

Chapitre XVIII

À la recherche d'une aiguade

Le lac Salinas termine le chapelet de lagunes qui se rattachent aux sierras Ventana et Guamini. De nombreuses expéditions venaient autrefois de Buenos-Ayres y faire provision de sel, car ses eaux contiennent du chlorure de sodium dans une remarquable proportion. Mais alors, l'eau volatilisée par une chaleur ardente avait déposé tout le sel qu'elle contenait en suspension, et le lac ne formait plus qu'un immense miroir resplendissant.

Lorsque Thalcave annonça la présence d'un liquide potable au lac Salinas il entendait parler des rios d'eau douce qui s'y précipitent en maint endroit.

Mais, en ce moment, ses affluents étaient taris comme lui. L'ardent soleil avait tout bu. De là, consternation générale, quand la troupe altérée arriva sur les rives desséchées du Salinas. Il fallait prendre un parti. Le peu d'eau conservée dans les outres était à demi corrompue, et ne pouvait désaltérer. La soif commençait à se faire cruellement sentir. La faim et la fatigue disparaissaient devant cet impérieux besoin. Un « roukah », sorte de tente de cuir dressée dans un pli de terrain et abandonnée des indigènes, servit de retraite aux voyageurs épuisés, tandis que leurs chevaux, étendus sur les bords vaseux du lac, broyaient avec répugnance les plantes marines et les roseaux secs.

Lorsque chacun eut pris place dans le *roukah*, Paganel interrogea Thalcave et lui demanda son avis sur ce qu'il convenait de faire. Une conversation rapide, dont Glenarvan saisit quelques mots, cependant, s'établit entre le géographe et l'indien. Thalcave parlait avec calme. Paganel gesticulait pour deux.

Ce dialogue dura quelques minutes, et le patagon se croisa les bras.

« Qu'a-t-il dit ? demanda Glenarvan. J'ai cru comprendre qu'il conseillait de nous séparer.

– Oui, en deux troupes, répondit Paganel. Ceux de nous dont les chevaux, accablés de fatigue et de soif, peuvent à peine mettre un pied devant l'autre, continueront tant bien que mal la route du trente-septième parallèle. Les mieux montés, au contraire, les devançant sur cette route, iront reconnaître la rivière Guamini, qui se jette dans le lac San-Lucas, à trente et un milles d'ici. Si l'eau s'y trouve en quantité suffisante, ils attendront leurs compagnons sur les bords de la Guamini. Si l'eau manque, ils reviendront au-devant d'eux pour leur épargner un voyage inutile.

– Et alors ? demanda Tom Austin.

– Alors, il faudra se résoudre à descendre pendant soixante-quinze milles vers le sud, jusqu'aux premières ramifications de la sierra Ventana, où les rivières sont nombreuses.

– L'avis est bon, répondit Glenarvan, et nous le suivrons sans retard. Mon cheval n'a pas encore trop souffert du manque d'eau, et j'offre d'accompagner Thalcave.

– Oh ! *Mylord*, emmenez-moi, dit Robert, comme s'il se fût agi d'une partie de plaisir.

– Mais pourras-tu nous suivre, mon enfant ?

– Oui ! J'ai une bonne bête qui ne demande pas mieux que d'aller en avant. Voulez-vous… *Mylord* ?… Je vous en prie.

– Viens donc, mon garçon, dit Glenarvan, enchanté de ne pas se séparer de Robert. À nous trois, ajouta-t-il, nous serons bien maladroits si nous ne découvrons pas quelque aiguade fraîche et limpide.

– Eh bien, et moi ? dit Paganel.

– Oh ! Vous, mon cher Paganel, répondit le major, vous resterez avec le détachement de réserve. Vous connaissez trop bien le trente-septième parallèle, et la rivière Guamini et la pampa tout entière pour nous abandonner. Ni Mulrady, ni Wilson, ni moi, nous ne sommes capables de rejoindre Thalcave à son rendez-vous, tandis que nous marcherons avec confiance sous la bannière du brave Jacques Paganel.

– Je me résigne, répondit le géographe, très flatté d'obtenir un commandement supérieur.

– Mais pas de distractions ! ajouta le major. N'allez pas nous conduire où nous n'avons que faire, et nous ramener, par exemple, sur les bords de l'océan Pacifique !

– Vous le mériteriez, major insupportable, répondit en riant Paganel. Cependant, dites-moi, mon cher Glenarvan, comment comprendrez-vous le langage de Thalcave ?

– Je suppose, répondit Glenarvan, que le patagon et moi nous n’aurons pas besoin de causer. D’ailleurs, avec quelques mots espagnols que je possède, je parviendrais bien dans une circonstance pressante à lui exprimer ma pensée et à comprendre la sienne.

– Allez donc, mon digne ami, répondit Paganel.

– Soupons d’abord, dit Glenarvan, et dormons, s’il se peut, jusqu’à l’heure du départ. »

On soupa sans boire, ce qui parut peu rafraîchissant, et l’on dormit, faute de mieux. Paganel rêva de torrents, de cascades, de rivières, de fleuves, d’étangs, de ruisseaux, voire même de carafes pleines, en un mot, de tout ce qui contient habituellement une eau potable. Ce fut un vrai cauchemar.

Le lendemain, à six heures, les chevaux de Thalcave, de Glenarvan et de Robert Grant furent sellés ; on leur fit boire la dernière ration d’eau, et ils l’avalèrent avec plus d’envie que de satisfaction, car elle était très nauséabonde. Puis les trois cavaliers se mirent en selle.

« Au revoir, dirent le major, Austin, Wilson et Mulrady.

– Et surtout, tâchez de ne pas revenir ! » ajouta Paganel.

Bientôt, le patagon, Glenarvan et Robert perdirent de vue, non sans un certain serrement de cœur, le détachement confié à la sagacité du géographe.

Le « desertio de las Salinas », qu’ils traversaient alors, est une plaine argileuse, couverte d’arbustes rabougris hauts de dix pieds, de petites mimosées que les indiens appellent « curra-

mammel », et de « jumes », arbustes buissonneux, riches en soude.

Çà et là, de larges plaques de sel réverbéraient les rayons solaires avec une étonnante intensité.

L'œil eût aisément confondu ces « barreros » avec des surfaces glacées par un froid violent ; mais l'ardeur du soleil avait vite fait de le détromper.

Néanmoins, ce contraste d'un sol aride et brûlé avec ces nappes étincelantes donnait à ce désert une physionomie très particulière qui intéressait le regard.

À quatre-vingts milles dans le sud, au contraire, cette sierra Ventana, vers laquelle le dessèchement possible de la Guamini forcerait peut-être les voyageurs de descendre, présentait un aspect différent. Ce pays, reconnu en 1835 par le capitaine Fitz-Roy, qui commandait alors l'expédition du *Beagle*, est d'une fertilité superbe. Là poussent avec une vigueur sans égale les meilleurs pâturages du territoire indien ; le versant nord-ouest des sierras s'y revêt d'une herbe luxuriante, et descend au milieu de forêts riches en essences diverses ; là se voient « l'algarrobo », sorte de caroubier, dont le fruit séché et réduit en poussière sert à confectionner un pain assez estimé des indiens ; le « quebracho blanc », aux branches longues et flexibles qui pleurent à la manière du saule européen ; le « quebracho rouge », d'un bois indestructible ; le « naudubay », qui prend feu avec une extrême facilité, et cause souvent de terribles incendies ; le « viraro », dont les fleurs violettes s'étagent en forme de pyramide, et enfin le « timbo », qui élève jusqu'à quatre-vingts pieds dans les airs son immense parasol, sous lequel des troupeaux entiers peuvent s'abriter contre les rayons du soleil. Les argentins ont tenté souvent de coloniser ce riche pays, sans réussir à vaincre l'hostilité des indiens.

Certes, on devait croire que des rios abondants descendaient des croupes de la sierra, pour fournir l'eau nécessaire à tant de fertilité, et, en effet, les sécheresses les plus grandes n'ont jamais vaporisé ces rivières ; mais, pour les atteindre, il fallait faire une pointe de cent trente milles dans le sud. Thalcave avait donc raison de se diriger d'abord vers la Guamini, qui, sans l'écarter de sa route, se trouvait à une distance beaucoup plus rapprochée.

Les trois chevaux galopaient avec entrain. Ces excellentes bêtes sentaient d'instinct sans doute où les menaient leurs maîtres. Thaouka, surtout, montrait une vaillance que ni les fatigues ni les besoins ne pouvaient diminuer ; il franchissait comme un oiseau les canadas desséchées et les buissons de curra-mammel, en poussant des hennissements de bon augure. Les chevaux de Glenarvan et de Robert, d'un pas plus lourd, mais entraînés par son exemple, le suivaient courageusement. Thalcave, immobile sur sa selle, donnait à ses compagnons, l'exemple que Thaouka donnait aux siens.

Le patagon tournait souvent la tête pour considérer Robert Grant.

En voyant le jeune garçon, ferme et bien assis, les reins souples, les épaules effacées, les jambes tombant naturellement, les genoux fixés à la selle, il témoignait sa satisfaction par un cri encourageant. En vérité, Robert Grant devenait un excellent cavalier et méritait les compliments de l'indien.

« Bravo, Robert, disait Glenarvan, Thalcave a l'air de te féliciter ! Il t'applaudit, mon garçon.

– Et à quel propos, *mylord* ?

– À propos de la bonne façon dont tu montes à cheval.

– Oh ! je me tiens solidement, et voilà tout, répondit Robert, qui rougit de plaisir à s'entendre complimenter.

– C'est le principal, Robert, répondit Glenarvan, mais tu es trop modeste, et, je te le prédis, tu ne peux manquer de devenir un sportsman accompli.

– Bon, fit Robert en riant, et papa qui veut faire de moi un marin, que dira-t-il ?

– L'un n'empêche pas l'autre. Si tous les cavaliers ne font pas de bons marins, tous les marins sont capables de faire de bons cavaliers. À chevaucher sur les vergues on apprend à se tenir solidement. Quant à savoir rassembler son cheval, à exécuter les mouvements obliques ou circulaires, cela vient tout seul, car rien n'est plus naturel.

– Pauvre père ! répondit Robert, ah ! Que de grâces il vous rendra, *mylord*, quand vous l'aurez sauvé !

– Tu l'aimes bien, Robert ?

– Oui, *mylord*. Il était si bon pour ma sœur et pour moi ! Il ne pensait qu'à nous ! Chaque voyage nous valait un souvenir de tous les pays qu'il visitait, et mieux encore, de bonnes caresses, de bonnes paroles à son retour. Ah ! vous l'aimerez, vous aussi, quand vous le connaîtrez ! Mary lui ressemble. Il a la voix douce comme elle ! Pour un marin, c'est singulier, n'est-ce pas ?

– Oui, très singulier, Robert, répondit Glenarvan.

– Je le vois encore, reprit l'enfant, qui semblait alors se parler à lui-même. Bon et brave papa ! Il m'endormait sur ses genoux, quand j'étais petit, et il murmurait toujours un vieux refrain écossais où l'on chante les lacs de notre pays. L'air me revient parfois, mais confusément. À Mary aussi. Ah ! *Mylord*, que nous l'aimions ! Tenez, je crois qu'il faut être petit pour bien aimer son père !

– Et grand pour le vénérer, mon enfant », répondit Glenarvan, tout ému des paroles échappées de ce jeune cœur.

Pendant cette conversation, les chevaux avaient ralenti leur allure et cheminaient au pas.

« Nous le retrouverons, n'est-ce pas ? dit Robert, après quelques instants de silence.

– Oui, nous le retrouverons, répondit Glenarvan. Thalcave nous a mis sur ses traces, et j'ai confiance en lui.

– Un brave indien, Thalcave, dit l'enfant.

– Certes.

– Savez-vous une chose, *mylord* ?

– Parle d'abord, et je te répondrai.

– C'est qu'il n'y a que des braves gens avec vous ! Mme Helena que j'aime tant, le major avec son air tranquille, le capitaine Mangles, et M. Paganel, et les matelots du *Duncan*, si courageux et si dévoués !

– Oui, je sais cela, mon garçon, répondit Glenarvan.

– Et savez-vous que vous êtes le meilleur de tous ?

– Non, par exemple, je ne le sais pas !

– Eh bien, il faut l'apprendre, *mylord* », répondit Robert, qui saisit la main du lord et la porta à ses lèvres.

Glenarvan secoua doucement la tête, et si la conversation ne continua pas, c'est qu'un geste de Thalcave rappela les retardataires. Ils s'étaient laissé devancer. Or, il fallait ne pas perdre de temps et songer à ceux qui restaient en arrière.

On reprit donc une allure rapide, mais il fut bientôt évident que, Thaouka excepté, les chevaux ne pourraient longtemps la soutenir. À midi, il fallut leur donner une heure de repos. Ils n'en pouvaient plus et refusaient de manger les touffes d'*alfafares*, sorte de luzerne maigre et torréfiée par les rayons du soleil.

Glenarvan devint inquiet. Les symptômes de stérilité ne diminuaient pas, et le manque d'eau pouvait amener des conséquences désastreuses.

Thalcave ne disait rien, et pensait probablement que si la Guamini était desséchée, il serait alors temps de se désespérer, si toutefois un cœur indien a jamais entendu sonner l'heure du désespoir.

Il se remit donc en marche, et, bon gré mal gré, le fouet et l'éperon aidant, les chevaux durent reprendre la route, mais au pas, ils ne pouvaient faire mieux.

Thalcave aurait bien été en avant, car, en quelques heures, Thaouka pouvait le transporter aux bords du rio. Il y songea

sans doute ; mais, sans doute aussi, il ne voulut pas laisser ses deux compagnons seuls au milieu de ce désert, et, pour ne pas les devancer, il força Thaouka de prendre une allure plus modérée.

Ce ne fut pas sans résister, sans se cabrer, sans hennir violemment, que le cheval de Thalcave se résigna à garder le pas ; il fallut non pas tant la vigueur de son maître pour l'y contraindre que ses paroles. Thalcave causait véritablement avec son cheval, et Thaouka, s'il ne lui répondait pas, le comprenait du moins. Il faut croire que le patagon lui donna d'excellentes raisons, car, après avoir pendant quelque temps « discuté », Thaouka se rendit à ses arguments et obéit, non sans ronger son frein.

Mais si Thaouka comprit Thalcave, Thalcave n'avait pas moins compris Thaouka. L'intelligent animal, servi par des organes supérieurs, sentait quelque humidité dans l'air ; il l'aspirait avec frénésie, agitant et faisant claquer sa langue, comme si elle eût trempé dans un bienfaisant liquide. Le patagon ne pouvait s'y méprendre : l'eau n'était pas loin.

Il encouragea donc ses compagnons en interprétant les impatiences de Thaouka, que les deux autres chevaux ne tardèrent pas à comprendre. Ils firent un dernier effort, et galopèrent à la suite de l'indien. Vers trois heures, une ligne blanche apparut dans un pli de terrain. Elle tremblotait sous les rayons du soleil.

« L'eau ! dit Glenarvan.

– L'eau ! oui, l'eau ! » s'écria Robert.

Ils n'avaient plus besoin d'exciter leurs montures ; les pauvres bêtes, sentant leurs forces ranimées, s'emportèrent avec

une irrésistible violence. En quelques minutes, elles eurent atteint le rio de Guamini, et, toutes harnachées, se précipitèrent jusqu'au poitrail dans ses eaux bienfaisantes.

Leurs maîtres les imitèrent, un peu malgré eux, et prirent un bain involontaire, dont ils ne songèrent pas à se plaindre.

« Ah ! Que c'est bon ! disait Robert, se désaltérant en plein rio.

– Modère-toi, mon garçon », répondait Glenarvan, qui ne prêchait pas d'exemple.

On n'entendait plus que le bruit de rapides lampées.

Pour son compte, Thalcave but tranquillement, sans se presser, à petites gorgées, mais « long comme un *lazo* », suivant l'expression patagone. Il n'en finissait pas, et l'on pouvait craindre que le rio n'y passât tout entier.

« Enfin, dit Glenarvan, nos amis ne seront pas déçus dans leur espérance ; ils sont assurés, en arrivant à la Guamini, de trouver une eau limpide et abondante, si Thalcave en laisse, toutefois !

– Mais ne pourrait-on pas aller au-devant d'eux ? demanda Robert. On leur épargnerait quelques heures d'inquiétudes et de souffrances.

– Sans doute, mon garçon, mais comment transporter cette eau ? Les outres sont restées entre les mains de Wilson. Non, il vaut mieux attendre comme c'est convenu. En calculant le temps nécessaire, et en comptant sur des chevaux qui ne marchent qu'au pas, nos amis seront ici dans la nuit. Préparons-leur donc bon gîte et bon repas. »

Thalcave n'avait pas attendu la proposition de Glenarvan pour chercher un lieu de campement. Il avait fort heureusement trouvé sur les bords du rio une « *ramada* », sorte d'enceinte destinée à parquer les troupeaux et fermée sur trois côtés. L'emplacement était excellent pour s'y établir, du moment qu'on ne craignait pas de dormir à la belle étoile, et c'était le moindre souci des compagnons de Thalcave.

Aussi ne cherchèrent-ils pas mieux, et ils s'étendirent en plein soleil pour sécher leurs vêtements imprégnés d'eau.

« Eh bien, puisque voilà le gîte, dit Glenarvan, pensons au souper. Il faut que nos amis soient satisfaits des courriers qu'ils ont envoyés en avant, et je me trompe fort, ou ils n'auront pas à se plaindre. Je crois qu'une heure de chasse ne sera pas du temps perdu. Es-tu prêt, Robert ?

– Oui, *mylord* », répondit le jeune garçon en se levant, le fusil à la main.

Si Glenarvan avait eu cette idée, c'est que les bords de la Guamini semblaient être le rendez-vous de tout le gibier des plaines environnantes ; on voyait s'enlever par compagnies les « tinamous », sorte de bartavelles particulières aux pampas, des gelinottes noires, une espèce de pluvier, nommé « teru-teru », des râles aux couleurs jaunes, et des poules d'eau d'un vert magnifique.

Quant aux quadrupèdes, ils ne se laissaient pas apercevoir ; mais Thalcave, indiquant les grandes herbes et les taillis épais, fit comprendre qu'ils s'y tenaient cachés. Les chasseurs n'avaient que quelques pas à faire pour se trouver dans le pays le plus giboyeux du monde.

Ils se mirent donc en chasse, et, dédaignant d'abord la plume pour le poil, leurs premiers coups s'adressèrent au gros gibier de la pampa.

Bientôt, se levèrent devant eux, et par centaines, des chevreuils et des guanaques, semblables à ceux qui les assaillirent si violemment sur les cimes de la cordillère ; mais ces animaux, très craintifs, s'enfuirent avec une telle vitesse, qu'il fut impossible de les approcher à portée de fusil. Les chasseurs se rabattirent alors sur un gibier moins rapide, qui, d'ailleurs, ne laissait rien à désirer au point de vue alimentaire. Une douzaine de bartavelles et de râles furent démontés, et Glenarvan tua fort adroitement un pécari « tay-tetre », pachyderme à poil fauve très bon à manger, qui valait son coup de fusil.

En moins d'une demi-heure, les chasseurs, sans se fatiguer, abattirent tout le gibier dont ils avaient besoin ; Robert, pour sa part, s'empara d'un curieux animal appartenant à l'ordre des édentés, « un armadillo », sorte de tatou couvert d'une carapace à pièces osseuses et mobiles, qui mesurait un pied et demi de long. Quant à Thalcave, il donna à ses compagnons le spectacle d'une chasse au « nandou », espèce d'autruche particulière à la pampa, et dont la rapidité est merveilleuse.

L'indien ne chercha pas à ruser avec un animal si prompt à la course ; il poussa Thaouka au galop, droit à lui, de manière à l'atteindre aussitôt, car, la première attaque manquée, le nandou eût bientôt fatigué cheval et chasseur dans l'inextricable lacet de ses détours. Thalcave, arrivé à bonne distance, lança ses bolas d'une main vigoureuse, et si adroitement, qu'elles s'enroulèrent autour des jambes de l'autruche et paralysèrent ses efforts. En quelques secondes, elle gisait à terre.

On rapporta donc à la *ramada*, le chapelet de bartavelles, l'autruche de Thalcave, le pécari de Glenarvan et le tatou de

Robert. L'autruche et le pécari furent préparés aussitôt, c'est-à-dire dépouillés de leur peau coriace et coupés en tranches minces. Quant au tatou, c'est un animal précieux, qui porte sa rôtissoire avec lui, et on le plaça dans sa propre carapace sur des charbons ardents.

Les trois chasseurs se contentèrent, pour le souper, de dévorer les bartavelles, et ils gardèrent à leurs amis les pièces de résistance.

Les chevaux n'avaient pas été oubliés. Une grande quantité de fourrage sec, amassé dans la *ramada*, leur servit à la fois de nourriture et de litière.

Quand tout fut préparé, Glenarvan, Robert et l'indien s'enveloppèrent de leur *poncho*, et s'étendirent sur un édredon d'*alfafares*, le lit habituel des chasseurs pampéens.

Chapitre XIX

Les loups rouges

La nuit vint. Une nuit de nouvelle lune, pendant laquelle l'astre des nuits devait rester invisible à tous les habitants de la terre. L'indécise clarté des étoiles éclairait seule la plaine. À l'horizon, les constellations zodiacales s'éteignaient dans une brume plus foncée. Les eaux de la Guamini coulaient sans murmurer comme une longue nappe d'huile qui glisse sur un plan de marbre. Oiseaux, quadrupèdes et reptiles se reposaient des fatigues du jour, et un silence de désert s'étendait sur l'immense territoire des pampas.

Glenarvan, Robert et Thalcave avaient subi la loi commune. Allongés sur l'épaisse couche de luzerne, ils dormaient d'un profond sommeil. Les chevaux, accablés de lassitude, s'étaient couchés à terre ; seul, Thaouka, en vrai cheval de sang, dormait debout, les quatre jambes posées d'aplomb, fier au repos comme à l'action, et prêt à s'élancer au moindre signe de son maître. Un calme complet régnait à l'intérieur de l'enceinte, et les charbons du foyer nocturne, s'éteignant peu à peu, jetaient leurs dernières lueurs dans la silencieuse obscurité.

Cependant, vers dix heures environ, après un assez court sommeil, l'indien se réveilla. Ses yeux devinrent fixes sous ses sourcils abaissés, et son oreille se tendit vers la plaine. Il cherchait évidemment à surprendre quelque son imperceptible.

Bientôt une vague inquiétude apparut sur sa figure, si impassible qu'elle fût d'habitude.

Avait-il senti l'approche d'indiens rôdeurs, ou la venue des jaguars, des tigres d'eau et autres bêtes redoutables, qui ne sont pas rares dans le voisinage des rivières ? Cette dernière hypothèse, sans doute, lui parut plausible, car il jeta un rapide regard sur les matières combustibles entassées dans l'enceinte, et son inquiétude s'accrut encore.

En effet, toute cette litière sèche d'*alfafares* devait se consumer vite et ne pouvait arrêter longtemps des animaux audacieux.

Dans cette conjoncture, Thalcave n'avait qu'à attendre les événements, et il attendit, à demi couché, la tête reposant sur les mains, les coudes appuyés aux genoux, l'œil immobile, dans la posture d'un homme qu'une anxiété subite vient d'arracher au sommeil.

Une heure se passa. Tout autre que Thalcave, rassuré par le silence extérieur, se fût rejeté sur sa couche. Mais où un étranger n'eût rien soupçonné, les sens surexcités et l'instinct naturel de l'indien pressentaient quelque danger prochain.

Pendant qu'il écoutait et épiait, Thaouka fit entendre un hennissement sourd ; ses naseaux s'allongèrent vers l'entrée de la *ramada*. Le patagon se redressa soudain.

« Thaouka a senti quelque ennemi », dit-il.

Il se leva et vint examiner attentivement la plaine.

Le silence y régnait encore, mais non la tranquillité. Thalcave entrevit des ombres se mouvant sans bruit à travers les touffes de *curra-mammel*. Çà et là étincelaient des points lumineux, qui se croisaient dans tous les sens, s'éteignaient et se

rallumaient tour à tour. On eût dit une danse de falots fantastiques sur le miroir d'une immense lagune. Quelque étranger eût pris sans doute ces étincelles volantes pour des lampyres qui brillent, la nuit venue, en maint endroit des régions pampéennes, mais Thalcave ne s'y trompa pas ; il comprit à quels ennemis il avait affaire ; il arma sa carabine, et vint se placer en observation près des premiers poteaux de l'enceinte.

Il n'attendit pas longtemps. Un cri étrange, un mélange d'aboiements et de hurlements retentit dans la pampa. La détonation de la carabine lui répondit, et fut suivie de cent clameurs épouvantables.

Glenarvan et Robert, subitement réveillés, se relevèrent.

« Qu'y a-t-il ? demanda le jeune Grant.

– Des indiens ? dit Glenarvan.

– Non, répondit Thalcave, des « aguaras. »

Robert regarda Glenarvan.

« Des *aguaras* ? dit-il.

– Oui, répondit Glenarvan, les loups rouges de la pampa. »

Tous deux saisirent leurs armes et rejoignirent l'indien. Celui-ci leur montra la plaine, d'où s'élevait un formidable concert de hurlements.

Robert fit involontairement un pas en arrière.

« Tu n'as pas peur des loups, mon garçon ? lui dit Glenarvan.

– Non, *mylord*, répondit Robert d'une voix ferme. Auprès de vous, d'ailleurs, je n'ai peur de rien.

– Tant mieux. Ces *aguaras* sont des bêtes assez peu redoutables, et, n'était leur nombre, je ne m'en préoccuperais même pas.

– Qu'importe ! répondit Robert. Nous sommes bien armés, qu'ils y viennent !

– Et ils seront bien reçus ! »

En parlant ainsi, Glenarvan voulait rassurer l'enfant ; mais il ne songeait pas sans une secrète terreur à cette légion de carnassiers déchaînés dans la nuit. Peut-être étaient-ils là par centaines, et trois hommes, si bien armés qu'ils fussent, ne pouvaient lutter avec avantage contre un tel nombre d'animaux.

Lorsque le patagon prononça le mot « aguara », Glenarvan reconnut aussitôt le nom donné au loup rouge par les indiens de la pampa. Ce carnassier, le « canis-jubatus » des naturalistes, a la taille d'un grand chien et la tête d'un renard ; son pelage est rouge cannelle, et sur son dos flotte une crinière noire qui lui court tout le long de l'échine. Cet animal est très leste et très vigoureux ; il habite généralement les endroits marécageux et poursuit à la nage les bêtes aquatiques ; la nuit le chasse de sa tanière, où il dort pendant le jour ; on le redoute particulièrement dans les estancias où s'élèvent les troupeaux, car, pour peu que la faim l'aiguillonne, il s'en prend au gros bétail et commet des ravages considérables. Isolé, l'aguara n'est pas à craindre ; mais il en est autrement d'un grand nombre de

ces animaux affamés, et mieux vaudrait avoir affaire à quelque couguar ou jaguar que l'on peut attaquer face à face.

Or, aux hurlements dont retentissait la pampa, à la multitude des ombres qui bondissaient dans la plaine, Glenarvan ne pouvait se méprendre sur la quantité de loups rouges rassemblés au bord de la Guamini ; ces animaux avaient senti là une proie sûre, chair de cheval ou chair humaine, et nul d'entre eux ne regagnerait son gîte sans en avoir eu sa part. La situation était donc très alarmante.

Cependant le cercle des loups se restreignit peu à peu. Les chevaux réveillés donnèrent des signes de la plus vive terreur. Seul, Thaouka frappait du pied, cherchant à rompre son licol et prêt à s'élancer au dehors. Son maître ne parvenait à le calmer qu'en faisant entendre un sifflement continu.

Glenarvan et Robert s'étaient postés de manière à défendre l'entrée de la *ramada*. Leurs carabines armées, ils allaient faire feu sur le premier rang des *aguaras*, quand Thalcave releva de la main leur arme déjà mise en joue.

« Que veut Thalcave ? dit Robert.

– Il nous défend de tirer ! répondit Glenarvan.

– Pourquoi ?

– Peut-être ne juge-t-il pas le moment opportun ! »

Ce n'était pas ce motif qui faisait agir l'indien, mais une raison plus grave, et Glenarvan la comprit, quand Thalcave, soulevant sa poudrière et la retournant, montra qu'elle était à peu près vide.

« Eh bien ? dit Robert.

– Eh bien, il faut ménager nos munitions. Notre chasse aujourd'hui nous a coûté cher, et nous sommes à court de plomb et de poudre. Il ne nous reste pas vingt coups à tirer ! »

L'enfant ne répondit rien.

« Tu n'as pas peur, Robert ?

– Non, *mylord*.

– Bien, mon garçon. »

En ce moment, une nouvelle détonation retentit.

Thalcave avait jeté à terre un ennemi trop audacieux ; les loups, qui s'avançaient en rangs pressés, reculèrent et se massèrent à cent pas de l'enceinte.

Aussitôt, Glenarvan, sur un signe de l'indien, prit sa place ; celui-ci, ramassant la litière, les herbes, en un mot toutes les matières combustibles, les entassa à l'entrée de la *ramada*, et y jeta un charbon encore incandescent.

Bientôt un rideau de flammes se tendit sur le fond noir du ciel, et, à travers ses déchirures, la plaine se montra vivement éclairée par de grands reflets mobiles. Glenarvan put juger alors de l'innombrable quantité d'animaux auxquels il fallait résister. Jamais tant de loups ne s'étaient vus ensemble, ni si excités par la convoitise. La barrière de feu que venait de leur opposer Thalcave avait redoublé leur colère en les arrêtant net.

Quelques-uns, cependant, s'avancèrent jusqu'au brasier même, et s'y brûlèrent les pattes.

De temps à autre, il fallait un nouveau coup de fusil pour arrêter cette horde hurlante, et, au bout d'une heure, une quinzaine de cadavres jonchaient déjà la prairie.

Les assiégés se trouvaient alors dans une situation relativement moins dangereuse ; tant que dureraient les munitions, tant que la barrière de feu se dresserait à l'entrée de la *ramada*, l'envahissement n'était pas à craindre. Mais après, que faire, quand tous ces moyens de repousser la bande de loups manqueraient à la fois ?

Glenarvan regarda Robert et sentit son cœur se gonfler. Il s'oublia, lui, pour ne songer qu'à ce pauvre enfant qui montrait un courage au-dessus de son âge. Robert était pâle, mais sa main n'abandonnait pas son arme, et il attendait de pied ferme l'assaut des loups irrités.

Cependant Glenarvan, après avoir froidement envisagé la situation, résolut d'en finir.

« Dans une heure, dit-il, nous n'aurons plus ni poudre, ni plomb, ni feu. Eh bien, il ne faut pas attendre à ce moment pour prendre un parti. »

Il retourna donc vers Thalcave, et rassemblant les quelques mots d'espagnol que lui fournit sa mémoire, il commença avec l'indien une conversation souvent interrompue par les coups de feu.

Ce ne fut pas sans peine que ces deux hommes parvinrent à se comprendre. Glenarvan, fort heureusement, connaissait les

mœurs du loup rouge. Sans cette circonstance, il n'aurait su interpréter les mots et les gestes du patagon.

Néanmoins, un quart d'heure se passa avant qu'il pût transmettre à Robert la réponse de Thalcave.

Glenarvan avait interrogé l'indien sur leur situation presque désespérée.

« Et qu'a-t-il répondu ? demanda Robert Grant.

– Il a dit que, coûte que coûte, il fallait tenir jusqu'au lever du jour. L'aguara ne sort que la nuit, et, le matin venu, il rentre dans son repaire. C'est le loup des ténèbres, une bête lâche qui a peur du grand jour, un hibou à quatre pattes !

– Eh bien, défendons-nous jusqu'au jour !

– Oui, mon garçon, et à coups de couteau, quand nous ne pourrons plus le faire à coups de fusil. »

Déjà Thalcave avait donné l'exemple, et lorsqu'un loup s'approchait du brasier, le long bras armé du patagon traversait la flamme et en ressortait rouge de sang.

Cependant les moyens de défense allaient manquer.

Vers deux heures du matin, Thalcave jetait dans le brasier la dernière brassée de combustible, et il ne restait plus aux assiégés que cinq coups à tirer.

Glenarvan porta autour de lui un regard douloureux.

Il songea à cet enfant qui était là, à ses compagnons, à tous ceux qu'il aimait. Robert ne disait rien. Peut-être le danger n'apparaissait-il pas imminent à sa confiante imagination. Mais Glenarvan y pensait pour lui, et se représentait cette perspective horrible, maintenant inévitable, d'être dévoré vivant ! Il ne fut pas maître de son émotion ; il attira l'enfant sur sa poitrine, il le serra contre son cœur, il colla ses lèvres à son front, tandis que des larmes involontaires coulaient de ses yeux.

Robert le regarda en souriant.

« Je n'ai pas peur ! dit-il.

– Non ! mon enfant, non, répondit Glenarvan, et tu as raison. Dans deux heures, le jour viendra, et nous serons sauvés ! – bien, Thalcave, bien, mon brave patagon ! » s'écria-t-il au moment où l'indien tuait à coups de crosse deux énormes bêtes qui tentaient de franchir la barrière ardente.

Mais, en ce moment, la lueur mourante du foyer lui montra la bande des *aguaras* qui marchait en rangs pressés à l'assaut de la *ramada*.

Le dénoûment de ce drame sanglant approchait ; le feu tombait peu à peu, faute de combustible ; la flamme baissait ; la plaine, éclairée jusqu'alors, rentrait dans l'ombre, et dans l'ombre aussi reparaissaient les yeux phosphorescents des loups rouges. Encore quelques minutes, et toute la horde se précipiterait dans l'enceinte.

Thalcave déchargea pour la dernière fois sa carabine, jeta un ennemi de plus à terre, et, ses munitions épuisées, il se croisa les bras. Sa tête s'inclina sur sa poitrine. Il parut méditer silencieusement. Cherchait-il donc quelque moyen hardi,

impossible, insensé, de repousser cette troupe furieuse ? Glenarvan n’osait l’interroger.

En ce moment, un changement se produisit dans l’attaque des loups. Ils semblèrent s’éloigner, et leurs hurlements, si assourdissants jusqu’alors, cessèrent subitement. Un morne silence s’étendit sur la plaine.

« Ils s’en vont ! dit Robert.

– Peut-être », répondit Glenarvan, qui prêta l’oreille aux bruits du dehors.

Mais Thalcave, devinant sa pensée, secoua la tête.

Il savait bien que les animaux n’abandonneraient pas une proie assurée, tant que le jour ne les aurait pas ramenés à leurs sombres tanières.

Cependant la tactique de l’ennemi s’était évidemment modifiée.

Il n’essayait plus de forcer l’entrée de la *ramada*, mais ses nouvelles manœuvres allaient créer un danger plus pressant encore. Les *aguaras*, renonçant à pénétrer par cette entrée que défendaient obstinément le fer et le feu, tournèrent la *ramada*, et d’un commun accord ils cherchèrent à l’assaillir par le côté opposé.

Bientôt on entendit leurs griffes s’incruster dans le bois à demi pourri. Entre les poteaux ébranlés passaient déjà des pattes vigoureuses, des gueules sanglantes. Les chevaux, effarés, rompant leur licol, couraient dans l’enceinte, pris d’une terreur folle. Glenarvan saisit entre ses bras le jeune enfant, afin de le défendre jusqu’à la dernière extrémité. Peut-être même, tentant

une fuite impossible, allait-il s'élancer au dehors, quand ses regards se portèrent sur l'indien.

Thalcave, après avoir tourné comme une bête fauve dans la *ramada*, s'était brusquement rapproché de son cheval qui frémissait d'impatience, et il commença à le seller avec soin, n'oubliant ni une courroie, ni un ardillon. Il ne semblait plus s'inquiéter des hurlements qui redoublaient alors. Glenarvan le regardait faire avec une sinistre épouvante.

« Il nous abandonne ! s'écria-t-il, en voyant Thalcave rassembler ses guides, comme un cavalier qui va se mettre en selle.

– Lui ! Jamais ! » dit Robert.

Et en effet, l'indien allait tenter, non d'abandonner ses amis, mais de les sauver en se sacrifiant pour eux.

Thaouka était prêt ; il mordait son mors ; il bondissait ; ses yeux, pleins d'un feu superbe, jetaient des éclairs ; il avait compris son maître.

Glenarvan, au moment où l'indien saisissait la crinière de son cheval, lui prit le bras d'une main convulsive.

« Tu pars ? dit-il en montrant la plaine libre alors.

– Oui », fit l'indien, qui comprit le geste de son compagnon.

Puis il ajouta quelques mots espagnols qui signifiaient :

« Thaouka ! Bon cheval. Rapide. Entraînera les loups à sa suite.

– Ah ! Thalcave ! s'écria Glenarvan.

– Vite ! Vite ! » répondit l'indien, pendant que Glenarvan disait à Robert d'une voix brisée par l'émotion :

« Robert ! Mon enfant ! Tu l'entends ! Il veut se dévouer pour nous ! Il veut s'élancer dans la pampa, et détourner la rage des loups en l'attirant sur lui !

– Ami Thalcave, répondit Robert en se jetant aux pieds du patagon, ami Thalcave, ne nous quitte pas !

– Non ! dit Glenarvan, il ne nous quittera pas. »

Et se tournant vers l'indien :

« Partons ensemble, dit-il, en montrant les chevaux épouvantés et serrés contre les poteaux.

– Non, fit l'indien, qui ne se méprit pas sur le sens de ces paroles. Mauvaises bêtes. Effrayées. Thaouka. Bon cheval.

– Eh bien soit ! dit Glenarvan, Thalcave ne te quittera pas, Robert ! Il m'apprend ce que j'ai à faire ! à moi de partir ! à lui de rester près de toi. »

Puis, saisissant la bride de Thaouka :

« Ce sera moi, dit-il, qui partirai !

– Non, répondit tranquillement le patagon.

– Moi, te dis-je, s'écria Glenarvan, en lui arrachant la bride des mains, ce sera moi ! Sauve cet enfant ! Je te le confie, Thalcave ! »

Cependant Thalcave résistait. Cette discussion se prolongeait, et le danger croissait de seconde en seconde. Déjà les pieux rongés cédaient aux dents et aux griffes des loups. Ni Glenarvan ni Thalcave ne paraissaient vouloir céder. L'indien avait entraîné Glenarvan vers l'entrée de l'enceinte ; il lui montrait la plaine libre de loups ; dans son langage animé il lui faisait comprendre qu'il ne fallait pas perdre un instant ; que le danger, si la manœuvre ne réussissait pas, serait plus grand pour ceux qui restaient ; enfin que seul il connaissait assez Thaouka pour employer au salut commun ses merveilleuses qualités de légèreté et de vitesse. Glenarvan, aveuglé, s'entêtait et voulait se dévouer, quand soudain il fut repoussé violemment. Thaouka bondissait ; il se dressait sur ses pieds de derrière, et tout d'un coup, emporté, il franchit la barrière de feu et la lisière de cadavres, tandis qu'une voix d'enfant s'écriait : « Dieu vous sauve, *mylord* ! »

Et c'est à peine si Glenarvan et Thalcave eurent le temps d'apercevoir Robert qui, cramponné à la crinière de Thaouka, disparaissait dans les ténèbres.

« Robert ! Malheureux ! » s'écria Glenarvan.

Mais ces paroles, l'indien lui-même ne put les entendre. Un hurlement épouvantable éclata. Les loups rouges, lancés sur les traces du cheval, s'enfuyaient dans l'ouest avec une fantastique rapidité.

Thalcave et Glenarvan se précipitèrent hors de la *ramada*. Déjà la plaine avait repris sa tranquillité, et c'est à peine s'ils

purent entrevoir une ligne mouvante qui ondulait au loin dans les ombres de la nuit.

Glenarvan tomba sur le sol, accablé, désespéré, joignant les mains. Il regarda Thalcave. L'indien souriait avec son calme accoutumé.

« Thaouka. Bon cheval ! Enfant brave ! Il se sauvera ! répétait-il en approuvant d'un signe de la tête.

– Et s'il tombe ? dit Glenarvan.

– Il ne tombera pas ! »

Malgré la confiance de Thalcave, la nuit s'acheva pour le pauvre lord dans d'affreuses angoisses. Il voulait courir à la recherche de Robert ; mais l'indien l'arrêta ; il lui fit comprendre que les chevaux ne pouvaient le rejoindre, que Thaouka avait dû distancer ses ennemis, qu'on ne pourrait le retrouver dans les ténèbres, et qu'il fallait attendre le jour pour s'élancer sur les traces de Robert.

À quatre heures du matin, l'aube commença à poindre.

Le moment de partir était arrivé.

« En route », dit l'indien.

Glenarvan ne répondit pas, mais il sauta sur le cheval de Robert. Bientôt les deux cavaliers galopaient vers l'ouest, remontant la ligne droite dont leurs compagnons ne devaient pas s'écarter. Pendant une heure, ils allèrent ainsi à une vitesse prodigieuse, cherchant Robert des yeux, craignant à chaque pas

de rencontrer son cadavre ensanglanté. Glenarvan déchirait les flancs de son cheval sous l'éperon.

Enfin des coups de fusil se firent entendre, des détonations régulièrement espacées comme un signal de reconnaissance.

« Ce sont eux », s'écria Glenarvan.

Thalcave et lui communiquèrent à leurs chevaux une allure plus rapide encore, et, quelques instants après, ils rejoignirent le détachement conduit par Paganel. Un cri s'échappa de la poitrine de Glenarvan. Robert était là, vivant, bien vivant, porté par le superbe Thaouka, qui hennit de plaisir en revoyant son maître.

« Ah ! Mon enfant ! Mon enfant ! » s'écria Glenarvan, avec une indicible expression de tendresse.

Et Robert et lui, mettant pied à terre, se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis, ce fut au tour de l'indien de serrer sur sa poitrine le courageux fils du capitaine Grant.

« Il vit ! Il vit ! s'écriait Glenarvan.

– Oui ! répondit Robert, et grâce à Thaouka ! »

L'indien n'avait pas attendu cette parole de reconnaissance pour remercier son cheval, et, en ce moment, il lui parlait, il l'embrassait, comme si un sang humain eût coulé dans les veines du fier animal.

Puis, se retournant vers Paganel, il lui montra le jeune Robert :

« Un brave ! » dit-il.

Cependant, Glenarvan disait à Robert en l'entourant de ses bras :

« Pourquoi, mon fils, pourquoi n'as-tu pas laissé Thalcave ou moi tenter cette dernière chance de te sauver ?

– *Mylord*, répondit l'enfant avec l'accent de la plus vive reconnaissance, n'était-ce pas à moi de me dévouer ? Thalcave m'a déjà sauvé la vie ! Et vous, vous allez sauver mon père. »

Chapitre XX

Les plaines argentines

Après les premiers épanchements du retour, Paganel, Austin, Wilson, Mulrady, tous ceux qui étaient restés en arrière, sauf peut-être le major Mac Nabbs, s'aperçurent d'une chose, c'est qu'ils mouraient de soif. Fort heureusement, la Guamini coulait à peu de distance. On se remit donc en route, et à sept heures du matin la petite troupe arriva près de l'enceinte. À voir ses abords jonchés des cadavres des loups, il fut facile de comprendre la violence de l'attaque et la vigueur de la défense.

Bientôt les voyageurs, abondamment rafraîchis, se livrèrent à un déjeuner phénoménal dans l'enceinte de la *ramada*. Les filets de nandou furent déclarés excellents, et le tatou, rôti dans sa carapace, un mets délicieux.

« En manger raisonnablement, dit Paganel, ce serait de l'ingratitude envers la providence, il faut en manger trop. »

Et il en mangea trop, et ne s'en porta pas plus mal, grâce à l'eau limpide de la Guamini, qui lui parut posséder des qualités digestives d'une grande supériorité.

À dix heures du matin, Glenarvan, ne voulant pas renouveler les fautes d'Annibal à Capoue, donna le signal du départ. Les outres de cuir furent remplies d'eau, et l'on partit. Les chevaux bien restaurés montrèrent beaucoup d'ardeur, et, presque tout le temps, ils se maintinrent à l'allure du petit galop de chasse. Le pays plus humide devenait aussi plus fertile, mais

toujours désert. Nul incident ne se produisit pendant les journées du 2 et du 3 novembre, et le soir, les voyageurs, rompus déjà aux fatigues des longues marches, campèrent à la limite des pampas, sur les frontières de la province de Buenos-Ayres. Ils avaient quitté la baie de Talcahuano le 14 octobre ; ainsi donc, en vingt-deux jours, quatre cent cinquante milles, c'est-à-dire près des deux tiers du chemin, se trouvaient heureusement franchis.

Le lendemain matin, on dépassa la ligne conventionnelle qui sépare les plaines argentines de la région des pampas. C'est là que Thalcave espérait rencontrer les caciques aux mains desquels il ne doutait pas de trouver Harry Grant et ses deux compagnons d'esclavage.

Des quatorze provinces qui composent la république argentine, celle de Buenos-Ayres est à la fois la plus vaste et la plus peuplée. Sa frontière confine aux territoires indiens du sud, entre le soixante-quatrième et le soixante-cinquième degré.

Son territoire est étonnamment fertile. Un climat particulièrement salubre règne sur cette plaine couverte de graminées et de plantes arborescentes légumineuses, qui présente une horizontalité presque parfaite jusqu'au pied des sierras Tandil et Tapalquem.

Depuis qu'ils avaient quitté la Guamini, les voyageurs constataient, non sans grande satisfaction, une amélioration notable dans la température. Sa moyenne ne dépassait pas dix-sept degrés centigrades, grâce aux vents violents et froids de la Patagonie qui agitent incessamment les ondes atmosphériques. Bêtes et gens n'avaient donc aucun motif de se plaindre, après avoir tant souffert de la sécheresse et de la chaleur. On s'avançait avec ardeur et confiance. Mais, quoi qu'en eût dit Thalcave, le pays semblait être entièrement inhabité, ou, pour employer un mot plus juste, « déshabité. »

Souvent la ligne de l'est côtoya ou coupa des petites lagunes, faites tantôt d'eaux douces, tantôt d'eaux saumâtres.

Sur les bords et à l'abri des buissons sautillaient de légers roitelets et chantaient de joyeuses alouettes, en compagnie des « tangaras », ces rivaux en couleurs des colibris étincelants. Ces jolis oiseaux battaient gaiement de l'aile sans prendre garde aux étourneaux militaires qui paradaient sur les berges avec leurs épaulettes et leurs poitrines rouges. Aux buissons épineux se balançait, comme un hamac de créole, le nid mobile des « annubis », et sur le rivage des lagunes, de magnifiques flamants, marchant en troupe régulière, déployaient au vent leurs ailes couleur de feu. On apercevait leurs nids groupés par milliers, en forme de cônes tronqués d'un pied de haut, qui formaient comme une petite ville. Les flamants ne se dérangeaient pas trop à l'approche des voyageurs. Ce qui ne fit pas le compte du savant Paganel.

« Depuis longtemps, dit-il au major, je suis curieux de voir voler un flamant.

– Bon ! dit le major.

– Or, puisque j'en trouve l'occasion, j'en profite.

– Profitez-en, Paganel.

– Venez avec moi, major. Viens aussi, Robert. J'ai besoin de témoins. »

Et Paganel, laissant ses compagnons marcher en avant, se dirigea, suivi de Robert Grant et du major, vers la troupe des phénicoptères.

Arrivé à bonne portée, il tira un coup de fusil à poudre, car il n'aurait pas versé inutilement le sang d'un oiseau, et tous les flamants de s'envoler d'un commun accord, pendant que Paganel les observait attentivement à travers ses lunettes.

« Eh bien, dit-il au major quand la troupe eut disparu, les avez-vous vus voler ?

– Oui certes, répondit Mac Nabbs, et, à moins d'être aveugle, on ne pouvait faire moins.

– Avez-vous trouvé qu'en volant ils ressemblaient à des flèches empennées ?

– Pas le moins du monde.

– Pas du tout, ajouta Robert.

– J'en étais sûr ! reprit le savant d'un air de satisfaction. Cela n'a pas empêché le plus orgueilleux des gens modestes, mon illustre compatriote Chateaubriand, d'avoir fait cette comparaison inexacte entre les flamants et les flèches ! Ah ! Robert, la comparaison, vois-tu bien, c'est la plus dangereuse figure de rhétorique que je connaisse. Défie-t'en toute la vie, et ne l'emploie qu'à la dernière extrémité.

– Ainsi vous êtes satisfait de votre expérience ? dit le major.

– Enchanté.

– Et moi aussi ; mais pressons nos chevaux, car votre illustre Chateaubriand nous a mis d'un mille en arrière. »

Lorsqu'il eut rejoint ses compagnons, Paganel trouva Glenarvan en grande conversation avec l'indien qu'il ne semblait pas comprendre. Thalcave s'était souvent arrêté pour observer l'horizon, et chaque fois son visage avait exprimé un assez vif étonnement. Glenarvan, ne voyant pas auprès de lui son interprète ordinaire, avait essayé, mais en vain, d'interroger l'indien. Aussi, du plus loin qu'il aperçut le savant, il lui cria :

« Arrivez donc, ami Paganel, Thalcave et moi, nous ne parvenons guère à nous entendre ! »

Paganel s'entretint pendant quelques minutes avec le patagon, et se retournant vers Glenarvan :

« Thalcave, lui dit-il, s'étonne d'un fait qui est véritablement bizarre.

– Lequel ?

– C'est de ne rencontrer ni indiens ni traces d'indiens dans ces plaines, qui sont ordinairement sillonnées de leurs bandes, soit qu'ils chassent devant eux le bétail volé aux estancias, soit qu'ils aillent jusqu'aux Andes vendre leurs tapis de *zorillo* et leurs fouets en cuir tressé.

– Et à quoi Thalcave attribue-t-il cet abandon ?

– Il ne saurait le dire ; il s'en étonne, voilà tout.

– Mais quels indiens comptait-il trouver dans cette partie des pampas ?

– Précisément ceux qui ont eu des prisonniers étrangers entre leurs mains, ces indigènes que commandent les caciques Calfoucoura, Catriel ou Yanchetruz.

– Quels sont ces gens-là ?

– Des chefs de bandes qui étaient tout-puissants il y a une trentaine d'années, avant qu'ils eussent été rejetés au delà des sierras. Depuis cette époque, ils se sont soumis autant qu'un indien peut se soumettre, et ils battent la plaine de la Pampasie aussi bien que la province de Buenos-Ayres. Je m'étonne donc avec Thalcave de ne pas rencontrer leurs traces dans un pays où ils font généralement le métier de *salteadores*.

– Mais alors, demanda Glenarvan, quel parti devons-nous prendre ?

– Je vais le savoir », répondit Paganel.

Et après quelques instants de conversation avec Thalcave, il dit :

« Voici son avis, qui me paraît fort sage. Il faut continuer notre route à l'est jusqu'au fort Indépendance, – c'est notre chemin, – et là, si nous n'avons pas de nouvelles du capitaine Grant, nous saurons du moins ce que sont devenus les indiens de la plaine argentine.

– Ce fort Indépendance est-il éloigné ? répondit Glenarvan.

– Non, il est situé dans la sierra Tandil, à une soixantaine de milles.

– Et nous y arriverons ?...

– Après-demain soir. »

Glenarvan fut assez déconcerté de cet incident. Ne pas trouver un indien dans les pampas, c'était à quoi on se fût le moins attendu. Il y en a trop ordinairement. Il fallait donc qu'une circonstance toute spéciale les eût écartés. Mais, chose grave surtout, si Harry Grant était prisonnier de l'une de ces tribus, il avait été entraîné dans le nord ou dans le sud ? Ce doute ne laissa pas d'inquiéter Glenarvan. Il s'agissait de conserver à tout prix la piste du capitaine. Enfin, le mieux était de suivre l'avis de Thalcave et d'atteindre le village de Tandil. Là, du moins, on trouverait à qui parler.

Vers quatre heures du soir, une colline, qui pouvait passer pour une montagne dans un pays si plat, fut signalée à l'horizon. C'était la sierra Tapalquem, au pied de laquelle les voyageurs campèrent la nuit suivante. Le passage de cette sierra se fit le lendemain le plus facilement du monde. On suivait des ondulations sablonneuses d'un terrain à pentes douces. Une pareille sierra ne pouvait être prise au sérieux par des gens qui avaient franchi la cordillère des Andes, et les chevaux ralentirent à peine leur rapide allure.

À midi, on dépassait le fort abandonné de Tapalquem, premier anneau de cette chaîne de fortins tendue sur la lisière du sud contre les indigènes pillards. Mais d'indiens, on n'en rencontra pas l'ombre, à la surprise croissante de Thalcave. Cependant, vers le milieu du jour, trois coureurs des plaines, bien montés et bien armés, observèrent un instant la petite troupe ; mais ils ne se laissèrent pas approcher, et s'enfuirent avec une incroyable rapidité. Glenarvan était furieux.

« Des gauchos », dit le patagon, en donnant à ces indigènes la dénomination qui avait amené une discussion entre le major et Paganel.

« Ah ! Des gauchos, répondit Mac Nabbs. Eh bien, Paganel, le vent du nord ne souffle pas aujourd'hui. Qu'est-ce que vous pensez de ces animaux-là ?

– Je pense qu'ils ont l'air de fameux bandits, répondit Paganel.

– Et de là à en être, mon cher savant ?

– Il n'y a qu'un pas, mon cher major ! »

L'aveu de Paganel fut suivi d'un rire général qui ne le déconcerta point, et il fit même, à l'occasion de ces indiens, une très curieuse observation.

« J'ai lu quelque part, dit-il, que chez l'arabe la bouche a une rare expression de férocité, tandis que l'expression humaine se trouve dans le regard. Eh bien, chez le sauvage américain, c'est tout le contraire. Ces gens-là ont l'œil particulièrement méchant. »

Un physionomiste de profession n'eût pas mieux dit pour caractériser la race indienne.

Cependant, d'après les ordres de Thalcave, on marchait en peloton serré ; quelque désert que fût le pays, il fallait se défier des surprises ; mais la précaution fut inutile, et le soir même on campait dans une vaste *tolderia* abandonnée, où le cacique Catriel réunissait ordinairement ses bandes d'indigènes. À l'inspection du terrain, au défaut de traces récentes, le patagon

reconnut que la *tolderia* n'avait pas été occupée depuis longtemps.

Le lendemain, Glenarvan et ses compagnons se retrouvaient dans la plaine : les premières estancias qui avoisinent la sierra Tandil furent aperçues ; mais Thalcave résolut de ne pas s'y arrêter et de marcher droit au fort Indépendance, où il voulait se renseigner, particulièrement sur la situation singulière de ce pays abandonné.

Les arbres, si rares, depuis la cordillère, reparurent alors, la plupart plantés après l'arrivée des européens sur le territoire américain. Il y avait là des *azedarachs*, des pêchers, des peupliers, des saules, des acacias, qui poussaient tout seuls, vite et bien. Ils entouraient généralement les « corrales », vastes enceintes à bétail garnies de pieux. Là paissaient et s'engraissaient par milliers bœufs, moutons, vaches et chevaux, marqués au fer chaud de l'estampille du maître, tandis que de grands chiens vigilants et nombreux veillaient aux alentours. Le sol un peu salin qui s'étend au pied des montagnes convient admirablement aux troupeaux et produit un fourrage excellent. On le choisit donc de préférence pour l'établissement des estancias, qui sont dirigées par un majordome et un contremaître, ayant sous leurs ordres quatre péons pour mille têtes de bétail.

Ces gens-là mènent la vie des grands pasteurs de la bible ; leurs troupeaux sont aussi nombreux, plus nombreux peut-être, que ceux dont s'emplissaient les plaines de la Mésopotamie ; mais ici la famille manque au berger, et les grands « estanceros » de la pampa ont tout du grossier marchand de bœufs, rien du patriarche des temps bibliques.

C'est ce que Paganel expliqua fort bien à ses compagnons, et, à ce sujet, il se livra à une discussion anthropologique pleine

d'intérêt sur la comparaison des races. Il parvint même à intéresser le major, qui ne s'en cacha point.

Paganel eut aussi l'occasion de faire observer un curieux effet de mirage très commun dans ces plaines horizontales : les estancias, de loin, ressemblaient à de grandes îles ; les peupliers et les saules de leur lisière semblaient réfléchis dans une eau limpide qui fuyait devant les pas des voyageurs ; mais l'illusion était si parfaite que l'œil ne pouvait s'y habituer.

Pendant cette journée du 6 novembre, on rencontra plusieurs estancias, et aussi un ou deux saladeros.

C'est là que le bétail, après avoir été engraissé au milieu de succulents pâturages, vient tendre la gorge au couteau du boucher. Le saladero, ainsi que son nom l'indique, est l'endroit où se salent les viandes. C'est à la fin du printemps que commencent ces travaux répugnants. Les « saladeros » vont alors chercher les animaux au corral ; ils les saisissent avec le *lazo*, qu'ils manient habilement, et les conduisent au saladero ; là, bœufs, taureaux, vaches, moutons sont abattus par centaines, écorchés et décharnés. Mais souvent les taureaux ne se laissent pas prendre sans résistance.

L'écorcheur se transforme alors en toréador, et ce métier périlleux, il le fait avec une adresse et, il faut le dire, une férocité peu communes. En somme, cette boucherie présente un affreux spectacle. Rien de repoussant comme les environs d'un saladero ; de ces enceintes horribles s'échappent, avec une atmosphère chargée d'émanations fétides, des cris féroces d'écorcheurs, des aboiements sinistres de chiens, des hurlements prolongés de bêtes expirantes, tandis que les urubus et les auras, grands vautours de la plaine argentine, venus par milliers de vingt lieues à la ronde, disputent aux bouchers les débris encore palpitants de leurs victimes. Mais en ce moment les saladeros étaient muets, paisibles et inhabités.

L'heure de ces immenses tueries n'avait pas encore sonné.

Thalcave pressait la marche ; il voulait arriver le soir même au fort Indépendance ; les chevaux, excités par leurs maîtres et suivant l'exemple de Thaouka, volaient à travers les hautes graminées du sol. On rencontra plusieurs fermes crénelées et défendues par des fossés profonds ; la maison principale était pourvue d'une terrasse du haut de laquelle les habitants, organisés militairement, peuvent faire le coup de fusil avec les pillards de la plaine. Glenarvan eût peut-être trouvé là les renseignements qu'il cherchait, mais le plus sûr était d'arriver au village de Tandil. On ne s'arrêta pas. On passa à gué le rio de los Huesos, et, quelques milles plus loin, le Chapaléofu. Bientôt la sierra Tandil offrit au pied des chevaux le talus gazonné de ses premières pentes, et, une heure après, le village apparut au fond d'une gorge étroite, dominée par les murs crénelés du fort Indépendance.

Chapitre XXI

Le fort Indépendance

La sierra Tandil est élevée de mille pieds au-dessus du niveau de la mer ; c'est une chaîne primordiale, c'est-à-dire antérieure à toute création organique et métamorphique, en ce sens que sa texture et sa composition se sont peu à peu modifiées sous l'influence de la chaleur interne.

Elle est formée d'une succession semi-circulaire de collines de gneiss couvertes de gazon. Le district de Tandil, auquel elle a donné son nom, comprend tout le sud de la province de Buenos-Ayres, et se délimite par un versant qui envoie vers le nord les rios nés sur ses pentes.

Ce district renferme environ quatre mille habitants, et son chef-lieu est le village de Tandil, situé au pied des croupes septentrionales de la sierra, sous la protection du fort Indépendance ; sa position est assez heureuse sur l'important ruisseau du Chapaléofu. Particularité singulière et que ne pouvait ignorer Paganel, ce village est spécialement peuplé de basques français et de colons italiens. Ce fut en effet la France qui fonda les premiers établissements étrangers dans cette portion inférieure de la Plata. En 1828, le fort Indépendance, destiné à protéger le pays contre les invasions réitérées des indiens, fut élevé par les soins du français Parchappe. Un savant de premier ordre le seconda dans cette entreprise, Alcide d'Orbigny, qui a le mieux connu, étudié et décrit tous les pays méridionaux de l'Amérique du sud.

C’est un point assez important que ce village de Tandil. Au moyen de ses « galeras », grandes charrettes à bœufs très propres à suivre les routes de la plaine, il communique en douze jours avec Buenos-Ayres ; de là un commerce assez actif :

Le village envoie à la ville le bétail de ses estancias, les salaisons de ses saladeros, et les produits très curieux de l’industrie indienne, tels que les étoffes de coton, les tissus de laine, les ouvrages si recherchés des tresseurs de cuir, etc.

Aussi Tandil, sans compter un certain nombre de maisons assez confortables, renferme-t-il des écoles et des églises, pour s’instruire dans ce monde et dans l’autre.

Paganel, après avoir donné ces détails, ajouta que les renseignements ne pourraient manquer au village de Tandil ; le fort, d’ailleurs, est toujours occupé par un détachement de troupes nationales. Glenarvan fit donc mettre les chevaux à l’écurie d’une « fonda » d’assez bonne apparence ; puis Paganel, le major, Robert et lui, sous la conduite de Thalcave, se dirigèrent vers le fort Indépendance. Après quelques minutes d’ascension sur une des croupes de la sierra, ils arrivèrent à la poterne, assez mal gardée par une sentinelle argentine. Ils passèrent sans difficulté, ce qui indiquait une grande incurie ou une extrême sécurité.

Quelques soldats faisaient alors l’exercice sur l’esplanade du fort ; mais le plus âgé de ces soldats avait vingt ans, et le plus jeune sept à peine. À vrai dire, c’était une douzaine d’enfants et de jeunes garçons, qui s’escrimaient assez proprement. Leur uniforme consistait en une chemise rayée, nouée à la taille par une ceinture de cuir ; de pantalon, de culotte ou de kilt écossais, il n’était point question ; la douceur de la température autorisait d’ailleurs la légèreté relative de ce costume. Et d’abord, Paganel eut bonne idée d’un gouvernement qui ne se ruinait pas en galons. Chacun de ces jeunes bambins portait un fusil à

percussion et un sabre, le sabre trop long et le fusil trop lourd pour les petits.

Tous avaient la figure basanée, et un certain air de famille. Le caporal instructeur qui les commandait leur ressemblait aussi. Ce devaient être, et c'étaient en effet, douze frères qui paradaient sous les ordres du treizième.

Paganel ne s'en étonna pas ; il connaissait sa statistique argentine, et savait que dans le pays la moyenne des enfants dépasse neuf par ménage ; mais ce qui le surprit fort, ce fut de voir ces petits exécuter avec une précision parfaite les principaux mouvements de la charge en douze temps. Souvent même, les commandements du caporal se faisaient dans la langue maternelle du savant géographe.

« Voilà qui est particulier », dit-il.

Mais Glenarvan n'était pas venu au fort Indépendance pour voir des bambins faire l'exercice, encore moins pour s'occuper de leur nationalité ou de leur origine. Il ne laissa donc pas à Paganel le temps de s'étonner davantage, et il le pria de demander le chef de la garnison. Paganel s'exécuta, et l'un des soldats argentins se dirigea vers une petite maison qui servait de caserne.

Quelques instants après, le commandant parut en personne. C'était un homme de cinquante ans, vigoureux, l'air militaire, les moustaches rudes, la pommette des joues saillante, les cheveux grisonnants, l'œil impérieux, autant du moins qu'on en pouvait juger à travers les tourbillons de fumée qui s'échappaient de sa pipe à court tuyau. Sa démarche rappela fort à Paganel la tournure *sui generis* des vieux sous-officiers de son pays.

Thalcave, s'adressant au commandant, lui présenta lord Glenarvan et ses compagnons. Pendant qu'il parlait, le commandant ne cessait de dévisager Paganel avec une persistance assez embarrassante.

Le savant ne savait où le troupier voulait en venir, et il allait l'interroger, quand l'autre lui prit la main sans façon, et dit d'une voix joyeuse dans la langue du géographe :

« Un français ?

– Oui ! Un français ! répondit Paganel.

– Ah ! Enchanté ! Bienvenu ! Bienvenu ! Suis français aussi, répéta le commandant en secouant le bras du savant avec une vigueur inquiétante.

– Un de vos amis ? demanda le major à Paganel.

– Parbleu ! répondit celui-ci avec une certaine fierté, on a des amis dans les cinq parties du monde. »

Et après avoir dégagé sa main, non sans peine, de l'étau vivant qui la broyait, il entra en conversation réglée avec le vigoureux commandant.

Glenarvan aurait bien voulu placer un mot qui eût rapport à ses affaires, mais le militaire racontait son histoire, et il n'était pas d'humeur à s'arrêter en route. On voyait que ce brave homme avait quitté la France depuis longtemps ; sa langue maternelle ne lui était plus familière, et il avait oublié sinon les mots, du moins la manière de les assembler. Il parlait à peu près comme un nègre des colonies françaises. En effet, et ainsi que ses visiteurs ne tardèrent pas à l'apprendre, le commandant du

fort Indépendance était un sergent français, ancien compagnon de Parchappe.

Depuis la fondation du fort, en 1828, il ne l'avait plus quitté, et actuellement il le commandait avec l'agrément du gouvernement argentin. C'était un homme de cinquante ans, un basque ; il se nommait Manuel Ipharaguerre. On voit que, s'il n'était pas espagnol, il l'avait échappé belle. Un an après son arrivée dans le pays, le sergent Manuel se fit naturaliser, prit du service dans l'armée argentine et épousa une brave indienne, qui nourrissait alors deux jumeaux de six mois. Deux garçons, bien entendu, car la digne compagne du sergent ne se serait pas permis de lui donner des filles. Manuel ne concevait pas d'autre état que l'état militaire, et il espérait bien, avec le temps et l'aide de Dieu, offrir à la république une compagnie de jeunes soldats tout entière.

« Vous avez vu ! dit-il. Charmants ! Bons soldats. José ! Juan ! Miquele ! Pepe ! Pepe, sept ans ! mâche déjà sa cartouche ! »

Pepe, s'entendant complimenter, rassembla ses deux petits pieds et présenta les armes avec une grâce parfaite.

« Il ira bien ! ajouta le sergent. Un jour, colonel major ou brigadier général ! »

Le sergent Manuel se montrait si enchanté qu'il n'y avait à le contredire ni sur la supériorité du métier des armes, ni sur l'avenir réservé à sa belliqueuse progéniture. Il était heureux, et, comme l'a dit Goethe : « Rien de ce qui nous rend heureux n'est illusion. »

Toute cette histoire dura un bon quart d'heure, au grand étonnement de Thalcave. L'indien ne pouvait comprendre que

tant de paroles sortissent d'un seul gosier. Personne n'interrompit le commandant.

Mais comme il faut bien qu'un sergent, même un sergent français finisse par se taire, Manuel se tut enfin, non sans avoir obligé ses hôtes à le suivre dans sa demeure. Ceux-ci se résignèrent à être présentés à Mme Ipharaguerre, qui leur parut être « une bonne personne », si cette expression du vieux monde peut s'employer toutefois, à propos d'une indienne.

Puis, quand on eut fait toutes ses volontés, le sergent demanda à ses hôtes ce qui lui procurait l'honneur de leur visite. C'était l'instant ou jamais de s'expliquer. Paganel lui raconta en français tout ce voyage à travers les pampas et termina en demandant la raison pour laquelle les indiens avaient abandonné le pays.

« Ah !... Personne !... répondit le sergent en haussant les épaules. Effectivement !... Personne !... Nous autres, bras croisés... Rien à faire !

– Mais pourquoi ?

– Guerre.

– Guerre ?

– Oui ! Guerre civile...

– Guerre civile ?... reprit Paganel, qui, sans y prendre garde, se mettait à « parler nègre. »

– Oui, guerre entre Paraguayens et Buenos-Ayriens, répondit le sergent.

– Eh bien ?

– Eh bien, indiens tous dans le nord, sur les derrières du général Flores. Indiens pillards, pillent.

– Mais les caciques ?

– Caciques avec eux.

– Quoi ! Catriel.

– Pas de Catriel.

– Et Calfoucoura ?

– Point de Calfoucoura.

– Et Yanchetruz ?

– Plus de Yanchetruz ! »

Cette réponse fut rapportée à Thalcave, qui secoua la tête d'un air approbatif. En effet, Thalcave l'ignorait ou l'avait oublié, une guerre civile, qui devait entraîner plus tard l'intervention du Brésil, décimait les deux partis de la république.

Les indiens ont tout à gagner à ces luttes intestines, et ils ne pouvaient manquer de si belles occasions de pillage. Aussi le sergent ne se trompait-il pas en donnant à l'abandon des pampas cette raison d'une guerre civile qui se faisait dans le nord des provinces argentines.

Mais cet événement renversait les projets de Glenarvan, dont les plans se trouvaient ainsi déjoués. En effet, si Harry Grant était prisonnier des caciques, il avait dû être entraîné avec eux jusqu'aux frontières du nord.

Dès lors, où et comment le retrouver ? Fallait-il tenter une recherche périlleuse, et presque inutile, jusqu'aux limites septentrionales de la pampa ?

C'était une résolution grave, qui devait être sérieusement débattue.

Cependant, une question importante pouvait encore être posée au sergent, et ce fut le major qui songea à la faire pendant que ses amis se regardaient en silence.

« Le sergent avait-il entendu dire que des européens fussent retenus prisonniers par les caciques de la pampa ? »

Manuel réfléchit pendant quelques instants, en homme qui fait appel à ses souvenirs.

« Oui, dit-il enfin.

– Ah ! » fit Glenarvan, se rattachant à un nouvel espoir.

Paganel, Mac Nabbs, Robert et lui entouraient le sergent.

« Parlez ! Parlez ! disaient-ils en le considérant d'un œil avide.

– Il y a quelques années, répondit Manuel, oui… C'est cela… Prisonniers européens… Mais jamais vus…

– Quelques années, reprit Glenarvan, vous vous trompez… La date du naufrage est précise… Le *Britannia* s'est perdu en juin 1862… Il y a donc moins de deux ans.

– Oh ! Plus que cela, *mylord*.

– Impossible, s'écria Paganel.

– Si vraiment ! C'était à la naissance de Pepe… Il s'agissait de deux hommes.

– Non, trois ! dit Glenarvan.

– Deux ! répliqua le sergent d'un ton affirmatif.

– Deux ! dit Glenarvan très surpris. Deux anglais ?

– Non pas, répondit le sergent. Qui parle d'anglais ? Non… Un français et un italien.

– Un italien qui fut massacré par les Poyuches ? s'écria Paganel.

– Oui ! Et j'ai appris depuis… Français sauvé.

– Sauvé ! s'écria le jeune Robert, dont la vie était suspendue aux lèvres du sergent.

– Oui, sauvé des mains des indiens », répondit Manuel.

Chacun regardait le savant, qui se frappait le front d'un air désespéré.

« Ah ! Je comprends, dit-il enfin, tout est clair, tout s'explique !

– Mais de quoi s'agit-il ? demanda Glenarvan, aussi inquiet qu'impatienté.

– Mes amis, répondit Paganel, en prenant les mains de Robert, il faut nous résigner à une grave déconvenue ! Nous avons suivi une fausse piste ! Il ne s'agit point ici du capitaine, mais d'un de mes compatriotes, dont le compagnon, Marco Vazello, fut effectivement assassiné par les Poyuches, d'un français qui plusieurs fois accompagna ces cruels indiens jusqu'aux rives du Colorado, et qui, après s'être heureusement échappé de leurs mains, a revu la France. En croyant suivre les traces d'Harry Grant, nous sommes tombés sur celles du jeune Guinnard. »

Un profond silence accueillit cette déclaration.

L'erreur était palpable. Les détails donnés par le sergent, la nationalité du prisonnier, le meurtre de son compagnon, son évasion des mains des indiens, tout s'accordait pour la rendre évidente.

Glenarvan regardait Thalcave d'un air décontenancé. L'indien prit alors la parole :

« N'avez-vous jamais entendu parler de trois anglais captifs ? demanda-t-il au sergent français.

– Jamais, répondit Manuel… On l'aurait appris à Tandil… Je le saurais… Non, cela n'est pas… »

Glenarvan, après cette réponse formelle, n'avait rien à faire au fort Indépendance. Ses amis et lui se retirèrent donc, non

sans avoir remercié le sergent et échangé quelques poignées de main avec lui.

Glenarvan était désespéré de ce renversement complet de ses espérances. Robert marchait près de lui sans rien dire, les yeux humides de larmes.

Glenarvan ne trouvait pas une seule parole pour le consoler. Paganel gesticulait en se parlant à lui-même. Le major ne desserrait pas les lèvres. Quant à Thalcave, il paraissait froissé dans son amour-propre d'indien de s'être égaré sur une fausse piste. Personne, cependant, ne songeait à lui reprocher une erreur si excusable.

On rentra à la fonda.

Le souper fut triste. Certes, aucun de ces hommes courageux et dévoués ne regrettait tant de fatigues inutilement supportées, tant de dangers vainement encourus. Mais chacun voyait s'anéantir en un instant tout espoir de succès. En effet, pouvait-on rencontrer le capitaine Grant entre la sierra Tandil et la mer ? Non. Le sergent Manuel, si quelque prisonnier fût tombé aux mains des indiens sur les côtes de l'Atlantique, en aurait été certainement informé. Un événement de cette nature ne pouvait échapper à l'attention des indigènes qui font un commerce suivi de Tandil à Carmen, à l'embouchure de rio Negro. Or, entre trafiquants de la plaine argentine, tout se sait, et tout se dit. Il n'y avait donc plus qu'un parti à prendre : rejoindre, et sans tarder, le *Duncan*, au rendez-vous assigné de la pointe Medano.

Cependant, Paganel avait demandé à Glenarvan le document sur la foi duquel leurs recherches s'étaient si malheureusement égarées. Il le relisait avec une colère peu

dissimulée. Il cherchait à lui arracher une interprétation nouvelle.

« Ce document est pourtant bien clair ! répétait Glenarvan. Il s'explique de la manière la plus catégorique sur le naufrage du capitaine et sur le lieu de sa captivité !

– Eh bien, non ! répondit le géographe en frappant la table du poing, cent fois non ! Puisque Harry Grant n'est pas dans les pampas, il n'est pas en Amérique. Or, où il est, ce document doit le dire, et il le dira, mes amis, ou je ne suis plus Jacques Paganel ! »

Chapitre XXII

La crue

Une distance de cent cinquante milles sépare le fort Indépendance des rivages de l'Atlantique.

À moins de retards imprévus, et certainement improbables, Glenarvan, en quatre jours, devait avoir rejoint le *Duncan*. Mais revenir à bord sans le capitaine Grant, après avoir si complètement échoué dans ses recherches, il ne pouvait se faire à cette idée. Aussi, le lendemain, ne songea-t-il pas à donner ses ordres pour le départ. Ce fut le major qui prit sur lui de faire seller les chevaux, de renouveler les provisions, et d'établir les relèvements de route. Grâce à son activité, la petite troupe, à huit heures du matin, descendait les croupes gazonnées de la sierra Tandil.

Glenarvan, Robert à ses côtés, galopait sans mot dire ; son caractère audacieux et résolu ne lui permettait pas d'accepter cet insuccès d'une âme tranquille ; son cœur battait à se rompre, et sa tête était en feu. Paganel, agacé par la difficulté, retournait de toutes les façons les mots du document pour en tirer un enseignement nouveau.

Thalcave, muet, laissait à Thaouka le soin de le conduire. Le major, toujours confiant, demeurait solide au poste, comme un homme sur lequel le découragement ne saurait avoir de prise. Tom Austin et ses deux matelots partageaient l'ennui de leur maître. À un moment où un timide lapin traversa devant eux les sentiers de la sierra, les superstitieux écossais se regardèrent.

« Un mauvais présage, dit Wilson.

– Oui, dans les Highlands, répondit Mulrady.

– Ce qui est mauvais dans les Highlands n’est pas meilleur ici », répliqua sentencieusement Wilson.

Vers midi, les voyageurs avaient franchi la sierra Tandil et retrouvaient les plaines largement ondulées qui s’étendent jusqu’à la mer. À chaque pas, des rios limpides arrosaient cette fertile contrée et allaient se perdre au milieu de hauts pâturages. Le sol reprenait son horizontalité normale, comme l’océan après une tempête. Les dernières montagnes de la Pampasie argentine étaient passées, et la prairie monotone offrait au pas des chevaux son long tapis de verdure.

Le temps jusqu’alors avait été beau. Mais le ciel, ce jour-là, prit un aspect peu rassurant. Les masses de vapeurs, engendrées par la haute température des journées précédentes et disposées par nuages épais, promettaient de se résoudre en pluies torrentielles. D’ailleurs, le voisinage de l’Atlantique et le vent d’ouest qui y règne en maître rendaient le climat de cette contrée particulièrement humide. On le voyait bien à sa fertilité, à la grasse abondance de ses pâturages et à leur sombre verdeur. Cependant, ce jour-là du moins, les larges nues ne crevèrent pas, et, le soir, les chevaux, après avoir allégrement fourni une traite de quarante milles, s’arrêtèrent au bord de profondes « canadas », immenses fossés naturels remplis d’eau. Tout abri manquait. Les *poncho*s servirent à la fois de tentes et de couvertures, et chacun s’endormit sous un ciel menaçant, qui s’en tint aux menaces, fort heureusement.

Le lendemain, à mesure que la plaine s’abaissait, la présence des eaux souterraines se trahit plus sensiblement

encore ; l’humidité suintait par tous les pores du sol. Bientôt de larges étangs, les uns déjà profonds, les autres commençant à se former, coupèrent la route de l’est. Tant qu’il ne s’agit que de « lagunas », amas d’eau bien circonscrits et libres de plantes aquatiques, les chevaux purent aisément s’en tirer ; mais avec ces bourbiers mouvants, nommés « penganos », ce fut plus difficile ; de hautes herbes les obstruaient, et pour reconnaître le péril, il fallait y être engagé.

Ces fondrières avaient été déjà fatales à plus d’un être vivant. En effet, Robert, qui s’était porté en avant d’un demi-mille, revint au galop, et s’écria :

« Monsieur Paganel ! Monsieur Paganel ! Une forêt de cornes !

– Quoi ! répondit le savant, tu as trouvé une forêt de cornes ?

– Oui, oui, tout au moins un taillis.

– Un taillis ! Tu rêves, mon garçon, répliqua Paganel en haussant les épaules.

– Je ne rêve pas, reprit Robert, et vous verrez vous-même ! Voilà un singulier pays ! on y sème des cornes, et elles poussent comme du blé ! Je voudrais bien en avoir de la graine !

– Mais il parle sérieusement, dit le major.

– Oui, monsieur le major, vous allez bien voir. »

Robert ne s’était pas trompé, et bientôt on se trouva devant un immense champ de cornes, régulièrement plantées, qui

s'étendait à perte de vue. C'était un véritable taillis, bas et serré, mais étrange.

« Eh bien ? dit Robert.

– Voilà qui est particulier, répondit Paganel en se tournant vers l'indien et l'interrogeant.

– Les cornes sortent de terre, dit Thalcave, mais les bœufs sont dessous.

– Quoi ! s'écria Paganel, il y a là tout un troupeau enlisé dans cette boue ?

– Oui », fit le patagon.

En effet, un immense troupeau avait trouvé la mort sous ce sol ébranlé par sa course ; des centaines de bœufs venaient de périr ainsi, côte à côte, étouffés dans la vaste fondrière. Ce fait, qui se produit quelquefois dans la plaine argentine, ne pouvait être ignoré de l'indien, et c'était un avertissement dont il convenait de tenir compte. On tourna l'immense hécatombe, qui eût satisfait les dieux les plus exigeants de l'antiquité, et, une heure après, le champ de cornes restait à deux milles en arrière.

Thalcave observait avec une certaine anxiété cet état de choses qui ne lui semblait pas ordinaire.

Il s'arrêtait souvent et se dressait sur ses étriers. Sa grande taille lui permettait d'embrasser du regard un vaste horizon ; mais, n'apercevant rien qui pût l'éclairer, il reprenait bientôt sa marche interrompue. Un mille plus loin, il s'arrêtait encore, puis, s'écartant de la ligne suivie, il faisait une pointe de quelques milles, tantôt au nord, tantôt au sud, et revenait prendre la tête de la troupe, sans dire ni ce qu'il espérait ni ce

qu'il craignait. Ce manège, maintes fois répété, intrigua Paganel et inquiéta Glenarvan.

Le savant fut donc invité à interroger l'indien.

Ce qu'il fit aussitôt.

Thalcave lui répondit qu'il s'étonnait de voir la plaine imprégnée d'eau. Jamais, à sa connaissance, et depuis qu'il exerçait le métier de guide, ses pieds n'avaient foulé un sol si détrempé. Même à la saison des grandes pluies, la campagne argentine offrait toujours des passes praticables.

« Mais à quoi attribuer cette humidité croissante ? demanda Paganel.

– Je ne sais, répondit l'indien, et quand je le saurais !…

– Est-ce que les rios des sierras grossis par les pluies ne débordent jamais ?

– Quelquefois.

– Et maintenant, peut-être ?

– Peut-être ! » dit Thalcave.

Paganel dut se contenter de cette demi-réponse, et il fit connaître à Glenarvan le résultat de sa conversation.

« Et que conseille Thalcave ? dit Glenarvan.

– Qu'y a-t-il à faire ? demanda Paganel au patagon.

– Marcher vite », répondit l'indien.

Conseil plus facile à donner qu'à suivre. Les chevaux se fatiguaient promptement à fouler un sol qui fuyait sous eux, la dépression s'accusait de plus en plus, et cette partie de la plaine pouvait être assimilée à un immense bas-fond, où les eaux envahissantes devaient rapidement s'accumuler. Il importait donc de franchir sans retard ces terrains en contre-bas qu'une inondation eût immédiatement transformés en lac.

On hâta le pas. Mais ce ne fut pas assez de cette eau qui se déroulait en nappes sous le pied des chevaux. Vers deux heures, les cataractes du ciel s'ouvrirent, et des torrents d'une pluie tropicale se précipitèrent sur la plaine. Jamais plus belle occasion ne se présenta de se montrer philosophe.

Nul moyen de se soustraire à ce déluge, et mieux valait le recevoir stoïquement. Les *poncho*s étaient ruisselants ; les chapeaux les arrosaient comme un toit dont les gouttières sont engorgées ; la frange des *recados* semblait faite de filets liquides, et les cavaliers, éclaboussés par leurs montures dont le sabot frappait à chaque pas les torrents du sol, chevauchaient dans une double averse qui venait à la fois de la terre et du ciel.

Ce fut ainsi que, trempés, transis et brisés de fatigue, ils arrivèrent le soir à un rancho fort misérable. Des gens peu difficiles pouvaient seuls lui donner le nom d'abri, et des voyageurs aux abois consentir à s'y abriter. Mais Glenarvan et ses compagnons n'avaient pas le choix. Ils se blottirent donc dans cette cahute abandonnée, dont n'aurait pas voulu un pauvre indien des pampas.

Un mauvais feu d'herbe qui donnait plus de fumée que de chaleur fut allumé, non sans peine. Les rafales de pluie faisaient rage au dehors, et à travers le chaume pourri suintaient de

larges gouttes. Si le foyer ne s'éteignit pas vingt fois, c'est que vingt fois Mulrady et Wilson luttèrent contre l'envahissement de l'eau. Le souper, très médiocre et peu réconfortant, fut assez triste.

L'appétit manquait. Seul le major fit honneur au *charqui* humide et ne perdit pas un coup de dent. L'impassible Mac Nabbs était supérieur aux événements. Quant à Paganel, en sa qualité de français, il essaya de plaisanter. Mais cela ne prit pas.

« Mes plaisanteries sont mouillées, dit-il, elles ratent ! »

Cependant, comme ce qu'il y avait de plus plaisant dans cette circonstance était de dormir, chacun chercha dans le sommeil un oubli momentané de ses fatigues. La nuit fut mauvaise ; les ais du rancho craquaient à se rompre ; il s'inclinait sous les poussées du vent et menaçait de s'en aller à chaque rafale ; les malheureux chevaux gémissaient au dehors, exposés à toute l'inclémence du ciel, et leurs maîtres ne souffraient pas moins dans leur méchante cahute. Cependant le sommeil finit par l'emporter. Robert le premier, fermant les yeux, laissa reposer sa tête sur l'épaule de lord Glenarvan, et bientôt tous les hôtes du rancho dormaient sous la garde de Dieu.

Il paraît que Dieu fit bonne garde, car la nuit s'acheva sans accident. On se réveilla à l'appel de Thaouka, qui, toujours veillant, hennissait au dehors et frappait d'un sabot vigoureux le mur de la cahute. À défaut de Thalcave, il savait au besoin donner le signal du départ. On lui devait trop pour ne pas lui obéir, et l'on partit. La pluie avait diminué, mais le terrain étanche conservait l'eau versée ; sur son imperméable argile, les flaques, les marais, les étangs débordaient et formaient d'immenses « banados » d'une perfide profondeur. Paganel, consultant sa carte, pensa, non sans raison, que les rios Grande et Vivarota, où se drainent habituellement les eaux de cette

plaine, devaient s'être confondus dans un lit large de plusieurs milles.

Une extrême vitesse de marche devint alors nécessaire. Il s'agissait du salut commun. Si l'inondation croissait, où trouver asile ?

L'immense cercle tracé par l'horizon n'offrait pas un seul point culminant, et sur cette plaine horizontale l'envahissement des eaux devait être rapide.

Les chevaux furent donc poussés à fond de train.

Thaouka tenait la tête, et, mieux que certains amphibies aux puissantes nageoires, il méritait le nom de cheval marin, car il bondissait comme s'il eût été dans son élément naturel.

Tout d'un coup, vers dix heures du matin, Thaouka donna les signes d'une extrême agitation. Il se retournait fréquemment vers les planes immensités du sud ; ses hennissements se prolongeaient ; ses naseaux aspiraient fortement l'air vif. Il se cabrait avec violence. Thalcave, que ses bonds ne pouvaient désarçonner, ne le maintenait pas sans peine. L'écume de sa bouche se mélangeait de sang sous l'action du mors vigoureusement serré, et cependant l'ardent animal ne se calmait pas ; libre, son maître sentait bien qu'il se fût enfui vers le nord de toute la rapidité de ses jambes.

« Qu'a donc Thaouka ? demanda Paganel ; est-il mordu par les sangsues si voraces des eaux argentines ?

– Non, répondit l'indien.

– Il s'effraye donc de quelque danger ?

– Oui, il a senti le danger.

– Lequel ?

– Je ne sais. »

Si l’œil ne révélait pas encore ce péril que devinait Thaouka, l’oreille, du moins, pouvait déjà s’en rendre compte. En effet, un murmure sourd, pareil au bruit d’une marée montante, se faisait entendre au delà des limites de l’horizon. Le vent soufflait par rafales humides et chargées d’une poussière aqueuse ; les oiseaux, fuyant quelque phénomène inconnu, traversaient l’air à tire-d’aile ; les chevaux, immergés jusqu’à mi-jambe, ressentaient les premières poussées du courant. Bientôt un bruit formidable, des beuglements, des hennissements, des bêlements retentirent à un demi-mille dans le sud, et d’immenses troupeaux apparurent, qui, se renversant, se relevant, se précipitant, mélange incohérent de bêtes effarées, fuyaient avec une effroyable rapidité.

C’est à peine s’il fut possible de les distinguer au milieu des tourbillons liquides soulevés dans leur course. Cent baleines de la plus forte taille n’auraient pas refoulé avec plus de violence les flots de l’océan.

« *Anda, anda !* cria Thalcave d’une voix éclatante.

– Qu’est-ce donc ? dit Paganel.

– La crue ! La crue ! répondit Thalcave en éperonnant son cheval qu’il lança dans la direction du nord.

– L’inondation ! » s’écria Paganel, et ses compagnons, lui en tête, volèrent sur les traces de Thaouka.

Il était temps. En effet, à cinq milles vers le sud, un haut et large mascaret dévalait sur la campagne, qui se changeait en océan. Les grandes herbes disparaissaient comme fauchées. Les touffes de mimosées, arrachées par le courant, dérivaient et formaient des îlots flottants. La masse liquide se débitait par nappes épaisses d'une irrésistible puissance. Il y avait évidemment eu rupture des *barrancas* des grands fleuves de la Pampasie, et peut-être les eaux du Colorado au nord et du rio Negro au sud se réunissaient-elles alors dans un lit commun.

La barre signalée par Thalcave arrivait avec la vitesse d'un cheval de course. Les voyageurs fuyaient devant elle comme une nuée chassée par un vent d'orage. Leurs yeux cherchaient en vain un lieu de refuge. Le ciel et l'eau se confondaient à l'horizon. Les chevaux, surexcités par le péril, s'emportaient dans un galop échevelé, et leurs cavaliers pouvaient à peine se tenir en selle.

Glenarvan regardait souvent en arrière.

« L'eau nous gagne, pensait-il.

– *Anda, anda !* » criait Thalcave.

Et l'on pressait encore les malheureuses bêtes.

De leur flanc labouré par l'éperon s'échappait un sang vif qui traçait sur l'eau de longs filets rouges. Ils trébuchaient dans les crevasses du sol. Ils s'embarrassaient dans les herbes cachées. Ils s'abattaient. On les relevait. Ils s'abattaient encore. On les relevait toujours. Le niveau des eaux montait sensiblement. De longues ondulations annonçaient l'assaut de cette barre qui agitait à moins de deux milles sa tête écumante.

Pendant un quart d'heure se prolongea cette lutte suprême contre le plus terrible des éléments. Les fugitifs n'avaient pu se rendre compte de la distance qu'ils venaient de parcourir, mais, à en juger par la rapidité de leur course, elle devait être considérable. Cependant, les chevaux, noyés jusqu'au poitrail, n'avançaient plus qu'avec une extrême difficulté. Glenarvan, Paganel, Austin, tous se crurent perdus et voués à cette mort horrible des malheureux abandonnés en mer. Leurs montures commençaient à perdre le sol de la plaine, et six pieds d'eau suffisaient à les noyer. Il faut renoncer à peindre les poignantes angoisses de ces huit hommes envahis par une marée montante. Ils sentaient leur impuissance à lutter contre ces cataclysmes de la nature, supérieurs aux forces humaines. Leur salut n'était plus dans leurs mains.

Cinq minutes après, les chevaux étaient à la nage ; le courant seul les entraînait avec une incomparable violence et une vitesse égale à celle de leur galop le plus rapide, qui devait dépasser vingt milles à l'heure.

Tout salut semblait impossible, quand la voix du major se fit entendre.

« Un arbre, dit-il.

– Un arbre ? s'écria Glenarvan.

– Là, là ! » répondit Thalcave.

Et, du doigt, il montra à huit cents brasses dans le nord une espèce de noyer gigantesque qui s'élevait solitairement du milieu des eaux.

Ses compagnons n'avaient pas besoin d'être excités.

Cet arbre qui s'offrait si inopinément à eux, il fallait le gagner à tout prix. Les chevaux ne l'atteindraient pas sans doute, mais les hommes, du moins, pouvaient être sauvés. Le courant les portait. En ce moment, le cheval de Tom Austin fit entendre un hennissement étouffé et disparut.

Son maître, dégagé de ses étriers se mit à nager vigoureusement.

« Accroche-toi à ma selle, lui cria Glenarvan.

– Merci, votre honneur, répondit Tom Austin, les bras sont solides.

– Ton cheval, Robert ?... reprit Glenarvan, se tournant vers le jeune Grant.

– Il va, *mylord* ! Il va ! Il nage comme un poisson !

– Attention ! » dit le major d'une voix forte.

Ce mot était à peine prononcé, que l'énorme mascaret arriva. Une vague monstrueuse, haute de quarante pieds, déferla sur les fugitifs avec un bruit épouvantable. Hommes et bêtes, tout disparut dans un tourbillon d'écume. Une masse liquide pesant plusieurs millions de tonnes les roula dans ses eaux furieuses. Lorsque la barre fut passée, les hommes revinrent à la surface des eaux et se comptèrent rapidement ; mais les chevaux, sauf Thaouka portant son maître, avaient pour jamais disparu.

« Hardi ! Hardi ! répétait Glenarvan, qui soutenait Paganel d'un bras et nageait de l'autre.

– Cela va ! Cela va !… répondit le digne savant, et même, je ne suis pas fâché… »

De quoi n'était-il pas fâché ? on ne le sut jamais, car le pauvre homme fut forcé d'avaler la fin de sa phrase avec une demi-pinte d'eau limoneuse. Le major s'avançait tranquillement, en tirant une coupe régulière qu'un maître nageur n'eût pas désavouée.

Les matelots se faufilaient comme deux marsouins dans leur liquide élément. Quant à Robert, accroché à la crinière de Thaouka, il se laissait emporter avec lui. Thaouka fendait les eaux avec une énergie superbe, et se maintenait instinctivement dans la ligne de l'arbre où portait le courant.

L'arbre n'était plus qu'à vingt brasses. En quelques instants, il fut atteint par la troupe entière.

Heureusement, car, ce refuge manqué, toute chance de salut s'évanouissait, et il fallait périr dans les flots.

L'eau s'élevait jusqu'au sommet du tronc, à l'endroit où les branches mères prenaient naissance.

Il fut donc facile de s'y accrocher. Thalcave, abandonnant son cheval et hissant Robert, grimpa le premier, et bientôt ses bras puissants eurent mis en lieu sûr les nageurs épuisés. Mais Thaouka, entraîné par le courant, s'éloignait rapidement.

Il tournait vers son maître sa tête intelligente, et, secouant sa longue crinière, il l'appelait en hennissant.

« Tu l'abandonnes ! dit Paganel à Thalcave.

– Moi ! » s'écria l'indien.

Et, plongeant dans les eaux torrentueuses, il reparut à dix brasses de l'arbre. Quelques instants après, son bras s'appuyait au cou de Thaouka, et cheval et cavalier dérivaient ensemble vers le brumeux horizon du nord.

Chapitre XXIII

Où l'on mène la vie des oiseaux

L'arbre sur lequel Glenarvan et ses compagnons venaient de trouver refuge ressemblait à un noyer.

Il en avait le feuillage luisant et la forme arrondie.

En réalité, c'était « l'ombu », qui se rencontre isolément dans les plaines argentines. Cet arbre au tronc tortueux et énorme est fixé au sol non seulement par ses grosses racines, mais encore par des rejetons vigoureux qui l'y attachent de la plus tenace façon. Aussi avait-il résisté à l'assaut du mascaret.

Cet *ombu* mesurait en hauteur une centaine de pieds, et pouvait couvrir de son ombre une circonférence de soixante toises. Tout cet échafaudage reposait sur trois grosses branches qui se trifurquaient au sommet du tronc large de six pieds. Deux de ces branches s'élevaient presque perpendiculairement, et supportaient l'immense parasol de feuillage, dont les rameaux croisés, mêlés, enchevêtrés comme par la main d'un vannier, formaient un impénétrable abri.

La troisième branche, au contraire, s'étendait à peu près horizontalement au-dessus des eaux mugissantes ; ses basses feuilles s'y baignaient déjà ; elle figurait un cap avancé de cette île de verdure entourée d'un océan. L'espace ne manquait pas à l'intérieur de cet arbre gigantesque ; le feuillage, repoussé à la circonférence, laissait de grands intervalles largement dégagés, de véritables clairières, de l'air en abondance, de la fraîcheur

partout. À voir ces branches élever jusqu'aux nues leurs rameaux innombrables, tandis que des lianes parasites les rattachaient l'une à l'autre, et que des rayons de soleil se glissaient à travers les trouées du feuillage, on eût vraiment dit que le tronc de cet *ombu* portait à lui seul une forêt tout entière.

À l'arrivée des fugitifs, un monde ailé s'enfuit sur les hautes ramures, protestant par ses cris contre une si flagrante usurpation de domicile.

Ces oiseaux qui, eux aussi, avaient cherché refuge sur cet *ombu* solitaire, étaient là par centaines, des merles, des étourneaux, des *isacas*, des *hilgueros* et surtout les *picaflors*, oiseaux-mouches aux couleurs resplendissantes ; et, quand ils s'envolèrent, il sembla qu'un coup de vent dépouillait l'arbre de toutes ses fleurs.

Tel était l'asile offert à la petite troupe de Glenarvan. Le jeune Grant et l'agile Wilson, à peine juchés dans l'arbre, se hâtèrent de grimper jusqu'à ses branches supérieures. Leur tête trouait alors le dôme de verdure. De ce point culminant, la vue embrassait un vaste horizon. L'océan créé par l'inondation les entourait de toutes parts, et les regards, si loin qu'ils s'étendissent, ne purent en apercevoir la limite. Aucun arbre ne sortait de la plaine liquide ; l'*ombu*, seul au milieu des eaux débordées, frémissait à leur choc. Au loin, dérivant du sud au nord, passaient, emportés par l'impétueux courant, des troncs déracinés, des branches tordues, des chaumes arrachés à quelque rancho démoli, des poutres de hangars volées par les eaux aux toits des estancias, des cadavres d'animaux noyés, des peaux sanglantes, et sur un arbre vacillant toute une famille de jaguars rugissants qui se cramponnaient des griffes à leur radeau fragile.

Plus loin encore un point noir, presque invisible déjà, attira l'attention de Wilson. C'était Thalcave et son fidèle Thaouka, qui disparaissaient dans l'éloignement.

« Thalcave, ami Thalcave ! s'écria Robert, en tendant la main vers le courageux patagon.

– Il se sauvera, Monsieur Robert, répondit Wilson ; mais allons rejoindre son honneur. »

Un instant après, Robert Grant et le matelot descendaient les trois étages de branches et se trouvaient au sommet du tronc. Là, Glenarvan, Paganel, le major, Austin et Mulrady étaient assis, à cheval ou accrochés, suivant leurs aptitudes naturelles. Wilson rendit compte de sa visite à la cime de l'*ombu*. Tous partagèrent son opinion à l'égard de Thalcave. Il n'y eut doute que sur la question de savoir si ce serait Thalcave qui sauverait Thaouka, ou Thaouka qui sauverait Thalcave. La situation des hôtes de l'*ombu* était, sans contredit, beaucoup plus alarmante. L'arbre ne céderait pas sans doute à la force du courant, mais l'inondation croissante pouvait gagner ses hautes branches, car la dépression du sol faisait de cette partie de la plaine un profond réservoir.

Le premier soin de Glenarvan fut donc d'établir, au moyen d'entailles, des points de repère qui permissent d'observer les divers niveaux d'eau.

La crue, stationnaire alors, paraissait avoir atteint sa plus grande élévation. C'était déjà rassurant.

« Et maintenant, qu'allons-nous faire ? dit Glenarvan.

– Faire notre nid, parbleu ! répondit gaiement Paganel.

– Faire notre nid ! s'écria Robert.

– Sans doute, mon garçon, et vivre de la vie des oiseaux, puisque nous ne pouvons vivre de la vie des poissons.

– Bien ! dit Glenarvan, mais qui nous donnera la becquée ?

– Moi », répondit le major.

Tous les regards se portèrent sur Mac Nabbs ; le major était confortablement assis dans un fauteuil naturel formé de deux branches élastiques, et d'une main il tendait ses alforjas mouillées, mais rebondies.

« Ah ! Mac Nabbs, s'écria Glenarvan, je vous reconnais bien là ! Vous songez à tout, même dans des circonstances où il est permis de tout oublier.

– Du moment qu'on était décidé à ne pas se noyer, répondit le major, ce n'était pas dans l'intention de mourir de faim !

– J'y aurais bien songé, dit naïvement Paganel, mais je suis si distrait !

– Et que contiennent les alforjas ? demanda Tom Austin.

– La nourriture de sept hommes pendant deux jours, répondit Mac Nabbs.

– Bon, dit Glenarvan, j'espère que l'inondation aura suffisamment diminué d'ici vingt-quatre heures.

– Ou que nous aurons trouvé un moyen de regagner la terre ferme, répliqua Paganel.

– Notre premier devoir est donc de déjeuner, dit Glenarvan.

– Après nous être séchés toutefois, fit observer le major.

– Et du feu ? dit Wilson.

– Eh bien ! Il faut en faire, répondit Paganel.

– Où ?

– Au sommet du tronc, parbleu !

– Avec quoi ?

– Avec du bois mort que nous irons couper dans l’arbre.

– Mais comment l’allumer ? dit Glenarvan. Notre amadou ressemble à une éponge mouillée !

– On s’en passera ! répondit Paganel ; un peu de mousse sèche, un rayon de soleil, la lentille de ma longue-vue, et vous allez voir de quel feu je me chauffe. Qui va chercher du bois dans la forêt ?

– Moi ! » s’écria Robert.

Et, suivi de son ami Wilson, il disparut comme un jeune chat dans les profondeurs de l’arbre. Pendant leur absence, Paganel trouva de la mousse sèche en quantité suffisante ; il se procura un rayon de soleil, ce qui fut facile, car l’astre du jour brillait alors d’un vif éclat ; puis, sa lentille aidant, il enflamma sans peine ces matières combustibles, qui furent déposées sur une couche de feuilles humides à la trifurcation des grosses

branches de l'*ombu*. C'était un foyer naturel qui n'offrait aucun danger d'incendie. Bientôt Wilson et Robert revinrent avec une brassée de bois mort, qui fut jeté sur la mousse. Paganel, afin de déterminer le tirage, se plaça au-dessus du foyer, ses deux longues jambes écartées, à la manière arabe ; puis, se baissant et se relevant par un mouvement rapide, il fit au moyen de son *poncho* un violent appel d'air.

Le bois s'enflamma, et bientôt une belle flamme ronflante s'éleva du brasero improvisé. Chacun se sécha à sa fantaisie, tandis que les *poncho*s accrochés dans l'arbre se balançaient au souffle du vent ; puis on déjeuna, tout en se rationnant, car il fallait songer au lendemain ; l'immense bassin se viderait moins vite peut-être que l'espérait Glenarvan, et, en somme, les provisions étaient fort restreintes. L'*ombu* ne produisait aucun fruit ; heureusement, il pouvait offrir un remarquable contingent d'œufs frais, grâce aux nids nombreux qui poussaient sur ses branches, sans compter leurs hôtes emplumés.

Ces ressources n'étaient nullement à dédaigner.

Maintenant donc, dans la prévision d'un séjour prolongé, il s'agissait de procéder à une installation confortable.

« Puisque la cuisine et la salle à manger sont au rez-de-chaussée, dit Paganel, nous irons nous coucher au premier étage ; la maison est vaste ; le loyer n'est pas cher ; il ne faut pas se gêner. J'aperçois là-haut des berceaux naturels dans lesquels, une fois bien attachés, nous dormirons comme dans les meilleurs lits du monde. Nous n'avons rien à craindre ; d'ailleurs, on veillera, et nous sommes en nombre pour repousser des flottes d'indiens et autres animaux.

– Il ne nous manque que des armes, dit Tom Austin.

– J'ai mes revolvers, dit Glenarvan.

– Et moi, les miens, répondit Robert.

– À quoi bon, reprit Tom Austin, si M. Paganel ne trouve pas le moyen de fabriquer la poudre ?

– C'est inutile, répondit Mac Nabbs, en montrant une poudrière en parfait état.

– Et d'où vous vient-elle, major ? demanda Paganel.

– De Thalcave. Il a pensé qu'elle pouvait nous être utile, et il me l'a remise avant de se précipiter au secours de Thaouka.

– Généreux et brave indien ! s'écria Glenarvan.

– Oui, répondit Tom Austin, si tous les patagons sont taillés sur ce modèle, j'en fais mon compliment à la Patagonie.

– Je demande qu'on n'oublie pas le cheval ! dit Paganel. Il fait partie du patagon, et je me trompe fort, ou nous les reverrons, l'un portant l'autre.

– À quelle distance sommes-nous de l'Atlantique ? demanda le major.

– À une quarantaine de milles tout au plus, répondit Paganel. Et maintenant, mes amis, puisque chacun est libre de ses actions, je vous demande la permission de vous quitter ; je vais me choisir là-haut un observatoire, et, ma longue-vue aidant, je vous tiendrai au courant des choses de ce monde. »

On laissa faire le savant, qui, fort adroitement, se hissa de branche en branche et disparut derrière l'épais rideau de feuillage. Ses compagnons s'occupèrent alors d'organiser la couchée et de préparer leur lit. Ce ne fut ni difficile ni long.

Pas de couvertures à faire, ni de meubles à ranger, et bientôt chacun vint reprendre sa place autour du brasero. On causa alors, mais non plus de la situation présente, qu'il fallait supporter avec patience. On en revint à ce thème inépuisable du capitaine Grant. Si les eaux se retiraient, le *Duncan*, avant trois jours, reverrait les voyageurs à son bord. Mais Harry Grant, ses deux matelots, ces malheureux naufragés, ne seraient pas avec eux. Il semblait même, après cet insuccès, après cette inutile traversée de l'Amérique, que tout espoir de les retrouver était irrévocablement perdu. Où diriger de nouvelles recherches ? Quelle serait donc la douleur de lady Helena et de Mary Grant en apprenant que l'avenir ne leur gardait plus aucune espérance !

« Pauvre sœur ! dit Robert, tout est fini, pour nous ! »

Glenarvan, pour la première fois, ne trouva pas un mot consolant à répondre. Quel espoir pouvait-il donner au jeune enfant ? N'avait-il pas suivi avec une rigoureuse exactitude les indications du document ?

« Et pourtant, dit-il, ce trente-septième degré de latitude n'est pas un vain chiffre ! Qu'il s'applique au naufrage ou à la captivité d'Harry Grant, il n'est pas supposé, interprété, deviné ! Nous l'avons lu de nos propres yeux !

– Tout cela est vrai, votre honneur, répondit Tom Austin, et cependant nos recherches n'ont pas réussi.

– C'est irritant et désespérant à la fois, s'écria Glenarvan.

– Irritant, si vous voulez, répondit Mac Nabbs d'un ton tranquille, mais non pas désespérant. C'est précisément parce que nous avons un chiffre indiscutable, qu'il faut épuiser jusqu'au bout tous ses enseignements.

– Que voulez-vous dire, demanda Glenarvan, et, à votre avis, que peut-il rester à faire ?

– Une chose très simple et très logique, mon cher Edward. Mettons le cap à l'est, quand nous serons à bord du *Duncan*, et suivons jusqu'à notre point de départ, s'il le faut, ce trente-septième parallèle.

– Croyez-vous donc Mac Nabbs, que je n'y aie pas songé ? répondit Glenarvan. Si ! Cent fois ! Mais quelle chance avons-nous de réussir ? Quitter le continent américain, n'est-ce pas s'éloigner de l'endroit indiqué par Harry Grant lui-même, de cette Patagonie si clairement nommée dans le document ?

– Voulez-vous donc recommencer vos recherches dans les pampas, répondit le major, quand vous avez la certitude que le naufrage du *Britannia* n'a eu lieu ni sur les côtes du Pacifique ni sur les côtes de l'Atlantique ? »

Glenarvan ne répondit pas.

« Et si faible que soit la chance de retrouver Harry Grant en remontant le parallèle indiqué par lui, ne devons-nous pas la tenter ?

– Je ne dis pas non… répondit Glenarvan.

– Et vous, mes amis, ajouta le major en s'adressant aux marins, ne partagez-vous pas mon opinion ?

– Entièrement, répondit Tom Austin, que Mulrady et Wilson approuvèrent d'un signe de tête.

– Écoutez-moi, mes amis, reprit Glenarvan après quelques instants de réflexion, et entends bien, Robert, car ceci est une grave discussion. Je ferai tout au monde pour retrouver le capitaine Grant, je m'y suis engagé, et j'y consacrerai ma vie entière, s'il le faut. Toute l'écosse se joindrait à moi pour sauver cet homme de cœur qui s'est dévoué pour elle. Moi aussi, je pense que, si faible que soit cette chance, nous devons faire le tour du monde par ce trente-septième parallèle, et je le ferai. Mais la question à résoudre n'est pas celle-là. Elle est beaucoup plus importante et la voici : devons-nous abandonner définitivement et dès à présent nos recherches sur le continent américain ? »

La question, catégoriquement posée, resta sans réponse. Personne n'osait se prononcer.

« Eh bien ! reprit Glenarvan en s'adressant plus spécialement au major.

– Mon cher Edward, répondit Mac Nabbs, c'est encourir une assez grande responsabilité que de vous répondre *hic et nunc*. Cela demande réflexion. Avant tout, je désire savoir quelles sont les contrées que traverse le trente-septième degré de latitude australe.

– Cela, c'est l'affaire de Paganel, répondit Glenarvan.

– Interrogeons-le donc », répliqua le major.

On ne voyait plus le savant, caché par le feuillage épais de l'*ombu*. Il fallut le héler.

« Paganel ! Paganel ! s’écria Glenarvan.

– Présent, répondit une voix qui venait du ciel.

– Où êtes-vous ?

– Dans ma tour.

– Que faites-vous là ?

– J’examine l’immense horizon.

– Pouvez-vous descendre un instant ?

– Vous avez besoin de moi ?

– Oui.

– À quel propos ?

– Pour savoir quels pays traverse le trente-septième parallèle.

– Rien de plus aisé, répondit Paganel ; inutile même de me déranger pour vous le dire.

– Eh bien, allez.

– Voilà. En quittant l’Amérique, le trente-septième parallèle sud traverse l’océan Atlantique.

– Bon.

– Il rencontre les îles Tristan d'Acunha.

– Bien.

– Il passe à deux degrés au-dessous du cap de Bonne-Espérance.

– Après ?

– Il court à travers la mer des Indes.

– Ensuite ?

– Il effleure l'île Saint-Pierre du groupe des îles Amsterdam.

– Allez toujours.

– Il coupe l'Australie par la province de Victoria.

– Continuez.

– En sortant de l'Australie… »

Cette dernière phrase ne fut pas achevée. Le géographe hésitait-il ? Le savant ne savait-il plus ?

Non ; mais un cri formidable se fit entendre dans les hauteurs de l'*ombu*. Glenarvan et ses amis pâlirent en se regardant. Une nouvelle catastrophe venait-elle d'arriver ? Le malheureux Paganel s'était-il laissé choir ? Déjà Wilson et Mulrady volaient à son secours, quand un long corps apparut. Paganel dégringolait de branche en branche.

Était-il vivant ? était-il mort ? on ne savait, mais il allait tomber dans les eaux mugissantes, quand le major, l'arrêta au passage.

« Bien obligé, Mac Nabbs ! s'écria Paganel.

– Quoi ? Qu'avez-vous ? dit le major. Qu'est-ce qui vous a pris ? Encore une de vos éternelles distractions ?

– Oui ! oui ! répondit Paganel d'une voix étranglée par l'émotion. Oui ! Une distraction… Phénoménale cette fois !

– Laquelle ?

– Nous nous sommes trompés ! Nous nous trompons encore ! Nous nous trompons toujours !

– Expliquez-vous !

– Glenarvan, major, Robert, mes amis, s'écria Paganel, nous cherchons le capitaine Grant où il n'est pas !

– Que dites-vous ? s'écria Glenarvan.

– Non seulement où il n'est pas, ajouta Paganel, mais encore où il n'a jamais été ! »

Chapitre XXIV

Où l'on continue de mener la vie des oiseaux

Un profond étonnement accueillit ces paroles inattendues. Que voulait dire le géographe ?

Avait-il perdu l'esprit ? Il parlait cependant avec une telle conviction, que tous les regards se portèrent sur Glenarvan. Cette affirmation de Paganel était une réponse directe à la question qu'il venait de poser. Mais Glenarvan se borna à faire un geste de dénégation qui ne prouvait pas en faveur du savant.

Cependant celui-ci, maître de son émotion, reprit la parole.

« Oui ! dit-il d'une voix convaincue, oui ! Nous nous sommes égarés dans nos recherches, et nous avons lu sur le document ce qui n'y est pas !

– Expliquez-vous, Paganel, dit le major, et avec plus de calme.

– C'est très simple, major. Comme vous j'étais dans l'erreur, comme vous j'étais lancé dans une interprétation fausse, quand, il n'y a qu'un instant, au haut de cet arbre, répondant à vos questions, et m'arrêtant sur le mot « Australie », un éclair a traversé mon cerveau et la lumière s'est faite.

– Quoi ! s'écria Glenarvan, vous prétendez que Harry Grant ?...

– Je prétends, répondit Paganel, que le mot *austral* qui se trouve dans le document n’est pas un mot complet, comme nous l’avons cru jusqu’ici, mais bien le radical du mot *Australie*.

– Voilà qui serait particulier ! répondit le major.

– Particulier ! répliqua Glenarvan, en haussant les épaules, c’est tout simplement impossible.

– Impossible ! reprit Paganel. C’est un mot que nous n’admettons pas en France.

– Comment ! ajouta Glenarvan du ton de la plus profonde incrédulité, vous osez prétendre, le document en main, que le naufrage du *Britannia* a eu lieu sur les côtes de l’Australie ?

– J’en suis sûr ! répondit Paganel.

– Ma foi, Paganel, dit Glenarvan, voilà une prétention qui m’étonne beaucoup, venant du secrétaire d’une société géographique.

– Pour quelle raison ? demanda Paganel, touché à son endroit sensible.

– Parce que, si vous admettez le mot *Australie*, vous admettez en même temps qu’il s’y trouve des *indiens*, ce qui ne s’est jamais vu jusqu’ici. »

Paganel ne fut nullement surpris de l’argument. Il s’y attendait sans doute, et se mit à sourire.

« Mon cher Glenarvan, dit-il, ne vous hâtez pas de triompher ; je vais vous « battre à plates coutures », comme nous disons, nous autres français, et jamais anglais n'aura été si bien battu ! Ce sera la revanche de Crécy et d'Azincourt !

– Je ne demande pas mieux. Battez-moi, Paganel.

– Écoutez donc. Il n'y a pas plus d'indiens dans le texte du document que de Patagonie ! Le mot incomplet *indi*... Ne signifie pas *indiens* ; mais bien *indigènes !* or, admettez-vous qu'il y ait des « indigènes » en Australie ? »

Il faut avouer qu'en ce moment Glenarvan regarda fixement Paganel.

« Bravo ! Paganel dit le major, – admettez-vous mon interprétation, mon cher lord ?

– Oui ! répondit Glenarvan, si vous me prouvez que ce reste de mot *gonie* ne s'applique pas au pays des patagons !

– Non ! Certes, s'écria Paganel, il ne s'agit pas de *Patagonie !* lisez tout ce que vous voudrez, excepté cela.

– Mais quoi ?

– *Cosmogonie ! Théogonie ! Agonie !...*

– *Agonie !* dit le major.

– Cela m'est indifférent, répondit Paganel ; le mot n'a aucune importance. Je ne chercherai même pas ce qu'il peut signifier. Le point principal, c'est que *austral* indique l'*Australie*, et il fallait être aveuglément engagé dans une voie

fausse, pour n'avoir pas découvert, dès l'abord, une explication si évidente. Si j'avais trouvé le document, moi, si mon jugement n'avait pas été faussé par votre interprétation, je ne l'aurais jamais compris autrement ! »

Cette fois, les hurrahs, les félicitations, les compliments accueillirent ces paroles de Paganel.

Austin, les matelots, le major, Robert surtout, si heureux de renaître à l'espoir, applaudirent le digne savant. Glenarvan, dont les yeux se dessillaient peu à peu, était, dit-il, tout près de se rendre.

« Une dernière observation, mon cher Paganel, et je n'aurai plus qu'à m'incliner devant votre perspicacité.

– Parlez, Glenarvan.

– Comment assemblez-vous entre eux ces mots nouvellement interprétés, et de quelle manière lisez-vous le document ?

– Rien n'est plus facile. Voici le document », dit Paganel, en présentant le précieux papier qu'il étudiait si consciencieusement depuis quelques jours.

Un profond silence se fit, pendant que le géographe, rassemblant ses idées, prenait son temps pour répondre. Son doigt suivait sur le document les lignes interrompues, tandis que d'une voix sûre, et soulignant certains mots, il s'exprima en ces termes : « *le 7 juin 1862, le trois-mâts Britannia de Glasgow a sombré après…* » Mettons, si vous voulez, « *deux jours, trois jours* » ou « *une longue agonie* », peu importe, c'est tout à fait indifférent, « *sur les côtes de l'Australie. Se dirigeant à terre, deux matelots et le capitaine Grant vont essayer*

d'aborder » ou « *ont abordé le continent, où ils seront* » ou « *sont prisonniers de cruels indigènes. Ils ont jeté ce document* », etc., etc. Est-ce clair ?

– C'est clair, répondit Glenarvan, si le nom de « continent » peut s'appliquer à l'Australie, qui n'est qu'une île !

– Rassurez-vous, mon cher Glenarvan, les meilleurs géographes sont d'accord pour nommer cette île « le continent australien. »

– Alors, je n'ai plus qu'une chose à dire, mes amis, s'écria Glenarvan. En Australie ! Et que le ciel nous assiste !

– En Australie ! répétèrent ses compagnons d'une voix unanime.

– Savez-vous bien, Paganel, ajouta Glenarvan, que votre présence à bord du *Duncan* est un fait providentiel ?

– Bon, répondit Paganel. Mettons que je suis un envoyé de la providence, et n'en parlons plus ! »

Ainsi se termina cette conversation qui, dans l'avenir, eut de si grandes conséquences. Elle modifia complètement la situation morale des voyageurs. Ils venaient de ressaisir le fil de ce labyrinthe dans lequel ils se croyaient à jamais égarés. Une nouvelle espérance s'élevait sur les ruines de leurs projets écroulés. Ils pouvaient sans crainte laisser derrière eux ce continent américain, et toutes leurs pensées s'envolaient déjà vers la terre australienne. En remontant à bord du *Duncan*, ses passagers n'y apporteraient pas le désespoir à son bord, et lady Helena, Mary Grant, n'auraient pas à pleurer l'irrévocable perte du capitaine Grant ! Aussi, ils oublièrent les dangers de leur

situation pour se livrer à la joie, et ils n'eurent qu'un seul regret, celui de ne pouvoir partir sans retard.

Il était alors quatre heures du soir. On résolut de souper à six. Paganel voulut célébrer par un festin splendide cette heureuse journée. Or, le menu était très restreint, il proposa à Robert d'aller chasser « dans la forêt prochaine. » Robert battit des mains à cette bonne idée. On prit la poudrière de Thalcave, on nettoya les revolvers, on les chargea de petit plomb, et l'on partit.

« Ne vous éloignez pas », dit gravement le major aux deux chasseurs.

Après leur départ, Glenarvan et Mac Nabbs allèrent consulter les marques entaillées dans l'arbre, tandis que Wilson et Mulrady rallumaient les charbons du brasero.

Glenarvan, descendu à la surface de l'immense lac, ne vit aucun symptôme de décroissance. Cependant les eaux semblaient avoir atteint leur maximum d'élévation ; mais la violence avec laquelle elles s'écoulaient du sud au nord prouvait que l'équilibre ne s'était pas encore établi entre les fleuves argentins. Avant de baisser, il fallait d'abord que cette masse liquide demeurât étale, comme la mer au moment où le flot finit et le jusant commence. On ne pouvait donc pas compter sur un abaissement des eaux tant qu'elles courraient vers le nord avec cette torrentueuse rapidité.

Pendant que Glenarvan et le major faisaient leurs observations, des coups de feu retentirent dans l'arbre, accompagnés de cris de joie presque aussi bruyants. Le soprano de Robert jetait de fines roulades sur la basse de Paganel. C'était à qui serait le plus enfant. La chasse s'annonçait bien, et laissait pressentir des merveilles culinaires.

Lorsque le major et Glenarvan furent revenus auprès du brasero, ils eurent d'abord à féliciter Wilson d'une excellente idée. Ce brave marin, au moyen d'une épingle et d'un bout de ficelle, s'était livré à une pêche miraculeuse. Plusieurs douzaines de petits poissons, délicats comme les éperlans, et nommés « mojarras », frétillaient dans un pli de son *poncho*, et promettaient de faire un plat exquis.

En ce moment, les chasseurs redescendirent des cimes de l'*ombu*. Paganel portait prudemment des œufs d'hirondelle noire, et un chapelet de moineaux qu'il devait présenter plus tard sous le nom de mauviettes. Robert avait adroitement abattu plusieurs paires « d'hilgueros », petits oiseaux verts et jaunes, excellents à manger, et fort demandés sur le marché de Montevideo.

Paganel, qui connaissait cinquante et une manières de préparer les œufs, dut se borner cette fois à les faire durcir sous les cendres chaudes.

Néanmoins, le repas fut aussi varié que délicat.

La viande sèche, les œufs durs, les *mojarras* grillés, les moineaux et les *hilgueros* rôtis composèrent un de ces festins dont le souvenir est impérissable.

La conversation fut très gaie. On complimenta fort Paganel en sa double qualité de chasseur et de cuisinier. Le savant accepta ces congratulations avec la modestie qui sied au vrai mérite. Puis, il se livra à des considérations curieuses sur ce magnifique *ombu* qui l'abritait de son feuillage, et dont, selon lui, les profondeurs étaient immenses.

« Robert et moi, ajouta-t-il plaisamment, nous nous croyions en pleine forêt pendant la chasse. J'ai cru un moment que nous allions nous perdre. Je ne pouvais plus retrouver mon chemin ! Le soleil déclinait à l'horizon ! Je cherchais en vain la trace de mes pas. La faim se faisait cruellement sentir ! Déjà les sombres taillis retentissaient du rugissement des bêtes féroces... C'est-à-dire, non ! Il n'y a pas de bêtes féroces, et je le regrette !

– Comment ! dit Glenarvan, vous regrettez les bêtes féroces ?

– Oui ! Certes.

– Cependant, quand on a tout à craindre de leur férocité...

– La férocité n'existe pas... Scientifiquement parlant, répondit le savant.

– Ah ! Pour le coup, Paganel, dit le major, vous ne me ferez jamais admettre l'utilité des bêtes féroces ! à quoi servent-elles ?

– Major ! s'écria Paganel, mais elles servent à faire des classifications, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces...

– Bel avantage ! dit Mac Nabbs. Je m'en passerais bien ! Si j'avais été l'un des compagnons de Noé au moment du déluge, j'aurais certainement empêché cet imprudent patriarche de mettre dans l'arche des couples de lions, de tigres, de panthères, d'ours et autres animaux aussi malfaisants qu'inutiles.

– Vous auriez fait cela ? demanda Paganel.

– Je l'aurais fait.

– Eh bien ! Vous auriez eu tort au point de vue zoologique !

– Non pas au point de vue humain, répondit le major.

– C'est révoltant ! reprit Paganel, et pour mon compte, au contraire, j'aurais précisément conservé les mégatheriums, les ptérodactyles, et tous les êtres antédiluviens dont nous sommes si malheureusement privés…

– Je vous dis, moi, que Noé a mal agi, repartit le major, et qu'il a mérité jusqu'à la fin des siècles la malédiction des savants ! »

Les auditeurs de Paganel et du major ne pouvaient s'empêcher de rire en voyant les deux amis se disputer sur le dos du vieux Noé. Le major, contrairement à tous ses principes, lui qui de sa vie n'avait discuté avec personne, était chaque jour aux prises avec Paganel. Il faut croire que le savant l'excitait particulièrement. Glenarvan, suivant son habitude, intervint dans le débat et dit :

« Qu'il soit regrettable ou non, au point de vue scientifique comme au point de vue humain, d'être privé d'animaux féroces, il faut nous résigner aujourd'hui à leur absence. Paganel ne pouvait espérer en rencontrer dans cette forêt aérienne.

– Pourquoi pas ? répondit le savant.

– Des bêtes fauves sur un arbre ? dit Tom Austin.

– Eh ! Sans doute ! Le tigre d'Amérique, le jaguar, lorsqu'il est trop vivement pressé par les chasseurs, se réfugie sur les arbres ! Un de ces animaux, surpris par l'inondation, aurait parfaitement pu chercher asile entre les branches de l'*ombu*.

– Enfin, vous n’en avez pas rencontré, je suppose ? dit le major.

– Non, répondit Paganel, bien que nous ayons battu tout le bois. C’est fâcheux, car ç’eût été là une chasse superbe. Un féroce carnassier que ce jaguar ! D’un seul coup de patte, il tord le cou à un cheval ! Quand il a goûté de la chair humaine, il y revient avec sensualité. Ce qu’il aime le mieux, c’est l’indien, puis le nègre, puis le mulâtre, puis le blanc.

– Enchanté de ne venir qu’au quatrième rang ! répondit Mac Nabbs.

– Bon ! Cela prouve tout simplement que vous êtes fade ! riposta Paganel d’un air de dédain !

– Enchanté d’être fade ! riposta le major.

– Eh bien, c’est humiliant ! répondit l’intraitable Paganel. Le blanc se proclame le premier des hommes ! Il paraît que ce n’est pas l’avis de messieurs les jaguars !

– Quoi qu’il en soit, mon brave Paganel, dit Glenarvan, attendu qu’il n’y a parmi nous ni indiens, ni nègres, ni mulâtres, je me réjouis de l’absence de vos chers jaguars. Notre situation n’est pas tellement agréable…

– Comment ! Agréable, s’écria Paganel, en sautant sur ce mot qui pouvait donner un nouveau cours à la conversation, vous vous plaignez de votre sort, Glenarvan ?

– Sans doute, répondit Glenarvan. Est-ce que vous êtes à votre aise dans ces branches incommodes et peu capitonnées ?

– Je n'ai jamais été mieux, même dans mon cabinet. Nous menons la vie des oiseaux, nous chantons, nous voltigeons ! Je commence à croire que les hommes sont destinés à vivre sur les arbres.

– Il ne leur manque que des ailes ! dit le major.

– Ils s'en feront quelque jour !

– En attendant, répondit Glenarvan, permettez-moi, mon cher ami, de préférer à cette demeure aérienne le sable d'un parc, le parquet d'une maison ou le pont d'un navire !

– Glenarvan, répondit Paganel, il faut accepter les choses comme elles viennent ! Bonnes, tant mieux. Mauvaises, on n'y prend garde. Je vois que vous regrettez le confortable de Malcolm-Castle !

– Non, mais…

– Je suis certain que Robert est parfaitement heureux, se hâta de dire Paganel, pour assurer au moins un partisan à ses théories.

– Oui, Monsieur Paganel ! s'écria Robert d'un ton joyeux.

– C'est de son âge, répondit Glenarvan.

– Et du mien ! riposta le savant. Moins on a d'aises, moins on a de besoins. Moins on a de besoins, plus on est heureux.

– Allons, dit le major, voilà Paganel qui va faire une sortie contre les richesses et les lambris dorés.

– Non, Mac Nabbs, répondit le savant, mais si vous le voulez bien, je vais vous raconter, à ce propos, une petite histoire arabe qui me revient à l'esprit.

– Oui ! oui ! Monsieur Paganel, dit Robert.

– Et que prouvera votre histoire ? demanda le major.

– Ce que prouvent toutes les histoires, mon brave compagnon.

– Pas grand'chose alors, répondit Mac Nabbs. Enfin, allez toujours, Shéhérazade, et contez-nous un de ces contes que vous racontez si bien.

– Il y avait une fois, dit Paganel, un fils du grand Haroun-Al-Raschild qui n'était pas heureux. Il alla consulter un vieux derviche. Le sage vieillard lui répondit que le bonheur était chose difficile à trouver en ce monde. « Cependant », ajouta-t-il, je connais un moyen infaillible de vous procurer le bonheur. – Quel est-il ? » demanda le jeune prince. « – C'est, répondit le derviche, de mettre sur vos épaules la chemise d'un homme heureux ! » – là-dessus, le prince embrassa le vieillard, et s'en fut à la recherche de son talisman. Le voilà parti. Il visite toutes les capitales de la terre ! Il essaye des chemises de roi, des chemises d'empereurs, des chemises de princes, des chemises de seigneurs. Peine inutile. Il n'en est pas plus heureux ! Il endosse alors des chemises d'artistes, des chemises de guerriers, des chemises de marchands. Pas davantage. Il fit ainsi bien du chemin sans trouver le bonheur. Enfin, désespéré d'avoir essayé tant de chemises, il revenait fort triste, un beau jour, au palais de son père, quand il avisa dans la campagne un brave laboureur, tout joyeux et tout chantant, qui poussait sa charrue. « Voilà pourtant un homme qui possède le bonheur, se

dit-il, ou le bonheur n'existe pas sur terre. » Il va à lui. « Bonhomme, dit-il, es-tu heureux ? – Oui ! fait l'autre. – Tu ne désires rien ? – Non. – Tu ne changerais pas ton sort pour celui d'un roi ? – Jamais ! – Eh bien, vends-moi ta chemise ! – Ma chemise ! Je n'en ai point ! »

Chapitre XXXV

Entre le feu et l'eau

L'histoire de Jacques Paganel eut un très grand succès. On l'applaudit fort, mais chacun garda son opinion, et le savant obtint ce résultat ordinaire à toute discussion, celui de ne convaincre personne.

Cependant, on demeura d'accord sur ce point, qu'il faut faire contre fortune bon cœur, et se contenter d'un arbre, quand on n'a ni palais ni chaumière.

Pendant ces discours et autres, le soir était venu.

Un bon sommeil pouvait seul terminer dignement cette émouvante journée. Les hôtes de l'*ombu* se sentaient non seulement fatigués des péripéties de l'inondation, mais surtout accablés par la chaleur du jour, qui avait été excessive. Leurs compagnons ailés donnaient déjà l'exemple du repos ; les *hilgueros*, ces rossignols de la pampa, cessaient leurs mélodieuses roulades, et tous les oiseaux de l'arbre avaient disparu dans l'épaisseur du feuillage assombri. Le mieux était de les imiter.

Cependant, avant de se « mettre au nid », comme dit Paganel, Glenarvan, Robert et lui grimpèrent à l'observatoire pour examiner une dernière fois la plaine liquide. Il était neuf heures environ. Le soleil venait de se coucher dans les brumes étincelantes de l'horizon occidental. Toute cette moitié de la sphère céleste jusqu'au zénith se noyait dans une vapeur

chaude. Les constellations si brillantes de l'hémisphère austral semblaient voilées d'une gaze légère et apparaissaient confusément. Néanmoins, on les distinguait assez pour les reconnaître, et Paganel fit observer à son ami Robert, au profit de son ami Glenarvan, cette zone circumpolaire où les étoiles sont splendides. Entre autres, il lui montra la croix du sud, groupe de quatre étoiles de première et de seconde grandeur, disposées en losange, à peu près à la hauteur du pôle ; le Centaure, où brille l'étoile la plus rapprochée de la terre, à huit mille milliards de lieues seulement ; les nuées de Magellan, deux vastes nébuleuses, dont la plus étendue couvre un espace deux cents fois grand comme la surface apparente de la lune ; puis, enfin, ce « trou noir » où semble manquer absolument la matière stellaire.

À son grand regret, Orion, qui se laisse voir des deux hémisphères, n'apparaissait pas encore ; mais Paganel apprit à ses deux élèves une particularité curieuse de la cosmographie patagone. Aux yeux de ces poétiques indiens, Orion représente un immense *lazo* et trois bolas lancées par la main du chasseur qui parcourt les célestes prairies. Toutes ces constellations, reflétées dans le miroir des eaux, provoquaient les admirations du regard en créant autour de lui comme un double ciel.

Pendant que le savant Paganel discourait ainsi, tout l'horizon de l'est prenait un aspect orageux.

Une barre épaisse et sombre, nettement tranchée, y montait peu à peu en éteignant les étoiles. Ce nuage, d'apparence sinistre, envahit bientôt une moitié de la voûte qu'il semblait combler. Sa force motrice devait résider en lui, car il n'y avait pas un souffle de vent. Les couches atmosphériques conservaient un calme absolu. Pas une feuille ne remuait à l'arbre, pas une ride ne plissait la surface des eaux. L'air même paraissait manquer, comme si queue vaste machine pneumatique l'eût raréfié. Une électricité à haute tension

saturait l'atmosphère, et tout être vivant la sentait courir le long de ses nerfs.

Glenarvan, Paganel et Robert furent sensiblement impressionnés par ces ondes électriques.

« Nous allons avoir de l'orage, dit Paganel.

– Tu n'as pas peur du tonnerre ? demanda Glenarvan au jeune garçon.

– Oh ! *Mylord*, répondit Robert.

– Eh bien, tant mieux, car l'orage n'est pas loin.

– Et il sera fort, reprit Paganel, si j'en juge par l'état du ciel.

– Ce n'est pas l'orage qui m'inquiète, reprit Glenarvan, mais bien des torrents de pluie dont il sera accompagné. Nous serons trempés jusqu'à la moelle des os. Quoi que vous disiez, Paganel, un nid ne peut suffire à un homme, et vous l'apprendrez bientôt à vos dépens.

– Oh ! avec de la philosophie ! répondit le savant.

– La philosophie, ça n'empêche pas d'être mouillé !

– Non, mais ça réchauffe.

– Enfin, dit Glenarvan, rejoignons nos amis et engageons-les à s'envelopper de leur philosophie et de leurs *poncho*s le plus étroitement possible, et surtout à faire provision de patience, car nous en aurons besoin ! »

Glenarvan jeta un dernier regard sur le ciel menaçant. La masse des nuages le couvrait alors tout entier. À peine une bande indécise vers le couchant s'éclairait-elle de lueurs crépusculaires.

L'eau revêtait une teinte sombre et ressemblait à un grand nuage inférieur prêt à se confondre avec les lourdes vapeurs. L'ombre même n'était plus visible. Les sensations de lumière ou de bruit n'arrivaient ni aux yeux ni aux oreilles. Le silence devenait aussi profond que l'obscurité.

« Descendons, dit Glenarvan, la foudre ne tardera pas à éclater ! »

Ses deux amis et lui se laissèrent glisser sur les branches lisses, et furent assez surpris de rentrer dans une sorte de demi-clarté très surprenante ; elle était produite par une myriade de points lumineux qui se croisaient en bourdonnant à la surface des eaux.

« Des phosphorescences ? dit Glenarvan.

– Non, répondit Paganel, mais des insectes phosphorescents, de véritables lampyres, des diamants vivants et pas chers, dont les dames de Buenos-Ayres se font de magnifiques parures !

– Quoi ! s'écria Robert, ce sont des insectes qui volent ainsi comme des étincelles ?

– Oui, mon garçon. »

Robert s'empara d'un de ces brillants insectes.

Paganel ne s'était pas trompé. C'était une sorte de gros bourdon, long d'un pouce, auquel les indiens ont donné le nom de « tuco-tuco ». Ce curieux coléoptère jetait des lueurs par deux taches situées en avant de son corselet, et sa lumière assez vive eût permis de lire dans l'obscurité. Paganel, approchant l'insecte de sa montre, put voir qu'elle marquait dix heures du soir.

Glenarvan, ayant rejoint le major et les trois marins, leur fit des recommandations pour la nuit.

Il fallait s'attendre à un violent orage. Après les premiers roulements du tonnerre, le vent se déchaînerait sans doute, et l'*ombu* serait fort secoué. Chacun fut donc invité à s'attacher fortement dans le lit de branches qui lui avait été dévolu. Si l'on ne pouvait éviter les eaux du ciel, au moins fallait-il se garer des eaux de la terre, et ne point tomber dans ce rapide courant qui se brisait au pied de l'arbre.

On se souhaita une bonne nuit sans trop l'espérer.

Puis, chacun se glissant dans sa couche aérienne, s'enveloppa de son *poncho* et attendit le sommeil.

Mais l'approche des grands phénomènes de la nature jette au cœur de tout être sensible une vague inquiétude, dont les plus forts ne sauraient se défendre. Les hôtes de l'*ombu*, agités, oppressés, ne purent clore leur paupière, et le premier coup de tonnerre les trouva tout éveillés. Il se produisit un peu avant onze heures sous la forme d'un roulement éloigné. Glenarvan gagna l'extrémité de la branche horizontale et hasarda sa tête hors du feuillage.

Le fond noir du soir était déjà scarifié d'incisions vives et brillantes que les eaux du lac réverbéraient avec netteté. La nue

se déchirait en maint endroit, mais comme un tissu mou et cotonneux, sans bruit strident.

Glenarvan, après avoir observé le zénith et l'horizon qui se confondaient dans une égale obscurité, revint au sommet du tronc.

« Qu'en dites-vous, Glenarvan ? demanda Paganel.

– Je dis que cela commence bien, mes amis, et si cela continue, l'orage sera terrible.

– Tant mieux, répondit l'enthousiaste Paganel, j'aime autant un beau spectacle, puisque je ne puis le fuir.

– Voilà encore une de vos théories qui va éclater, dit le major.

– Et l'une de mes meilleures, Mac Nabbs. Je suis de l'avis de Glenarvan, l'orage sera superbe. Tout à l'heure, pendant que j'essayais de dormir, plusieurs faits me sont revenus à la mémoire, qui me le font espérer, car nous sommes ici dans la région des grandes tempêtes électriques. J'ai lu quelque part, en effet, qu'en 1793, précisément dans la province de Buenos-Ayres, le tonnerre est tombé trente-sept fois pendant un seul orage. Mon collègue, M. Martin De Moussy, a compté jusqu'à cinquante-cinq minutes de roulement non interrompu.

– Montre en main ? dit le major.

– Montre en main. Une seule chose m'inquiéterait, ajouta Paganel, si l'inquiétude servait à éviter le danger, c'est que l'unique point culminant de cette plaine est précisément l'*ombu* où nous sommes. Un paratonnerre serait ici fort utile, car précisément cet arbre est, entre tous ceux de la pampa, celui que

la foudre affectionne particulièrement. Et puis, vous ne l’ignorez pas, mes amis, les savants recommandent de ne point chercher refuge sous les arbres pendant l’orage.

– Bon, dit le major, voilà une recommandation qui vient à propos !

– Il faut avouer, Paganel, répondit Glenarvan, que vous choisissez bien le moment pour nous conter ces choses rassurantes !

– Bah ! répliqua Paganel, tous les moments sont bons pour s’instruire. Ah ! Cela commence ! »

Des éclats de tonnerre plus violents interrompirent cette inopportune conversation ; leur intensité croissait en gagnant des tons plus élevés ; ils se rapprochaient et passaient du grave au médium, pour emprunter à la musique une très juste comparaison.

$$

Bientôt ils devinrent stridents et firent vibrer avec de rapides oscillations les cordes atmosphériques. L’espace était en feu, et dans cet embrasement, on ne pouvait reconnaître à quelle étincelle électrique appartenaient ces roulements indéfiniment prolongés, qui se répercutaient d’écho en écho jusque dans les profondeurs du ciel.

Les éclairs incessants affectaient des formes variées. Quelques-uns, lancés perpendiculairement au sol, se répétaient cinq ou six fois à la même place. D’autres auraient excité au plus haut point la curiosité d’un savant, car si Arago, dans ses curieuses statistiques, n’a relevé que deux exemples d’éclairs fourchus, ils se reproduisaient ici par centaines. Quelques-uns, divisés en mille branches diverses, se débitaient sous l’aspect de

zigzags coralliformes, et produisaient sur la voûte obscure des jeux étonnants de lumière arborescente.

Bientôt tout le ciel, de l’est au nord, fut sous-tendu par une bande phosphorique d’un éclat intense. Cet incendie gagna peu à peu l’horizon entier, enflammant les nuages comme un amas de matières combustibles, et, bientôt reflété par les eaux miroitantes, il forma une immense sphère de feu dont l’*ombu* occupait le point central.

Glenarvan et ses compagnons regardaient silencieusement ce terrifiant spectacle. Ils n’auraient pu se faire entendre. Des nappes de lumière blanche glissaient jusqu’à eux, et dans ces rapides éclats apparaissaient et disparaissaient vivement tantôt la figure calme du major, tantôt la face curieuse de Paganel ou les traits énergiques de Glenarvan, tantôt la tête effarée de Robert ou la physionomie insouciante des matelots animés subitement d’une vie spectrale.

Cependant, la pluie ne tombait pas encore, et le vent se taisait toujours. Mais bientôt les cataractes du ciel s’entr’ouvrirent, et des raies verticales se tendirent comme les fils d’un tisseur sur le fond noir du ciel. Ces larges gouttes d’eau, frappant la surface du lac, rejaillissaient en milliers d’étincelles illuminées par le feu des éclairs.

Cette pluie annonçait-elle la fin de l’orage ? Glenarvan et ses compagnons devaient-ils en être quittes pour quelques douches vigoureusement administrées ? Non. Au plus fort de cette lutte des feux aériens, à l’extrémité de cette branche mère qui s’étendait horizontalement, apparut subitement un globe enflammé de la grosseur du poing et entouré d’une fumée noire. Cette boule, après avoir tourné sur elle-même pendant quelques secondes, éclata comme une bombe, et avec un bruit tel qu’il fut perceptible au milieu du fracas général. Une vapeur sulfureuse remplit l’atmosphère.

Il se fit un instant de silence, et la voix de Tom Austin put être entendue, qui criait :

« L'arbre est en feu. »

Tom Austin ne se trompait pas. En un moment, la flamme, comme si elle eût été communiquée à une immense pièce d'artifice, se propagea sur le côté ouest de l'*ombu* ; le bois mort, les nids d'herbes desséchée, et enfin tout l'aubier, de nature spongieuse, fournirent un aliment favorable à sa dévorante activité.

Le vent se levait alors et souffla sur cet incendie. Il fallait fuir. Glenarvan et les siens se réfugièrent en toute hâte dans la partie orientale de l'*ombu* respectée par la flamme, muets, troublés, effarés, se hissant, se glissant, s'aventurant sur des rameaux qui pliaient sous leur poids. Cependant, les branchages grésillaient, craquaient et se tordaient dans le feu comme des serpents brûlés vifs ; leurs débris incandescents tombaient dans les eaux débordées et s'en allaient au courant en jetant des éclats fauves. Les flammes, tantôt s'élevaient à une prodigieuse hauteur et se perdaient dans l'embrasement de l'atmosphère ; tantôt, rabattues par l'ouragan déchaîné, elles enveloppaient l'*ombu* comme une robe de Nessus. Glenarvan, Robert, le major, Paganel, les matelots étaient terrifiés ; une épaisse fumée les suffoquait ; une intolérable ardeur les brûlait ; l'incendie gagnait de leur côté la charpente inférieure de l'arbre ; rien ne pouvait l'arrêter ni l'éteindre ! Enfin, la situation ne fut plus tenable, et de deux morts, il fallut choisir la moins cruelle.

« À l'eau ! » cria Glenarvan.

Wilson, que les flammes atteignaient, venait déjà de se précipiter dans le lac, quand on l'entendit s'écrier avec l'accent de la plus violente terreur :

« À moi ! à moi ! »

Austin se précipita vers lui, et l'aida à regagner le sommet du tronc.

« Qu'y a-t-il ?

– Les caïmans ! Les caïmans ! » répondit Wilson.

Et le pied de l'arbre apparut entouré des plus redoutables animaux de l'ordre des sauriens. Leurs écailles miroitaient dans les larges plaques de lumière dessinées par l'incendie ; leur queue aplatie dans le sens vertical, leur tête semblable à un fer de lance, leurs yeux saillants, leurs mâchoires fendues jusqu'en arrière de l'oreille, tous ces signes caractéristiques ne purent tromper Paganel. Il reconnut ces féroces alligators particuliers à l'Amérique, et nommés caïmans dans les pays espagnols. Ils étaient là une dizaine qui battaient l'eau de leur queue formidable, et attaquaient l'*ombu* avec les longues dents de leur mâchoire inférieure.

À cette vue, les malheureux se sentirent perdus. Une mort épouvantable leur était réservée, qu'ils dussent périr dévorés par les flammes ou par la dent des caïmans. Et l'on entendit le major lui-même, d'une voix calme, dire :

« Il se pourrait bien que ce fût la fin de la fin. »

L'orage était alors dans sa période décroissante, mais il avait développé dans l'atmosphère une considérable quantité de vapeurs auxquelles les phénomènes électriques allaient

communiquer une violence extrême. Dans le sud se formait peu à peu une énorme trombe, un cône de brouillards, la pointe en bas, la base en haut, qui reliait les eaux bouillonnantes aux nuages orageux. Ce météore s'avança bientôt en tournant sur lui-même avec une rapidité vertigineuse ; il refoulait vers son centre une colonne liquide enlevée au lac, et un appel énergique, produit par son mouvement giratoire, précipitait vers lui tous les courants d'air environnants.

En peu d'instants, la gigantesque trombe se jeta sur l'*ombu* et l'enlaça de ses replis. L'arbre fut secoué jusque dans ses racines. Glenarvan put croire que les caïmans l'attaquaient de leurs puissantes mâchoires et l'arrachaient du sol. Ses compagnons et lui, se tenant les uns les autres, sentirent que le robuste arbre cédait et se culbutait ; ses branches enflammées plongèrent dans les eaux tumultueuses avec un sifflement terrible. Ce fut l'œuvre d'une seconde. La trombe, déjà passée, portait ailleurs sa violence désastreuse, et, pompant les eaux du lac, semblait le vider sur son passage.

Alors l'*ombu*, couché sur les eaux, dériva sous les efforts combinés du vent et du courant. Les caïmans avaient fui, sauf un seul, qui rampait sur les racines retournées et s'avançait les mâchoires ouvertes ; mais Mulrady saisissant une branche à demi entamée par le feu, en assomma l'animal d'un si rude coup qu'il lui cassa les reins. Le caïman culbuté s'abîma dans les remous du torrent. Glenarvan et ses compagnons, délivrés de ses voraces sauriens, gagnèrent les branches situées au vent de l'incendie, tandis que l'*ombu*, dont les flammes, au souffle de l'ouragan, s'arrondissaient en voiles incandescentes, dériva comme un brûlot en feu dans les ombres de la nuit.

Chapitre XXVI

L'Atlantique

Pendant deux heures, l'*ombu* navigua sur l'immense lac sans atteindre la terre ferme. Les flammes qui le rongeaient s'étaient peu à peu éteintes.

Le principal danger de cette épouvantable traversée avait disparu. Le major se borna à dire qu'il n'y aurait pas lieu de s'étonner si l'on se sauvait.

Le courant, conservant sa direction première, allait toujours du sud-ouest au nord-est.

L'obscurité, à peine illuminée çà et là de quelque tardif éclair, était redevenue profonde, et Paganel cherchait en vain des points de repère à l'horizon.

L'orage touchait à sa fin. Les larges gouttes de pluie faisaient place à de légers embruns qui s'éparpillaient au souffle du vent, et les gros nuages dégonflés se coupaient par bandes dans les hauteurs du ciel.

La marche de l'*ombu* était rapide sur l'impétueux torrent ; il glissait avec une surprenante vitesse, et comme si quelque puissant engin de locomotion eut été renfermé sous son écorce. Rien ne prouvait qu'il ne dût pas dériver ainsi pendant des jours entiers. Vers trois heures du matin, cependant, le major fit observer que ses racines frôlaient le sol.

Tom Austin, au moyen d'une longue branche détachée, sonda avec soin et constata que le terrain allait en pente remontante. En effet, vingt minutes plus tard, un choc eut lieu, et l'*ombu* s'arrêta net.

« Terre ! Terre ! » s'écria Paganel d'une voix retentissante.

L'extrémité des branches calcinées avait donné contre une extumescence du sol. Jamais navigateurs ne furent plus satisfaits de toucher. L'écueil, ici, c'était le port. Déjà Robert et Wilson, lancés sur un plateau solide, poussaient un hurrah de joie, quand un sifflement bien connu se fit entendre. Le galop d'un cheval retentit sur la plaine, et la haute taille de l'indien se dressa dans l'ombre.

« Thalcave ! s'écria Robert.

– Thalcave ! répondirent ses compagnons.

– *Amigos !* » dit le patagon, qui avait attendu les voyageurs là où le courant devait les amener, puisqu'il l'y avait conduit lui-même.

En ce moment, il enleva Robert Grant dans ses bras sans se douter que Paganel pendait après lui, et il le serra sur sa poitrine. Bientôt, Glenarvan, le major et les marins heureux de revoir leur fidèle guide, lui pressaient les mains avec une vigoureuse cordialité. Puis, le patagon les conduisit dans le hangar d'une estancia abandonnée.

Là flambait un bon feu qui les réchauffa, là rôtissaient de succulentes tranches de venaison dont ils ne laissèrent pas miette. Et quand leur esprit reposé se prit à réfléchir, aucun d'eux ne put croire qu'il eût échappé à cette aventure faite de

tant de dangers divers, l'eau, le feu et les redoutables caïmans des rivières argentines.

Thalcave, en quelques mots, raconta son histoire à Paganel, et reporta au compte de son intrépide cheval tout l'honneur de l'avoir sauvé. Paganel essaya alors de lui expliquer la nouvelle interprétation du document, et quelles espérances elle permettait de concevoir. L'indien comprit-il bien les ingénieuses hypothèses du savant ? On peut en douter, mais il vit ses amis heureux et confiants, et il ne lui en fallait pas davantage.

On croira sans peine que ces intrépides voyageurs après leur journée de repos passée sur l'*ombu*, ne se firent pas prier pour se remettre en route.

À huit heures du matin, ils étaient prêts à partir.

On se trouvait trop au sud des estancias et des saladeros pour se procurer des moyens de transport.

Donc, nécessité absolue d'aller à pied. Il ne s'agissait, en somme, que d'une quarantaine de milles, et Thaouka ne se refuserait pas à porter de temps en temps un piéton fatigué, et même deux au besoin.

En trente-six heures on pouvait atteindre les rivages de l'Atlantique.

Le moment venu, le guide et ses compagnons laissèrent derrière eux l'immense bas-fond encore noyé sous les eaux, et se dirigèrent à travers des plaines plus élevées. Le territoire argentin reprenait sa monotone physionomie ; quelques bouquets de bois, plantés par des mains européennes, se hasardaient çà et là au-dessus des pâturages, aussi rares, d'ailleurs, qu'aux environs des sierras Tandil et Tapalquem ; les

arbres indigènes ne se permettent de pousser qu'à la lisière de ces longues prairies et aux approches du cap Corrientes.

Ainsi se passa cette journée. Le lendemain, quinze milles avant d'être atteints, le voisinage de l'océan se fit sentir. La *virazon*, un vent singulier qui souffle régulièrement pendant les deuxièmes moitiés du jour et de la nuit, courbait les grandes herbes. Du sol amaigri s'élevaient des bois clairsemés, de petites mimosées arborescentes, des buissons d'acacias et des bouquets de *curra-mabol*.

Quelques lagunes salines miroitaient comme des morceaux de verre cassé, et rendirent la marche pénible, car il fallut les tourner. On pressait le pas, afin d'arriver le jour même au lac Salado sur les rivages de l'océan, et, pour tout dire, les voyageurs étaient passablement fatigués, quand, à huit heures du soir, ils aperçurent les dunes de sable, hautes de vingt toises, qui en délimitent la lisière écumeuse. Bientôt, le long murmure de la mer montante frappa leurs oreilles.

« L'océan ! s'écria Paganel.

– Oui, l'océan ! » répondit Thalcave.

Et ces marcheurs, auxquels la force semblait près de manquer, escaladaient bientôt les dunes avec une remarquable agilité.

Mais l'obscurité était grande déjà. Les regards se promenèrent en vain sur l'immensité sombre. Ils cherchèrent le *Duncan*, sans l'apercevoir.

« Il est pourtant là, s'écria Glenarvan, nous attendant et courant bord sur bord !

– Nous le verrons demain », répondit Mac Nabbs.

Tom Austin héla au juger le yacht invisible, mais sans obtenir de réponse. Le vent était d'ailleurs très fort, et la mer assez mauvaise. Les nuages chassaient de l'ouest, et la crête écumante des vagues s'envolait en fine poussière jusqu'au-dessus des dunes. Si donc le *Duncan* était au rendez-vous assigné, l'homme du bossoir ne pouvait ni être entendu ni entendre. La côte n'offrait aucun abri. Nulle baie, nulle anse, nul port. Pas même une crique. Elle se composait de longs bancs de sable qui allaient se perdre en mer, et dont l'approche est plus dangereuse que celle des rochers à fleur d'eau. Les bancs, en effet, irritent la lame ; la mer y est particulièrement mauvaise, et les navires sont à coup sûr perdus, qui par les gros temps viennent s'échouer sur ces tapis de sable.

Il était donc fort naturel que le *Duncan*, jugeant cette côte détestable et sans port de refuge, se tînt éloigné. John Mangles, avec sa prudence habituelle, devait s'en élever le plus possible. Ce fut l'opinion de Tom Austin, et il affirma que le *Duncan* ne pouvait tenir la mer à moins de cinq bons milles.

Le major engagea donc son impatient ami à se résigner. Il n'existait aucun moyen de dissiper ces épaisses ténèbres. À quoi bon, dès lors, fatiguer ses regards à les promener sur le sombre horizon ?

Ceci dit, il organisa une sorte de campement à l'abri des dunes ; les dernières provisions servirent au dernier repas du voyage ; puis chacun, suivant l'exemple du major, se creusa un lit improvisé dans un trou assez confortable, et, ramenant jusqu'à son menton l'immense couverture de sable, s'endormit d'un lourd sommeil. Seul Glenarvan veilla. Le vent se maintenait en grande brise, et l'océan se ressentait encore de l'orage passé. Ses vagues, toujours tumultueuses, se brisaient au pied des bancs avec un bruit de tonnerre. Glenarvan ne pouvait

se faire à l'idée de savoir le *Duncan* si près de lui. Quant à supposer qu'il ne fût pas arrivé au rendez-vous convenu, c'était inadmissible. Glenarvan avait quitté la baie de Talcahuano le 14 octobre, et il arrivait le 12 novembre aux rivages de l'Atlantique. Or, pendant cet espace de trente jours employés à traverser le Chili, la cordillère, les pampas, la plaine argentine, le *Duncan* avait eu le temps de doubler le cap Horn et d'arriver à la côte opposée.

Pour un tel marcheur, les retards n'existaient pas ; la tempête avait été certainement violente et ses fureurs terribles sur le vaste champ de l'Atlantique, mais le yacht était un bon navire et son capitaine un bon marin. Donc, puisqu'il devait être là, il y était.

Ces réflexions, quoi qu'il en soit, ne parvinrent pas à calmer Glenarvan. Quand le cœur et la raison se débattent, celle-ci n'est pas la plus forte. Le « laird » de Malcolm-Castle sentait dans cette obscurité tous ceux qu'il aimait, sa chère Helena, Mary Grant, l'équipage de son *Duncan*. Il errait sur le rivage désert que les flots couvraient de leurs paillettes phosphorescentes. Il regardait, il écoutait. Il crut même, à de certains moments, surprendre en mer une lueur indécise.

« Je ne me trompe pas, se dit-il, j'ai vu un feu de navire, le feu du *Duncan*. Ah ! Pourquoi mes regards ne peuvent-ils percer ces ténèbres ! »

Une idée lui vint alors. Paganel se disait nyctalope, Paganel y voyait la nuit. Il alla réveiller Paganel. Le savant dormait dans son trou du sommeil des taupes, quand un bras vigoureux l'arracha de sa couche de sable.

« Qui va là ? s'écria-t-il.

– C’est moi, Paganel.

– Qui, vous ?

– Glenarvan. Venez, j’ai besoin de vos yeux.

– Mes yeux ? répondit Paganel, qui les frottait vigoureusement.

– Oui, vos yeux, pour distinguer notre *Duncan* dans cette obscurité. Allons, venez.

– Au diable la nyctalopie ! » se dit Paganel, enchanté d’ailleurs, d’être utile à Glenarvan.

Et se relevant, secouant ses membres engourdis, « broumbroumant » comme les gens qui s’éveillent, il suivit son ami sur le rivage.

Glenarvan le pria d’examiner le sombre horizon de la mer. Pendant quelques minutes, Paganel se livra consciencieusement à cette contemplation.

« Eh bien ! N’apercevez-vous rien ? demanda Glenarvan.

– Rien ! Un chat lui-même n’y verrait pas à deux pas de lui.

– Cherchez un feu rouge ou un feu vert, c’est-à-dire un feu de bâbord ou de tribord.

– Je ne vois ni feu vert ni feu rouge ! Tout est noir ! » répondit Paganel, dont les yeux se fermaient involontairement.

Pendant une demi-heure, il suivit son impatient ami, machinalement, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, puis la relevant brusquement. Il ne répondait pas, il ne parlait plus. Ses pas mal assurés le laissaient rouler comme un homme ivre.

Glenarvan regarda Paganel. Paganel dormait en marchant.

Glenarvan le prit alors par le bras, et, sans le réveiller, le reconduisit à son trou, où il l'enterra confortablement. À l'aube naissante, tout le monde fut mis sur pied à ce cri :

« Le *Duncan !* le *Duncan !*

– Hurrah ! Hurrah ! » répondirent à Glenarvan ses compagnons, se précipitant sur le rivage.

En effet, à cinq milles au large, le yacht, ses basses voiles soigneusement serrées, se maintenait sous petite vapeur. Sa fumée se perdait confusément dans les brumes du matin. La mer était forte, et un navire de ce tonnage ne pouvait sans danger approcher le pied des bancs.

Glenarvan, armé de la longue-vue de Paganel, observait les allures du *Duncan*. John Mangles ne devait pas avoir aperçu ses passagers, car il n'évoluait pas, et continuait de courir, bâbord amures, sous son hunier au bas ris.

Mais en ce moment, Thalcave, après avoir fortement bourré sa carabine, la déchargea dans la direction du yacht.

On écouta. On regarda surtout. Trois fois, la carabine de l'indien retentit, réveillant les échos des dunes.

Enfin, une fumée blanche apparut aux flancs du yacht.

« Ils nous ont vus ! s'écria Glenarvan. C'est le canon du *Duncan !* »

Et, quelques secondes après, une sourde détonation venait mourir à la limite du rivage. Aussitôt, le *Duncan*, changeant son hunier et forçant le feu de ses fourneaux, évolua de manière à ranger de plus près la côte.

Bientôt, la lunette aidant, on vit une embarcation se détacher du bord.

« Lady Helena ne pourra venir, dit Tom Austin, la mer est trop dure !

– John Mangles non plus, répondit Mac Nabbs, il ne peut quitter son navire.

– Ma sœur ! Ma sœur ! disait Robert, tendant ses bras vers le yacht qui roulait violemment.

– Ah ! Qu'il me tarde d'être à bord ! s'écria Glenarvan.

– Patience, Edward. Vous y serez dans deux heures », répondit le major.

Deux heures ! En effet, l'embarcation, armée de six avirons, ne pouvait en moins de temps accomplir son trajet d'aller et de retour.

Alors Glenarvan rejoignit Thalcave, qui les bras croisés, Thaouka près de lui, regardait tranquillement la mouvante surface des flots.

Glenarvan prit sa main, et lui montrant le yacht :

« Viens », dit-il.

L'indien secoua doucement la tête.

« Viens, ami, reprit Glenarvan.

– Non, répondit doucement Thalcave. Ici est Thaouka, et là, les pampas ! » ajouta-t-il, en embrassant d'un geste passionné l'immense étendue des plaines.

Glenarvan comprit bien que l'indien ne voudrait jamais abandonner la prairie où blanchissaient les os de ses pères. Il connaissait le religieux attachement de ces enfants du désert pour le pays natal. Il serra donc la main de Thalcave, et n'insista pas. Il n'insista pas, non plus, quand l'indien, souriant à sa manière, refusa le prix de ses services en disant :

« Par amitié. »

Glenarvan ne put lui répondre. Il aurait voulu laisser au moins un souvenir au brave indien qui lui rappelât ses amis de l'Europe. Mais que lui restait-il ? Ses armes, ses chevaux, il avait tout perdu dans les désastres de l'inondation. Ses amis n'étaient pas plus riches que lui.

Il ne savait donc comment reconnaître le désintéressement du brave guide, quand une idée lui vint à l'esprit. Il tira de son portefeuille un médaillon précieux qui entourait un admirable portrait, un chef-d'œuvre de Lawrence, et il l'offrit à l'indien.

« Ma femme », dit-il.

Thalcave considéra le portrait d'un œil attendri, et prononça ces simples mots :

« Bonne et belle ! »

Puis Robert, Paganel, le major, Tom Austin, les deux matelots, vinrent avec de touchantes paroles faire leurs adieux au patagon. Ces braves gens étaient sincèrement émus de quitter cet ami intrépide et dévoué. Thalcave les pressa tous sur sa large poitrine. Paganel lui fit accepter une carte de l'Amérique méridionale et des deux océans que l'indien avait souvent regardée avec intérêt. C'était ce que le savant possédait de plus précieux. Quant à Robert, il n'avait que ses caresses à donner ; il les offrit à son sauveur, et Thaouka ne fut pas oublié dans sa distribution.

En ce moment, l'embarcation du *Duncan* approchait ; elle se glissa dans un étroit chenal creusé entre les bancs, et vint bientôt échouer au rivage.

« Ma femme ? demanda Glenarvan.

– Ma sœur ? s'écria Robert.

– Lady Helena et miss Grant vous attendent à bord, répondit le patron du canot. Mais partons, votre honneur, nous n'avons pas une minute à perdre, car le jusant commence à se faire sentir. »

Les derniers embrassements furent prodigués à l'indien. Thalcave accompagna les amis jusqu'à l'embarcation, qui fut remise à flot. Au moment où Robert montait à bord, l'indien le prit dans ses bras et le regarda avec tendresse.

« Et maintenant va, dit-il, tu es un homme !

– Adieu, ami ! Adieu ! dit encore une fois Glenarvan.

– Ne nous reverrons-nous jamais ? s’écria Paganel.

– *Quien sabe ?* » répondit Thalcave, en levant son bras vers le ciel.

Ce furent les dernières paroles de l’indien, qui se perdirent dans le souffle du vent. On poussa au large. Le canot s’éloigna, emporté par la mer descendante.

Longtemps, la silhouette immobile de Thalcave apparut à travers l’écume des vagues. Puis sa grande taille s’amoindrit, et il disparut aux yeux de ses amis d’un jour. Une heure après, Robert s’élançait le premier à bord du *Duncan* et se jetait au cou de Mary Grant, pendant que l’équipage du yacht remplissait l’air de ses joyeux hurrahs.

Ainsi s’était accomplie cette traversée de l’Amérique du sud suivant une ligne rigoureusement droite. Ni montagnes, ni fleuves ne firent dévier les voyageurs de leur imperturbable route, et, s’ils n’eurent pas à combattre le mauvais vouloir des hommes, les éléments, souvent déchaînés contre eux, soumirent à de rudes épreuves leur généreuse intrépidité.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I

Le retour à bord

Les premiers instants furent consacrés au bonheur de se revoir. Lord Glenarvan n'avait pas voulu que l'insuccès des recherches refroidît la joie dans le cœur de ses amis. Aussi ses premières paroles furent-elles celles-ci : « Confiance, mes amis, confiance ! Le capitaine Grant n'est pas avec nous, mais nous avons la certitude de le retrouver. »

Il ne fallait rien de moins qu'une telle assurance pour rendre l'espoir aux passagères du *Duncan*.

En effet, lady Helena et Mary Grant, pendant que l'embarcation ralliait le yacht, avaient éprouvé les mille angoisses de l'attente. Du haut de la dunette, elles essayaient de compter ceux qui revenaient à bord.

Tantôt la jeune fille se désespérait ; tantôt, au contraire, elle s'imaginait voir Harry Grant. Son cœur palpitait ; elle ne pouvait parler, elle se soutenait à peine. Lady Helena l'entourait de ses bras. John Mangles, en observation près d'elle, se taisait ; ses yeux de marin, si habitués à distinguer les objets éloignés, ne voyaient pas le capitaine.

« Il est là ! Il vient ! Mon père ! » murmurait la jeune fille.

Mais, la chaloupe se rapprochant peu à peu, l'illusion devint impossible. Les voyageurs n'étaient pas à cent brasses du bord, que non seulement lady Helena et John Mangles, mais Mary

elle-même, les yeux baignés de larmes, avaient perdu tout espoir. Il était temps que lord Glenarvan arrivât et fît entendre ses rassurantes paroles.

Après les premiers embrassements, lady Helena, Mary Grant et John Mangles furent instruits des principaux incidents de l'expédition, et, avant tout, Glenarvan leur fit connaître cette nouvelle interprétation du document due à la sagacité de Jacques Paganel. Il fit aussi l'éloge de Robert, dont Mary devait être fière à bon droit. Son courage, son dévouement, les dangers qu'il avait courus, tout fut mis en relief par Glenarvan, au point que le jeune garçon n'aurait su où se cacher, si les bras de sa sœur ne lui eussent offert un refuge.

« Il ne faut pas rougir, Robert, dit John Mangles, tu t'es conduit en digne fils du capitaine Grant ! »

Il tendit ses bras au frère de Mary, et appuya ses lèvres sur ses joues encore humides des larmes de la jeune fille.

On ne parle ici que pour mémoire de l'accueil que reçurent le major et le géographe, et du souvenir dont fut honoré le généreux Thalcave. Lady Helena regretta de ne pouvoir presser la main du brave indien. Mac Nabbs, après les premiers épanchements, avait gagné sa cabine, où il se faisait la barbe d'une main calme et assurée. Quant à Paganel, il voltigeait de l'un à l'autre, comme une abeille, butinant le suc des compliments et des sourires. Il voulut embrasser tout l'équipage du *Duncan*, et, soutenant que lady Helena en faisait partie aussi bien que Mary Grant, il commença sa distribution par elles pour finir à Mr Olbinett.

Le *stewart* ne crut pouvoir mieux reconnaître une telle politesse, qu'en annonçant le déjeuner.

« Le déjeuner ? s'écria Paganel.

– Oui, monsieur Paganel, répondit Mr Olbinett.

– Un vrai déjeuner, sur une vraie table, avec un couvert et des serviettes ?

– Sans doute, monsieur Paganel.

– Et on ne mangera ni *charqui*, ni œufs durs, ni filets d'autruche ?

– Oh ! monsieur ! répondit le maître d'hôtel, humilié dans son art.

– Je n'ai pas voulu vous blesser, mon ami, dit le savant avec un sourire. Mais, depuis un mois, tel était notre ordinaire, et nous dînions, non pas assis à table, mais étendus sur le sol, à moins que nous ne fussions à califourchon sur des arbres. Ce déjeuner que vous venez d'annoncer a donc pu me paraître un rêve, une fiction, une chimère !

– Eh bien, allons constater sa réalité, monsieur Paganel, répondit lady Helena, qui ne se retenait pas de rire.

– Voici mon bras, dit le galant géographe.

– Votre honneur n'a pas d'ordres à me donner pour le *Duncan ?* demanda John Mangles.

– Après déjeuner, mon cher John, répondit Glenarvan, nous discuterons en famille le programme de notre nouvelle expédition. »

Les passagers du yacht et le jeune capitaine descendirent dans le carré. Ordre fut donné à l'ingénieur de se maintenir en pression, afin de partir au premier signal.

Le major, rasé de frais, et les voyageurs, après une rapide toilette, prirent place à la table.

On fit fête au déjeuner de Mr Olbinett. Il fut déclaré excellent, et même supérieur aux splendides festins de la pampa, Paganel revint deux fois à chacun des plats, « par distraction », dit-il.

Ce mot malencontreux amena lady Glenarvan à demander si l'aimable français était quelquefois retombé dans son péché habituel. Le major et lord Glenarvan se regardèrent en souriant. Quant à Paganel, il éclata de rire, franchement, et s'engagea « sur l'honneur » à ne plus commettre une seule distraction pendant tout le voyage ; puis il fit d'une très plaisante façon le récit de sa déconvenue et de ses profondes études sur l'œuvre de Camoëns.

« Après tout, ajouta-t-il en terminant, à quelque chose malheur est bon, et je ne regrette pas mon erreur.

– Et pourquoi, mon digne ami ? demanda le major.

– Parce que non seulement je sais l'espagnol, mais aussi le portugais. Je parle deux langues au lieu d'une !

– Par ma foi, je n'y avais pas songé, répondit Mac Nabbs. Mes compliments, Paganel, mes sincères compliments ! »

On applaudit Paganel, qui ne perdait pas un coup de dent. Il mangeait et causait tout ensemble. Mais il ne remarqua pas une particularité qui ne put échapper à Glenarvan : ce furent les

attentions de John Mangles pour sa voisine Mary Grant. Un léger signe de lady Helena à son mari lui apprit que c'était « comme cela ! » Glenarvan regarda les deux jeunes gens avec une affectueuse sympathie, et il interpella John Mangles, mais à un tout autre propos.

« Et votre voyage, John, lui demanda-t-il, comment s'est-il accompli ?

– Dans les meilleures conditions, répondit le capitaine. Seulement j'apprendrai à votre honneur que nous n'avons pas repris la route du détroit de Magellan.

– Bon ! s'écria Paganel, vous avez doublé le cap Horn, et je n'étais pas là !

– Pendez-vous ! dit le major.

– Égoïste ! C'est pour avoir de ma corde, que vous me donnez ce conseil ! répliqua le géographe.

– Voyons, mon cher Paganel, répondit Glenarvan, à moins d'être doué du don d'ubiquité, on ne saurait être partout. Or, puisque vous couriez la plaine des pampas, vous ne pouviez pas en même temps doubler le cap Horn.

– Cela ne m'empêche pas de le regretter », répliqua le savant.

Mais on ne le poussa pas davantage, et on le laissa sur cette réponse. John Mangles reprit alors la parole, et fit le récit de sa traversée. En prolongeant la côte américaine, il avait observé tous les archipels occidentaux sans trouver aucune trace du *Britannia*. Arrivé au cap Pilares, à l'entrée du détroit, et trouvant les vents debout, il donna dans le sud ; le *Duncan*

longea les îles de la Désolation, s'éleva jusqu'au soixante-septième degré de latitude australe, doubla le cap Horn, rangea la Terre de Feu, et, passant le détroit de Lemaire, il suivit les côtes de la Patagonie.

Là, il éprouva des coups de vent terribles à la hauteur du cap Corrientes, ceux-là mêmes qui assaillirent si violemment les voyageurs pendant l'orage. Mais le yacht se comporta bien, et depuis trois jours John Mangles courait des bordées au large, lorsque les détonations de la carabine lui signalèrent l'arrivée des voyageurs si impatiemment attendus. Quant à lady Glenarvan et à miss Grant, le capitaine du *Duncan* serait injuste en méconnaissant leur rare intrépidité. La tempête ne les effraya pas, et si elles manifestèrent quelques craintes, ce fut en songeant à leurs amis, qui erraient alors dans les plaines de la république Argentine.

Ainsi se termina le récit de John Mangles ; il fut suivi des félicitations de lord Glenarvan. Puis, celui-ci, s'adressant à Mary Grant :

« Ma chère miss, dit-il, je vois que le capitaine John rend hommage à vos grandes qualités, et je suis heureux de penser que vous ne vous déplaisez point à bord de son navire !

– Comment pourrait-il en être autrement ? répondit Mary, en regardant lady Helena, et peut-être aussi le jeune capitaine.

– Oh ! Ma sœur vous aime bien, monsieur John, s'écria Robert, et moi, je vous aime aussi !

– Et je te le rends, mon cher enfant », répondit John Mangles, un peu déconcerté des paroles de Robert, qui amenèrent une légère rougeur au front de Mary Grant.

Puis, mettant la conversation sur un terrain moins brûlant, John Mangles ajouta :

« Puisque j'ai fini de raconter le voyage du *Duncan*, votre honneur voudra-t-il nous donner quelques détails sur sa traversée de l'Amérique et sur les exploits de notre jeune héros ? »

Nul récit ne pouvait être plus agréable à lady Helena et à miss Grant. Aussi lord Glenarvan se hâta de satisfaire leur curiosité. Il reprit, incident par incident, tout son voyage d'un océan à l'autre. Le passage de la Cordillère Des Andes, le tremblement de terre, la disparition de Robert, l'enlèvement du condor, le coup de fusil de Thalcave, l'épisode des loups rouges, le dévouement du jeune garçon, le sergent Manuel, l'inondation, le refuge sur l'*ombu*, la foudre, l'incendie, les caïmans, la trombe, la nuit au bord de l'Atlantique, ces divers détails, gais ou terribles, vinrent tour à tour exciter la joie et l'effroi de ses auditeurs.

Mainte circonstance fut rapportée, qui valut à Robert les caresses de sa sœur et de lady Helena.

Jamais enfant ne se vit si bien embrassé, et par des amies plus enthousiastes.

Lorsque lord Glenarvan eut terminé son histoire, il ajouta ces paroles :

« Maintenant, mes amis, songeons au présent ; le passé est passé, mais l'avenir est à nous ; revenons au capitaine Harry Grant. »

Le déjeuner était terminé ; les convives rentrèrent dans le salon particulier de lady Glenarvan ; ils prirent place autour

d'une table chargée de cartes et de plans, et la conversation s'engagea aussitôt.

« Ma chère Helena, dit lord Glenarvan, en montant à bord, je vous ai annoncé que si les naufragés du *Britannia* ne revenaient pas avec nous, nous avions plus que jamais l'espoir de les retrouver. De notre passage à travers l'Amérique est résultée cette conviction, je dirai mieux, cette certitude : Que la catastrophe n'a eu lieu ni sur les côtes du Pacifique, ni sur les côtes de l'Atlantique. De là cette conséquence naturelle, que l'interprétation tirée du document était erronée en ce qui touche la Patagonie. Fort heureusement, notre ami Paganel, illuminé par une soudaine inspiration, a découvert l'erreur. Il a démontré que nous suivions une voie fausse, et il a interprété le document de manière à ne plus laisser aucune hésitation dans notre esprit. Il s'agit du document écrit en français, et je prierai Paganel de l'expliquer ici, afin que personne ne conserve le moindre doute à cet égard. »

Le savant, mis en demeure de parler, s'exécuta aussitôt ; il disserta sur les mots *gonie* et *indi* de la façon la plus convaincante ; il fit sortir rigoureusement du mot *austral* le mot Australie ; il démontra que le capitaine Grant, en quittant la côte du Pérou pour revenir en Europe, avait pu, sur un navire désemparé, être entraîné par les courants méridionaux du Pacifique jusqu'aux rivages australiens ; enfin, ses ingénieuses hypothèses, ses plus fines déductions, obtinrent l'approbation complète de John Mangles lui-même, juge difficile en pareille matière, et qui ne se laissait pas entraîner à des écarts d'imagination.

Lorsque Paganel eut achevé sa dissertation, Glenarvan annonça que le *Duncan* allait faire immédiatement route pour l'Australie.

Cependant le major, avant que l'ordre ne fût donné de mettre cap à l'est, demanda à faire une simple observation.

« Parlez, Mac Nabbs, répondit Glenarvan.

– Mon but, dit le major, n'est point d'affaiblir les arguments de mon ami Paganel, encore moins de les réfuter ; je les trouve sérieux, sagaces, dignes de toute notre attention, et ils doivent à juste titre former la base de nos recherches futures. Mais je désire qu'ils soient soumis à un dernier examen afin que leur valeur soit incontestable et incontestée. »

On ne savait où voulait en venir le prudent Mac Nabbs, et ses auditeurs l'écoutaient avec une certaine anxiété.

« Continuez, major, dit Paganel. Je suis prêt à répondre à toutes vos questions.

– Rien ne sera plus simple, dit le major. Quand, il y a cinq mois, dans le golfe de la Clyde, nous avons étudié les trois documents, leur interprétation nous a paru évidente. Nulle autre côte que la côte occidentale de la Patagonie ne pouvait avoir été le théâtre du naufrage. Nous n'avions même pas à ce sujet l'ombre d'un doute.

– Réflexion fort juste, répondit Glenarvan.

– Plus tard, reprit le major, lorsque Paganel, dans un moment de providentielle distraction, s'embarqua à notre bord, les documents lui furent soumis, et il approuva sans réserve nos recherches sur la côte américaine.

– J'en conviens, répondit le géographe.

– Et cependant, nous nous sommes trompés, dit le major.

– Nous nous sommes trompés, répéta Paganel. Mais pour se tromper, Mac Nabbs, il ne faut qu'être homme, tandis qu'il est fou celui qui persiste dans son erreur.

– Attendez, Paganel, répondit le major, ne vous animez pas. Je ne veux point dire que nos recherches doivent se prolonger en Amérique.

– Alors que demandez-vous ? dit Glenarvan.

– Un aveu, rien de plus, l'aveu que l'Australie paraît être maintenant le théâtre du naufrage du *Britannia* aussi évidemment que l'Amérique le semblait naguère.

– Nous l'avouons volontiers, répondit Paganel.

– J'en prends acte, reprit le major, et j'en profite pour engager votre imagination à se défier de ces évidences successives et contradictoires. Qui sait si, après l'Australie, un autre pays ne nous offrira pas les mêmes certitudes, et si, ces nouvelles recherches vainement faites, il ne semblera pas « évident » qu'elles doivent être recommencées ailleurs ? »

Glenarvan et Paganel se regardèrent. Les observations du major les frappaient par leur justesse.

« Je désire donc, reprit Mac Nabbs, qu'une dernière épreuve soit faite avant de faire route pour l'Australie. Voici les documents, voici des cartes. Examinons successivement tous les points par lesquels passe le trente-septième parallèle, et voyons si quelque autre pays ne se rencontrerait pas, dont le document donnerait l'indication précise.

– Rien de plus facile et de moins long, répondit Paganel, car, heureusement, les terres n'abondent pas sous cette latitude.

– Voyons », dit le major, en déployant un planisphère anglais, dressé suivant la projection de Mercator, et qui offrait à l'œil tout l'ensemble du globe terrestre.

La carte fut placée devant lady Helena, et chacun se plaça de façon à suivre la démonstration de Paganel.

« Ainsi que je vous l'ai déjà appris, dit le géographe, après avoir traversé l'Amérique Du Sud, le trente-septième degré de latitude rencontre les îles Tristan d'Acunha. Or, je soutiens que pas un des mots du document ne peut se rapporter à ces îles. »

Les documents scrupuleusement examinés, on dut reconnaître que Paganel avait raison.

Tristan d'Acunha fut rejeté à l'unanimité.

« Continuons, reprit le géographe. En sortant de l'Atlantique, nous passons à deux degrés au-dessous du cap de Bonne-Espérance, et nous pénétrons dans la mer des Indes. Un seul groupe d'îles se trouve sur notre route, le groupe des îles Amsterdam. Soumettons-les au même examen que Tristan d'Acunha. »

Après un contrôle attentif, les îles Amsterdam furent évincées à leur tour. Aucun mot, entier ou non, français, anglais ou allemand, ne s'appliquait à ce groupe de l'océan Indien.

« Nous arrivons maintenant à l'Australie, reprit Paganel ; le trente-septième parallèle rencontre ce continent au cap Bernouilli ; il en sort par la baie Twofold. Vous conviendrez comme moi, et sans forcer les textes, que le mot anglais *stra* et

le mot français *austral* peuvent s'appliquer à l'Australie. La chose est assez évidente pour que je n'insiste pas. »

Chacun approuva la conclusion de Paganel. Ce système réunissait toutes les probabilités en sa faveur.

« Allons au delà, dit le major.

– Allons, répondit le géographe, le voyage est facile. En quittant la baie Twofold, on traverse le bras de mer qui s'étend à l'est de l'Australie et on rencontre la Nouvelle Zélande. Tout d'abord, je vous rappellerai que le mot *contin* du document français indique un « continent » d'une façon irréfragable. Le capitaine Grant ne peut donc avoir trouvé refuge sur la Nouvelle Zélande qui n'est qu'une île. Quoi qu'il en soit, examinez, comparez, retournez les mots, et voyez si, par impossible, ils pourraient convenir à cette nouvelle contrée.

– En aucune façon, répondit John Mangles, qui fit une minutieuse observation des documents et du planisphère.

– Non, dirent les auditeurs de Paganel et le major lui-même, non, il ne peut s'agir de la Nouvelle Zélande.

– Maintenant, reprit le géographe, sur tout cet immense espace qui sépare cette grande île de la côte américaine, le trente-septième parallèle ne traverse qu'un îlot aride et désert.

– Qui se nomme ?… demanda le major.

– Voyez la carte. C'est Maria-Thérésa, nom dont je ne trouve aucune trace dans les trois documents.

– Aucune, répondit Glenarvan.

– Je vous laisse donc, mes amis, à décider si toutes les probabilités, pour ne pas dire les certitudes, ne sont point en faveur du continent australien ?

– Évidemment, répondirent à l'unanimité les passagers et le capitaine du *Duncan*.

– John, dit alors Glenarvan, vous avez des vivres et du charbon en suffisante quantité ?

– Oui, votre honneur, je me suis amplement approvisionné à Talcahuano, et, d'ailleurs, la ville du Cap nous permettra de renouveler très facilement notre combustible.

– Eh bien, alors, donnez la route…

– Encore une observation, dit le major, interrompant son ami.

– Faites, Mac Nabbs.

– Quelles que soient les garanties de succès que nous offre l'Australie, ne serait-il pas à propos de relâcher un jour ou deux aux îles Tristan d'Acunha et Amsterdam ? Elles sont situées sur notre parcours, et ne s'éloignent aucunement de notre route. Nous saurons alors si le *Britannia* n'y a pas laissé trace de son naufrage.

– L'incrédule major, s'écria Paganel, il y tient !

– Je tiens surtout à ne pas revenir sur nos pas, si l'Australie, par hasard, ne réalise pas les espérances qu'elle fait concevoir.

– La précaution me paraît bonne, répondit Glenarvan.

– Et ce n'est pas moi qui vous dissuaderai de la prendre, répliqua Paganel. Au contraire.

– Alors, John, dit Glenarvan, faites mettre le cap sur Tristan d'Acunha.

– À l'instant, votre honneur », répondit le capitaine, et il remonta sur le pont, tandis que Robert et Mary Grant adressaient les plus vives paroles de reconnaissance à lord Glenarvan.

Bientôt le *Duncan*, s'éloignant de la côte américaine et courant dans l'est, fendit de sa rapide étrave les flots de l'océan Atlantique.

Chapitre II

Tristan d'Acunha

Si le yacht eût suivi la ligne de l'équateur, les cent quatre-vingt-seize degrés qui séparent l'Australie de l'Amérique, ou pour mieux dire, le cap Bernouilli du cap Corrientes, auraient valu onze mille sept cent soixante milles géographiques.

Mais, sur le trente-septième parallèle, ces cent quatre-vingt-seize degrés, par suite de la forme du globe, ne représentent que neuf mille quatre cent quatre-vingts milles. De la côte américaine à Tristan d'Acunha, on compte deux mille cent milles, distance que John Mangles espérait franchir en dix jours, si les vents d'est ne retardaient pas la marche du yacht. Or, il eut précisément lieu d'être satisfait, car vers le soir la brise calmit sensiblement, puis changea, et le *Duncan* put déployer sur une mer tranquille toutes ses incomparables qualités.

Les passagers avaient repris le jour même leurs habitudes du bord. Il ne semblait pas qu'ils eussent quitté le navire pendant un mois. Après les eaux du Pacifique, les eaux de l'Atlantique s'étendaient sous leurs yeux, et, à quelques nuances près, tous les flots se ressemblent. Les éléments, après les avoir si terriblement éprouvés, unissaient maintenant leurs efforts pour les favoriser. L'océan était paisible, le vent soufflait du bon côté, et tout le jeu de voiles, tendu sous les brises de l'ouest, vint en aide à l'infatigable vapeur emmagasinée dans la chaudière.

Cette rapide traversée s'accomplit donc sans accident ni incident. On attendait avec confiance la côte australienne. Les

probabilités se changeaient en certitudes. On causait du capitaine Grant comme si le yacht allait le prendre dans un port déterminé.

Sa cabine et les cadres de ses deux compagnons furent préparés à bord. Mary Grant se plaisait à la disposer de ses mains, à l'embellir. Elle lui avait été cédée par Mr Olbinett, qui partageait actuellement la chambre de *mistress* Olbinett. Cette cabine confinait au fameux numéro six, retenu à bord du *Scotia* par Jacques Paganel.

Le savant géographe s'y tenait presque toujours enfermé. Il travaillait du matin au soir à un ouvrage intitulé : *Sublimes impressions d'un géographe dans la Pampasie argentine*. On l'entendait essayer d'une voix émue ses périodes élégantes avant de les confier aux blanches pages de son calepin, et plus d'une fois, infidèle à Clio, la muse de l'histoire, il invoqua dans ses transports la divine Calliope, qui préside aux grandes choses épiques.

Paganel, d'ailleurs, ne s'en cachait pas. Les chastes filles d'Apollon quittaient volontiers pour lui les sommets du Parnasse ou de l'Hélicon. Lady Helena lui en faisait ses sincères compliments.

Le major le félicitait aussi de ces visites mythologiques.

« Mais surtout, ajoutait-il, pas de distractions, mon cher Paganel, et si, par hasard, il vous prend fantaisie d'apprendre l'australien, n'allez pas l'étudier dans une grammaire chinoise ! »

Les choses allaient donc parfaitement à bord. Lord et lady Glenarvan observaient avec intérêt John Mangles et Mary

Grant. Ils n'y trouvaient rien à redire, et, décidément, puisque John ne parlait point, mieux valait n'y pas prendre garde.

« Que pensera le capitaine Grant ? dit un jour Glenarvan à lady Helena.

– Il pensera que John est digne de Mary, mon cher Edward, et il ne se trompera pas. »

Cependant, le yacht marchait rapidement vers son but. Cinq jours après avoir perdu de vue le cap Corrientes, le 16 novembre, de belles brises d'ouest se firent sentir, celles-là mêmes dont s'accommodent fort les navires qui doublent la pointe africaine contre les vents réguliers du sud-est. Le *Duncan* se couvrit de toiles, et sous sa misaine, sa brigantine, son hunier, son perroquet, ses bonnettes, ses voiles de flèche et d'étais, il courut bâbord amures avec une audacieuse rapidité. C'est à peine si son hélice mordait sur les eaux fuyantes que coupait son étrave, et il semblait qu'il luttait alors avec les yachts de course du royal-thames-club.

Le lendemain, l'océan se montra couvert d'immenses goémons, semblable à un vaste étang obstrué par les herbes. On eût dit une de ces mers de sargasses formées de tous les débris d'arbres et de plantes arrachés aux continents voisins. Le commandant Maury les a spécialement signalées à l'attention des navigateurs. Le *Duncan* paraissait glisser sur une longue prairie que Paganel compara justement aux pampas, et sa marche fut un peu retardée.

Vingt-quatre heures après, au lever du jour, la voix du matelot de vigie se fit entendre.

« Terre ! cria-t-il.

– Dans quelle direction ? demanda Tom Austin, qui était de quart.

– Sous le vent à nous », répondit le matelot.

À ce cri toujours émotionnant, le pont du yacht se peupla subitement. Bientôt une longue-vue sortit de la dunette et fut immédiatement suivie de Jacques Paganel. Le savant braqua son instrument dans la direction indiquée, et ne vit rien qui ressemblât à une terre.

« Regardez dans les nuages, lui dit John Mangles.

– En effet, répondit Paganel, on dirait une sorte de pic presque imperceptible encore.

– C'est Tristan d'Acunha, reprit John Mangles.

– Alors, si j'ai bonne mémoire, répliqua le savant, nous devons en être à quatre-vingts milles, car le pic de Tristan, haut de sept mille pieds, est visible à cette distance.

– Précisément », répondit le capitaine John.

Quelques heures plus tard, le groupe d'îles très hautes et très escarpées fut parfaitement visible à l'horizon. Le piton conique de Tristan se détachait en noir sur le fond resplendissant du ciel, tout bariolé des rayons du soleil levant. Bientôt l'île principale se dégagea de la masse rocheuse, au sommet d'un triangle incliné vers le nord-est.

Tristan d'Acunha est située par 37° 8' de latitude australe, et 10° 44' de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. À dix-huit milles au sud-ouest, l'île Inaccessible, et à dix milles au

sud-est, l'île du Rossignol, complètent ce petit groupe isolé dans cette partie de l'Atlantique.

Vers midi, on releva les deux principaux amers qui servent aux marins de point de reconnaissance, savoir, à un angle de l'île Inaccessible, une roche qui figure fort exactement un bateau sous voile, et, à la pointe nord de l'île du Rossignol, deux îlots semblables à un fortin en ruine. À trois heures, le *Duncan* donnait dans la baie Falmouth de Tristan d'Acunha, que la pointe de Help ou de Bon-Secours abrite contre les vents d'ouest.

Là, dormaient à l'ancre quelques baleiniers occupés de la pêche des phoques et autres animaux marins, dont ces côtes offrent d'innombrables échantillons.

John Mangles s'occupa de chercher un bon mouillage, car ces rades foraines sont très dangereuses par les coups de vents de nord-ouest et de nord, et, précisément à cette place, le brick anglais *Julia* se perdit corps et biens, en 1829. Le *Duncan* s'approcha à un demi-mille du rivage, et mouilla par vingt brasses sur fond de roches. Aussitôt, passagères et passagers s'embarquèrent dans le grand canot et prirent pied sur un sable fin et noir, impalpable débris des roches calcinées de l'île.

La capitale de tout le groupe de Tristan d'Acunha consiste en un petit village situé au fond de la baie sur un gros ruisseau fort murmurant. Il y avait là une cinquantaine de maisons assez propres et disposées avec cette régularité géométrique qui paraît être le dernier mot de l'architecture anglaise. Derrière cette ville en miniature s'étendaient quinze cents hectares de plaines, bornées par un immense remblai de laves ; au-dessus de ce plateau, le piton conique montait à sept mille pieds dans les airs.

Lord Glenarvan fut reçu par un gouverneur qui relève de la colonie anglaise du Cap. Il s'enquit immédiatement d'Harry Grant et du *Britannia*.

Ces noms étaient entièrement inconnus. Les îles Tristan d'Acunha sont hors de la route des navires, et par conséquent peu fréquentées. Depuis le célèbre naufrage du *Blendon-Hall*, qui toucha en 1821 sur les rochers de l'île Inaccessible, deux bâtiments avaient fait côte à l'île principale, le *Primauguet* en 1845, et le trois-mâts américain *Philadelphia* en 1857. La statistique acunhienne des sinistres maritimes se bornait à ces trois catastrophes.

Glenarvan ne s'attendait pas à trouver des renseignements plus précis, et il n'interrogeait le gouverneur de l'île que par acquit de conscience.

Il envoya même les embarcations du bord faire le tour de l'île, dont la circonférence est de dix-sept milles au plus. Londres ou Paris n'y tiendrait pas, quand même elle serait trois fois plus grande.

Pendant cette reconnaissance, les passagers du *Duncan* se promenèrent dans le village et sur les côtes voisines. La population de Tristan d'Acunha ne s'élève pas à cent cinquante habitants. Ce sont des anglais et des américains mariés à des négresses et à des hottentotes du Cap, qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de la laideur. Les enfants de ces ménages hétérogènes présentaient un mélange très désagréable de la roideur saxonne et de la noirceur africaine.

Cette promenade de touristes, heureux de sentir la terre ferme sous leurs pieds, se prolongea sur le rivage auquel confine la grande plaine cultivée qui n'existe que dans cette partie de l'île. Partout ailleurs, la côte est faite de falaises de laves,

escarpées et arides. Là, d'énormes albatros et des pingouins stupides se comptent par centaines de mille.

Les visiteurs, après avoir examiné ces roches d'origine ignée, remontèrent vers la plaine ; des sources vives et nombreuses, alimentées par les neiges éternelles du cône, murmuraient çà et là ; de verts buissons où l'œil comptait presque autant de passereaux que de fleurs, égayaient le sol ; un seul arbre, sorte de phylique, haut de vingt pieds, et le « tusseh », plante arundinacée gigantesque, à tige ligneuse, sortaient du verdoyant pâturage ; une acène sarmenteuse à graine piquante, des lomaries robustes à filaments enchevêtrés, quelques plantes frutescentes très vivaces, des ancérines dont les parfums balsamiques chargeaient la brise de senteurs pénétrantes, des mousses, des céleris sauvages et des fougères formaient une flore peu nombreuse, mais opulente. On sentait qu'un printemps éternel versait sa douce influence sur cette île privilégiée.

Paganel soutint avec enthousiasme que c'était là cette fameuse Ogygie chantée par Fénelon. Il proposa à lady Glenarvan de chercher une grotte, de succéder à l'aimable Calypso, et ne demanda d'autre emploi pour lui-même que d'être « une des nymphes qui la servaient. »

Ce fut ainsi que, causant et admirant, les promeneurs revinrent au yacht à la nuit tombante ; aux environs du village paissaient des troupeaux de bœufs et de moutons ; les champs de blé, de maïs, et de plantes potagères importées depuis quarante ans, étalaient leurs richesses jusque dans les rues de la capitale.

Au moment où lord Glenarvan rentrait à son bord, les embarcations du *Duncan* ralliaient le yacht.

Elles avaient fait en quelques heures le tour de l'île. Aucune trace du *Britannia* ne s'était rencontrée sur leur parcours. Ce voyage de circumnavigation ne produisit donc d'autre résultat que de faire rayer définitivement l'île Tristan du programme des recherches.

Le *Duncan* pouvait, dès lors, quitter ce groupe d'îles africaines et continuer sa route à l'est.

S'il ne partit pas le soir même, c'est que Glenarvan autorisa son équipage à faire la chasse aux phoques innombrables, qui, sous le nom de veaux, de lions, d'ours et d'éléphants marins, encombrent les rivages de la baie Falmouth. Autrefois, les baleines franches se plaisaient dans les eaux de l'île ; mais tant de pêcheurs les avaient poursuivies et harponnées, qu'il en restait à peine.

Les amphibies, au contraire, s'y rencontraient par troupeaux. L'équipage du yacht résolut d'employer la nuit à les chasser, et le jour suivant à faire une ample provision d'huile.

Aussi le départ du *Duncan* fut-il remis au surlendemain 20 novembre.

Pendant le souper, Paganel donna quelques détails sur les îles Tristan qui intéressèrent ses auditeurs. Ils apprirent que ce groupe, découvert en 1506 par le portugais Tristan d'Acunha, un des compagnons d'Albuquerque, demeura inexploré pendant plus d'un siècle. Ces îles passaient, non sans raison, pour des nids à tempêtes, et n'avaient pas meilleure réputation que les Bermudes. Donc, on ne les approchait guère, et jamais navire n'y atterrissait, qui n'y fût jeté malgré lui par les ouragans de l'Atlantique.

En 1697, trois bâtiments hollandais de la compagnie des Indes y relâchèrent, et en déterminèrent les coordonnées, laissant au grand astronome Halley le soin de revoir leurs calculs en l'an 1700. De 1712 à 1767, quelques navigateurs français en eurent connaissance, et principalement La Pérouse, que ses instructions y conduisirent pendant son célèbre voyage de 1785.

Ces îles, si peu visitées jusqu'alors, étaient demeurées désertes, quand, en 1811, un américain, Jonathan Lambert, entreprit de les coloniser. Lui et deux compagnons y abordèrent au mois de janvier, et firent courageusement leur métier de colons. Le gouverneur anglais du cap de Bonne-Espérance, ayant appris qu'ils prospéraient, leur offrit le protectorat de l'Angleterre. Jonathan accepta, et hissa sur sa cabane le pavillon britannique. Il semblait devoir régner paisiblement sur « ses peuples », composés d'un vieil italien et d'un mulâtre portugais, quand, un jour, dans une reconnaissance des rivages de son empire, il se noya ou fut noyé, on ne sait trop. 1816 arriva. Napoléon fut emprisonné à Sainte-Hélène, et, pour le mieux garder, l'Angleterre établit une garnison à l'île de l'Ascension, et une autre à Tristan d'Acunha.

La garnison de Tristan consistait en une compagnie d'artillerie du Cap et un détachement de hottentots. Elle y resta jusqu'en 1821, et, à la mort du prisonnier de Sainte-Hélène, elle fut rapatriée au Cap.

« Un seul européen, ajouta Paganel, un caporal, un écossais…

– Ah ! Un écossais ! dit le major, que ses compatriotes intéressaient toujours plus spécialement.

– Il se nommait William Glass, répondit Paganel, et resta dans l'île avec sa femme et deux hottentots. Bientôt, deux anglais, un matelot et un pêcheur de la Tamise, ex-dragon dans l'armée argentine, se joignirent à l'écossais, et enfin en 1821, un des naufragés du *Blendon-Hall*, accompagné de sa jeune femme, trouva refuge dans l'île Tristan. Ainsi donc, en 1821, l'île comptait six hommes et deux femmes. En 1829, elle eut jusqu'à sept hommes, six femmes et quatorze enfants.

En 1835, le chiffre s'élevait à quarante, et maintenant il est triplé.

– Ainsi commencent les nations, dit Glenarvan.

Pendant la nuit, l'équipage du *Duncan* fit bonne chasse, et une cinquantaine de gros phoques passèrent de vie à trépas. Après avoir autorisé la chasse, Glenarvan ne pouvait en interdire le profit. La journée suivante fut donc employée à recueillir l'huile et à préparer les peaux de ces lucratifs amphibies. Les passagers employèrent naturellement ce second jour de relâche à faire une nouvelle excursion dans l'île. Glenarvan et le major emportèrent leur fusil pour tâter le gibier acunhien.

Pendant cette promenade, on poussa jusqu'au pied de la montagne, sur un sol semé de débris décomposés, de scories, de laves poreuses et noires, et de tous les détritus volcaniques. Le pied du mont sortait d'un chaos de roches branlantes. Il était difficile de se méprendre sur la nature de l'énorme cône, et le capitaine anglais Carmichaël avait eu raison de le reconnaître pour un volcan éteint.

Les chasseurs aperçurent quelques sangliers. L'un d'eux tomba frappé sous la balle du major. Glenarvan se contenta d'abattre plusieurs couples de perdrix noires dont le cuisinier

du bord devait faire un excellent salmis. Une grande quantité de chèvres furent entrevues au sommet des plateaux élevés.

Quant aux chats sauvages, fiers, hardis et robustes, redoutables aux chiens eux-mêmes, ils pullulaient et promettaient de faire un jour des bêtes féroces très distinguées.

À huit heures, tout le monde était de retour à bord, et, dans la nuit, le *Duncan* quittait l'île Tristan d'Acunha, qu'il ne devait plus revoir.

Chapitre III

L'île Amsterdam

L'intention de John Mangles était d'aller faire du charbon au cap Espérance. Il dut donc s'écarter un peu du trente-septième parallèle et remonter de deux degrés vers le nord. Le *Duncan* se trouvait au-dessous de la zone des vents alizés et rencontra de grandes brises de l'ouest très favorables à sa marche. En moins de six jours, il franchit les treize cents milles qui séparent Tristan d'Acunha de la pointe africaine. Le 24 novembre, à trois heures du soir, on eut connaissance de la montagne de la Table, et un peu plus tard John releva la montagne des Signaux, qui marque l'entrée de la baie. Il y donna vers huit heures, et jeta l'ancre dans le port du Cap-Town.

Paganel, en sa qualité de membre de la société de géographie, ne pouvait ignorer que l'extrémité de l'Afrique fut entrevue pour la première fois en 1486 par l'amiral portugais Barthélemy Diaz, et doublée seulement en 1497 par le célèbre Vasco De Gama. Et comment Paganel l'aurait-il ignoré, puisque Camoëns chanta dans ses *lusiades* la gloire du grand navigateur ? Mais à ce propos il fit une remarque curieuse : c'est que si Diaz, en 1486, six ans avant le premier voyage de Christophe Colomb, eût doublé le cap de Bonne-Espérance, la découverte de l'Amérique aurait pu être indéfiniment retardée. En effet, la route du cap était la plus courte et la plus directe pour aller aux Indes orientales. Or, en s'enfonçant vers l'ouest, que cherchait le grand marin génois, sinon à abréger les voyages au pays des épices ?

Donc, le cap une fois doublé, son expédition demeurait sans but, et il ne l'eût probablement pas entreprise.

La ville du Cap, située au fond de Cap-Bay, fut fondée en 1652 par le hollandais Van Riebeck.

C'était la capitale d'une importante colonie, qui devint décidément anglaise après les traités de 1815. Les passagers du *Duncan* profitèrent de leur relâche pour la visiter.

Ils n'avaient que douze heures à dépenser en promenade, car un jour suffisait au capitaine John pour renouveler ses approvisionnements, et il voulait repartir le 26, dès le matin.

Il n'en fallut pas davantage, d'ailleurs, pour parcourir les cases régulières de cet échiquier qui s'appelle Cap-Town, sur lequel trente mille habitants, les uns blancs et les autres noirs, jouent le rôle de rois, de reines, de cavaliers, de pions, de fous peut-être. C'est ainsi, du moins, que s'exprima Paganel. Quand on a vu le château qui s'élève au sud-est de la ville, la maison et le jardin du gouvernement, la bourse, le musée, la croix de pierre plantée par Barthélemy Diaz au temps de sa découverte, et lorsqu'on a bu un verre de pontai, le premier cru des vins de Constance, il ne reste plus qu'à partir. C'est ce que firent les voyageurs, le lendemain, au lever du jour. Le *Duncan* appareilla sous son foc, sa trinquette, sa misaine, son hunier, et quelques heures après il doublait ce fameux cap des Tempêtes, auquel l'optimiste roi de Portugal, Jean II, donna fort maladroitement le nom de Bonne-Espérance.

Deux mille neuf cents milles à franchir entre le Cap et l'île Amsterdam, par une belle mer, et sous une brise bien faite, c'était l'affaire d'une dizaine de jours. Les navigateurs, plus favorisés que les voyageurs des pampas, n'avaient pas à se

plaindre des éléments. L’air et l’eau, ligués contre eux en terre ferme, se réunissaient alors pour les pousser en avant.

« Ah ! La mer ! La mer ! répétait Paganel, c’est le champ par excellence où s’exercent les forces humaines, et le vaisseau est le véritable véhicule de la civilisation ! Réfléchissez, mes amis. Si le globe n’eût été qu’un immense continent, on n’en connaîtrait pas encore la millième partie au XIXe siècle ! Voyez ce qui se passe à l’intérieur des grandes terres. Dans les steppes de la Sibérie, dans les plaines de l’Asie centrale, dans les déserts de l’Afrique, dans les prairies de l’Amérique, dans les vastes terrains de l’Australie, dans les solitudes glacées des pôles, l’homme ose à peine s’y aventurer, le plus hardi recule, le plus courageux succombe. On ne peut passer. Les moyens de transports sont insuffisants. La chaleur, les maladies, la sauvagerie des indigènes, forment autant d’infranchissables obstacles. Vingt milles de désert séparent plus les hommes que cinq cent milles d’océan ! on est voisin d’une côte à une autre ; étranger, pour peu qu’une forêt vous sépare !

L’Angleterre confine à l’Australie, tandis que l’Égypte, par exemple, semble être à des millions de lieues du Sénégal, et Péking aux antipodes de Saint-Pétersbourg ! La mer se traverse aujourd’hui plus aisément que le moindre Sahara, et c’est grâce à elle, comme l’a fort justement dit un savant américain, qu’une parenté universelle s’est établie entre toutes les parties du monde. »

Paganel parlait avec chaleur, et le major lui-même ne trouva pas à reprendre un seul mot de cet hymne à l’océan. Si, pour retrouver Harry Grant, il eût fallu suivre à travers un continent la ligne du trente-septième parallèle, l’entreprise n’aurait pu être tentée ; mais la mer était là pour transporter les courageux chercheurs d’une terre à l’autre, et, le 6 décembre, aux premières lueurs du jour, elle laissa une montagne nouvelle émerger du sein de ses flots.

C'était l'île Amsterdam, située par 37° 47' de latitude, et 77° 24' de longitude, dont le cône élevé est, par un temps serein, visible à cinquante milles. À huit heures, sa forme encore indéterminée reproduisait assez exactement l'aspect de Ténériffe.

« Et par conséquent, dit Glenarvan, elle ressemble à Tristan d'Acunha.

– Très judicieusement conclu, répondit Paganel, d'après cet axiome géométrographique, que deux îles semblables à une troisième se ressemblent entre elles. J'ajouterai que, comme Tristan d'Acunha, l'île Amsterdam est et a été également riche en phoques et en Robinsons.

– Il y a donc des Robinsons partout ? demanda lady Helena.

– Ma foi, madame, répondit Paganel, je connais peu d'îles qui n'aient eu leur aventure en ce genre, et le hasard avait déjà réalisé bien avant lui le roman de votre immortel compatriote, Daniel de Foe.

– Monsieur Paganel, dit Mary Grant, voulez-vous me permettre de vous faire une question ?

– Deux, ma chère miss, et je m'engage à y répondre.

– Eh bien, reprit la jeune fille, est-ce que vous vous effrayeriez beaucoup à l'idée d'être abandonné dans une île déserte ?

– Moi ! s'écria Paganel.

– Allons, mon ami, dit le major, n'allez pas avouer que c'est votre plus cher désir !

– Je ne prétends pas cela, répliqua le géographe, mais, enfin, l'aventure ne me déplairait pas trop. Je me referais une vie nouvelle. Je chasserais, je pêcherais, j'élirais domicile dans une grotte l'hiver, sur un arbre l'été ; j'aurais des magasins pour mes récoltes ; enfin je coloniserais mon île.

– À vous tout seul ?

– À moi tout seul, s'il le fallait. D'ailleurs, est-on jamais seul au monde ? Ne peut-on choisir des amis dans la race animale, apprivoiser un jeune chevreau, un perroquet éloquent, un singe aimable ? Et si le hasard vous envoie un compagnon, comme le fidèle Vendredi, que faut-il de plus pour être heureux ? Deux amis sur un rocher, voilà le bonheur ! Supposez le major et moi…

– Merci, répondit le major, je n'ai aucun goût pour les rôles de Robinson, et je les jouerais fort mal.

– Cher Monsieur Paganel, répondit lady Helena, voilà encore votre imagination qui vous emporte dans les champs de la fantaisie. Mais je crois que la réalité est bien différente du rêve. Vous ne songez qu'à ces Robinsons imaginaires soigneusement jetés dans une île bien choisie, et que la nature traite en enfants gâtés ! Vous ne voyez que le beau côté des choses !

– Quoi ! Madame, vous ne pensez pas qu'on puisse être heureux dans une île déserte ?

– Je ne le crois pas. L'homme est fait pour la société, non pour l'isolement. La solitude ne peut engendrer que le

désespoir. C'est une question de temps. Que d'abord les soucis de la vie matérielle, les besoins de l'existence, distraient le malheureux à peine sauvé des flots, que les nécessités du présent lui dérobent les menaces de l'avenir, c'est possible. Mais ensuite, quand il se sent seul, loin de ses semblables, sans espérance de revoir son pays et ceux qu'il aime, que doit-il penser, que doit-il souffrir ? Son îlot, c'est le monde entier. Toute l'humanité se renferme en lui, et, lorsque la mort arrive, mort effrayante dans cet abandon, il est là comme le dernier homme au dernier jour du monde. Croyez-moi, Monsieur Paganel, il vaut mieux ne pas être cet homme-là ! »

Paganel se rendit, non sans regrets, aux arguments de lady Helena, et la conversation se prolongea ainsi sur les avantages et les désagréments de l'isolement, jusqu'au moment où le *Duncan* mouilla à un mille du rivage de l'île Amsterdam.

Ce groupe isolé dans l'océan Indien est formé de deux îles distinctes situées à trente-trois milles environ l'une de l'autre, et précisément sur le méridien de la péninsule indienne ; au nord, est l'île Amsterdam ou Saint-Pierre ; au sud, l'île Saint-Paul ; mais il est bon de dire qu'elles ont été souvent confondues par les géographes et les navigateurs.

Ces îles furent découvertes en décembre 1796 par le hollandais Vlaming, puis reconnues par d'Entrecasteaux, qui menait alors l'*Espérance* et la *Recherche* à la découverte de La Pérouse.

C'est de ce voyage que date la confusion des deux îles. Le marin Barrow, Beautemps-Beaupré dans l'atlas de d'Entrecasteaux, puis Horsburg, Pinkerton, et d'autres géographes, ont constamment décrit l'île Saint-Pierre pour l'île Saint-Paul, et réciproquement. En 1859, les officiers de la frégate autrichienne la *Novara*, dans son voyage de

circumnavigation, évitèrent de commettre cette erreur, que Paganel tenait particulièrement à rectifier.

L'île Saint-Paul, située au sud de l'île Amsterdam, n'est qu'un îlot inhabité, formé d'une montagne conique qui doit être un ancien volcan.

L'île Amsterdam, au contraire, à laquelle la chaloupe conduisit les passagers du *Duncan*, peut avoir douze milles de circonférence. Elle est habitée par quelques exilés volontaires qui se sont faits à cette triste existence. Ce sont les gardiens de la pêcherie, qui appartient, ainsi que l'île, à un certain M. Otovan, négociant de la réunion. Ce souverain, qui n'est pas encore reconnu par les grandes puissances européennes, se fait là une liste civile de soixante-quinze à quatre-vingt mille francs, en pêchant, salant et expédiant un « cheilodactylus », connu moins savamment sous le nom de morue de mer.

Du reste, cette île Amsterdam était destinée à devenir et à demeurer française. En effet, elle appartint tout d'abord, par droit de premier occupant, à M. Camin, armateur de Saint-Denis, à Bourbon ; puis elle fut cédée, en vertu d'un contrat international quelconque, à un polonais, qui la fit cultiver par des esclaves malgaches. Qui dit polonais dit français, si bien que de polonaise l'île redevint française entre les mains du sieur Otovan.

Lorsque le *Duncan* l'accosta, le 6 décembre 1864, sa population s'élevait à trois habitants, un français et deux mulâtres, tous les trois commis du négociant-propriétaire. Paganel put donc serrer la main à un compatriote dans la personne du respectable M. Viot, alors très âgé. Ce « sage vieillard » fit avec beaucoup de politesse les honneurs de son île. C'était pour lui un heureux jour que celui où il recevait d'aimables étrangers.

Saint-Pierre n'est fréquenté que par des pêcheurs de phoques, de rares baleiniers, gens fort grossiers d'habitude, et qui n'ont pas beaucoup gagné à la fréquentation des chiens de mer.

M. Viot présenta ses sujets, les deux mulâtres ; ils formaient toute la population vivante de l'île, avec quelques sangliers baugés à l'intérieur et plusieurs milliers de pingouins. La petite maison où vivaient les trois insulaires était située au fond d'un port naturel du sud-ouest formé par l'écroulement d'une portion de la montagne.

Ce fut bien avant le règne d'Otovan Ier que l'île Saint-Pierre servit de refuge à des naufragés.

Paganel intéressa fort ses auditeurs en commençant son premier récit par ces mots : *Histoire de deux écossais abandonnés dans l'île Amsterdam*.

C'était en 1827. Le navire anglais *Palmira*, passant en vue de l'île, aperçut une fumée qui s'élevait dans les airs. Le capitaine s'approcha du rivage, et vit bientôt deux hommes qui faisaient des signaux de détresse. Il envoya son canot à terre, qui recueillit Jacques Paine, un garçon de vingt-deux ans, et Robert Proudfoot, âgé de quarante-huit ans. Ces deux infortunés étaient méconnaissables. Depuis dix-huit mois, presque sans aliments, presque sans eau douce, vivant de coquillages, pêchant avec un mauvais clou recourbé, attrapant de temps à autre quelque marcassin à la course, demeurant jusqu'à trois jours sans manger, veillant comme des vestales près d'un feu allumé de leur dernier morceau d'amadou, ne le laissant jamais s'éteindre et l'emportant dans leurs excursions comme un objet du plus haut prix, ils vécurent ainsi de misère, de privations, de souffrances. Paine et Proudfoot avaient été

débarqués dans l'île par un schooner qui faisait la pêche des phoques. Suivant la coutume des pêcheurs, ils devaient pendant un mois s'approvisionner de peaux et d'huile, en attendant le retour du schooner. Le schooner ne reparut pas.

Cinq mois après, le *Hope*, qui se rendait à Van-Diemen, vint atterrir à l'île ; mais son capitaine, par un de ces barbares caprices que rien n'explique, refusa de recevoir les deux écossais ; il repartit sans leur laisser ni un biscuit, ni un briquet, et certainement les deux malheureux fussent morts avant peu, si la *Palmira*, passant en vue de l'île Amsterdam, ne les eût recueillis à son bord.

La seconde aventure que mentionne l'histoire de l'île Amsterdam, – si pareil rocher peut avoir une histoire, – est celle du capitaine Péron, un français, cette fois. Cette aventure, d'ailleurs, débute comme celle des deux écossais et finit de même : une relâche volontaire dans l'île, un navire qui ne revient pas, et un navire étranger que le hasard des vents porte sur ce groupe, après quarante mois d'abandon. Seulement, un drame sanglant marqua le séjour du capitaine Péron, et offre de curieux points de ressemblance avec les événements imaginaires qui attendaient à son retour dans son île le héros de Daniel de Foe.

Le capitaine Péron s'était fait débarquer avec quatre matelots, deux anglais et deux français ; il devait, pendant quinze mois, se livrer à la chasse des lions marins. La chasse fut heureuse ; mais quand, les quinze mois écoulés, le navire ne reparut pas, lorsque les vivres s'épuisèrent peu à peu, les relations internationales devinrent difficiles. Les deux anglais se révoltèrent contre le capitaine Péron, qui eût péri de leurs mains, sans le secours de ses compatriotes. À partir de ce moment, les deux partis, se surveillant nuit et jour, sans cesse armés, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus tour à tour, menèrent une épouvantable existence de misère et d'angoisses. Et,

certainement, l’un aurait fini par anéantir l’autre, si quelque navire anglais n’eût rapatrié ces malheureux qu’une misérable question de nationalité divisait sur un roc de l’océan Indien.

Telles furent ces aventures. Deux fois l’île Amsterdam devint ainsi la patrie de matelots abandonnés, que la providence sauva deux fois de la misère et de la mort. Mais, depuis lors, aucun navire ne s’était perdu sur ces côtes. Un naufrage eût jeté ses épaves à la grève ; des naufragés seraient parvenus aux pêcheries de M. Viot. Or, le vieillard habitait l’île depuis de longues années, et jamais l’occasion ne s’offrit à lui d’exercer son hospitalité envers des victimes de la mer. Du *Britannia* et du capitaine Grant, il ne savait rien. Ni l’île Amsterdam, ni l’îlot Saint-Paul, que les baleiniers et pêcheurs visitaient souvent, n’avaient été le théâtre de cette catastrophe.

Glenarvan ne fut ni surpris ni attristé de sa réponse. Ses compagnons et lui, dans ces diverses relâches, cherchaient où n’était pas le capitaine Grant, non où il était. Ils voulaient constater son absence de ces différents points du parallèle, voilà tout. Le départ du *Duncan* fut donc décidé pour le lendemain.

Vers le soir, après une bonne promenade, Glenarvan fit ses adieux à l’honnête M. Viot. Chacun lui souhaita tout le bonheur possible sur son îlot désert. En retour, le vieillard fit des vœux pour le succès de l’expédition, et l’embarcation du *Duncan* ramena ses passagers à bord.

Chapitre IV

Les paris de Jacques Paganel et du major Mac Nabbs

Le 7 décembre, à trois heures du matin, les fourneaux du *Duncan* ronflaient déjà ; on vira au cabestan ; l'ancre vint à pic, quitta le fond sableux du petit port, remonta au bossoir, l'hélice se mit en mouvement, et le yacht prit le large. Lorsque les passagers montèrent sur le pont, à huit heures, l'île Amsterdam disparaissait dans les brumes de l'horizon. C'était la dernière étape sur la route du trente-septième parallèle, et trois mille milles la séparaient de la côte australienne. Que le vent d'ouest tînt bon une douzaine de jours encore, que la mer se montrât favorable, et le *Duncan* atteindrait le but de son voyage.

Mary Grant et Robert ne considéraient pas sans émotion ces flots que le *Britannia* sillonnait sans doute quelques jours avant son naufrage. Là, peut-être, le capitaine Grant, son navire déjà désemparé, son équipage réduit, luttait contre les redoutables ouragans de la mer des Indes, et se sentait entraîné à la côte avec une irrésistible force. John Mangles montrait à la jeune fille les courants indiqués sur les cartes du bord ; il lui expliquait leur direction constante. L'un, entre autres, le courant traversier de l'océan Indien, porte au continent australien, et son action se fait sentir de l'ouest à l'est dans le Pacifique non moins que dans l'Atlantique. Ainsi donc, le *Britannia*, rasé de sa mâture, démonté de son gouvernail, c'est-à-dire désarmé contre les violences de la mer et du ciel, avait dû courir à la côte et s'y briser.

Cependant, une difficulté se présentait ici. Les dernières nouvelles du capitaine Grant étaient du Callao, 30 mai 1862, d'après la *mercantile and shipping gazette*. Comment, le 7 juin, huit jours après avoir quitté la côte du Pérou, le *Britannia* pouvait-il se trouver dans la mer des Indes ? Paganel, consulté à ce sujet, fit une réponse très plausible, et dont de plus difficiles se fussent montrés satisfaits.

C'était un soir, le 12 décembre, six jours après le départ de l'île Amsterdam. Lord et lady Glenarvan, Robert et Mary Grant, le capitaine John, Mac Nabbs et Paganel, causaient sur la dunette.

Suivant l'habitude, on parlait du *Britannia*, car c'était l'unique pensée du bord. Or, précisément, la difficulté susdite fut soulevée incidemment, et eut pour effet immédiat d'enrayer les esprits sur cette route de l'espérance.

Paganel, à cette remarque inattendue que fit Glenarvan, releva vivement la tête. Puis, sans répondre, il alla chercher le document. Lorsqu'il revint, il se contenta de hausser les épaules, comme un homme honteux d'avoir pu être arrêté un instant par une « semblable misère. »

« Bon, mon cher ami, dit Glenarvan, mais faites-nous au moins une réponse.

– Non, répondit Paganel, je ferai une question seulement, et je l'adresserai au capitaine John.

– Parlez, Monsieur Paganel, dit John Mangles.

– Un navire bon marcheur peut-il traverser en un mois toute la partie de l'océan Pacifique comprise entre l'Amérique et l'Australie ?

– Oui, en faisant deux cents milles par vingt-quatre heures.

– Est-ce une marche extraordinaire ?

– Nullement. Les clippers à voiles obtiennent souvent des vitesses supérieures.

– Eh bien, reprit Paganel, au lieu de lire « 7 juin » sur le document, supposez que la mer ait rongé un chiffre de cette date, lisez « 17 juin » ou « 27 juin », et tout s'explique.

– En effet, répondit lady Helena, du 31 mai au 27 juin…

– Le capitaine Grant a pu traverser le Pacifique et se trouver dans la mer des Indes ! »

Un vif sentiment de satisfaction accueillit cette conclusion de Paganel.

« Encore un point éclairci ! dit Glenarvan, et grâce à notre ami. Il ne nous reste donc plus qu'à atteindre l'Australie, et à rechercher les traces du *Britannia* sur sa côte occidentale.

– Ou sa côte orientale, dit John Mangles.

– En effet, vous avez raison, John. Rien n'indique dans le document que la catastrophe ait eu lieu plutôt sur les rivages de l'ouest que sur ceux de l'est. Nos recherches devront donc porter à ces deux points où l'Australie est coupée par le trente-septième parallèle.

– Ainsi, *mylord*, dit la jeune fille, il y a doute à cet égard ?

– Oh ! Non, miss, se hâta de répondre John Mangles, qui voulut dissiper cette appréhension de Mary Grant. Son honneur voudra bien remarquer que si le capitaine Grant eût atterri aux rivages est de l'Australie, il aurait presque aussitôt trouvé secours et assistance. Toute cette côte est anglaise, pour ainsi dire, et peuplée de colons. L'équipage du *Britannia* n'avait pas dix milles à faire pour rencontrer des compatriotes.

– Bien, capitaine John, répliqua Paganel. Je me range à votre opinion. À la côte orientale, à la baie Twofold, à la ville d'Eden, Harry Grant eût non seulement reçu asile dans une colonie anglaise, mais les moyens de transport ne lui auraient pas manqué pour retourner en Europe.

– Ainsi, dit lady Helena, les naufragés n'ont pu trouver les mêmes ressources sur cette partie de l'Australie vers laquelle le *Duncan* nous mène ?

– Non, madame, répondit Paganel, la côte est déserte. Nulle voie de communication ne la relie à Melbourne ou Adélaïde. Si le *Britannia* s'est perdu sur les récifs qui la bordent, tout secours lui a manqué, comme s'il se fût brisé sur les plages inhospitalières de l'Afrique.

– Mais alors, demanda Mary Grant, qu'est devenu mon père, depuis deux ans ?

– Ma chère Mary, répondit Paganel, vous tenez pour certain, n'est-il pas vrai, que le capitaine Grant a gagné la terre australienne après son naufrage ?

– Oui, Monsieur Paganel, répondit la jeune fille.

– Eh bien, une fois sur ce continent, qu'est devenu le capitaine Grant ? Les hypothèses ici ne sont pas nombreuses.

Elles se réduisent à trois. Ou Harry Grant et ses compagnons ont atteint les colonies anglaises, ou ils sont tombés aux mains des indigènes, ou enfin ils se sont perdus dans les immenses solitudes de l'Australie. »

Paganel se tut, et chercha dans les yeux de ses auditeurs une approbation de son système.

« Continuez, Paganel, dit lord Glenarvan.

– Je continue, répondit Paganel ; et d'abord, je repousse la première hypothèse. Harry Grant n'a pu arriver aux colonies anglaises, car son salut était assuré, et depuis longtemps déjà il serait auprès de ses enfants dans sa bonne ville de Dundee.

– Pauvre père ! murmura Mary Grant, depuis deux ans séparé de nous !

– Laisse parler Monsieur Paganel, ma sœur, dit Robert, il finira par nous apprendre…

– Hélas ! Non, mon garçon ! Tout ce que je puis affirmer, c'est que le capitaine Grant est prisonnier des australiens, ou…

– Mais ces indigènes, demanda vivement lady Glenarvan, sont-ils ?…

– Rassurez-vous, madame, répondit le savant, qui comprit la pensée de lady Helena, ces indigènes sont sauvages, abrutis, au dernier échelon de l'intelligence humaine, mais de mœurs douces, et non sanguinaires comme leurs voisins de la Nouvelle Zélande. S'ils ont fait prisonniers les naufragés du *Britannia*, ils n'ont jamais menacé leur existence, vous pouvez m'en croire. Tous les voyageurs sont unanimes sur ce point que les australiens ont horreur de verser le sang, et maintes fois ils ont

trouvé en eux de fidèles alliés pour repousser l'attaque des bandes de convicts, bien autrement cruels.

– Vous entendez ce que dit Monsieur Paganel, reprit lady Helena en s'adressant à Mary Grant. Si votre père est entre les mains des indigènes, ce que fait pressentir d'ailleurs le document, nous le retrouverons.

– Et s'il est perdu dans cet immense pays ? répondit la jeune fille dont les regards interrogeaient Paganel.

– Eh bien ! s'écria le géographe d'un ton confiant, nous le retrouverons encore ! N'est-ce pas, mes amis ?

– Sans doute, répondit Glenarvan, qui voulut donner à la conversation une moins triste allure. Je n'admets pas qu'on se perde…

– Ni moi non plus, répliqua Paganel.

– Est-ce grand, l'Australie ? demanda Robert.

– L'Australie, mon garçon, a quelque chose comme sept cent soixante-quinze millions d'hectares, autant dire les quatre cinquièmes de l'Europe.

– Tant que cela ? dit le major.

– Oui, Mac Nabbs, à un yard près. Croyez-vous qu'un pareil pays ait le droit de prendre la qualification de « continent » que le document lui donne ?

– Certes, Paganel.

– J’ajouterai, reprit le savant, que l’on cite peu de voyageurs qui se soient perdus dans cette vaste contrée. Je crois même que Leichardt est le seul dont le sort soit ignoré, et encore j’avais été informé à la société de géographie, quelque temps avant mon départ, que Mac Intyre croyait avoir retrouvé ses traces.

– Est-ce que l’Australie n’a pas été parcourue dans toutes ses parties ? demanda lady Glenarvan.

– Non, madame, répondit Paganel, tant s’en faut ! Ce continent n’est pas mieux connu que l’intérieur de l’Afrique, et, cependant, ce n’est pas faute de voyageurs entreprenants. De 1606 jusqu’en 1862, plus de cinquante, à l’intérieur et sur les côtes, ont travaillé à la reconnaissance de l’Australie.

– Oh ! cinquante, dit le major d’un air de doute.

– Oui ! Mac Nabbs, tout autant. J’entends parler des marins qui ont délimité les rivages australiens au milieu des dangers d’une navigation inconnue, et des voyageurs qui se sont lancés à travers ce continent.

– Néanmoins, cinquante, c’est beaucoup dire, répliqua le major.

– Et j’irai plus loin, Mac Nabbs, reprit le géographe, toujours excité par la contradiction.

– Allez plus loin, Paganel.

– Si vous m’en défiez, je vous citerai ces cinquante noms sans hésiter.

– Oh ! fit tranquillement le major. Voilà bien les savants ! Ils ne doutent de rien.

– Major, dit Paganel, pariez-vous votre carabine de Purdey Moore et Dickson contre ma longue-vue de Secretan ?

– Pourquoi pas, Paganel, si cela vous fait plaisir ? répondit Mac Nabbs.

– Bon ! Major, s'écria le savant, voilà une carabine avec laquelle vous ne tuerez plus guère de chamois ou de renards, à moins que je ne vous la prête, ce que je ferai toujours avec plaisir !

– Paganel, répondit sérieusement le major, quand vous aurez besoin de ma longue-vue, elle sera toujours à votre disposition.

– Commençons donc, répliqua Paganel. Mesdames et messieurs, vous composez la galerie qui nous juge. Toi, Robert, tu marqueras les points. »

Lord et lady Glenarvan, Mary et Robert, le major et John Mangles, que la discussion amusait, se préparèrent à écouter le géographe. Il s'agissait, d'ailleurs, de l'Australie, vers laquelle les conduisait le *Duncan*, et son histoire ne pouvait venir plus à propos. Paganel fut donc invité à commencer sans retard ses tours de mnémotechnie.

» Mnémosyne ! s'écria-t-il, déesse de la mémoire, mère des chastes muses, inspire ton fidèle et fervent adorateur ! Il y a deux cent cinquante-huit ans, mes amis, l'Australie était encore inconnue. On soupçonnait bien l'existence d'un grand continent austral ; deux cartes conservées dans la bibliothèque de votre musée britannique, mon cher Glenarvan, et datées de 1550,

mentionnent une terre au sud de l'Asie, qu'elles appellent la Grande Java des portugais. Mais ces cartes ne sont pas suffisamment authentiques. J'arrive donc au XVIIIe siècle, en 1606. Cette année-là, un navigateur espagnol, Quiros, découvrit une terre qu'il nomma Australia de Espiritu Santo. Quelques auteurs ont prétendu qu'il s'agissait du groupe des Nouvelles Hébrides, et non de l'Australie. Je ne discuterai pas la question. Compte ce Quiros, Robert, et passons à un autre.

– Un, dit Robert.

– Dans la même année, Luiz Vaz De Torres, qui commandait en second la flotte de Quiros, poursuivit plus au sud la reconnaissance des nouvelles terres. Mais c'est au hollandais Théodoric Hertoge que revient l'honneur de la grande découverte. Il atterrit à la côte occidentale de l'Australie par 25 degrés de latitude, et lui donna le nom d'*Eendracht*, que portait son navire. Après lui, les navigateurs se multiplient. En 1618, Zeachen reconnaît sur la côte septentrionale les terres d'Arnheim et de Diemen. En 1619, Jean Edels prolonge et baptise de son propre nom une portion de la côte ouest. En 1622, Leuwin descend jusqu'au cap devenu son homonyme. En 1627, De Nuitz et De Witt, l'un à l'ouest, l'autre au sud, complètent les découvertes de leurs prédécesseurs, et sont suivis par le commandant Carpenter, qui pénètre avec ses vaisseaux dans cette vaste échancrure encore nommée golfe de Carpentarie. Enfin, en 1642, le célèbre marin Tasman contourne l'île de Van-Diemen, qu'il croit rattachée au continent, et lui donne le nom du gouverneur général de Batavia, nom que la postérité, plus juste, a changé pour celui de Tasmanie. Alors le continent australien était tourné ; on savait que l'océan Indien et le Pacifique l'entouraient de leurs eaux, et, en 1665, le nom de Nouvelle Hollande qu'elle ne devait pas garder, était imposé à cette grande île australe, précisément à l'époque où le rôle des navigateurs hollandais allait finir. À quel nombre sommes-nous ?

– À dix, répondit Robert.

– Bien, reprit Paganel, je fais une croix, et je passe aux anglais. En 1686, un chef de boucaniers, un frère de la côte, un des plus célèbres flibustiers des mers du sud, Williams Dampier, après de nombreuses aventures mêlées de plaisirs et de misères, arriva sur le navire le *Cygnet* au rivage nord-ouest de la Nouvelle Hollande par 16 degrés 50 de latitude ; il communiqua avec les naturels, et fit de leurs mœurs, de leur pauvreté, de leur intelligence, une description très complète. Il revint, en 1689, à la baie même où Hertoge avait débarqué, non plus en flibustier, mais en commandant du *Roebuck*, un bâtiment de la marine royale. Jusqu'ici, cependant, la découverte de la Nouvelle Hollande n'avait eu d'autre intérêt que celui d'un fait géographique. On ne pensait guère à la coloniser, et pendant trois quarts de siècle, de 1699 à 1770, aucun navigateur n'y vint aborder. Mais alors apparut le plus illustre des marins du monde entier, le capitaine Cook, et le nouveau continent ne tarda pas à s'ouvrir aux émigrations européennes. Pendant ses trois voyages célèbres, James Cook accosta les terres de la Nouvelle Hollande, et pour la première fois, le 31 mars 1770. Après avoir heureusement observé à Otahiti le passage de Vénus sur le soleil, Cook lança son petit navire l'*Endeavour* dans l'ouest de l'océan Pacifique. Ayant reconnu la Nouvelle Zélande, il arriva dans une baie de la côte ouest de l'Australie, et il la trouva si riche en plantes nouvelles qu'il lui donna le nom de Baie Botanique. C'est le *Botany-Bay* actuel. Ses relations avec des naturels à demi abrutis furent peu intéressantes. Il remonta vers le nord, et par 16 degrés de latitude, près du cap Tribulation, l'*Endeavour* toucha sur un fond de corail, à huit lieues de la côte. Le danger de couler bas était imminent. Vivres et canons furent jetés à la mer ; mais dans la nuit suivante la marée remit à flot le navire allégé, et s'il ne coula pas, c'est qu'un morceau de corail, engagé dans l'ouverture, aveugla suffisamment sa voie d'eau. Cook put

conduire son bâtiment à une petite crique où se jetait une rivière qui fut nommée Endeavour. Là, pendant trois mois que durèrent leurs réparations, les anglais essayèrent d'établir des communications utiles avec les indigènes ; mais ils y réussirent peu, et remirent à la voile. L'*Endeavour* continua sa route vers le nord. Cook voulait savoir si un détroit existait entre la Nouvelle Guinée et la Nouvelle Hollande ; après de nouveaux dangers, après avoir sacrifié vingt fois son navire, il aperçut la mer, qui s'ouvrait largement dans le sud-ouest. Le détroit existait. Il fut franchi. Cook descendit dans une petite île, et, prenant possession au nom de l'Angleterre de la longue étendue de côtes qu'il avait reconnues, il leur donna le nom très britannique de Nouvelle Galles Du Sud. Trois ans plus tard, le hardi marin commandait l'*Aventure* et la *Résolution* ; le capitaine Furneaux alla sur l'*Aventure* reconnaître les côtes de la terre de Van-Diemen, et revint en supposant qu'elle faisait partie de la Nouvelle Hollande. Ce ne fut qu'en 1777, lors de son troisième voyage, que Cook mouilla avec ses vaisseaux la *Résolution* et la *Découverte* dans la baie de l'Aventure sur la terre de Van-Diemen, et c'est de là qu'il partit pour aller, quelques mois plus tard, mourir aux îles Sandwich.

– C'était un grand homme, dit Glenarvan.

– Le plus illustre marin qui ait jamais existé. Ce fut Banks, son compagnon, qui suggéra au gouvernement anglais la pensée de fonder une colonie à Botany-Bay. Après lui, s'élancent des navigateurs de toutes les nations. Dans la dernière lettre reçue de La Pérouse, écrite de Botany-Bay et datée du 7 février 1787, l'infortuné marin annonce son intention de visiter le golfe de Carpentarie et toute la côte de la Nouvelle Hollande jusqu'à la terre de Van-Diemen. Il part, et ne revient plus. En 1788, le capitaine Philipp établit à Port-Jackson la première colonie anglaise. En 1791, Vancouver relève un périple considérable de côtes méridionales du nouveau continent. En 1792, d'Entrecasteaux, expédié à la recherche de La Pérouse, fait le

tour de la Nouvelle Hollande, à l'ouest et au sud, découvrant des îles inconnues sur sa route. En 1795 et 1797, Flinders et Bass, deux jeunes gens, poursuivent courageusement dans une barque longue de huit pieds la reconnaissance des côtes du sud, et, en 1797, Bass passe entre la terre de Van-Diemen et la Nouvelle Hollande, par le détroit qui porte son nom. Cette même année, Vlaming, le découvreur de l'île Amsterdam, reconnaissait sur les rivages orientaux la rivière Swan-River, où s'ébattaient des cygnes noirs de la plus belle espèce. Quant à Flinders, il reprit en 1801 ses curieuses explorations, et par 138° 58' de longitude et 35° 40' de latitude, il se rencontra dans Encounter-Bay avec le *géographe* et le *naturaliste*, deux navires français que commandaient les capitaines Baudin et Hamelin.

– Ah ! Le capitaine Baudin ? dit le major.

– Oui ! Pourquoi cette exclamation ? demanda Paganel.

– Oh ! Rien. Continuez, mon cher Paganel.

– Je continue donc en ajoutant aux noms de ces navigateurs celui du capitaine King, qui, de 1817 à 1822, compléta la reconnaissance des côtes intertropicales de la Nouvelle Hollande.

– Cela fait vingt-quatre noms, dit Robert.

– Bon, répondit Paganel, j'ai déjà la moitié de la carabine du major. Et maintenant que j'en ai fini avec les marins, passons aux voyageurs.

– Très bien, Monsieur Paganel, dit lady Helena. Il faut avouer que vous avez une mémoire étonnante.

– Ce qui est fort singulier, ajouta Glenarvan, chez un homme si…

– Si distrait, se hâta de dire Paganel. Oh ! je n'ai que la mémoire des dates et des faits. Voilà tout.

– Vingt-quatre, répéta Robert.

– Eh bien, vingt-cinq, le lieutenant Daws. C'était en 1789, un an après l'établissement de la colonie à Port-Jackson. On avait fait le tour du nouveau continent ; mais ce qu'il renfermait, personne n'eût pu le dire. Une longue rangée de montagnes parallèles au rivage oriental semblait interdire tout accès à l'intérieur. Le lieutenant Daws, après neuf journées de marche, dut rebrousser chemin et revenir à Port-Jackson. Pendant la même année, le capitaine Tench essaya de franchir cette haute chaîne, et ne put y parvenir. Ces deux insuccès détournèrent pendant trois ans les voyageurs de reprendre cette tâche difficile. En 1792, le colonel Paterson, un hardi explorateur africain cependant, échoua dans la même tentative. L'année suivante, un simple quartier-maître de la marine anglaise, le courageux Hawkins, dépassa de vingt milles la ligne que ses devanciers n'avaient pu franchir. Pendant dix-huit ans, je n'ai que deux noms à citer, ceux du célèbre marin Bass et de M. Bareiller, un ingénieur de la colonie, qui ne furent pas plus heureux que leurs prédécesseurs, et j'arrive à l'année 1813 où un passage fut enfin découvert à l'ouest de Sydney. Le gouverneur Macquarie s'y hasarda en 1815, et la ville de Bathurst fut fondée au delà des montagnes bleues. À partir de ce moment, Throsby en 1819, Oxley qui traversa trois cents milles de pays, Howel et Hune dont le point de départ fut précisément Twofold-Bay, où passe le trente-septième parallèle, et le capitaine Sturt, qui, en 1829 et 1830, reconnut les cours du Darling et du Murray, enrichirent la géographie de faits nouveaux et aidèrent au développement des colonies.

– Trente-six, dit Robert.

– Parfait ! J'ai de l'avance, répondit Paganel. Je cite pour mémoire Eyre et Leichardt, qui parcourut une portion du pays en 1840 et 1841 ; Sturt, en 1845 ; les frères Grégory et Helpmann, en 1846, dans l'Australie occidentale ; Kennedy, en 1847, sur le fleuve Victoria, et, en 1848, dans l'Australie du nord ; Grégory, en 1852 ; Austin, en 1854 ; les Grégory, de 1855 à 1858, dans le nord-ouest du continent ; Babbage, du lac Torrens au lac Eyre, et j'arrive enfin à un voyageur célèbre dans les fastes australiens, à Stuart, qui traça trois fois ses audacieux itinéraires à travers le continent. Sa première expédition à l'intérieur est de 1860. Plus tard, si vous le voulez, je vous raconterai comment l'Australie fut quatre fois traversée du sud au nord. Aujourd'hui, je me borne à achever cette longue nomenclature, et, de 1860 à 1862, j'ajouterai aux noms de tant de hardis pionniers de la science ceux des frères Dempster, de Clarkson et Harper, ceux de Burke et Wills, ceux de Neilson, de Walker, Landsborough, Mackinlay, Howit…

– Cinquante-six ! s'écria Robert.

– Bon ! Major, reprit Paganel, je vais vous faire bonne mesure, car je ne vous ai cité ni Duperrey, ni Bougainville, ni Fitz-Roy, ni De Wickam, ni Stokes…

– Assez, fit le major, accablé sous le nombre.

– Ni Pérou, ni Quoy, reprit Paganel, lancé comme un express, ni Bennett, ni Cuningham, ni Nutchell, ni Tiers…

– Grâce !…

– Ni Dixon, ni Strelesky, ni Reid, ni Wilkes, ni Mitchell…

– Arrêtez, Paganel, dit Glenarvan, qui riait de bon cœur, n'accablez pas l'infortuné Mac Nabbs. Soyez généreux ! Il s'avoue vaincu.

– Et sa carabine ? demanda le géographe d'un air triomphant.

– Elle est à vous, Paganel, répondit le major, et je la regrette bien. Mais vous avez une mémoire à gagner tout un musée d'artillerie.

– Il est certainement impossible, dit lady Helena, de mieux connaître son Australie. Ni le plus petit nom, ni le plus petit fait…

– Oh ! le plus petit fait ! dit le major en secouant la tête.

– Hein ! Qu'est-ce, Mac Nabbs ? s'écria Paganel.

– Je dis que les incidents relatifs à la découverte de l'Australie ne vous sont peut-être pas tous connus.

– Par exemple ! fit Paganel avec un suprême mouvement de fierté.

– Et si je vous en cite un que vous ne sachiez pas, me rendrez-vous ma carabine ? demanda Mac Nabbs.

– À l'instant, major.

– Marché conclu ?

– Marché conclu.

– Bien. Savez-vous, Paganel, pourquoi l’Australie n’appartient pas à la France ?

– Mais, il me semble…

– Ou, tout au moins, quelle raison en donnent les anglais ?

– Non, major, répondit Paganel d’un air vexé.

– C’est tout simplement parce que le capitaine Baudin, qui n’était pourtant pas timide, eut tellement peur en 1802 du croassement des grenouilles australiennes, qu’il leva l’ancre au plus vite et s’enfuit pour ne jamais revenir.

– Quoi ! s’écria le savant, dit-on cela en Angleterre ? Mais c’est une mauvaise plaisanterie !

– Très mauvaise, je l’avoue, répondit le major, mais elle est historique dans le royaume-uni.

– C’est une indignité ! s’écria le patriotique géographe. Et cela se répète sérieusement ?

– Je suis forcé d’en convenir, mon cher Paganel, répondit Glenarvan au milieu d’un éclat de rire général. Comment ! Vous ignoriez cette particularité ?

– Absolument. Mais je proteste ! d’ailleurs, les anglais nous appellent « mangeurs de grenouilles ! » Or, généralement, on n’a pas peur de ce que l’on mange.

– Cela ne se dit pas moins, Paganel », répondit le major en souriant modestement.

Et voilà comment cette fameuse carabine de Purdey Moore et Dikson resta la propriété du major Mac Nabbs.

Chapitre V

Les colères de l'océan Indien

Deux jours après cette conversation, John Mangles ayant fait son point à midi, annonça que le *Duncan* se trouvait par 113° 37' de longitude. Les passagers consultèrent la carte du bord et virent, non sans grande satisfaction, que cinq degrés à peine les séparaient du cap Bernouilli.

Entre ce cap et la pointe d'Entrecasteaux, la côte australienne décrit un arc que sous-tend le trente-septième parallèle. Si alors le *Duncan* fût remonté vers l'équateur, il aurait eu promptement connaissance du cap Chatham, qui lui restait à cent vingt milles dans le nord. Il naviguait alors dans cette partie de la mer des Indes abritée par le continent australien.

On pouvait donc espérer que, sous quatre jours, le cap Bernouilli se relèverait à l'horizon.

Le vent d'ouest avait jusqu'alors favorisé la marche du yacht ; mais depuis quelques jours il montrait une tendance à diminuer ; peu à peu, il calmit. Le 13 décembre, il tomba tout à fait, et les voiles inertes pendirent le long des mâts.

Le *Duncan*, sans sa puissante hélice, eût été enchaîné par les calmes de l'océan.

Cet état de l'atmosphère pouvait se prolonger indéfiniment. Le soir, Glenarvan s'entretenait à ce sujet avec John Mangles. Le jeune capitaine, qui voyait se vider ses soutes à charbon, paraissait fort contrarié de cette tombée du vent. Il avait couvert son navire de voiles, hissé ses bonnettes et ses voiles d'étai pour profiter des moindres souffles ; mais, suivant l'expression des matelots, il n'y avait pas de quoi remplir un chapeau.

« En tout cas, dit Glenarvan, il ne faut pas trop se plaindre, mieux vaut absence de vent que vent contraire.

– Votre honneur a raison, répondit John Mangles ; mais précisément, ces calmes subits amènent des changements de temps. Aussi je les redoute ; nous naviguons sur la limite des moussons qui, d'octobre à avril, soufflent du nord-est, et pour peu qu'elles nous prennent debout, notre marche sera fort retardée.

– Que voulez-vous, John ? Si cette contrariété arrivait, il faudrait bien s'y soumettre. Ce ne serait qu'un retard, après tout.

– Sans doute, si la tempête ne s'en mêlait pas.

– Est-ce que vous craignez le mauvais temps ? dit Glenarvan en examinant le ciel, qui, cependant, de l'horizon au zénith, apparaissait libre de nuages.

– Oui, répondit le capitaine, je le dis à votre honneur, mais je ne voudrais pas effrayer lady Glenarvan ni miss Grant.

– Et vous agissez sagement. Qu'y a-t-il ?

– Des menaces certaines de gros temps. Ne vous fiez pas à l'apparence du ciel, *mylord*. Rien n'est plus trompeur. Depuis

deux jours, le baromètre baisse d'une manière inquiétante ; il est en ce moment à vingt-sept pouces. C'est un avertissement que je ne puis négliger. Or je redoute particulièrement les colères de la mer australe, car je me suis déjà trouvé aux prises avec elles. Les vapeurs qui vont se condenser dans les immenses glaciers du pôle sud produisent un appel d'air d'une extrême violence. De là une lutte des vents polaires et équatoriaux qui crée les cyclones, les tornades, et ces formes multiples des tempêtes contre lesquelles un navire ne lutte pas sans désavantage.

– John, répondit Glenarvan, le *Duncan* est un bâtiment solide, son capitaine un habile marin. Que l'orage vienne, et nous saurons nous défendre ! »

John Mangles, en exprimant ses craintes, obéissait à son instinct d'homme de mer. C'était un habile « weatherwise », expression anglaise qui s'applique aux observateurs du temps. La baisse persistante du baromètre lui fit prendre toutes les mesures de prudence à son bord.

Il s'attendait à une tempête violente que l'état du ciel n'indiquait pas encore, mais son infaillible instrument ne pouvait le tromper ; les courants atmosphériques accourent des lieux où la colonne de mercure est haute vers ceux où elle s'abaisse ; plus ces lieux sont rapprochés, plus le niveau se rétablit rapidement dans les couches aériennes, et plus la vitesse du vent est grande.

John resta sur le pont pendant toute la nuit. Vers onze heures, le ciel s'encrassa dans le sud. John fit monter tout son monde en haut et amener ses petites voiles ; il ne conserva que sa misaine, sa brigantine, son hunier et ses focs. À minuit, le vent fraîchit. Il ventait grand frais, c'est-à-dire que les molécules d'air étaient chassées avec une vitesse de six toises par seconde. Le craquement des mâts, le battement des manœuvres

courantes, le bruit sec des voiles parfois prises en ralingues, le gémissement des cloisons intérieures, apprirent aux passagers ce qu'ils ignoraient encore. Paganel, Glenarvan, le major, Robert, apparurent sur le pont, les uns en curieux, les autres prêts à agir.

Dans ce ciel qu'ils avaient laissé limpide et constellé roulaient des nuages épais, séparés par des bandes tachetées comme une peau de léopard.

« L'ouragan ? demanda simplement Glenarvan à John Mangles.

– Pas encore, mais bientôt », répondit le capitaine.

En ce moment, il donna l'ordre de prendre le bas ris du hunier. Les matelots s'élancèrent dans les enfléchures du vent, et, non sans peine, ils diminuèrent la surface de la voile en l'enroulant de ses garcettes sur la vergue amenée. John Mangles tenait à conserver le plus de toile possible, afin d'appuyer le yacht et d'adoucir ses mouvements de roulis.

Puis, ces précautions prises, il donna des ordres à Austin et au maître d'équipage, pour parer à l'assaut de l'ouragan, qui ne pouvait tarder à se déchaîner. Les saisines des embarcations et les amarres de la drome furent doublées. On renforça les palans de côté du canon. On roidit les haubans et galhaubans. Les écoutilles furent condamnées.

John, comme un officier sur le couronnement d'une brèche, ne quittait pas le bord du vent, et du haut de la dunette il essayait d'arracher ses secrets à ce ciel orageux.

En ce moment, le baromètre était tombé à vingt-six pouces, abaissement qui se produit rarement dans la colonne barométrique, et le *storm-glass* indiquait la tempête.

Il était une heure du matin. Lady Helena et miss Grant, violemment secouées dans leur cabine, se hasardèrent à venir sur le pont. Le vent avait alors une vitesse de quatorze toises par seconde. Il sifflait dans des manœuvres dormantes avec une extrême violence. Ces cordes de métal, pareilles à celles d'un instrument, résonnaient comme si quelque gigantesque archet eût provoqué leurs rapides oscillations ; les poulies se choquaient ; les manœuvres couraient avec un bruit aigu dans leurs gorges rugueuses ; les voiles détonaient comme des pièces d'artillerie ; des vagues déjà monstrueuses accouraient à l'assaut du yacht, qui se jouait comme un alcyon sur leur crête écumante.

Lorsque le capitaine John aperçut les passagères, il alla rapidement à elles, et les pria de rentrer dans la dunette ; quelques paquets de mer embarquaient déjà, et le pont pouvait être balayé d'un instant à l'autre. Le fracas des éléments était si éclatant alors, que lady Helena entendait à peine le jeune capitaine.

« Il n'y a aucun danger ? put-elle cependant lui dire pendant une légère accalmie.

– Aucun, madame, répondit John Mangles ; mais vous ne pouvez rester sur le pont, ni vous, miss Mary. »

Lady Glenarvan et miss Grant ne résistèrent pas à un ordre qui ressemblait à une prière, et elles rentrèrent sous la dunette au moment où une vague, déferlant au-dessus du tableau d'arrière, fit tressaillir dans leurs compartiments les vitres du capot. En ce moment, la violence du vent redoubla ; les mâts

plièrent sous la pression des voiles, et le yacht sembla se soulever sur les flots.

« Cargue la misaine ! cria John Mangles ; amène le hunier et les focs ! »

Les matelots se précipitèrent à leur poste de manœuvre ; les drisses furent larguées, les cargues pesées, les focs halés bas avec un bruit qui dominait celui du ciel, et le *Duncan*, dont la cheminée vomissait des torrents d'une fumée noire, frappa inégalement la mer des branches parfois émergées de son hélice.

Glenarvan, le major, Paganel et Robert contemplaient avec une admiration mêlée d'effroi cette lutte du *Duncan* contre les flots ; ils se cramponnaient fortement aux râteliers des bastingages sans pouvoir échanger un seul mot, et regardaient les bandes de pétrels-satanicles, ces funèbres oiseaux des tempêtes, qui se jouaient dans les vents déchaînés.

En ce moment, un sifflement assourdissant se fit entendre au-dessus des bruits de l'ouragan. La vapeur fusa avec violence, non du tuyau d'échappement, mais des soupapes de la chaudière ; le sifflet d'alarme retentit avec une force inaccoutumée ; le yacht donna une bande effroyable, et Wilson, qui tenait la roue, fut renversé par un coup de barre inattendu. Le *Duncan* venait en travers à la lame et ne gouvernait plus.

« Qu'y a-t-il ? s'écria John Mangles en se précipitant sur la passerelle.

– Le navire se couche ! répondit Tom Austin.

– Est-ce que nous sommes démontés de notre gouvernail ?

– À la machine ! à la machine ! » cria la voix de l'ingénieur.

John se précipita vers la machine et s'affala par l'échelle. Une nuée de vapeur remplissait la chambre ; les pistons étaient immobiles dans les cylindres ; les bielles n'imprimaient aucun mouvement à l'arbre de couche. En ce moment, le mécanicien, voyant leurs efforts inutiles et craignant pour ses chaudières, ferma l'introduction et laissa fuir la vapeur par le tuyau d'échappement.

« Qu'est-ce donc ? demanda le capitaine.

– L'hélice est faussée, ou engagée, répondit le mécanicien ; elle ne fonctionne plus.

– Quoi ? Il est impossible de la dégager ?

– Impossible. »

Ce n'était pas le moment de chercher à remédier à cet accident ; il y avait un fait incontestable :

L'hélice ne pouvait marcher, et la vapeur, ne travaillant plus, s'était échappée par les soupapes.

John devait donc en revenir à ses voiles, et chercher un auxiliaire dans ce vent qui s'était fait son plus dangereux ennemi.

Il remonta, et dit en deux mots la situation à lord Glenarvan ; puis il le pressa de rentrer dans la dunette avec les autres passagers, Glenarvan voulut rester sur le pont.

« Non, votre honneur, répondit John Mangles d'une voix ferme, il faut que je sois seul ici avec mon équipage. Rentrez ! Le navire peut s'engager et les lames vous balayeraient sans merci.

– Mais nous pouvons être utiles…

– Rentrez, rentrez, *mylord*, il le faut ! Il y a des circonstances où je suis le maître à bord ! Retirez-vous, je le veux ! »

Pour que John Mangles s'exprimât avec une telle autorité, il fallait que la situation fût suprême.

Glenarvan comprit que c'était à lui de donner l'exemple de l'obéissance. Il quitta donc le pont, suivi de ses trois compagnons, et rejoignit les deux passagères, qui attendaient avec anxiété le dénoûment de cette lutte avec les éléments.

« Un homme énergique que mon brave John ! dit Glenarvan, en entrant dans le carré.

– Oui, répondit Paganel, il m'a rappelé ce bosseman de votre grand Shakespeare, quand il s'écrie dans le drame de *la tempête*, au roi qu'il porte à son bord :

« Hors d'ici ! Silence ! à vos cabanes ! Si vous ne pouvez imposer silence à ces éléments, taisez-vous ! Hors de mon chemin, vous dis-je ! »

Cependant John Mangles n'avait pas perdu une seconde pour tirer le navire de la périlleuse situation que lui faisait son hélice engagée. Il résolut de se tenir à la cape pour s'écarter le moins possible de sa route. Il s'agissait donc de conserver des voiles et de les brasser obliquement, de manière à présenter le travers à la tempête. On établit le hunier au bas ris, une sorte de

trinquette sur l'étai du grand mât, et la barre fut mise sous le vent.

Le yacht, doué de grandes qualités nautiques, évolua comme un cheval rapide qui sent l'éperon, et il prêta le flanc aux lames envahissantes. Cette voilure si réduite tiendrait-elle ? Elle était faite de la meilleure toile de Dundee ; mais quel tissu peut résister à de pareilles violences ?

Cette allure de la cape avait l'avantage d'offrir aux vagues les portions les plus solides du yacht, et de le maintenir dans sa direction première.

Cependant, elle n'était pas sans péril, car le navire pouvait s'engager dans ces immenses vides laissés entre les lames et ne pas s'en relever. Mais John Mangles n'avait pas le choix des manœuvres et il résolut de garder la cape, tant que la mâture et les voiles ne viendraient pas en bas. Son équipage se tenait là sous ses yeux, prêt à se porter où sa présence serait nécessaire. John, attaché aux haubans, surveillait la mer courroucée.

Le reste de la nuit se passa dans cette situation. On espérait que la tempête diminuerait au lever du jour.

Vain espoir. Vers huit heures du matin, il surventa encore, et le vent, avec une vitesse de dix-huit toises par seconde, se fit ouragan.

John ne dit rien, mais il trembla pour son navire et ceux qu'il portait. Le *Duncan* donnait une bande effroyable ; ses épontilles en craquaient, et parfois les bouts-dehors de misaine venaient fouetter la crête des vagues. Il y eut un instant où l'équipage crut que le yacht ne se relèverait pas. Déjà les matelots, la hache à la main, s'élançaient pour couper les

haubans du grand mât, quand les voiles, arrachées à leurs ralingues, s'envolèrent comme de gigantesques albatros.

Le *Duncan* se redressa ; mais, sans appui sur les flots, sans direction, il fut ballotté épouvantablement, au point que les mâts menaçaient de se rompre jusque dans leur emplanture. Il ne pouvait longtemps supporter un pareil roulis, il fatiguait dans ses hauts, et bientôt ses bordages disjoints, ses coutures crevées, devaient livrer passage aux flots.

John Mangles n'avait plus qu'une ressource, établir un tourmentin et fuir devant le temps. Il y parvint après plusieurs heures d'un travail vingt fois défait avant d'être achevé. Ce ne fut pas avant trois heures du soir que la trinquette put être hissée sur l'étai de misaine et livrée à l'action du vent.

Alors, sous ce morceau de toile, le *Duncan* laissa porter et se prit à fuir vent arrière avec une incalculable rapidité. Il allait ainsi dans le nord-est où le poussait la tempête. Il lui fallait conserver le plus de vitesse possible, car d'elle seule dépendait sa sécurité. Quelquefois, dépassant les lames emportées avec lui, il les tranchait de son avant effilé, s'y enfonçait comme un énorme cétacé, et laissait balayer son pont de l'avant à l'arrière. En d'autres moments, sa vitesse égalait celle des flots, son gouvernail perdait toute action, et il faisait d'énormes embardées qui menaçaient de le rejeter en travers. Enfin, il arrivait aussi que les vagues couraient plus vite que lui sous le souffle de l'ouragan ; elles sautaient alors par-dessus le couronnement, et tout le pont était balayé de l'arrière à l'avant avec une irrésistible violence.

Ce fut dans cette alarmante situation, au milieu d'alternatives d'espoir et de désespoir, que se passèrent la journée du 15 décembre et la nuit qui suivit. John Mangles ne quitta pas un instant son poste ; il ne prit aucune nourriture ; il était torturé par des craintes que son impassible figure ne

voulait pas trahir, et son regard cherchait obstinément à percer les brumes amoncelées dans le nord.

En effet, il pouvait tout craindre. Le *Duncan*, rejeté hors de sa route, courait à la côte australienne avec une vitesse que rien ne pouvait enrayer. John Mangles sentait aussi par instinct, non autrement, qu'un courant de foudre l'entraînait.

À chaque instant, il redoutait le choc d'un écueil sur lequel le yacht se fût brisé en mille pièces. Il estimait que la côte ne devait pas se rencontrer à moins de douze milles sous le vent. Or, la terre c'est le naufrage, c'est la perte d'un bâtiment.

Cent fois mieux vaut l'immense océan, contre les fureurs duquel un navire peut se défendre, fût-ce en lui cédant. Mais lorsque la tempête le jette sur des atterrages, il est perdu.

John Mangles alla trouver lord Glenarvan ; il l'entretint en particulier ; il lui dépeignit la situation sans diminuer sa gravité ; il l'envisagea avec le sang-froid d'un marin prêt à tout, et termina en disant qu'il serait peut-être obligé de jeter le *Duncan* à la côte.

« Pour sauver ceux qu'il porte, si c'est possible, *mylord*.

– Faites, John, répondit Glenarvan.

– Et lady Helena ? Miss Grant ?

– Je ne les préviendrai qu'au dernier moment, lorsque tout espoir sera perdu de tenir la mer. Vous m'avertirez.

– Je vous avertirai, *mylord*. »

Glenarvan revint auprès des passagères, qui, sans connaître tout le danger, le sentaient imminent.

Elles montraient un grand courage, égal au moins à celui de leurs compagnons. Paganel se livrait aux théories les plus inopportunes sur la direction des courants atmosphériques ; il faisait à Robert, qui l'écoutait, d'intéressantes comparaisons entre les tornades, les cyclones et les tempêtes rectilignes. Quant au major, il attendait la fin avec le fatalisme d'un musulman. Vers onze heures, l'ouragan parut mollir un peu, les humides brumes se dissipèrent, et, dans une rapide éclaircie, John put voir une terre basse qui lui restait à six milles sous le vent. Il y courait en plein. Des lames monstrueuses déferlaient à une prodigieuse hauteur, jusqu'à cinquante pieds et plus. John comprit qu'elles trouvaient là un point d'appui solide pour rebondir à une telle élévation.

« Il y a des bancs de sable, dit-il à Austin.

– C'est mon avis, répondit le second.

– Nous sommes dans la main de Dieu, reprit John. S'il n'offre pas une passe praticable au *Duncan*, et s'il ne l'y conduit lui-même, nous sommes perdus.

– La marée est haute en ce moment, capitaine, peut-être pourrons-nous franchir ces bancs ?

– Mais voyez donc, Austin, la fureur de ces lames. Quel navire pourrait leur résister ? Prions Dieu qu'il nous aide, mon ami ! »

Cependant le *Duncan*, sous son tourmentin, portait à la côte avec une vitesse effrayante. Bientôt il ne fut plus qu'à deux

milles des accores du banc. Les vapeurs cachaient à chaque instant la terre.

Néanmoins, John crut apercevoir au delà de cette lisière écumeuse un bassin plus tranquille. Là, le *Duncan* se fût trouvé dans une sûreté relative.

Mais comment passer ?

John fit monter ses passagers sur le pont ; il ne voulait pas que, l'heure du naufrage venue, ils fussent renfermés dans la dunette. Glenarvan et ses compagnons regardèrent la mer épouvantable. Mary Grant pâlit.

« John, dit tout bas Glenarvan au jeune capitaine, j'essayerai de sauver ma femme, ou je périrai avec elle. Charge-toi de miss Grant.

– Oui, votre honneur », répondit John Mangles, en portant la main du lord à ses yeux humides.

Le *Duncan* n'était plus qu'à quelques encablures du pied des bancs. La mer, haute alors, eût sans doute laissé assez d'eau sous la quille du yacht pour lui permettre de franchir ces dangereux bas-fonds. Mais alors les vagues énormes, le soulevant et l'abandonnant tour à tour, devaient le faire immanquablement talonner. Y avait-il donc un moyen d'adoucir les mouvements de ces lames, de faciliter le glissement de leurs molécules liquides, en un mot, de calmer cette mer tumultueuse ?

John Mangles eut une dernière idée.

« L'huile ! s'écria-t-il ; mes enfants, filez de l'huile ! Filez de l'huile ! »

Ces paroles furent rapidement comprises de tout l'équipage. Il s'agissait d'employer un moyen qui réussit quelquefois ; on peut apaiser la fureur des vagues, en les couvrant d'une nappe d'huile ; cette nappe surnage, et détruit le choc des eaux, qu'elle lubrifie. L'effet en est immédiat, mais il passe vite.

Quand un navire a franchi cette mer factice, elle redouble ses fureurs, et malheur à qui se hasarderait à sa suite. Les barils contenant la provision d'huile de phoque furent hissés sur le gaillard d'avant par l'équipage, dont le danger centuplait les forces. Là, ils furent défoncés à coups de hache, et suspendus au-dessus des bastingages de tribord et de bâbord.

« Tiens bon ! » cria John Mangles, épiant le moment favorable.

En vingt secondes, le yacht atteignit l'entrée de la passe barrée par un mascaret mugissant. C'était l'instant.

« À dieu vat ! » cria le jeune capitaine.

Les barils furent chavirés, et de leurs flancs s'échappèrent des flots d'huile. Instantanément, la nappe onctueuse nivela, pour ainsi dire, l'écumeuse surface de la mer. Le *Duncan* vola sur les eaux calmées et se trouva bientôt dans un bassin paisible, au delà des redoutables bancs.

Chapitre VI

Le cap Bernouilli

Le premier soin de John Mangles fut d'affourcher solidement son navire sur deux ancres. Il mouilla par cinq brasses d'eau. Le fond était bon, un gravier dur qui donnait une excellente tenue. Donc, nulle crainte de chasser ou de s'échouer à mer basse. Le *Duncan*, après tant d'heures périlleuses, se trouvait dans une sorte de crique abritée par une haute pointe circulaire contre les vents du large.

Lord Glenarvan avait serré la main du jeune capitaine en disant : « Merci, John. »

Et John se sentit généreusement récompensé avec ces deux seuls mots. Glenarvan garda pour lui le secret de ses angoisses, et ni lady Helena, ni Mary Grant, ni Robert ne soupçonnèrent la gravité des périls auxquels ils venaient d'échapper.

Un point important restait à éclaircir. À quel endroit de la côte le *Duncan* avait-il été jeté par cette formidable tempête ? Où reprendrait-il son parallèle accoutumé ? À quelle distance le cap Bernouilli lui restait-il dans le sud-ouest ? Telles furent les premières questions adressées à John Mangles. Celui-ci fit aussitôt ses relèvements, et pointa ses observations sur la carte du bord.

En somme, le *Duncan* n'avait pas trop dévié de sa route : de deux degrés à peine. Il se trouvait par 136° 12' de longitude et 35° 07' de latitude, au cap Catastrophe, situé à l'une des pointes

de l'Australie méridionale, et à trois cents milles du cap Bernouilli.

Le cap Catastrophe, au nom de funeste augure, a pour pendant le cap Borda, formé par un promontoire de l'île Kanguroo. Entre ces deux caps s'ouvre le détroit de l'Investigator, qui conduit à deux golfes assez profonds, l'un au nord, le golfe Spencer, l'autre au sud, le golfe Saint-Vincent.

Sur la côte orientale de ce dernier est creusé le port d'Adélaïde, capitale de cette province nommée Australie méridionale. Cette ville, fondée en 1836, compte quarante mille habitants, et offre des ressources assez complètes. Mais elle est plus occupée de cultiver un sol fécond, d'exploiter ses raisins et ses oranges, et toutes ses richesses agricoles, que de créer de grandes entreprises industrielles. Sa population compte moins d'ingénieurs que d'agriculteurs, et l'esprit général est peu tourné vers les opérations commerciales ou les arts mécaniques.

Le *Duncan* pourrait-il réparer ses avaries ? C'était la question à décider. John Mangles voulut savoir à quoi s'en tenir. Il fit plonger à l'arrière du yacht ; ses plongeurs lui rapportèrent qu'une des branches de l'hélice avait été faussée, et portait contre l'étambot : de là, l'impossibilité du mouvement de rotation. Cette avarie fut jugée grave, assez grave même pour nécessiter un outillage qui ne se rencontrerait pas à Adélaïde.

Glenarvan et le capitaine John, après mûres réflexions, prirent la résolution suivante : le *Duncan* suivrait à la voile le contour des rivages australiens, en cherchant les traces du *Britannia* ; il s'arrêterait au cap Bernouilli, où seraient prises les dernières informations, et continuerait sa route au sud jusqu'à Melbourne, où ses avaries pourraient être facilement réparées.

L'hélice remise en état, le *Duncan* irait croiser sur les côtes orientales pour achever la série de ses recherches.

Cette proposition fut approuvée. John Mangles résolut de profiter du premier bon vent pour appareiller. Il n'attendit pas longtemps. Vers le soir, l'ouragan était entièrement tombé. Une brise maniable lui succéda, qui soufflait du sud-ouest. On fit les dispositions pour l'appareillage. De nouvelles voiles furent enverguées. À quatre heures du matin, les matelots virèrent au cabestan. Bientôt l'ancre fut à pic, elle dérapa, et le *Duncan*, sous sa misaine, son hunier, son perroquet, ses focs, sa brigantine et sa voile de flèche, courut au plus près, tribord amures, au vent des rivages australiens.

Deux heures après, il perdit de vue le cap Catastrophe, et se trouva par le travers du détroit de l'Investigator. Le soir, le cap Borda fut doublé, et l'île Kanguroo prolongée à quelques encablures. C'est la plus grande des petites îles australiennes, et elle sert de refuge aux déportés fugitifs. Son aspect était enchanteur. D'immenses tapis de verdure revêtaient les rocs stratifiés de ses rivages. On voyait comme au temps de sa découverte, en 1802, d'innombrables bandes de *kanguroos* bondir à travers les bois et les plaines.

Le lendemain, pendant que le *Duncan* courait bord sur bord, ses embarcations furent envoyées à terre avec mission de visiter les accores de la côte.

Il se trouvait alors sur le trente-sixième parallèle, et, jusqu'au trente-huitième, Glenarvan ne voulait pas laisser un point inexploré.

Pendant la journée du 18 décembre, le yacht, qui boulinait comme un vrai clipper sous sa voilure entièrement déployée, rasa le rivage de la baie Encounter. C'est là qu'en 1828 le

voyageur Sturt arriva après avoir découvert le Murray, le plus grand fleuve de l'Australie méridionale. Ce n'étaient déjà plus les rives verdoyantes de l'île Kanguroo, mais des mornes arides, rompant parfois l'uniformité d'une côte basse et déchiquetée, çà et là quelque falaise grise, ou des promontoires de sable, enfin toute la sécheresse d'un continent polaire.

Les embarcations pendant cette navigation firent un rude service. Les marins ne s'en plaignirent pas.

Presque toujours Glenarvan, son inséparable Paganel et le jeune Robert les accompagnaient. Ils voulaient de leurs propres yeux chercher quelques vestiges du *Britannia*. Mais cette scrupuleuse exploration ne révéla rien du naufrage. Les rivages australiens furent aussi muets à cet égard que les terres patagones. Cependant, il ne fallait pas perdre tout espoir tant que ne serait pas atteint le point précis indiqué par le document. On n'agissait ainsi que par surcroît de prudence, et pour ne rien abandonner au hasard. Pendant la nuit, le *Duncan* mettait en panne, de manière à se maintenir sur place autant que possible, et, le jour, la côte était fouillée avec soin.

Ce fut ainsi que, le 20 décembre, on arriva par le cap Bernouilli, qui termine la baie Lacépède, sans avoir trouvé la moindre épave. Mais cet insuccès ne prouvait rien contre le capitaine du *Britannia*.

En effet, depuis deux ans, époque à laquelle remontait la catastrophe, la mer avait pu, avait dû disperser, ronger les restes du trois-mâts et les arracher de l'écueil. D'ailleurs, les indigènes, qui sentent les naufrages comme un vautour sent un cadavre, devaient avoir recueilli les plus minces débris. Puis, Harry Grant et ses deux compagnons, faits prisonniers au moment où les vagues les jetaient à la côte, avaient été sans nul doute entraînés dans l'intérieur du continent.

Mais alors tombait une des ingénieuses hypothèses de Jacques Paganel. Tant qu'il s'agissait du territoire argentin, le géographe pouvait à bon droit prétendre que les chiffres du document se rapportaient, non au théâtre du naufrage, mais au lieu même de la captivité. En effet, les grands fleuves de la Pampasie, leurs nombreux affluents, étaient là pour porter à la mer le précieux document. Ici, au contraire, dans cette partie de l'Australie, les cours d'eau sont peu abondants qui coupent le trente-septième parallèle ; de plus, le Rio-Colorado, le Rio-Negro, vont se jeter à la mer à travers des plages désertes, inhabitables et inhabitées, tandis que les principales rivières australiennes, le Murray, la Yarra, le Torrens, le Darling, ou affluent les unes aux autres, ou se précipitent dans l'océan par des embouchures qui sont devenues des rades fréquentées, des ports où la navigation est active. Quelle probabilité, dès lors, qu'une fragile bouteille eût pu descendre le cours de ces eaux incessamment parcourues et arriver à l'océan Indien ?

Cette impossibilité ne pouvait échapper à des esprits perspicaces. L'hypothèse de Paganel, plausible en Patagonie dans les provinces argentines, eût donc été illogique en Australie. Paganel le reconnut dans une discussion qui fut soulevée à ce sujet par le major Mac Nabbs. Il devint évident que les degrés relatés au document ne s'appliquaient qu'au lieu du naufrage, que par conséquent la bouteille avait été jetée à la mer à l'endroit où se brisa le *Britannia*, sur la côte occidentale de l'Australie.

Cependant, et comme le fit justement observer Glenarvan, cette interprétation définitive n'excluait pas l'hypothèse de la captivité du capitaine Grant. Celui-ci, d'ailleurs, le faisait pressentir dans son document par ces mots, dont il fallait tenir compte : *où ils seront prisonniers de cruels indigènes*. Mais il n'existait plus aucune raison pour rechercher les prisonniers sur le trente-septième parallèle plutôt que sur un autre.

Cette question, longtemps débattue, reçut ainsi sa solution définitive, et donna les conséquences suivantes : si des traces du *Britannia* ne se rencontraient pas au cap Bernouilli, lord Glenarvan n'avait plus qu'à revenir en Europe. Ses recherches auraient été infructueuses, mais il avait rempli son devoir courageusement et consciencieusement.

Cela ne laissa pas d'attrister particulièrement les passagers du yacht, et de désespérer Mary et Robert Grant. En se rendant au rivage avec lord et lady Glenarvan, John Mangles, Mac Nabbs et Paganel, les deux enfants du capitaine se disaient que la question du salut de leur père allait irrévocablement se décider. Irrévocablement, on peut le dire, car Paganel, dans une précédente discussion avait judicieusement démontré que les naufragés seraient rapatriés depuis longtemps déjà, si leur navire se fût brisé sur les écueils de la côte orientale.

« Espoir ! Espoir ! Toujours espoir ! répétait lady Helena à la jeune fille, assise près d'elle dans l'embarcation qui les conduisait à terre. La main de Dieu ne nous abandonnera pas !

– Oui, miss Mary, dit le capitaine John, c'est au moment où les hommes ont épuisé les ressources humaines, que le ciel intervient, et, par quelque fait imprévu, leur ouvre des voies nouvelles.

– Dieu vous entende, Monsieur John ! » répondit Mary Grant.

Le rivage n'était plus qu'à une encablure ; il terminait par des pentes assez douces l'extrémité du cap qui s'avançait de deux milles en mer.

L'embarcation accosta dans une petite crique naturelle entre des bancs de corail en voie de formation, qui, le temps aidant, doivent former une ceinture de récifs à la partie sud de l'Australie.

Tels ils étaient déjà, tels ils suffisaient à détruire la coque d'un navire, et le *Britannia* pouvait s'être perdu là corps et biens.

Les passagers du *Duncan* débarquèrent sans difficulté sur un rivage absolument désert. Des falaises à bandes stratifiées formaient une ligne côtière haute de soixante à quatre-vingts pieds. Il eût été difficile d'escalader cette courtine naturelle sans échelles ni crampons. John Mangles, heureusement, découvrit fort à propos une brèche produite à un demi-mille au sud par un éboulement partiel de la falaise. La mer, sans doute, battait cette barrière de tuf friable pendant ses grandes colères d'équinoxe, et déterminait ainsi la chute des portions supérieures du massif.

Glenarvan et ses compagnons s'engagèrent dans la tranchée, et arrivèrent au sommet de la falaise par une pente assez raide. Robert, comme un jeune chat, grimpa un talus fort à pic, et arriva le premier à la crête supérieure, au désespoir de Paganel, humilié de voir ses grandes jambes de quarante ans vaincues par de petites jambes de douze ans. Cependant, il distança, et de loin, le paisible major, qui n'y tenait pas autrement.

La petite troupe, bientôt réunie, examina la plaine qui s'étendait sous ses regards. C'était un vaste terrain inculte avec des buissons et des broussailles, une contrée stérile, que Glenarvan compara aux *glens* des basses terres d'écosse, et Paganel aux landes infertiles de la Bretagne. Mais si cette contrée paraissait inhabitée le long de la côte, la présence de

l'homme, non du sauvage, mais du travailleur, se révéla au loin par quelques constructions de bon augure.

« Un moulin ! » s'écria Robert.

À trois milles, en effet, les ailes d'un moulin tournaient au vent.

« C'est bien un moulin, répondit Paganel, qui venait de braquer sa longue-vue sur l'objet en question. Voilà un petit monument aussi modeste qu'utile, dont la vue a le privilège d'enchanter mes regards.

– C'est presque un clocher, dit lady Helena.

– Oui, madame, et si l'un moud le pain du corps, l'autre moud le pain de l'âme. À ce point de vue ils se ressemblent encore.

– Allons au moulin », répliqua Glenarvan.

On se mit en route. Après une demi-heure de marche, le sol, travaillé par la main de l'homme, se montra sous un nouvel aspect. La transition de la contrée stérile à la campagne cultivée fut brusque. Au lieu de broussailles, des haies vives entouraient un enclos récemment défriché ; quelques bœufs et une demi-douzaine de chevaux pâturaient dans des prairies entourées de robustes acacias pris dans les vastes pépinières de l'île Kanguroo. Peu à peu apparurent des champs couverts de céréales, quelques acres de terrains hérissés de blonds épis, des meules de foin dressées comme de grandes ruches, des vergers aux fraîches clôtures, un beau jardin digne d'Horace, où l'agréable se mêlait à l'utile, puis des hangars, des communs sagement distribués, enfin une habitation simple et confortable,

que le joyeux moulin dominait avec son pignon aigu et caressait de l'ombre mobile de ses grandes ailes.

En ce moment, un homme d'une cinquantaine d'années, d'une physionomie prévenante, sortit de la maison principale, aux aboiements de quatre grands chiens qui annonçaient la venue des étrangers. Cinq beaux et forts garçons, ses fils, le suivirent avec leur mère, une grande et robuste femme. On ne pouvait s'y méprendre : cet homme, entouré de sa vaillante famille, au milieu de ces constructions encore neuves, dans cette campagne presque vierge, présentait le type accompli du colon irlandais qui, las des misères de son pays, est venu chercher la fortune et le bonheur au delà des mers.

Glenarvan et les siens ne s'étaient pas encore présentés, ils n'avaient eu le temps de décliner ni leurs noms, ni leurs qualités, que ces cordiales paroles les saluaient déjà :

« Étrangers, soyez les bienvenus dans la maison de Paddy O'Moore.

– Vous êtes irlandais ? dit Glenarvan en prenant la main que lui offrait le colon.

– Je l'ai été, répondit Paddy O'Moore. Maintenant, je suis australien. Entrez, qui que vous soyez, messieurs, cette maison est la vôtre. »

Il n'y avait qu'à accepter sans cérémonie une invitation faite de si bonne grâce. Lady Helena et Mary Grant, conduites par *mistress* O'Moore, entrèrent dans l'habitation, pendant que les fils du colon débarrassaient les visiteurs de leurs armes.

Une vaste salle, fraîche et claire, occupait le rez-de-chaussée de la maison construite en forts madriers disposés

horizontalement. Quelques bancs de bois rivés aux murailles peintes de couleurs gaies, une dizaine d'escabeaux, deux bahuts en chêne où s'étalaient une faïence blanche et des brocs d'étain brillant, une large et longue table à laquelle vingt convives se seraient assis à l'aise, formaient un ameublement digne de la solide maison et de ses robustes habitants.

Le dîner de midi était servi. La soupière fumait entre le rosbeef et le gigot de mouton, entourés de larges assiettes d'olives, de raisins et d'oranges ; le nécessaire était là ; le superflu ne manquait pas.

L'hôte et l'hôtesse avaient un air si engageant, la table à l'aspect tentateur était si vaste et si abondamment fournie, qu'il eût été malséant de ne point s'y asseoir. Déjà les domestiques de la ferme, les égaux de leur maître, venaient y partager leur repas. Paddy O'Moore indiqua de la main la place réservée aux étrangers.

« Je vous attendais, dit-il simplement à lord Glenarvan.

– Vous ? répondit celui-ci fort surpris.

– J'attends toujours ceux qui viennent », répondit l'irlandais.

Puis, d'une voix grave, pendant que sa famille et ses serviteurs se tenaient debout respectueusement, il récita le bénédicité. Lady Helena se sentit tout émue d'une si parfaite simplicité de mœurs, et un regard de son mari lui fit comprendre qu'il l'admirait comme elle.

On fit fête au repas. La conversation s'engagea sur toute la ligne. D'écossais à irlandais, il n'y a que la main. La Tweed, large de quelques toises, creuse un fossé plus profond entre l'écosse et

l'Angleterre que les vingt lieues du canal d'Irlande qui séparent la vieille Calédonie de la verte Erin. Paddy O'Moore raconta son histoire.

C'était celle de tous les émigrants que la misère chasse de leur pays. Beaucoup viennent chercher au loin la fortune, qui n'y trouvent que déboires et malheurs. Ils accusent la chance, oubliant d'accuser leur inintelligence, leur paresse et leurs vices. Quiconque est sobre et courageux, économe et brave, réussit.

Tel fut et tel était Paddy O'Moore. Il quitta Dundalk, où il mourait de faim, emmena sa famille vers les contrées australiennes, débarqua à Adélaïde, dédaigna les travaux du mineur pour les fatigues moins aléatoires de l'agriculteur, et, deux mois après, il commença son exploitation, si prospère aujourd'hui.

Tout le territoire de l'Australie du sud est divisé par portions d'une contenance de quatre-vingts acres chacune. Ces divers lots sont cédés aux colons par le gouvernement, et par chaque lot un laborieux agriculteur peut gagner de quoi vivre et mettre de côté une somme nette de quatre-vingts livres sterling.

Paddy O'Moore savait cela. Ses connaissances agronomiques le servirent fort. Il vécut, il économisa, et acquit de nouveaux lots avec les profits du premier. Sa famille prospéra, son exploitation aussi. Le paysan irlandais devint propriétaire foncier, et quoique son établissement ne comptât pas encore deux ans d'existence, il possédait alors cinq cents acres d'un sol vivifié par ses soins, et cinq cents têtes de bétail. Il était son maître, après avoir été l'esclave des européens, et indépendant comme on peut l'être dans le plus libre pays du monde.

Ses hôtes, à ce récit de l'émigrant irlandais, répondirent par de sincères et franches félicitations.

Paddy O'Moore, son histoire terminée, attendait, sans doute confidences pour confidences, mais sans les provoquer. Il était de ces gens discrets qui disent : voilà ce que je suis, mais je ne vous demande pas qui vous êtes. Glenarvan, lui, avait un intérêt immédiat à parler du *Duncan*, de sa présence au cap Bernouilli, et des recherches qu'il poursuivait avec une infatigable persévérance. Mais, en homme qui va droit au but, il interrogea d'abord Paddy O'Moore sur le naufrage du *Britannia*.

La réponse de l'irlandais ne fut pas favorable. Il n'avait jamais entendu parler de ce navire. Depuis deux ans, aucun bâtiment n'était venu se perdre à la côte, ni au-dessus du cap, ni au-dessous. Or, la catastrophe datait de deux années seulement. Il pouvait donc affirmer avec la plus entière certitude que les naufragés n'avaient pas été jetés sur cette partie des rivages de l'ouest.

« Maintenant, *mylord*, ajouta-t-il, je vous demanderai quel intérêt vous avez à m'adresser cette question. »

Alors, Glenarvan raconta au colon l'histoire du document, le voyage du yacht, les tentatives faites pour retrouver le capitaine Grant ; il ne cacha pas que ses plus chères espérances tombaient devant des affirmations aussi nettes, et qu'il désespérait de retrouver jamais les naufragés du *Britannia*.

De telles paroles devaient produire une douloureuse impression sur les auditeurs de Glenarvan. Robert et Mary étaient là qui l'écoutaient, les yeux mouillés de larmes. Paganel ne trouvait pas un mot de consolation et d'espoir. John Mangles souffrait d'une douleur qu'il ne pouvait adoucir. Déjà le désespoir envahissait l'âme de ces hommes généreux que le

Duncan venait de porter inutilement à ces lointains rivages, quand ces paroles se firent entendre :

« *Mylord*, louez et remerciez Dieu. Si le capitaine Grant est vivant, il est vivant sur la terre australienne ! »

Chapitre VII

Ayrton

La surprise que produisirent ces paroles ne saurait se dépeindre. Glenarvan s'était levé d'un bond, et, repoussant son siège :

« Qui parle ainsi ? s'écria-t-il.

– Moi, répondit un des serviteurs de Paddy O'Moore, assis au bout de la table.

– Toi, Ayrton ! dit le colon, non moins stupéfait que Glenarvan.

– Moi, répondit Ayrton d'une voix émue, mais ferme, moi, écossais comme vous, *mylord*, moi, un des naufragés du *Britannia !* »

Cette déclaration produisit un indescriptible effet.

Mary Grant, à demi pâmée par l'émotion, à demi mourante de bonheur, cette fois, se laissa aller dans les bras de lady Helena. John Mangles, Robert, Paganel, quittant leur place, se précipitèrent vers celui que Paddy O'Moore venait de nommer Ayrton.

C’était un homme de quarante-cinq ans, d’une rude physionomie, dont le regard très brillant se perdait sous une arcade sourcilière profondément enfoncée.

Sa vigueur devait être peu commune, malgré la maigreur de son corps. Il était tout os et tout nerfs, et, suivant une expression écossaise, il ne perdait pas son temps à faire de la chair grasse.

Une taille moyenne, des épaules larges, une allure décidée, une figure pleine d’intelligence et d’énergie, quoique les traits en fussent durs, prévenaient en sa faveur. La sympathie qu’il inspirait était encore accrue par les traces d’une récente misère empreinte sur son visage. On voyait qu’il avait souffert et beaucoup, bien qu’il parût homme à supporter les souffrances, à les braver, à les vaincre.

Glenarvan et ses amis avaient senti cela à première vue.

La personnalité d’Ayrton s’imposait dès l’abord.

Glenarvan, se faisant l’interprète de tous, le pressa de questions auxquelles Ayrton répondit. La rencontre de Glenarvan et Ayrton avait évidemment produit chez tous deux une émotion réciproque.

Aussi les premières questions de Glenarvan se pressèrent-elles sans ordre, et comme malgré lui.

« Vous êtes un des naufragés du *Britannia* ? demanda-t-il.

– Oui, *mylord*, le quartier-maître du capitaine Grant, répondit Ayrton.

– Sauvé avec lui après le naufrage ?

– Non, *mylord*, non. À ce moment terrible, j'ai été séparé, enlevé du pont du navire, jeté à la côte.

– Vous n'êtes donc pas un des deux matelots dont le document fait mention ?

– Non. Je ne connaissais pas l'existence de ce document. Le capitaine l'a lancé à la mer quand je n'étais plus à bord.

– Mais le capitaine ? Le capitaine ?

– Je le croyais noyé, disparu, abîmé avec tout l'équipage du *Britannia*. Je pensais avoir survécu seul.

– Mais vous avez dit que le capitaine Grant était vivant !

– Non. J'ai dit : si le capitaine est vivant…

– Vous avez ajouté : il est sur le continent australien !…

– Il ne peut être que là, en effet.

– Vous ne savez donc pas où il est ?

– Non, *mylord*, je vous le répète, je le croyais enseveli dans les flots ou brisé sur les rocs. C'est vous qui m'apprenez que peut-être il vit encore.

– Mais alors que savez-vous ? demanda Glenarvan.

– Ceci seulement. Si le capitaine Grant est vivant, il est en Australie.

– Où donc a eu lieu le naufrage ? » dit alors le major Mac Nabbs.

C’était la première question à poser, mais, dans le trouble causé par cet incident, Glenarvan, pressé de savoir avant tout où se trouvait le capitaine Grant, ne s’informa pas de l’endroit où le *Britannia* s’était perdu. À partir de ce moment, la conversation, jusque-là vague, illogique, procédant par bonds, effleurant les sujets sans les approfondir, mêlant les faits, intervertissant les dates, prit une allure plus raisonnable, et bientôt les détails de cette obscure histoire apparurent nets et précis à l’esprit de ses auditeurs.

À la question faite par Mac Nabbs, Ayrton répondit en ces termes :

« Lorsque je fus arraché du gaillard d’avant où je halais bas le foc, le *Britannia* courait vers la côte de l’Australie. Il n’en était pas à deux encablures. Le naufrage a donc eu lieu à cet endroit même.

– Par trente-sept degrés de latitude ? demanda John Mangles.

– Par trente-sept degrés, répondit Ayrton.

– Sur la côte ouest ?

– Non pas ! Sur la côte est, répliqua vivement le quartier-maître.

– Et à quelle époque ?

– Dans la nuit du 27 juin 1862.

– C'est cela ! C'est cela même ! s'écria Glenarvan.

– Vous voyez donc bien, *mylord*, ajouta Ayrton, que j'ai pu justement dire : si le capitaine Grant vit encore, c'est sur le continent australien qu'il faut le chercher, non ailleurs.

– Et nous le chercherons, et nous le trouverons, et nous le sauverons, mon ami ! s'écria Paganel. Ah ! précieux document, ajouta-t-il avec une naïveté parfaite, il faut avouer que tu es tombé entre les mains de gens bien perspicaces ! »

Personne, sans doute, n'entendit les flatteuses paroles de Paganel. Glenarvan et lady Helena, Mary et Robert s'étaient empressés autour d'Ayrton.

Ils lui serraient les mains. Il semblait que la présence de cet homme fût un gage assuré du salut d'Harry Grant. Puisque le matelot avait échappé aux dangers du naufrage, pourquoi le capitaine ne se serait-il pas tiré sain et sauf de cette catastrophe ? Ayrton répétait volontiers que le capitaine Grant devait être vivant comme lui. Où, il ne saurait le dire, mais certainement sur ce continent. Il répondait aux mille questions dont il était assailli avec une intelligence et une précision remarquables. Miss Mary, pendant qu'il parlait, tenait une de ses mains dans les siennes. C'était un compagnon de son père, ce matelot, un des marins du *Britannia !* Il avait vécu près d'Harry Grant, courant avec lui les mers, bravant les mêmes dangers !

Mary ne pouvait détacher ses regards de cette rude physionomie et pleurait de bonheur.

Jusqu'ici, personne n'avait eu la pensée de mettre en doute la véracité et l'identité du quartier-maître.

Seuls, le major et peut-être John Mangles, moins prompts à se rendre, se demandaient si les paroles d'Ayrton méritaient une entière confiance. Sa rencontre imprévue pouvait exciter quelques soupçons.

Certainement, Ayrton avait cité des faits et des dates concordantes, de frappantes particularités. Mais les détails, si exacts qu'ils soient, ne forment pas une certitude, et généralement, on l'a remarqué, le mensonge s'affirme par la précision des détails. Mac Nabbs réserva donc son opinion, et s'abstint de se prononcer.

Quant à John Mangles, ses doutes ne résistèrent pas longtemps aux paroles du matelot, et il le tint pour un vrai compagnon du capitaine Grant, quand il l'eut entendu parler de son père à la jeune fille.

Ayrton connaissait parfaitement Mary et Robert. Il les avait vus à Glasgow au départ du *Britannia*. Il rappela leur présence à ce déjeuner d'adieu donné à bord aux amis du capitaine. Le shérif Mac Intyre y assistait.

On avait confié Robert, – il avait dix ans à peine, – aux soins de Dick Turner, le maître d'équipage, et il lui échappa pour grimper aux barres du perroquet.

« C'est vrai, c'est vrai, » disait Robert Grant.

Et Ayrton rappelait ainsi mille petits faits, sans paraître y attacher l'importance que leur donnait John Mangles. Et, quand il s'arrêtait, Mary lui disait de sa douce voix :

« Encore, Monsieur Ayrton, parlez-nous encore de notre père ! »

Le quartier-maître satisfit de son mieux aux désirs de la jeune fille. Glenarvan ne voulait pas l'interrompre, et cependant, vingt questions plus utiles se pressaient dans son esprit ; mais lady Helena, lui montrant la joyeuse émotion de Mary, arrêtait ses paroles.

Ce fut dans cette conversation qu'Ayrton raconta l'histoire du *Britannia* et son voyage à travers les mers du Pacifique. Mary Grant en connaissait une grande partie, puisque les nouvelles du navire allaient jusqu'au mois de mai de l'année 1862. Pendant cette période d'un an Harry Grant atterrit aux principales terres de l'Océanie. Il toucha aux Hébrides, à la Nouvelle Guinée, à la Nouvelle Zélande, à la Nouvelle Calédonie, se heurtant à des prises de possession souvent peu justifiées, subissant le mauvais vouloir des autorités anglaises, car son navire était signalé dans les colonies britanniques. Cependant il avait trouvé un point important sur la côte occidentale de la Papouasie ; là, l'établissement d'une colonie écossaise lui parut facile et sa prospérité assurée ; en effet, un bon port de relâche sur la route des Moluques et des Philippines devait attirer des navires, surtout quand le percement de l'isthme de Suez aurait supprimé la voie du cap de Bonne-Espérance. Harry Grant était de ceux qui préconisaient en Angleterre l'œuvre de M. De Lesseps et ne jetaient pas des rivalités politiques au travers d'un grand intérêt international.

Après cette reconnaissance de la Papouasie, le *Britannia* alla se ravitailler au Callao, et il quitta ce port le 30 mai 1862, pour revenir en Europe par l'océan Indien et la route du Cap. Trois semaines après son départ, une tempête épouvantable désempara le navire. Il s'engagea. Il fallut couper la mâture. Une voie d'eau se déclara dans les fonds, qu'on ne parvint pas à aveugler. L'équipage fut bientôt exténué, à bout de forces. On ne

put pas affranchir les pompes. Pendant huit jours, le *Britannia* fut le jouet des ouragans. Il avait six pieds d'eau dans sa cale. Il s'enfonçait peu à peu. Les embarcations avaient été enlevées pendant la tempête. Il fallait périr à bord, quand, dans la nuit du 27 juin, comme l'avait parfaitement compris Paganel, on eut connaissance du rivage oriental de l'Australie. Bientôt le navire fit côte. Un choc violent eut lieu. En ce moment, Ayrton enlevé par une vague, fut jeté au milieu des brisants et perdit connaissance. Quand il revint à lui, il était entre les mains des indigènes qui l'entraînèrent dans l'intérieur du continent. Depuis lors, il n'entendit plus parler du *Britannia* et supposa, non sans raison, qu'il avait péri corps et biens sur les dangereux récifs de Twofold-Bay. Ici se terminait le récit relatif au capitaine Grant. Il provoqua plus d'une fois de douloureuses exclamations. Le major n'aurait pu sans injustice douter de son authenticité. Mais, après l'histoire du *Britannia*, l'histoire particulière d'Ayrton devait présenter un intérêt plus actuel encore. En effet, Grant, on n'en doutait pas, grâce au document, avait survécu au naufrage avec deux de ses matelots, comme Ayrton lui-même. Du sort de l'un on pouvait raisonnablement conclure au sort de l'autre. Ayrton fut donc invité à faire le récit de ses aventures.

Il fut très simple et très court.

Le matelot naufragé, prisonnier d'une tribu indigène, se vit emmené dans ces régions intérieures arrosées par le Darling, c'est-à-dire à quatre cents milles au nord du trente-septième parallèle. Là, il vécut fort misérable, parce que la tribu était misérable elle-même, mais non maltraité. Ce furent deux longues années d'un pénible esclavage. Cependant, l'espoir de recouvrer sa liberté le tenait au cœur.

Il épiait la moindre occasion de se sauver, bien que sa fuite dût le jeter au milieu de dangers innombrables.

Une nuit d'octobre 1864, il trompa la vigilance des naturels et disparut dans la profondeur de forêts immenses. Pendant un mois, vivant de racines, de fougères comestibles, de gommes de mimosas, il erra au milieu de ces vastes solitudes, se guidant le jour sur le soleil, la nuit sur les étoiles, souvent abattu par le désespoir. Il traversa ainsi des marais, des rivières, des montagnes, toute cette portion inhabitée du continent que de rares voyageurs ont sillonnée de leurs hardis itinéraires. Enfin, mourant, épuisé, il arriva à l'habitation hospitalière de Paddy O'Moore, où il trouva une existence heureuse en échange de son travail.

« Et si Ayrton se loue de moi, dit le colon irlandais, quand ce récit fut achevé, je n'ai qu'à me louer de lui. C'est un homme intelligent, brave, un bon travailleur, et, s'il lui plaît, la demeure de Paddy O'Moore sera longtemps la sienne. »

Ayrton remercia l'irlandais d'un geste, et il attendit que de nouvelles questions lui fussent adressées. Il se disait, cependant, que la légitime curiosité de ses auditeurs devait être satisfaite. À quoi eût-il répondu désormais qui n'eût été cent fois dit déjà ? Glenarvan allait donc ouvrir la discussion sur un nouveau plan à combiner, en profitant de la rencontre d'Ayrton et de ses renseignements, quand le major, s'adressant au matelot, lui dit :

« Vous étiez quartier-maître à bord du *Britannia* ?

– Oui », répondit Ayrton sans hésiter.

Mais, comprenant qu'un certain sentiment de défiance, un doute, si léger qu'il fût, avait dicté cette demande au major, il ajouta :

« J’ai d’ailleurs sauvé du naufrage mon engagement à bord. »

Et il sortit immédiatement de la salle commune pour aller chercher cette pièce officielle. Son absence ne dura pas une minute. Mais Paddy O’Moore eut le temps de dire :

« *Mylord*, je vous donne Ayrton pour un honnête homme. Depuis deux mois qu’il est à mon service, je n’ai pas un seul reproche à lui faire. Je connaissais l’histoire de son naufrage et de sa captivité. C’est un homme loyal, digne de toute votre confiance. »

Glenarvan allait répondre qu’il n’avait jamais douté de la bonne foi d’Ayrton, quand celui-ci rentra et présenta son engagement en règle. C’était un papier signé des armateurs du *Britannia* et du capitaine Grant, dont Mary reconnut parfaitement l’écriture.

Il constatait que « Tom Ayrton, matelot de première classe, était engagé comme quartier-maître à bord du trois-mâts *Britannia*, de Glasgow. » il n’y avait donc plus de doute possible sur l’identité d’Ayrton, car il eût été difficile d’admettre que cet engagement fût entre ses mains et ne lui appartînt pas.

« Maintenant, dit Glenarvan, je fais appel aux conseils de tous, et je provoque une discussion immédiate sur ce qu’il convient de faire. Vos avis, Ayrton, nous seront particulièrement précieux, et je vous serai fort obligé de nous les donner. »

Ayrton réfléchit quelques instants, puis il répondit en ces termes :

« Je vous remercie, *mylord*, de la confiance que vous avez en moi, et j'espère m'en montrer digne. J'ai quelque connaissance de ce pays, des mœurs des indigènes, et si je puis vous être utile…

– Bien certainement, répondit Glenarvan.

– Je pense comme vous, répondit Ayrton, que le capitaine Grant et ses deux matelots ont été sauvés du naufrage ; mais, puisqu'ils n'ont pas gagné les possessions anglaises, puisqu'ils n'ont pas reparu, je ne doute pas que leur sort n'ait été le mien, et qu'ils ne soient prisonniers d'une tribu de naturels.

– Vous répétez là, Ayrton, les arguments que j'ai déjà fait valoir, dit Paganel. Les naufragés sont évidemment prisonniers des indigènes, ainsi qu'ils le craignaient. Mais devons-nous penser que, comme vous, ils ont été entraînés au nord du trente-septième degré ?

– C'est à supposer, monsieur, répondit Ayrton ; les tribus ennemies ne demeurent guère dans le voisinage des districts soumis aux anglais.

– Voilà qui compliquera nos recherches, dit Glenarvan, assez déconcerté. Comment retrouver les traces des prisonniers dans l'intérieur d'un aussi vaste continent ? »

Un silence prolongé accueillit cette observation.

Lady Helena interrogeait souvent du regard tous ses compagnons sans obtenir une réponse. Paganel lui-même restait muet, contre son habitude. Son ingéniosité ordinaire lui faisait défaut. John Mangles arpentait à grands pas la salle commune, comme s'il eût été sur le pont de son navire, et dans quelque embarras.

« Et vous, Monsieur Ayrton, dit alors lady Helena au matelot, que feriez-vous ?

– Madame, répondit assez vivement Ayrton, je me rembarquerais à bord du *Duncan*, et j'irais droit au lieu du naufrage. Là, je prendrais conseil des circonstances, et peut-être des indices que le hasard pourrait fournir.

– Bien, dit Glenarvan ; seulement, il faudra attendre que le *Duncan* soit réparé.

– Ah ! vous avez éprouvé des avaries ? demanda Ayrton.

– Oui, répondit John Mangles.

– Graves ?

– Non, mais elles nécessitent un outillage que nous ne possédons pas à bord. Une des branches de l'hélice est faussée, et ne peut être réparée qu'à Melbourne.

– Ne pouvez-vous aller à la voile ? demanda le quartier-maître.

– Si, mais, pour peu que les vents contrarient le *Duncan*, il mettrait un temps considérable à gagner Twofold-Bay, et, en tout cas, il faudra qu'il revienne à Melbourne.

– Eh bien, qu'il y aille, à Melbourne ! s'écria Paganel, et allons sans lui à la baie Twofold.

– Et comment ? demanda John Mangles.

– En traversant l'Australie comme nous avons traversé l'Amérique, en suivant le trente-septième parallèle.

– Mais le *Duncan ?* reprit Ayrton, insistant d'une façon toute particulière.

– Le *Duncan* nous rejoindra, ou nous rejoindrons le *Duncan*, suivant le cas. Le capitaine Grant est-il retrouvé pendant notre traversée, nous revenons ensemble à Melbourne. Poursuivons-nous, au contraire, nos recherches jusqu'à la côte, le *Duncan* viendra nous y rejoindre. Qui a des objections à faire à ce plan ? Est-ce le major ?

– Non, répondit Mac Nabbs, si la traversée de l'Australie est praticable.

– Tellement praticable, répondit Paganel, que je propose à lady Helena et à miss Grant de nous accompagner.

– Parlez-vous sérieusement, Paganel ? demanda Glenarvan.

– Très sérieusement, mon cher lord. C'est un voyage de trois cent cinquante milles, pas davantage ! À douze milles par jour, il durera un mois à peine, c'est-à-dire le temps nécessaire aux réparations du *Duncan*. Ah ! S'il s'agissait de traverser le continent australien sous une plus basse latitude, s'il fallait le couper dans sa plus grande largeur, passer ces immenses déserts où la chaleur est torride, faire enfin ce que n'ont pas encore tenté les plus hardis voyageurs, ce serait différent ! Mais ce trente-septième parallèle coupe la province de Victoria, un pays anglais s'il en fut, avec des routes, des chemins de fer, et peuplé en grande partie sur ce parcours. C'est un voyage qui se fait en calèche, si l'on veut, ou en charrette, ce qui est encore préférable. C'est une promenade de Londres à Édimbourg. Ce n'est pas autre chose.

– Mais les animaux féroces ? dit Glenarvan, qui voulait exposer toutes les objections possibles.

– Il n'y a pas d'animaux féroces en Australie.

– Mais les sauvages ?

– Il n'y a pas de sauvages sous cette latitude, et en tout cas, ils n'ont pas la cruauté des nouveaux zélandais.

– Mais les convicts ?

– Il n'y a pas de convicts dans les provinces méridionales de l'Australie, mais seulement dans les colonies de l'est. La province de Victoria les a non seulement repoussés, mais elle a fait une loi pour exclure de son territoire les condamnés libérés des autres provinces. Le gouvernement victorien a même, cette année, menacé la compagnie péninsulaire de lui retirer son subside, si ses navires continuaient à prendre du charbon dans les ports de l'Australie occidentale où les convicts sont admis. Comment ! Vous ne savez pas cela, vous, un anglais !

– D'abord, je ne suis pas un anglais, répondit Glenarvan.

– Ce qu'a dit M. Paganel est parfaitement juste, dit alors Paddy O'Moore. Non seulement la province de Victoria, mais l'Australie méridionale, le Queensland, la Tasmanie même, sont d'accord pour repousser les déportés de leur territoire. Depuis que j'habite cette ferme, je n'ai pas entendu parler d'un seul convict.

– Et pour mon compte, je n'en ai jamais rencontré, répondit Ayrton.

– Vous le voyez, mes amis, reprit Jacques Paganel, très peu de sauvages, pas de bêtes féroces, point de convicts, il n'y a pas beaucoup de contrées de l'Europe dont on pourrait en dire autant ! Eh bien, est-ce convenu ?

– Qu'en pensez-vous, Helena ? demanda Glenarvan.

– Ce que nous pensons tous, mon cher Edward, répondit lady Helena, se tournant vers ses compagnons : en route ! En route ! »

Chapitre VIII

Le départ

Glenarvan n'avait pas l'habitude de perdre du temps entre l'adoption d'une idée et son exécution. La proposition de Paganel une fois admise, il donna immédiatement ses ordres afin que les préparatifs du voyage fussent achevés dans le plus bref délai. Le départ fut fixé au surlendemain 22 décembre.

Quels résultats devait produire cette traversée de l'Australie ? La présence d'Harry Grant étant devenue un fait indiscutable, les conséquences de cette expédition pouvaient être grandes. Elle accroissait la somme des chances favorables. Nul ne se flattait de trouver le capitaine précisément sur cette ligne du trente-septième parallèle qui allait être rigoureusement suivie ; mais peut-être coupait-elle ses traces, et en tout cas elle menait droit au théâtre de son naufrage. Là était le principal point.

De plus, si Ayrton consentait à se joindre aux voyageurs, à les guider à travers les forêts de la province Victoria, à les conduire jusqu'à la côte orientale, il y avait là une nouvelle chance de succès. Glenarvan le sentait bien ; il tenait particulièrement à s'assurer l'utile concours du compagnon d'Harry Grant, et il demanda à son hôte s'il ne lui déplairait pas trop qu'il fît à Ayrton la proposition de l'accompagner.

Paddy O'Moore y consentit, non sans regretter de perdre cet excellent serviteur.

« Eh bien, nous suivrez-vous, Ayrton, dans cette expédition à la recherche des naufragés du *Britannia* ? »

Ayrton ne répondit pas immédiatement à cette demande ; il parut même hésiter pendant quelques instants ; puis, toute réflexion faite, il dit :

« Oui, *mylord*, je vous suivrai, et si je ne vous mène pas sur les traces du capitaine Grant, au moins vous conduirai-je à l'endroit même où s'est brisé son navire.

– Merci, Ayrton, répondit Glenarvan.

– Une seule question, *mylord*.

– Faites, mon ami.

– Où retrouverez-vous le *Duncan ?*

– À Melbourne, si nous ne traversons pas l'Australie d'un rivage à l'autre. À la côte orientale, si nos recherches se prolongent jusque-là.

– Mais alors son capitaine ?...

– Son capitaine attendra mes instructions dans le port de Melbourne.

– Bien, *mylord*, dit Ayrton, comptez sur moi.

– J'y compte, Ayrton », répondit Glenarvan.

Le contremaître du *Britannia* fut vivement remercié par les passagers du *Duncan*. Les enfants de son capitaine lui

prodiguèrent leurs meilleures caresses. Tous étaient heureux de sa décision, sauf l'irlandais, qui perdait en lui un aide intelligent et fidèle. Mais Paddy comprit l'importance que Glenarvan devait attacher à la présence du quartier-maître, et il se résigna.

Glenarvan le chargea de lui fournir des moyens de transport pour ce voyage à travers l'Australie, et, cette affaire conclue, les passagers revinrent à bord, après avoir pris rendez-vous avec Ayrton.

Le retour se fit joyeusement. Tout était changé.

Toute hésitation disparaissait. Les courageux chercheurs ne devaient plus aller en aveugles sur cette ligne du trente-septième parallèle. Harry Grant, on ne pouvait en douter, avait trouvé refuge sur le continent, et chacun se sentait le cœur plein de cette satisfaction que donne la certitude après le doute.

Dans deux mois, si les circonstances le favorisaient, le *Duncan* débarquerait Harry Grant sur les rivages d'écosse !

Quand John Mangles appuya la proposition de tenter avec les passagers la traversée de l'Australie, il supposait bien que, cette fois, il accompagnerait l'expédition. Aussi en conféra-t-il avec Glenarvan.

Il fit valoir toutes sortes d'arguments en sa faveur, son dévouement pour lady Helena, pour son honneur lui-même, son utilité comme organisateur de la caravane, et son inutilité comme capitaine à bord du *Duncan*, enfin mille excellentes raisons, excepté la meilleure, dont Glenarvan n'avait pas besoin pour être convaincu.

« Une seule question, John, dit Glenarvan. Vous avez une confiance absolue dans votre second ?

– Absolue, répondit John Mangles. Tom Austin est un bon marin. Il conduira le *Duncan* à sa destination, il le réparera habilement et le ramènera au jour dit. Tom est un homme esclave du devoir et de la discipline. Jamais il ne prendra sur lui de modifier ou de retarder l'exécution d'un ordre. Votre honneur peut donc compter sur lui comme sur moi-même.

– C'est entendu, John, répondit Glenarvan, vous nous accompagnerez ; car il sera bon, ajouta-t-il en souriant, que vous soyez là quand nous retrouverons le père de Mary Grant.

– Oh ! Votre honneur !... » murmura John Mangles.

Ce fut tout ce qu'il put dire. Il pâlit un instant et saisit la main que lui tendait lord Glenarvan.

Le lendemain, John Mangles, accompagné du charpentier et de matelots chargés de vivres, retourna à l'établissement de Paddy O'Moore. Il devait organiser les moyens de transport de concert avec l'irlandais.

Toute la famille l'attendait, prête à travailler sous ses ordres. Ayrton était là et ne ménagea pas les conseils que lui fournit son expérience.

Paddy et lui furent d'accord sur ce point : que les voyageuses devaient faire la route en charrette à bœufs, et les voyageurs à cheval. Paddy était en mesure de procurer les bêtes et le véhicule.

Le véhicule était un de ces chariots longs de vingt pieds et recouverts d'une bâche que supportent quatre roues pleines, sans rayons, sans jantes, sans cerclure de fer, de simples disques de bois, en un mot. Le train de devant, fort éloigné du train de

derrière, se rattachait par un mécanisme rudimentaire qui ne permettait pas de tourner court.

À ce train était fixé un timon de trente-cinq pieds, le long duquel six bœufs accouplés devaient prendre place. Ces animaux, ainsi disposés, tiraient de la tête et du cou par la double combinaison d'un joug attaché sur leur nuque et d'un collier fixé au joug par une clavette de fer. Il fallait une grande adresse pour conduire cette machine étroite, longue, oscillante, prompte aux déviations, et pour guider cet attelage au moyen de l'aiguillon. Mais Ayrton avait fait son apprentissage à la ferme irlandaise, et Paddy répondait de son habileté. À lui donc fut dévolu le rôle de conducteur.

Le véhicule, dépourvu de ressorts, n'offrait aucun confort ; mais tel il était, tel il le fallait prendre. John Mangles, ne pouvant rien changer à sa construction grossière, le fit disposer à l'intérieur de la plus convenable façon. Tout d'abord, on le divisa en deux compartiments au moyen d'une cloison en planches. L'arrière fut destiné à recevoir les vivres, les bagages, et la cuisine portative de Mr Olbinett. L'avant dut appartenir entièrement aux voyageuses. Sous la main du charpentier, ce premier compartiment se transforma en une chambre commode, couverte d'un épais tapis, munie d'une toilette et de deux couchettes réservées à lady Helena et à Mary Grant. D'épais rideaux de cuir fermaient, au besoin, ce premier compartiment et le défendaient contre la fraîcheur des nuits. À la rigueur, les hommes pourraient y trouver un refuge pendant les grandes pluies ; mais une tente devait habituellement les abriter à l'heure du campement.

John Mangles s'ingénia à réunir dans un étroit espace tous les objets nécessaires à deux femmes, et il y réussit.

Lady Helena et Mary Grant ne devaient pas trop regretter dans cette chambre roulante les confortables cabines du *Duncan*.

Quant aux voyageurs, ce fut plus simple : sept chevaux vigoureux étaient destinés à lord Glenarvan, Paganel, Robert Grant, Mac Nabbs, John Mangles, et les deux marins Wilson et Mulrady qui accompagnaient leur maître dans cette nouvelle expédition. Ayrton avait sa place naturelle sur le siège du chariot, et Mr Olbinett que l'équitation ne tentait guère, s'arrangerait très bien de voyager dans le compartiment aux bagages.

Chevaux et bœufs paissaient dans les prairies de l'habitation, et pouvaient être facilement rassemblés au moment du départ.

Ses dispositions prises et ses ordres donnés au maître charpentier, John Mangles revint à bord avec la famille irlandaise, qui voulut rendre visite à lord Glenarvan. Ayrton avait jugé convenable de se joindre à eux, et, vers quatre heures, John et ses compagnons franchissaient la coupée du *Duncan*.

Ils furent reçus à bras ouverts. Glenarvan leur offrit de dîner à son bord. Il ne voulait pas être en reste de politesse, et ses hôtes acceptèrent volontiers la revanche de leur hospitalité australienne dans le carré du yacht.

Paddy O'Moore fut émerveillé. L'ameublement des cabines, les tentures, les tapisseries, tout l'accastillage d'érable et de palissandre excita son admiration. Ayrton, au contraire, ne donna qu'une approbation modérée à ces superfluités coûteuses.

Mais, en revanche, le quartier-maître du *Britannia* examina le yacht à un point de vue plus marin ; il le visita jusqu'à fond de cale ; il descendit à la chambre de l'hélice ; il observa la machine, s'enquit de sa force effective, de sa consommation ; il explora les soutes au charbon, la cambuse, l'approvisionnement de poudre ; il s'intéressa particulièrement au magasin d'armes, au canon monté sur le gaillard d'avant, à sa portée.

Glenarvan avait affaire à un homme qui s'y connaissait ; il le vit bien aux demandes spéciales d'Ayrton. Enfin, celui-ci termina sa tournée par l'inspection de la mâture et du gréement.

« Vous avez là un beau navire, *mylord*, dit-il.

– Un bon navire surtout, répondit Glenarvan.

– Et quel est son tonnage ?

– Il jauge deux cent dix tonneaux.

– Me tromperai-je beaucoup, ajouta Ayrton, en affirmant que le *Duncan* file aisément ses quinze nœuds à toute vapeur ?

– Mettez-en dix-sept, répliqua John Mangles, et vous compterez juste.

– Dix-sept ! s'écria le quartier-maître, mais alors pas un navire de guerre, j'entends des meilleurs qui soient, n'est capable de lui donner la chasse ?

– Pas un ! répondit John Mangles. Le *Duncan* est un véritable yacht de course, qui ne se laisserait battre sous aucune allure.

– Même à la voile ? demanda Ayrton.

– Même à la voile.

– Eh bien, *mylord*, et vous, capitaine, répondit Ayrton, recevez les compliments d'un marin qui sait ce que vaut un navire.

– Bien, Ayrton, répondit Glenarvan ; restez donc à notre bord, et il ne tiendra qu'à vous que ce bâtiment devienne le vôtre.

– J'y songerai, *mylord* », répondit simplement le quartier-maître.

Mr Olbinett vint en ce moment prévenir son honneur que le dîner était servi. Glenarvan et ses hôtes se dirigèrent vers la dunette.

« Un homme intelligent, cet Ayrton, dit Paganel au major.

– Trop intelligent ! » murmura Mac Nabbs, à qui, sans apparence de raison, il faut bien le dire, la figure et les manières du quartier-maître ne revenaient pas.

Pendant le dîner, Ayrton donna d'intéressants détails sur le continent australien, qu'il connaissait parfaitement. Il s'informa du nombre de matelots que lord Glenarvan emmenait dans son expédition.

Lorsqu'il apprit que deux d'entre eux seulement, Mulrady et Wilson, devaient l'accompagner, il parut étonné. Il engagea Glenarvan à former sa troupe des meilleurs marins du *Duncan*.

Il insista même à cet égard, insistance qui, soit dit en passant, dut effacer tout soupçon de l'esprit du major.

« Mais, dit Glenarvan, notre voyage à travers l'Australie méridionale n'offre aucun danger ?

– Aucun, se hâta de répondre Ayrton.

– Eh bien, laissons à bord le plus de monde possible. Il faut des hommes pour manœuvrer le *Duncan* à la voile, et pour le réparer. Il importe, avant tout, qu'il se trouve exactement au rendez-vous qui lui sera ultérieurement assigné. Donc, ne diminuons pas son équipage. »

Ayrton parut comprendre l'observation de lord Glenarvan et n'insista plus.

Le soir venu, écossais et irlandais se séparèrent.

Ayrton et la famille de Paddy O'Moore retournèrent à leur habitation. Chevaux et chariot devaient être prêts pour le lendemain. Le départ fut fixé à huit heures du matin.

Lady Helena et Mary Grant firent alors leurs derniers préparatifs. Ils furent courts, et surtout moins minutieux que ceux de Jacques Paganel. Le savant passa une partie de la nuit à dévisser, essuyer, visser et revisser les verres de sa longue-vue. Aussi dormait-il encore quand le lendemain, à l'aube, le major l'éveilla d'une voix retentissante.

Déjà les bagages avaient été transportés à la ferme par les soins de John Mangles. Une embarcation attendait les voyageurs, qui ne tardèrent pas à y prendre place. Le jeune capitaine donna ses derniers ordres à Tom Austin. Il lui recommanda par-dessus tout d'attendre les ordres de lord

Glenarvan à Melbourne, et de les exécuter scrupuleusement quels qu'ils fussent. Le vieux marin répondit à John Mangles qu'il pouvait compter sur lui. Au nom de l'équipage, il présenta à son honneur ses vœux pour le succès de l'expédition. Le canot déborda, et un tonnerre de hurrahs éclata dans les airs.

En dix minutes, l'embarcation atteignit le rivage. Un quart d'heure plus tard, les voyageurs arrivaient à la ferme irlandaise. Tout était prêt. Lady Helena fut enchantée de son installation. L'immense chariot avec ses roues primitives et ses ais massifs lui plut particulièrement. Ces six bœufs attelés par paires avaient un air patriarcal qui lui seyait fort.

« Parbleu ! dit Paganel, voilà un admirable véhicule, et qui vaut tous les *mail-coachs* du monde. Une maison qui se déplace, qui marche, qui s'arrête où bon vous semble, que peut-on désirer de mieux ?

– Monsieur Paganel, répondit lady Helena, j'espère avoir le plaisir de vous recevoir dans mes salons ?

– Comment donc, madame, répliqua le savant, mais ce sera un honneur pour moi ! Avez-vous pris un jour ?

– J'y serai tous les jours pour mes amis, répondit en riant lady Helena, et vous êtes…

– Le plus dévoué de tous, madame », répliqua galamment Paganel.

Cet échange de politesses fut interrompu par l'arrivée de sept chevaux tout harnachés que conduisait un des fils de Paddy. Lord Glenarvan régla avec l'irlandais le prix de ces diverses acquisitions, en y ajoutant force remercîments que le brave colon estimait au moins à l'égal des guinées.

On donna le signal du départ. Lady Helena et miss Grant prirent place dans leur compartiment, Ayrton sur le siège, Olbinett à l'arrière du chariot ; Glenarvan, le major, Paganel, Robert, John Mangles, les deux matelots, tous armés de carabines et de revolvers, enfourchèrent leurs chevaux. Un « Dieu vous assiste ! » fut lancé par Paddy O'Moore, et repris en chœur par sa famille. Ayrton fit entendre un cri particulier, et piqua son long attelage. Le chariot s'ébranla, ses ais craquèrent, les essieux grincèrent dans le moyeu des roues, et bientôt disparut au tournant de la route la ferme hospitalière de l'honnête irlandais.

Chapitre IX

La province de Victoria

On était au 23 décembre 1864. Ce décembre, si triste, si maussade, si humide dans l'hémisphère boréal, aurait dû s'appeler juin sur ce continent.

Astronomiquement, l'été comptait déjà deux jours d'existence, car, le 21, le soleil venait d'atteindre le capricorne, et sa présence au-dessus de l'horizon diminuait déjà de quelques minutes. Ainsi donc, c'était dans la plus chaude saison de l'année et sous les rayons d'un soleil presque tropical que devait s'accomplir ce nouveau voyage de lord Glenarvan.

L'ensemble des possessions anglaises dans cette partie de l'océan Pacifique est appelé Australasie. Il comprend la Nouvelle Hollande, la Tasmanie, la Nouvelle Zélande, et quelques îles circonvoisines.

Quant au continent australien, il est divisé en vastes colonies de grandeur et de richesses fort inégales. Quiconque jette les yeux sur les cartes modernes dressées par MM. Petermann ou Preschoell est d'abord frappé de la rectitude de ces divisions.

Les anglais ont tiré au cordeau les lignes conventionnelles qui séparent ces grandes provinces.

Ils n'ont tenu compte ni des versants orographiques, ni du cours des rivières, ni des variétés de climats, ni des différences de races. Ces colonies confinent rectangulairement l'une à l'autre et s'emboîtent comme les pièces d'une marqueterie. À cette disposition de lignes droites, d'angles droits, on reconnaît l'œuvre du géomètre, non l'œuvre du géographe. Seules, les côtes, avec leurs sinuosités variées, leurs fiords, leurs baies, leurs caps, leurs estuaires, protestent au nom de la nature par leur irrégularité charmante.

Cet aspect d'échiquier excitait toujours, et à bon droit, la verve de Jacques Paganel. Si l'Australie eût été française, très certainement les géographes français n'auraient pas poussé jusqu'à ce point la passion de l'équerre et du tire-ligne.

Les colonies de la grande île océanienne sont actuellement au nombre de six : la Nouvelle Galles du sud, capitale Sydney ; le Queensland, capitale Brisbane ; la province de Victoria, capitale Melbourne ; l'Australie méridionale, capitale Adélaïde ; l'Australie occidentale, capitale Perth ; et enfin l'Australie septentrionale, encore sans capitale. Les côtes seules sont peuplées par les colons. C'est à peine si quelque ville importante s'est hasardée à deux cents milles dans les terres.

Quant à l'intérieur du continent, c'est-à-dire sur une surface égale aux deux tiers de l'Europe, il est à peu près inconnu.

Fort heureusement, le trente-septième parallèle ne traverse pas ces immenses solitudes, ces inaccessibles contrées, qui ont déjà coûté de nombreuses victimes à la science. Glenarvan n'aurait pu les affronter.

Il n'avait affaire qu'à la partie méridionale de l'Australie, qui se décomposait ainsi : une étroite portion de la province d'Adélaïde, la province de Victoria dans toute sa largeur, et

enfin le sommet du triangle renversé que forme la Nouvelle Galles du sud.

Or, du cap Bernouilli à la frontière de Victoria, on mesure soixante-deux milles à peine. C'était deux jours de marche, pas plus, et Ayrton comptait coucher le lendemain soir à Aspley, la ville la plus occidentale de la province de Victoria.

Les débuts d'un voyage sont toujours marqués par l'entrain des cavaliers et des chevaux. À l'animation des premiers, rien à dire, mais il parut convenable de modérer l'allure des seconds. Qui veut aller loin doit ménager sa monture. Il fut donc décidé que chaque journée ne comporterait pas plus de vingt-cinq à trente milles en moyenne.

D'ailleurs, le pas des chevaux devait se régler sur le pas plus lent des bœufs, véritables engins mécaniques qui perdent en temps ce qu'ils gagnent en force. Le chariot, avec ses passagers, ses approvisionnements, c'était le noyau de la caravane, la forteresse ambulante. Les cavaliers pouvaient battre l'estrade sur ses flancs, mais ils ne devaient jamais s'en éloigner.

Ainsi donc, aucun ordre de marche n'étant spécialement adopté, chacun fut libre de faire à sa guise dans une certaine limite, les chasseurs de courir la plaine, les gens aimables de converser avec les habitantes du chariot, les philosophes de philosopher ensemble. Paganel, qui possédait toutes ces qualités diverses, devait être partout à la fois.

La traversée de la province d'Adélaïde n'offrit rien d'intéressant. Une suite de coteaux peu élevés, mais riches en poussière, une longue étendue de terrains vagues dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle le « bush » dans le pays, quelques prairies, couvertes par touffes d'un arbuste salé aux feuilles anguleuses dont la gent ovine se montre fort friande, se

succédèrent pendant plusieurs milles. Çà et là se voyaient quelques « pig's-faces », moutons à tête de porc d'une espèce particulière à la Nouvelle Hollande, qui paissaient entre les poteaux de la ligne télégraphique récemment établie d'Adélaïde à la côte.

Jusqu'alors ces plaines rappelaient singulièrement les monotones étendues de la Pampasie argentine.

Même sol herbeux et uni. Même horizon nettement tranché sur le ciel. Mac Nabbs soutenait que l'on n'avait pas changé de pays ; mais Paganel affirma que la contrée se modifierait bientôt. Sur sa garantie, on s'attendit à de merveilleuses choses.

Vers trois heures, le chariot traversa un large espace dépourvu d'arbres, connu sous le nom de « mosquitos plains. » Le savant eut la satisfaction géographique de constater qu'il méritait son nom. Les voyageurs et leurs montures souffrirent beaucoup des morsures réitérées de ces importuns diptères ; les éviter était impossible ; les calmer fut plus facile, grâce aux flacons d'ammoniaque de la pharmacie portative.

Paganel ne put s'empêcher de donner à tous les diables ces moustiques acharnés qui lardèrent sa longue personne de leurs agaçantes piqûres.

Vers le soir, quelques haies vives d'acacias égayèrent la plaine ; çà et là, des bouquets de gommiers blancs ; plus loin, une ornière fraîchement creusée ; puis, des arbres d'origine européenne, oliviers, citronniers et chênes verts, enfin des palissades bien entretenues. À huit heures, les bœufs, pressant leur marche sous l'aiguillon d'Ayrton, arrivèrent à la station de Red-Gum.

Ce mot « station » s'applique aux établissements de l'intérieur où se fait l'élève du bétail, cette principale richesse de l'Australie. Les éleveurs, ce sont les « squatters », c'est-à-dire les gens qui s'assoient sur le sol. En effet, c'est la première position que prend tout colon fatigué de ses pérégrinations à travers ces contrées immenses.

Red-Gum-Station était un établissement de peu d'importance. Mais Glenarvan y trouva la plus franche hospitalité. La table est invariablement servie pour le voyageur sous le toit de ces habitations solitaires, et dans un colon australien on rencontre toujours un hôte obligeant.

Le lendemain, Ayrton attela ses bœufs dès le point du jour. Il voulait arriver le soir même sur le territoire de Victoria. Le sol se montra peu à peu plus accidenté. Une succession de petites collines ondulait à perte de vue, toutes saupoudrées de sable écarlate. On eût dit un immense drapeau rouge jeté sur la plaine, dont les plis se gonflaient au souffle du vent. Quelques « malleys », sortes de sapins tachetés de blanc, au tronc droit et lisse, étendaient leurs branches et leur feuillage d'un vert foncé sur de grasses prairies où pullulaient des bandes joyeuses de gerboises. Plus tard, ce furent de vastes champs de broussailles et de jeunes gommiers ; puis les groupes s'écartèrent, les arbustes isolés se firent arbres, et présentèrent le premier spécimen des forêts de l'Australie.

Cependant, aux approches de la frontière victorienne, l'aspect du pays se modifiait sensiblement. Les voyageurs sentaient qu'ils foulaient du pied une terre nouvelle. Leur imperturbable direction, c'était toujours la ligne droite sans qu'aucun obstacle, lac ou montagne, les obligeât à la changer en ligne courbe ou brisée. Ils mettaient invariablement en pratique le premier théorème de la géométrie, et suivaient, sans se détourner, le plus court chemin d'un point à un autre. De fatigue et de difficultés, ils ne s'en doutaient pas.

Leur marche se conformait à la lente allure des bœufs, et si ces tranquilles animaux n'allaient pas vite, du moins allaient-ils sans jamais s'arrêter.

Ce fut ainsi qu'après une traite de soixante milles fournie en deux jours, la caravane atteignit, le 23 au soir, la paroisse d'Aspley, première ville de la province de Victoria, située sur le cent quarante et unième degré de longitude, dans le district de Wimerra.

Le chariot fut remisé, par les soins d'Ayrton, à Crown's Inn, une auberge qui, faute de mieux, s'appelait l'*hôtel de la couronne*. Le souper, uniquement composé de mouton accommodé sous toutes les formes, fumait sur la table.

On mangea beaucoup, mais l'on causa plus encore.

Chacun, désireux de s'instruire sur les singularités du continent australien, interrogea avidement le géographe. Paganel ne se fit pas prier, et décrivit cette province victorienne, qui fut nommée l'Australie-Heureuse.

« Fausse qualification ! dit-il. On eût mieux fait de l'appeler l'Australie riche, car il en est des pays comme des individus : la richesse ne fait pas le bonheur. L'Australie, grâce à ses mines d'or, a été livrée à la bande dévastatrice et féroce des aventuriers. Vous verrez cela quand nous traverserons les terrains aurifères.

– La colonie de Victoria n'a-t-elle pas une origine assez récente ? demanda lady Glenarvan.

– Oui, madame, elle ne compte encore que trente ans d'existence. Ce fut le 6 juin 1835, un mardi…

– À sept heures un quart du soir, ajouta le major, qui aimait à chicaner Paganel sur la précision de ses dates.

– Non, à sept heures dix minutes, reprit sérieusement le géographe, que Batman et Falckner fondèrent un établissement à Port-Philippe, sur cette baie où s'étend aujourd'hui la grande ville de Melbourne. Pendant quinze ans, la colonie fit partie de la Nouvelle Galles du sud, et releva de Sydney, sa capitale. Mais, en 1851, elle fut déclarée indépendante et prit le nom de Victoria.

– Et depuis elle a prospéré ? demanda Glenarvan.

– Jugez-en, mon noble ami, répondit Paganel. Voici les chiffres fournis par la dernière statistique, et, quoi qu'en pense Mac Nabbs, je ne sais rien de plus éloquent que les chiffres.

– Allez, dit le major.

– Je vais. En 1836, la colonie de Port-Philippe avait deux cent quarante-quatre habitants. Aujourd'hui, la province de Victoria en compte cinq cent cinquante mille. Sept millions de pieds de vigne lui rendent annuellement cent vingt et un mille gallons de vin. Cent trois mille chevaux galopent à travers ses plaines, et six cent soixante-quinze mille deux cent soixante-douze bêtes à cornes se nourrissent sur ses immenses pâturages.

– Bravo ! Monsieur Paganel ! s'écria lady Helena, en riant de bon cœur. Il faut convenir que vous êtes ferré sur ces questions géographiques, et mon cousin Mac Nabbs aura beau faire, il ne vous prendra pas en défaut.

– Mais c'est mon métier, madame, de savoir ces choses-là et de vous les apprendre au besoin. Aussi, vous pouvez me croire, quand je vous dis que cet étrange pays nous réserve des merveilles.

– Jusqu'ici, cependant… répondit Mac Nabbs, qui prenait plaisir à pousser le géographe pour surexciter sa verve.

– Mais attendez donc, impatient major ! s'écria Paganel. Vous avez à peine un pied sur la frontière, et vous vous dépitez déjà ! Eh bien ! Je vous dis, moi, je vous répète, je vous soutiens que cette contrée est la plus curieuse qui soit sur terre. Sa formation, sa nature, ses produits, son climat, et jusqu'à sa disparition future, ont étonné, étonnent et étonneront tous les savants du monde. Imaginez-vous, mes amis, un continent dont les bords, et non le centre, se sont élevés primitivement au-dessus des flots comme un anneau gigantesque ; qui renferme peut-être à sa partie centrale une mer intérieure à demi évaporée ; dont les fleuves se dessèchent de jour en jour ; où l'humidité n'existe pas, ni dans l'air, ni dans le sol ; où les arbres perdent annuellement leur écorce au lieu de perdre leurs feuilles ; où les feuilles se présentent de profil au soleil, non de face, et ne donnent pas d'ombre ; où le bois est souvent incombustible ; où les pierres de taille fondent sous la pluie ; où les forêts sont basses et les herbes gigantesques ; où les animaux sont étranges ; où les quadrupèdes ont des becs, comme l'échidné et l'ornithorynque, et ont obligé les naturalistes à créer spécialement pour eux le genre nouveau des monothrèmes ; où le *kanguroo* bondit sur ses pattes inégales ; où les moutons ont des têtes de porc ; où les renards voltigent d'arbre en arbre ; où les cygnes sont noirs ; où les rats font des nids ; où le « bower bird » ouvre ses salons aux visites de ses amis ailés ; où les oiseaux étonnent l'imagination par la diversité de leurs chants et de leurs aptitudes ; où l'un sert d'horloge et l'autre fait claquer un fouet de postillon, l'un imite le rémouleur, l'autre bat les secondes, comme un balancier de pendule, où l'un rit le

matin quand le soleil se lève, et l'autre pleure le soir quand il se couche ! Oh ! Contrée bizarre, illogique, s'il en fut jamais, terre paradoxale et formée contre nature ! C'est à bon droit que le savant botaniste Grimard a pu dire de toi : « voilà donc cette Australie, sorte de parodie des lois universelles, ou de défi plutôt, jeté à la face du reste du monde ! »

La tirade de Paganel, lancée à toute vitesse, semblait ne pouvoir s'arrêter. L'éloquent secrétaire de la société géographique ne se possédait plus. Il allait, il allait, gesticulant à tout rompre et brandissant sa fourchette au grand danger de ses voisins de table. Mais enfin sa voix fut couverte par un tonnerre de bravos, et il parvint à se taire. Certainement, après cette énumération des singularités australiennes, on ne songeait pas à lui en demander davantage. Et cependant le major, de sa voix calme ne put s'empêcher de dire :

« Et c'est tout, Paganel ?

– Eh bien ! Non, ce n'est pas tout ! riposta le savant avec une nouvelle véhémence.

– Quoi ? demanda lady Helena très intriguée, il y a encore quelque chose de plus étonnant en Australie ?

– Oui, madame, son climat ! Il l'emporte encore sur ses productions par son étrangeté.

– Par exemple ! s'écria-t-on.

– Je ne parle pas des qualités hygiéniques du continent australien si riche en oxygène et si pauvre en azote ; il n'a pas de vents humides, puisque les alizés soufflent parallèlement à ses côtes, et la plupart des maladies y sont inconnues, depuis le typhus jusqu'à la rougeole et aux affections chroniques.

– Cependant ce n’est pas un mince avantage, dit Glenarvan.

– Sans doute, mais je n’en parle pas, répondit Paganel. Ici, le climat a une qualité… Invraisemblable.

– Laquelle ? demanda John Mangles.

– Il est moralisateur !

– Moralisateur ?

– Oui, répondit le savant avec conviction. Oui, moralisateur ! Ici les métaux ne s’oxydent pas à l’air, les hommes non plus. Ici l’atmosphère pure et sèche blanchit tout rapidement, le linge et les âmes ! Et on avait bien remarqué en Angleterre les vertus de ce climat, quand on résolut d’envoyer dans ce pays les gens à moraliser.

– Quoi ! Cette influence se fait réellement sentir ? demanda lady Glenarvan.

– Oui, madame, sur les animaux et les hommes.

– Vous ne plaisantez pas, Monsieur Paganel ?

– Je ne plaisante pas. Les chevaux et les bestiaux y sont d’une docilité remarquable. Vous le verrez.

– Ce n’est pas possible !

– Mais cela est ! Et les malfaiteurs, transportés dans cet air vivifiant et salubre, s’y régénèrent en quelques années. Cet effet

est connu des philanthropes. En Australie, toutes les natures s'améliorent.

– Mais alors, vous, Monsieur Paganel, vous qui êtes déjà si bon, dit lady Helena, qu'allez-vous devenir sur cette terre privilégiée ?

– Excellent, madame, répondit Paganel, tout simplement excellent ! »

Chapitre X

Wimerra river

Le lendemain, 24 décembre, le départ eut lieu dès l'aube. La chaleur était déjà forte, mais supportable, la route presque unie et propice au pas des chevaux.

La petite troupe s'engagea sous un taillis assez clairsemé. Le soir, après une bonne journée de marche, elle campa sur les bords du lac Blanc, aux eaux saumâtres et impotables.

Là, Jacques Paganel fut forcé de convenir que ce lac n'était pas plus blanc que la mer Noire n'est noire, que la mer Rouge n'est rouge, que le fleuve Jaune n'est jaune, et que les montagnes Bleues ne sont bleues. Cependant, il discuta fort, par amour-propre de géographe ; mais ses arguments ne prévalurent pas.

Mr Olbinett prépara le repas du soir avec sa ponctualité habituelle ; puis les voyageurs, les uns dans le chariot, les autres sous la tente, ne tardèrent pas à s'endormir, malgré les hurlements lamentables des « dingos », qui sont les chacals de l'Australie.

Une plaine admirable, toute diaprée de chrysanthèmes, s'étendait au delà du lac Blanc. Le lendemain, Glenarvan et ses compagnons, au réveil, auraient volontiers applaudi le magnifique décor offert à leurs regards. Ils partirent. Quelques gibbosités lointaines trahissaient seules le relief du sol. Jusqu'à l'horizon, tout était prairie et fleurs dans leur printanière

érubescence. Les reflets bleus du lin à feuilles menues se mariaient au rouge écarlate d'un acanthus particulier à cette contrée. De nombreuses variétés d'émérophilis égayaient cette verdure, et les terrains imprégnés de sel disparaissaient sous les ansérines, les arroches, les bettes, celles-ci glauques, celles-là rougeâtres, de l'envahissante famille des salsolacées. Plantes utiles à l'industrie, car elles donnent une soude excellente par l'incinération et le lavage de leurs cendres.

Paganel, qui devenait botaniste au milieu des fleurs, appelait de leurs noms ces productions variées, et, avec sa manie de tout chiffrer, il ne manqua pas de dire que l'on comptait jusqu'ici quatre mille deux cents espèces de plantes réparties en cent vingt familles dans la flore australienne.

Plus tard, après une dizaine de milles rapidement franchis, le chariot circula entre de hauts bouquets d'acacias, de mimosas et de gommiers blancs, dont l'inflorescence est si variable. Le règne végétal, dans cette contrée des « spring plains », ne se montrait pas ingrat envers l'astre du jour, et il rendait en parfums et en couleurs ce que le soleil lui donnait en rayons.

Quant au règne animal, il était plus avare de ses produits. Quelques casoars bondissaient dans la plaine, sans qu'il fût possible de les approcher. Cependant le major fut assez adroit pour frapper d'une balle au flanc un animal fort rare, et qui tend à disparaître. C'était un « jabiru », la grue géante des colons anglais. Ce volatile avait cinq pieds de haut, et son bec noir, large, conique, à bout très pointu, mesurait dix-huit pouces de longueur. Les reflets violets et pourpres de sa tête contrastaient vivement avec le vert lustré de son cou, l'éclatante blancheur de sa gorge et le rouge vif de ses longues jambes.

La nature semblait avoir épuisé en sa faveur toute la palette des couleurs primitives.

On admira beaucoup cet oiseau, et le major aurait eu les honneurs de la journée, si le jeune Robert n'eût rencontré, quelques milles plus loin, et bravement assommé une bête informe, moitié hérisson, moitié fourmilier, un être à demi ébauché comme les animaux des premiers âges de la création. Une langue extensible, longue et gluante, pendait hors de sa gueule édentée, et pêchait les fourmis, qui forment sa principale nourriture.

« C'est un échidné ! dit Paganel, donnant à ce monothrème son véritable nom. Avez-vous jamais vu un pareil animal ?

– Il est horrible, répondit Glenarvan.

– Horrible, mais curieux, reprit Paganel ; de plus, particulier à l'Australie, et on le chercherait en vain dans toute autre partie du monde. »

Naturellement, Paganel voulut emporter le hideux échidné et le mettre dans le compartiment des bagages. Mais Mr Olbinett réclama avec une telle indignation, que le savant renonça à conserver cet échantillon des monothrèmes.

Ce jour-là, les voyageurs dépassèrent de trente minutes le cent quarante et unième degré de longitude. Jusqu'ici, peu de colons, peu de squatters s'étaient offerts à leur vue. Le pays semblait désert. D'aborigènes, il n'y en avait pas l'ombre, car les tribus sauvages errent plus au nord à travers les immenses solitudes arrosées par les affluents du Darling et du Murray.

Mais un curieux spectacle intéressa la troupe de Glenarvan. Il lui fut donné de voir un de ces immenses troupeaux que de hardis spéculateurs amènent des montagnes de l'est jusqu'aux provinces de Victoria et de l'Australie méridionale.

Vers quatre heures du soir, John Mangles signala à trois milles en avant une énorme colonne de poussière qui se déroulait à l'horizon. D'où venait ce phénomène ? on fut fort embarrassé de le dire.

Paganel penchait pour un météore quelconque, auquel sa vive imagination cherchait déjà une cause naturelle. Mais Ayrton l'arrêta dans le champ des conjectures où il s'aventurait, en affirmant que ce soulèvement de poussière provenait d'un troupeau en marche.

Le quartier-maître ne se trompait pas. L'épaisse nuée s'approcha. Il s'en échappait tout un concert de bêlements, de hennissements et de beuglements.

La voix humaine sous forme de cris, de sifflets, de vociférations, se mêlait aussi à cette symphonie pastorale.

Un homme sortit du nuage bruyant. C'était le conducteur en chef de cette armée à quatre pattes.

Glenarvan s'avança au-devant de lui, et les relations s'établirent sans plus de façons. Le conducteur, ou, pour lui donner son véritable titre, le « stockeeper », était propriétaire d'une partie du troupeau. Il se nommait Sam Machell, et venait, en effet, des provinces de l'est, se dirigeant vers la baie Portland.

Son troupeau comprenait douze mille soixante-quinze têtes, soit mille bœufs, onze mille moutons et soixante-quinze chevaux. Tous ces animaux, achetés maigres dans les plaines des montagnes Bleues, allaient s'engraisser au milieu des pâturages salutaires de l'Australie méridionale, où ils sont revendus avec grand bénéfice. Ainsi, Sam Machell, gagnant deux livres par bœuf et une demi-livre par mouton, devait

réaliser un bénéfice de cinquante mille francs. C'était une grosse affaire. Mais quelle patience, quelle énergie pour conduire à destination cette troupe rétive, et quelles fatigues à braver !

Le gain est péniblement acquis que ce dur métier rapporte !

Sam Machell raconta en peu de mots son histoire, tandis que le troupeau continuait sa marche entre les bouquets de mimosas. Lady Helena, Mary Grant, les cavaliers avaient mis pied à terre, et, assis à l'ombre d'un vaste gommier, ils écoutaient le récit du *stockeeper*.

Sam Machell était parti depuis sept mois. Il faisait environ dix milles par jour, et son interminable voyage devait durer trois mois encore. Il avait avec lui, pour l'aider dans cette laborieuse tâche, vingt chiens et trente hommes, dont cinq noirs fort habiles à retrouver les traces des bêtes égarées.

Six chariots suivaient l'armée. Les conducteurs, armés de *stockwhipps*, fouets dont le manche a dix-huit pouces et la lanière neuf pieds de longueur, circulaient entre les rangs, rétablissant çà et là l'ordre souvent troublé, tandis que la cavalerie légère des chiens voltigeait sur les ailes.

Les voyageurs admirèrent la discipline établie dans le troupeau. Les diverses races marchaient séparément, car bœufs et moutons sauvages s'entendent assez mal ; les premiers ne consentent jamais à paître où les seconds ont passé. De là, nécessité de placer les bœufs en tête, et ceux-ci, divisés en deux bataillons, allaient en avant.

Suivaient cinq régiments de moutons commandés par vingt conducteurs, et le peloton des chevaux marchait à l'arrière-garde.

Sam Machell fit remarquer à ses auditeurs que les guides de l'armée n'étaient ni des chiens ni des hommes, mais bien des bœufs, des « leaders » intelligents, dont leurs congénères reconnaissaient la supériorité. Ils s'avançaient au premier rang, avec une gravité parfaite, prenant la bonne route par instinct, et très convaincus de leur droit à être traités avec égards. Aussi les ménageait-on, car le troupeau leur obéissait sans conteste. Leur convenait-il de s'arrêter, il fallait céder à ce bon plaisir, et vainement essayait-on de se remettre en marche après une halte, s'ils ne donnaient eux-mêmes le signal du départ.

Quelques détails ajoutés par le *stockeeper* complétèrent l'histoire de cette expédition, digne d'être écrite, sinon commandée, par Xénophon lui-même. Tant que l'armée marchait en plaine, c'était bien. Peu d'embarras, peu de fatigues. Les bêtes paissaient sur la route, se désaltéraient aux nombreux creeks des pâturages, dormaient la nuit, voyageaient le jour, et se rassemblaient docilement à la voix des chiens. Mais dans les grandes forêts du continent, à travers les taillis d'eucalyptus et de mimosas, les difficultés croissaient. Pelotons, bataillons et régiments se mélangeaient ou s'écartaient, et il fallait un temps considérable pour les réunir. Que par malheur un leader vînt à s'égarer, on devait le retrouver à tout prix sous peine d'une débandade générale, et les noirs employaient souvent plusieurs jours à ces difficiles recherches. Que les grandes pluies vinssent à tomber, les bêtes paresseuses refusaient d'avancer, et par les violents orages une panique désordonnée s'emparait de ces animaux fous de terreur.

Cependant, à force d'énergie et d'activité, le *stockeeper* triomphait de ces difficultés sans cesse renaissantes. Il marchait ; les milles s'ajoutaient aux milles ; les plaines, les bois, les montagnes restaient en arrière. Mais où il fallait joindre à tant de qualités cette qualité supérieure, qui s'appelle la patience, – une patience à toute épreuve, une patience que non seulement des heures, non seulement des jours, mais des

semaines ne doivent pas abattre, – c'était au passage des rivières. Là, le *stockeeper* se voyait retenu devant un cours d'eau, sur ses bords non pas infranchissables, mais infranchis. L'obstacle venait uniquement de l'entêtement du troupeau qui se refusait à passer. Les bœufs, après avoir humé l'eau, revenaient sur leurs pas. Les moutons fuyaient dans toutes les directions plutôt que d'affronter l'élément liquide. On attendait la nuit pour entraîner la troupe à la rivière, cela ne réussissait pas. On y jetait les béliers de force, les brebis ne se décidaient pas à les suivre. On essayait de prendre le troupeau par la soif en le privant d'eau pendant plusieurs jours, le troupeau se passait de boire et ne s'aventurait pas davantage. On transportait les agneaux sur l'autre rive, dans l'espoir que les mères viendraient à leurs cris ; les agneaux bêlaient, et les mères ne bougeaient pas de la rive opposée. Cela durait quelquefois tout un mois, et le *stockeeper* ne savait plus que faire de son armée bêlante, hennissante et beuglante. Puis, un beau jour, sans raison, par caprice, on ne sait pourquoi ni comment, un détachement franchissait la rivière, et alors c'était une autre difficulté d'empêcher le troupeau de s'y jeter en désordre. La confusion se mettait dans les rangs, et beaucoup d'animaux se noyaient dans les rapides.

Tels furent les détails donnés par Sam Machell.

Pendant son récit, une grande partie du troupeau avait défilé en bon ordre. Il était temps qu'il allât rejoindre la tête de son armée et choisir les meilleurs pâturages. Il prit donc congé de lord Glenarvan, enfourcha un excellent cheval indigène qu'un de ses hommes tenait en laisse, et reçut les adieux de tous avec de cordiales poignées de main.

Quelques instants plus tard, il avait disparu dans le tourbillon de poussière.

Le chariot reprit en sens inverse sa marche un moment interrompue, et ne s'arrêta que le soir au pied du mont Talbot.

Paganel fit alors observer judicieusement qu'on était au 25 décembre, le jour de Noël, le Christmas tant fêté des familles anglaises. Mais le *stewart* ne l'avait pas oublié, et un souper succulent, servi sous la tente, lui valut les compliments sincères des convives. Il faut le dire, Mr Olbinett s'était véritablement surpassé. Sa réserve avait fourni un contingent de mets européens qui se rencontrent rarement dans les déserts de l'Australie. Un jambon de renne, des tranches de bœuf salé, du saumon fumé, un gâteau d'orge et d'avoine, du thé à discrétion, du *wisky* en abondance, quelques bouteilles de porto, composèrent ce repas étonnant. On se serait cru dans la grande salle à manger de Malcolm-Castle, au milieu des Highlands, en pleine écosse.

Certes, rien ne manquait à ce festin, depuis la soupe au gingembre jusqu'au *minced-pies* du dessert.

Cependant, Paganel crut devoir y joindre les fruits d'un oranger sauvage qui croissait au pied des collines. C'était le « moccaly » des indigènes ; ses oranges faisaient un fruit assez insipide, mais ses pépins écrasés emportaient la bouche comme du piment de Cayenne. Le géographe s'obstina à les manger si consciencieusement par amour de la science, qu'il se mit le palais en feu, et ne put répondre aux questions dont le major l'accabla sur les particularités des déserts australiens.

La journée du lendemain, 26 décembre, n'offrit aucun incident utile à relater. On rencontra les sources du Norton-Creek, et plus tard la Mackensie-river à demi desséchée. Le temps se tenait au beau avec une chaleur très supportable ; le vent soufflait du sud, et rafraîchissait l'atmosphère comme eût fait le vent du nord dans l'hémisphère boréal : ce que fit remarquer Paganel à son ami Robert Grant.

« Circonstance heureuse, ajouta-t-il, car la chaleur est plus forte en moyenne dans l'hémisphère austral que dans l'hémisphère boréal.

– Et pourquoi ? demanda le jeune garçon.

– Pourquoi, Robert ? répondit Paganel. N'as-tu donc jamais entendu dire que la terre était plus rapprochée du soleil pendant l'hiver ?

– Si, Monsieur Paganel.

– Et que le froid de l'hiver n'est dû qu'à l'obliquité des rayons solaires ?

– Parfaitement.

– Eh bien, mon garçon, c'est pour cette raison même qu'il fait plus chaud dans l'hémisphère austral.

– Je ne comprends pas, répondit Robert, qui ouvrait de grands yeux.

– Réfléchis donc, reprit Paganel, quand nous sommes en hiver, là-bas, en Europe, quelle est la saison qui règne ici, en Australie, aux antipodes ?

– L'été, dit Robert.

– Eh bien, puisque précisément à cette époque la terre se trouve plus rapprochée du soleil… Comprends-tu ?

– Je comprends…

– Que l’été des régions australes est plus chaud par suite de cette proximité que l’été des régions boréales.

– En effet, Monsieur Paganel.

– Donc, quand on dit que le soleil est plus près de la terre « en hiver », ce n’est vrai que pour nous autres, qui habitons la partie boréale du globe.

– Voilà une chose à laquelle je n’avais pas songé, répondit Robert.

– Et maintenant, va, mon garçon, et ne l’oublie plus. »

Robert reçut de bonne grâce sa petite leçon de cosmographie, et finit par apprendre que la température moyenne de la province de Victoria atteignait soixante-quatorze degrés fahrenheit (plus 23° 33 centigrades).

Le soir, la troupe campa à cinq milles au delà du lac Lonsdale, entre le mont Drummond qui se dressait au nord, et le mont Dryden dont le médiocre sommet écornait l’horizon du sud.

Le lendemain, à onze heures, le chariot atteignit les bords de la Wimerra, sur le cent quarante-troisième méridien.

La rivière, large d’un demi-mille, s’en allait par nappes limpides entre deux hautes rangées de gommiers et d’acacias. Quelques magnifiques myrtacées, le « metrosideros speciosa » entre autres, élevaient à une quinzaine de pieds leurs branches longues et pleurantes, agrémentées de fleurs rouges. Mille oiseaux, des loriots, des pinsons, des pigeons aux ailes d’or, sans parler des perroquets babillards, voletaient dans les vertes

ramilles. Au-dessous, à la surface des eaux, s'ébattait un couple de cygnes noirs, timides et inabordables. Ce « rara avis » des rivières australiennes se perdit bientôt dans les méandres de la Wimerra, qui arrosait capricieusement cette campagne attrayante.

Cependant, le chariot s'était arrêté sur un tapis de gazon dont les franges pendaient sur les eaux rapides. Là, ni radeau, ni pont. Il fallait passer pourtant. Ayrton s'occupa de chercher un gué praticable. La rivière, un quart de mille en amont, lui parut moins profonde, et ce fut en cet endroit qu'il résolut d'atteindre l'autre rive. Divers sondages n'accusèrent que trois pieds d'eau. Le chariot pouvait donc s'engager sur ce haut-fond sans courir de grands risques.

« Il n'existe aucun autre moyen de franchir cette rivière ? demanda Glenarvan au quartier-maître.

– Non, *mylord*, répondit Ayrton, mais ce passage ne me semble pas dangereux. Nous nous en tirerons.

– Lady Glenarvan et miss Grant doivent-elles quitter le chariot !

– Aucunement. Mes bœufs ont le pied sûr, et je me charge de les maintenir dans la bonne voie.

– Allez, Ayrton, répondit Glenarvan, je me fie à vous. »

Les cavaliers entourèrent le lourd véhicule, et l'on entra résolument dans la rivière. Les chariots, ordinairement, quand ils tentent ces passages à gué, sont entourés d'un chapelet de tonnes vides qui les soutient à la surface des eaux. Mais ici cette ceinture natatoire manquait ; il fallait donc se confier à la sagacité des bœufs tenus en main par le prudent Ayrton. Celui-

ci, de son siège, dirigeait l'attelage ; le major et les deux matelots fendaient le rapide courant à quelques toises en tête.

Glenarvan et John Mangles, de chaque côté du chariot, se tenaient prêts à secourir les voyageuses, Paganel et Robert fermaient la ligne.

Tout alla bien jusqu'au milieu de la Wimerra. Mais alors, le creux s'accusa davantage, et l'eau monta au-dessus des jantes. Les bœufs, rejetés hors du gué, pouvaient perdre pied et entraîner avec eux l'oscillante machine. Ayrton se dévoua courageusement ; il se mit à l'eau, et, s'accrochant aux cornes des bœufs, il parvint à les remettre en droit chemin.

En ce moment, un heurt impossible à prévoir eut lieu ; un craquement se fit ; le chariot s'inclina sous un angle inquiétant ; l'eau gagna les pieds des voyageuses ; tout l'appareil commença à dériver, en dépit de Glenarvan et de John Mangles, cramponnés aux ridelles. Ce fut un moment plein d'anxiété.

Fort heureusement, un vigoureux coup de collier rapprocha le véhicule de la rive opposée. La rivière offrit aux pieds des bœufs et des chevaux une pente remontante, et bientôt hommes et bêtes se trouvèrent en sûreté sur l'autre bord, non moins satisfaits que trempés.

Seulement l'avant-train du chariot avait été brisé par le choc, et le cheval de Glenarvan se trouvait déferré des pieds de devant.

Cet accident demandait une réparation prompte. On se regardait donc d'un air assez embarrassé, quand Ayrton proposa d'aller à la station de Black-Point, située à vingt milles au nord, et d'en ramener un maréchal ferrant.

« Allez, allez, mon brave Ayrton, lui dit Glenarvan. Que vous faut-il de temps pour faire ce trajet et revenir au campement ?

– Quinze heures peut-être, répondit Ayrton, mais pas plus.

– Partez donc, et, en attendant votre retour, nous camperons au bord de la Wimerra. »

Quelques minutes après, le quartier-maître, monté sur le cheval de Wilson, disparaissait derrière un épais rideau de mimosas.

Chapitre XI

Burke et Stuart

Le reste de la journée fut employé en conversations et en promenades. Les voyageurs, causant et admirant, parcoururent les rives de la Wimerra. Les grues cendrées et les ibis, poussant des cris rauques, s'enfuyaient à leur approche. L'oiseau-satin se dérobait sur les hautes branches du figuier sauvage, les loriots, les traquets, les épimaques voltigeaient entre les tiges superbes des liliacées, les martins-pêcheurs abandonnaient leur pêche habituelle, tandis que toute la famille plus civilisée des perroquets, le « blue-mountain » paré des sept couleurs du prisme, le petit « roschill » à la tête écarlate, à la gorge jaune, et le « lori » au plumage rouge et bleu, continuaient leur assourdissant bavardage au sommet des gommiers en fleur.

Ainsi, tantôt couchés sur l'herbe au bord des eaux murmurantes, tantôt errant à l'aventure entre les touffes de mimosas, les promeneurs admirèrent cette belle nature jusqu'au coucher du jour. La nuit, précédée d'un rapide crépuscule, les surprit à un demi-mille du campement. Ils revinrent en se guidant non sur l'étoile polaire, invisible de l'hémisphère austral, mais sur la croix du sud, qui brillait à mi-chemin de l'horizon au zénith.

Mr Olbinett avait dressé le souper sous la tente. On se mit à table. Le succès du repas fut un certain salmis de perroquets adroitement tués par Wilson et habilement préparés par le *stewart*.

Le souper terminé, ce fut à qui trouverait un prétexte pour ne point donner au repos les premières heures de cette nuit si belle. Lady Helena mit tout son monde d'accord, en demandant à Paganel de raconter l'histoire des grands voyageurs australiens, une histoire promise depuis longtemps déjà.

Paganel ne demandait pas mieux. Ses auditeurs s'étendirent au pied d'un *banksia* magnifique ; la fumée des cigares s'éleva bientôt jusqu'au feuillage perdu dans l'ombre, et le géographe, se fiant à son inépuisable mémoire, prit aussitôt la parole.

« Vous vous rappelez, mes amis, et le major n'a point oublié sans doute, l'énumération de voyageurs que je vous fis à bord du *Duncan*. De tous ceux qui cherchèrent à pénétrer à l'intérieur du continent, quatre seulement sont parvenus à le traverser du sud au nord ou du nord au sud. Ce sont : Burke, en 1860 et 1861 ; Mac Kinlay, en 1861 et 1862 ; Landsborough, en 1862, et Stuart, aussi en 1862. De Mac Kinlay, et de Landsborough, je vous dirai peu de chose. Le premier alla d'Adélaïde au golfe Carpentarie ; le second, du golfe Carpentarie à Melbourne, tous deux envoyés par des comités australiens à la recherche de Burke, qui ne reparaissait plus et ne devait jamais reparaître.

« Burke et Stuart, tels sont les deux hardis explorateurs dont je vais vous parler, et je commence sans préambule.

« Le 20 août 1860, sous les auspices de la société royale de Melbourne, partait un ex-officier irlandais, ancien inspecteur de police à Castlemaine, nommé Robert O'Hara Burke. Onze hommes l'accompagnaient, William John Wills, jeune astronome distingué, le docteur Beckler, un botaniste, Gray, King, jeune militaire de l'armée des Indes, Landells, Brahe, et plusieurs cipayes. Vingt-cinq chevaux et vingt-cinq chameaux portaient les voyageurs, leurs bagages et des provisions pour dix-huit mois. L'expédition devait se rendre au golfe de

Carpentarie, sur la côte septentrionale, en suivant d'abord la rivière Cooper.

« Elle franchit sans peine les lignes du Murray et du Darling, et arriva à la station de Menindié, sur la limite des colonies.

« Là, on reconnut que les nombreux bagages étaient très embarrassants. Cette gêne et une certaine dureté de caractère de Burke mirent la mésintelligence dans la troupe. Landells, le directeur des chameaux, suivi de quelques serviteurs hindous, se sépara de l'expédition, et revint sur les bords du Darling.

« Burke poursuivit sa route en avant. Tantôt par de magnifiques pâturages largement arrosés, tantôt par des chemins pierreux et privés d'eau, il descendit vers le Cooper's-creek. Le 20 novembre, trois mois après son départ, il établissait un premier dépôt de provisions au bord de la rivière.

« Ici, les voyageurs furent retenus quelque temps sans trouver une route praticable vers le nord, une route où l'eau fût assurée. Après de grandes difficultés, ils arrivèrent à un campement qu'ils nommèrent le fort Wills. Ils en firent un poste entouré de palissades, situé à mi-chemin de Melbourne au golfe de Carpentarie. Là, Burke divisa sa troupe en deux parts. L'une, sous les ordres de Brahe, dut rester au fort Wills pendant trois mois et plus, si les provisions ne lui manquaient pas, et attendre le retour de l'autre. Celle-ci ne comprit que Burke, King, Gray et Wills. Ils emmenaient six chameaux.

« Ils emportaient pour trois mois de vivres, c'est-à-dire trois quintaux de farine, cinquante livres de riz, cinquante livres de farine d'avoine, un quintal de viande de cheval séchée, cent livres de porc salé et de lard, et trente livres de biscuit, le tout pour faire un voyage de six cents lieues, aller et retour.

« Ces quatre hommes partirent. Après la pénible traversée d'un désert pierreux, ils arrivèrent sur la rivière d'Eyre, au point extrême atteint par Sturt, en 1845, et, remontant le cent quarantième méridien aussi exactement que possible, ils pointèrent vers le nord.

« Le 7 janvier, ils passèrent le tropique sous un soleil de feu, trompés par des mirages décevants, souvent privés d'eau, quelquefois rafraîchis par de grands orages, trouvant çà et là quelques indigènes errants dont ils n'eurent point à se plaindre ; en somme, peu gênés par les difficultés d'une route que ne barraient ni lacs, ni fleuves, ni montagnes.

« Le 12 janvier, quelques collines de grès apparurent vers le nord, entre autres le mont Forbes, et une succession de chaînes granitiques, qu'on appelle des « ranges. » Là, les fatigues furent grandes. On avançait à peine. Les animaux refusaient de se porter en avant : « toujours dans les ranges ! Les chameaux suent de crainte ! » écrit Burke sur son carnet de voyage. Néanmoins, à force d'énergie, les explorateurs arrivent sur les bords de la rivière Turner, puis au cours supérieur du fleuve Flinders, vu par Stokes en 1841, qui va se jeter dans le golfe de Carpentarie, entre des rideaux de palmiers et d'eucalyptus.

« Les approches de l'océan se manifestèrent par une suite de terrains marécageux. Un des chameaux y périt. Les autres refusèrent d'aller au delà. King et Gray durent rester avec eux. Burke et Wills continuèrent de marcher au nord, et, après de grandes difficultés fort obscurément relatées dans leurs notes, ils arrivèrent à un point où le flux de la mer couvrait les marécages, mais ils ne virent point l'océan. C'était le 11 février 1861.

– Ainsi, dit lady Glenarvan, ces hommes hardis ne purent aller au delà ?

– Non, madame, répondit Paganel. Le sol des marais fuyait sous leurs pieds, et ils durent songer à rejoindre leurs compagnons du fort Wills. Triste retour, je vous jure ! Ce fut en se traînant, faibles et épuisés, que Burke et son camarade retrouvèrent Gray et King. Puis l'expédition, descendant au sud par la route déjà suivie, se dirigea vers le Cooper's-creek.

« Les péripéties, les dangers, les souffrances de ce voyage, nous ne les connaissons pas exactement, car les notes manquent au carnet des explorateurs. Mais cela a dû être terrible.

« En effet, au mois d'avril, arrivés dans la vallée de Cooper, ils n'étaient plus que trois. Gray venait de succomber à la peine. Quatre chameaux avaient péri. Cependant, si Burke parvient à gagner le fort Wills, où l'attend Brahe avec son dépôt de provisions, ses compagnons et lui sont sauvés. Ils redoublent d'énergie ; ils se traînent pendant quelques jours encore ; le 21 avril, ils aperçoivent les palissades du fort, ils l'atteignent !… Ce jour-là, après cinq mois d'une vaine attente, Brahe était parti.

– Parti ! s'écria le jeune Robert.

– Oui, parti ! Le jour même, par une déplorable fatalité ! La note laissée par Brahe n'avait pas sept heures de date ! Burke ne pouvait songer à le rejoindre. Les malheureux abandonnés se refirent un peu avec les provisions du dépôt. Mais les moyens de transport leur manquaient, et cent cinquante lieues les séparaient encore du Darling.

« C'est alors que Burke, contrairement à l'opinion de Wills, songe à gagner les établissements australiens, situés près du

mont Hopeless, à soixante lieues du fort Wills. On se met en route.

« Des deux chameaux qui restent, l'un périt dans un affluent fangeux du Cooper's-creek ; l'autre ne peut plus faire un pas, il faut l'abattre, et se nourrir de sa chair. Bientôt les vivres sont dévorés.

« Les trois infortunés sont réduits à se nourrir de « *nardou* », plante aquatique dont les sporules sont comestibles. Faute d'eau, faute de moyens pour la transporter, ils ne peuvent s'éloigner des rives du Cooper. Un incendie brûle leur cabane et leurs effets de campement. Ils sont perdus ! Ils n'ont plus qu'à mourir !

« Burke appela King près de lui : « je n'ai plus que quelques heures à vivre, lui dit-il ; voilà ma montre et mes notes. Quand je serai mort, je désire que vous placiez un pistolet dans ma main droite, et que vous me laissiez tel que je serai, sans me mettre en terre ! », cela dit, Burke ne parla plus, et il expira le lendemain matin à huit heures.

« King, épouvanté, éperdu, alla à la recherche d'une tribu australienne. Lorsqu'il revint, Wills venait de succomber aussi. Quant à King, il fut recueilli par des indigènes et, au mois de septembre, retrouvé par l'expédition de M. Howitt, envoyée à la recherche de Burke en même temps que Mac Kinlay et Landsborough. Ainsi donc, des quatre explorateurs, un seul survécut à cette traversée du continent australien. »

Le récit de Paganel avait laissé une impression douloureuse dans l'esprit de ses auditeurs. Chacun songeait au capitaine Grant, qui errait peut-être comme Burke et les siens au milieu de ce continent funeste. Les naufragés avaient-ils échappé aux souffrances qui décimèrent ces hardis pionniers ? Ce

rapprochement fut si naturel, que les larmes vinrent aux yeux de Mary Grant.

« Mon père ! Mon pauvre père ! murmura-t-elle.

– Miss Mary ! Miss Mary ! s'écria John Mangles, pour endurer de tels maux, il faut affronter les contrées de l'intérieur ! Le capitaine Grant, lui, est entre les mains des indigènes, comme King, et, comme King, il sera sauvé ! Il ne s'est jamais trouvé dans d'aussi mauvaises conditions !

– Jamais, ajouta Paganel, et je vous le répète, ma chère miss, les australiens sont hospitaliers.

– Dieu vous entende ! répondit la jeune fille.

– Et Stuart ? demanda Glenarvan, qui voulait détourner le cours de ces tristes pensées.

– Stuart ? répondit Paganel. Oh ! Stuart a été plus heureux, et son nom est célèbre dans les annales australiennes. Dès l'année 1848, John Mac Douall Stuart, votre compatriote, mes amis, préludait à ses voyages, en accompagnant Sturt dans les déserts situés au nord d'Adélaïde. En 1860, suivi de deux hommes seulement, il tenta, mais en vain, de pénétrer dans l'intérieur de l'Australie. Ce n'était pas un homme à se décourager. En 1861, le 1er janvier, il quitta le Chambers-Creek, à la tête de onze compagnons déterminés, et ne s'arrêta qu'à soixante lieues du golfe de Carpentarie ; mais, les provisions manquant, il dut revenir à Adélaïde sans avoir traversé le redoutable continent. Cependant, il osa tenter encore la fortune, et organiser une troisième expédition qui, cette fois, devait atteindre le but si ardemment désiré.

« Le parlement de l'Australie méridionale patronna chaudement cette nouvelle exploration, et vota un subside de deux mille livres sterling. Stuart prit toutes les précautions que lui suggéra son expérience de pionnier. Ses amis, Waterhouse le naturaliste, Thring, Kekwick, ses anciens compagnons, Woodforde, Auld, dix en tout, se joignirent à lui. Il emporta vingt outres de cuir d'Amérique, pouvant contenir sept gallons chacune, et, le 5 avril 1862, l'expédition se trouvait réunie au bassin de Newcastle-Water, au delà du dix-huitième degré de latitude, à ce point même que Stuart n'avait pu dépasser. La ligne de son itinéraire suivait à peu près le cent trente et unième méridien, et, par conséquent, faisait un écart de sept degrés à l'ouest de celui de Burke.

« Le bassin de Newcastle-Water devait être la base des explorations nouvelles. Stuart, entouré de bois épais, essaya vainement de passer au nord et au nord-est. Même insuccès pour gagner à l'ouest la rivière de Victoria ; d'impénétrables buissons fermaient toute issue.

« Stuart résolut alors de changer son campement, et il parvint à le transporter un peu plus au nord, dans les marais d'Hower. Alors, tendant vers l'est, il rencontra au milieu de plaines herbeuses le ruisseau Daily, qu'il remonta pendant une trentaine de milles.

« La contrée devenait magnifique ; ses pâturages eussent fait la joie et la fortune d'un squatter ; les eucalyptus y poussaient à une prodigieuse hauteur. Stuart, émerveillé, continua de se porter en avant ; il atteignit les rives de la rivière Strangway et du Roper's-Creek découvert par Leichardt ; leurs eaux coulaient au milieu de palmiers dignes de cette région tropicale ; là vivaient des tribus d'indigènes qui firent bon accueil aux explorateurs.

« De ce point, l’expédition inclina vers le nord-nord-ouest, cherchant à travers un terrain couvert de grès et de roches ferrugineuses les sources de la rivière Adélaïde, qui se jette dans le golfe de Van-Diemen. Elle traversait alors la terre d’Arnhem, au milieu des choux-palmistes, des bambous, des pins et des pendanus. L’Adélaïde s’élargissait ; ses rives devenaient marécageuses ; la mer était proche.

« Le mardi, 22 juillet, Stuart campa dans les marais de Fresh-Water, très gêné par d’innombrables ruisseaux qui coupaient sa route. Il envoya trois de ses compagnons chercher des chemins praticables ; le lendemain, tantôt tournant d’infranchissables criques, tantôt s’embourbant dans les terrains fangeux, il atteignit quelques plaines élevées et revêtues de gazon où croissaient des bouquets de gommiers et des arbres à écorce fibreuse ; là volaient par bandes des oies, des ibis, des oiseaux aquatiques d’une sauvagerie extrême. D’indigènes, il y avait peu ou point. Seulement quelques fumées de campements lointains.

« Le 24 juillet, neuf mois après son départ d’Adélaïde, Stuart part à huit heures vingt minutes du matin dans la direction du nord ; il veut atteindre la mer le jour même ; le pays est légèrement élevé, parsemé de minerai de fer et de roches volcaniques ; les arbres deviennent petits ; ils prennent un air maritime ; une large vallée alluvionnaire se présente, bordée au delà par un rideau d’arbustes. Stuart entend distinctement le bruit des vagues qui déferlent, mais il ne dit rien à ses compagnons. On pénètre dans un taillis obstrué de sarments de vigne sauvage.

« Stuart fait quelques pas. Il est sur les bords de l’océan indien ! « La mer ! La mer ! » s’écrie Thring stupéfait ! Les autres accourent, et trois hurrahs prolongés saluent l’océan indien.

« Le continent venait d'être traversé pour la quatrième fois !

« Stuart, suivant la promesse faite au gouverneur sir Richard Macdonnell, se baigna les pieds et se lava la face et les mains dans les flots de la mer.

« Puis il revint à la vallée et inscrivit sur un arbre ses initiales J M. D S. Un campement fut organisé près d'un petit ruisseau aux eaux courantes.

« Le lendemain, Thring alla reconnaître si l'on pouvait gagner par le sud-ouest l'embouchure de la rivière Adélaïde ; mais le sol était trop marécageux pour le pied des chevaux ; il fallut y renoncer.

« Alors Stuart choisit dans une clairière un arbre élevé. Il en coupa les branches basses, et à la cime il fit déployer le drapeau australien. Sur l'arbre ces mots furent inscrits dans l'écorce : *c'est à un pied au sud que tu dois fouiller le sol.*

« Et si quelque voyageur creuse, un jour, la terre à l'endroit indiqué, il trouvera une boîte de fer-blanc, et dans cette boîte ce document dont les mots sont gravés dans ma mémoire : *Grande exploration et traversée du sud au nord de l'Australie.*

« Les explorateurs aux ordres de John Mac Douall Stuart sont arrivés ici le 25 juillet 1862, après avoir traversé toute l'Australie de la mer du sud aux rives de l'océan Indien, en passant par le centre du continent. Ils avaient quitté Adélaïde le 26 octobre 1861, et ils sortaient le 21 janvier 1862 de la dernière station de la colonie dans la direction du nord. En mémoire de cet heureux événement, ils ont déployé ici le drapeau australien avec le nom du chef de l'expédition. Tout est bien. Dieu protège la reine. »

« Suivent les signatures de Stuart et de ses compagnons.

« Ainsi fut constaté ce grand événement qui eut un retentissement immense dans le monde entier.

– Et ces hommes courageux ont-ils tous revu leurs amis du sud ? demanda lady Helena.

– Oui, madame, répondit Paganel ; tous, mais non pas sans de cruelles fatigues. Stuart fut le plus éprouvé ; sa santé était gravement compromise par le scorbut, quand il reprit son itinéraire vers Adélaïde. Au commencement de septembre, sa maladie avait fait de tels progrès, qu'il ne croyait pas revoir les districts habités. Il ne pouvait plus se tenir en selle ; il allait, couché dans un palanquin suspendu entre deux chevaux. À la fin d'octobre, des crachements de sang le mirent à toute extrémité. On tua un cheval pour lui faire du bouillon ; le 28 octobre, il pensait mourir, quand une crise salutaire le sauva, et, le 10 décembre, la petite troupe tout entière atteignit les premiers établissements.

« Ce fut le 17 décembre que Stuart entra à Adélaïde au milieu d'une population enthousiasmée. Mais sa santé était toujours délabrée, et bientôt, après avoir obtenu la grande médaille d'or de la société de géographie, il s'embarqua sur l'*Indus* pour sa chère écosse, sa patrie, où nous le reverrons à notre retour.

– C'était un homme qui possédait au plus haut degré l'énergie morale, dit Glenarvan, et, mieux encore que la force physique, elle conduit à l'accomplissement des grandes choses. L'écosse est fière à bon droit de le compter au nombre de ses enfants.

– Et depuis Stuart, demanda lady Helena, aucun voyageur n'a-t-il tenté de nouvelles découvertes ?

– Si, madame, répondit Paganel. Je vous ai parlé souvent de Leichardt. Ce voyageur avait déjà fait en 1844 une remarquable exploration dans l'Australie septentrionale. En 1848, il entreprit une seconde expédition vers le nord-est. Depuis dix-sept ans, il n'a pas reparu. L'année dernière, le célèbre botaniste, le docteur Muller, de Melbourne, a provoqué une souscription publique destinée aux frais d'une expédition. Cette expédition a été rapidement couverte, et une troupe de courageux squatters, commandée par l'intelligent et audacieux Mac Intyre, a quitté le 21 juin 1864 les pâturages de la rivière de Paroo. Au moment où je vous parle, il doit s'être profondément enfoncé, à la recherche de Leichardt, dans l'intérieur du continent. Puisse-t-il réussir, et nous-mêmes puissions-nous, comme lui, retrouver les amis qui nous sont chers ! »

Ainsi finit le récit du géographe. L'heure était avancée. On remercia Paganel, et chacun, quelques instants plus tard, dormait paisiblement, tandis que l'oiseau-horloge, caché dans le feuillage des gommiers blancs, battait régulièrement les secondes de cette nuit tranquille.

Chapitre XII

Le railway de Melbourne à Sandhurst

Le major n'avait pas vu sans une certaine appréhension Ayrton quitter le campement de Wimerra pour aller chercher un maréchal ferrant à cette station de Black-Point. Mais il ne souffla mot de ses défiances personnelles, et il se contenta de surveiller les environs de la rivière. La tranquillité de ces paisibles campagnes ne fut aucunement troublée, et, après quelques heures de nuit, le soleil reparut au-dessus de l'horizon.

Pour son compte, Glenarvan n'avait d'autre crainte que de voir Ayrton revenir seul. Faute d'ouvriers, le chariot ne pouvait se remettre en route. Le voyage était arrêté pendant plusieurs jours peut-être, et Glenarvan impatient de réussir, avide d'atteindre son but, n'admettait aucun retard.

Ayrton, fort heureusement, n'avait perdu ni son temps ni ses démarches. Le lendemain il reparut au lever du jour. Un homme l'accompagnait, qui se disait maréchal ferrant de la station de Black-Point.

C'était un gaillard vigoureux, de haute stature, mais d'une physionomie basse et bestiale qui ne prévenait pas en sa faveur. Peu importait, en somme, s'il savait son métier. En tout cas, il ne parlait guère, et sa bouche ne s'usait pas en paroles inutiles.

« Est-ce un ouvrier capable ? demanda John Mangles au quartier-maître.

– Je ne le connais pas plus que vous, capitaine, répondit Ayrton. Nous verrons. »

Le maréchal ferrant se mit à l'ouvrage. C'était un homme du métier, on le vit bien à la façon dont il répara l'avant-train du chariot. Il travaillait adroitement, avec une vigueur peu commune. Le major observa que la chair de ses poignets, fortement érodée, présentait un collier noirâtre de sang extravasé. C'était l'indice d'une blessure récente que les manches d'une mauvaise chemise de laine dissimulaient assez mal. Mac Nabbs interrogea le maréchal ferrant au sujet de ces érosions qui devaient être très douloureuses. Mais celui-ci ne répondit pas et continua son travail.

Deux heures après, les avaries du chariot étaient réparées.

Quant au cheval de Glenarvan, ce fut vite fait. Le maréchal ferrant avait eu soin d'apporter des fers tout préparés. Ces fers offraient une particularité qui n'échappa point au major. C'était un trèfle grossièrement découpé à leur partie antérieure. Mac Nabbs le fit voir à Ayrton.

« C'est la marque de Black-Point, répondit le quartier-maître. Cela permet de suivre la trace des chevaux qui s'écartent de la station, et de ne point la confondre avec d'autres. »

Bientôt les fers furent ajustés aux sabots du cheval.

Puis le maréchal ferrant réclama son salaire, et s'en alla sans avoir prononcé quatre paroles.

Une demi-heure plus tard, les voyageurs étaient en marche. Au delà des rideaux de mimosas s'étendait un espace largement découvert qui méritait bien son nom « d'open plain. » Quelques

débris de quartz et de roches ferrugineuses gisaient entre les buissons, les hautes herbes et les palissades où parquaient de nombreux troupeaux. Quelques milles plus loin, les roues du chariot sillonnèrent assez profondément des terrains lacustres, où murmuraient des creeks irréguliers, à demi cachés sous un rideau de roseaux gigantesques.

Puis on côtoya de vastes lagunes salées, en pleine évaporation. Le voyage se faisait sans peine, et, il faut ajouter, sans ennui.

Lady Helena invitait les cavaliers à lui rendre visite tour à tour, car son salon était fort exigu.

Mais chacun se délassait ainsi des fatigues du cheval et se récréait à la conversation de cette aimable femme. Lady Helena, secondée par miss Mary, faisait avec une grâce parfaite les honneurs de sa maison ambulante. John Mangles n'était pas oublié dans ces invitations quotidiennes, et sa conversation un peu sérieuse ne déplaisait point. Au contraire.

Ce fut ainsi que l'on coupa diagonalement le *mail-road* de Growland à Horsham, une route très poussiéreuse que les piétons n'usaient guère. Quelques croupes de collines peu élevées furent effleurées en passant à l'extrémité du comté de Talbot, et le soir la troupe arriva à trois milles au-dessus de Maryborough. Il tombait une pluie fine, qui en tout autre pays eût détrempé le sol ; mais ici l'air absorbait l'humidité si merveilleusement, que le campement n'en souffrit pas.

Le lendemain, 29 décembre, la marche fut un peu retardée par une suite de monticules qui formaient une petite Suisse en miniature. C'étaient de perpétuelles montées ou descentes, et force cahots peu agréables. Les voyageurs firent une partie de la route à pied, et ne s'en plaignirent pas.

À onze heures, on arriva à Carlsbrook, municipalité assez importante. Ayrton était d’avis de tourner la ville sans y pénétrer, afin, disait-il, de gagner du temps. Glenarvan partagea son opinion, mais Paganel, toujours friand de curiosités, désirait visiter Carlsbrook. On le laissa faire, et le chariot continua lentement son voyage.

Paganel, suivant son habitude, emmena Robert avec lui. Sa visite à la municipalité fut rapide, mais elle suffit à lui donner un aperçu exact des villes australiennes. Il y avait là une banque, un palais de justice, un marché, une école, une église, et une centaine de maisons de brique parfaitement uniformes.

Le tout disposé dans un quadrilatère régulier coupé de rues parallèles, d’après la méthode anglaise. Rien de plus simple, mais de moins récréatif. Quand la ville augmente, on allonge ses rues comme les culottes d’un enfant qui grandit, et la symétrie primitive n’est aucunement dérangée.

Une grande activité régnait à Carlsbrook, symptôme remarquable dans ces cités nées d’hier. Il semble qu’en Australie les villes poussent comme des arbres, à la chaleur du soleil. Des gens affairés couraient les rues ; des expéditeurs d’or se pressaient aux bureaux d’arrivage, le précieux métal, escorté par la police indigène, venait des usines de Bendigo et du mont Alexandre. Tout ce monde éperonné par l’intérêt ne songeait qu’à ses affaires, et les étrangers passèrent inaperçus au milieu de cette population laborieuse.

Après une heure employée à parcourir Carlsbrook, les deux visiteurs rejoignirent leurs compagnons à travers une campagne soigneusement cultivée. De longues prairies, connues sous le nom de « low level plains », lui succédèrent avec d’innombrables troupeaux de moutons et des huttes de bergers.

Puis le désert se montra, sans transition, avec cette brusquerie particulière à la nature australienne. Les collines de Simpson et le mont Tarrangower marquaient la pointe que fait au sud le district de Loddo sur le cent quarante-quatrième degré de longitude.

Cependant, on n'avait rencontré jusqu'ici aucune de ces tribus d'aborigènes qui vivent à l'état sauvage.

Glenarvan se demandait si les australiens manqueraient à l'Australie comme avaient manqué les indiens dans la Pampasie argentine. Mais Paganel lui apprit que, sous cette latitude, les sauvages fréquentaient principalement les plaines du Murray, situées à cent milles dans l'est.

« Nous approchons du pays de l'or, dit-il. Avant deux jours nous traverserons cette opulente région du mont Alexandre. C'est là que s'est abattue en 1852 la nuée des mineurs. Les naturels ont dû s'enfuir vers les déserts de l'intérieur. Nous sommes en pays civilisé sans qu'il y paraisse, et notre route, avant la fin de cette journée, aura coupé le railway qui met en communication le Murray et la mer. Eh bien, faut-il le dire, mes amis, un chemin de fer en Australie, voilà qui me paraît une chose surprenante !

– Et pourquoi donc, Paganel ? demanda Glenarvan.

– Pourquoi ! Parce que cela jure ! Oh ! je sais bien que vous autres, habitués à coloniser des possessions lointaines, vous qui avez des télégraphes électriques et des expositions universelles dans la Nouvelle Zélande, vous trouverez cela tout simple ! Mais cela confond l'esprit d'un français comme moi et brouille toutes ses idées sur l'Australie.

– Parce que vous regardez le passé et non le présent », répondit John Mangles.

Un vigoureux coup de sifflet interrompit la discussion. Les voyageurs n'étaient pas à un mille du chemin de fer. Une locomotive, venant du sud et marchant à petite vitesse, s'arrêta précisément au point d'intersection de la voie ferrée et de la route suivie par le chariot. Ce chemin de fer, ainsi que l'avait dit Paganel, reliait la capitale de Victoria au Murray, le plus grand fleuve de l'Australie.

Cet immense cours d'eau, découvert par Sturt en 1828, sorti des Alpes australiennes, grossi du Lachlan et du Darling, couvre toute la frontière septentrionale de la province Victoria, et va se jeter dans la baie Encounter, auprès d'Adélaïde. Il traverse des pays riches, fertiles, et les stations des squatters se multiplient sur son parcours, grâce aux communications faciles que le railway établit avec Melbourne.

Ce chemin de fer était alors exploité sur une longueur de cent cinq milles entre Melbourne et Sandhurst, desservant Kyneton et Castlemaine. La voie, en construction, se poursuivait pendant soixante-dix milles jusqu'à Echuca, capitale de la colonie la Riverine, fondée cette année même sur le Murray.

Le trente-septième parallèle coupait la voie ferrée à quelques milles au-dessus de Castlemaine, et précisément à Camden-Bridge, pont jeté sur la Lutton, un des nombreux affluents du Murray.

C'est vers ce point qu'Ayrton dirigea son chariot, précédé des cavaliers, qui se permirent un temps de galop jusqu'à Camden-Bridge. Ils y étaient attirés, d'ailleurs, par un vif sentiment de curiosité.

En effet, une foule considérable se portait vers le pont du chemin de fer. Les habitants des stations voisines abandonnaient leurs maisons ; les bergers, laissant leurs troupeaux, encombraient les abords de la voie. On pouvait entendre ces cris souvent répétés :

« Au railway ! Au railway ! »

Quelque événement grave devait s'être produit, qui causait toute cette agitation. Une grande catastrophe peut-être.

Glenarvan, suivi de ses compagnons, pressa le pas de son cheval. En quelques minutes, il arriva à Camden-Bridge. Là, il comprit la cause du rassemblement.

Un effroyable accident avait eu lieu, non une rencontre de trains, mais un déraillement et une chute qui rappelaient les plus graves désastres des *railways* américains. La rivière que traversait la voie ferrée était comblée de débris de wagons et de locomotive. Soit que le pont eût cédé sous la charge du train, soit que le convoi se fût jeté hors des rails, cinq voitures sur six avaient été précipitées dans le lit de la Lutton à la suite de la locomotive.

Seul, le dernier wagon, miraculeusement préservé par la rupture de sa chaîne, restait sur la voie à une demi-toise de l'abîme. Au-dessous, ce n'était qu'un sinistre amoncellement d'essieux noircis et faussés, de caissons défoncés, de rails tordus, de traverses calcinées. La chaudière éclatant au choc, avait projeté ses débris de plaques à d'énormes distances.

De toute cette agglomération d'objets informes sortaient encore quelques flammes et des spirales de vapeur mêlées à une fumée noire. Après l'horrible chute, l'incendie plus horrible encore ! De larges traces de sang, des membres épars, des

tronçons de cadavres carbonisés apparaissaient çà et là, et personne n'osait calculer le nombre de victimes entassées sous ces débris.

Glenarvan, Paganel, le major, Mangles, mêlés à la foule, écoutaient les propos qui couraient de l'un à l'autre. Chacun cherchait à expliquer la catastrophe, tandis que l'on travaillait au sauvetage.

« Le pont s'est rompu, disait celui-ci.

– Rompu ! répondaient ceux-là. Il s'est si peu rompu qu'il est encore intact. On a oublié de le fermer au passage du train. Voilà tout. »

C'était, en effet, un pont tournant qui s'ouvrait pour le service de la batellerie. Le garde, par une impardonnable négligence, avait-il donc oublié de le fermer, et le convoi lancé à toute vitesse, auquel la voie venait à manquer subitement, s'était-il ainsi précipité dans le lit de la Lutton ? Cette hypothèse semblait très admissible, car si une moitié du pont gisait sous les débris de wagons, l'autre moitié, ramenée sur la rive opposée, pendait encore à ses chaînes intactes. Plus de doute possible ! Une incurie du garde venait de causer cette catastrophe.

L'accident était arrivé dans la nuit, à l'express N° 37, parti de Melbourne à onze heures quarante-cinq du soir. Il devait être trois heures quinze du matin, quand le train, vingt-cinq minutes après avoir quitté la station de Castlemaine, arriva au passage de Camden-Bridge et y demeura en détresse.

Aussitôt, les voyageurs et les employés du dernier wagon s'occupèrent de demander des secours ; mais le télégraphe, dont les poteaux gisaient à terre, ne fonctionnait plus. Il fallut trois

heures aux autorités de Castlemaine pour arriver sur le lieu du sinistre. Il était donc six heures du matin quand le sauvetage fut organisé sous la direction de M. Mitchell, *surveyor* général de la colonie, et d'une escouade de policemen commandés par un officier de police. Les squatters et leurs gens étaient venus en aide, et travaillèrent d'abord à éteindre l'incendie qui dévorait cet amoncellement de débris avec une insurmontable activité.

Quelques cadavres méconnaissables étaient couchés sur les talus du remblai. Mais il fallait renoncer à retirer un être vivant de cette fournaise. Le feu avait rapidement achevé l'œuvre de destruction. Des voyageurs du train, dont on ignorait le nombre, dix survivaient seulement, ceux du dernier wagon.

L'administration du chemin de fer venait d'envoyer une locomotive de secours pour les ramener à Castlemaine.

Cependant, lord Glenarvan, s'étant fait connaître du *surveyor* général, causait avec lui et l'officier de police. Ce dernier était un homme grand et maigre, d'un imperturbable sang-froid, et qui, s'il avait quelque sensibilité dans le cœur, n'en laissait rien voir sur ses traits impassibles. Il était, devant tout ce désastre, comme un mathématicien devant un problème ; il cherchait à le résoudre et à en dégager l'inconnue. Aussi, à cette parole de Glenarvan : « Voilà un grand malheur ! » répondit-il tranquillement :

« Mieux que cela, *mylord*.

– Mieux que cela ! s'écria Glenarvan, choqué de la phrase, et qu'y a-t-il de mieux qu'un malheur ?

– Un crime ! » répondit tranquillement l'officier de police.

Glenarvan, sans s'arrêter à l'impropriété de l'expression, se retourna vers M. Mitchell, l'interrogeant du regard.

« Oui, *mylord*, répondit le *surveyor* général, notre enquête nous a conduits à cette certitude, que la catastrophe est le résultat d'un crime. Le dernier wagon des bagages a été pillé. Les voyageurs survivants ont été attaqués par une troupe de cinq à six malfaiteurs. C'est intentionnellement que le pont a été ouvert, non par négligence, et si l'on rapproche ce fait de la disparition du garde, on en doit conclure que ce misérable s'est fait le complice des criminels. »

L'officier de police, à cette déduction du *surveyor* général, secoua la tête.

« Vous ne partagez pas mon avis ? lui demanda M. Mitchell.

– Non, en ce qui regarde la complicité du garde.

– Cependant, cette complicité, reprit le *surveyor* général, permet d'attribuer le crime aux sauvages qui errent dans les campagnes du Murray. Sans le garde, ces indigènes n'ont pu ouvrir ce pont tournant dont le mécanisme leur est inconnu.

– Juste, répondit l'officier de police.

– Or, ajouta M. Mitchell, il est constant, par la déposition d'un batelier dont le bateau a franchi Camden-Bridge à dix heures quarante du soir, que le pont a été réglementairement refermé après son passage.

– Parfait.

– Ainsi donc, la complicité du garde me paraît établie d'une façon péremptoire. »

L'officier de police secouait la tête par un mouvement continu.

« Mais alors, monsieur, lui demanda Glenarvan, vous n'attribuez point le crime aux sauvages ?

– Aucunement.

– À qui, alors ? »

En ce moment, une assez grande rumeur s'éleva à un demi-mille en amont de la rivière. Un rassemblement s'était formé, qui se grossit rapidement. Il arriva bientôt à la station. Au centre du rassemblement, deux hommes portaient un cadavre. C'était le cadavre du garde, déjà froid. Un coup de poignard l'avait frappé au cœur. Les assassins, en traînant son corps loin de Camden-Bridge, avaient voulu sans doute égarer les soupçons de la police pendant ses premières recherches. Or, cette découverte justifiait pleinement les doutes de l'officier. Les sauvages n'étaient pour rien dans le crime.

« Ceux qui ont fait le coup, dit-il, sont des gens familiarisés avec l'usage de ce petit instrument. »

Et parlant ainsi, il montra une paire de « darbies », espèce de menottes faites d'un double anneau de fer muni d'une serrure.

« Avant peu, ajouta-t-il, j'aurai le plaisir de leur offrir ce bracelet comme cadeau du nouvel an.

– Mais alors vous soupçonnez ?...

– Des gens qui ont « voyagé gratis sur les bâtiments de sa majesté. »

– Quoi ! Des convicts ! s'écria Paganel, qui connaissait cette métaphore employée dans les colonies australiennes.

– Je croyais, fit observer Glenarvan, que les transportés n'avaient pas droit de séjour dans la province de Victoria ?

– Peuh ! répliqua l'officier de police, s'ils n'ont pas ce droit ils le prennent ! ça s'échappe quelquefois, les convicts, et je me trompe fort ou ceux-ci viennent en droite ligne de Perth. Eh bien, ils y retourneront, vous pouvez m'en croire. »

M. Mitchell approuva d'un geste les paroles de l'officier de police. En ce moment, le chariot arrivait au passage à niveau de la voie ferrée.

Glenarvan voulut épargner aux voyageuses l'horrible spectacle de Camden-Bridge. Il salua le *surveyor* général, prit congé de lui, et fit signe à ses amis de le suivre.

« Ce n'est pas une raison, dit-il, pour interrompre notre voyage. »

Arrivé au chariot, Glenarvan parla simplement à lady Helena d'un accident de chemin de fer, sans dire la part que le crime avait prise à cette catastrophe ; il ne mentionna pas non plus la présence dans le pays d'une bande de convicts, se réservant d'en instruire Ayrton en particulier. Puis, la petite troupe traversa le railway quelques centaines de toises au-dessus du pont, et reprit vers l'est sa route accoutumée.

Chapitre XIII

Un premier prix de géographie

Quelques collines découpaient à l'horizon leur profil allongé et terminaient la plaine à deux mille du railway. Le chariot ne tarda pas à s'engager au milieu de gorges étroites et capricieusement contournées. Elles aboutissaient à une contrée charmante, où de beaux arbres, non réunis en forêts, mais groupés par bouquets isolés, poussaient avec une exubérance toute tropicale. Entre les plus admirables se distinguaient les « casuarinas », qui semblent avoir emprunté au chêne la structure robuste de son tronc, à l'acacia ses gousses odorantes, et au pin la rudesse de ses feuilles un peu glauques. À leurs rameaux se mêlaient les cônes si curieux du « banksia latifolia », dont la maigreur est d'une suprême élégance. De grands arbustes à brindilles retombantes faisaient dans les massifs l'effet d'une eau verte débordant de vasques trop pleines. Le regard hésitait entre toutes ces merveilles naturelles, et ne savait où fixer son admiration.

La petite troupe s'était arrêtée un instant. Ayrton, sur l'ordre de lady Helena, avait retenu son attelage. Les gros disques du chariot cessaient de crier sur le sable quartzeux. De longs tapis verts s'étendaient sous les groupes d'arbres ; seulement, quelques extumescences du sol, des renflements réguliers, les divisaient en cases encore assez apparentes, comme un vaste échiquier.

Paganel ne se trompa pas à la vue de ces verdoyantes solitudes, si poétiquement disposées pour l'éternel repos. Il

reconnut ces carrés funéraires, dont l'herbe efface maintenant les dernières traces, et que le voyageur rencontre si rarement sur la terre australienne.

« Les bocages de la mort », dit-il.

En effet, un cimetière indigène était là, devant ses yeux, mais si frais, si ombragé, si égayé par de joyeuses volées d'oiseaux, si engageant, qu'il n'éveillait aucune idée triste. On l'eût pris volontiers pour un des jardins de l'Eden, alors que la mort était bannie de la terre. Il semblait fait pour les vivants. Mais ces tombes, que le sauvage entretenait avec un soin pieux, disparaissaient déjà sous une marée montante de verdure. La conquête avait chassé l'australien loin de la terre où reposaient ses ancêtres, et la colonisation allait bientôt livrer ces champs de la mort à la dent des troupeaux. Aussi ces bocages sont-ils devenus rares, et combien déjà sont foulés aux pieds du voyageur indifférent, qui recouvrent toute une génération récente !

Cependant Paganel et Robert, devançant leurs compagnons, suivaient entre les tumuli de petites allées ombreuses. Ils causaient et s'instruisaient l'un l'autre, car le géographe prétendait qu'il gagnait beaucoup à la conversation du jeune Grant. Mais ils n'avaient pas fait un quart de mille, que lord Glenarvan les vit s'arrêter, puis descendre de cheval, et enfin se pencher vers la terre. Ils paraissaient examiner un objet très curieux, à en croire leurs gestes expressifs.

Ayrton piqua son attelage, et le chariot ne tarda pas à rejoindre les deux amis. La cause de leur halte et de leur étonnement fut aussitôt reconnue. Un enfant indigène, un petit garçon de huit ans, vêtu d'habits européens, dormait d'un paisible sommeil à l'ombre d'un magnifique *banksia*. Il était difficile de se méprendre aux traits caractéristiques de sa race :

Ses cheveux crépus, son teint presque noir, son nez épaté, ses lèvres épaisses, une longueur peu ordinaire des bras, le classaient immédiatement parmi les naturels de l'intérieur. Mais une intelligente physionomie le distinguait, et certainement l'éducation avait déjà relevé ce jeune sauvage de sa basse origine.

Lady Helena, très intéressée à sa vue, mit pied à terre, et bientôt toute la troupe entoura le petit indigène, qui dormait profondément.

« Pauvre enfant, dit Mary Grant, est-il donc perdu dans ce désert ?

– Je suppose, répondit lady Helena, qu'il est venu de loin pour visiter ces bocages de la mort ! Ici reposent sans doute ceux qu'il aime !

– Mais il ne faut pas l'abandonner ! dit Robert. Il est seul, et… »

La charitable phrase de Robert fut interrompue par un mouvement du jeune indigène, qui se retourna sans se réveiller ; mais alors la surprise de chacun fut extrême de lui voir sur les épaules un écriteau et d'y lire l'inscription suivante : *Toliné, to be conducted to Echuca, … etc*

« Voilà bien les anglais ! s'écria Paganel. Ils expédient un enfant comme un colis ! Ils l'enregistrent comme un paquet ! on me l'avait bien dit, mais je ne voulais pas le croire.

– Pauvre petit ! fit lady Helena. était-il dans ce train qui a déraillé à Camden-Bridge ? Peut-être ses parents ont-ils péri, et le voilà seul au monde !

– Je ne crois pas, madame, répondit John Mangles. Cet écriteau indique, au contraire, qu'il voyageait seul.

– Il s'éveille », dit Mary Grant.

En effet, l'enfant se réveillait. Peu à peu ses yeux s'ouvrirent et se refermèrent aussitôt, blessés par l'éclat du jour. Mais lady Helena lui prit la main ; il se leva et jeta un regard étonné au groupe des voyageurs.

Un sentiment de crainte altéra d'abord ses traits, mais la présence de lady Glenarvan le rassura.

« Comprends-tu l'anglais, mon ami ? lui demanda la jeune femme.

– Je le comprends et je le parle », répondit l'enfant dans la langue des voyageurs, mais avec un accent très marqué.

Sa prononciation rappelait celle des français qui s'expriment dans la langue du royaume-uni.

« Quel est ton nom ? demanda lady Helena.

– Toliné, répondit le petit indigène.

– Ah ! Toliné ! s'écria Paganel. Si je ne me trompe, ce mot signifie « écorce d'arbre » en australien ? »

Toliné fit un signe affirmatif et reporta ses regards sur les voyageuses.

« D'où viens-tu, mon ami ? reprit lady Helena.

– De Melbourne, par le railway de Sandhurst.

– Tu étais dans ce train qui a déraillé au pont de Camden ? demanda Glenarvan.

– Oui, monsieur, répondit Toliné, mais le Dieu de la bible m'a protégé.

– Tu voyageais seul ?

– Seul. Le révérend Paxton m'avait confié aux soins de Jeffries Smith. Malheureusement, le pauvre facteur a été tué !

– Et dans ce train, tu ne connaissais personne ?

– Personne, monsieur, mais Dieu veille sur les enfants et ne les abandonne jamais ! »

Toliné disait ces choses d'une voix douce, qui allait au cœur. Quand il parlait de Dieu, sa parole devenait plus grave, ses yeux s'allumaient, et l'on sentait toute la ferveur contenue dans cette jeune âme.

Cet enthousiasme religieux dans un âge si tendre s'expliquera facilement. Cet enfant était un de ces jeunes indigènes baptisés par les missionnaires anglais, et élevés par eux dans les pratiques austères de la religion méthodiste. Ses réponses calmes, sa tenue propre, son costume sombre lui donnaient déjà l'air d'un petit révérend.

Mais où allait-il ainsi à travers ces régions désertes, et pourquoi avait-il quitté Camden-Bridge ?

Lady Helena l'interrogea à ce sujet.

« Je retournais à ma tribu, dans le Lachlan, répondit-il. Je veux revoir ma famille.

– Des australiens ? demanda John Mangles.

– Des australiens du Lachlan, répondit Toliné.

– Et tu as un père, une mère ? dit Robert Grant.

– Oui, mon frère », répondit Toliné, en offrant sa main au jeune Grant, que ce nom de frère touchait sensiblement.

Il embrassa le petit indigène, et il n'en fallait pas plus pour faire d'eux une paire d'amis.

Cependant les voyageurs, vivement intéressés par les réponses de ce jeune sauvage, s'étaient peu à peu assis autour de lui, et l'écoutaient parler. Déjà le soleil s'abaissait derrière les grands arbres.

Puisque l'endroit paraissait propice à une halte, et qu'il importait peu de faire quelques milles de plus avant la nuit close, Glenarvan donna l'ordre de tout préparer pour le campement. Ayrton détela les bœufs ; avec l'aide de Mulrady et de Wilson, il leur mit les entraves et les laissa paître à leur fantaisie. La tente fut dressée. Olbinett prépara le repas. Toliné accepta d'en prendre sa part, non sans faire quelque cérémonie, quoiqu'il eût faim. On se mit donc à table, les deux enfants l'un près de l'autre. Robert choisissait les meilleurs morceaux pour son nouveau camarade, et Toliné les acceptait avec une grâce craintive et pleine de charme.

La conversation, cependant, ne languissait pas. Chacun s'intéressait à l'enfant et l'interrogeait. On voulait connaître son histoire. Elle était bien simple. Son passé, ce fut celui de ces pauvres indigènes confiés dès leur bas âge aux soins des sociétés charitables par les tribus voisines de la colonie. Les australiens ont des mœurs douces. Ils ne professent pas envers leurs envahisseurs cette haine farouche qui caractérise les nouveaux zélandais, et peut-être quelques peuplades de l'Australie septentrionale. On les voit fréquenter les grandes villes, Adélaïde, Sydney, Melbourne, et s'y promener même dans un costume assez primitif.

Ils y trafiquent des menus objets de leur industrie, d'instruments de chasse ou de pêche, d'armes, et quelques chefs de tribu, par économie sans doute, laissent volontiers leurs enfants profiter du bénéfice de l'éducation anglaise.

Ainsi firent les parents de Toliné, véritables sauvages du Lachlan, vaste région située au delà du Murray. Depuis cinq ans qu'il demeurait à Melbourne, l'enfant n'avait revu aucun des siens. Et pourtant, l'impérissable sentiment de la famille vivait toujours dans son cœur, et c'était pour revoir sa tribu, dispersée peut-être, sa famille, décimée sans doute, qu'il avait repris le pénible chemin du désert.

« Et après avoir embrassé tes parents tu reviendras à Melbourne, mon enfant ? lui demanda lady Glenarvan.

– Oui, madame, répondit Toliné en regardant la jeune femme avec une sincère expression de tendresse.

– Et que veux-tu faire un jour ?

– Je veux arracher mes frères à la misère et à l'ignorance ! Je veux les instruire, les amener à connaître et à aimer Dieu ! Je veux être missionnaire ! »

Ces paroles prononcées avec animation par un enfant de huit ans, pouvaient prêter à rire à des esprits légers et railleurs ; mais elles furent comprises et respectées de ces graves écossais ; ils admirèrent la religieuse vaillance de ce jeune disciple, déjà prêt au combat. Paganel se sentit remué jusqu'au fond du cœur, et il éprouva une véritable sympathie pour le petit indigène.

Faut-il le dire ? Jusqu'ici, ce sauvage en habit européen ne lui plaisait guère. Il ne venait pas en Australie pour voir des australiens en redingote !

Il les voulait habillés d'un simple tatouage. Cette mise « convenable » déroutait ses idées. Mais du moment que Toliné eut parlé si ardemment, il revint sur son compte et se déclara son admirateur. La fin de cette conversation, d'ailleurs, devait faire du brave géographe le meilleur ami du petit australien.

En effet, à une question de lady Helena, Toliné répondit qu'il faisait ses études « à l'école normale » de Melbourne, dirigée par le révérend M. Paxton.

« Et que t'apprend-on à cette école ? demanda lady Glenarvan.

– On m'apprend la bible, les mathématiques, la géographie…

– Ah ! La géographie ! s'écria Paganel, touché dans son endroit sensible.

– Oui, monsieur, répondit Toliné. J'ai même eu un premier prix de géographie avant les vacances de janvier.

– Tu as eu un prix de géographie, mon garçon ?

– Le voilà, monsieur », dit Toliné, tirant un livre de sa poche.

C'était une bible in-32, bien reliée. Au verso de la première page, on lisait cette mention : *École normale de Melbourne, 1er prix de géographie, Toliné du Lachlan.*

Paganel n'y tint plus ! Un australien fort en géographie, cela l'émerveillait, et il embrassa Toliné sur les deux joues, ni plus ni moins que s'il eût été le révérend Paxton lui-même, un jour de distribution de prix. Paganel, cependant, aurait dû savoir que ce fait n'est pas rare dans les écoles australiennes. Les jeunes sauvages sont très aptes à saisir les sciences géographiques ; ils y mordent volontiers, et montrent, au contraire, un esprit assez rebelle aux calculs.

Toliné, lui, n'avait rien compris aux caresses subites du savant. Lady Helena dut lui expliquer que Paganel était un célèbre géographe, et, au besoin, un professeur distingué.

« Un professeur de géographie ! répondit Toliné. Oh ! monsieur, interrogez-moi !

– T'interroger, mon garçon ! dit Paganel, mais je ne demande pas mieux ! J'allais même le faire sans ta permission. Je ne suis pas fâché de voir comment on enseigne la géographie à l'école normale de Melbourne !

– Et si Toliné allait vous en remontrer, Paganel ! dit Mac Nabbs.

– Par exemple ! s’écria le géographe, en remontrer au secrétaire de la société de géographie de France ! »

Puis, assurant ses lunettes sur son nez, redressant sa haute taille, et prenant un ton grave, comme il convient à un professeur, il commença son interrogation.

« Élève Toliné, dit-il, levez-vous. »

Toliné, qui était debout, ne pouvait se lever davantage. Il attendit donc dans une posture modeste les questions du géographe.

« Élève Toliné, reprit Paganel, quelles sont les cinq parties du monde ?

– L’Océanie, l’Asie, l’Afrique, l’Amérique et l’Europe, répondit Toliné.

– Parfait. Parlons d’abord de l’Océanie, puisque nous y sommes en ce moment. Quelles sont ses principales divisions ?

– Elle se divise en Polynésie, en Malaisie, en Micronésie et en Mégalésie. Ses principales îles sont l’Australie, qui appartient aux anglais, la Nouvelle Zélande, qui appartient aux anglais, la Tasmanie, qui appartient aux anglais, les îles Chatham, Auckland, Macquarie, Kermadec, Makin, Maraki, etc., qui appartiennent aux anglais.

– Bon, répondit Paganel, mais la Nouvelle Calédonie, les Sandwich, les Mendana, les Pomotou ?

– Ce sont des îles placées sous le protectorat de la Grande-Bretagne.

– Comment ! Sous le protectorat de la Grande-Bretagne ! s'écria Paganel. Mais il me semble que la France, au contraire…

– La France ! fit le petit garçon d'un air étonné.

– Tiens ! Tiens ! dit Paganel, voilà ce que l'on vous apprend à l'école normale de Melbourne ?

– Oui, monsieur le professeur ; est-ce que ce n'est pas bien ?

– Si ! Si ! Parfaitement, répondit Paganel. Toute l'Océanie est aux anglais ! C'est une affaire entendue ! Continuons. »

Paganel avait un air demi-vexé, demi-surpris, qui faisait la joie du major.

L'interrogation continua.

« Passons à l'Asie, dit le géographe.

– L'Asie, répondit Toliné, est un pays immense.

Capitale : Calcutta. Villes principales : Bombay, Madras, Calicut, Aden, Malacca, Singapoor, Pegou, Colombo ; îles Laquedives, îles Maldives, îles Chagos, etc., etc. Appartient aux anglais.

– Bon ! Bon ! élève Toliné. Et l'Afrique ?

– L’Afrique renferme deux colonies principales : au sud, celle du Cap, avec Cape-Town pour capitale, et à l’ouest, les établissements anglais, ville principale : Sierra-Leone.

– Bien répondu ! dit Paganel, qui commençait à prendre son parti de cette géographie anglo-fantaisiste, parfaitement enseigné ! Quant à l’Algérie, au Maroc, à l’Égypte… Rayés des atlas britanniques ! Je serais bien aise, maintenant, de parler un peu de l’Amérique !

– Elle se divise, reprit Toliné, en Amérique septentrionale et en Amérique méridionale. La première appartient aux anglais par le Canada, le Nouveau Brunswick, la Nouvelle écosse, et les États-Unis sous l’administration du gouverneur Johnson !

– Le gouverneur Johnson ! s’écria Paganel, ce successeur du grand et bon Lincoln assassiné par un fou fanatique de l’esclavage ! Parfait ! on ne peut mieux. Et quant à l’Amérique du Sud, avec sa Guyane, ses Malouines, son archipel des Shetland, sa Géorgie, sa Jamaïque, sa Trinidad, etc., etc., elle appartient encore aux anglais ! Ce n’est pas moi qui disputerai à ce sujet. Mais, par exemple, Toliné, je voudrais bien connaître ton opinion sur l’Europe, ou plutôt celle de tes professeurs ?

– L’Europe ? répondit Toliné, qui ne comprenait rien à l’animation du géographe.

– Oui ! L’Europe ! à qui appartient l’Europe ?

– Mais l’Europe appartient aux anglais, répondit l’enfant d’un ton convaincu.

– Je m’en doute bien, reprit Paganel. Mais comment ? Voilà ce que je désire savoir.

– Par l'Angleterre, l'écosse, l'Irlande, Malte, les îles Jersey et Guernesey, les îles Ioniennes, les Hébrides, les Shetland, les Orcades…

– Bien ! Bien, Toliné, mais il y a d'autres états que tu oublies de mentionner, mon garçon !

– Lesquels ? Monsieur, répondit l'enfant, qui ne se déconcertait pas.

– L'Espagne, la Russie, l'Autriche, la Prusse, la France ?

– Ce sont des provinces et non des états, dit Toliné.

– Par exemple ! s'écria Paganel, en arrachant ses lunettes de ses yeux.

– Sans doute, l'Espagne, capitale Gibraltar.

– Admirable ! Parfait ! Sublime ! Et la France, car je suis français et je ne serais pas fâché d'apprendre à qui j'appartiens !

– La France, répondit tranquillement Toliné, c'est une province anglaise, chef-lieu Calais.

– Calais ! s'écria Paganel. Comment ! Tu crois que Calais appartient encore à l'Angleterre ?

– Sans doute.

– Et que c'est le chef-lieu de la France ?

– Oui, monsieur, et c'est là que réside le gouverneur, lord Napoléon… »

À ces derniers mots, Paganel éclata. Toliné ne savait que penser. On l'avait interrogé, il avait répondu de son mieux. Mais la singularité de ses réponses ne pouvait lui être imputée ; il ne la soupçonnait même pas. Cependant, il ne paraissait point déconcerté, et il attendait gravement la fin de ces incompréhensibles ébats.

« Vous le voyez, dit en riant le major à Paganel. N'avais-je pas raison de prétendre que l'élève Toliné vous en remontrerait ?

– Certes ! ami major, répliqua le géographe. Ah ! Voilà comme on enseigne la géographie à Melbourne ! Ils vont bien, les professeurs de l'école normale ! L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, le monde entier, tout aux anglais ! Parbleu, avec cette éducation ingénieuse, je comprends que les indigènes se soumettent ! Ah çà ! Toliné, et la lune, mon garçon, est-ce qu'elle est anglaise aussi ?

– Elle le sera », répondit gravement le jeune sauvage.

Là-dessus, Paganel se leva. Il ne pouvait plus tenir en place. Il lui fallait rire tout à son aise, et il alla passer son accès à un quart de mille du campement.

Cependant, Glenarvan avait été chercher un livre dans la petite bibliothèque de voyage. C'était le *précis de géographie* de Samuel Richardson, un ouvrage estimé en Angleterre, et plus au courant de la science que les professeurs de Melbourne.

« Tiens, mon enfant, dit-il à Toliné, prends et garde ce livre. Tu as quelques idées fausses en géographie qu'il est bon de réformer. Je te le donne en souvenir de notre rencontre. »

Toliné prit le livre sans répondre ; il le regarda attentivement, remuant la tête d'un air d'incrédulité, sans se décider à le mettre dans sa poche.

Cependant, la nuit était tout à fait venue. Il était dix heures du soir. Il fallait songer au repos afin de se lever de grand matin. Robert offrit à son ami Toliné la moitié de sa couchette.

Le petit indigène accepta.

Quelques instants après, lady Helena et Mary Grant regagnèrent le chariot, et les voyageurs s'étendirent sous la tente, pendant que les éclats de rire de Paganel se mêlaient encore au chant doux et bas des pies sauvages.

Mais le lendemain, quand, à six heures, un rayon de soleil réveilla les dormeurs, ils cherchèrent en vain l'enfant australien. Toliné avait disparu.

Voulait-il gagner sans retard les contrées du Lachlan ? S'était-il blessé des rires de Paganel ?

On ne savait.

Mais, lorsque lady Helena s'éveilla, elle trouva sur sa poitrine un frais bouquet de sensitives à feuilles simples, et Paganel, dans la poche de sa veste, « *la géographie* » de Samuel Richardson.

Chapitre XIV

Les mines du mont Alexandre

En 1814, sir Roderick Impey Murchison, actuellement président de la société royale géographique de Londres, trouva, par l'étude de leur conformation, des rapports d'identité remarquables entre la chaîne de l'Oural et la chaîne qui s'étend du nord au sud, non loin de la côte méridionale de l'Australie.

Or, l'Oural étant une chaîne aurifère, le savant géologue se demanda si le précieux métal ne se rencontrerait pas dans la cordillère australienne. Il ne se trompait pas.

En effet, deux ans plus tard, quelques échantillons d'or lui furent envoyés de la Nouvelle Galles du sud, et il décida l'émigration d'un grand nombre d'ouvriers du Cornouaille vers les régions aurifères de la Nouvelle Hollande.

C'était M. Francis Dutton qui avait trouvé les premières pépites de l'Australie du sud. C'étaient MM. Forbes et Smyth qui avaient découvert les premiers placers de la Nouvelle Galles.

Le premier élan donné, les mineurs affluèrent de tous les points du globe, anglais, américains, italiens, français, allemands, chinois. Cependant, ce ne fut que le 3 avril 1851 que M. Hargraves reconnut des gîtes d'or très riches, et proposa au gouverneur de la colonie de Sydney, sir Ch. Fitz-Roy, de lui en révéler l'emplacement pour la modique somme de cinq cents livres sterling.

Son offre ne fut pas acceptée, mais le bruit de la découverte s'était répandu. Les chercheurs se dirigèrent vers le Summerhill et le Leni's Pond. La ville d'Ophir fut fondée, et, par la richesse des exploitations, elle se montra bientôt digne de son nom biblique.

Jusqu'alors il n'était pas question de la province de Victoria, qui devait cependant l'emporter par l'opulence de ses gîtes.

En effet, quelques mois plus tard, au mois d'août 1851, les premières pépites de la province furent déterrées, et bientôt quatre districts se virent largement exploités. Ces quatre districts étaient ceux de Ballarat, de l'Ovens, de Bendigo et du mont Alexandre, tous très riches ; mais, sur la rivière d'Ovens, l'abondance des eaux rendait le travail pénible ; à Ballarat, une répartition inégale de l'or déjouait souvent les calculs des exploitants ; à Bendigo, le sol ne se prêtait pas aux exigences du travailleur. Au mont Alexandre, toutes les conditions de succès se trouvèrent réunies sur un sol régulier, et ce précieux métal, valant jusqu'à quatorze cent quarante et un francs la livre, atteignit le taux le plus élevé de tous les marchés du monde.

C'était précisément à ce lieu si fécond en ruines funestes et en fortunes inespérées que la route du trente-septième parallèle conduisait les chercheurs du capitaine Harry Grant.

Après avoir marché pendant toute la journée du 31 décembre sur un terrain très accidenté qui fatigua les chevaux et les bœufs, ils aperçurent les cimes arrondies du mont Alexandre. Le campement fut établi dans une gorge étroite de cette petite chaîne, et les animaux allèrent, les entraves aux pieds, chercher leur nourriture entre les blocs de quartz qui parsemaient le sol. Ce n'était pas encore la région des placers exploités. Le lendemain seulement, premier jour de l'année

1866, le chariot creusa son ornière dans les routes de cette opulente contrée.

Jacques Paganel et ses compagnons furent ravis de voir en passant ce mont célèbre, appelé Geboor dans la langue australienne. Là, se précipita toute la horde des aventuriers, les voleurs et les honnêtes gens, ceux qui font pendre et ceux qui se font pendre. Aux premiers bruits de la grande découverte, en cette année dorée de 1851, les villes, les champs, les navires, furent abandonnés des habitants, des squatters et des marins.

La fièvre de l'or devint épidémique, contagieuse comme la peste, et combien en moururent, qui croyaient déjà tenir la fortune ! La prodigue nature avait, disait-on, semé des millions sur plus de vingt-cinq degrés de latitude dans cette merveilleuse Australie.

C'était l'heure de la récolte, et ces nouveaux moissonneurs couraient à la moisson. Le métier du « digger », du bêcheur, primait tous les autres, et, s'il est vrai que beaucoup succombèrent à la tâche, brisés par les fatigues, quelques-uns, cependant, s'enrichirent d'un seul coup de pioche. On taisait les ruines, on ébruitait les fortunes. Ces coups du sort trouvaient un écho dans les cinq parties du monde. Bientôt des flots d'ambitieux de toutes castes refluèrent sur les rivages de l'Australie, et, pendant les quatre derniers mois de l'année 1852, Melbourne, seule, reçut cinquante-quatre mille émigrants, une armée, mais une armée sans chef, sans discipline, une armée au lendemain d'une victoire qui n'était pas encore remportée, en un mot, cinquante-quatre mille pillards de la plus malfaisante espèce.

Pendant ces premières années d'ivresse folle, ce fut un inexprimable désordre. Cependant, les anglais, avec leur énergie accoutumée, se rendirent maîtres de la situation. Les policemen et les gendarmes indigènes abandonnèrent le parti des voleurs

pour celui des honnêtes gens. Il y eut revirement. Aussi Glenarvan ne devait-il rien retrouver des scènes violentes de 1852. Treize ans s'étaient écoulés depuis cette époque, et maintenant l'exploitation des terrains aurifères se faisait avec méthode, suivant les règles d'une sévère organisation.

D'ailleurs, les placers s'épuisaient déjà. À force de les fouiller, on en trouvait le fond. Et comment n'eût-on pas tari ces trésors accumulés par la nature, puisque, de 1852 à 1858, les mineurs ont arraché au sol de Victoria soixante-trois millions cent sept mille quatre cent soixante-dix-huit livres sterling ? Les émigrants ont donc diminué dans une proportion notable, et ils se sont jetés sur des contrées vierges encore. Aussi, les « gold fields », les champs d'or, nouvellement découverts à Otago et à Marlborough dans la Nouvelle Zélande, sont-ils actuellement percés à jour par des milliers de termites à deux pieds sans plumes.

Vers onze heures, on arriva au centre des exploitations. Là, s'élevait une véritable ville, avec usines, maison de banque, église, caserne, cottage et bureaux de journal. Les hôtels, les fermes, les villas, n'y manquaient point. Il y avait même un théâtre à dix shillings la place, et très suivi. On jouait avec un grand succès une pièce du cru intitulée *Francis Obadiag, ou l'heureux digger*. Le héros, au dénouement, donnait le dernier coup de pioche du désespoir, et trouvait un « nugget » d'un poids invraisemblable.

Glenarvan, curieux de visiter cette vaste exploitation du mont Alexandre, laissa le chariot marcher en avant sous la conduite d'Ayrton et de Mulrady. Il devait le rejoindre quelques heures plus tard. Paganel fut enchanté de cette détermination, et suivant son habitude, il se fit le guide et le *cicerone* de la petite troupe.

D'après son conseil, on se dirigea vers la banque. Les rues étaient larges, macadamisées et arrosées soigneusement.

De gigantesques affiches des *golden company (limited)*, des *digger's general office*, des *nugget's union*, sollicitaient le regard.

L'association des bras et des capitaux s'était substituée à l'action isolée du mineur. Partout on entendait fonctionner les machines qui lavaient les sables et pulvérisaient le quartz précieux.

Au delà des habitations s'étendaient les placers, c'est-à-dire de vastes étendues de terrains livrés à l'exploitation. Là piochaient les mineurs engagés pour le compte des compagnies et fortement rétribués par elles.

L'œil n'aurait pu compter ces trous qui criblaient le sol. Le fer des bêches étincelait au soleil et jetait une incessante irradiation d'éclairs. Il y avait parmi ces travailleurs des types de toutes nations. Ils ne se querellaient point, et ils accomplissaient silencieusement leur tâche, en gens salariés.

« Il ne faudrait pas croire, cependant, dit Paganel, qu'il n'y a plus sur le sol australien un de ces fiévreux chercheurs qui viennent tenter la fortune au jeu des mines. Je sais bien que la plupart louent leurs bras aux compagnies, et il le faut, puisque les terrains aurifères sont tous vendus ou affermés par le gouvernement. Mais à celui qui n'a rien, qui ne peut ni louer ni acheter, il reste encore une chance de s'enrichir.

– Laquelle ? demanda lady Helena.

– La chance d'exercer le « jumping », répondit Paganel. Ainsi, nous autres, qui n'avons aucun droit sur ces placers, nous

pourrions cependant, – avec beaucoup de bonheur, s'entend, – faire fortune.

– Mais comment ? demanda le major.

– Par le jumping, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

– Qu'est-ce que le jumping ? redemanda le major.

– C'est une convention admise entre les mineurs, qui amène souvent des violences et des désordres, mais que les autorités n'ont jamais pu abolir.

– Allez donc, Paganel, dit Mac Nabbs, vous nous mettez l'eau à la bouche.

– Eh bien, il est admis que toute terre du centre d'exploitation à laquelle on n'a pas travaillé pendant vingt-quatre heures, les grandes fêtes exceptées, tombe dans le domaine public. Quiconque s'en empare peut la creuser et s'enrichir, si le ciel lui vient en aide. Ainsi, Robert, mon garçon, tâche de découvrir un de ces trous délaissés, et il est à toi !

– Monsieur Paganel, dit Mary Grant, ne donnez pas à mon frère de semblables idées.

– Je plaisante, ma chère miss, répondit Paganel, et Robert le sait bien. Lui, mineur ! Jamais ! Creuser la terre, la retourner, la cultiver, puis l'ensemencer et lui demander toute une moisson pour ses peines, bon. Mais la fouiller à la façon des taupes, en aveugle comme elles, pour lui arracher un peu d'or, c'est un triste métier, et il faut être abandonné de Dieu et des hommes pour le faire ! »

Après avoir visité le principal emplacement des mines et foulé un terrain de transport, composé en grande partie de quartz, de schiste argileux et de sable provenant de la désagrégation des roches, les voyageurs arrivèrent à la banque.

C'était un vaste édifice, portant à son faîte le pavillon national. Lord Glenarvan fut reçu par l'inspecteur général, qui fit les honneurs de son établissement.

C'est là que les compagnies déposent contre un reçu l'or arraché aux entrailles du sol. Il y avait loin du temps où le mineur des premiers jours était exploité par les marchands de la colonie. Ceux-ci lui payaient aux placers cinquante-trois shillings l'once qu'ils revendaient soixante-cinq à Melbourne ! Le marchand, il est vrai, courait les risques du transport, et comme les spéculateurs de grande route pullulaient, l'escorte n'arrivait pas toujours à destination.

De curieux échantillons d'or furent montrés aux visiteurs, et l'inspecteur leur donna d'intéressants détails sur les divers modes d'exploitation de ce métal.

On le rencontre généralement sous deux formes, l'or roulé et l'or désagrégé. Il se trouve à l'état de minerai, mélangé avec les terres d'alluvion, ou renfermé dans sa gangue de quartz. Aussi, pour l'extraire, procède-t-on suivant la nature du terrain, par les fouilles de surface ou les fouilles de profondeur.

Quand c'est de l'or roulé, il gît au fond des torrents, des vallées et des ravins, étagé suivant sa grosseur, les grains d'abord, puis les lamelles, et enfin les paillettes.

Si c'est au contraire de l'or désagrégé, dont la gangue a été décomposée par l'action de l'air, il est concentré sur place, réuni

en tas, et forme ce que les mineurs appellent des « pochettes ». Il y a de ces pochettes qui renferment une fortune.

Au mont Alexandre, l'or se recueille plus spécialement dans les couches argileuses et dans l'interstice des roches ardoisiennes. Là, sont les nids à pépites ; là, le mineur heureux a souvent mis la main sur le gros lot des placers.

Les visiteurs, après avoir examiné les divers spécimens d'or, parcoururent le musée minéralogique de la banque. Ils virent, étiquetés et classés, tous les produits dont est formé le sol australien. L'or ne fait pas sa seule richesse, et il peut passer à juste titre pour un vaste écrin où la nature renferme ses bijoux précieux. Sous les vitrines étincelaient la topaze blanche, rivale des topazes brésiliennes, le grenat almadin, l'épidote, sorte de silicate d'un beau vert, le rubis balais, représenté par des spinelles écarlates et par une variété rose de la plus grande beauté, des saphirs bleu clair et bleu foncé, tels que le corindon, et aussi recherchés que celui du Malabar ou du Tibet, des rutiles brillants, et enfin un petit cristal de diamant qui fut trouvé sur les bords du Turon. Rien ne manquait à cette resplendissante collection de pierres fines, et il ne fallait pas aller chercher loin l'or nécessaire à les enchâsser. À moins de les vouloir toutes montées, on ne pouvait en demander davantage.

Glenarvan prit congé de l'inspecteur de la banque, après l'avoir remercié de sa complaisance, dont il avait largement usé. Puis, la visite des placers fut reprise.

Paganel, si détaché qu'il fût des biens de ce monde, ne faisait pas un pas sans fouiller du regard ce sol. C'était plus fort que lui, et les plaisanteries de ses compagnons n'y pouvaient rien.

À chaque instant, il se baissait, ramassait un caillou, un morceau de gangue, des débris de quartz ; il les examinait avec attention et les rejetait bientôt avec mépris. Ce manège dura pendant toute la promenade.

« Ah çà ! Paganel, lui demanda le major, est-ce que vous avez perdu quelque chose ?

– Sans doute, répondit Paganel, on a toujours perdu ce qu'on n'a pas trouvé, dans ce pays d'or et de pierres précieuses. Je ne sais pas pourquoi j'aimerais à emporter une pépite pesant quelques onces, ou même une vingtaine de livres, pas davantage.

– Et qu'en feriez-vous, mon digne ami ? dit Glenarvan.

– Oh ! je ne serais pas embarrassé, répondit Paganel. J'en ferais hommage à mon pays ! Je la déposerais à la banque de France…

– Qui l'accepterait ?

– Sans doute, sous la forme d'obligations de chemins de fer ! »

On félicita Paganel sur la façon dont il entendait offrir sa pépite « à son pays », et lady Helena lui souhaita de trouver le plus gros *nugget* du monde.

Tout en plaisantant, les voyageurs parcoururent la plus grande partie des terrains exploités. Partout le travail se faisait régulièrement, mécaniquement, mais sans animation.

Après deux heures de promenade, Paganel avisa une auberge fort décente, où il proposa de s'asseoir en attendant l'heure de rejoindre le chariot. Lady Helena y consentit, et comme l'auberge ne va pas sans rafraîchissements, Paganel demanda à l'aubergiste de servir quelque boisson du pays.

On apporta un « nobler » pour chaque personne. Or, le *nobler*, c'est tout bonnement le grog, mais le grog retourné. Au lieu de mettre un petit verre d'eau-de-vie dans un grand verre d'eau, on met un petit verre d'eau dans un grand verre d'eau-de-vie, on sucre et l'on boit. C'était un peu trop australien, et, au grand étonnement de l'aubergiste, le *nobler*, rafraîchi d'une grande carafe d'eau, redevint le grog britannique.

Puis, on causa mine et mineurs. C'était le cas ou jamais.

Paganel, très satisfait de ce qu'il venait de voir, avoua cependant que ce devait être plus curieux autrefois, pendant les premières années d'exploitation du mont Alexandre.

« La terre, dit-il, était alors criblée de trous et envahie par des légions de fourmis travailleuses, et quelles fourmis ! Tous les émigrants en avaient l'ardeur, mais non la prévoyance ! L'or s'en allait en folies. On le buvait, on le jouait, et cette auberge où nous sommes était un « enfer », comme on disait alors. Les coups de dés amenaient les coups de couteau. La police n'y pouvait rien, et maintes fois le gouverneur de la colonie fut obligé de marcher avec des troupes régulières contre les mineurs révoltés. Cependant, il parvint à les mettre à la raison, il imposa un droit de patente à chaque exploitant, il le fit percevoir non sans peine, et, en somme, les désordres furent ici moins grands qu'en Californie.

– Ce métier de mineur, demanda lady Helena, tout individu peut donc l'exercer ?

– Oui, madame. Il n’est pas nécessaire d’être bachelier pour cela. De bons bras suffisent. Les aventuriers, chassés par la misère, arrivaient aux mines sans argent pour la plupart, les riches avec une pioche, les pauvres avec un couteau, et tous apportaient dans ce travail une rage qu’ils n’eussent pas mise à un métier d’honnête homme. C’était un singulier aspect que celui de ces terrains aurifères ! Le sol était couvert de tentes, de prélarts, de cahutes, de baraques en terre, en planche, en feuillage. Au milieu, dominait la marquise du gouvernement, ornée du pavillon britannique, les tentes en coutil bleu de ses agents, et les établissements des changeurs, des marchands d’or, des trafiquants, qui spéculaient sur cet ensemble de richesse et de pauvreté. Ceux-là se sont enrichis à coup sûr. Il fallait voir ces *diggers* à longue barbe et en chemise de laine rouge, vivant dans l’eau et la boue. L’air était rempli du bruit continu des pioches, et d’émanations fétides provenant des carcasses d’animaux qui pourrissaient sur le sol. Une poussière étouffante enveloppait comme un nuage ces malheureux qui fournissaient à la mortalité une moyenne excessive, et certainement, dans un pays moins salubre, cette population eût été décimée par le typhus. Et encore, si tous ces aventuriers avaient réussi ! Mais tant de misère n’était pas compensée, et, à bien compter, on verrait que, pour un mineur qui s’est enrichi, cent, deux cent mille peut-être, sont morts pauvres et désespérés.

– Pourriez-vous nous dire, Paganel, demanda Glenarvan, comment on procédait à l’extraction de l’or ?

– Rien n’était plus simple, répondit Paganel. Les premiers mineurs faisaient le métier d’orpailleurs, tel qu’il est encore pratiqué dans quelques parties des Cévennes, en France. Aujourd’hui les compagnies procèdent autrement ; elles remontent à la source même, au filon qui produit les lamelles, les paillettes et les pépites. Mais les orpailleurs se contentaient

de laver les sables aurifères, voilà tout. Ils creusaient le sol, ils recueillaient les couches de terre qui leur semblaient productives, et ils les traitaient par l'eau pour en séparer le minerai précieux. Ce lavage s'opérait au moyen d'un instrument d'origine américaine, appelé « craddle » ou berceau. C'était une boîte longue de cinq à six pieds, une sorte de bière ouverte et divisée en deux compartiments. Le premier était muni d'un crible grossier, superposé à d'autres cribles à mailles plus serrées ; le second était rétréci à sa partie inférieure. On mettait le sable sur le crible à une extrémité, on y versait de l'eau, et de la main on agitait, ou plutôt on berçait l'instrument. Les pierres restaient dans le premier crible, le minerai et le sable fin dans les autres, suivant leur grosseur, et la terre délayée s'en allait avec l'eau par l'extrémité inférieure. Voilà quelle était la machine généralement usitée.

– Mais encore fallait-il l'avoir, dit John Mangles.

– On l'achetait aux mineurs enrichis ou ruinés, suivant le cas, répondit Paganel, ou l'on s'en passait.

– Et comment la remplaçait-on ? demanda Mary Grant.

– Par un plat, ma chère Mary, un simple plat de fer ; on vannait la terre comme on vanne le blé ; seulement, au lieu de grains de froment, on recueillait quelquefois des grains d'or. Pendant la première année plus d'un mineur a fait fortune sans autres frais. Voyez-vous, mes amis, c'était le bon temps, bien que les bottes valussent cent cinquante francs la paire, et qu'on payât dix shillings un verre de limonade ! Les premiers arrivés ont toujours raison. L'or était partout, en abondance, à la surface du sol ; les ruisseaux coulaient sur un lit de métal ; on en trouvait jusque dans les rues de Melbourne ; on macadamisait avec de la poudre d'or. Aussi, du 26 janvier au 24 février 1852, le précieux métal transporté du mont Alexandre à Melbourne sous l'escorte du gouvernement s'est élevé à huit millions deux

cent trente-huit mille sept cent cinquante francs. Cela fait une moyenne de cent soixante-quatre mille sept cent vingt-cinq francs par jour.

– À peu près la liste civile de l'empereur de Russie, dit Glenarvan.

– Pauvre homme ! répliqua le major.

– Cite-t-on des coups de fortune subits ? demanda lady Helena.

– Quelques-uns, madame.

– Et vous les connaissez ? dit Glenarvan.

– Parbleu ! répondit Paganel. En 1852 dans le district de Ballarat, on trouva un *nugget* qui pesait cinq cent soixante-treize onces, un autre dans le Gippsland de sept cent quatre-vingt-deux onces, et, en 1861, un lingot de huit cent trente-quatre onces. Enfin, toujours à Ballarat, un mineur découvrit un *nugget* pesant soixante-cinq kilogrammes, ce qui, à dix-sept cent vingt-deux francs la livre, fait deux cent vingt-trois mille huit cent soixante francs ! Un coup de pioche qui rapporte onze mille francs de rente, c'est un beau coup de pioche !

– Dans quelle proportion s'est accrue la production de l'or depuis la découverte de ces mines ? demanda John Mangles.

– Dans une proportion énorme, mon cher John. Cette production n'était que de quarante-sept millions par an au commencement du siècle, et actuellement, en y comprenant le produit des mines d'Europe, d'Asie et d'Amérique, on l'évalue à neuf cents millions, autant dire un milliard.

– Ainsi, Monsieur Paganel, dit le jeune Robert, à l'endroit même où nous sommes, sous nos pieds, il y a peut-être beaucoup d'or ?

– Oui, mon garçon, des millions ! Nous marchons dessus, c'est que nous le méprisons !

– C'est donc un pays privilégié que l'Australie ?

– Non, Robert, répondit le géographe. Les pays aurifères ne sont point privilégiés. Ils n'enfantent que des populations fainéantes, et jamais les races fortes et laborieuses. Vois le Brésil, le Mexique, la Californie, l'Australie ! Où en sont-ils au dix-neuvième siècle ? Le pays par excellence, mon garçon, ce n'est pas le pays de l'or, c'est le pays du fer ! »

Chapitre XV

« Australian and New Zealand gazette »

Le 2 janvier, au soleil levant, les voyageurs franchirent la limite des régions aurifères et les frontières du comté de Talbot. Le pied de leurs chevaux frappait alors les poudreux sentiers du comté de Dalhousie. Quelques heures après, ils passaient à gué la Colban et la Campaspe rivers par 144°35' et 144°45' de longitude. La moitié du voyage était accomplie. Encore quinze jours d'une traversée aussi heureuse, et la petite troupe atteindrait les rivages de la baie Twofold.

Du reste, tout le monde était bien portant. Les promesses de Paganel, relativement à cet hygiénique climat, se réalisaient. Peu ou point d'humidité, et une chaleur très supportable. Les chevaux et les bœufs ne s'en plaignaient point. Les hommes, pas davantage.

Une seule modification avait été apportée à l'ordre de marche depuis Camden-Bridge. La criminelle catastrophe du railway, lorsqu'elle fut connue d'Ayrton, l'engagea à prendre quelques précautions, jusque-là fort inutiles. Les chasseurs durent ne point perdre le chariot de vue. Pendant les heures de campement, l'un d'eux fut toujours de garde.

Matin et soir, les amorces des armes furent renouvelées. Il était certain qu'une bande de malfaiteurs battait la campagne, et, quoique rien ne fît naître des craintes immédiates, il fallait être prêt à tout événement.

Inutile d'ajouter que ces précautions furent prises à l'insu de lady Helena et de Mary Grant, que Glenarvan ne voulait pas effrayer.

Au fond, on avait raison d'agir ainsi. Une imprudence, une négligence même pouvait coûter cher.

Glenarvan, d'ailleurs, n'était pas seul à se préoccuper de cet état de choses. Dans les bourgs isolés, dans les stations, les habitants et les squatters se précautionnaient contre toute attaque ou surprise. Les maisons se fermaient à la nuit tombante. Les chiens, lâchés dans les palissades, aboyaient à la moindre approche. Pas de berger rassemblant à cheval ses nombreux troupeaux pour la rentrée du soir, qui ne portât une carabine suspendue à l'arçon de sa selle. La nouvelle du crime commis au pont de Camden motivait cet excès de précaution, et maint colon se verrouillait avec soin au crépuscule, qui jusqu'alors dormait fenêtres et portes ouvertes.

L'administration de la province elle-même fit preuve de zèle et de prudence. Des détachements de gendarmes indigènes furent envoyés dans les campagnes. On assura plus spécialement le service des dépêches. Jusqu'à ce moment, le *mail-coach* courait les grands chemins sans escorte. Or, ce jour-là, précisément à l'instant où la troupe de Glenarvan traversait la route de Kilmore à Heathcote, la malle passa de toute la vitesse de ses chevaux en soulevant un tourbillon de poussière. Mais si vite qu'elle eût disparu, Glenarvan avait vu reluire les carabines des policemen qui galopaient à ses portières. On se serait cru reporté à cette époque funeste où la découverte des premiers placers jetait sur le continent australien l'écume des populations européennes.

Un mille après avoir traversé la route de Kilmore, le chariot s'enfonça sous un massif d'arbres géants, et, pour la première

fois depuis le cap Bernouilli, les voyageurs pénétrèrent dans une de ces forêts qui couvrent une superficie de plusieurs degrés.

Ce fut un cri d'admiration à la vue des eucalyptus hauts de deux cents pieds, dont l'écorce fongueuse mesurait jusqu'à cinq pouces d'épaisseur. Les troncs, de vingt pieds de tour, sillonnés par les baves d'une résine odorante, s'élevaient à cent cinquante pieds au-dessus du sol.

Pas une branche, pas un rameau, pas une pousse capricieuse, pas un nœud même n'altérait leur profil.

Ils ne seraient pas sortis plus lisses de la main du tourneur.

C'étaient autant de colonnes exactement calibrées qui se comptaient par centaines. Elles s'épanouissaient à une excessive hauteur en chapiteaux de branches contournées et garnies à leur extrémité de feuilles alternes ; à l'aisselle de ces feuilles pendaient des fleurs solitaires dont le calice figurait une urne renversée.

Sous ce plafond toujours vert, l'air circulait librement ; une incessante ventilation buvait l'humidité du sol ; les chevaux, les troupeaux de bœufs, les chariots pouvaient passer à l'aise entre ces arbres largement espacés et aménagés comme les jalons d'un taillis en coupe. Ce n'était là ni le bois à bouquets pressés et obstrués de ronces, ni la forêt vierge barricadée de troncs abattus et tendue de lianes inextricables, où, seuls, le fer et le feu peuvent frayer la route aux pionniers. Un tapis d'herbe au pied des arbres, une nappe de verdure à leur sommet, de longues perspectives de piliers hardis, peu d'ombre, peu de fraîcheur en somme, une clarté spéciale et semblable aux lueurs qui filtrent à travers un mince tissu, des reflets réguliers, des miroitements nets sur le sol, tout cet ensemble constituait un spectacle bizarre et riche en effets neufs. La forêt du continent

océanien ne rappelle en aucune façon les forêts du nouveau monde, et l'eucalyptus, le « tara » des aborigènes, rangé dans cette famille des myrtes dont les différentes espèces peuvent à peine s'énumérer, est l'arbre par excellence de la flore australienne.

Si l'ombre n'est pas épaisse ni l'obscurité profonde sous ces dômes de verdure, cela tient à ce que les arbres présentent une anomalie curieuse dans la disposition de leurs feuilles. Aucune n'offre sa face au soleil, mais bien sa tranche acérée. L'œil n'aperçoit que des profils dans ce singulier feuillage. Aussi, les rayons du soleil glissent-ils jusqu'à terre, comme s'ils passaient entre les lames relevées d'une persienne.

Chacun fit cette remarque et parut surpris. Pourquoi cette disposition particulière ? Cette question s'adressait naturellement à Paganel. Il répondit en homme que rien n'embarrasse.

« Ce qui m'étonne ici, dit-il, ce n'est pas la bizarrerie de la nature ; la nature sait ce qu'elle fait, mais les botanistes ne savent pas toujours ce qu'ils disent. La nature ne s'est pas trompée en donnant à ces arbres ce feuillage spécial, mais les hommes se sont fourvoyés en les appelant des « eucalyptus. »

– Que veut dire ce mot ? demanda Mary Grant.

– Il vient de ευκάλυπτος, et signifie *je couvre bien*. On a eu soin de commettre l'erreur en grec afin qu'elle fût moins sensible, mais il est évident que l'eucalyptus couvre mal.

– Accordé, mon cher Paganel, répondit Glenarvan, et maintenant, apprenez-nous pourquoi les feuilles poussent ainsi.

– Par une raison purement physique, mes amis, répondit Paganel, et que vous comprendrez sans peine. Dans cette contrée où l'air est sec, où les pluies sont rares, où le sol est desséché, les arbres n'ont besoin ni de vent ni de soleil. L'humidité manquant, la sève manque aussi. De là ces feuilles étroites qui cherchent à se défendre elles-mêmes contre le jour et à se préserver d'une trop grande évaporation. Voilà pourquoi elles se présentent de profil et non de face à l'action des rayons solaires. Il n'y a rien de plus intelligent qu'une feuille.

– Et rien de plus égoïste ! répliqua le major. Celles-ci n'ont songé qu'à elles, et pas du tout aux voyageurs. »

Chacun fut un peu de l'avis de Mac Nabbs, moins Paganel, qui, tout en s'essuyant le front, se félicitait de marcher sous des arbres sans ombre.

Cependant, cette disposition du feuillage était regrettable ; la traversée de ces forêts est souvent très longue, et pénible par conséquent, puisque rien ne protège le voyageur contre les ardeurs du jour.

Pendant toute la journée, le chariot roula sous ces interminables travées d'eucalyptus. On ne rencontra ni un quadrupède, ni un indigène. Quelques kakatoès habitaient les cimes de la forêt ; mais, à cette hauteur, on les distinguait à peine, et leur babillage se changeait en imperceptible murmure.

Parfois, un essaim de perruches traversait une allée lointaine et l'animait d'un rapide rayon multicolore.

Mais, en somme, un profond silence régnait dans ce vaste temple de verdure, et le pas des chevaux, quelques mots échangés dans une conversation décousue, les roues du chariot

qui grinçaient, et, de temps en temps, un cri d'Ayrton excitant son indolent attelage, troublaient seuls ces immenses solitudes.

Le soir venu, on campa au pied d'eucalyptus qui portaient la marque d'un feu assez récent. Ils formaient comme de hautes cheminées d'usines, car la flamme les avait creusés intérieurement dans toute leur longueur. Avec le seul revêtement d'écorce qui leur restait, ils ne s'en portaient pas plus mal.

Cependant, cette fâcheuse habitude des squatters ou des indigènes finira par détruire ces magnifiques arbres, et ils disparaîtront comme ces cèdres du Liban, vieux de quatre siècles, que brûle la flamme maladroite des campements. Olbinett, suivant le conseil de Paganel, alluma le feu du souper dans un de ces troncs tubulaires ; il obtint aussitôt un tirage considérable, et la fumée alla se perdre dans le massif assombri du feuillage. On prit les précautions voulues pour la nuit, et Ayrton, Mulrady, Wilson, John Mangles, se relayant tour à tour, veillèrent jusqu'au lever du soleil.

Pendant toute la journée du 3 janvier l'interminable forêt multiplia ses longues avenues symétriques.

C'était à croire qu'elle ne finirait pas. Cependant, vers le soir, les rangs des arbres s'éclaircirent, et à quelques milles, dans une petite plaine, apparut une agglomération de maisons régulières.

« Seymour ! s'écria Paganel. Voilà la dernière ville que nous devons rencontrer avant de quitter la province de Victoria.

– Est-elle importante ? demanda lady Helena.

– Madame, répondit Paganel, c'est une simple paroisse qui est en train de devenir une municipalité.

– Y trouverons-nous un hôtel convenable ? dit Glenarvan.

– Je l'espère, répondit le géographe.

– Eh bien, entrons dans la ville, car nos vaillantes voyageuses ne seront pas fâchées, j'imagine, de s'y reposer une nuit.

– Mon cher Edward, répondit lady Helena, Mary et moi nous acceptons, mais à la condition que cela ne causera ni un dérangement, ni un retard.

– Aucunement, répondit lord Glenarvan ; notre attelage est fatigué ; d'ailleurs, demain, nous repartirons à la pointe du jour. »

Il était alors neuf heures. La lune s'approchait de l'horizon et ne jetait plus que des rayons obliques, noyés dans la brume. L'obscurité se faisait peu à peu. Toute la troupe pénétra dans les larges rues de Seymour sous la direction de Paganel, qui semblait toujours parfaitement connaître ce qu'il n'avait jamais vu. Mais son instinct le guidait, et il arriva droit à Campbell's north British hotel.

Chevaux et bœufs furent menés à l'écurie, le chariot remisé, et les voyageurs conduits à des chambres assez confortables. À dix heures, les convives prenaient place à une table, sur laquelle Olbinett avait jeté le coup d'œil du maître. Paganel venait de courir la ville en compagnie de Robert, et il raconta son impression nocturne d'une très laconique façon. Il n'avait absolument rien vu.

Cependant, un homme moins distrait eût remarqué certaine agitation dans les rues de Seymour : des groupes étaient formés çà et là, qui se grossissaient peu à peu ; on causait à la porte des maisons ; on s'interrogeait avec une inquiétude réelle ; quelques journaux du jour étaient lus à haute voix, commentés, discutés. Ces symptômes ne pouvaient échapper à l'observateur le moins attentif. Cependant Paganel n'avait rien soupçonné.

Le major, lui, sans aller si loin, sans même sortir de l'hôtel, se rendit compte des craintes qui préoccupaient justement la petite ville. Dix minutes de conversation avec le loquace Dickson, le maître de l'hôtel, et il sut à quoi s'en tenir.

Mais il n'en souffla mot. Seulement, quand le souper fut terminé, lorsque lady Glenarvan, Mary et Robert Grant eurent regagné leurs chambres, le major retint ses compagnons et leur dit :

« On connaît les auteurs du crime commis sur le chemin de fer de Sandhurst.

– Et ils sont arrêtés ? demanda vivement Ayrton.

– Non, répondit Mac Nabbs, sans paraître remarquer l'empressement du quartier-maître, empressement très justifié, d'ailleurs, dans cette circonstance.

– Tant pis, ajouta Ayrton.

– Eh bien ! demanda Glenarvan, à qui attribue-t-on ce crime ?

– Lisez, répondit le major, qui présenta à Glenarvan un numéro de l'*Australian and New Zealand gazette*, et vous verrez que l'inspecteur de police ne se trompait pas. »

Glenarvan lut à haute voix le passage suivant :

« Sydney, 2 janvier 1866. – On se rappelle que, dans « la nuit du 29 au 30 décembre dernier, un accident eut lieu à Camden-Bridge, à cinq milles au delà de la station de Castlemaine, railway de Melbourne à Sandhurst. L'express de nuit de 11 h 45, lancé à toute vitesse, est venu se précipiter dans la Lutton-river. Le pont de Camden était resté ouvert au passage du train.

« Des vols nombreux commis après l'accident, le « cadavre » du garde retrouvé à un demi-mille de Camden-Bridge, prouvèrent que cette catastrophe était le résultat d'un crime.

« En effet, d'après l'enquête du coroner, il résulte que ce crime doit être attribué à la bande de convicts échappés depuis six mois du pénitentiaire de Perth, Australie occidentale, au moment où ils allaient être transférés à l'île Norfolk.

« Ces convicts sont au nombre de vingt-neuf ; ils sont commandés par un certain Ben Joyce, malfaiteur de la plus dangereuse espèce, arrivé depuis quelques mois en Australie, on ne sait par quel navire, et sur lequel la justice n'a jamais pu mettre la main.

« Les habitants des villes, les colons et squatters des stations sont invités à se tenir sur leurs gardes, et à faire parvenir au *surveyor* général tous les renseignements de nature à favoriser ses recherches.

« J P Mitchell, S G »

Lorsque Glenarvan eut terminé la lecture de cet article, Mac Nabbs se tourna vers le géographe et lui dit :

« Vous voyez, Paganel, qu'il peut y avoir des convicts en Australie.

– Des évadés, c'est évident ! répondit Paganel, mais des transportés régulièrement admis, non. Ces gens-là n'ont pas le droit d'être ici.

– Enfin, ils y sont, reprit Glenarvan ; mais je ne suppose pas que leur présence puisse modifier nos projets et arrêter notre voyage. Qu'en penses-tu, John ? »

John Mangles ne répondit pas immédiatement ; il hésitait entre la douleur que causerait aux deux enfants l'abandon des recherches commencées et la crainte de compromettre l'expédition.

« Si lady Glenarvan et miss Grant n'étaient pas avec nous, dit-il, je me préoccuperais fort peu de cette bande de misérables. »

Glenarvan le comprit et ajouta :

« Il va sans dire qu'il ne s'agit pas de renoncer à accomplir notre tâche ; mais peut-être serait-il prudent, à cause de nos compagnes, de rejoindre le *Duncan* à Melbourne, et d'aller reprendre à l'est les traces d'Harry Grant. Qu'en pensez-vous, Mac Nabbs ?

– Avant de me prononcer, répondit le major, je désirerais connaître l'opinion d'Ayrton. »

Le quartier-maître, directement interpellé, regarda Glenarvan.

« Je pense, dit-il, que nous sommes à deux cents milles de Melbourne, et que le danger, s'il existe, est aussi grand sur la route du sud que sur la route de l'est. Toutes deux sont peu fréquentées, toutes deux se valent. D'ailleurs, je ne crois pas qu'une trentaine de malfaiteurs puissent effrayer huit hommes bien armés et résolus. Donc, sauf meilleur avis, j'irais en avant.

– Bien parlé, Ayrton, répondit Paganel. En continuant, nous pouvons couper les traces du capitaine Grant. En revenant au sud, nous les fuyons au contraire. Je pense donc comme vous, et je fais bon marché de ces échappés de Perth, dont un homme de cœur ne saurait tenir compte ! »

Sur ce, la proposition de ne rien changer au programme du voyage fut mise aux voix et passa à l'unanimité.

« Une seule observation, *mylord*, dit Ayrton au moment où on allait se séparer.

– Parlez, Ayrton.

– Ne serait-il pas opportun d'envoyer au *Duncan* l'ordre de rallier la côte ?

– À quoi bon ? répondit John Mangles. Lorsque nous serons arrivés à la baie Twofold, il sera temps d'expédier cet ordre. Si quelque événement imprévu nous obligeait à gagner Melbourne, nous pourrions regretter de ne plus y trouver le *Duncan*. D'ailleurs, ses avaries ne doivent pas encore être réparées. Je crois donc, par ces divers motifs, qu'il vaut mieux attendre.

– Bien ! » répondit Ayrton, qui n'insista pas.

Le lendemain, la petite troupe, armée et prête à tout événement, quitta Seymour. Une demi-heure après, elle rentrait dans la forêt d'eucalyptus, qui reparaissait de nouveau vers l'est. Glenarvan eût préféré voyager en rase campagne. Une plaine est moins propice aux embûches et guet-apens qu'un bois épais. Mais on n'avait pas le choix, et le chariot se faufila pendant toute la journée entre les grands arbres monotones. Le soir, après avoir longé la frontière septentrionale du comté d'Anglesey, il franchit le cent quarante-sixième méridien, et l'on campa sur la limite du district de Murray.

Chapitre XVI

Où le major soutient que ce sont des singes

Le lendemain matin, 5 janvier, les voyageurs mettaient le pied sur le vaste territoire de Murray. Ce district vague et inhabité s'étend jusqu'à la haute barrière des Alpes australiennes. La civilisation ne l'a pas encore découpé en comtés distincts. C'est la portion peu connue et peu fréquentée de la province. Ses forêts tomberont un jour sous la hache du bushman ; ses prairies seront livrées au troupeau du squatter ; mais jusqu'ici c'est le sol vierge, tel qu'il émergea de l'océan Indien, c'est le désert.

L'ensemble de ces terrains porte un nom significatif sur les cartes anglaises : « reserve for the blacks », la réserve pour les noirs. C'est là que les indigènes ont été brutalement repoussés par les colons. On leur a laissé, dans les plaines éloignées, sous les bois inaccessibles, quelques places déterminées, où la race aborigène achèvera peu à peu de s'éteindre. Tout homme blanc, colon, émigrant, squatter, bushman, peut franchir les limites de ces réserves. Le noir seul n'en doit jamais sortir.

Paganel, tout en chevauchant, traitait cette grave question des races indigènes. Il n'y eut qu'un avis à cet égard, c'est que le système britannique poussait à l'anéantissement des peuplades conquises, à leur effacement des régions où vivaient leurs ancêtres. Cette funeste tendance fut partout marquée, et en Australie plus qu'ailleurs.

Aux premiers temps de la colonie, les déportés, les colons eux-mêmes, considéraient les noirs comme des animaux sauvages. Ils les chassaient et les tuaient à coups de fusil. On les massacrait, on invoquait l'autorité des jurisconsultes pour prouver que l'australien étant hors la loi naturelle, le meurtre de ces misérables ne constituait pas un crime. Les journaux de Sydney proposèrent même un moyen efficace de se débarrasser des tribus du lac Hunter :

C'était de les empoisonner en masse.

Les anglais, on le voit, au début de leur conquête, appelèrent le meurtre en aide à la colonisation.

Leurs cruautés furent atroces. Ils se conduisirent en Australie comme aux Indes, où cinq millions d'indiens ont disparu ; comme au Cap, où une population d'un million de hottentots est tombée à cent mille. Aussi la population aborigène, décimée par les mauvais traitements et l'ivrognerie, tend-elle à disparaître du continent devant une civilisation homicide. Certains gouverneurs, il est vrai, ont lancé des décrets contre les sanguinaires bushmen !

Ils punissaient de quelques coups de fouet le blanc qui coupait le nez ou les oreilles à un noir, ou lui enlevait le petit doigt, « pour s'en faire un bourre-pipe », vaines menaces ! Les meurtres s'organisèrent sur une vaste échelle et des tribus entières disparurent. Pour ne citer que l'île de Van-Diemen, qui comptait cinq cent mille indigènes au commencement du siècle, ses habitants, en 1863, étaient réduits à sept ! Et dernièrement, le *mercure* a pu signaler l'arrivée à Hobart-Town du dernier des tasmaniens.

Ni Glenarvan, ni le major, ni John Mangles, ne contredirent Paganel. Eussent-ils été anglais, ils n'auraient pas défendu leurs compatriotes. Les faits étaient patents, incontestables.

« Il y a cinquante ans, ajouta Paganel, nous aurions déjà rencontré sur notre route mainte tribu de naturels, et jusqu'ici pas un indigène n'est encore apparu. Dans un siècle, ce continent sera entièrement dépeuplé de sa race noire. »

En effet, la réserve paraissait être absolument abandonnée. Nulle trace de campements ni de huttes.

Les plaines et les grands taillis se succédaient, et peu à peu la contrée prit un aspect sauvage. Il semblait même qu'aucun être vivant, homme ou bête, ne fréquentait ces régions éloignées, quand Robert, s'arrêtant devant un bouquet d'eucalyptus, s'écria :

« Un singe ! Voilà un singe ! »

Et il montrait un grand corps noir qui, se glissant de branche en branche avec une surprenante agilité, passait d'une cime à l'autre, comme si quelque appareil membraneux l'eût soutenu dans l'air. En cet étrange pays, les singes volaient-ils donc comme certains renards auxquels la nature a donné des ailes de chauve-souris ?

Cependant, le chariot s'était arrêté, et chacun suivait des yeux l'animal qui se perdit peu à peu dans les hauteurs de l'eucalyptus. Bientôt, on le vit redescendre avec la rapidité de l'éclair, courir sur le sol avec mille contorsions et gambades, puis saisir de ses longs bras le tronc lisse d'un énorme gommier. On se demandait comment il s'élèverait sur cet arbre droit et glissant qu'il ne pouvait embrasser. Mais le singe, frappant alternativement le tronc d'une sorte de hache, creusa de petites

entailles, et par ces points d'appui régulièrement espacés, il atteignit la fourche du gommier. En quelques secondes, il disparut dans l'épaisseur du feuillage.

« Ah çà, qu'est-ce que c'est que ce singe-là ? demanda le major.

– Ce singe-là, répondit Paganel, c'est un australien pur sang ! »

Les compagnons du géographe n'avaient pas encore eu le temps de hausser les épaules, que des cris qu'on pourrait orthographier ainsi : « Coo-eeh ! Coo-eeh ! » retentirent à peu de distance. Ayrton piqua ses bœufs, et, cent pas plus loin, les voyageurs arrivaient inopinément à un campement d'indigènes.

Quel triste spectacle ! Une dizaine de tentes se dressaient sur le sol nu. Ces « gunyos », faits avec des bandes d'écorce étagées comme des tuiles, ne protégeaient que d'un côté leurs misérables habitants. Ces êtres, dégradés par la misère, étaient repoussants. Il y en avait là une trentaine, hommes, femmes et enfants, vêtus de peaux de *kanguroos* déchiquetées comme des haillons. Leur premier mouvement, à l'approche du chariot, fut de s'enfuir. Mais quelques mots d'Ayrton prononcés dans un inintelligible patois parurent les rassurer. Ils revinrent alors, moitié confiants, moitié craintifs, comme des animaux auxquels on tend quelque morceau friand.

Ces indigènes, hauts de cinq pieds quatre pouces à cinq pieds sept pouces, avaient un teint fuligineux, non pas noir, mais couleur de vieille suie, les cheveux floconneux, les bras longs, l'abdomen proéminent, le corps velu et couturé par les cicatrices du tatouage ou par les incisions pratiquées dans les cérémonies funèbres. Rien d'horrible comme leur figure monstrueuse, leur bouche énorme, leur nez épaté et écrasé sur

les joues, leur mâchoire inférieure proéminente, armée de dents blanches, mais proclives. Jamais créatures humaines n'avaient présenté à ce point le type d'animalité.

« Robert ne se trompait pas, dit le major, ce sont des singes, – pur sang, si l'on veut, – mais ce sont des singes !

– Mac Nabbs, répondit lady Helena, donneriez-vous donc raison à ceux qui les chassent comme des bêtes sauvages ? Ces pauvres êtres sont des hommes.

– Des hommes ! s'écria Mac Nabbs ! Tout au plus des êtres intermédiaires entre l'homme et l'orang-outang ! Et encore, si je mesurais leur angle facial, je le trouverais aussi fermé que celui du singe ! »

Mac Nabbs avait raison sous ce rapport ; l'angle facial de l'indigène australien est très aigu et sensiblement égal à celui de l'orang-outang, soit soixante à soixante-deux degrés. Aussi n'est-ce pas sans raison que M. De Rienzi proposa de classer ces malheureux dans une race à part qu'il nommait les « pithécomorphes », c'est-à-dire hommes à formes de singes.

Mais lady Helena avait encore plus raison que Mac Nabbs, en tenant pour des êtres doués d'une âme ces indigènes placés au dernier degré de l'échelle humaine. Entre la brute et l'australien existe l'infranchissable abîme qui sépare les genres. Pascal a justement dit que l'homme n'est brute nulle part.

Il est vrai qu'il ajoute avec non moins de sagesse, « ni ange non plus. »

Or, précisément, lady Helena et Mary Grant donnaient tort à cette dernière partie de la proposition du grand penseur. Ces deux charitables femmes avaient quitté le chariot ; elles

tendaient une main caressante à ces misérables créatures ; elles leur offraient des aliments que ces sauvages avalaient avec une répugnante gloutonnerie. Les indigènes devaient d'autant mieux prendre lady Helena pour une divinité, que, suivant leur religion, les blancs sont d'anciens noirs, blanchis après leur mort.

Mais ce furent les femmes, surtout, qui excitèrent la pitié des voyageuses. Rien n'est comparable à la condition de l'australienne ; une nature marâtre lui a même refusé le moindre charme ; c'est une esclave, enlevée par la force brutale, qui n'a eu d'autre présent de noce que des coups de « waddie », sorte de bâton rivé à la main de son maître. Depuis ce moment, frappée d'une vieillesse précoce et foudroyante, elle a été accablée de tous les pénibles travaux de la vie errante, portant avec ses enfants enroulés dans un paquet de jonc les instruments de pêche et de chasse, les provisions de « phormium tenax », dont elle fabrique des filets. Elle doit procurer des vivres à sa famille ; elle chasse les lézards, les opossums et les serpents jusqu'à la cime des arbres ; elle coupe le bois du foyer ; elle arrache les écorces de la tente ; pauvre bête de somme, elle ignore le repos, et ne mange qu'après son maître les restes dégoûtants dont il ne veut plus.

En ce moment, quelques-unes de ces malheureuses, privées de nourriture depuis longtemps peut-être, essayaient d'attirer les oiseaux en leur présentant des graines.

On les voyait étendues sur le sol brûlant, immobiles, comme mortes, attendre pendant des heures entières qu'un naïf oiseau vînt à portée de leur main ! Leur industrie en fait de pièges n'allait pas plus loin, et il fallait être un volatile australien pour s'y laisser prendre.

Cependant les indigènes, apprivoisés par les avances des voyageurs, les entouraient, et l'on dut se garder alors contre

leurs instincts éminemment pillards. Ils parlaient un idiome sifflant, fait de battements de langue. Cela ressemblait à des cris d'animaux. Cependant, leur voix avait souvent des inflexions câlines d'une grande douceur ; le mot « noki, noki », se répétait souvent, et les gestes le faisaient suffisamment comprendre. C'était le « Donnez-moi ! Donnez-moi ! » qui s'appliquait aux plus menus objets des voyageurs. Mr Olbinett eut fort à faire pour défendre le compartiment aux bagages et surtout les vivres de l'expédition.

Ces pauvres affamés jetaient sur le chariot un regard effrayant et montraient des dents aiguës qui s'étaient peut-être exercées sur des lambeaux de chair humaine. La plupart des tribus australiennes ne sont pas anthropophages, sans doute, en temps de paix, mais il est peu de sauvages qui se refusent à dévorer la chair d'un ennemi vaincu.

Cependant, à la demande d'Helena, Glenarvan donna ordre de distribuer quelques aliments. Les naturels comprirent son intention et se livrèrent à des démonstrations qui eussent ému le cœur le plus insensible. Ils poussèrent aussi des rugissements semblables à ceux des bêtes fauves, quand le gardien leur apporte la pitance quotidienne. Sans donner raison au major, on ne pouvait nier pourtant que cette race ne touchât de près à l'animal.

Mr Olbinett, en homme galant, avait cru devoir servir d'abord les femmes. Mais ces malheureuses créatures n'osèrent manger avant leurs redoutables maîtres. Ceux-ci se jetèrent sur le biscuit et la viande sèche comme sur une proie.

Mary Grant, songeant que son père était prisonnier d'indigènes aussi grossiers, sentit les larmes lui venir aux yeux. Elle se représentait tout ce que devait souffrir un homme tel qu'Harry Grant, esclave de ces tribus errantes, en proie à la misère, à la faim, aux mauvais traitements.

John Mangles, qui l'observait avec la plus inquiète attention, devina les pensées dont son cœur était plein, et il alla au-devant de ses désirs en interrogeant le quartier-maître du *Britannia*.

« Ayrton, lui dit-il, est-ce des mains de pareils sauvages que vous vous êtes échappé ?

– Oui, capitaine, répondit Ayrton. Toutes ces peuplades de l'intérieur se ressemblent. Seulement, vous ne voyez ici qu'une poignée de ces pauvres diables, tandis qu'il existe sur les bords du Darling des tribus nombreuses et commandées par des chefs dont l'autorité est redoutable.

– Mais, demanda John Mangles, que peut faire un européen au milieu de ces naturels ?

– Ce que je faisais moi-même, répondit Ayrton ; il chasse, il pêche avec eux, il prend part à leurs combats ; comme je vous l'ai déjà dit, il est traité en raison des services qu'il rend, et pour peu que ce soit un homme intelligent et brave, il prend dans la tribu une situation considérable.

– Mais il est prisonnier ? dit Mary Grant.

– Et surveillé, ajouta Ayrton, de façon à ne pouvoir faire un pas, ni jour ni nuit !

– Cependant, vous êtes parvenu à vous échapper, Ayrton, dit le major, qui vint se mêler à la conversation.

– Oui, Monsieur Mac Nabbs, à la faveur d'un combat entre ma tribu et une peuplade voisine. J'ai réussi. Bien. Je ne le regrette pas. Mais si c'était à refaire, je préférerais, je crois, un

éternel esclavage aux tortures que j'ai éprouvées en traversant les déserts de l'intérieur. Dieu garde le capitaine Grant de tenter une pareille chance de salut !

– Oui, certes, répondit John Mangles, nous devons désirer, miss Mary, que votre père soit retenu dans une tribu indigène. Nous trouverons ses traces plus aisément que s'il errait dans les forêts du continent.

– Vous espérez toujours ? demanda la jeune fille.

– J'espère toujours, miss Mary, vous voir heureuse un jour, avec l'aide de Dieu ! »

Les yeux humides de Mary Grant purent seuls remercier le jeune capitaine.

Pendant cette conversation, un mouvement inaccoutumé s'était produit parmi les sauvages ; ils poussaient des cris retentissants ; ils couraient dans diverses directions ; ils saisissaient leurs armes et semblaient pris d'une fureur farouche.

Glenarvan ne savait où ils voulaient en venir, quand le major, interpellant Ayrton, lui dit :

« Puisque vous avez vécu pendant longtemps chez les australiens, vous comprenez sans doute le langage de ceux-ci ?

– À peu près, répondit le quartier-maître, car, autant de tribus, autant d'idiomes. Cependant, je crois deviner que, par reconnaissance, ces sauvages veulent montrer à son honneur le simulacre d'un combat. »

C'était en effet la cause de cette agitation. Les indigènes, sans autre préambule, s'attaquèrent avec une fureur parfaitement simulée, et si bien même, qu'à moins d'être prévenu on eût pris au sérieux cette petite guerre. Mais les australiens sont des mimes excellents, au dire des voyageurs, et, en cette occasion, ils déployèrent un remarquable talent.

Leurs instruments d'attaque et de défense consistaient en un casse-tête, sorte de massue de bois qui a raison des crânes les plus épais, et une espèce de « tomahawk », pierre aiguisée très dure, fixée entre deux bâtons par une gomme adhérente. Cette hache a une poignée longue de dix pieds. C'est un redoutable instrument de guerre et un utile instrument de paix, qui sert à abattre les branches ou les têtes, à entailler les corps ou les arbres, suivant le cas.

Toutes ces armes s'agitaient dans des mains frénétiques, au bruit des vociférations ; les combattants se jetaient les uns sur les autres ; ceux-ci tombaient comme morts, ceux-là poussaient le cri du vainqueur. Les femmes, les vieilles principalement, possédées du démon de la guerre, les excitaient au combat, se précipitaient sur les faux cadavres, et les mutilaient en apparence avec une férocité qui, réelle, n'eût pas été plus horrible. À chaque instant, lady Helena craignait que le jeu ne dégénérât en bataille sérieuse. D'ailleurs, les enfants, qui avaient pris part au combat, y allaient franchement. Les petits garçons et les petites filles, plus rageuses, surtout, s'administraient des taloches superbes avec un entrain féroce.

Ce combat simulé durait déjà depuis dix minutes, quand soudain les combattants s'arrêtèrent. Les armes tombèrent de leurs mains. Un profond silence succéda au bruyant tumulte. Les indigènes demeurèrent fixes dans leur dernière attitude, comme des personnages de tableaux vivants.

On les eût dit pétrifiés.

Quelle était la cause de ce changement, et pourquoi tout d’un coup cette immobilité marmoréenne. On ne tarda pas à le savoir.

Une bande de kakatoès se déployait en ce moment à la hauteur des gommiers. Ils remplissaient l’air de leurs babillements et ressemblaient, avec les nuances vigoureuses de leur plumage, à un arc-en-ciel volant. C’était l’apparition de cette éclatante nuée d’oiseaux qui avait interrompu le combat. La chasse, plus utile que la guerre, lui succédait.

Un des indigènes, saisissant un instrument peint en rouge, d’une structure particulière, quitta ses compagnons toujours immobiles, et se dirigea entre les arbres et les buissons vers la bande de kakatoès.

Il ne faisait aucun bruit en rampant, il ne frôlait pas une feuille, il ne déplaçait pas un caillou.

C’était une ombre qui glissait.

Le sauvage, arrivé à une distance convenable, lança son instrument suivant une ligne horizontale à deux pieds du sol. Cette arme parcourut ainsi un espace de quarante pieds environ ; puis, soudain, sans toucher la terre, elle se releva subitement par un angle droit, monta à cent pieds dans l’air, frappa mortellement une douzaine d’oiseaux, et, décrivant une parabole, revint tomber aux pieds du chasseur.

Glenarvan et ses compagnons étaient stupéfaits ; ils ne pouvaient en croire leurs yeux.

« C’est le « boomerang ! » dit Ayrton.

– Le boomerang ! s'écria Paganel, le boomerang australien. »

Et, comme un enfant, il alla ramasser l'instrument merveilleux, « pour voir ce qu'il y avait dedans. »

On aurait pu penser, en effet, qu'un mécanisme intérieur, un ressort subitement détendu, en modifiait la course. Il n'en était rien.

Ce boomerang consistait tout uniment en une pièce de bois dur et recourbé, longue de trente à quarante pouces. Son épaisseur au milieu était de trois pouces environ, et ses deux extrémités se terminaient en pointes aiguës. Sa partie concave rentrait de six lignes et sa partie convexe présentait deux rebords très affilés. C'était aussi simple qu'incompréhensible.

« Voilà donc ce fameux boomerang ! dit Paganel après avoir attentivement examiné le bizarre instrument.

Un morceau de bois et rien de plus. Pourquoi, à un certain moment de sa course horizontale, remonte-t-il dans les airs pour revenir à la main qui l'a jeté ?

Les savants et les voyageurs n'ont jamais pu donner l'explication de ce phénomène.

– Ne serait-ce pas un effet semblable à celui du cerceau qui, lancé d'une certaine façon, revient à son point de départ ? dit John Mangles.

– Ou plutôt, ajouta Glenarvan, un effet rétrograde, pareil à celui d'une bille de billard frappée en un point déterminé ?

– Aucunement, répondit Paganel ; dans ces deux cas, il y a un point d’appui qui détermine la réaction : c’est le sol pour le cerceau, et le tapis pour la bille. Mais, ici, le point d’appui manque, l’instrument ne touche pas la terre, et cependant il remonte à une hauteur considérable !

– Alors comment expliquez-vous ce fait, Monsieur Paganel ? demanda lady Helena.

– Je ne l’explique pas, madame, je le constate une fois de plus ; l’effet tient évidemment à la manière dont le boomerang est lancé et à sa conformation particulière. Mais, quant à ce lancement, c’est encore le secret des australiens.

– En tout cas, c’est bien ingénieux… Pour des singes, » ajouta lady Helena, en regardant le major qui secoua la tête d’un air peu convaincu.

Cependant, le temps s’écoulait, et Glenarvan pensa qu’il ne devait pas retarder davantage sa marche vers l’est ; il allait donc prier les voyageurs de remonter dans leur chariot, quand un sauvage arriva tout courant, et prononça quelques mots avec une grande animation.

« Ah ! fit Ayrton, ils ont aperçu des casoars !

– Quoi ! Il s’agit d’une chasse ? dit Glenarvan.

– Il faut voir cela, s’écria Paganel. Ce doit être curieux ! Peut-être le boomerang va-t-il fonctionner encore.

– Qu’en pensez-vous, Ayrton ?

– Ce ne sera pas long, *mylord* », répondit le quartier-maître.

Les indigènes n'avaient pas perdu un instant. C'est pour eux un coup de fortune de tuer des casoars. La tribu a ses vivres assurés pour quelques jours. Aussi les chasseurs emploient-ils toute leur adresse à s'emparer d'une pareille proie. Mais comment, sans fusils, parviennent-ils à abattre, et, sans chiens, à atteindre un animal si agile ? C'était le côté très intéressant du spectacle réclamé par Paganel.

L'ému ou casoar sans casque, nommé « moureuk » par les naturels, est un animal qui commence à se faire rare dans les plaines de l'Australie. Ce gros oiseau, haut de deux pieds et demi, a une chair blanche qui rappelle beaucoup celle du dindon ; il porte sur la tête une plaque cornée ; ses yeux sont brun clair, son bec noir et courbé de haut en bas ; ses doigts armés d'ongles puissants ; ses ailes, de véritables moignons, ne peuvent lui servir à voler ; son plumage, pour ne pas dire son pelage, est plus foncé au cou et à la poitrine. Mais, s'il ne vole pas, il court et défierait sur le turf le cheval le plus rapide. On ne peut donc le prendre que par la ruse, et encore faut-il être singulièrement rusé.

C'est pourquoi, à l'appel de l'indigène, une dizaine d'australiens se déployèrent comme un détachement de tirailleurs. C'était dans une admirable plaine, où l'indigo croissait naturellement et bleuissait le sol de ses fleurs. Les voyageurs s'arrêtèrent sur la lisière d'un bois de mimosas.

À l'approche des naturels, une demi-douzaine d'émus se levèrent, prirent la fuite, et allèrent se remiser à un mille. Quand le chasseur de la tribu eut reconnu leur position, il fit signe à ses camarades de s'arrêter. Ceux-ci s'étendirent sur le sol, tandis que lui, tirant de son filet deux peaux de casoar fort adroitement cousues, s'en affubla sur-le-champ.

Son bras droit passait au-dessus de sa tête, et il imitait en remuant la démarche d'un ému qui cherche sa nourriture.

L'indigène se dirigea vers le troupeau ; tantôt il s'arrêtait, feignant de picorer quelques graines ; tantôt il faisait voler la poussière avec ses pieds et s'entourait d'un nuage poudreux. Tout ce manège était parfait. Rien de plus fidèle que cette reproduction des allures de l'ému. Le chasseur poussait des grognements sourds auxquels l'oiseau lui-même se fût laissé prendre. Ce qui arriva. Le sauvage se trouva bientôt au milieu de la bande insoucieuse. Soudain, son bras brandit la massue, et cinq émus sur six tombèrent à ses côtés.

Le chasseur avait réussi ; la chasse était terminée.

Alors Glenarvan, les voyageuses, toute la petite troupe prit congé des indigènes. Ceux-ci montrèrent peu de regrets de cette séparation. Peut-être le succès de la chasse aux casoars leur faisait-il oublier leur fringale satisfaite. Ils n'avaient même pas la reconnaissance de l'estomac, plus vivace que celle du cœur, chez les natures incultes et chez les brutes.

Quoi qu'il en soit, on ne pouvait, en de certaines occasions, ne point admirer leur intelligence et leur adresse.

Chapitre XVII

Les éleveurs millionnaires

Après une nuit tranquillement passée par 146° 15’ de longitude, les voyageurs, le 6 janvier, à sept heures du matin, continuèrent à traverser le vaste district. Ils marchaient toujours vers le soleil levant, et les empreintes de leurs pas traçaient sur la plaine une ligne rigoureusement droite. Deux fois, ils coupèrent des traces de squatters qui se dirigeaient vers le nord, et alors ces diverses empreintes se seraient confondues, si le cheval de Glenarvan n’eût laissé sur la poussière la marque de Black-Point, reconnaissable à ses deux trèfles.

La plaine était parfois sillonnée de creeks capricieux, entourés de buis, aux eaux plutôt temporaires que permanentes. Ils prenaient naissance sur les versants des « Buffalos-Ranges », chaîne de médiocres montagnes dont la ligne pittoresque ondulait à l’horizon.

On résolut d’y camper le soir même. Ayrton pressa son attelage, et, après une journée de trente-cinq milles, les bœufs arrivèrent, un peu fatigués. La tente fut dressée sous de grands arbres ; la nuit était venue, le souper fut rapidement expédié. On songeait moins à manger qu’à dormir, après une marche pareille.

Paganel, à qui revenait le premier quart, ne se coucha pas, et, sa carabine à l’épaule, il veilla sur le campement, se promenant de long en large pour mieux résister au sommeil.

Malgré l'absence de la lune, la nuit était presque lumineuse sous l'éclat des constellations australes.

Le savant s'amusait à lire dans ce grand livre du firmament toujours ouvert et si intéressant pour qui sait le comprendre. Le profond silence de la nature endormie n'était interrompu que par le bruit des entraves qui retentissaient aux pieds des chevaux.

Paganel se laissait donc entraîner à ses méditations astronomiques, et il s'occupait plus des choses du ciel que des choses de la terre, quand un son lointain le tira de sa rêverie.

Il prêta une oreille attentive, et, à sa grande stupéfaction, il crut reconnaître les sons d'un piano ; quelques accords, largement arpégés, envoyaient jusqu'à lui leur sonorité frémissante.

Il ne pouvait s'y tromper.

« Un piano dans le désert ! se dit Paganel. Voilà ce que je n'admettrai jamais. »

C'était très surprenant, en effet, et Paganel aima mieux croire que quelque étrange oiseau d'Australie imitait les sons d'un Pleyel ou d'un Érard, comme d'autres imitent des bruits d'horloge et de rémouleur.

Mais, en ce moment, une voix purement timbrée s'éleva dans les airs. Le pianiste était doublé d'un chanteur. Paganel écouta sans vouloir se rendre.

Cependant après quelques instants, il fut forcé de reconnaître l'air sublime qui frappait son oreille.

C’était *il mio tesoro tanto*, du *Don Juan*.

« Parbleu ! Pensa le géographe, si bizarres que soient les oiseaux australiens, et quand ce seraient les perroquets les plus musiciens du monde, ils ne peuvent pas chanter du Mozart ! »

Puis il écouta jusqu’au bout cette sublime inspiration du maître. L’effet de cette suave mélodie, portée à travers une nuit limpide, était indescriptible.

Paganel demeura longtemps sous ce charme inexprimable ; puis la voix se tut, et tout rentra dans le silence.

Quand Wilson vint relever Paganel, il le trouva plongé dans une rêverie profonde. Paganel ne dit rien au matelot ; il se réserva d’instruire Glenarvan, le lendemain, de cette particularité, et il alla se blottir sous la tente.

Le lendemain, toute la troupe était réveillée par des aboiements inattendus. Glenarvan se leva aussitôt.

Deux magnifiques « pointers », hauts sur pied, admirables spécimens du chien d’arrêt de race anglaise, gambadaient sur la lisière d’un petit bois. À l’approche des voyageurs, ils rentrèrent sous les arbres en redoublant leurs cris.

« Il y a donc une station dans ce désert, dit Glenarvan, et des chasseurs, puisque voilà des chiens de chasse ? »

Paganel ouvrait déjà la bouche pour raconter ses impressions de la nuit passée, quand deux jeunes gens apparurent, montant deux chevaux de sang de toute beauté, de véritables « hunters. »

Les deux gentlemen, vêtus d'un élégant costume de chasse, s'arrêtèrent à la vue de la petite troupe campée à la façon bohémienne. Ils semblaient se demander ce que signifiait la présence de gens armés en cet endroit, quand ils aperçurent les voyageuses qui descendaient du chariot. Aussitôt, ils mirent pied à terre, et ils s'avancèrent vers elles, le chapeau à la main.

Lord Glenarvan vint à leur rencontre, et, en sa qualité d'étranger, il déclina ses noms et qualités.

Les jeunes gens s'inclinèrent, et l'un d'eux, le plus âgé, dit : « *mylord*, ces dames, vos compagnons et vous, voulez-vous nous faire l'honneur de vous reposer dans notre habitation ?

– Messieurs ?... dit Glenarvan.

– Michel et Sandy Patterson, propriétaires de Hottam-Station. Vous êtes déjà sur les terres de l'établissement et vous n'avez pas un quart de mille à faire.

– Messieurs, répondit Glenarvan, je ne voudrais pas abuser d'une hospitalité si gracieusement offerte...

– *Mylord*, reprit Michel Patterson, en acceptant, vous obligez de pauvres exilés qui seront trop heureux de vous faire les honneurs du désert. »

Glenarvan s'inclina en signe d'acquiescement.

« Monsieur, dit alors Paganel, s'adressant à Michel Patterson, serais-je indiscret en vous demandant si c'est vous qui chantiez hier cet air du divin Mozart ?

– C’est moi, monsieur, répondit le gentleman, et mon cousin Sandy m’accompagnait.

– Eh bien ! Monsieur, reprit Paganel, recevez les sincères compliments d’un français, admirateur passionné de cette musique. »

Paganel tendit la main au jeune gentleman, qui la prit d’un air fort aimable. Puis, Michel Patterson indiqua vers la droite la route à suivre. Les chevaux avaient été laissés aux soins d’Ayrton et des matelots.

Ce fut donc à pied, causant et admirant, que les voyageurs, guidés par les deux jeunes gens, se rendirent à l’habitation d’Hottam-Station.

C’était vraiment un établissement magnifique, tenu avec la sévérité rigoureuse des parcs anglais.

D’immenses prairies, encloses de barrières grises, s’étendaient à perte de vue. Là, paissaient les bœufs par milliers, et les moutons par millions. De nombreux bergers et des chiens plus nombreux encore gardaient cette tumultueuse armée. Aux beuglements et aux bêlements se mêlaient l’aboiement des dogues et le claquement strident des *stockwhipps*.

Vers l’est, le regard s’arrêtait sur une lisière de *myalls* et de gommiers, que dominait à sept mille cinq cents pieds dans les airs la cime imposante du mont Hottam.

De longues avenues d’arbres verts à feuilles persistantes rayonnaient dans toutes les directions.

Çà et là se massaient d’épais taillis de « grass-trees », arbustes hauts de dix pieds, semblables au palmier nain, et

perdus dans leur chevelure de feuilles étroites et longues. L'air était embaumé du parfum des lauriers-menthes, dont les bouquets de fleurs blanches, alors en pleine floraison, dégageaient les plus fines senteurs aromatiques.

Aux groupes charmants de ces arbres indigènes se mariaient les productions transplantées des climats européens. Le pêcher, le poirier, le pommier, le figuier, l'oranger, le chêne lui-même, furent salués par les hurrahs des voyageurs, et ceux-ci, s'ils ne s'étonnèrent pas trop de marcher à l'ombre des arbres de leur pays, s'émerveillèrent, du moins, à la vue des oiseaux qui voltigeaient entre les branches, les « satin-birds » au plumage soyeux, et les séricules, vêtus mi-partie d'or et de velours noir.

Entre autres, et pour la première fois, il leur fut donné d'admirer le « menure », c'est l'oiseau-lyre, dont l'appendice caudal figure le gracieux instrument d'Orphée. Il fuyait entre les fougères arborescentes, et lorsque sa queue frappait les branches, on s'étonnait presque de ne pas entendre ces harmonieux accords dont s'inspirait Amphion pour rebâtir les murs de Thèbes. Paganel avait envie d'en jouer.

Cependant, lord Glenarvan ne se contentait pas d'admirer les féeriques merveilles de cette oasis improvisée dans le désert australien. Il écoutait le récit des jeunes gentlemen. En Angleterre, au milieu de ses campagnes civilisées, le nouvel arrivant eût tout d'abord appris à son hôte d'où il venait, où il allait. Mais ici, et par une nuance de délicatesse finement observée, Michel et Sandy Patterson crurent devoir se faire connaître des voyageurs auxquels ils offraient l'hospitalité. Ils racontèrent donc leur histoire.

C'était celle de tous ces jeunes anglais, intelligents et industrieux, qui ne croient pas que la richesse dispense du travail. Michel et Sandy Patterson étaient fils d'un banquier de Londres. À vingt ans, le chef de leur famille avait dit : « Voici

des millions, jeunes gens. Allez dans quelque colonie lointaine ; fondez-y un établissement utile ; puisez dans le travail la connaissance de la vie. Si vous réussissez, tant mieux. Si vous échouez, peu importe. Nous ne regretterons pas les millions qui vous auront servi à devenir des hommes. » Les deux jeunes gens obéirent. Ils choisirent en Australie la colonie de Victoria pour y semer les *bank-notes* paternelles, et ils n'eurent pas lieu de s'en repentir. Au bout de trois ans, l'établissement prospérait.

On compte dans les provinces de Victoria, de la Nouvelle Galles du sud et de l'Australie méridionale plus de trois mille stations, les unes dirigées par les squatters qui élèvent le bétail, les autres par les *settlers*, dont la principale industrie est la culture du sol. Jusqu'à l'arrivée des deux jeunes anglais, l'établissement le plus considérable de ce genre était celui de M. Jamieson, qui couvrait cent kilomètres de superficie, avec une bordure de vingt-cinq kilomètres sur le Paroo, l'un des affluents du Darling.

Maintenant, la station d'Hottam l'emportait en étendue et en affaires. Les deux jeunes gens étaient squatters et *settlers* tout à la fois. Ils administraient avec une rare habileté, et, ce qui est plus difficile, avec une énergie peu commune, leur immense propriété.

On le voit, cette station se trouvait reportée à une grande distance des principales villes, au milieu des déserts peu fréquentés du Murray. Elle occupait l'espace compris entre 146° 48' et 147°, c'est-à-dire un terrain long et large de cinq lieues, situé entre les Buffalos-Ranges et le mont Hottam. Aux deux angles nord de ce vaste quadrilatère se dressaient à gauche le mont Aberdeen, à droite les sommets du High-Barven. Les eaux belles et sinueuses n'y manquaient pas, grâce aux creeks et affluents de l'Oven's-River, qui se jette au nord dans le lit du Murray. Aussi, l'élève du bétail et la culture du sol y réussissaient également. Dix mille acres de terre,

admirablement assolés et aménagés, mêlaient les récoltes indigènes aux productions exotiques, tandis que plusieurs millions d'animaux s'engraissaient dans les verdoyants pâturages. Aussi, les produits de Hottam-Station étaient-ils cotés à de hauts cours sur les marchés de Castlemaine et de Melbourne.

Michel et Sandy Patterson achevaient de donner ces détails de leur industrieuse existence quand, à l'extrémité d'une avenue de casuarinas, apparut l'habitation.

C'était une charmante maison de bois et de briques, enfouie sous des bouquets d'émérophilis. Elle avait la forme élégante du chalet, et une véranda à laquelle pendaient des lampes chinoises contournait le long des murs comme un impluvium antique. Devant les fenêtres se déployaient des bannes multicolores qui semblaient être en fleurs. Rien de plus coquet, rien de plus délicieux au regard, mais aussi rien de plus confortable. Sur les pelouses et dans les massifs groupés aux alentours poussaient des candélabres de bronze, qui supportaient d'élégantes lanternes ; à la nuit tombante, tout ce parc s'illuminait des blanches lumières du gaz, venu d'un petit gazomètre, caché sous des berceaux de *myalls* et de fougères arborescentes.

D'ailleurs, on ne voyait ni communs, ni écuries, ni hangars, rien de ce qui indique une exploitation rurale. Toutes ces dépendances, – un véritable village composé de plus de vingt huttes et maisons, – étaient situées à un quart de mille, au fond d'une petite vallée. Des fils électriques mettaient en communication instantanée le village et la maison des maîtres. Celle-ci, loin de tout bruit, semblait perdue dans une forêt d'arbres exotiques.

Bientôt, l'avenue des casuarinas fut dépassée. Un petit pont de fer d'une élégance extrême, jeté sur un creek murmurant, donnait accès dans le parc réservé.

Il fut franchi. Un intendant de haute mine vint au-devant des voyageurs ; les portes de l'habitation s'ouvrirent, et les hôtes de Hottam-Station pénétrèrent dans les somptueux appartements contenus sous cette enveloppe de briques et de fleurs.

Tout le luxe de la vie artiste et fashionable s'offrit à leurs yeux. Sur l'antichambre, ornée de sujets décoratifs empruntés à l'outillage du turf et de la chasse, s'ouvrait un vaste salon à cinq fenêtres. Là, un piano couvert de partitions anciennes et nouvelles, des chevalets portant des toiles ébauchées, des socles ornés de statues de marbre, quelques tableaux de maîtres flamands accrochés aux murs, de riches tapis, doux au pied comme une herbe épaisse, pans de tapisserie égayés de gracieux épisodes mythologiques, un lustre antique suspendu au plafond, des faïences précieuses, des bibelots de prix et d'un goût parfait, mille riens chers et délicats qu'on s'étonnait de voir dans une habitation australienne, prouvaient une suprême entente des arts et du confort. Tout ce qui pouvait charmer les ennuis d'un exil volontaire, tout ce qui pouvait ramener l'esprit au souvenir des habitudes européennes, meublait ce féerique salon. On se serait cru dans quelque château de France ou d'Angleterre.

Les cinq fenêtres laissaient passer à travers le fin tissu des bannes un jour tamisé et déjà adouci par les pénombres de la véranda. Lady Helena, en s'approchant, fut émerveillée. L'habitation de ce côté dominait une large vallée qui s'étendait jusqu'au pied des montagnes de l'est. La succession des prairies et des bois, çà et là de vastes clairières, l'ensemble des collines gracieusement arrondies, le relief de ce sol accidenté, formaient un spectacle supérieur à toute description.

Nulle autre contrée au monde ne pouvait lui être comparée, pas même cette vallée du paradis, si renommée, des frontières norvégiennes du Telemarck.

Ce vaste panorama, découpé par de grandes plaques d'ombre et de lumière, changeait à chaque heure suivant les caprices du soleil. L'imagination ne pouvait rien rêver au delà, et cet aspect enchanteur satisfaisait tous les appétits du regard.

Cependant, sur un ordre de Sandy Patterson, un déjeuner venait d'être improvisé par le maître d'hôtel de la station, et, moins d'un quart d'heure après leur arrivée, les voyageurs s'asseyaient devant une table somptueusement servie. La qualité des mets et des vins était indiscutable ; mais ce qui plaisait surtout, au milieu de ces raffinements de l'opulence, c'était la joie des deux jeunes squatters, heureux d'offrir sous leur toit cette splendide hospitalité.

D'ailleurs, ils ne tardèrent pas à connaître le but de l'expédition, et ils prirent un vif intérêt aux recherches de Glenarvan. Ils donnèrent aussi bon espoir aux enfants du capitaine.

« Harry Grant, dit Michel, est évidemment tombé entre les mains des indigènes, puisqu'il n'a pas reparu dans les établissements de la côte. Il connaissait exactement sa position, le document le prouve, et pour n'avoir pas gagné quelque colonie anglaise, il faut qu'à l'instant où il prenait terre il ait été fait prisonnier par les sauvages.

– C'est précisément ce qui est arrivé à son quartier-maître Ayrton, répondit John Mangles.

– Mais vous, messieurs, demanda lady Helena, vous n'avez jamais entendu parler de la catastrophe du *Britannia* ?

– Jamais, madame, répondit Michel.

– Et quel traitement, suivant vous, a subi le capitaine Grant, prisonnier des australiens ?

– Les australiens ne sont pas cruels, madame, répondit le jeune squatter, et miss Grant peut être rassurée à cet égard. Il y a des exemples fréquents de la douceur de leur caractère, et quelques européens ont vécu longtemps parmi eux, sans avoir jamais eu à se plaindre de leur brutalité.

– King entre autres, dit Paganel, le seul survivant de l'expédition de Burke.

– Non seulement ce hardi explorateur, reprit Sandy, mais aussi un soldat anglais, nommé Buckley, qui, s'étant échappé en 1803 sur la côte de Port-Philippe, fut recueilli par les indigènes et vécut trente-trois ans avec eux.

– Et depuis cette époque, ajouta Michel Patterson, un des derniers numéros de l'*Australasian* nous apprend qu'un certain Morrill vient d'être rendu à ses compatriotes, après seize ans d'esclavage. L'histoire du capitaine doit être la sienne, car c'est précisément à la suite du naufrage de la *Péruvienne*, en 1846, qu'il a été fait prisonnier par les naturels et emmené dans l'intérieur du continent. Ainsi, je crois que vous devez conserver tout espoir. »

Ces paroles causèrent une joie extrême aux auditeurs du jeune squatter. Elles corroboraient les renseignements déjà donnés par Paganel et Ayrton.

Puis, on parla des convicts, lorsque les voyageuses eurent quitté la table. Les squatters connaissaient la catastrophe de Camden-Bridge, mais la présence d'une bande d'évadés ne leur inspirait aucune inquiétude. Ce n'est pas à une station dont le personnel s'élevait à plus de cent hommes, que ces malfaiteurs

oseraient s'attaquer. On devait penser, d'ailleurs, qu'ils ne s'aventureraient pas dans ces déserts du Murray, où ils n'avaient que faire, ni du côté des colonies de la Nouvelle Galles, dont les routes sont très surveillées. Tel était aussi l'avis d'Ayrton.

Lord Glenarvan ne put refuser à ses aimables amphitryons de passer cette journée entière à la station de Hottam. C'étaient douze heures de retard qui devenaient douze heures de repos ; les chevaux et les bœufs ne pouvaient que se refaire avantageusement dans les confortables écuries de la station.

Ce fut donc chose convenue, et les deux jeunes gens soumirent à leurs hôtes un programme de la journée qui fut adopté avec empressement.

À midi, sept vigoureux hunters piaffaient aux portes de l'habitation. Un élégant break destiné aux dames, et conduit à grandes guides, permettait à son cocher de montrer son adresse dans les savantes manœuvres du « four in hand ». Les cavaliers, précédés de piqueurs et armés d'excellents fusils de chasse à système, se mirent en selle et galopèrent aux portières, pendant que la meute des pointers aboyait joyeusement à travers les taillis.

Pendant quatre heures, la cavalcade parcourut les allées et avenues de ce parc grand comme un petit état d'Allemagne. Le Reuss-Schleitz ou la Saxe-Cobourg-Gotha y auraient tenu tout entiers.

Si l'on y rencontrait moins d'habitants, les moutons, en revanche, foisonnaient. Quant au gibier, une armée de rabatteurs n'en eût pas jeté davantage sous le fusil des chasseurs. Aussi, ce fut bientôt une série de détonations inquiétantes pour les hôtes paisibles des bois et des plaines. Le

jeune Robert fit des merveilles à côté du major Mac Nabbs. Ce hardi garçon, malgré les recommandations de sa sœur, était toujours en tête, et le premier au feu.

Mais John Mangles se chargea de veiller sur lui, et Mary Grant se rassura.

Pendant cette battue, on tua certains animaux particuliers au pays, et dont jusqu'alors Paganel ne connaissait que le nom : entre autres, le « wombat » et le « bandicoot. »

Le wombat est un herbivore qui creuse des terriers à la manière des blaireaux ; il est gros comme un mouton, et sa chair est excellente.

Le bandicoot est une espèce de marsupiaux, qui en remontrerait au renard d'Europe et lui donnerait des leçons de pillage dans les basses-cours. Cet animal, d'un aspect assez repoussant, long d'un pied et demi, tomba sous les coups de Paganel, qui, par amour-propre de chasseur, le trouva charmant.

« Une adorable bête, » disait-il.

Robert, entre autres pièces importantes, tua fort adroitement un « dasyure viverrin », sorte de petit renard, dont le pelage noir et moucheté de blanc vaut celui de la martre, et un couple d'opossums qui se cachaient dans le feuillage épais des grands arbres.

Mais de tous ces hauts faits, le plus intéressant fut, sans contredit, une chasse au *kanguroo*. Les chiens, vers quatre heures, firent lever une bande de ces curieux marsupiaux. Les petits rentrèrent précipitamment dans la poche maternelle, et toute la troupe s'échappa en file. Rien de plus étonnant que ces

énormes bonds du *kanguroo*, dont les jambes de derrière, deux fois plus longues que celles de devant, se détendent comme un ressort. En tête de la troupe fuyante décampait un mâle haut de cinq pieds, magnifique spécimen du « macropus giganteus, » un « vieil homme, » comme disent les bushmen.

Pendant quatre à cinq milles, la chasse fut activement conduite. Les *kanguroos* ne se lassaient pas, et les chiens, qui redoutent, non sans raison, leur vigoureuse patte armée d'un ongle aigu, ne se souciaient pas de les approcher. Mais enfin, épuisée par sa course, la bande s'arrêta et le « vieil homme » s'appuya contre un tronc d'arbre, prêt à se défendre. Un des pointers, emporté par son élan, alla rouler près de lui. Un instant après, le malheureux chien sautait en l'air, et retombait éventré. Certes, la meute tout entière n'aurait pas eu raison de ces puissants marsupiaux. Il fallait donc en finir à coups de fusil, et les balles seules pouvaient abattre le gigantesque animal.

En ce moment, Robert faillit être victime de son imprudence. Dans le but d'assurer son coup, il s'approcha si près du *kanguroo*, que celui-ci s'élança d'un bond.

Robert tomba, un cri retentit. Mary Grant, du haut du break, terrifiée, sans voix, presque sans regards, tendait les mains vers son frère. Aucun chasseur n'osait tirer sur l'animal, car il pouvait aussi frapper l'enfant.

Mais soudain John Mangles, son couteau de chasse ouvert, se précipita sur le *kanguroo* au risque d'être éventré, et il frappa l'animal au cœur. La bête abattue, Robert se releva sans blessure. Un instant après, il était dans les bras de sa sœur.

« Merci, Monsieur John ! Merci ! dit Mary Grant, qui tendit la main au jeune capitaine.

– Je répondais de lui », dit John Mangles, en prenant la main tremblante de la jeune fille.

Cet incident termina la chasse. La bande de marsupiaux s'était dispersée après la mort de son chef, dont les dépouilles furent rapportées à l'habitation. Il était alors six heures du soir. Un dîner magnifique attendait les chasseurs. Entre autres mets, un bouillon de queue de *kanguroo*, préparé à la mode indigène, fut le grand succès du repas.

Après les glaces et sorbets du dessert, les convives passèrent au salon. La soirée fut consacrée à la musique. Lady Helena, très bonne pianiste, mit ses talents à la disposition des squatters. Michel et Sandy Patterson chantèrent avec un goût parfait des passages empruntés aux dernières partitions de Gounod, de Victor Massé, de Félicien David, et même de ce génie incompris, Richard Wagner.

À onze heures, le thé fut servi ; il était fait avec cette perfection anglaise qu'aucun autre peuple ne peut égaler. Mais Paganel ayant demandé à goûter le thé australien, on lui apporta une liqueur noire comme de l'encre, un litre d'eau dans lequel une demi-livre de thé avait bouilli pendant quatre heures. Paganel, malgré ses grimaces, déclara ce breuvage excellent.

À minuit, les hôtes de la station, conduits à des chambres fraîches et confortables, prolongèrent dans leurs rêves les plaisirs de cette journée.

Le lendemain, dès l'aube, ils prirent congé des deux jeunes squatters. Il y eut force remercîments et promesses de se revoir en Europe, au château de Malcolm. Puis le chariot se mit en marche, tourna la base du mont Hottam, et bientôt l'habitation disparut, comme une vision rapide, aux yeux des voyageurs.

Pendant cinq milles encore, ils foulèrent du pied de leurs chevaux le sol de la station.

À neuf heures seulement, la dernière palissade fut franchie, et la petite troupe s'enfonça à travers les contrées presque inconnues de la province victorienne.

Chapitre XVIII

Les alpes australiennes

Une immense barrière coupait la route dans le sud-est.

C'était la chaîne des Alpes australiennes, vaste fortification dont les capricieuses courtines s'étendent sur une longueur de quinze cents milles, et arrêtent les nuages à quatre mille pieds dans les airs.

Le ciel couvert ne laissait arriver au sol qu'une chaleur tamisée par le tissu serré des vapeurs. La température était donc supportable, mais la marche difficile sur un terrain déjà fort accidenté. Les extumescences de la plaine se prononçaient de plus en plus. Quelques mamelons, plantés de jeunes gommiers verts, se gonflaient çà et là. Plus loin, ces gibbosités, accusées vivement, formaient les premiers échelons des grandes Alpes. Il fallait monter d'une manière continue, et l'on s'en apercevait bien à l'effort des bœufs dont le joug craquait sous la traction du lourd chariot ; ils soufflaient bruyamment, et les muscles de leurs jarrets se tendaient, près de se rompre. Les ais du véhicule gémissaient aux heurts inattendus qu'Ayrton, si habile qu'il fût, ne parvenait pas à éviter. Les voyageuses en prenaient gaiement leur parti.

John Mangles et ses deux matelots battaient la route à quelques centaines de pas en avant ; ils choisissaient les passages praticables, pour ne pas dire les passes, car tous ces ressauts du sol figuraient autant d'écueils entre lesquels le

chariot choisissait le meilleur chenal. C'était une véritable navigation à travers ces terrains houleux.

Tâche difficile, périlleuse souvent. Maintes fois, la hache de Wilson dut frayer un passage au milieu d'épais fourrés d'arbustes. Le sol argileux et humide fuyait sous le pied. La route s'allongea des mille détours que d'inabordables obstacles, hauts blocs de granit, ravins profonds, lagunes suspectes, obligeaient à faire. Aussi, vers le soir, c'est à peine si un demi-degré avait été franchi. On campa au pied des Alpes, au bord du creek de Cobongra, sur la lisière d'une petite plaine couverte d'arbrisseaux hauts de quatre pieds, dont les feuilles d'un rouge clair égayaient le regard.

« Nous aurons du mal à passer, dit Glenarvan en regardant la chaîne des montagnes dont la silhouette se fondait déjà dans l'obscurité du soir. Des Alpes ! Voilà une dénomination qui donne à réfléchir.

– Il faut en rabattre, mon cher Glenarvan, lui répondit Paganel. Ne croyez pas que vous avez toute une Suisse à traverser. Il y a dans l'Australie des Grampians, des Pyrénées, des Alpes, des montagnes Bleues, comme en Europe et en Amérique, mais en miniature. Cela prouve tout simplement que l'imagination des géographes n'est pas infinie, ou que la langue des noms propres est bien pauvre.

– Ainsi, ces Alpes australiennes ?… demanda lady Helena.

– Sont des montagnes de poche, répondit Paganel. Nous les franchirons sans nous en apercevoir.

– Parlez pour vous ! dit le major. Il n'y a qu'un homme distrait qui puisse traverser une chaîne de montagnes sans s'en douter.

– Distrait ! s’écria Paganel. Mais je ne suis plus distrait. Je m’en rapporte à ces dames. Depuis que j’ai mis le pied sur le continent, n’ai-je pas tenu ma promesse ? Ai-je commis une seule distraction ? A-t-on une erreur à me reprocher ?

– Aucune, Monsieur Paganel, dit Mary Grant. Vous êtes maintenant le plus parfait des hommes.

– Trop parfait ! ajouta en riant lady Helena. Vos distractions vous allaient bien.

– N’est-il pas vrai, madame ? répondit Paganel. Si je n’ai plus un défaut, je vais devenir un homme comme tout le monde. J’espère donc qu’avant peu je commettrai quelque bonne bévue dont vous rirez bien. Voyez-vous, quand je ne me trompe pas, il me semble que je manque à ma vocation. »

Le lendemain, 9 janvier, malgré les assurances du confiant géographe, ce ne fut pas sans grandes difficultés que la petite troupe s’engagea dans le passage des Alpes. Il fallut aller à l’aventure, s’enfoncer par des gorges étroites et profondes qui pouvaient finir en impasses.

Ayrton eût été très embarrassé sans doute, si, après une heure de marche, une auberge, un misérable « tap », ne se fût inopinément présenté sur un des sentiers de la montagne.

« Parbleu ! s’écria Paganel, le maître de cette taverne ne doit pas faire fortune en un pareil endroit ! à quoi peut-il servir ?

– À nous donner sur notre route les renseignements dont nous avons besoin, répondit Glenarvan. Entrons. »

Glenarvan, suivi d'Ayrton, franchit le seuil de l'auberge. Le maître de *Bush-Inn*, – ainsi le portait son enseigne, – était un homme grossier, à face rébarbative, et qui devait se considérer comme son principal client à l'endroit du gin, du brandy et du whisky de sa taverne. D'habitude, il ne voyait guère que des squatters en voyage, ou quelques conducteurs de troupeaux.

Il répondit avec un air de mauvaise humeur aux questions qui lui furent adressées. Mais ses réponses suffirent à fixer Ayrton sur sa route. Glenarvan reconnut par quelques couronnes la peine que l'aubergiste s'était donnée, et il allait quitter la taverne, quand une pancarte collée au mur attira ses regards.

C'était une notice de la police coloniale. Elle signalait l'évasion des convicts de Perth et mettait à prix la tête de Ben Joyce. Cent livres sterling à qui le livrerait.

« Décidément, dit Glenarvan au quartier-maître, c'est un misérable bon à pendre.

– Et surtout à prendre ! répondit Ayrton. Cent livres ! Mais c'est une somme ! Il ne les vaut pas.

– Quant au tavernier, ajouta Glenarvan, il ne me rassure guère, malgré sa pancarte.

– Ni moi », répondit Ayrton.

Glenarvan et le quartier-maître rejoignirent le chariot. On se dirigea vers le point où s'arrête la route de Lucknow. Là serpentait une étroite passe qui prenait la chaîne de biais. On commença à monter.

Ce fut une pénible ascension. Plus d'une fois, les voyageuses et leurs compagnons mirent pied à terre. Il fallait venir en aide au lourd véhicule et pousser à la roue, le retenir souvent sur de périlleuses déclivités, dételer les bœufs dont l'attelage ne pouvait se développer utilement à des tournants brusques, caler le chariot qui menaçait de revenir en arrière, et, plus d'une fois, Ayrton dut appeler à son aide le renfort des chevaux déjà fatigués de se hisser eux-mêmes.

Fut-ce cette fatigue prolongée, ou toute autre cause, mais l'un des chevaux succomba pendant cette journée.

Il s'abattit subitement sans qu'aucun symptôme fît pressentir cet accident. C'était le cheval de Mulrady, et quand celui-ci voulut le relever, il le trouva mort.

Ayrton vint examiner l'animal étendu à terre, et parut ne rien comprendre à cette mort instantanée.

« Il faut que cette bête, dit Glenarvan, se soit rompu quelque vaisseau.

– Évidemment, répondit Ayrton.

– Prends mon cheval, Mulrady, ajouta Glenarvan, je vais rejoindre lady Helena dans le chariot. »

Mulrady obéit, et la petite troupe continua sa fatigante ascension, après avoir abandonné aux corbeaux le cadavre de l'animal.

La chaîne des Alpes australiennes est peu épaisse, et sa base ne s'étend pas sur une largeur de huit milles.

Donc, si le passage choisi par Ayrton aboutissait au revers oriental, on pouvait, quarante-huit heures plus tard, avoir franchi cette haute barrière. Alors, d'obstacles insurmontables, de route difficile, il ne serait plus question jusqu'à la mer.

Pendant la journée du 10, les voyageurs atteignirent le plus haut point du passage, deux mille pieds environ. Ils se trouvaient sur un plateau dégagé qui laissait la vue s'étendre au loin. Vers le nord miroitaient les eaux tranquilles du lac Oméo, tout pointillé d'oiseaux aquatiques, et au delà, les vastes plaines du Murray. Au sud, se déroulaient les nappes verdoyantes du Gippsland, ses terrains riches en or, ses hautes forêts, avec l'apparence d'un pays primitif. Là, la nature était encore maîtresse de ses produits, du cours de ses eaux, de ses grands arbres vierges de la hache, et les squatters, rares jusqu'alors, n'osaient lutter contre elle. Il semblait que cette chaîne des Alpes séparât deux contrées diverses, dont l'une avait conservé sa sauvagerie. Le soleil se couchait alors, et quelques rayons, perçant les nuages rougis, ravivaient les teintes du district de Murray. Au contraire, le Gippsland, abrité derrière l'écran des montagnes, se perdait dans une vague obscurité, et l'on eût dit que l'ombre plongeait dans une nuit précoce toute cette région transalpine.

Ce contraste fut vivement senti de spectateurs placés entre ces deux pays si tranchés, et une certaine émotion les prit à voir cette contrée presque inconnue qu'ils allaient traverser jusqu'aux frontières victoriennes.

On campa sur le plateau même, et le lendemain la descente commença. Elle fut assez rapide. Une grêle d'une violence extrême assaillit les voyageurs, et les força de chercher un abri sous des roches. Ce n'étaient pas des grêlons, mais de véritables plaques de glace, larges comme la main, qui se précipitaient des nuages orageux. Une fronde ne les eût pas lancées avec plus de force, et quelques bonnes contusions apprirent à Paganel et à

Robert qu'il fallait se dérober à leurs coups. Le chariot fut criblé en maint endroit, et peu de toitures eussent résisté à la chute de ces glaçons aigus dont quelques-uns s'incrustaient dans le tronc des arbres.

Il fallut attendre la fin de cette averse prodigieuse, sous peine d'être lapidé. Ce fut l'affaire d'une heure environ, et la troupe s'engagea de nouveau sur les roches déclives, toutes glissantes encore des ruissellements de la grêle.

Vers le soir, le chariot, fort cahoté, fort disjoint en différentes parties de sa carcasse, mais encore solide sur ses disques de bois, descendait les derniers échelons des Alpes, entre de grands sapins isolés. La passe aboutissait aux plaines du Gippsland. La chaîne des Alpes venait d'être heureusement franchie, et les dispositions accoutumées furent faites pour le campement du soir.

Le 12, dès l'aube, reprise du voyage avec une ardeur qui ne se démentait pas. Chacun avait hâte d'arriver au but, c'est-à-dire à l'océan Pacifique, au point même où se brisa le *Britannia*. Là seulement pouvaient être utilement rejointes les traces des naufragés, et non dans ces contrées désertes du Gippsland. Aussi, Ayrton pressait-il lord Glenarvan d'expédier au *Duncan* l'ordre de se rendre à la côte, afin d'avoir à sa disposition tous les moyens de recherche. Il fallait, selon lui, profiter de la route de Lucknow qui se rend à Melbourne. Plus tard, ce serait difficile, car les communications directes avec la capitale manqueraient absolument.

Ces recommandations du quartier-maître paraissaient bonnes à suivre. Paganel conseillait d'en tenir compte. Il pensait aussi que la présence du yacht serait fort utile en pareille circonstance, et il ajoutait que l'on ne pourrait plus communiquer avec Melbourne, la route de Lucknow une fois dépassée.

Glenarvan était indécis, et peut-être eût-il expédié ces ordres que réclamait tout particulièrement Ayrton, si le major n'eût combattu cette décision avec une grande vigueur. Il démontra que la présence d'Ayrton était nécessaire à l'expédition, qu'aux approches de la côte le pays lui serait connu, que si le hasard mettait la caravane sur les traces d'Harry Grant, le quartier-maître serait plus qu'un autre capable de les suivre, enfin que seul il pouvait indiquer l'endroit où s'était perdu le *Britannia*.

Mac Nabbs opina donc pour la continuation du voyage sans rien changer à son programme. Il trouva un auxiliaire dans John Mangles, qui se rangea à son avis. Le jeune capitaine fit même observer que les ordres de son honneur parviendraient plus facilement au *Duncan* s'ils étaient expédiés de Twofold-Bay, que par l'entremise d'un messager forcé de parcourir deux cents milles d'un pays sauvage. Ce parti prévalut. Il fut décidé qu'on attendrait pour agir l'arrivée à Twofold-Bay. Le major observait Ayrton, qui lui parut assez désappointé. Mais il n'en dit rien, et, suivant sa coutume, il garda ses observations pour son compte.

Les plaines qui s'étendent au pied des Alpes australiennes étaient unies, avec une légère inclinaison vers l'est. De grands bouquets de mimosas et d'eucalyptus, des gommiers d'essences diverses, en rompaient çà et là la monotone uniformité. Le « gastrolobium grandiflorum » hérissait le sol de ses arbustes aux fleurs éclatantes. Quelques creeks sans importance, de simples ruisseaux encombrés de petits joncs et envahis par les orchidées, coupèrent souvent la route. On les passa à gué. Au loin s'enfuyaient, à l'approche des voyageurs, des bandes d'outardes et de casoars. Au-dessus des arbrisseaux sautaient et ressautaient des *kanguroos* comme une troupe de pantins élastiques. Mais les chasseurs de l'expédition ne songeaient

guère à chasser, et leurs chevaux n'avaient pas besoin de ce surcroît de fatigue.

D'ailleurs, une lourde chaleur pesait sur la contrée.

Une électricité violente saturait l'atmosphère. Bêtes et gens subissaient son influence. Ils allaient devant eux sans en chercher davantage. Le silence n'était interrompu que par les cris d'Ayrton excitant son attelage accablé.

De midi à deux heures, on traversa une curieuse forêt de fougères qui eût excité l'admiration de gens moins harassés. Ces plantes arborescentes, en pleine floraison, mesuraient jusqu'à trente pieds de hauteur. Chevaux et cavaliers passaient à l'aise sous leurs ramilles retombantes, et parfois la molette d'un éperon résonnait en heurtant leur tige ligneuse.

Sous ces parasols immobiles régnait une fraîcheur dont personne ne songea à se plaindre. Jacques Paganel, toujours démonstratif, poussa quelques soupirs de satisfaction qui firent lever des troupes de perruches et de kakatoès. Ce fut un concert de jacasseries assourdissantes.

Le géographe continuait de plus belle ses cris et ses jubilations, quand ses compagnons le virent tout d'un coup chanceler sur son cheval et s'abattre comme une masse. Était-ce quelque étourdissement, pis même, une suffocation causée par la haute température ? on courut à lui.

« Paganel ! Paganel ! Qu'avez-vous ! s'écria Glenarvan.

– J'ai, cher ami, que je n'ai plus de cheval, répondit Paganel en se dégageant de ses étriers.

– Quoi ! Votre cheval ?

– Mort, foudroyé, comme celui de Mulrady ! »

Glenarvan, John Mangles, Wilson, examinèrent l'animal. Paganel ne se trompait pas. Son cheval venait d'être frappé subitement.

« Voilà qui est singulier, dit John Mangles.

– Très singulier, en effet, » murmura le major.

Glenarvan ne laissa pas d'être préoccupé de ce nouvel accident. Il ne pouvait se remonter dans ce désert.

Or, si une épidémie frappait les chevaux de l'expédition, il serait très embarrassé pour continuer sa route.

Or, avant la fin du jour, le mot « épidémie » sembla devoir se justifier. Un troisième cheval, celui de Wilson, tomba mort, et, circonstance plus grave peut-être, un des bœufs fut également frappé. Les moyens de transport et de traction étaient réduits à trois bœufs et quatre chevaux.

La situation devint grave. Les cavaliers démontés pouvaient, en somme, prendre leur parti d'aller à pied. Bien des squatters l'avaient fait déjà, à travers ces régions désertes. Mais s'il fallait abandonner le chariot, que deviendraient les voyageuses ?

Pourraient-elles franchir les cent vingt milles qui les séparaient encore de la baie Twofold ?

John Mangles et Glenarvan, très inquiets, examinèrent les chevaux survivants. Peut-être pouvait-on prévenir de nouveaux accidents. Examen fait, aucun symptôme de maladie, de

défaillance même, ne fut remarqué. Ces animaux étaient en parfaite santé et supportaient vaillamment les fatigues du voyage. Glenarvan espéra donc que cette singulière épidémie ne ferait pas d'autres victimes.

Ce fut aussi l'avis d'Ayrton, qui avouait ne rien comprendre à ces morts foudroyantes.

On se remit en marche. Le chariot servait de véhicule aux piétons qui s'y délassaient tour à tour. Le soir, après une marche de dix milles seulement, le signal de halte fut donné, le campement fut organisé, et la nuit se passa sans encombre, sous un vaste bouquet de fougères arborescentes, entre lesquelles passaient d'énormes chauves-souris, justement nommées des renards volants.

La journée du lendemain, 13 janvier, fut bonne. Les accidents de la veille ne se renouvelèrent pas. L'état sanitaire de l'expédition demeura satisfaisant. Chevaux et bœufs firent gaillardement leur office.

Le salon de lady Helena fut très animé, grâce au nombre de visiteurs qui affluèrent. Mr Olbinett s'occupa très activement à faire circuler les rafraîchissements que trente degrés de chaleur rendaient nécessaires. Un demi-baril de *scotch-ale* y passa tout entier. On déclara Barclay et Co le plus grand homme de la Grande-Bretagne, même avant Wellington, qui n'eût jamais fabriqué d'aussi bonne bière. Amour-propre d'écossais. Jacques Paganel but beaucoup et discourut encore plus *de omni re scibili*.

Une journée si bien commencée semblait devoir bien finir. On avait franchi quinze bons milles, et adroitement passé un pays assez montueux et d'un sol rougeâtre. Tout laissait espérer que l'on camperait le soir même sur les bords de la Snowy,

importante rivière qui va se jeter au sud de Victoria dans le Pacifique. Bientôt la roue du chariot creusa ses ornières sur de larges plaines faites d'une alluvion noirâtre, entre des touffes d'herbe exubérantes et de nouveaux champs de gastrolobium. Le soir arriva, et un brouillard nettement tranché à l'horizon marqua le cours de la Snowy. Quelques milles furent encore enlevés à la vigueur du collier. Une forêt de hauts arbres se dressa à un coude de la route, derrière une modeste éminence du terrain. Ayrton dirigea son attelage un peu surmené à travers les grands troncs perdus dans l'ombre, et il dépassait déjà la lisière du bois, à un demi-mille de la rivière, quand le chariot s'enfonça brusquement jusqu'au moyeu des roues.

« Attention ! cria-t-il aux cavaliers qui le suivaient.

– Qu'est-ce donc ? demanda Glenarvan.

– Nous sommes embourbés », répondit Ayrton.

De la voix et de l'aiguillon, il excita ses bœufs, qui, enlisés jusqu'à mi-jambes, ne purent bouger.

« Campons ici, dit John Mangles.

– C'est ce qu'il y a de mieux à faire, répondit Ayrton. Demain, au jour, nous verrons à nous en tirer.

– Halte ! » cria Glenarvan.

La nuit s'était faite rapidement après un court crépuscule, mais la chaleur n'avait pas fui avec la lumière. L'atmosphère recélait d'étouffantes vapeurs.

Quelques éclairs, éblouissantes réverbérations d'un orage lointain, enflammaient l'horizon. La couchée fut organisée. On s'arrangea tant bien que mal du chariot embourbé. Le sombre dôme des grands arbres abrita la tente des voyageurs. Si la pluie ne s'en mêlait pas, ils étaient décidés à ne pas se plaindre.

Ayrton parvint, non sans peine, à retirer ses trois bœufs du terrain mouvant. Ces courageuses bêtes en avaient jusqu'aux flancs. Le quartier-maître les parqua avec les quatre chevaux, et ne laissa à personne le soin de choisir leur fourrage. Ce service, il le faisait, d'ailleurs, avec intelligence, et, ce soir-là, Glenarvan remarqua que ses soins redoublèrent ; ce dont il le remercia, car la conservation de l'attelage était d'un intérêt majeur.

Pendant ce temps, les voyageurs prirent leur part d'un souper assez sommaire. La fatigue et la chaleur tuant la faim, ils avaient besoin, non de nourriture, mais de repos. Lady Helena et miss Grant, après avoir souhaité le bonsoir à leurs compagnons, regagnèrent la couchette accoutumée. Quant aux hommes, les uns se glissèrent sous la tente ; les autres, par goût, s'étendirent sur une herbe épaisse au pied des arbres, ce qui est sans inconvénient dans ces pays salubres.

Peu à peu, chacun s'endormit d'un lourd sommeil.

L'obscurité redoublait sous un rideau de gros nuages qui envahissaient le ciel. Il n'y avait pas un souffle de vent dans l'atmosphère. Le silence de la nuit n'était interrompu que par les hululements du « morepork », qui donnait la tierce mineure avec une surprenante justesse comme les tristes coucous d'Europe.

Vers onze heures, après un mauvais sommeil, lourd et fatigant, le major se réveilla. Ses yeux à demi fermés furent frappés d'une vague lumière qui courait sous les grands arbres.

On eût dit une nappe blanchâtre, miroitante comme l'eau d'un lac, et Mac Nabbs crut d'abord que les premières lueurs d'un incendie se propageaient sur le sol.

Il se leva, et marcha vers le bois. Sa surprise fut grande quand il se vit en présence d'un phénomène purement naturel. Sous ses yeux s'étendait un immense plan de champignons qui émettaient des phosphorescences. Les spores lumineux de ces cryptogames rayonnaient dans l'ombre avec une certaine intensité.

Le major, qui n'était point égoïste, allait réveiller Paganel, afin que le savant constatât ce phénomène de ses propres yeux, quand un incident l'arrêta.

La lueur phosphorescente illuminait le bois pendant l'espace d'un demi-mille, et Mac Nabbs crut voir passer rapidement des ombres sur la lisière éclairée.

Ses regards le trompaient-ils ? était-il le jouet d'une hallucination ?

Mac Nabbs se coucha à terre, et, après une rigoureuse observation, il aperçut distinctement plusieurs hommes, qui, se baissant, se relevant, tour à tour, semblaient chercher sur le sol des traces encore fraîches.

Ce que voulaient ces hommes, il fallait le savoir.

Le major n'hésita pas, et sans donner l'éveil à ses compagnons, rampant sur le sol comme un sauvage des prairies, il disparut sous les hautes herbes.

Chapitre XIX

Un coup de théâtre

Ce fut une affreuse nuit. À deux heures du matin, la pluie commença à tomber, une pluie torrentielle que les nuages orageux versèrent jusqu'au jour. La tente devint un insuffisant abri. Glenarvan et ses compagnons se réfugièrent dans le chariot. On ne dormit pas. On causa de choses et d'autres. Seul, le major, dont personne n'avait remarqué la courte absence, se contenta d'écouter sans mot dire. La terrible averse ne discontinuait pas. On pouvait craindre qu'elle ne provoquât un débordement de la Snowy, dont le chariot, enlisé dans un sol mou, se fût très mal trouvé. Aussi, plus d'une fois, Mulrady, Ayrton, John Mangles allèrent examiner le niveau des eaux courantes, et revinrent mouillés de la tête aux pieds.

Enfin, le jour parut. La pluie cessa, mais les rayons du soleil ne purent traverser l'épaisse nappe des nuages. De larges flaques d'eau jaunâtre, de vrais étangs troubles et bourbeux, salissaient le sol.

Une buée chaude transpirait à travers ces terrains détrempés et saturait l'atmosphère d'une humidité malsaine.

Glenarvan s'occupa du chariot tout d'abord. C'était l'essentiel à ses yeux. On examina le lourd véhicule.

Il se trouvait embourbé au milieu d'une vaste dépression du sol dans une glaise tenace. Le train de devant disparaissait presque en entier, et celui de derrière jusqu'au heurtequin de

l'essieu. On aurait de la peine à retirer cette lourde machine, et ce ne serait pas trop de toutes les forces réunies des hommes, des bœufs et des chevaux.

« En tout cas, il faut se hâter, dit John Mangles. Cette glaise en séchant rendra l'opération plus difficile.

– Hâtons-nous », répondit Ayrton.

Glenarvan, ses deux matelots, John Mangles et Ayrton pénétrèrent sous le bois où les animaux avaient passé la nuit.

C'était une haute forêt de gommiers d'un aspect sinistre. Rien que des arbres morts, largement espacés, écorcés depuis des siècles, ou plutôt écorchés comme les chênes-lièges au moment de la récolte. Ils portaient à deux cents pieds dans les airs le maigre réseau de leurs branches dépouillées.

Pas un oiseau ne nichait sur ces squelettes aériens ; pas une feuille ne tremblait à cette ramure sèche et cliquetante comme un fouillis d'ossements. À quel cataclysme attribuer ce phénomène, assez fréquent en Australie, de forêts entières frappées d'une mort épidémique ? on ne sait. Ni les plus vieux indigènes, ni leurs ancêtres, ensevelis depuis longtemps dans les bocages de la mort, ne les ont vus verdoyants.

Glenarvan, tout en marchant, regardait le ciel gris sur lequel se profilaient nettement les moindres ramilles des gommiers comme de fines découpures.

Ayrton s'étonnait de ne plus rencontrer les chevaux et les bœufs à l'endroit où il les avait conduits.

Ces bêtes entravées ne pouvaient aller loin cependant.

On les chercha dans le bois, mais sans les trouver.

Ayrton, surpris, revint alors du côté de la Snowy-river, bordée de magnifiques mimosas. Il faisait entendre un cri bien connu de son attelage, qui ne répondait pas. Le quartier-maître semblait très inquiet, et ses compagnons se regardaient d'un air désappointé.

Une heure se passa dans de vaines recherches, et Glenarvan allait retourner au chariot, distant d'un bon mille, quand un hennissement frappa son oreille.

Un beuglement se fit entendre presque aussitôt.

« Ils sont là ! » s'écria John Mangles, en se glissant entre les hautes touffes de gastrolobium, qui étaient assez hautes pour cacher un troupeau.

Glenarvan, Mulrady et Ayrton se lancèrent sur ses traces et partagèrent bientôt sa stupéfaction.

Deux bœufs et trois chevaux gisaient sur le sol, foudroyés comme les autres. Leurs cadavres étaient déjà froids, et une bande de maigres corbeaux, croassant dans les mimosas, guettait cette proie inattendue. Glenarvan et les siens s'entre-regardèrent, et Wilson ne put retenir un juron qui lui monta au gosier.

« Que veux-tu, Wilson ? dit lord Glenarvan, se contenant à peine, nous n'y pouvons rien. Ayrton, emmenez le bœuf et le cheval qui restent. Il faudra bien qu'ils nous tirent d'affaire.

– Si le chariot n'était pas embourbé, répondit John Mangles, ces deux bêtes, marchant à petites journées,

suffiraient à le conduire à la côte. Il faut donc à tout prix dégager ce maudit véhicule.

– Nous essayerons, John, répondit Glenarvan. Retournons au campement, où l'on doit être inquiet de notre absence prolongée. »

Ayrton enleva les entraves du bœuf, Mulrady celles du cheval, et l'on revint en suivant les bords sinueux de la rivière. Une demi-heure après, Paganel et Mac Nabbs, lady Helena et miss Grant savaient à quoi s'en tenir.

« Par ma foi ! Ne put s'empêcher de dire le major, il est fâcheux, Ayrton, que vous n'ayez pas eu à ferrer toutes nos bêtes au passage de la Wimerra.

– Pourquoi cela, monsieur ? demanda Ayrton.

– Parce que de tous nos chevaux, celui que vous avez mis entre les mains de votre maréchal ferrant, celui-là seul a échappé au sort commun !

– C'est vrai, dit John Mangles, et voilà un singulier hasard !

– Un hasard, et rien de plus », répondit le quartier-maître, regardant fixement le major.

Mac Nabbs serra les lèvres, comme s'il eût voulu retenir des paroles prêtes à lui échapper. Glenarvan, Mangles, lady Helena semblaient attendre qu'il complétât sa pensée, mais le major se tut, et se dirigea vers le chariot qu'Ayrton examinait.

« Qu'a-t-il voulu dire ? demanda Glenarvan à John Mangles.

– Je ne sais, répondit le jeune capitaine. Cependant, le major n'est point homme à parler sans raison.

– Non, John, dit lady Helena. Mac Nabbs doit avoir des soupçons à l'égard d'Ayrton.

– Des soupçons ? fit Paganel en haussant les épaules.

– Lesquels ? répondit Glenarvan. Le suppose-t-il capable d'avoir tué nos chevaux et nos bœufs ? Mais dans quel but ? L'intérêt d'Ayrton n'est-il pas identique au nôtre ?

– Vous avez raison, mon cher Edward, dit lady Helena, et j'ajouterai que le quartier-maître nous a donné depuis le commencement du voyage d'incontestables preuves de dévouement.

– Sans doute, répondit John Mangles. Mais alors, que signifie l'observation du major ?

– Le croit-il donc d'accord avec ces convicts ? s'écria imprudemment Paganel.

– Quels convicts ? demanda miss Grant.

– Monsieur Paganel se trompe, répondit vivement John Mangles. Il sait bien qu'il n'y a pas de convicts dans la province de Victoria.

– Eh ! c'est parbleu vrai ! répliqua Paganel, qui aurait voulu retirer ses paroles. Où diable avais-je la tête ? Qui a jamais entendu parler de convicts en Australie ? D'ailleurs, à peine

débarqués, ils font de très honnêtes gens ! Le climat ! Miss Mary, le climat moralisateur… »

Le pauvre savant, voulant réparer sa bévue, faisait comme le chariot, il s'embourbait. Lady Helena le regardait, ce qui lui ôtait tout son sang-froid. Mais ne voulant pas l'embarrasser davantage, elle emmena miss Mary du côté de la tente, où Mr Olbinett s'occupait de dresser le déjeuner suivant toutes les règles de l'art.

« C'est moi qui mériterais d'être transporté, dit piteusement Paganel.

– Je le pense », répondit Glenarvan.

Et sur cette réponse faite avec un sérieux qui accabla le digne géographe, Glenarvan et John Mangles allèrent vers le chariot.

En ce moment, Ayrton et les deux matelots travaillaient à l'arracher de sa vaste ornière. Le bœuf et le cheval, attelés côte à côte, tiraient de toute la force de leurs muscles ; les traits étaient tendus à se rompre, les colliers menaçaient de céder à l'effort. Wilson et Mulrady poussaient aux roues, tandis que, de la voix et de l'aiguillon, le quartier-maître excitait l'attelage dépareillé. Le lourd véhicule ne bougeait pas. La glaise, déjà sèche, le retenait comme s'il eût été scellé dans du ciment hydraulique.

John Mangles fit arroser la glaise pour la rendre moins tenace. Ce fut en vain. Le chariot conserva son immobilité. Après de nouveaux coups de vigueur, hommes et bêtes s'arrêtèrent. À moins de démonter la machine pièce à pièce, il fallait renoncer à la tirer de la fondrière. Or, l'outillage manquait, et l'on ne pouvait entreprendre un pareil travail.

Cependant, Ayrton, qui voulait vaincre à tout prix cet obstacle, allait tenter de nouveaux efforts, quand lord Glenarvan l'arrêta.

« Assez, Ayrton, assez, dit-il. Il faut ménager le bœuf et le cheval qui nous restent. Si nous devons continuer à pied notre route, l'un portera les deux voyageuses, l'autre nos provisions. Ils peuvent donc rendre encore d'utiles services.

– Bien, *mylord*, répondit le quartier-maître en dételant ses bêtes épuisées.

– Maintenant, mes amis, ajouta Glenarvan, retournons au campement, délibérons, examinons la situation, voyons de quel côté sont les bonnes et les mauvaises chances, et prenons un parti. »

Quelques instants après, les voyageurs se refaisaient de leur mauvaise nuit par un déjeuner passable, et la discussion était ouverte. Tous furent appelés à donner leur avis.

D'abord, il s'agit de relever la position du campement d'une manière extrêmement précise. Paganel, chargé de ce soin, le fit avec la rigueur voulue.

Selon lui, l'expédition se trouvait arrêtée sur le trente-septième parallèle, par 147° 53' de longitude, au bord de la Snowy-river.

« Quel est le relèvement exact de la côte à Twofold-Bay ? demanda Glenarvan.

– Cent cinquante degrés, répondit Paganel.

– Et ces deux degrés sept minutes valent ?…

– Soixante-quinze milles.

– Et Melbourne est ?…

– À deux cents milles au moins.

– Bon. Notre position étant ainsi déterminée, dit Glenarvan, que convient-il de faire ? »

La réponse fut unanime : aller à la côte sans tarder.

Lady Helena et Mary Grant s'engageaient à faire cinq milles par jour. Les courageuses femmes ne s'effrayaient pas de franchir à pied, s'il le fallait, la distance qui séparait Snowy-river de Twofold-Bay.

« Vous êtes la vaillante compagne du voyageur, ma chère Helena, dit lord Glenarvan. Mais sommes-nous certains de trouver à la baie les ressources dont nous aurons besoin en y arrivant ?

– Sans aucun doute, répondit Paganel. Eden est une municipalité qui a déjà bien des années d'existence. Son port doit avoir des relations fréquentes avec Melbourne. Je suppose même qu'à trente-cinq milles d'ici, à la paroisse de Delegete, sur la frontière victorienne, nous pourrons ravitailler l'expédition et trouver des moyens de transport.

– Et le *Duncan ?* demanda Ayrton, ne jugez-vous pas opportun, *mylord*, de le mander à la baie ?

– Qu'en pensez-vous, John ? demanda Glenarvan.

– Je ne crois pas que votre honneur doive se presser à ce sujet, répondit le jeune capitaine, après avoir réfléchi. Il sera toujours temps de donner vos ordres à Tom Austin et de l'appeler à la côte.

– C'est de toute évidence, ajouta Paganel.

– Remarquez, reprit John Mangles, que dans quatre ou cinq jours nous serons à Eden.

– Quatre ou cinq jours ! reprit Ayrton en hochant la tête, mettez-en quinze ou vingt, capitaine, si vous ne voulez pas plus tard regretter votre erreur !

– Quinze ou vingt jours pour faire soixante-quinze milles ! s'écria Glenarvan.

– Au moins, *mylord*. Vous allez traverser la portion la plus difficile de Victoria, un désert où tout manque, disent les squatters, des plaines de broussailles sans chemin frayé, dans lesquelles les stations n'ont pu s'établir. Il y faudra marcher la hache ou la torche à la main, et, croyez-moi, vous n'irez pas vite. »

Ayrton avait parlé d'un ton ferme. Paganel, sur qui se portèrent des regards interrogateurs, approuva d'un signe de tête les paroles du quartier-maître.

« J'admets ces difficultés, reprit alors John Mangles. Eh bien ! dans quinze jours, votre honneur expédiera ses ordres au *Duncan*.

– J'ajouterai, reprit alors Ayrton, que les principaux obstacles ne viendront pas des embarras de la route. Mais il

faudra traverser la Snowy, et très probablement attendre la baisse des eaux.

– Attendre ! s'écria le jeune capitaine. Ne peut-on trouver un gué ?

– Je ne le pense pas, répondit Ayrton. Ce matin, j'ai cherché un passage praticable, mais en vain. Il est rare de rencontrer une rivière aussi torrentueuse à cette époque, et c'est une fatalité contre laquelle je ne puis rien.

– Elle est donc large, cette Snowy ? demanda lady Glenarvan.

– Large et profonde, madame, répondit Ayrton, large d'un mille avec un courant impétueux. Un bon nageur ne la traverserait pas sans danger.

– Eh bien ! construisons un canot, s'écria Robert, qui ne doutait de rien. On abat un arbre, on le creuse, on s'y embarque ; et tout est dit.

– Qu'en pensez-vous, Ayrton ? demanda Glenarvan.

– Je pense, *mylord*, que, dans un mois, s'il n'arrive quelque secours, nous serons encore retenus sur les bords de la Snowy !

– Enfin, avez-vous un plan meilleur ? demanda John Mangles avec une certaine impatience.

– Oui, si le *Duncan* quitte Melbourne et rallie la côte est !

– Ah ! toujours le *Duncan* ! et en quoi sa présence à la baie nous facilitera-t-elle les moyens d'y arriver ? »

Ayrton réfléchit pendant quelques instants avant de répondre, et dit d'une façon assez évasive :

« Je ne veux point imposer mes opinions. Ce que j'en fais est dans l'intérêt de tous, et je suis disposé à partir dès que son honneur donnera le signal du départ. »

Puis, il croisa les bras.

« Ceci n'est pas répondre, Ayrton, reprit Glenarvan. Faites-nous connaître votre plan, et nous le discuterons. Que proposez-vous ? »

Ayrton, d'une voix calme et assurée, s'exprima en ces termes :

« Je propose de ne pas nous aventurer au delà de la Snowy dans l'état de dénûment où nous sommes. C'est ici même qu'il faut attendre des secours, et ces secours ne peuvent venir que du *Duncan*. Campons en cet endroit, où les vivres ne manquent pas, et que l'un de nous porte à Tom Austin l'ordre de rallier la baie Twofold. »

Un certain étonnement accueillit cette proposition inattendue, et contre laquelle John Mangles ne dissimula pas son antipathie.

« Pendant ce temps, reprit Ayrton, ou les eaux de la Snowy baisseront, ce qui permettra de trouver un gué praticable, ou il faudra recourir au canot, et nous aurons le temps de le construire. Voilà, *mylord*, le plan que je soumets à votre approbation.

– Bien, Ayrton, répondit Glenarvan. Votre idée mérite d'être prise en sérieuse considération. Son plus grand tort est de causer un retard, mais elle épargne de sérieuses fatigues et peut-être des dangers réels. Qu'en pensez-vous, mes amis ?

– Parlez, mon cher Mac Nabbs, dit alors lady Helena. Depuis le commencement de la discussion, vous vous contentez d'écouter, et vous êtes très avare de vos paroles.

– Puisque vous me demandez mon avis, répondit le major, je vous le donnerai très franchement. Ayrton me paraît avoir parlé en homme sage, prudent, et je me range à sa proposition. »

On ne s'attendait guère à cette réponse, car jusqu'alors Mac Nabbs avait toujours combattu les idées d'Ayrton à ce sujet. Aussi Ayrton, surpris, jeta un regard rapide sur le major. Cependant, Paganel, lady Helena, les matelots étaient très disposés à appuyer le projet du quartier-maître. Ils n'hésitèrent plus après les paroles de Mac Nabbs.

Glenarvan déclara donc le plan d'Ayrton adopté en principe.

« Et maintenant, John, ajouta-t-il, ne pensez-vous pas que la prudence commande d'agir ainsi, et de camper sur les bords de la rivière, en attendant les moyens de transport ?

– Oui, répondit John Mangles, si toutefois notre messager parvient à passer la Snowy, que nous ne pouvons passer nous-même ! »

On regarda le quartier-maître, qui sourit en homme sûr de lui.

« Le messager ne franchira pas la rivière, dit-il.

– Ah ! fit John Mangles.

– Il ira tout simplement rejoindre la route de Luknow, qui le mènera droit à Melbourne.

– Deux cent cinquante milles à faire à pied ! s'écria le jeune capitaine.

– À cheval, répliqua Ayrton. Il reste un cheval bien portant. Ce sera l'affaire de quatre jours. Ajoutez deux jours pour la traversée du *Duncan* à la baie, vingt-quatre heures pour revenir au campement, et, dans une semaine, le messager sera de retour avec les hommes de l'équipage. »

Le major approuvait d'un signe de tête les paroles d'Ayrton, ce qui ne laissait pas d'exciter l'étonnement de John Mangles. Mais la proposition du quartier-maître avait réuni tous les suffrages, et il ne s'agissait plus que d'exécuter ce plan véritablement bien conçu.

« Maintenant, mes amis, dit Glenarvan, il reste à choisir notre messager. Il aura une mission pénible et périlleuse, je ne veux pas le dissimuler. Qui se dévouera pour ses compagnons et ira porter nos instructions à Melbourne ? »

Wilson, Mulrady, John Mangles, Paganel, Robert lui-même, s'offrirent immédiatement. John insistait d'une façon toute particulière pour que cette mission lui fût confiée. Mais Ayrton, qui ne s'était pas encore prononcé prit la parole, et dit :

« S'il plaît à votre honneur, ce sera moi qui partirai *mylord*. J'ai l'habitude de ces contrées. Maintes fois, j'ai parcouru des régions plus difficiles. Je puis me tirer d'affaire là où un autre resterait. Je réclame donc dans l'intérêt commun ce droit de me

rendre à Melbourne. Un mot m'accréditera auprès de votre second, et dans six jours, je me fais fort d'amener le *Duncan* à la baie Twofold.

– Bien parlé, répondit Glenarvan. Vous êtes un homme intelligent et courageux, Ayrton, et vous réussirez. »

Le quartier-maître était évidemment plus apte que tout autre à remplir cette difficile mission. Chacun le comprit et se retira. John Mangles fit une dernière objection, disant que la présence d'Ayrton était nécessaire pour retrouver les traces du *Britannia* ou d'Harry Grant. Mais le major fit observer que l'expédition resterait campée sur les bords de la Snowy jusqu'au retour d'Ayrton, qu'il n'était pas question de reprendre sans lui ces importantes recherches, conséquemment que son absence ne préjudicierait en aucune façon aux intérêts du capitaine.

« Eh bien, partez, Ayrton, dit Glenarvan. Faites diligence, et revenez par Eden à notre campement de la Snowy. »

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du quartier-maître. Il détourna la tête, mais, si vite qu'il se fût détourné, John Mangles avait surpris cet éclair ; John, par instinct, non autrement, sentait s'accroître ses défiances contre Ayrton.

Le quartier-maître fit donc ses préparatifs de départ aidé des deux matelots, dont l'un s'occupa de son cheval, et l'autre de ses provisions. Pendant ce temps, Glenarvan écrivait la lettre destinée à Tom Austin.

Il ordonnait au second du *Duncan* de se rendre sans retard à la baie Twofold. Il lui recommandait le quartier-maître comme un homme en qui il pouvait avoir toute confiance. Tom Austin, arrivé à la côte, devait mettre un détachement des matelots du yacht sous les ordres d'Ayrton…

Glenarvan en était à ce passage de sa lettre, quand Mac Nabbs, qui le suivait des yeux, lui demanda d'un ton singulier comment il écrivait le nom d'Ayrton.

« Mais comme il se prononce, répondit Glenarvan.

– C'est une erreur, reprit tranquillement le major. Il se prononce Ayrton, mais il s'écrit Ben Joyce ! »

Chapitre XX

Aland ! Zealand !

La révélation de ce nom de Ben Joyce produisit l'effet d'un coup de foudre. Ayrton s'était brusquement redressé. Sa main tenait un revolver. Une détonation éclata. Glenarvan tomba frappé d'une balle. Des coups de fusil retentirent au dehors.

John Mangles et les matelots, d'abord surpris, voulurent se jeter sur Ben Joyce ; mais l'audacieux convict avait déjà disparu et rejoint sa bande disséminée sur la lisière du bois de gommiers.

La tente n'offrait pas un suffisant abri contre les balles. Il fallait battre en retraite. Glenarvan, légèrement atteint, s'était relevé.

« Au chariot ! Au chariot ! » cria John Mangles, et il entraîna lady Helena et Mary Grant, qui furent bientôt en sûreté derrière les épaisses ridelles.

Là, John, le major, Paganel, les matelots saisirent leurs carabines et se tinrent prêts à riposter aux convicts. Glenarvan et Robert avaient rejoint les voyageuses, tandis qu'Olbinett accourait à la défense commune.

Ces événements s'étaient accomplis avec la rapidité de l'éclair. John Mangles observait attentivement la lisière du bois. Les détonations s'étaient tues subitement à l'arrivée de Ben

Joyce. Un profond silence succédait à la bruyante fusillade. Quelques volutes de vapeur blanche se contournaient encore entre les branches des gommiers. Les hautes touffes de gastrolobium demeuraient immobiles. Tout indice d'attaque avait disparu.

Le major et John Mangles poussèrent une reconnaissance jusqu'aux grands arbres. La place était abandonnée. De nombreuses traces de pas s'y voyaient, et quelques amorces à demi consumées fumaient sur le sol. Le major, en homme prudent, les éteignit, car il suffisait d'une étincelle pour allumer un incendie redoutable dans cette forêt d'arbres secs.

« Les convicts ont disparu, dit John Mangles.

– Oui, répondit le major, et cette disparition m'inquiète. Je préférerais les voir face à face. Mieux vaut un tigre en plaine qu'un serpent sous les herbes. Battons ces buissons autour du chariot. »

Le major et John fouillèrent la campagne environnante. De la lisière du bois aux bords de la Snowy, ils ne rencontrèrent pas un seul convict. La bande de Ben Joyce semblait s'être envolée comme une troupe d'oiseaux malfaisants. Cette disparition était trop singulière pour laisser une sécurité parfaite. C'est pourquoi on résolut de se tenir sur le qui-vive. Le chariot, véritable forteresse embourbée, devint le centre du campement, et deux hommes, se relevant d'heure en heure, firent bonne garde.

Le premier soin de lady Helena et de Mary Grant avait été de panser la blessure de Glenarvan. Au moment où son mari tomba sous la balle de Ben Joyce, lady Helena, épouvantée, s'était précipitée vers lui. Puis, maîtrisant son angoisse, cette femme courageuse avait conduit Glenarvan au chariot. Là, l'épaule du blessé fut mise à nu, et le major reconnut que la

balle, déchirant les chairs, n'avait produit aucune lésion interne. Ni l'os ni les muscles ne lui parurent attaqués. La blessure saignait beaucoup, mais Glenarvan, remuant les doigts de l'avant-bras, rassura lui-même ses amis sur les résultats du coup. Son pansement fait, il ne voulut plus que l'on s'occupât de lui, et on en vint aux explications.

Les voyageurs, moins Mulrady et Wilson qui veillaient au dehors, s'étaient alors casés tant bien que mal dans le chariot. Le major fut invité à parler.

Avant de commencer son récit, il mit lady Helena au courant des choses qu'elle ignorait, c'est-à-dire l'évasion d'une bande de condamnés de Perth, leur apparition dans les contrées de la Victoria, leur complicité dans la catastrophe du chemin de fer. Il lui remit le numéro de l'*Australian and New Zealand gazette* acheté à Seymour, et il ajouta que la police avait mis à prix la tête de ce Ben Joyce, redoutable bandit, auquel dix-huit mois de crimes avaient fait une funeste célébrité.

Mais comment Mac Nabbs avait-il reconnu ce Ben Joyce dans le quartier-maître Ayrton ? Là était le mystère que tous voulaient éclaircir, et le major s'expliqua.

Depuis le jour de sa rencontre, Mac Nabbs, par instinct, se défiait d'Ayrton. Deux ou trois faits presque insignifiants, un coup d'œil échangé entre le quartier-maître et le forgeron à la Wimerra-river, l'hésitation d'Ayrton à traverser les villes et les bourgs, son insistance à mander le *Duncan* à la côte, la mort étrange des animaux confiés à ses soins, enfin un manque de franchise dans ses allures, tous ces détails peu à peu groupés avaient éveillé les soupçons du major.

Cependant, il n'aurait pu formuler une accusation directe, sans les événements qui s'étaient passés la nuit précédente.

Mac Nabbs, se glissant entre les hautes touffes d'arbrisseaux, arriva près des ombres suspectes qui venaient d'éveiller son attention à un demi-mille du campement. Les plantes phosphorescentes jetaient de pâles lueurs dans l'obscurité.

Trois hommes examinaient des traces sur le sol, des empreintes de pas fraîchement faites, et, parmi eux, Mac Nabbs reconnut le maréchal ferrant de Black-Point. « ce sont eux, disait l'un. – oui, répondait l'autre, voilà le trèfle des fers. – c'est comme cela depuis la Wimerra. – tous les chevaux sont morts. – le poison n'est pas loin. – en voilà de quoi démonter une cavalerie tout entière. Une plante utile que ce gastrolobium ! »

« Puis ils se turent, ajouta Mac Nabbs, et s'éloignèrent. Je n'en savais pas assez. Je les suivis. Bientôt la conversation recommença : « un habile homme, Ben Joyce, dit le forgeron, un fameux quartier-maître avec son invention de naufrage ! Si son projet réussit, c'est un coup de fortune ! Satané Ayrton ! – appelle-le Ben Joyce, car il a bien gagné son nom ! » en ce moment, ces coquins quittèrent le bois de gommiers. Je savais ce que je voulais savoir, et je revins au campement, avec la certitude que tous les convicts ne se moralisent pas en Australie, n'en déplaise à Paganel ! »

Le major se tut.

Ses compagnons, silencieux, réfléchissaient.

« Ainsi, dit Glenarvan dont la colère faisait pâlir la figure, Ayrton nous a entraînés jusqu'ici pour nous piller et nous assassiner !

– Oui, répondit le major.

– Et depuis la Wimerra, sa bande suit nos traces et nous épie, guettant une occasion favorable ?

– Oui.

– Mais ce misérable n'est donc pas un matelot du *Britannia* ? Il a donc volé son nom d'Ayrton, volé son engagement à bord ? »

Les regards se dirigèrent vers Mac Nabbs, qui avait dû se poser ces questions à lui-même.

« Voici, répondit-il de sa voix toujours calme, les certitudes que l'on peut dégager de cette obscure situation. À mon avis, cet homme s'appelle réellement Ayrton. Ben Joyce est son nom de guerre. Il est incontestable qu'il connaît Harry Grant et qu'il a été quartier-maître à bord du *Britannia*. Ces faits, prouvés déjà par les détails précis que nous a donnés Ayrton, sont de plus corroborés par les paroles des convicts que je vous ai rapportées. Ne nous égarons donc pas dans de vaines hypothèses, et tenons pour certain que Ben Joyce est Ayrton, comme Ayrton est Ben Joyce, c'est-à-dire un matelot du *Britannia* devenu chef d'une bande de convicts. »

Les explications de Mac Nabbs furent acceptées sans discussion.

« Maintenant, répondit Glenarvan, me direz-vous comment et pourquoi le quartier-maître d'Harry Grant se trouve en Australie ?

– Comment ? Je l'ignore, répondit Mac Nabbs, et la police déclare ne pas en savoir plus long que moi à ce sujet. Pourquoi ?

Il m’est impossible de le dire. Il y a là un mystère que l’avenir expliquera.

– La police ne connaît pas même cette identité d’Ayrton et de Ben Joyce, dit John Mangles.

– Vous avez raison, John, répondit le major, et une semblable particularité serait de nature à éclairer ses recherches.

– Ainsi, dit lady Helena, ce malheureux s’était introduit à la ferme de Paddy O’Moore dans une intention criminelle ?

– Ce n’est pas douteux, répondit Mac Nabbs. Il préparait quelque mauvais coup contre l’irlandais, quand une occasion meilleure s’est offerte à lui. Le hasard nous a mis en présence. Il a entendu le récit de Glenarvan, l’histoire du naufrage, et, en homme audacieux, il s’est promptement décidé à en tirer parti. L’expédition a été décidée. À la Wimerra, il a communiqué avec l’un des siens, le forgeron de Black-Point, et a laissé des traces reconnaissables de notre passage. Sa bande nous a suivis. Une plante vénéneuse lui a permis de tuer peu à peu nos bœufs et nos chevaux. Puis, le moment venu, il nous a embourbés dans les marais de la Snowy et livrés aux convicts qu’il commande. »

Tout était dit sur Ben Joyce. Son passé venait d’être reconstitué par le major, et le misérable apparaissait tel qu’il était, un audacieux et redoutable criminel. Ses intentions, clairement démontrées, exigeaient de la part de Glenarvan une vigilance extrême. Heureusement, il y avait moins à craindre du bandit démasqué que du traître.

Mais de cette situation nettement élucidée ressortait une conséquence grave. Personne n’y avait encore songé. Seule Mary Grant, laissant discuter tout ce passé, regardait l’avenir.

John Mangles, d'abord, la vit ainsi pâle et désespérée. Il comprit ce qui se passait dans son esprit.

« Miss Mary ! Miss Mary ! s'écria-t-il. Vous pleurez !

– Tu pleures, mon enfant ? dit lady Helena.

– Mon père ! Madame, mon père ! » répondit la jeune fille.

Elle ne put continuer. Mais une révélation subite se fit dans l'esprit de chacun. On comprit la douleur de miss Mary, pourquoi les larmes tombaient de ses yeux, pourquoi le nom de son père montait de son cœur à ses lèvres.

La découverte de la trahison d'Ayrton détruisait tout espoir. Le convict, pour entraîner Glenarvan, avait supposé un naufrage. Dans leur conversation surprise par Mac Nabbs, les convicts l'avaient clairement dit. Jamais le *Britannia* n'était venu se briser sur les écueils de Twofold-Bay ! Jamais Harry Grant n'avait mis le pied sur le continent australien !

Pour la seconde fois, l'interprétation erronée du document venait de jeter sur une fausse piste les chercheurs du *Britannia !*

Tous, devant cette situation, devant la douleur des deux enfants, gardèrent un morne silence. Qui donc eût encore trouvé quelques paroles d'espoir ? Robert pleurait dans les bras de sa sœur. Paganel murmurait d'une voix dépitée :

« Ah ! Malencontreux document ! Tu peux te vanter d'avoir mis le cerveau d'une douzaine de braves gens à une rude épreuve ! »

Et le digne géographe, véritablement furieux contre lui-même, se frappait le front à le démolir.

Cependant Glenarvan rejoignit Mulrady et Wilson, préposés à la garde extérieure. Un profond silence régnait sur cette plaine comprise entre la lisière du bois et la rivière. Les gros nuages immobiles s'écrasaient sur la voûte du ciel. Au milieu de cette atmosphère engourdie dans une torpeur profonde, le moindre bruit se fût transmis avec netteté, et rien ne se faisait entendre. Ben Joyce et sa bande devaient s'être repliés à une distance assez considérable, car des volées d'oiseaux qui s'ébattaient sur les basses branches des arbres, quelques *kanguroos* occupés à brouter paisiblement les jeunes pousses, un couple d'eurus dont la tête confiante passait entre les grandes touffes d'arbrisseaux, prouvaient que la présence de l'homme ne troublait pas ces paisibles solitudes.

« Depuis une heure, demandait Glenarvan à ses deux matelots, vous n'avez rien vu, rien entendu ?

– Rien, votre honneur, répondit Wilson. Les convicts doivent être à plusieurs milles d'ici.

– Il faut qu'ils n'aient pas été en force suffisante pour nous attaquer, ajouta Mulrady. Ce Ben Joyce aura voulu recruter quelques bandits de son espèce parmi les *bushrangers* qui errent au pied des Alpes.

– C'est probable, Mulrady, répondit Glenarvan. Ces coquins sont des lâches. Ils nous savent armés et bien armés. Peut-être attendent-ils la nuit pour commencer leur attaque. Il faudra redoubler de surveillance à la chute du jour. Ah ! Si nous pouvions quitter cette plaine marécageuse et poursuivre notre route vers la côte ! Mais les eaux grossies de la rivière nous

barrent le passage. Je payerais son pesant d'or un radeau qui nous transporterait sur l'autre rive !

– Pourquoi votre honneur, dit Wilson, ne nous donne-t-il pas l'ordre de construire ce radeau ? Le bois ne manque pas.

– Non, Wilson, répondit Glenarvan, cette Snowy n'est pas une rivière, c'est un infranchissable torrent. »

En ce moment, John Mangles, le major et Paganel rejoignirent Glenarvan. Ils venaient précisément d'examiner la Snowy. Les eaux accrues par les dernières pluies s'étaient encore élevées d'un pied au-dessus de l'étiage. Elles formaient un courant torrentueux, comparable aux rapides de l'Amérique. Impossible de s'aventurer sur ces nappes mugissantes et ces impétueuses avalasses, brisées en mille remous où se creusaient des gouffres.

John Mangles déclara le passage impraticable.

« Mais, ajouta-t-il, il ne faut pas rester ici sans rien tenter. Ce qu'on voulait faire avant la trahison d'Ayrton est encore plus nécessaire après.

– Que dis-tu, John ? demanda Glenarvan.

– Je dis que des secours sont urgents, et puisqu'on ne peut aller à Twofold-Bay, il faut aller à Melbourne. Un cheval nous reste. Que votre honneur me le donne, *mylord*, et j'irai à Melbourne.

– Mais c'est là une dangereuse tentative, John, dit Glenarvan. Sans parler des périls de ce voyage de deux cents milles à travers un pays inconnu, les sentiers et la route doivent être gardés par les complices de Ben Joyce.

– Je le sais, *mylord*, mais je sais aussi que la situation ne peut se prolonger. Ayrton ne demandait que huit jours d'absence pour ramener les hommes du *Duncan*. Moi, je veux en six jours être revenu sur les bords de la Snowy. Eh bien ! Qu'ordonne votre honneur ?

– Avant que Glenarvan se prononce, dit Paganel, je dois faire une observation. Qu'on aille à Melbourne, oui, mais que ces dangers soient réservés à John Mangles, non. C'est le capitaine du *Duncan*, et comme tel il ne peut s'exposer. J'irai à sa place.

– Bien parlé, répondit le major. Et pourquoi serait-ce vous, Paganel ?

– Ne sommes-nous pas là ? s'écrièrent Mulrady et Wilson.

– Et croyez-vous, reprit Mac Nabbs, que je m'effraye d'une traite de deux cents milles à cheval ?

– Mes amis, dit Glenarvan, si l'un de nous doit aller à Melbourne, que le sort le désigne. Paganel, écrivez nos noms…

– Pas le vôtre, du moins, *mylord*, dit John Mangles.

– Et pourquoi ? demanda Glenarvan.

– Vous séparer de lady Helena, vous, dont la blessure n'est pas même fermée !

– Glenarvan, dit Paganel, vous ne pouvez quitter l'expédition.

– Non, reprit le major. Votre place est ici, Edward, vous ne devez pas partir.

– Il y a des dangers à courir, répondit Glenarvan, et je n'en laisserai pas ma part à d'autres. Écrivez, Paganel. Que mon nom soit mêlé aux noms de mes camarades, et fasse le ciel qu'il soit le premier à sortir ! »

On s'inclina devant cette volonté. Le nom de Glenarvan fut joint aux autres noms. On procéda au tirage, et le sort se prononça pour Mulrady. Le brave matelot poussa un hurrah de satisfaction.

« *Mylord*, je suis prêt à partir », dit-il.

Glenarvan serra la main de Mulrady. Puis il retourna vers le chariot, laissant au major et à John Mangles la garde du campement.

Lady Helena fut aussitôt instruite du parti pris d'envoyer un messager à Melbourne et de la décision du sort. Elle trouva pour Mulrady, des paroles qui allèrent au cœur de ce vaillant marin. On le savait brave, intelligent, robuste, supérieur à toute fatigue, et, véritablement, le sort ne pouvait mieux choisir.

Le départ de Mulrady fut fixé à huit heures, après le court crépuscule du soir. Wilson se chargea de préparer le cheval. Il eut l'idée de changer le fer révélateur qu'il portait au pied gauche, et de le remplacer par le fer de l'un des chevaux morts dans la nuit. Les convicts ne pourraient pas reconnaître les traces de Mulrady, ni le suivre, n'étant pas montés.

Pendant que Wilson s'occupait de ces détails, Glenarvan prépara la lettre destinée à Tom Austin ; mais son bras blessé le gênait, et il chargea Paganel d'écrire pour lui. Le savant, absorbé

dans une idée fixe, semblait étranger à ce qui se passait autour de lui. Il faut le dire, Paganel, dans toute cette succession d'aventures fâcheuses, ne pensait qu'à son document faussement interprété. Il en retournait les mots pour leur arracher un nouveau sens, et demeurait plongé dans les abîmes de l'interprétation.

Aussi n'entendit-il pas la demande de Glenarvan, et celui-ci fut forcé de la renouveler.

« Ah ! Très bien, répondit Paganel, je suis prêt ! »

Et tout en parlant, Paganel préparait machinalement son carnet. Il en déchira une page blanche, puis, le crayon à la main, il se mit en devoir d'écrire.

Glenarvan commença à dicter les instructions suivantes :

« Ordre à Tom Austin de prendre la mer sans retard et de conduire le *Duncan*… »

Paganel achevait ce dernier mot, quand ses yeux se portèrent, par hasard, sur le numéro de l'*Australian and New Zealand*, qui gisait à terre. Le journal replié ne laissait voir que les deux dernières syllabes de son titre. Le crayon de Paganel s'arrêta, et Paganel parut oublier complètement Glenarvan, sa lettre, sa dictée.

« Eh bien ? Paganel, dit Glenarvan.

– Ah ! fit le géographe, en poussant un cri.

– Qu'avez-vous ? demanda le major.

– Rien ! Rien ! » répondit Paganel.

Puis, plus bas, il répétait : « *Aland ! Aland ! Aland !* »

Il s'était levé. Il avait saisi le journal. Il le secouait, cherchant à retenir des paroles prêtes à s'échapper de ses lèvres. Lady Helena, Mary, Robert, Glenarvan, le regardaient sans rien comprendre à cette inexplicable agitation.

Paganel ressemblait à un homme qu'une folie subite vient de frapper. Mais cet état de surexcitation nerveuse ne dura pas. Il se calma peu à peu ; la joie qui brillait dans ses regards s'éteignit ; il reprit sa place et dit d'un ton calme :

« Quand vous voudrez, *mylord*, je suis à vos ordres. »

Glenarvan reprit la dictée de sa lettre, qui fut définitivement libellée en ces termes :

« Ordre à Tom Austin de prendre la mer sans retard et de conduire le *Duncan* par trente-sept degrés » de latitude à la côte orientale de l'Australie… »

– De l'Australie ? dit Paganel. Ah ! oui ! de l'Australie ! »

Puis il acheva sa lettre et la présenta à la signature de Glenarvan. Celui-ci gêné par sa récente blessure, se tira tant bien que mal de cette formalité. La lettre fut close et cachetée. Paganel, d'une main que l'émotion faisait trembler encore, mit l'adresse suivante :

Tom Austin,

second à bord du yacht le *Duncan*,
Melbourne.

Puis, il quitta le chariot, gesticulant et répétant ces mots incompréhensibles : « *Aland ! Aland ! Zealand !* »

Chapitre XXI

Quatre jours d'angoisse

Le reste de la journée s'écoula sans autre incident.

On acheva de tout préparer pour le départ de Mulrady. Le brave matelot était heureux de donner à son honneur cette marque de dévouement.

Paganel avait repris son sang-froid et ses manières accoutumées. Son regard indiquait bien encore une vive préoccupation, mais il paraissait décidé à la tenir secrète. Il avait sans doute de fortes raisons pour en agir ainsi, car le major l'entendit répéter ces paroles, comme un homme qui lutte avec lui-même :

« Non ! Non ! Ils ne me croiraient pas ! Et, d'ailleurs, à quoi bon ? Il est trop tard ! »

Cette résolution prise, il s'occupa de donner à Mulrady les indications nécessaires pour atteindre Melbourne, et la carte sous les yeux, il lui traça son itinéraire. Tous les « tracks », c'est-à-dire les sentiers de la prairie, aboutissaient à la route de Lucknow. Cette route, après avoir descendu droit au sud jusqu'à la côte, prenait par un coude brusque la direction de Melbourne. Il fallait toujours la suivre et ne point tenter de couper court à travers un pays peu connu.

Ainsi rien de plus simple. Mulrady ne pouvait s'égarer.

Quant aux dangers, ils n'existaient plus à quelques milles au delà du campement, où Ben Joyce et sa troupe devaient s'être embusqués. Une fois passé, Mulrady se faisait fort de distancer rapidement les convicts et de mener à bien son importante mission.

À six heures, le repas fut pris en commun. Une pluie torrentielle tombait. La tente n'offrait plus un abri suffisant, et chacun avait cherché refuge dans le chariot. C'était, du reste, une retraite sûre. La glaise le tenait encastré au sol, et y adhérait comme un fort sur ses fondations. L'arsenal se composait de sept carabines et de sept revolvers, et permettait de soutenir un siège assez long, car ni les munitions ni les vivres ne manquaient. Or, avant six jours, le *Duncan* mouillerait dans la baie Twofold. Vingt-quatre heures après, son équipage atteindrait l'autre rive de la Snowy, et si le passage n'était pas encore praticable, les convicts, du moins, seraient forcés de se retirer devant des forces supérieures. Mais, avant tout, il fallait que Mulrady réussît dans sa périlleuse entreprise.

À huit heures, la nuit devint très sombre. C'était l'instant de partir. Le cheval destiné à Mulrady fut amené. Ses pieds, entourés de linges, par surcroît de précaution, ne faisaient aucun bruit sur le sol.

L'animal paraissait fatigué, et, cependant, de la sûreté et de la vigueur de ses jambes dépendait le salut de tous.

Le major conseilla à Mulrady de le ménager, du moment qu'il serait hors de l'atteinte des convicts.

Mieux valait un retard d'une demi-journée et arriver sûrement.

John Mangles remit à son matelot un revolver qu'il venait de charger avec le plus grand soin. Arme redoutable dans la main d'un homme qui ne tremble pas, car six coups de feu, éclatant en quelques secondes, balayaient aisément un chemin obstrué de malfaiteurs.

Mulrady se mit en selle.

« Voici la lettre que tu remettras à Tom Austin, lui dit Glenarvan. Qu'il ne perde pas une heure ! Qu'il parte pour la baie Twofold, et s'il ne nous y trouve pas, si nous n'avons pu franchir la Snowy, qu'il vienne à nous sans retard ! Maintenant, va, mon brave matelot, et que Dieu te conduise. »

Glenarvan, lady Helena, Mary Grant, tous serrèrent la main de Mulrady. Ce départ, par une nuit noire et pluvieuse, sur une route semée de dangers, à travers les immensités inconnues d'un désert, eût impressionné un cœur moins ferme que celui du matelot.

« Adieu, *mylord* », dit-il d'une voix calme, et il disparut bientôt par un sentier qui longeait la lisière du bois.

En ce moment, la rafale redoublait de violence. Les hautes branches des eucalyptus cliquetaient dans l'ombre avec une sonorité mate. On pouvait entendre la chute de cette ramure sèche sur le sol détrempé.

Plus d'un arbre géant, auquel manquait la sève, mais debout jusqu'alors, tomba pendant cette tempétueuse bourrasque. Le vent hurlait à travers les craquements du bois et mêlait ses gémissements sinistres au grondement de la Snowy. Les gros nuages, qu'il chassait dans l'est, traînaient jusqu'à terre comme des haillons de vapeur. Une lugubre obscurité accroissait encore l'horreur de la nuit.

Les voyageurs, après le départ de Mulrady, se blottirent dans le chariot. Lady Helena et Mary Grant, Glenarvan et Paganel occupaient le premier compartiment, qui avait été hermétiquement clos.

Dans le second, Olbinett, Wilson et Robert avaient trouvé un gîte suffisant. Le major et John Mangles veillaient au dehors.

Acte de prudence nécessaire, car une attaque des convicts était facile, possible par conséquent.

Les deux fidèles gardiens faisaient donc leur quart, et recevaient philosophiquement ces rafales que la nuit leur crachait au visage. Ils essayaient de percer du regard ces ténèbres propices aux embûches, car l'oreille ne pouvait rien percevoir au milieu des bruits de la tempête, hennissements du vent, cliquetis des branches, chutes des troncs d'arbres, et grondement des eaux déchaînées.

Cependant, quelques courtes accalmies suspendaient parfois la bourrasque. Le vent se taisait comme pour reprendre haleine. La Snowy gémissait seule à travers les roseaux immobiles et le rideau noir des gommiers. Le silence semblait plus profond dans ces apaisements momentanés. Le major et John Mangles écoutaient alors avec attention.

Ce fut pendant un de ces répits qu'un sifflement aigu parvint jusqu'à eux.

John Mangles alla rapidement au major.

« Vous avez entendu ? lui dit-il.

– Oui, fit Mac Nabbs. Est-ce un homme ou un animal ?

– Un homme », répondit John Mangles.

Puis tous deux écoutèrent. L'inexplicable sifflement se reproduisit soudain, et quelque chose comme une détonation lui répondit, mais presque insaisissable, car la tempête rugissait alors avec une nouvelle violence. Mac Nabbs et John Mangles ne pouvaient s'entendre. Ils vinrent se placer sous le vent du chariot.

En ce moment, les rideaux de cuir se soulevèrent, et Glenarvan rejoignit ses deux compagnons. Il avait entendu, comme eux, ce sifflement sinistre, et la détonation qui avait fait écho sous la bâche.

« Dans quelle direction ? demanda-t-il.

– Là, fit John, indiquant le sombre *track* dans la direction prise par Mulrady.

– À quelle distance ?

– Le vent portait, répondit John Mangles. Ce doit être à trois milles au moins.

– Allons ! dit Glenarvan en jetant sa carabine sur son épaule.

– N'allons pas ! répondit le major. C'est un piège pour nous éloigner du chariot.

– Et si Mulrady est tombé sous les coups de ces misérables ! reprit Glenarvan, qui saisit la main de Mac Nabbs.

– Nous le saurons demain, répondit froidement le major, fermement résolu à empêcher Glenarvan de commettre une inutile imprudence.

– Vous ne pouvez quitter le campement, *mylord*, dit John, j'irai seul.

– Pas davantage ! reprit Mac Nabbs avec énergie. Voulez-vous donc qu'on nous tue en détail, diminuer nos forces, nous mettre à la merci de ces malfaiteurs ? Si Mulrady a été leur victime, c'est un malheur qu'il ne faut pas doubler d'un second. Mulrady est parti, désigné par le sort. Si le sort m'eût choisi à sa place, je serais parti comme lui, mais je n'aurais demandé ni attendu aucun secours. »

En retenant Glenarvan et John Mangles, le major avait raison à tous les points de vue. Tenter d'arriver jusqu'au matelot, courir par cette nuit sombre au-devant des convicts embusqués dans quelque taillis, c'était insensé, et, d'ailleurs, inutile.

La petite troupe de Glenarvan ne comptait pas un tel nombre d'hommes qu'elle pût en sacrifier encore.

Cependant, Glenarvan semblait ne vouloir pas se rendre à ces raisons. Sa main tourmentait sa carabine. Il allait et venait autour du chariot. Il prêtait l'oreille au moindre bruit. Il essayait de percer du regard cette obscurité sinistre. La pensée de savoir un des siens frappé d'un coup mortel, abandonné sans secours, appelant en vain ceux pour lesquels il s'était dévoué, cette pensée le torturait. Mac Nabbs ne savait pas s'il parviendrait à le retenir, si Glenarvan, emporté par son cœur, n'irait pas se jeter sous les coups de Ben Joyce.

« Edward, lui dit-il, calmez-vous, écoutez un ami. Pensez à lady Helena, à Mary Grant, à tous ceux qui restent ! D'ailleurs, où voulez-vous aller ? Où retrouver Mulrady ? C'est à deux milles d'ici qu'il a été attaqué ! Sur quelle route ? Quel sentier prendre ?… »

En ce moment, et comme une réponse au major, un cri de détresse se fit entendre.

« Écoutez ! » dit Glenarvan.

Ce cri venait du côté même où la détonation avait éclaté, à moins d'un quart de mille. Glenarvan, repoussant Mac Nabbs, s'avançait déjà sur le sentier, quand, à trois cents pas du chariot, ces mots se firent entendre :

« À moi ! à moi ! »

C'était une voix plaintive et désespérée. John Mangles et le major s'élancèrent dans sa direction.

Quelques instants après, ils aperçurent le long du taillis une forme humaine qui se traînait et poussait de lugubres gémissements.

Mulrady était là, blessé, mourant, et quand ses compagnons le soulevèrent, ils sentirent leurs mains se mouiller de sang.

La pluie redoublait alors, et le vent se déchaînait dans la ramure des « dead trees. » Ce fut au milieu des coups de la rafale que Glenarvan, le major et John Mangles transportèrent le corps de Mulrady.

À leur arrivée, chacun se leva. Paganel, Robert, Wilson, Olbinett, quittèrent le chariot, et lady Helena céda son compartiment au pauvre Mulrady. Le major ôta la veste du matelot qui ruisselait de sang et de pluie. Il découvrit sa blessure. C'était un coup de poignard que le malheureux avait au flanc droit.

Mac Nabbs le pansa adroitement. L'arme avait-elle atteint des organes essentiels, il ne pouvait le dire. Un jet de sang écarlate et saccadé en sortait ; la pâleur, la défaillance du blessé, prouvaient qu'il avait été sérieusement atteint. Le major plaça sur l'orifice de la blessure, qu'il lava préalablement à l'eau fraîche, un épais tampon d'amadou, puis des gâteaux de charpie maintenus avec un bandage. Il parvint à suspendre l'hémorragie. Mulrady fut placé sur le côté correspondant à la blessure, la tête et la poitrine élevées, et lady Helena lui fit boire quelques gorgées d'eau.

Au bout d'un quart d'heure, le blessé immobile jusqu'alors, fit un mouvement. Ses yeux s'entr'ouvrirent. Ses lèvres murmurèrent des mots sans suite, et le major, approchant son oreille, l'entendit répéter :

« *Mylord*… La lettre… Ben Joyce… »

Le major répéta ces paroles et regarda ses compagnons. Que voulait dire Mulrady ? Ben Joyce avait attaqué le matelot, mais pourquoi ? N'était-ce pas seulement dans le but de l'arrêter, de l'empêcher d'arriver au *Duncan ?* cette lettre…

Glenarvan visita les poches de Mulrady. La lettre adressée à Tom Austin ne s'y trouvait plus !

La nuit se passa dans les inquiétudes et les angoisses. On craignait à chaque instant que le blessé ne vînt à mourir. Une fièvre ardente le dévorait.

Lady Helena, Mary Grant, deux sœurs de charité, ne le quittèrent pas. Jamais malade ne fut si bien soigné, et par des mains plus compatissantes.

Le jour parut. La pluie avait cessé. De gros nuages roulaient encore dans les profondeurs du ciel. Le sol était jonché des débris de branches. La glaise, détrempée par des torrents d'eau, avait encore cédé.

Les abords du chariot devenaient difficiles, mais il ne pouvait s'enliser plus profondément.

John Mangles, Paganel et Glenarvan allèrent dès le point du jour faire une reconnaissance autour du campement. Ils remontèrent le sentier encore taché de sang. Ils ne virent aucun vestige de Ben Joyce ni de sa bande.

Ils poussèrent jusqu'à l'endroit où l'attaque avait eu lieu. Là, deux cadavres gisaient à terre, frappés des balles de Mulrady. L'un était le cadavre du maréchal ferrant de Black-Point. Sa figure, décomposée par la mort, faisait horreur.

Glenarvan ne porta plus loin ses investigations. La prudence lui défendait de s'éloigner. Il revint donc au chariot, très absorbé par la gravité de la situation.

« On ne peut songer à envoyer un autre messager à Melbourne, dit-il.

– Cependant, il le faut, *mylord*, répondit John Mangles, et je tenterai de passer là où mon matelot n'a pu réussir.

– Non, John. Tu n’as même pas un cheval pour te porter pendant ces deux cents milles ! »

En effet, le cheval de Mulrady, le seul qui restât, n’avait pas reparu. était-il tombé sous les coups des meurtriers ? Courait-il égaré à travers ce désert ? Les convicts ne s’en étaient-ils pas emparés ?

« Quoi qu’il arrive, reprit Glenarvan, nous ne nous séparerons plus. Attendons huit jours, quinze jours, que les eaux de la Snowy reprennent leur niveau normal. Nous gagnerons alors la baie Twofold à petites journées et de là nous expédierons au *Duncan* par une voie plus sûre l’ordre de rallier la côte.

– C’est le seul parti à prendre, répondit Paganel.

– Donc, mes amis, reprit Glenarvan, plus de séparation. Un homme risque trop à s’aventurer seul dans ce désert infesté de bandits. Et maintenant, que Dieu sauve notre pauvre matelot, et nous protège nous-mêmes ! »

Glenarvan avait deux fois raison : d’abord d’interdire toute tentative isolée, ensuite d’attendre patiemment sur les bords de la Snowy un passage praticable. Trente-cinq milles à peine le séparaient de Delegete, la première ville-frontière de la Nouvelle Galles du sud, où il trouverait des moyens de transport pour gagner la baie Twofold.

De là, il télégraphierait à Melbourne les ordres relatifs au *Duncan*.

Ces mesures étaient sages, mais on les prenait tardivement. Si Glenarvan n’eût pas envoyé Mulrady sur la route de

Lucknow, que de malheurs auraient été évités, sans parler de l'assassinat du matelot !

En revenant au campement, il trouva ses compagnons moins affectés. Ils semblaient avoir repris espoir.

« Il va mieux ! Il va mieux ! s'écria Robert en courant au-devant de lord Glenarvan.

– Mulrady ?…

– Oui ! Edward, répondit lady Helena. Une réaction s'est opérée. Le major est plus rassuré. Notre matelot vivra.

– Où est Mac Nabbs ? demanda Glenarvan.

– Près de lui. Mulrady a voulu l'entretenir. Il ne faut pas les troubler. »

Effectivement, depuis une heure, le blessé était sorti de son assoupissement, et la fièvre avait diminué.

Mais le premier soin de Mulrady, en reprenant le souvenir et la parole fut de demander lord Glenarvan, ou, à son défaut, le major. Mac Nabbs, le voyant si faible, voulait lui interdire toute conversation ; mais Mulrady insista avec une telle énergie que le major dut se rendre.

Or, l'entretien durait déjà depuis quelques minutes, quand Glenarvan revint. Il n'y avait plus qu'à attendre le rapport de Mac Nabbs.

Bientôt, les rideaux du chariot s'agitèrent et le major parut. Il rejoignit ses amis au pied d'un gommier, où la tente avait été

dressée. Son visage, si froid d'ordinaire, accusait une grave préoccupation.

Lorsque ses regards s'arrêtèrent sur lady Helena, sur la jeune fille, ils exprimèrent une douloureuse tristesse.

Glenarvan l'interrogea, et voici en substance ce que le major venait d'apprendre.

En quittant le campement, Mulrady suivit un des sentiers indiqués par Paganel. Il se hâtait, autant du moins que le permettait l'obscurité de la nuit.

D'après son estime, il avait franchi une distance de deux milles environ, quand plusieurs hommes, – cinq, croit-il, – se jetèrent à la tête de son cheval. L'animal se cabra. Mulrady saisit son revolver et fit feu. Il lui parut que deux des assaillants tombaient. À la lueur de la détonation, il reconnut Ben Joyce. Mais ce fut tout. Il n'eut pas le temps de décharger entièrement son arme. Un coup violent lui fut porté au côté droit, et le renversa.

Cependant, il n'avait pas encore perdu connaissance.

Les meurtriers le croyaient mort. Il sentit qu'on le fouillait. Puis, ces paroles furent prononcées :

« J'ai la lettre, dit un des convicts. – donne, répondit Ben Joyce, et maintenant le *Duncan* est à nous ! »

À cet endroit du récit de Mac Nabbs, Glenarvan ne put retenir un cri.

Mac Nabbs continua :

« À présent, vous autres, reprit Ben Joyce, attrapez le cheval. Dans deux jours, je serai à bord du *Duncan* ; dans six, à la baie Twofold. C'est là le rendez-vous. La troupe du *mylord* sera encore embourbée dans les marais de la Snowy. Passez la rivière au pont de Kemple-Pier, gagnez la côte, et attendez-moi. Je trouverai bien le moyen de vous introduire à bord. Une fois l'équipage à la mer, avec un navire comme le *Duncan*, nous serons les maîtres de l'océan Indien. – Hurrah pour Ben Joyce ! » s'écrièrent les convicts.

« Le cheval de Mulrady fut amené, et Ben Joyce disparut au galop par la route de Lucknow, pendant que la bande gagnait au sud-est la Snowy-river. Mulrady, quoique grièvement blessé, eut la force de se traîner jusqu'à trois cents pas du campement où nous l'avons recueilli presque mort.

« Voilà, dit Mac Nabbs, l'histoire de Mulrady. Vous comprenez maintenant pourquoi le courageux matelot tenait tant à parler. »

Cette révélation terrifia Glenarvan et les siens.

« Pirates ! Pirates ! s'écria Glenarvan. Mon équipage massacré ! Mon *Duncan* aux mains de ces bandits !

– Oui ! Car Ben Joyce surprendra le navire, répondit le major, et alors…

– Eh bien ! Il faut que nous arrivions à la côte avant ces misérables ! dit Paganel.

– Mais comment franchir la Snowy ? dit Wilson.

– Comme eux, répondit Glenarvan. Ils vont passer au pont de Kemple-Pier, nous y passerons aussi.

– Mais Mulrady, que deviendra-t-il ? demanda lady Helena.

– On le portera ! on se relayera ! Puis-je livrer mon équipage sans défense à la troupe de Ben Joyce ? »

L'idée de passer la Snowy au pont de Kemple-Pier était praticable, mais hasardeuse. Les convicts pouvaient s'établir sur ce point et le défendre. Ils seraient au moins trente contre sept ! Mais il est des moments où l'on ne se compte pas, où il faut marcher quand même.

« *Mylord*, dit alors John Mangles, avant de risquer notre dernière chance, avant de s'aventurer vers ce pont, il est prudent d'aller le reconnaître. Je m'en charge.

– Je vous accompagnerai, John », répondit Paganel.

Cette proposition acceptée, John Mangles et Paganel se préparèrent à partir à l'instant. Ils devaient descendre la Snowy, suivre ses bords jusqu'à l'endroit où ils rencontreraient ce point signalé par Ben Joyce, et se dérober surtout à la vue des convicts qui devaient battre les rives.

Donc, munis de vivres et bien armés, les deux courageux compagnons partirent, et disparurent bientôt en se faufilant au milieu des grands roseaux de la rivière.

Pendant toute la journée, on les attendit. Le soir venu, ils n'étaient pas encore revenus. Les craintes furent très vives.

Enfin, vers onze heures, Wilson signala leur retour.

Paganel et John Mangles étaient harassés par les fatigues d'une marche de dix milles.

« Ce pont ! Ce pont existe-t-il ? demanda Glenarvan, qui s'élança au-devant d'eux.

– Oui ! Un pont de lianes, dit John Mangles. Les convicts l'ont passé, en effet. Mais…

– Mais… fit Glenarvan qui pressentait un nouveau malheur.

– Ils l'ont brûlé après leur passage ! » répondit Paganel.

Chapitre XXII

Eden

Ce n'était pas le moment de se désespérer, mais d'agir.

Le pont de Kemple-Pier détruit, il fallait passer la Snowy, coûte que coûte, et devancer la troupe de Ben Joyce sur les rivages de Twofold-Bay. Aussi ne perdit-on pas de temps en vaines paroles, et le lendemain, le 16 janvier, John Mangles et Glenarvan vinrent observer la rivière, afin d'organiser le passage.

Les eaux tumultueuses et grossies par les pluies ne baissaient pas. Elles tourbillonnaient avec une indescriptible fureur. C'était se vouer à la mort que de les affronter. Glenarvan, les bras croisés, la tête basse, demeurait immobile.

« Voulez-vous que j'essaye de gagner l'autre rive à la nage ? dit John Mangles.

– Non ! John, répondit Glenarvan, retenant de la main le hardi jeune homme, attendons ! »

Et tous deux retournèrent au campement. La journée se passa dans les plus vives angoisses. Dix fois, Glenarvan revint à la Snowy. Il cherchait à combiner quelque hardi moyen pour la traverser. Mais en vain.

Un torrent de laves eût coulé entre ses rives qu'elle n'eût pas été plus infranchissable.

Pendant ces longues heures perdues, lady Helena, conseillée par le major, entourait Mulrady des soins les plus intelligents. Le matelot se sentait revenir à la vie. Mac Nabbs osait affirmer qu'aucun organe essentiel n'avait été lésé. La perte de son sang suffisait à expliquer la faiblesse du malade. Aussi, sa blessure fermée, l'hémorragie suspendue, il n'attendait plus que du temps et du repos sa complète guérison. Lady Helena avait exigé qu'il occupât le premier compartiment du chariot.

Mulrady se sentait tout honteux. Son plus grand souci, c'était de penser que son état pouvait retarder Glenarvan, et il fallut lui promettre qu'on le laisserait au campement, sous la garde de Wilson, si le passage de la Snowy devenait possible.

Malheureusement, ce passage ne fut praticable ni ce jour-là, ni le lendemain, 17 janvier. Se voir ainsi arrêté désespérait Glenarvan. Lady Helena et le major essayaient en vain de le calmer, de l'exhorter à la patience. Patienter, quand, en ce moment peut-être, Ben Joyce arrivait à bord du yacht !

Quand le *Duncan*, larguant ses amarres, forçait de vapeur pour atteindre cette côte funeste, et lorsque chaque heure l'en rapprochait !

John Mangles ressentait dans son cœur toutes les angoisses de Glenarvan. Aussi, voulant vaincre à tout prix l'obstacle, il construisit un canot à la manière australienne, avec de larges morceaux d'écorce de gommiers. Ces plaques, fort légères, étaient retenues par des barreaux de bois et formaient une embarcation bien fragile.

Le capitaine et le matelot essayèrent ce frêle canot pendant la journée du 18. Tout ce que pouvaient l'habileté, la force, l'adresse, le courage, ils le firent. Mais, à peine dans le courant, ils chavirèrent et faillirent payer de leur vie cette téméraire expérience. L'embarcation, entraînée dans les remous, disparut. John Mangles et Wilson n'avaient même pas gagné dix brasses sur cette rivière, grossie par les pluies et la fonte de neiges, et qui mesurait alors un mille de largeur.

Les journées du 19 et du 20 janvier se perdirent dans cette situation. Le major et Glenarvan remontèrent la Snowy pendant cinq milles sans trouver un passage guéable. Partout même impétuosité des eaux, même rapidité torrentueuse. Tout le versant méridional des Alpes australiennes versait dans cet unique lit ses masses liquides.

Il fallut renoncer à l'espoir de sauver le *Duncan*.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis le départ de Ben Joyce. Le yacht devait être en ce moment à la côte et aux mains des convicts !

Cependant, il était impossible que cet état de choses se prolongeât. Les crues temporaires s'épuisent vite, et en raison même de leur violence. En effet, Paganel, dans la matinée du 21, constata que l'élévation des eaux, au-dessus de l'étiage, commençait à diminuer. Il rapporta à Glenarvan le résultat de ses observations.

« Eh ! Qu'importe, maintenant ? répondit Glenarvan, il est trop tard !

– Ce n'est pas une raison pour prolonger notre séjour au campement, répliqua le major.

– En effet, répondit John Mangles. Demain, peut-être, le passage sera praticable.

– Et cela sauvera-t-il mon malheureux équipage ? s'écria Glenarvan.

– Que votre honneur m'écoute, reprit John Mangles. Je connais Tom Austin. Il a dû exécuter vos ordres et partir dès que son départ a été possible. Mais qui nous dit que le *Duncan* fût prêt, que ses avaries fussent réparées à l'arrivée de Ben Joyce à Melbourne ? Et si le yacht n'a pu prendre la mer, s'il a subi un jour, deux jours de retard !

– Tu as raison, John ! répondit Glenarvan. Il faut gagner la baie Twofold. Nous ne sommes qu'à trente-cinq milles de Delegete !

– Oui, dit Paganel, et dans cette ville nous trouverons de rapides moyens de transport. Qui sait si nous n'arriverons pas à temps pour prévenir un malheur ?

– Partons ! » s'écria Glenarvan.

Aussitôt, John Mangles et Wilson s'occupèrent de construire une embarcation de grande dimension.

L'expérience avait prouvé que des morceaux d'écorce ne pourraient résister à la violence du torrent. John abattit des troncs de gommiers dont il fit un radeau grossier, mais solide. Ce travail fut long, et la journée s'écoula sans que l'appareil fût terminé. Il ne fut achevé que le lendemain.

Alors, les eaux de la Snowy avaient sensiblement baissé. Le torrent redevenait rivière, à courant rapide, il est vrai.

Cependant, en biaisant, en le maîtrisant dans une certaine limite, John espérait atteindre la rive opposée.

À midi et demi, on embarqua ce que chacun pouvait emporter de vivres pour un trajet de deux jours. Le reste fut abandonné avec le chariot et la tente.

Mulrady allait assez bien pour être transporté ; sa convalescence marchait rapidement.

À une heure, chacun prit place sur le radeau, que son amarre retenait à la rive. John Mangles avait installé sur le tribord et confié à Wilson une sorte d'aviron pour soutenir l'appareil contre le courant et diminuer sa dérive. Quant à lui, debout à l'arrière, il comptait se diriger au moyen d'une grossière godille. Lady Helena et Mary Grant occupaient le centre du radeau, près de Mulrady ; Glenarvan, le major, Paganel et Robert les entouraient, prêts à leur porter secours.

« Sommes-nous parés, Wilson ? demanda John Mangles à son matelot.

– Oui, capitaine, répondit Wilson, en saisissant son aviron d'une main robuste.

– Attention, et soutiens-nous contre le courant. »

John Mangles démarra le radeau, et d'une poussée il le lança à travers les eaux de la Snowy. Tout alla bien pendant une quinzaine de toises. Wilson résistait à la dérive. Mais bientôt l'appareil fut pris dans des remous, et tourna sur lui-même sans que ni l'aviron ni la godille ne pussent le maintenir en droite ligne. Malgré leurs efforts, Wilson et John Mangles se trouvèrent bientôt placés dans une position inverse, qui rendit impossible l'action des rames.

Il fallut se résigner. Aucun moyen n'existait d'enrayer ce mouvement giratoire du radeau. Il tournait avec une vertigineuse rapidité, et il dérivait. John Mangles, debout, la figure pâle, les dents serrées, regardait l'eau qui tourbillonnait.

Cependant, le radeau s'engagea au milieu de la Snowy. Il se trouvait alors à un demi-mille en aval de son point de départ. Là, le courant avait une force extrême, et, comme il rompait les remous, il rendit à l'appareil un peu de stabilité.

John et Wilson reprirent leurs avirons et parvinrent à se pousser dans une direction oblique.

Leur manœuvre eut pour résultat de les rapprocher de la rive gauche. Ils n'en étaient plus qu'à cinquante toises, quand l'aviron de Wilson cassa net. Le radeau, non soutenu, fut entraîné. John voulut résister, au risque de rompre sa godille.

Wilson, les mains ensanglantées, joignit ses efforts aux siens.

Enfin, ils réussirent, et le radeau, après une traversée qui dura plus d'une demi-heure, vint heurter le talus à pic de la rive. Le choc fut violent ; les troncs se disjoignirent, les cordes cassèrent, l'eau pénétra en bouillonnant. Les voyageurs n'eurent que le temps de s'accrocher aux buissons qui surplombaient. Ils tirèrent à eux Mulrady et les deux femmes à demi trempées. Bref, tout le monde fut sauvé, mais la plus grande partie des provisions embarquées et les armes, excepté la carabine du major, s'en allèrent à la dérive avec les débris du radeau.

La rivière était franchie. La petite troupe se trouvait à peu près sans ressources, à trente-cinq milles de Delegete, au milieu de ces déserts inconnus de la frontière victorienne. Là ne se

rencontrent ni colon ni squatter, car la région est inhabitée, si ce n'est par des *bushrangers* féroces et pillards.

On résolut de partir sans délai. Mulrady vit bien qu'il serait un sujet d'embarras ; il demanda à rester, et même à rester seul, pour attendre des secours de Delegete.

Glenarvan refusa. Il ne pouvait atteindre Delegete avant trois jours, la côte avant cinq, c'est-à-dire le 26 janvier. Or, depuis le 16, le *Duncan* avait quitté Melbourne. Que lui faisaient maintenant quelques heures de retard ?

« Non, mon ami, dit-il, je ne veux abandonner personne. Faisons une civière, et nous te porterons tour à tour. »

La civière fut installée au moyen de branches d'eucalyptus couvertes de ramures, et, bon gré, mal gré, Mulrady dut y prendre place. Glenarvan voulut être le premier à porter son matelot. Il prit la civière d'un bout, Wilson de l'autre, et l'on se mit en marche.

Quel triste spectacle, et qu'il finissait mal, ce voyage si bien commencé ! on n'allait plus à la recherche d'Harry Grant. Ce continent, où il n'était pas, où il ne fut jamais, menaçait d'être fatal à ceux qui cherchaient ses traces. Et quand ses hardis compatriotes atteindraient la côte australienne, ils n'y trouveraient pas même le *Duncan* pour les rapatrier !

Ce fut silencieusement et péniblement que se passa cette première journée. De dix minutes en dix minutes, on se relayait au portage de la civière.

Tous les compagnons du matelot s'imposaient sans se plaindre cette fatigue, accrue encore par une forte chaleur.

Le soir, après cinq milles seulement, on campa sous un bouquet de gommiers. Le reste des provisions, échappé au naufrage, fournit le repas du soir. Mais il ne fallait plus compter que sur la carabine du major.

La nuit fut mauvaise. La pluie s'en mêla. Le jour sembla long à reparaître. On se remit en marche. Le major ne trouva pas l'occasion de tirer un seul coup de fusil. Cette funeste région, c'était plus que le désert, puisque les animaux mêmes ne la fréquentaient pas.

Heureusement, Robert découvrit un nid d'outardes, et, dans ce nid, une douzaine de gros œufs qu'Olbinett fit cuire sous la cendre chaude. Cela fit, avec quelques plants de pourpier qui croissaient au fond d'un ravin, tout le déjeuner du 23.

La route devint alors extrêmement difficile. Les plaines sablonneuses étaient hérissées de « spinifex », une herbe épineuse qui porte à Melbourne le nom de « porc-épic «. Elle mettait les vêtements en lambeaux et les jambes en sang. Les courageuses femmes ne se plaignaient pas, cependant ; elles allaient vaillamment, donnant l'exemple, encourageant l'un et l'autre d'un mot ou d'un regard.

On s'arrêta, le soir, au pied du mont Bulla-Bulla, sur les bords du creek de Jungalla. Le souper eût été maigre, si Mac Nabbs n'eût enfin tué un gros rat, le « mus conditor », qui jouit d'une excellente réputation au point de vue alimentaire. Olbinett le fit rôtir, et il eût paru au-dessus de sa renommée, si sa taille avait égalé celle d'un mouton.

Il fallut s'en contenter, cependant. On le rongea jusqu'aux os.

Le 23, les voyageurs fatigués, mais toujours énergiques, se remirent en route. Après avoir contourné la base de la montagne, ils traversèrent de longues prairies dont l'herbe semblait faite de fanons de baleine.

C'était un enchevêtrement de dards, un fouillis de baïonnettes aiguës, où le chemin dut être frayé tantôt par la hache, tantôt par le feu.

Ce matin-là, il ne fut pas question de déjeuner. Rien d'aride comme cette région semée de débris de quartz.

Non seulement la faim, mais aussi la soif se fit cruellement sentir. Une atmosphère brûlante en redoublait les cruelles atteintes. Glenarvan et les siens ne faisaient pas un demi-mille par heure. Si cette privation d'eau et d'aliments se prolongeait jusqu'au soir, ils tomberaient sur cette route pour ne plus se relever.

Mais quand tout manque à l'homme, lorsqu'il se voit sans ressources, à l'instant où il pense que l'heure est venue de succomber à la peine, alors se manifeste l'intervention de la providence.

L'eau, elle l'offrit dans des « céphalotes », espèces de godets remplis d'un bienfaisant liquide, qui pendaient aux branches d'arbustes coralliformes. Tous s'y désaltérèrent et sentirent la vie se ranimer en eux.

La nourriture, ce fut celle qui soutient les indigènes, quand le gibier, les insectes, les serpents viennent à manquer. Paganel découvrit, dans le lit desséché d'un creek, une plante dont les excellentes propriétés lui avaient été souvent décrites par un de ses collègues de la société de géographie.

C’était le « *nardou* », un cryptogame de la famille des marsiléacées, celui-là même qui prolongea la vie de Burke et de King dans les déserts de l’intérieur.

Sous ses feuilles, semblables à celles du trèfle, poussaient des sporules desséchées. Ces sporules, grosses comme une lentille, furent écrasées entre deux pierres, et donnèrent une sorte de farine. On en fit un pain grossier, qui calma les tortures de la faim. Cette plante se trouvait abondamment à cette place. Olbinett put donc en ramasser une grande quantité, et la nourriture fut assurée pour plusieurs jours.

Le lendemain, 24, Mulrady fit une partie de la route à pied. Sa blessure était entièrement cicatrisée. La ville de Delegete n’était plus qu’à dix milles, et le soir, on campa par 149° de longitude sur la frontière même de la Nouvelle Galles du sud.

Une pluie fine et pénétrante tombait depuis quelques heures. Tout abri eût manqué, si, par hasard, John Mangles n’eût découvert une hutte de scieurs, abandonnée et délabrée. Il fallut se contenter de cette misérable cahute de branchages et de chaumes.

Wilson voulut allumer du feu afin de préparer le pain de *nardou*, et il alla ramasser du bois mort qui jonchait le sol. Mais quand il s’agit d’enflammer ce bois, il ne put y parvenir. La grande quantité de matière alumineuse qu’il renfermait empêchait toute combustion. C’était le bois incombustible que Paganel avait cité dans son étrange nomenclature des produits australiens.

Il fallut donc se passer de feu, de pain par conséquent, et dormir dans les vêtements humides, tandis que les oiseaux rieurs, cachés dans les hautes branches, semblaient bafouer ces infortunés voyageurs.

Cependant, Glenarvan touchait au terme de ses souffrances. Il était temps. Les deux jeunes femmes faisaient d'héroïques efforts, mais leurs forces s'en allaient d'heure en heure. Elles se traînaient, elles ne marchaient plus.

Le lendemain, on partit dès l'aube. À onze heures, apparut Delegete, dans le comté de Wellesley, à cinquante milles de la baie Twofold.

Là, des moyens de transport furent rapidement organisés. En se sentant si près de la côte, l'espoir revint au cœur de Glenarvan. Peut-être, s'il y avait eu le moindre retard, devancerait-il l'arrivée du *Duncan !* en vingt-quatre heures, il serait parvenu à la baie !

À midi, après un repas réconfortant, tous les voyageurs, installés dans un *mail-coach*, quittèrent Delegete au galop de cinq chevaux vigoureux.

Les postillons, stimulés par la promesse d'une bonne-main princière, enlevaient la rapide voiture sur une route bien entretenue. Ils ne perdaient pas deux minutes aux relais, qui se succédaient de dix milles en dix milles. Il semblait que Glenarvan leur eût communiqué l'ardeur qui le dévorait.

Toute la journée, on courut ainsi à raison de six milles à l'heure, toute la nuit aussi.

Le lendemain, au soleil levant, un sourd murmure annonça l'approche de l'océan Indien. Il fallut contourner la baie pour atteindre le rivage au trente-septième parallèle, précisément à ce point où Tom Austin devait attendre l'arrivée des voyageurs.

Quand la mer apparut, tous les regards se portèrent au large, interrogeant l'espace. Le *Duncan*, par un miracle de la providence, était-il là, courant bord sur bord, comme un mois auparavant, par le travers du cap Corrientes, sur les côtes argentines ?

On ne vit rien. Le ciel et l'eau se confondaient dans un même horizon. Pas une voile n'animait la vaste étendue de l'océan.

Un espoir restait encore. Peut-être Tom Austin avait-il cru devoir jeter l'ancre dans la baie Twofold, car la mer était mauvaise, et un navire ne pouvait se tenir en sûreté sur de pareils atterrages.

« À Eden ! » dit Glenarvan.

Aussitôt, le *mail-coach* reprit à droite la route circulaire qui prolongeait les rivages de la baie, et se dirigea vers la petite ville d'Eden, distante de cinq milles.

Les postillons s'arrêtèrent non loin du feu fixe qui signale l'entrée du port. Quelques navires étaient mouillés dans la rade, mais aucun ne déployait à sa corne le pavillon de Malcolm.

Glenarvan, John Mangles, Paganel, descendirent de voiture, coururent à la douane, interrogèrent les employés et consultèrent les arrivages des derniers jours. Aucun navire n'avait rallié la baie depuis une semaine.

« Ne serait-il pas parti ! s'écria Glenarvan, qui, par un revirement facile au cœur de l'homme, ne voulait plus désespérer. Peut-être sommes-nous arrivés avant lui ! »

John Mangles secoua la tête. Il connaissait Tom Austin. Son second n'aurait jamais retardé de dix jours l'exécution d'un ordre.

« Je veux savoir à quoi m'en tenir, dit Glenarvan. Mieux vaut la certitude que le doute ! »

Un quart d'heure après, un télégramme était lancé au syndic des *shipbrokers* de Melbourne. Puis, les voyageurs se firent conduire à l'hôtel *Victoria*.

À deux heures, une dépêche télégraphique fut remise à lord Glenarvan. Elle était libellée en ces termes :

« Lord Glenarvan, Eden,

« Twofold-Bay.

« *Duncan* parti depuis 18 courant pour destination inconnue.

« J Andrew S B »

La dépêche tomba des mains de Glenarvan.

Plus de doute ! L'honnête yacht écossais, aux mains de Ben Joyce, était devenu un navire de pirates !

Ainsi finissait cette traversée de l'Australie, commencée sous de si favorables auspices. Les traces du capitaine Grant et des naufragés semblaient être irrévocablement perdues ; cet insuccès coûtait la vie de tout un équipage ; lord Glenarvan succombait à la lutte, et ce courageux chercheur, que les éléments conjurés n'avaient pu arrêter dans les pampas, la

perversité des hommes venait de le vaincre sur le continent australien.

TROISIÈME PARTIE

Chapitre I

Le macquarie

Si jamais les chercheurs du capitaine Grant devaient désespérer de le revoir, n'était-ce pas en ce moment où tout leur manquait à la fois ?

Sur quel point du monde tenter une nouvelle expédition ? Comment explorer de nouveaux pays ?

Le *Duncan* n'existait plus, et un rapatriement immédiat n'était pas même possible. Ainsi donc l'entreprise de ces généreux écossais avait échoué.

L'insuccès ! Triste mot qui n'a pas d'écho dans une âme vaillante, et, cependant, sous les coups de la fatalité, il fallait bien que Glenarvan reconnût son impuissance à poursuivre cette œuvre de dévouement.

Mary Grant, dans cette situation, eut le courage de ne plus prononcer le nom de son père. Elle contint ses angoisses en songeant au malheureux équipage qui venait de périr. La fille s'effaça devant l'amie, et ce fut elle qui consola Lady Glenarvan, après en avoir reçu tant de consolations !

La première, elle parla du retour en écosse. À la voir si courageuse, si résignée, John Mangles l'admira.

Il voulut faire entendre un dernier mot en faveur du capitaine, mais Mary l'arrêta d'un regard, et, plus tard, elle lui dit :

« Non, monsieur John, songeons à ceux qui se sont dévoués. Il faut que lord Glenarvan retourne en Europe !

– Vous avez raison, miss Mary, répondit John Mangles, il le faut. Il faut aussi que les autorités anglaises soient informées du sort du *Duncan*. Mais ne renoncez pas à tout espoir. Les recherches que nous avons commencées, plutôt que de les abandonner, je les reprendrais seul ! Je retrouverai le capitaine Grant, ou je succomberai à la tâche ! »

C'était un engagement sérieux que prenait John Mangles. Mary l'accepta, et elle tendit sa main vers la main du jeune capitaine, comme pour ratifier ce traité. De la part de John Mangles, c'était un dévouement de toute sa vie ; de la part de Mary, une inaltérable reconnaissance.

Pendant cette journée, le départ fut décidé définitivement. On résolut de gagner Melbourne sans retard. Le lendemain, John alla s'enquérir des navires en partance. Il comptait trouver des communications fréquentes entre Eden et la capitale de Victoria.

Son attente fut déçue. Les navires étaient rares.

Trois ou quatre bâtiments, ancrés dans la baie de Twofold, composaient toute la flotte marchande de l'endroit. Aucun en destination de Melbourne ni de Sydney, ni de Pointe-De-Galles. Or, en ces trois ports de l'Australie seulement, Glenarvan eût trouvé des navires en charge pour l'Angleterre. En effet, la *Peninsular oriental steam navigation company* a une ligne régulière de paquebots entre ces points et la métropole.

Dans cette conjoncture, que faire ? Attendre un navire ? on pouvait s'attarder longtemps, car la baie de Twofold est peu fréquentée. Combien de bâtiments passent au large et ne viennent jamais atterrir !

Après réflexions et discussions, Glenarvan allait se décider à gagner Sydney par les routes de la côte, lorsque Paganel fit une proposition à laquelle personne ne s'attendait.

Le géographe avait été rendre de son côté une visite à la baie Twofold. Il savait que les moyens de transport manquaient pour Sydney et Melbourne.

Mais de ces trois navires mouillés en rade, l'un se préparait à partir pour Auckland, la capitale d'Ikana-Maoui, l'île nord de la Nouvelle-Zélande.

Or, Paganel proposa de fréter le bâtiment en question, et de gagner Auckland, d'où il serait facile de retourner en Europe par les bateaux de la compagnie péninsulaire.

Cette proposition fut prise en considération sérieuse. Paganel, d'ailleurs, ne se lança point dans ces séries d'arguments dont il était habituellement si prodigue. Il se borna à énoncer le fait, et il ajouta que la traversée ne durerait pas plus de cinq ou six jours. La distance qui sépare l'Australie de la Nouvelle-Zélande n'est, en effet, que d'un millier de milles.

Par une coïncidence singulière, Auckland se trouvait situé précisément sur cette ligne du trente-septième parallèle que les chercheurs suivaient obstinément depuis la côte de l'Araucanie. Certes, le géographe, sans être taxé de partialité, aurait pu tirer de ce fait un argument favorable à sa proposition. C'était, en

effet, une occasion toute naturelle de visiter les accores de la Nouvelle-Zélande.

Cependant, Paganel ne fit pas valoir cet avantage.

Après deux déconvenues successives, il ne voulait pas sans doute hasarder une troisième interprétation du document. D'ailleurs, qu'en eût-il tiré ? Il y était dit d'une façon péremptoire qu'un « continent » avait servi de refuge au capitaine Grant, non pas une île. Or, ce n'était qu'une île, cette Nouvelle-Zélande. Ceci paraissait décisif. Quoi qu'il en soit, pour cette raison ou pour toute autre, Paganel ne rattacha aucune idée d'exploration nouvelle à cette proposition de gagner Auckland. Il fit seulement observer que des communications régulières existaient entre ce point et la Grande-Bretagne, et qu'il serait facile d'en profiter.

John Mangles appuya la proposition de Paganel. Il en conseilla l'adoption, puisqu'on ne pouvait attendre l'arrivée problématique d'un navire à la baie Twofold. Mais, avant de passer outre, il jugea convenable de visiter le bâtiment signalé par le géographe. Glenarvan, le major, Paganel, Robert et lui prirent une embarcation, et, en quelques coups d'avirons, ils accostèrent le navire mouillé à deux encablures du quai.

C'était un brick de deux cent cinquante tonneaux, nommé le *Macquarie*. Il faisait le cabotage entre les différents ports de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Le capitaine, ou, pour mieux dire, le « master », reçut assez grossièrement ses visiteurs. Ils virent bien qu'ils avaient affaire à un homme sans éducation, que ses manières ne distinguaient pas essentiellement des cinq matelots de son bord. Une grosse figure rouge, des mains épaisses, un nez écrasé, un œil crevé, des lèvres encrassées par la pipe, avec cela l'air brutal, faisaient de Will Halley un triste personnage. Mais on n'avait pas le

choix, et, pour une traversée de quelques jours, il ne fallait pas y regarder de si près.

« Que voulez-vous, vous autres ? demanda Will Halley à ces inconnus qui prenaient pied sur le pont de son navire.

– Le capitaine ? répondit John Mangles.

– C'est moi, dit Halley. Après ?

– Le *Macquarie* est en charge pour Auckland ?

– Oui. Après ?

– Qu'est-ce qu'il porte ?

– Tout ce qui se vend et tout ce qui s'achète. Après ?

– Quand part-il ?

– Demain, à la marée de midi. Après ?

– Prendrait-il des passagers ?

– C'est selon les passagers, et s'ils se contentaient de la gamelle du bord.

– Ils apporteraient leurs provisions.

– Après ?

– Après ?

– Oui. Combien sont-ils ?

– Neuf, dont deux dames.

– Je n'ai pas de cabines.

– On s'arrangera du roufle qui sera laissé à leur disposition.

– Après ?

– Acceptez-vous ? dit John Mangles, que les façons du capitaine n'embarrassaient guère.

– Faut voir », répondit le patron du *Macquarie*.

Will Halley fit un tour ou deux, frappant le pont de ses grosses bottes ferrées, puis il revint brusquement sur John Mangles.

« Qu'est-ce qu'on paye ? dit-il.

– Qu'est-ce qu'on demande ? répondit John.

– Cinquante livres. »

Glenarvan fit un signe d'assentiment.

« Bon ! Cinquante livres, répondit John Mangles.

– Mais le passage tout sec, ajouta Will Halley.

– Tout sec.

– Nourriture à part.

– À part.

– Convenu. Après ? dit Will en tendant la main.

– Hein ?

– Les arrhes ?

– Voici la moitié du prix, vingt-cinq livres, dit John Mangles, en comptant la somme au master, qui l'empocha sans dire merci.

– Demain à bord, fit-il. Avant midi. Qu'on y soit où qu'on n'y soit pas, je dérape.

– On y sera. »

Ceci répondu, Glenarvan, le major, Robert, Paganel et John Mangles quittèrent le bord, sans que Will Halley eût seulement touché du doigt le surouet collé à sa tignasse rouge.

« Quel butor ! dit John.

– Eh bien, il me va, répondit Paganel. C'est un vrai loup de mer.

– Un vrai ours ! répliqua le major.

– Et j'imagine, ajouta John Mangles, que cet ours-là doit avoir fait, dans le temps, trafic de chair humaine.

– Qu'importe ! répondit Glenarvan, du moment qu'il commande le *Macquarie*, et que le *Macquarie* va à la Nouvelle-Zélande. De Twofold-Bay à Auckland on le verra peu ; après Auckland, on ne le verra plus. »

Lady Helena et Mary Grant apprirent avec plaisir que le départ était fixé au lendemain. Glenarvan leur fit observer que la *Macquarie* ne valait pas le *Duncan* pour le confort. Mais, après tant d'épreuves, elles n'étaient pas femmes à s'embarrasser de si peu. Mr Olbinett fut invité à se charger des approvisionnements. Le pauvre homme, depuis la perte du *Duncan*, avait souvent pleuré la malheureuse *mistress* Olbinett restée à bord, et, par conséquent, victime avec tout l'équipage de la férocité des convicts. Cependant, il remplit ses fonctions de *stewart* avec son zèle accoutumé, et la « nourriture à part » consista en vivres choisis qui ne figurèrent jamais à l'ordinaire du brick. En quelques heures ses provisions furent faites.

Pendant ce temps, le major escomptait chez un changeur des traites que Glenarvan avait sur l'*Union-Bank* de Melbourne. Il ne voulait pas être dépourvu d'or, non plus que d'armes et de munitions ; aussi renouvela-t-il son arsenal.

Quant à Paganel, il se procura une excellente carte de la Nouvelle-Zélande, publiée à Édimbourg par Johnston.

Mulrady allait bien alors. Il se ressentait à peine de la blessure qui mit ses jours en danger. Quelques heures de mer devaient achever sa guérison. Il comptait se traiter par les brises du Pacifique.

Wilson fut chargé de disposer à bord du *Macquarie* le logement des passagers. Sous ses coups de brosse et de balai, le roufle changea d'aspect. Will Halley, haussant les épaules, laissa le matelot faire à sa guise. De Glenarvan, de ses compagnes et

de ses compagnons, il ne se souciait guère. Il ne savait même pas leur nom et ne s'en inquiéta pas. Ce surcroît de chargement lui valait cinquante livres, voilà tout, et il le prisait moins que les deux cents tonneaux de cuirs tannés dont regorgeait sa cale. Les peaux d'abord, les hommes ensuite. C'était un négociant. Quant à ses qualités de marin, il passait pour un assez bon pratique de ces mers que les récifs de coraux rendent très dangereuses.

Pendant les dernières heures de cette journée, Glenarvan voulut retourner à ce point du rivage coupé par le trente-septième parallèle. Deux motifs l'y poussaient.

Il désirait visiter encore une fois cet endroit présumé du naufrage. En effet, Ayrton était certainement le quartier-maître du *Britannia*, et le *Britannia* pouvait s'être réellement perdu sur cette partie de la côte australienne ; sur la côte est à défaut de la côte ouest. Il ne fallait donc pas abandonner légèrement un point que l'on ne devait plus revoir.

Et puis, à défaut du *Britannia*, le *Duncan*, du moins, était tombé là entre les mains des convicts. Peut-être y avait-il eu combat ! Pourquoi ne trouverait-on pas sur le rivage les traces d'une lutte, d'une suprême résistance ? Si l'équipage avait péri dans les flots, les flots n'auraient-ils pas rejeté quelques cadavres à la côte ?

Glenarvan, accompagné de son fidèle John, opéra cette reconnaissance. Le maître de l'hôtel *Victoria* mit deux chevaux à leur disposition, et ils reprirent cette route du nord qui contourne la baie Twofold.

Ce fut une triste exploration. Glenarvan et le capitaine John chevauchaient sans parler.

Mais ils se comprenaient. Mêmes pensées, et, partant, mêmes angoisses torturaient leur esprit. Ils regardaient les rocs rongés par la mer. Ils n'avaient besoin ni de s'interroger ni de se répondre.

On peut s'en rapporter au zèle et à l'intelligence de John pour affirmer que chaque point du rivage fut scrupuleusement exploré, les moindres criques examinées avec soin comme les plages déclives et les plateaux sableux où les marées du Pacifique, médiocres cependant, auraient pu jeter une épave.

Mais aucun indice ne fut relevé, de nature à provoquer en ces parages de nouvelles recherches.

La trace du naufrage échappait encore.

Quant au *Duncan*, rien non plus. Toute cette portion de l'Australie, riveraine de l'océan, était déserte.

Toutefois, John Mangles découvrit sur la lisière du rivage des traces évidentes de campement, des restes de feux récemment allumés sous des *myalls* isolés. Une tribu nomade de naturels avait-elle donc passé là depuis quelques jours ? Non, car un indice frappa les yeux de Glenarvan et lui démontra d'une incontestable façon que des convicts avaient fréquenté cette partie de la côte.

Cet indice, c'était une vareuse grise et jaune, usée, rapiécée, un haillon sinistre abandonné au pied d'un arbre. Elle portait le numéro matricule du pénitentiaire de Perth. Le forçat n'était plus là, mais sa défroque sordide répondait pour lui.

Cette livrée du crime, après avoir vêtu quelque misérable, achevait de pourrir sur ce rivage désert.

« Tu vois, John ! dit Glenarvan, les convicts sont arrivés jusqu'ici ! Et nos pauvres camarades du *Duncan* ?…

– Oui ! répondit John d'une voix sourde, il est certain qu'ils n'ont pas été débarqués, qu'ils ont péri…

– Les misérables ! s'écria Glenarvan. S'ils tombent jamais entre mes mains, je vengerai mon équipage !… »

La douleur avait durci les traits de Glenarvan.

Pendant quelques minutes, le lord regarda l'immensité des flots, cherchant peut-être d'un dernier regard quelque navire perdu dans l'espace. Puis ses yeux s'éteignirent, il redevint lui-même, et, sans ajouter un mot ni faire un geste, il reprit la route d'Eden au galop de son cheval.

Une seule formalité restait à remplir, la déclaration au constable des événements qui venaient de s'accomplir. Elle fut faite le soir même à Thomas Banks. Ce magistrat put à peine dissimuler sa satisfaction en libellant son procès-verbal. Il était tout simplement ravi du départ de Ben Joyce et de sa bande. La ville entière partagea son contentement. Les convicts venaient de quitter l'Australie, grâce à un nouveau crime, il est vrai, mais enfin ils étaient partis. Cette importante nouvelle fut immédiatement télégraphiée aux autorités de Melbourne et de Sydney.

Sa déclaration achevée, Glenarvan revint à l'hôtel *Victoria*.

Les voyageurs passèrent fort tristement cette dernière soirée. Leurs pensées erraient sur cette terre féconde en malheurs. Ils se rappelaient tant d'espérances si légitimement conçues au cap Bernouilli, si cruellement brisées à la baie Twofold !

Paganel, lui, était en proie à une agitation fébrile. John Mangles, qui l'observait depuis l'incident de la Snowy-River, sentait que le géographe voulait et ne voulait pas parler. Maintes fois il l'avait pressé de questions auxquelles l'autre n'avait pas répondu.

Cependant, ce soir-là, John, le reconduisant à sa chambre, lui demanda pourquoi il était si nerveux.

« Mon ami John, répondit évasivement Paganel, je ne suis pas plus nerveux que d'habitude.

– Monsieur Paganel, reprit John, vous avez un secret qui vous étouffe !

– Eh bien ! Que voulez-vous, s'écria le géographe gesticulant, c'est plus fort que moi !

– Qu'est-ce qui est plus fort que vous ?

– Ma joie d'un côté, mon désespoir de l'autre.

– Vous êtes joyeux et désespéré à la fois ?

– Oui, joyeux et désespéré d'aller visiter la Nouvelle-Zélande.

– Est-ce que vous auriez quelque indice ? demanda vivement John Mangles. Est-ce que vous avez repris la piste perdue ?

– Non, ami John ! on *ne revient pas de la Nouvelle-Zélande !* mais, cependant… Enfin, vous connaissez la nature

humaine ! Il suffit qu'on respire pour espérer ! Et ma devise, c'est « *spiro, spero*, » qui vaut les plus belles devises du monde ! »

Chapitre II

Le passé du pays où l'on va

Le lendemain, 27 janvier, les passagers du *Macquarie* étaient installés à bord dans l'étroit roufle du brick. Will Halley n'avait point offert sa cabine aux voyageuses. Politesse peu regrettable, car la tanière était digne de l'ours.

À midi et demi, on appareilla avec le jusant. L'ancre vint à pic et fut péniblement arrachée du fond. Il ventait du sud-ouest une brise modérée. Les voiles furent larguées peu à peu. Les cinq hommes du bord manœuvraient lentement. Wilson voulut aider l'équipage. Mais Halley le pria de se tenir tranquille et de ne point se mêler de ce qui ne le regardait pas. Il avait l'habitude de se tirer tout seul d'affaire et ne demandait ni aide ni conseils.

Ceci était à l'adresse de John Mangles, que la gaucherie de certaines manœuvres faisait sourire.

John le tint pour dit, se réservant d'intervenir, de fait sinon de droit, au cas où la maladresse de l'équipage compromettrait la sûreté du navire.

Cependant, avec le temps et les bras des cinq matelots stimulés par les jurons du master, la voilure fut établie. Le *Macquarie* courut grand largue, bâbord amure, sous ses basses voiles, ses huniers, ses perroquets, sa brigantine et ses focs.

Plus tard, les bonnettes et les cacatois furent hissés. Mais, malgré ce renfort de toiles, le brick avançait à peine. Ses formes renflées de l'avant, l'évasement de ses fonds, la lourdeur de son arrière, en faisaient un mauvais marcheur, le type parfait du « sabot. »

Il fallut en prendre son parti. Heureusement, et si mal que naviguât le *Macquarie*, en cinq jours, six au plus, il devait avoir atteint la rade d'Auckland.

À sept heures du soir, on perdit de vue les côtes de l'Australie et le feu fixe du port d'Eden. La mer, assez houleuse, fatiguait le navire ; il tombait lourdement dans le creux des vagues. Les passagers éprouvèrent de violentes secousses qui rendirent pénible leur séjour dans le roufle.

Cependant, ils ne pouvaient rester sur le pont, car la pluie était violente. Ils se virent donc condamnés à un emprisonnement rigoureux.

Chacun alors se laissa aller au courant de ses pensées. On causa peu. C'est à peine si lady Helena et Mary Grant échangeaient quelques paroles.

Glenarvan ne tenait pas en place. Il allait et venait, tandis que le major demeurait immobile.

John Mangles, suivi de Robert, montait de temps en temps sur le pont pour observer la mer. Quant à Paganel, il murmurait dans son coin des mots vagues et incohérents.

À quoi songeait le digne géographe ? À cette Nouvelle-Zélande vers laquelle la fatalité le conduisait. Toute son histoire, il la refaisait dans son esprit, et le passé de ce pays sinistre réapparaissait à ses yeux.

Mais y avait-il dans cette histoire un fait, un incident qui eût jamais autorisé les découvreurs de ces îles à les considérer comme un continent ?

Un géographe moderne, un marin, pouvaient-ils leur attribuer cette dénomination ? on le voit, Paganel revenait toujours à l'interprétation du document.

C'était une obsession, une idée fixe. Après la Patagonie, après l'Australie, son imagination, sollicitée par un mot, s'acharnait sur la Nouvelle-Zélande. Mais un point, un seul, l'arrêtait dans cette voie.

« *Contin*… *Contin*… répétait-il… Cela veut pourtant dire « continent ! »

Et il se reprit à suivre par le souvenir les navigateurs qui reconnurent ces deux grandes îles des mers australes.

Ce fut le 13 décembre 1642 que le hollandais Tasman, après avoir découvert la terre de Van-Diemen, vint atterrir aux rivages inconnus de la Nouvelle-Zélande.

Il prolongea la côte pendant quelques jours, et, le 17, ses navires pénétrèrent dans une large baie que terminait une étroite passe creusée entre deux îles.

L'île du nord, c'était Ika-Na-Maoui, mots zélandais qui signifient « le poisson de Mauwi ». L'île du sud, c'était Mahaï-Pouna-Mou, c'est-à-dire « la baleine qui produit le jade vert. »

Abel Tasman envoya ses canots à terre, et ils revinrent accompagnés de deux pirogues qui portaient un bruyant équipage de naturels. Ces sauvages étaient de taille moyenne,

bruns et jaunes de peau, avec les os saillants, la voix rude, les cheveux noirs, liés sur la tête à la mode japonaise et surmontés d'une grande plume blanche.

Cette première entrevue des européens et des indigènes semblait promettre des relations amicales de longue durée. Mais le jour suivant, au moment où l'un des canots de Tasman allait reconnaître un mouillage plus rapproché de la terre, sept pirogues, montées par un grand nombre d'indigènes, l'assaillirent violemment.

Le canot se retourna sur le côté et s'emplit d'eau.

Le quartier-maître qui le commandait fut tout d'abord frappé à la gorge d'une pique grossièrement aiguisée.

Il tomba à la mer. De ses six compagnons, quatre furent tués ; les deux autres et le quartier-maître, nageant vers les navires, purent être recueillis et sauvés.

Après ce funeste événement, Tasman appareilla, bornant sa vengeance à cingler les naturels de quelques coups de mousquet qui ne les atteignirent probablement pas. Il quitta cette baie à laquelle est resté le nom de baie du massacre, remonta la côte occidentale, et, le 5 janvier, il mouilla près de la pointe du nord. En cet endroit, non seulement la violence du ressac, mais les mauvaises dispositions des sauvages, l'empêchèrent de faire de l'eau, et il quitta définitivement ces terres auxquelles il donna le nom de Staten-Land, c'est-à-dire Terre des États, en l'honneur des états généraux.

En effet, le navigateur hollandais s'imaginait qu'elles confinaient aux îles du même nom découvertes à l'est de la Terre de Feu, à la pointe méridionale de l'Amérique. Il croyait avoir trouvé « le grand continent du sud. »

« Mais, se disait Paganel, ce qu'un marin du dix-septième siècle a pu nommer « continent », un marin du dix-neuvième n'a pu l'appeler ainsi ! Pareille erreur n'est pas admissible ! Non ! Il y a quelque chose qui m'échappe ! »

Pendant plus d'un siècle, la découverte de Tasman fut oubliée, et la Nouvelle-Zélande ne semblait plus exister, quand un navigateur français, Surville, en prit connaissance par 35° 37' de latitude. D'abord il n'eut pas à se plaindre des indigènes ; mais les vents l'assaillirent avec une violence extrême, et une tempête se déclara pendant laquelle la chaloupe qui portait les malades de l'expédition fut jetée sur le rivage de la baie du refuge. Là, un chef nommé Nagui-Nouï reçut parfaitement les français et les traita dans sa propre case. Tout alla bien jusqu'au moment où un canot de Surville fut volé.

Surville réclama vainement, et crut devoir punir de ce vol un village qu'il incendia tout entier.

Terrible et injuste vengeance, qui ne fut pas étrangère aux sanglantes représailles dont la Nouvelle-Zélande allait être le théâtre.

Le 6 octobre 1769, parut sur ces côtes l'illustre Cook. Il mouilla dans la baie de Taoué-Roa avec son navire l'*Endeavour*, et chercha à se rallier les naturels par de bons traitements. Mais, pour bien traiter les gens, il faut commencer par les prendre. Cook n'hésita pas à faire deux ou trois prisonniers et à leur imposer ses bienfaits par la force. Ceux-ci, comblés de présents et de caresses, furent ensuite renvoyés à terre. Bientôt, plusieurs naturels, séduits par leurs récits, vinrent à bord volontairement et firent des échanges avec les européens. Quelques jours après, Cook se dirigea vers la baie Hawkes, vaste échancrure creusée dans la côte est de l'île septentrionale. Il se trouva là en

présence d'indigènes belliqueux, criards, provocateurs. Leurs démonstrations allèrent même si loin qu'il devint nécessaire de les calmer par un coup de mitraille.

Le 20 octobre, l'*Endeavour* mouilla sur la baie de Toko-Malou, où vivait une population pacifique de deux cents âmes. Les botanistes du bord firent dans le pays de fructueuses explorations, et les naturels les transportèrent au rivage avec leurs propres pirogues. Cook visita deux villages défendus par des palissades, des parapets et de doubles fossés, qui annonçaient de sérieuses connaissances en castramétation. Le plus important de ces forts était situé sur un rocher dont les grandes marées faisaient une île véritable ; mieux qu'une île même, car non seulement les eaux l'entouraient, mais elles mugissaient à travers une arche naturelle, haute de soixante pieds, sur laquelle reposait ce « pâh » inaccessible. Le 31 mars, Cook, après avoir fait pendant cinq mois une ample moisson d'objets curieux, de plantes indigènes, de documents ethnographiques et ethnologiques, donna son nom au détroit qui sépare les deux îles, et quitta la Nouvelle-Zélande. Il devait la retrouver dans ses voyages ultérieurs.

En effet, en 1773, le grand marin reparut à la baie Hawkes, et fut témoin de scènes de cannibalisme. Ici, il faut reprocher à ses compagnons de les avoir provoquées. Des officiers, ayant trouvé à terre les membres mutilés d'un jeune sauvage, les rapportèrent à bord, « les firent cuire », et les offrirent aux naturels, qui se jetèrent dessus avec voracité. Triste fantaisie de se faire ainsi les cuisiniers d'un repas d'anthropophages !

Cook, pendant son troisième voyage, visita encore ces terres qu'il affectionnait particulièrement et dont il tenait à compléter le levé hydrographique. Il les quitta pour la dernière fois le 25 février 1777.

En 1791, Vancouver fit une relâche de vingt jours à la baie sombre, sans aucun profit pour les sciences naturelles ou géographiques. D'Entrecasteaux, en 1793, releva vingt-cinq milles de côtes dans la partie septentrionale d'Ikana-Maoui. Les capitaines de la marine marchande, Hausen et Dalrympe, puis Baden, Richardson, Moodi, y firent une courte apparition, et le docteur Savage, pendant un séjour de cinq semaines, recueillit d'intéressants détails sur les mœurs des néo-zélandais.

Ce fut cette même année, en 1805, que le neveu du chef de Rangui-Hou, l'intelligent Doua-Tara, s'embarqua sur le navire l'*Argo*, mouillé à la Baie Des Îles et commandé par le capitaine Baden.

Peut-être les aventures de Doua-Tara fourniront-elles un sujet d'épopée à quelque Homère maori. Elles furent fécondes en désastres, en injustices, en mauvais traitements.

Manque de foi, séquestration, coups et blessures, voilà ce que le pauvre sauvage reçut en échange de ses bons services. Quelle idée il dut se faire de gens qui se disent civilisés ! On l'emmena à Londres. On en fit un matelot de la dernière classe, le souffre-douleur des équipages. Sans le révérend Marsden, il fût mort à la peine. Ce missionnaire s'intéressa au jeune sauvage, auquel il reconnut un jugement sûr, un caractère brave, des qualités merveilleuses de douceur, de grâce et d'affabilité. Marsden fit obtenir à son protégé quelques sacs de blé et des instruments de culture destinés à son pays. Cette petite pacotille lui fut volée. Les malheurs, les souffrances accablèrent de nouveau le pauvre Doua-Tara jusqu'en 1814, où on le retrouve enfin rétabli dans le pays de ses ancêtres. Il allait alors recueillir le fruit de tant de vicissitudes, quand la mort le frappa à l'âge de vingt-huit ans, au moment où il s'apprêtait à régénérer cette sanguinaire Zélande. La civilisation se trouva sans doute retardée de longues années par cet irréparable

malheur. Rien ne remplace un homme intelligent et bon, qui réunit dans son cœur l'amour du bien à l'amour de la patrie !

Jusqu'en 1816, la Nouvelle-Zélande fut délaissée. À cette époque, Thompson, en 1817, Lidiard Nicholas, en 1819, Marsden, parcoururent diverses portions des deux îles, et, en 1820, Richard Cruise, capitaine au quatre-vingt-quatrième régiment d'infanterie, y fit un séjour de dix mois qui valut à la science de sérieuses études sur les mœurs indigènes.

En 1824, Duperrey, commandant la *Coquille*, relâcha à la Baie des Îles pendant quinze jours, et n'eut qu'à se louer des naturels.

Après lui, en 1827, le baleinier anglais *Mercury* dut se défendre contre le pillage et le meurtre. La même année, le capitaine Dillon fut accueilli de la plus hospitalière façon pendant deux relâches.

En mars 1827, le commandant de l'*Astrolabe*, l'illustre Dumont-d'Urville, put impunément et sans armes passer quelques nuits à terre au milieu des indigènes, échanger des présents et des chansons, dormir dans les huttes, et poursuivre, sans être troublé, ses intéressants travaux de relèvements, qui ont valu de si belles cartes au dépôt de la marine.

Au contraire, l'année suivante, le brick anglais *Hawes*, commandé par John James, après avoir touché à la Baie des Îles, se dirigea vers le cap de l'est, et eut beaucoup à souffrir de la part d'un chef perfide nommé Enararo. Plusieurs de ses compagnons subirent une mort affreuse.

De ces événements contradictoires, de ces alternatives de douceur et de barbarie, il faut conclure que trop souvent les cruautés des néo-zélandais ne furent que des représailles. Bons

ou mauvais traitements tenaient aux mauvais ou aux bons capitaines. Il y eut certainement quelques attaques non justifiées de la part des naturels, mais surtout des vengeances provoquées par les européens ; malheureusement, le châtiment retomba sur ceux qui ne le méritaient pas. Après d'Urville, l'ethnographie de la Nouvelle-Zélande fut complétée par un audacieux explorateur qui, vingt fois, parcourut le monde entier, un nomade, un bohémien de la science, un anglais, Earle. Il visita les portions inconnues des deux îles, sans avoir à se plaindre personnellement des indigènes, mais il fut souvent témoin de scène d'anthropophagie. Les néo-zélandais se dévoraient entre eux avec une sensualité répugnante.

C'est aussi ce que le capitaine Laplace reconnut en 1831, pendant sa relâche à la Baie des Îles. Déjà les combats étaient bien autrement redoutables, car les sauvages maniaient les armes à feu avec une remarquable précision. Aussi, les contrées autrefois florissantes et peuplées d'Ika-Na-Maoui se changèrent-elles en solitudes profondes. Des peuplades entières avaient disparu comme disparaissent des troupeaux de moutons, rôties et mangées.

Les missionnaires ont en vain lutté pour vaincre ces instincts sanguinaires. Dès 1808, *Church missionary society* avait envoyé ses plus habiles agents, – c'est le nom qui leur convient, – dans les principales stations de l'île septentrionale. Mais la barbarie des néo-zélandais l'obligea à suspendre l'établissement des missions. En 1814, seulement, MM. Marsden, le protecteur de Doua-Tara, Hall et King débarquèrent à la Baie des Îles, et achetèrent des chefs un terrain de deux cents acres au prix de douze haches de fer. Là s'établit le siège de la société anglicane.

Les débuts furent difficiles. Mais enfin les naturels respectèrent la vie des missionnaires. Ils acceptèrent leurs soins et leurs doctrines. Quelques naturels farouches s'adoucirent. Le

sentiment de la reconnaissance s'éveilla dans ces cœurs inhumains. Il arriva même en 1824, que les zélandais protégèrent leurs « arikis », c'est-à-dire les révérends, contre de sauvages matelots qui les insultaient et les menaçaient de mauvais traitements.

Ainsi donc, avec le temps, les missions prospérèrent, malgré la présence des convicts évadés de Port Jackson, qui démoralisaient la population indigène. En 1831, le *journal des missions évangéliques* signalait deux établissements considérables, situés l'un à Kidi-Kidi, sur les rives d'un canal qui court à la mer dans la Baie des Îles, l'autre à Paï-Hia, au bord de la rivière de Kawa-Kawa. Les indigènes convertis au christianisme avaient tracé des routes sous la direction des *arikis*, percé des communications à travers les forêts immenses, jeté des ponts sur les torrents. Chaque missionnaire allait à son tour prêcher la religion civilisatrice dans les tribus reculées, élevant des chapelles de joncs ou d'écorce, des écoles pour les jeunes indigènes, et sur le toit de ces modestes constructions se déployait le pavillon de la mission, portant la croix du Christ et ces mots : « rongo-pai », c'est-à-dire « l'évangile », en langue néo-zélandaise.

Malheureusement, l'influence des missionnaires ne s'est pas étendue au delà de leurs établissements.

Toute la partie nomade des populations échappe à leur action. Le cannibalisme n'est détruit que chez les chrétiens, et encore, il ne faudrait pas soumettre ces nouveaux convertis à de trop grandes tentations.

L'instinct du sang frémit en eux.

D'ailleurs, la guerre existe toujours à l'état chronique dans ces sauvages contrées. Les zélandais ne sont pas des australiens

abrutis, qui fuient devant l'invasion européenne ; ils résistent, ils se défendent, ils haïssent leurs envahisseurs, et une incurable haine les pousse en ce moment contre les émigrants anglais. L'avenir de ces grandes îles est joué sur un coup de dé. C'est une civilisation immédiate qui l'attend, ou une barbarie profonde pour de longs siècles, suivant le hasard des armes.

Ainsi Paganel, le cerveau bouillant d'impatience, avait refait dans son esprit l'histoire de la Nouvelle-Zélande. Mais rien, dans cette histoire, ne permettait de qualifier de « continent » cette contrée composée de deux îles, et si quelques mots du document avaient éveillé son imagination, ces deux syllabes *contin* l'arrêtaient obstinément dans la voie d'une interprétation nouvelle.

Chapitre III

Les massacres de la Nouvelle-Zélande

À la date du 31 janvier, quatre jours après son départ, le *Macquarie* n'avait pas encore franchi les deux tiers de cet océan resserré entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Will Halley s'occupait peu des manœuvres de son bâtiment : il laissait faire. On le voyait rarement, ce dont personne ne songeait à se plaindre. Qu'il passât tout son temps dans sa cabine, nul n'y eût trouvé à redire, si le grossier master ne se fût pas grisé chaque jour de gin ou de brandy. Ses matelots l'imitaient volontiers, et jamais navire ne navigua plus à la grâce de Dieu que le *Macquarie* de Twofold-Bay.

Cette impardonnable incurie obligeait John Mangles à une surveillance incessante. Mulrady et Wilson redressèrent plus d'une fois la barre au moment où quelque embardée allait coucher le brick sur le flanc. Souvent Will Halley intervenait et malmenait les deux marins avec force jurons. Ceux-ci, peu endurants, ne demandaient qu'à souquer cet ivrogne et à l'affaler à fond de cale pour le reste de la traversée. Mais John Mangles les arrêtait, et calmait, non sans peine, leur juste indignation.

Cependant, cette situation du navire le préoccupait ; mais, pour ne pas inquiéter Glenarvan, il n'en parla qu'au major et à Paganel. Mac Nabbs lui donna, en d'autres termes, le même conseil que Mulrady et Wilson.

« Si cette mesure vous paraît utile John, dit Mac Nabbs, vous ne devez point hésiter à prendre le commandement, ou, si vous l'aimez mieux, la direction du navire. Cet ivrogne, après nous avoir débarqués à Auckland, redeviendra maître à son bord, et il chavirera, si c'est son bon plaisir.

– Sans doute, monsieur Mac Nabbs, répondit John, et je le ferai, s'il le faut absolument. Tant que nous sommes en pleine mer, un peu de surveillance suffit ; mes matelots et moi, nous ne quittons pas le pont. Mais, à l'approche des côtes, si ce Will Hallay ne recouvre pas sa raison, j'avoue que je serai très embarrassé.

– Ne pourrez-vous donner la route ! demanda Paganel.

– Ce sera difficile, répondit John. Croiriez-vous qu'il n'y a pas une carte marine à bord !

– En vérité ?

– En vérité. Le *Macquarie* ne fait que le cabotage entre Eden et Auckland, et ce Will Halley a une telle habitude de ces parages, qu'il ne prend aucun relèvement.

– Il s'imagine sans doute, répondit Paganel, que son navire connaît la route, et qu'il se dirige tout seul.

– Oh ! Oh ! reprit John Mangles, je ne crois pas aux bâtiments qui se dirigent eux-mêmes, et si Will Halley est ivre sur les atterrages, il nous mettra dans un extrême embarras.

– Espérons, dit Paganel, qu'il aura repêché sa raison dans le voisinage de la terre.

– Ainsi, demanda Mac Nabbs, le cas échéant, vous ne pourriez pas conduire le *Macquarie* à Auckland ?

– Sans la carte de cette partie de la côte, c'est impossible. Les accores en sont extrêmement dangereux. C'est une suite de petits fiords irréguliers et capricieux comme les fiords de Norvège. Les récifs sont nombreux et il faut une grande pratique pour les éviter. Un navire, quelque solide qu'il fût, serait perdu, si sa quille heurtait l'un de ces rocs immergés à quelques pieds sous l'eau.

– Et dans ce cas, dit le major, l'équipage n'a d'autre ressource que de se réfugier à la côte ?

– Oui, monsieur Mac Nabbs, si le temps le permet.

– Dure extrémité ! répondit Paganel, car elles ne sont pas hospitalières, les côtes de la Nouvelle-Zélande, et les dangers sont aussi grands au delà qu'en deçà des rivages !

– Vous parlez des maoris, monsieur Paganel ? demanda John Mangles.

– Oui, mon ami. Leur réputation est faite dans l'océan Indien. Il ne s'agit pas ici d'australiens timides ou abrutis, mais bien d'une race intelligente et sanguinaire, de cannibales friands de chair humaine, d'anthropophages dont il ne faut attendre aucune pitié.

– Ainsi, dit le major, si le capitaine Grant avait fait naufrage sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, vous ne conseilleriez point de se lancer à sa recherche ?

– Sur les côtes, si, répondit le géographe, car on pourrait peut-être trouver des traces du *Britannia*, mais à l'intérieur,

non, car ce serait inutile. Tout européen qui s'aventure dans ces funestes contrées tombe entre les mains des maoris, et tout prisonnier aux mains des maoris est perdu. J'ai poussé mes amis à franchir les pampas, à traverser l'Australie, mais jamais je ne les entraînerais sur les sentiers de la Nouvelle-Zélande. Que la main du ciel nous conduise, fasse Dieu que nous ne soyons jamais au pouvoir de ces féroces indigènes ! »

Les craintes de Paganel n'étaient que trop justifiées. La Nouvelle-Zélande a une renommée terrible, et l'on peut mettre une date sanglante à tous les incidents qui ont signalé sa découverte.

La liste est longue de ces victimes inscrites au martyrologe des navigateurs. Ce fut Abel Tasman qui, par ses cinq matelots tués et dévorés, commença ces sanglantes annales du cannibalisme. Après lui, le capitaine Tukney et tout son équipage de chaloupiers subirent le même sort. Vers la partie orientale du détroit de Foveaux, cinq pêcheurs du *Sydney-Cove* trouvèrent également la mort sous la dent des naturels. Il faut encore citer quatre hommes de la goélette *Brothers*, assassinés au havre Molineux, plusieurs soldats du général Gates, et trois déserteurs de la *Mathilda*, pour arriver au nom si douloureusement célèbre du capitaine Marion Du Frène.

Le 11 mai 1772, après le premier voyage de Cook, le capitaine français Marion vint mouiller à la Baie des Îles avec son navire le *Mascarin* et le *Castries*, commandé par le capitaine Crozet. Les hypocrites néo-zélandais firent un excellent accueil aux nouveaux arrivants. Ils se montrèrent timides même, et il fallut des présents, de bons services, une fraternisation quotidienne, un long commerce d'amitiés, pour les acclimater à bord.

Leur chef, l'intelligent Takouri, appartenait, s'il faut en croire Dumont-d'Urville, à la tribu des Wangaroa, et il était

parent du naturel traîtreusement enlevé par Surville, deux ans avant l'arrivée du capitaine Marion.

Dans un pays où l'honneur impose à tout maori d'obtenir par le sang satisfaction des outrages subis, Takouri ne pouvait oublier l'injure faite à sa tribu. Il attendit patiemment l'arrivée d'un navire européen, médita sa vengeance et l'accomplit avec un atroce sang-froid.

Après avoir simulé des craintes à l'égard des français, Takouri n'oublia rien pour les endormir dans une trompeuse sécurité. Ses camarades et lui passèrent souvent la nuit à bord des vaisseaux. Ils apportaient des poissons choisis. Leurs filles et leurs femmes les accompagnaient. Ils apprirent bientôt à connaître les noms des officiers et ils les invitèrent à visiter leurs villages. Marion et Crozet, séduits par de telles avances, parcoururent ainsi toute cette côte peuplée de quatre mille habitants. Les naturels accouraient au-devant d'eux sans armes et cherchaient à leur inspirer une confiance absolue.

Le capitaine Marion, en relâchant à la Baie des Îles, avait l'intention de changer la mâture du *Castries*, fort endommagée par les dernières tempêtes. Il explora donc l'intérieur des terres, et, le 23 mai, il trouva une forêt de cèdres magnifiques à deux lieues du rivage, et à portée d'une baie située à une lieue des navires.

Là, un établissement fut formé, où les deux tiers des équipages, munis de haches et autres outils, travaillèrent à abattre les arbres et à refaire les chemins qui conduisaient à la baie. Deux autres postes furent choisis, l'un dans la petite île de Motou-Aro, au milieu du port, où l'on transporta les malades de l'expédition, les forgerons et les tonneliers des bâtiments, l'autre sur la grande terre, au bord de l'océan, à une lieue et demie des vaisseaux ; ce dernier communiquait avec le campement des

charpentiers. Sur tous ces postes, des sauvages vigoureux et prévenants aidaient les marins dans leurs divers travaux.

Cependant le capitaine Marion ne s'était pas abstenu jusque-là de certaines mesures de prudence.

Les sauvages ne montaient jamais en armes à son bord, et les chaloupes n'allaient à terre que bien armées.

Mais Marion et les plus défiants de ses officiers furent aveuglés par les manières des indigènes et le commandant ordonna de désarmer les canots. Toutefois, le capitaine Crozet voulut persuader à Marion de rétracter cet ordre. Il n'y réussit pas.

Alors, les attentions et le dévouement des néo-zélandais redoublèrent. Leurs chefs et les officiers vivaient sur le pied d'une intimité parfaite.

Maintes fois, Takouri amena son fils à bord, et le laissa coucher dans les cabines. Le 8 juin, Marion, pendant une visite solennelle qu'il fit à terre, fut reconnu « grand chef » de tout le pays, et quatre plumes blanches ornèrent ses cheveux en signes honorifiques.

Trente-trois jours s'écoulèrent ainsi depuis l'arrivée des vaisseaux à la Baie des Îles. Les travaux de la mâture avançaient ; les caisses à eau se remplissaient à l'aiguade de Motou-Aro. Le capitaine Crozet dirigeait en personne le poste des charpentiers, et jamais espérances ne furent plus fondées de voir une entreprise menée à bonne fin.

Le 12 juin à deux heures, le canot du commandant fut paré pour une partie de pêche projetée au pied du village de Takouri.

Marion s'y embarqua avec les deux jeunes officiers Vaudricourt et Lehoux, un volontaire, le capitaine d'armes et douze matelots.

Takouri et cinq autres chefs l'accompagnaient. Rien ne pouvait faire prévoir l'épouvantable catastrophe qui attendait seize européens sur dix-sept.

Le canot déborda, fila vers la terre, et des deux vaisseaux on le perdit bientôt de vue.

Le soir, le capitaine Marion ne revint pas coucher à bord. Personne ne fut inquiet de son absence. On supposa qu'il avait voulu visiter le chantier de la mâture et y passer la nuit.

Le lendemain, à cinq heures, la chaloupe du *Castries* alla, suivant son habitude, faire de l'eau à l'île de Motou-Aro. Elle revint à bord sans incident.

À neuf heures, le matelot de garde du *Mascarin* aperçut en mer un homme presque épuisé qui nageait vers les vaisseaux. Un canot alla à son secours et le ramena à bord.

C'était Turner, un des chaloupiers du capitaine Marion. Il avait au flanc une blessure produite par deux coups de lance, et il revenait seul des dix-sept hommes qui, la veille, avaient quitté le navire.

On l'interrogea, et bientôt furent connus tous les détails de cet horrible drame.

Le canot de l'infortuné Marion avait accosté le village à sept heures du matin. Les sauvages vinrent gaiement au-devant des visiteurs. Ils portèrent sur leurs épaules les officiers et les matelots qui ne voulaient point se mouiller en débarquant. Puis, les français se séparèrent les uns des autres.

Aussitôt, les sauvages, armés de lances, de massues et de casse-tête, s'élancèrent sur eux, dix contre un, et les massacrèrent. Le matelot Turner, frappé de deux coups de lance, put échapper à ses ennemis et se cacher dans des broussailles. De là, il fut témoin d'abominables scènes. Les sauvages dépouillèrent les morts de leurs vêtements, leur ouvrirent le ventre, les hachèrent en morceaux…

En ce moment, Turner, sans être aperçu, se jeta à la mer, et fut recueilli mourant, par le canot du *Mascarin*.

Cet événement consterna les deux équipages. Un cri de vengeance éclata. Mais, avant de venger les morts, il fallait sauver les vivants. Il y avait trois postes à terre, et des milliers de sauvages altérés de sang, des cannibales mis en appétit, les entouraient.

En l'absence du capitaine Crozet, qui avait passé la nuit au chantier de la mâture, Duclesmeur, le premier officier du bord, prit des mesures d'urgence. La chaloupe du *Mascarin* fut expédiée avec un officier et un détachement de soldats. Cet officier devait, avant tout, porter secours aux charpentiers. Il partit, longea la côte, vit le canot du commandant Marion échoué à terre et débarqua.

Le capitaine Crozet, absent du bord, comme il a été dit, ne savait rien du massacre, quand, vers deux heures de l'après-midi, il vit paraître le détachement. Il pressentit un malheur. Il se porta en avant et apprit la vérité. Défense fut faite par lui d'en instruire ses compagnons qu'il ne voulait pas démoraliser.

Les sauvages, rassemblés par troupes, occupaient toutes les hauteurs. Le capitaine Crozet fit enlever les principaux outils,

enterra les autres, incendia ses hangars et commença sa retraite avec soixante hommes.

Les naturels le suivaient, criant : « *Takouri mate Marion !* », ils espéraient effrayer les matelots en dévoilant la mort de leurs chefs.

Ceux-ci, furieux, voulurent se précipiter sur ces misérables. Le capitaine Crozet put à peine les contenir. Deux lieues furent faites.

Le détachement atteignit le rivage et s'embarqua dans les chaloupes avec les hommes du second poste.

Pendant tout ce temps, un millier de sauvage, assis à terre, ne bougèrent pas. Mais, quand les chaloupes prirent le large, les pierres commencèrent à voler.

Aussitôt, quatre matelots, bons tireurs, abattirent successivement tous les chefs, à la grande stupéfaction des naturels, qui ne connaissaient pas l'effet des armes à feu.

Le capitaine Crozet rallia le *Mascarin*, et il expédia aussitôt la chaloupe à l'île Motou-Aro.

Un détachement de soldats s'établit sur l'île pour y passer la nuit, et les malades furent réintégrés à bord.

Le lendemain, un second détachement vint renforcer le poste. Il fallait nettoyer l'île des sauvages qui l'infestaient et continuer à remplir les caisses d'eau. Le village de Motou-Aro comptait trois cents habitants. Les français l'attaquèrent. Six chefs furent tués, le reste des naturels culbuté à la baïonnette, le village incendié. Cependant, le *Castries* ne pouvait reprendre la mer sans mâture, et Crozet, forcé de renoncer aux arbres de la

forêt de cèdres, dut faire des mâts d'assemblage. Les travaux d'aiguade continuèrent.

Un mois s'écoula. Les sauvages firent quelques tentatives pour reprendre l'île Motou-Aro, mais sans y parvenir. Lorsque leurs pirogues passaient à portée des vaisseaux, on les coupait à coups de canon.

Enfin, les travaux furent achevés. Il restait à savoir si quelqu'une des seize victimes n'avait pas survécu au massacre, et à venger les autres. La chaloupe, portant un nombreux détachement d'officiers et de soldats, se rendit au village de Takouri. À son approche, ce chef perfide et lâche s'enfuit, portant sur ses épaules le manteau du commandant Marion. Les cabanes de son village furent scrupuleusement fouillées. Dans sa case, on trouva le crâne d'un homme qui avait été cuit récemment. L'empreinte des dents du cannibale s'y voyait encore.

Une cuisse humaine était embrochée d'une baguette de bois. Une chemise au col ensanglanté fut reconnue pour la chemise de Marion, puis les vêtements, les pistolets du jeune Vaudricourt, les armes du canot et des hardes en lambeaux. Plus loin, dans un autre village, des entrailles humaines nettoyées et cuites.

Ces preuves irrécusables de meurtre et d'anthropophagie furent recueillies, et ces restes humains respectueusement enterrés ; puis les villages de Takouri et de Piki-Ore, son complice, livrés aux flammes. Le 14 juillet 1772, les deux vaisseaux quittèrent ces funestes parages.

Telle fut cette catastrophe dont le souvenir doit être présent à l'esprit de tout voyageur qui met le pied sur les rivages de la Nouvelle-Zélande. C'est un imprudent capitaine celui qui ne

profite pas de ces enseignements. Les néo-zélandais sont toujours perfides et anthropophages. Cook, à son tour, le reconnut bien, pendant son second voyage de 1773.

En effet, la chaloupe de l'un de ses vaisseaux, l'*Aventure*, commandée par le capitaine Furneaux, s'étant rendue à terre, le 17 décembre, pour chercher une provision d'herbes sauvages, ne reparut plus. Un midshipman et neuf hommes la montaient. Le capitaine Furneaux, inquiet, envoya le lieutenant Burney à sa recherche. Burney, arrivé au lieu du débarquement, trouva, dit-il, « un tableau de carnage et de barbarie dont il est impossible de parler sans horreur ; les têtes, les entrailles, les poumons de plusieurs de nos gens, gisaient épars sur le sable, et, tout près de là, quelques chiens dévoraient encore d'autres débris de ce genre. »

Pour terminer cette liste sanglante, il faut ajouter le navire *Brothers*, attaqué en 1815 par les néo-zélandais, et tout l'équipage du *Boyd*, capitaine Thompson, massacré en 1820. Enfin, le 1er mars 1829, à Walkitaa, le chef Enararo pilla le brick anglais *Hawes*, de Sydney ; sa horde de cannibales massacra plusieurs matelots, fit cuire les cadavres et les dévora.

Tel était ce pays de la Nouvelle-Zélande vers lequel courait le *Macquarie*, monté par un équipage stupide, sous le commandement d'un ivrogne.

Chapitre IV

Les brisants

Cependant, cette pénible traversée se prolongeait.

Le 2 février, six jours après son départ, le *Macquarie* n'avait pas encore connaissance des rivages d'Auckland. Le vent était bon pourtant, et se maintenait dans le sud-ouest ; mais les courants le contrariaient, et c'est à peine si le brick étalait. La mer dure et houleuse fatiguait ses hauts ; sa membrure craquait, et il se relevait péniblement du creux des lames. Ses haubans, ses galhaubans, ses étais mal ridés, laissaient du jeu aux mâts, que de violentes secousses ébranlaient à chaque coup de roulis.

Très heureusement, Will Halley, en homme peu pressé, ne forçait point sa voilure, car toute la mâture serait venue en bas inévitablement.

John Mangles espérait donc que cette méchante carcasse atteindrait le port sans autre mésaventure, mais il souffrait à voir ses compagnons si mal installés à bord de ce brick.

Ni lady Helena ni Mary Grant ne se plaignaient cependant, bien qu'une pluie continuelle les obligeât à demeurer dans le roufle. Là, le manque d'air et les secousses du navire les incommodaient fort. Aussi venaient-elles souvent sur le pont braver l'inclémence du ciel jusqu'au moment où d'insoutenables rafales les forçaient de redescendre.

Elles rentraient alors dans cet étroit espace, plus propre à loger des marchandises que des passagers et surtout des passagères.

Alors, leurs amis cherchaient à les distraire.

Paganel essayait de tuer le temps avec ses histoires, mais il y réussissait peu. En effet, les esprits, égarés sur cette route du retour, étaient démoralisés. Autant les dissertations du géographe sur les pampas ou l'Australie intéressaient autrefois, autant ses réflexions, ses aperçus à propos de la Nouvelle-Zélande laissaient indifférent et froid.

D'ailleurs, vers ce pays nouveau de sinistre mémoire, on allait sans entrain, sans conviction, non volontairement, mais sous la pression de la fatalité. De tous les passagers du *Macquarie*, le plus à plaindre était lord Glenarvan. On le voyait rarement dans le roufle. Il ne pouvait tenir en place. Sa nature nerveuse, surexcitée, ne s'accommodait pas d'un emprisonnement entre quatre cloisons étroites. Le jour, la nuit même, sans s'inquiéter des torrents de pluie et des paquets de mer, il restait sur le pont, tantôt accoudé à la lisse, tantôt marchant avec une agitation fébrile. Ses yeux regardaient incessamment l'espace.

Sa lunette, pendant les courtes embellies, le parcourait obstinément. Ces flots muets, il semblait les interroger. Cette brume qui voilait l'horizon, ces vapeurs amoncelées, il eût voulu les déchirer d'un geste. Il ne pouvait se résigner, et sa physionomie respirait une âpre douleur. C'était l'homme énergique, jusqu'alors heureux et puissant, auquel la puissance et le bonheur manquaient tout à coup.

John Mangles ne le quittait pas et supportait à ses côtés les intempéries du ciel. Ce jour-là, Glenarvan, partout où se faisait

une trouée dans la brume, scrutait l'horizon avec un entêtement plus tenace. John s'approcha de lui :

« Votre honneur cherche la terre ? » lui demanda-t-il.

Glenarvan fit de la tête un signe négatif.

« Cependant, reprit le jeune capitaine, il doit vous tarder de quitter ce brick. Depuis trente-six heures déjà, nous devrions avoir connaissance des feux d'Auckland. »

Glenarvan ne répondait pas. Il regardait toujours, et pendant une minute sa lunette demeura braquée vers l'horizon au vent du navire.

« La terre n'est pas de ce côté, dit John Mangles. Que votre honneur regarde plutôt vers tribord.

– Pourquoi, John ? répondit Glenarvan. Ce n'est pas la terre que je cherche !

– Que voulez-vous, *mylord* ?

– Mon yacht ! Mon *Duncan* ! répondit Glenarvan avec colère. Il doit être là, dans ces parages, écumant ces mers, faisant ce sinistre métier de pirate ! Il est là, te dis-je, là, John, sur cette route des navires, entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande ! Et j'ai le pressentiment que nous le rencontrerons !

– Dieu nous préserve de cette rencontre, *mylord* !

– Pourquoi, John ?

– Votre honneur oublie notre situation ! Que ferions-nous sur ce brick, si le *Duncan* lui donnait la chasse ! Nous ne pourrions pas même fuir !

– Fuir, John ?

– Oui, *mylord* ! Nous l'essayerions en vain ! Nous serions pris, livrés à la merci de ces misérables, et Ben Joyce a montré qu'il ne reculait pas devant un crime. Je fais bon marché de notre vie ! Nous nous défendrions jusqu'à la mort ! Soit ! Mais après ? Songez à lady Glenarvan, *mylord*, songez à Mary Grant !

– Pauvres femmes ! murmura Glenarvan. John, j'ai le cœur brisé, et parfois je sens le désespoir l'envahir. Il me semble que de nouvelles catastrophes nous attendent, que le ciel s'est déclaré contre nous ! J'ai peur !

– Vous, *mylord* ?

– Non pour moi, John, mais pour ceux que j'aime, pour ceux que tu aimes aussi !

– Rassurez-vous, *mylord*, répondit le jeune capitaine. Il ne faut plus craindre ! Le *Macquarie* marche mal, mais il marche. Will Halley est un être abruti, mais je suis là, et si les approches de la terre me semblent dangereuses, je ramènerai le navire au large. Donc, de ce côté, peu ou point de danger. Mais, quant à se trouver bord à bord avec le *Duncan*, Dieu nous en préserve, et si votre honneur cherche à l'apercevoir, que ce soit pour l'éviter, que ce soit pour le fuir ! »

John Mangles avait raison. La rencontre du *Duncan* eût été funeste au *Macquarie*.

Or, cette rencontre était à craindre dans ces mers resserrées que les pirates pouvaient écumer sans risques. Cependant, ce jour-là, du moins, le yacht ne parut pas, et la sixième nuit depuis le départ de Twofold-Bay arriva, sans que les craintes de John Mangles se fussent réalisées.

Mais cette nuit devait être terrible. L'obscurité se fit presque subitement à sept heures du soir.

Le ciel était très menaçant. L'instinct du marin, supérieur à l'abrutissement de l'ivresse, opéra sur Will Halley. Il quitta sa cabine, se frottant les yeux, secouant sa grosse tête rouge.

Puis, il huma un grand coup d'air, comme un autre eût avalé un grand verre d'eau pour se remettre, et il examina la mâture. Le vent fraîchissait, et, tournant d'un quart dans l'ouest, il portait en plein à la côte zélandaise.

Will Halley appela ses hommes avec force jurons, fit serrer les perroquets et établir la voilure de nuit. John Mangles l'approuva sans rien dire.

Il avait renoncé à s'entretenir avec ce grossier marin. Mais ni Glenarvan ni lui ne quittèrent le pont. Deux heures après, une grande brise se déclara.

Will Halley fit prendre le bas ris dans ses huniers. La manœuvre eût été dure pour cinq hommes si le *Macquarie* n'eût porté une double vergue du système américain. En effet, il suffisait d'amener la vergue supérieure pour que le hunier fût réduit à sa moindre dimension.

Deux heures se passèrent. La mer grossissait. Le *Macquarie* éprouvait dans ses fonds des secousses à faire croire que sa quille raclait des roches. Il n'en était rien cependant, mais cette

lourde coque s'élevait difficilement à la lame. Aussi, le revers des vagues embarquait par masses d'eau considérables. Le canot, suspendu aux portemanteaux de bâbord, disparut dans un coup de mer.

John Mangles ne laissa pas d'être inquiet. Tout autre bâtiment se fût joué de ces flots peu redoutables, en somme. Mais, avec ce lourd bateau, on pouvait craindre de sombrer à pic, car le pont se remplissait, à chaque plongeon, et la nappe liquide, ne trouvant pas par les dalots un assez rapide écoulement, pouvait submerger le navire. Il eût été sage, pour parer à tout événement, de briser les pavois à coups de hache, afin de faciliter la sortie des eaux.

Mais Will Halley refusa de prendre cette précaution. D'ailleurs, un danger plus grand menaçait le *Macquarie*, et, sans doute, il n'était plus temps de le prévenir.

Vers onze heures et demie, John Mangles et Wilson, qui se tenaient au bord sous le vent, furent frappés d'un bruit insolite. Leur instinct d'hommes de mer se réveilla. John saisit la main du matelot.

« Le ressac ! lui dit-il.

– Oui, répondit Wilson. La lame brise sur des bancs.

– À deux encablures au plus ?

– Au plus ! La terre est là ! »

John se pencha au-dessus des bastingages, regarda les flots sombres et s'écria : la sonde ! Wilson ! La sonde !

Le master, posté à l'avant, ne semblait pas se douter de sa position. Wilson saisit la ligne de sonde lovée dans sa baille, et s'élança dans les porte-haubans de misaine.

Il jeta le plomb ; la corde fila entre ses doigts. Au troisième nœud, le plomb s'arrêta.

« Trois brasses ! cria Wilson.

– Capitaine, dit John, courant à Will Halley, nous sommes sur les brisants. »

Vit-il ou non Halley lever les épaules, peu importe. Mais il se précipita vers le gouvernail, mit la barre dessous, tandis que Wilson, lâchant la sonde, halait sur les bras du grand hunier pour faire lofer le navire. Le matelot qui gouvernait, vigoureusement repoussé, n'avait rien compris à cette attaque subite.

« Aux bras du vent ! Larguez ! Larguez ! » criait le jeune capitaine en manœuvrant de manière à s'élever des récifs.

Pendant une demi-minute, la hanche de tribord du brick les prolongea, et, malgré l'obscurité de la nuit, John aperçut une ligne mugissante qui blanchissait à quatre brasses du navire.

En ce moment, Will Halley, ayant conscience de cet imminent danger, perdait la tête. Ses matelots, à peine dégrisés, ne pouvaient comprendre ses ordres. D'ailleurs, l'incohérence de ses paroles, la contradiction de ses commandements, montraient que le sang-froid manquait à ce stupide ivrogne.

Il était surpris par la proximité de la terre, qui lui restait à huit milles sous le vent, quand il la croyait distante de trente ou

quarante. Les courants avaient jeté hors de sa route habituelle et pris au dépourvu ce misérable routinier.

Cependant, la prompte manœuvre de John Mangles venait d'éloigner le *Macquarie* des brisants.

Mais John ignorait sa position. Peut-être se trouvait-il serré dans une ceinture de récifs.

Le vent portait en plein dans l'est, et, à chaque coup de tangage, on pouvait toucher.

Bientôt, en effet, le bruit du ressac redoubla par tribord devant. Il fallut lofer encore. John remit la barre dessous et brassa en pointe. Les brisants se multipliaient sous l'étrave du brick, et il fut nécessaire de virer vent devant pour reprendre le large. Cette manœuvre réussirait-elle avec un bâtiment mal équilibré, sous une voilure réduite ?

C'était incertain, mais il fallait le tenter.

« La barre dessous, toute ! » cria John Mangles à Wilson.

Le *Macquarie* commença à se rapprocher de la nouvelle ligne de récifs. Bientôt, la mer écuma au choc des roches immergées.

Ce fut un inexprimable moment d'angoisse. L'écume rendait les lames lumineuses. On eût dit qu'un phénomène de phosphorescence les éclairait subitement. La mer hurlait, comme si elle eût possédé la voix de ces écueils antiques animés par la mythologie païenne. Wilson et Mulrady, courbés sur la roue du gouvernail, pesaient de tout leur poids. La barre venait à toucher.

Soudain, un choc eut lieu. Le *Macquarie* avait donné sur une roche. Les sous-barbes du beaupré cassèrent et compromirent la stabilité du mât de misaine. Le virement de bord s'achèverait-il sans autre avarie ?

Non, car une accalmie se fit tout à coup, et le navire revint sous le vent. Son évolution fut arrêtée net. Une haute vague le prit en dessous, le porta plus avant sur les récifs, et il retomba avec une violence extrême. Le mât de misaine vint en bas avec tout son gréement. Le brick talonna deux fois et resta immobile, donnant sur tribord une bande de trente degrés.

Les vitres du capot avaient volé en éclats. Les passagers se précipitèrent au dehors. Mais les vagues balayaient le pont d'une extrémité à l'autre, et ils ne pouvaient s'y tenir sans danger. John Mangles, sachant le navire solidement encastré dans le sable, les pria de rentrer dans le roufle.

« La vérité, John ? demanda froidement Glenarvan.

– La vérité, *mylord*, répondit John Mangles, est que nous ne coulerons pas. Quant à être démoli par la mer, c'est une autre question, mais nous avons le temps d'aviser.

– Il est minuit ?

– Oui, *mylord*, et il faut attendre le jour.

– Ne peut-on mettre le canot à la mer ?

– Par cette houle, et dans cette obscurité, c'est impossible ! Et d'ailleurs en quel endroit accoster la terre ?

– Eh bien, John, restons ici jusqu'au jour. »

Cependant Will Halley courait comme un fou sur le pont de son brick. Ses matelots, revenus de leur stupeur, défoncèrent un baril d'eau-de-vie et se mirent à boire. John prévit que leur ivresse allait bientôt amener des scènes terribles. On ne pouvait compter sur le capitaine pour les retenir. Le misérable s'arrachait les cheveux et se tordait les bras. Il ne pensait qu'à sa cargaison qui n'était pas assurée.

« Je suis ruiné ! Je suis perdu ! » s'écriait-il en courant d'un bord à l'autre.

John Mangles ne songeait guère à le consoler. Il fit armer ses compagnons, et tous se tinrent prêts à repousser les matelots qui se gorgeaient de brandy, en proférant d'épouvantables blasphèmes.

« Le premier de ces misérables qui s'approche du roufle, dit tranquillement le major, je le tue comme un chien. »

Les matelots virent sans doute que les passagers étaient déterminés à les tenir en respect, car, après quelques tentatives de pillage, ils disparurent. John Mangles ne s'occupa plus de ces ivrognes, et attendit impatiemment le jour.

Le navire était alors absolument immobile. La mer se calmait peu à peu. Le vent tombait. La coque pouvait donc résister pendant quelques heures encore. Au lever du soleil, John examinerait la terre. Si elle présentait un atterrissement facile, le you-you, maintenant la seule embarcation du bord, servirait au transport de l'équipage et des passagers. Il faudrait trois voyages, au moins, car il n'y avait place que pour quatre personnes. Quant au canot, on a vu qu'il avait été enlevé dans un coup de mer.

Tout en réfléchissant aux dangers de sa situation, John Mangles, appuyé sur le capot, écoutait les bruits du ressac. Il cherchait à percer l'obscurité profonde. Il se demandait à quelle distance se trouvait cette terre enviée et redoutée tout à la fois. Les brisants s'étendent souvent à plusieurs lieues d'une côte. Le frêle canot pourrait-il résister à une traversée un peu longue ?

Tandis que John songeait ainsi, demandant un peu de lumière à ce ciel ténébreux, les passagères, confiantes en sa parole, reposaient sur leurs couchettes. L'immobilité du brick leur assurait quelques heures de tranquillité. Glenarvan, John et leurs compagnons, n'entendant plus les cris de l'équipage ivre-mort, se refaisaient aussi dans un rapide sommeil, et, à une heure du matin, un silence profond régnait à bord de ce brick, endormi lui-même sur son lit de sable.

Vers quatre heures, les premières clartés apparurent dans l'est. Les nuages se nuancèrent légèrement sous les pâles lueurs de l'aube. John remonta sur le pont. À l'horizon pendait un rideau de brumes. Quelques contours indécis flottaient dans les vapeurs matinales, mais à une certaine hauteur. Une faible houle agitait encore la mer, et les flots du large se perdaient au milieu d'épaisses nuées immobiles.

John attendit. La lumière s'accrut peu à peu, l'horizon se piqua de tons rouges. Le rideau monta lentement sur le vaste décor du fond. Des récifs noirs pointèrent hors des eaux. Puis, une ligne se dessina sur une bande d'écume, un point lumineux s'alluma comme un phare au sommet d'un piton projeté sur le disque encore invisible du soleil levant. La terre était là, à moins de neuf milles.

« La terre ! », s'écria John Mangles.

Ses compagnons, réveillés à sa voix, s'élancèrent sur le pont du brick, et regardèrent en silence la côte qui s'accusait à l'horizon. Hospitalière ou funeste, elle devait être leur lieu de refuge.

« Où est Will Halley ? demanda Glenarvan.

– Je ne sais, *mylord*, répondit John Mangles.

– Et ses matelots ?

– Disparus comme lui.

– Et, comme lui, ivres-morts, sans doute, ajouta Mac Nabbs.

– Qu'on les cherche ! dit Glenarvan, on ne peut les abandonner sur ce navire. »

Mulrady et Wilson descendirent au logement du gaillard d'avant, et, deux minutes après, ils revinrent. Le poste était vide. Ils visitèrent alors l'entrepont et le brick jusqu'à fond de cale. Ils ne trouvèrent ni Will Halley ni ses matelots.

« Quoi ! Personne ? dit Glenarvan.

– Sont-ils tombés à la mer ? demanda Paganel.

– Tout est possible », répondit John Mangles, très soucieux de cette disparition.

Puis, se dirigeant vers l'arrière :

« Au canot », dit-il.

Wilson et Mulrady le suivirent pour mettre le you-you à la mer. Le you-you avait disparu.

Chapitre V

Les matelots improvisés

Will Halley et son équipage, profitant de la nuit et du sommeil des passagers, s'étaient enfuis sur l'unique canot du brick. On ne pouvait en douter. Ce capitaine, que son devoir obligeait à rester le dernier à bord, l'avait quitté le premier.

« Ces coquins ont fui, dit John Mangles. Eh bien ! Tant mieux, *mylord*. C'est autant de fâcheuses scènes qu'ils nous épargnent !

– Je le pense, répondit Glenarvan ; d'ailleurs, il y a toujours un capitaine à bord, John, et des matelots courageux, sinon habiles, tes compagnons. Commande, et nous sommes prêts à t'obéir. »

Le major, Paganel, Robert, Wilson, Mulrady, Olbinett lui-même, applaudirent aux paroles de Glenarvan, et, rangés sur le pont, ils se tinrent à la disposition de John Mangles.

« Que faut-il faire ? » demanda Glenarvan.

Le jeune capitaine promena son regard sur la mer, observa la mâture incomplète du brick, et dit, après quelques instants de réflexion :

« Nous avons deux moyens, *mylord*, de nous tirer de cette situation : relever le bâtiment et reprendre la mer, ou gagner la côte sur un radeau qui sera facile à construire.

– Si le bâtiment peut être relevé, relevons-le, répondit Glenarvan. C'est le meilleur parti à prendre, n'est-il pas vrai ?

– Oui, votre honneur, car, une fois à terre, que deviendrions-nous sans moyens de transport ?

– Évitons la côte, ajouta Paganel. Il faut se défier de la Nouvelle-Zélande.

– D'autant plus que nous avons beaucoup dérivé, reprit John. L'incurie d'Halley nous a rejetés dans le sud, c'est évident. À midi, je ferai mon point, et si, comme je le présume, nous sommes au-dessous d'Auckland, j'essayerai de remonter avec le *Macquarie* en prolongeant la côte.

– Mais les avaries du brick ? demanda lady Helena.

– Je ne les crois pas graves, madame, répondit John Mangles. J'établirai à l'avant un mât de fortune pour remplacer le mât de misaine, et nous marcherons, lentement, il est vrai, mais nous irons là où nous voulons aller. Si, par malheur, la coque du brick est défoncée, ou s'il ne peut être renfloué, il faudra se résigner à gagner la côte et à reprendre par terre le chemin d'Auckland.

– Voyons donc l'état du navire, dit le major. Cela importe avant tout. »

Glenarvan, John et Mulrady ouvrirent le grand panneau et descendirent dans la cale. Environ deux cents tonneaux de peaux tannées s'y trouvaient fort mal arrimés. On put les

déplacer sans trop de peine, au moyen de palans frappés sur le grand étai à l'aplomb du panneau. John fit aussitôt jeter à la mer une partie de ces ballots afin d'alléger le navire.

Après trois heures d'un rude travail, on put examiner les fonds du brick. Deux coutures du bordage s'étaient ouvertes à bâbord, à la hauteur des préceintes. Or, le *Macquarie* donnant sa bande sur tribord, sa gauche opposée émergeait, et les coutures défectueuses étaient à l'air. L'eau ne pouvait donc pénétrer. D'ailleurs, Wilson se hâta de rétablir le joint des bordages avec de l'étoupe et une feuille de cuivre soigneusement clouée.

En sondant, on ne trouva pas deux pieds d'eau dans la cale. Les pompes devaient facilement épuiser cette eau et soulager d'autant le navire.

Examen fait de la coque, John reconnut qu'elle avait peu souffert dans l'échouage. Il était probable qu'une partie de la fausse quille resterait engagée dans le sable, mais on pouvait s'en passer.

Wilson, après avoir visité l'intérieur du bâtiment, plongea afin de déterminer sa position sur le haut-fond.

Le *Macquarie*, l'avant tourné au nord-ouest, avait donné sur un banc de sable vasard d'un accore très brusque. L'extrémité inférieure de son étrave et environ les deux tiers de sa quille s'y trouvaient profondément encastrés. L'autre partie jusqu'à l'étambot flottait sur une eau dont la hauteur atteignait cinq brasses. Le gouvernail n'était donc point engagé et fonctionnait librement. John jugea inutile de le soulager. Avantage réel, car on serait à même de s'en servir au premier besoin.

Les marées ne sont pas très fortes dans le Pacifique. Cependant, John Mangles comptait sur l'arrivée du flot pour relever le *Macquarie*.

Le brick avait touché une heure environ avant la pleine mer. Depuis le moment où le jusant se fit sentir, sa bande sur tribord s'était de plus en plus accusée. À six heures du matin, à la mer basse elle atteignait son maximum d'inclinaison, et il parut inutile d'étayer le navire au moyen de béquilles. On put ainsi conserver à bord les vergues et autres espars que John destinait à établir un mât de fortune sur l'avant.

Restaient à prendre les positions pour renflouer le *Macquarie*. Travail long et pénible. Il serait évidemment impossible d'être paré pour la pleine mer de midi un quart. On verrait seulement comment se comporterait le brick, en partie déchargé, sous l'action du flot, et à la marée suivante on donnerait le coup de collier.

« À l'ouvrage ! » commanda John Mangles.

Ses matelots improvisés étaient à ses ordres.

John fit d'abord serrer les voiles restées sur leurs cargues. Le major, Robert et Paganel, dirigés par Wilson, montèrent à la grand'hune.

Le grand hunier, tendu sous l'effort du vent, eût contrarié le dégagement du navire. Il fallut le serrer, ce qui se fit tant bien que mal. Puis, après un travail opiniâtre et dur à des mains qui n'en avaient pas l'habitude, le mât du grand perroquet fut dépassé. Le jeune Robert, agile comme un chat, hardi comme un mousse, avait rendu les plus grands services pendant cette difficile opération.

Il s'agit alors de mouiller une ancre, deux peut-être, à l'arrière du navire et dans la direction de la quille. L'effort de traction devait s'opérer sur ces ancres pour haler le *Macquarie* à marée haute. Cette opération ne présente aucune difficulté, quand on dispose d'une embarcation ; on prend une ancre à jet, et on la mouille au point convenable, qui a été reconnu à l'avance.

Mais ici, tout canot manquait, et il fallait y suppléer.

Glenarvan était assez pratique de la mer pour comprendre la nécessité de ces opérations. Une ancre devait être mouillée pour dégager le navire échoué à mer basse.

« Mais sans canot, que faire ? demanda-t-il à John.

– Nous emploierons les débris du mât de misaine et des barriques vides, répondit le jeune capitaine. L'opération sera difficile, mais non pas impossible, car les ancres du *Macquarie* sont de petite dimension. Une fois mouillées, si elles ne dérapent pas, j'ai bon espoir.

– Bien, ne perdons pas de temps, John. »

Tout le monde, matelots et passagers, fut appelé sur le pont. Chacun prit part à la besogne. On brisa à coups de hache les agrès qui retenaient encore le mât de misaine. Le bas mât s'était rompu dans sa chute au ras du pont, de telle sorte que la hune put être facilement retirée.

John Mangles destinait cette plate-forme à faire un radeau. Il la soutint au moyen de barriques vides, et la rendit capable de porter ses ancres. Une godille fut installée, qui permettait de gouverner l'appareil. D'ailleurs, le jusant devait le faire dériver précisément à l'arrière du brick ; puis, quand les ancres seraient

par le fond, il serait facile de revenir à bord en se halant sur le grelin du navire.

Ce travail était à demi achevé, quand le soleil s'approcha du méridien.

John Mangles laissa Glenarvan suivre les opérations commencées, et s'occupa de relever sa position. Ce relèvement était très important à déterminer. Fort heureusement, John avait trouvé dans la chambre de Will Halley, avec un annuaire de l'observatoire de Greenwich, un sextant très sale, mais suffisant pour obtenir le point. Il le nettoya et l'apporta sur le pont.

Cet instrument, par une série de miroirs mobiles, ramène le soleil à l'horizon au moment où il est midi, c'est-à-dire quand l'astre du jour atteint le plus haut point de sa course. On comprend donc que, pour opérer, il faut viser avec la lunette du sextant un horizon vrai, celui que forment le ciel et l'eau en se confondant. Or, précisément la terre s'allongeait en un vaste promontoire dans le nord, et, s'interposant entre l'observateur et l'horizon vrai, elle rendait l'observation impossible.

Dans ce cas, où l'horizon manque, on le remplace par un horizon artificiel. C'est ordinairement une cuvette plate, remplie de mercure, au-dessus de laquelle on opère. Le mercure présente ainsi et de lui-même un miroir parfaitement horizontal.

John n'avait point de mercure à bord, mais il tourna la difficulté en se servant d'une baille remplie de goudron liquide, dont la surface réfléchissait très suffisamment l'image du soleil.

Il connaissait déjà sa longitude, étant sur la côte ouest de la Nouvelle-Zélande. Heureusement, car sans chronomètre il n'aurait pu la calculer.

La latitude seule lui manquait et il se mit en mesure de l'obtenir.

Il prit donc, au moyen du sextant, la hauteur méridienne du soleil au-dessus de l'horizon.

Cette hauteur se trouva de 68° 30'. La distance du soleil au zénith était donc de 21° 30', puisque ces deux nombres ajoutés l'un à l'autre donnent 90°. Or, ce jour-là, 3 février, la déclinaison du soleil étant de 16° 30' d'après l'annuaire, en l'ajoutant à cette distance zénithale de 21° 30', on avait une latitude de 38°.

La situation du *Macquarie* se déterminait donc ainsi : longitude 171° 13', latitude 38°, sauf quelques erreurs insignifiantes produites par l'imperfection des instruments, et dont on pouvait ne pas tenir compte.

En consultant la carte de Johnston achetée par Paganel à Eden, John Mangles vit que le naufrage avait eu lieu à l'ouvert de la baie d'Aotea, au-dessus de la pointe Cahua, sur les rivages de la province d'Auckland. La ville d'Auckland étant située sur le trente-septième parallèle, le *Macquarie* avait été rejeté d'un degré dans le sud. Il devrait donc remonter d'un degré pour atteindre la capitale de la Nouvelle-Zélande.

« Ainsi, dit Glenarvan, un trajet de vingt-cinq milles tout au plus. Ce n'est rien.

– Ce qui n'est rien sur mer sera long et pénible sur terre, répondit Paganel.

– Aussi, répondit John Mangles, ferons-nous tout ce qui est humainement possible pour renflouer le *Macquarie*. »

Le point établi, les opérations furent reprises. À midi un quart, la mer était pleine. John ne put en profiter, puisque ses ancres n'étaient pas encore mouillées. Mais il n'en observa pas moins le *Macquarie* avec une certaine anxiété.

Flotterait-il sous l'action du flot ? La question allait se décider en cinq minutes.

On attendit. Quelques craquements eurent lieu ; ils étaient produits, sinon par un soulèvement, au moins par un tressaillement de la carène. John conçut le bon espoir pour la marée suivante, mais en somme le brick ne bougea pas.

Les travaux continuèrent. À deux heures, le radeau était prêt. L'ancre à jet y fut embarquée. John et Wilson l'accompagnèrent, après avoir amarré un grelin sur l'arrière du navire. Le jusant les fit dériver, et ils mouillèrent à une demi-encablure par dix brasses de fond.

La tenue était bonne et le radeau revint à bord.

Restait la grosse ancre de bossoir. On la descendit, non sans difficulté. Le radeau recommença l'opération, et bientôt cette seconde ancre fut mouillée en arrière de l'autre, par un fond de quinze brasses.

Puis, se halant sur le câble, John et Wilson retournèrent au *Macquarie*.

Le câble et le grelin furent garnis au guindeau, et on attendit la prochaine pleine mer, qui devait se faire sentir à une heure du matin. Il était alors six heures du soir.

John Mangles complimenta ses matelots, et fit entendre à Paganel que, le courage et la bonne conduite aidant, il pourrait devenir un jour quartier-maître.

Cependant, Mr Olbinett, après avoir aidé aux diverses manœuvres, était retourné à la cuisine.

Il avait préparé un repas réconfortant qui venait à propos. Un rude appétit sollicitait l'équipage.

Il fut pleinement satisfait, et chacun se sentit refait pour les travaux ultérieurs. Après le dîner, John Mangles prit les dernières précautions qui devaient assurer le succès de l'opération. Il ne faut rien négliger, quand il s'agit de renflouer un navire. Souvent, l'entreprise manque, faute de quelques lignes d'allégement, et la quille engagée ne quitte pas son lit de sable.

John Mangles avait fait jeter à la mer une grande partie des marchandises, afin de soulager le brick ; mais le reste des ballots, les lourds espars, les vergues de rechange, quelques tonnes de gueuses qui formaient le lest, furent reportés à l'arrière, pour faciliter de leur poids le dégagement de l'étrave. Wilson et Mulrady y roulèrent également un certain nombre de barriques qu'ils remplirent d'eau, afin de relever le nez du brick.

Minuit sonnait, quand ces derniers travaux furent achevés. L'équipage était sur les dents, circonstance regrettable, au moment où il n'aurait pas trop de toutes ses forces pour virer au guindeau : ce qui amena John Mangles à prendre une résolution nouvelle.

En ce moment, la brise calmissait. Le vent faisait à peine courir quelques risées capricieuses à la surface des flots. John, observant l'horizon, remarqua que le vent tendait à revenir du sud-ouest dans le nord-ouest. Un marin ne pouvait se tromper à la disposition particulière et à la couleur des bandes de nuages. Wilson et Mulrady partageaient l'opinion de leur capitaine.

John Mangles fit part de ses observations à Glenarvan, et lui proposa de remettre au lendemain l'opération du renflouage.

« Et voici, mes raisons, dit-il. D'abord, nous sommes très fatigués, et toutes nos forces sont nécessaires pour dégager le navire. Puis, une fois relevé, comment le conduire au milieu de ces dangereux brisants et par une obscurité profonde ? Mieux vaut agir en pleine lumière. D'ailleurs, une autre raison me porte à attendre. Le vent promet de nous venir en aide, et je tiens à en profiter, je veux qu'il fasse culer cette vieille coque, pendant que la mer la soulèvera. Demain, si je ne me trompe, la brise soufflera du nord-ouest. Nous établirons les voiles du grand mât à masquer, et elles concourront à relever le brick. »

Ces raisons étaient décisives. Glenarvan et Paganel, les impatients du bord, se rendirent, et l'opération fut remise au lendemain. La nuit se passa bien. Un quart avait été réglé pour veiller surtout au mouillage des ancres.

Le jour parut. Les prévisions de John Mangles se réalisaient. Il vantait une brise du nord-nord-ouest qui tendait à fraîchir. C'était un surcroît de force très avantageux. L'équipage fut mis en réquisition.

Robert, Wilson, Mulrady en haut du grand mât, le major, Glenarvan, Paganel sur le pont, disposèrent les manœuvres de façon à déployer les voiles au moment précis. La vergue du

grand hunier fut hissée à bloc, la grand'voile et le grand hunier laissés sur leurs cargues.

Il était neuf heures du matin. Quatre heures devaient encore s'écouler jusqu'à la pleine mer. Elles ne furent pas perdues. John les employa à établir son mât de fortune sur l'avant du brick, afin de remplacer le mât de misaine. Il pourrait ainsi s'éloigner de ces dangereux parages, dès que le navire serait à flot. Les travailleurs firent de nouveaux efforts, et, avant midi, la vergue de misaine était solidement assujettie en guise de mât.

Lady Helena et Mary Grant se rendirent très utiles, et enverguèrent une voile de rechange sur la vergue du petit perroquet. C'était une joie pour elles de s'employer au salut commun. Ce gréement achevé, si le *Macquarie* laissait à désirer au point de vue de l'élégance, du moins pouvait-il naviguer à la condition de ne pas s'écarter de la côte.

Cependant, le flot montait. La surface de la mer se soulevait en petites vagues houleuses. Les têtes de brisants disparaissaient peu à peu, comme des animaux marins qui rentrent sous leur liquide élément. L'heure approchait de tenter la grande opération. Une fiévreuse impatience tenait les esprits en surexcitation. Personne ne parlait. On regardait John. On attendait un ordre de lui.

John Mangles, penché sur la lisse du gaillard d'arrière, observait la marée. Il jetait un coup d'œil inquiet au câble et au grelin élongés et fortement embraqués. À une heure, la mer atteignit son plus haut point. Elle était étale, c'est-à-dire à ce court instant où l'eau ne monte plus et ne descend pas encore. Il fallait opérer sans retard.

La grand'voile et le grand hunier furent largués et coiffèrent le mât sous l'effort du vent.

« Au guindeau ! » cria John.

C'était un guindeau muni de bringuebales, comme les pompes à incendie. Glenarvan, Mulrady, Robert d'un côté, Paganel, le major, Olbinett de l'autre, pesèrent sur les bringuebales, qui communiquaient le mouvement à l'appareil. En même temps, John et Wilson, engageant les barres d'abatage, ajoutèrent leurs efforts à ceux de leurs compagnons.

« Hardi ! Hardi ! cria le jeune capitaine, et de l'ensemble ! »

Le câble et le grelin se tendirent sous la puissante action du guindeau. Les ancres tinrent bon et ne chassèrent point. Il fallait réussir promptement.

La pleine mer ne dure que quelques minutes. Le niveau d'eau ne pouvait aider à baisser. On redoubla d'efforts. Le vent donnait avec violence et masquait les voiles contre le mât. Quelques tressaillements se firent sentir dans la coque. Le brick parut près de se soulever. Peut-être suffirait-il d'un bras de plus pour l'arracher au banc de sable.

« Helena ! Mary ! » cria Glenarvan.

Les deux jeunes femmes vinrent joindre leurs efforts à ceux de leurs compagnons. Un dernier cliquetis du linguet se fit entendre.

Mais ce fut tout. Le brick ne bougea pas. L'opération était manquée. Le jusant commençait déjà, et il fut évident que, même avec l'aide du vent et de la mer, cet équipage réduit ne pourrait renflouer son navire.

Chapitre VI

Où le cannibalisme est traité théoriquement

Le premier moyen de salut tenté par John Mangles avait échoué. Il fallait recourir au second sans tarder. Il est évident qu'on ne pouvait relever le *Macquarie*, et non moins évident que le seul parti à prendre, c'était d'abandonner le bâtiment.

Attendre à bord des secours problématiques, ç'eût été imprudence et folie. Avant l'arrivée providentielle d'un navire sur le théâtre du naufrage, le *Macquarie* serait mis en pièces ! La prochaine tempête, ou seulement une mer un peu forte, soulevée par les vents du large, le roulerait sur les sables, le briserait, le dépècerait, en disperserait les débris. Avant cette inévitable destruction, John voulait gagner la terre.

Il proposa donc de construire un radeau, ou, en langue maritime, un « ras » assez solide pour porter les passagers et une quantité suffisante de vivres à la côte zélandaise.

Il n'y avait pas à discuter, mais à agir. Les travaux furent commencés, et ils étaient fort avancés, quand la nuit vint les interrompre.

Vers huit heures du soir, après le souper, tandis que lady Helena et Mary Grant reposaient sur les couchettes du roufle, Paganel et ses amis s'entretenaient de questions graves en parcourant le pont du navire. Robert n'avait pas voulu les quitter.

Ce brave enfant écoutait de toutes ses oreilles, prêt à rendre un service, prêt à se dévouer à une périlleuse entreprise.

Paganel avait demandé à John Mangles si le radeau ne pourrait suivre la côte jusqu'à Auckland, au lieu de débarquer ses passagers à terre. John répondit que cette navigation était impossible avec un appareil aussi défectueux.

« Et ce que nous ne pouvons tenter sur un radeau, dit Paganel, aurait-il pu se faire avec le canot du brick ?

– Oui, à la rigueur, répondit John Mangles, mais à la condition de naviguer le jour et de mouiller la nuit.

– Ainsi, ces misérables qui nous ont abandonnés...

– Oh ! Ceux-là, répondit John Mangles, ils étaient ivres, et, par cette profonde obscurité, je crains bien qu'ils n'aient payé de leur vie ce lâche abandon.

– Tant pis pour eux, reprit Paganel, et tant pis pour nous, car ce canot eût été bien utile.

– Que voulez-vous, Paganel ? dit Glenarvan. Le radeau nous portera à terre.

– C'est précisément ce que j'aurais voulu éviter, répondit le géographe.

– Quoi ! Un voyage de vingt milles au plus après ce que nous avons fait dans les Pampas et à travers l'Australie, peut-il effrayer des hommes rompus aux fatigues ?

– Mes amis, répondit Paganel, je ne mets en doute ni votre courage ni la vaillance de nos compagnes. Vingt milles ! Ce n'est rien en tout autre pays que la Nouvelle-Zélande. Vous ne me soupçonnerez pas de pusillanimité. Le premier, je vous ai entraînés à travers l'Amérique, à travers l'Australie. Mais ici, je le répète, tout vaut mieux que de s'aventurer dans ce pays perfide.

– Tout vaut mieux que de s'exposer à une perte certaine sur un navire échoué, fit John Mangles.

– Qu'avons-nous donc tant à redouter de la Nouvelle-Zélande ? demanda Glenarvan.

– Les sauvages, répondit Paganel.

– Les sauvages ! répliqua Glenarvan. Ne peut-on les éviter, en suivant la côte ? D'ailleurs, une attaque de quelques misérables ne peut préoccuper dix européens bien armés et décidés à se défendre.

– Il ne s'agit pas de misérables, répondit Paganel en secouant la tête. Les néo-zélandais forment des tribus terribles, qui luttent contre la domination anglaise, contre les envahisseurs, qui les vainquent souvent, qui les mangent toujours !

– Des cannibales ! s'écria Robert, des cannibales ! »

Puis on l'entendit qui murmurait ces deux noms :

« Ma sœur ! Madame Helena !

– Ne crains rien, mon enfant, lui répondit Glenarvan, pour rassurer le jeune enfant. Notre ami Paganel exagère !

– Je n'exagère rien, reprit Paganel. Robert a montré qu'il était un homme, et je le traite en homme, en ne lui cachant pas la vérité. Les néo-zélandais sont les plus cruels, pour ne pas dire les plus gourmands des anthropophages. Ils dévorent tout ce qui leur tombe sous la dent. La guerre n'est pour eux qu'une chasse à ce gibier savoureux qui s'appelle l'homme, et il faut l'avouer, c'est la seule guerre logique. Les européens tuent leurs ennemis et les enterrent. Les sauvages tuent leurs ennemis et les mangent, et, comme l'a fort bien dit mon compatriote Toussenel, le mal n'est pas tant de faire rôtir son ennemi quand il est mort, que de le tuer quand il ne veut pas mourir.

– Paganel, répondit le major, il y a matière à discussion, mais ce n'est pas le moment. Qu'il soit logique ou non d'être mangé, nous ne voulons pas qu'on nous mange. Mais comment le christianisme n'a-t-il pas encore détruit ces habitudes d'anthropophagie ?

– Croyez-vous donc que tous les néo-zélandais soient chrétiens ? répliqua Paganel. C'est le petit nombre, et les missionnaires sont encore et trop souvent victimes de ces brutes. L'année dernière, le révérend Walkner a été martyrisé avec une horrible cruauté. Les maoris l'ont pendu. Leurs femmes lui ont arraché les yeux. On a bu son sang, on a mangé sa cervelle. Et ce meurtre a eu lieu en 1864, à Opotiki, à quelques lieues d'Auckland, pour ainsi dire sous les yeux des autorités anglaises. Mes amis, il faut des siècles pour changer la nature d'une race d'hommes. Ce que les maoris ont été, ils le seront longtemps encore. Toute leur histoire est faite de sang. Que d'équipages ils ont massacrés et dévorés, depuis les matelots de Tasman jusqu'aux marins du *Hawes* ! et ce n'est pas la chair blanche qui les a mis en appétit. Bien avant l'arrivée des européens, les zélandais demandaient au meurtre

l'assouvissement de leur gloutonnerie. Maints voyageurs vécurent parmi eux, qui ont assisté à des repas de cannibales, où les convives n'étaient poussés que par le désir de manger d'un mets délicat, comme la chair d'une femme ou d'un enfant !

– Bah ! fit le major, ces récits ne sont-ils pas dus pour la plupart à l'imagination des voyageurs ? On aime volontiers à revenir des pays dangereux et de l'estomac des anthropophages !

– Je fais la part de l'exagération, répondit Paganel. Mais des hommes dignes de foi ont parlé, les missionnaires Kendall, Marsden, les capitaines Dillon, d'Urville, Laplace, d'autres encore, et je crois à leurs récits, je dois y croire. Les zélandais sont cruels par nature. À la mort de leurs chefs, ils immolent des victimes humaines. Ils prétendent par ces sacrifices apaiser la colère du défunt, qui pourrait frapper les vivants, et en même temps lui offrir des serviteurs pour l'autre vie ! Mais comme ils mangent ces domestiques posthumes, après les avoir massacrés, on est fondé à croire que l'estomac les y pousse plus que la superstition.

– Cependant, dit John Mangles, j'imagine que la superstition joue un rôle dans les scènes du cannibalisme. C'est pourquoi, si la religion change, les mœurs changeront aussi.

– Bon, ami John, répondit Paganel. Vous soulevez là cette grave question de l'origine de l'anthropophagie. Est-ce la religion, est-ce la faim qui a poussé les hommes à s'entre-dévorer ? Cette discussion serait au moins oiseuse en ce moment. Pourquoi le cannibalisme existe ? La question n'est pas encore résolue ; mais il existe, fait grave, dont nous n'avons que trop de raisons de nous préoccuper. »

Paganel disait vrai. L'anthropophagie est passée à l'état chronique dans la Nouvelle-Zélande, comme aux îles Fidji ou au détroit de Torrès. La superstition intervient évidemment dans ces odieuses coutumes, mais il y a des cannibales, parce qu'il y a des moments où le gibier est rare et la faim grande. Les sauvages ont commencé par manger de la chair humaine pour satisfaire les exigences d'un appétit rarement rassasié ; puis, les prêtres ont ensuite réglementé et sanctifié ces monstrueuses habitudes. Le repas est devenu cérémonie, voilà tout.

D'ailleurs, aux yeux des maoris, rien de plus naturel que de se manger les uns les autres. Les missionnaires les ont souvent interrogés à propos du cannibalisme. Ils leur ont demandé pourquoi ils dévoraient leurs frères. À quoi les chefs répondaient que les poissons mangent les poissons, que les chiens mangent les hommes, que les hommes mangent les chiens, et que les chiens se mangent entre eux. Dans leur théogonie même, la légende rapporte qu'un dieu mangea un autre dieu. Avec de tels précédents, comment résister au plaisir de manger son semblable ?

De plus, les zélandais prétendent qu'en dévorant un ennemi mort on détruit sa partie spirituelle. On hérite ainsi de son âme, de sa force, de sa valeur, qui sont particulièrement renfermés dans la cervelle. Aussi, cette portion de l'individu figure-t-elle dans les festins comme plat d'honneur et de premier choix.

Cependant, Paganel soutint, non sans raison, que la sensualité, le besoin surtout, excitaient les zélandais à l'anthropophagie, et non seulement les sauvages de l'Océanie, mais les sauvages de l'Europe.

« Oui, ajouta-t-il, le cannibalisme a longtemps régné chez les ancêtres des peuples les plus civilisés, et ne prenez point cela pour une personnalité, chez les écossais particulièrement.

– Vraiment ? dit Mac Nabbs.

– Oui, major, reprit Paganel. Quand vous lirez certains passages de saint Jérôme sur les *atticoli* de l'écosse, vous verrez ce qu'il faut penser de vos aïeux ! Et sans remonter au delà des temps historiques, sous le règne d'Élisabeth, à l'époque même où Shakespeare rêvait à son Shylock, Sawney Bean, bandit écossais, ne fut-il pas exécuté pour crime de cannibalisme ? Et quel sentiment l'avait porté à manger de la chair humaine ? La religion ? Non, la faim.

– La faim ? dit John Mangles.

– La faim, répondit Paganel, mais surtout cette nécessité pour le carnivore de refaire sa chair et son sang par l'azote contenu dans les matières animales. C'est bien de fournir au travail des poumons au moyen des plantes tubéreuses et féculentes. Mais qui veut être fort et actif doit absorber ces aliments plastiques qui réparent les muscles. Tant que les maoris ne seront pas membres de la société des légumistes, ils mangeront de la viande, et, pour viande, de la chair humaine.

– Pourquoi pas la viande des animaux ? dit Glenarvan.

– Parce qu'ils n'ont pas d'animaux, répondit Paganel, et il faut le savoir, non pour excuser, mais pour expliquer leurs habitudes de cannibalisme. Les quadrupèdes, les oiseaux mêmes sont rares dans ce pays inhospitalier. Aussi les maoris, de tout temps, se sont-ils nourris de chair humaine. Il y a même des « saisons à manger les hommes », comme dans les contrées civilisées, des saisons pour la chasse. Alors ont lieu les grandes battues, c'est-à-dire les grandes guerres, et des peuplades entières sont servies sur la table des vainqueurs.

– Ainsi, dit Glenarvan, selon vous, Paganel, l'anthropophagie ne disparaîtra que le jour où les moutons, les bœufs et les porcs pulluleront dans les prairies de la Nouvelle-Zélande.

– Évidemment, mon cher lord, et encore faudra-t-il des années pour que les maoris se déshabituent de la chair zélandaise qu'ils préfèrent à toute autre, car les fils aimeront longtemps ce que leurs pères ont aimé. À les en croire, cette chair a le goût de la viande de porc, mais avec plus de fumet. Quant à la chair blanche, ils en sont moins friands, parce que les blancs mêlent du sel à leurs aliments, ce qui leur donne une saveur particulière peu goûtée des gourmets.

– Ils sont difficiles ! dit le major. Mais cette chair blanche ou noire, la mangent-ils crue ou cuite ?

– Eh ! Qu'est-ce que cela vous fait, Monsieur Mac Nabbs ? s'écria Robert.

– Comment donc, mon garçon, répondit sérieusement le major, mais si je dois jamais finir sous la dent d'un anthropophage, j'aime mieux être cuit !

– Pourquoi ?

– Pour être sûr de ne pas être dévoré vivant !

– Bon ! Major, reprit Paganel, mais si c'est pour être cuit vivant !

– Le fait est, répondit le major, que je n'en donnerais pas le choix pour une demi-couronne.

– Quoi qu'il en soit, Mac Nabbs, et si cela peut vous être agréable, répliqua Paganel, apprenez que les néo-zélandais ne mangent la chair que cuite ou fumée. Ce sont des gens bien appris et qui se connaissent en cuisine. Mais, pour mon compte, l'idée d'être mangé m'est particulièrement désagréable ! Terminer son existence dans l'estomac d'un sauvage, pouah !

– Enfin, de tout ceci, dit John Mangles, il résulte qu'il ne faut pas tomber entre leurs mains. Espérons aussi qu'un jour le christianisme aura aboli ces monstrueuses coutumes.

– Oui, nous devons l'espérer, répondit Paganel ; mais, croyez-moi, un sauvage qui a goûté de la chair humaine y renoncera difficilement. Jugez-en par les deux faits que voici.

– Voyons les faits, Paganel, dit Glenarvan.

– Le premier est rapporté dans les chroniques de la société des jésuites au Brésil. Un missionnaire portugais rencontra un jour une vieille brésilienne très malade. Elle n'avait plus que quelques jours à vivre. Le jésuite l'instruisit des vérités du christianisme, que la moribonde admit sans discuter. Puis, après la nourriture de l'âme, il songea à la nourriture du corps, et il offrit à sa pénitente quelques friandises européennes. « Hélas ! répondit la vieille, mon estomac ne peut supporter aucune espèce d'aliments. Il n'y a qu'une seule chose dont je voudrais goûter ; mais, par malheur, personne ici ne pourrait me la procurer. – Qu'est-ce donc ? demanda le jésuite. – Ah ! Mon fils ! C'est la main d'un petit garçon ! Il me semble que j'en grignoterais les petits os avec plaisir ! »

– Ah çà ! Mais c'est donc bon ? demanda Robert.

– Ma seconde histoire va te répondre, mon garçon, reprit Paganel. Un jour, un missionnaire reprochait à un cannibale

cette coutume horrible et contraire aux lois divines de manger de la chair humaine. « Et puis ce doit être mauvais ! ajouta-t-il.
– Ah ! mon père ! répondit le sauvage en jetant un regard de convoitise sur le missionnaire, dites que Dieu le défend ! Mais ne dites pas que c'est mauvais ! Si seulement vous en aviez mangé !... »

Chapitre VII

Où l'on accoste enfin une terre qu'il faudrait éviter

Les faits rapportés par Paganel étaient indiscutables.

La cruauté des néo-zélandais ne pouvait être mise en doute. Donc, il y avait danger à descendre à terre.

Mais eût-il été cent fois plus grand, ce danger, il fallait l'affronter. John Mangles sentait la nécessité de quitter sans retard un navire voué à une destruction prochaine. Entre deux périls, l'un certain, l'autre seulement probable, pas d'hésitation possible.

Quant à cette chance d'être recueilli par un bâtiment, on ne pouvait raisonnablement y compter. Le *Macquarie* n'était pas sur la route des navires qui cherchent les atterrages de la Nouvelle-Zélande.

Ils se rendent ou plus haut à Auckland, ou plus bas à New-Plymouth. Or, l'échouage avait eu lieu précisément entre ces deux points, sur la partie déserte des rivages d'Ika-Na-Maoui. Côte mauvaise, dangereuse, mal hantée. Les bâtiments n'ont d'autre souci que de l'éviter, et, si le vent les y porte, de s'en élever au plus vite.

« Quand partirons-nous ? demanda Glenarvan.

– Demain matin, à dix heures, répondit John Mangles. La marée commencera à monter et nous portera à terre. »

Le lendemain, 5 février, à huit heures, la construction du radeau était achevée. John avait donné tous ses soins à l'établissement de l'appareil.

La hune de misaine, qui servit au mouillage des ancres, ne pouvait suffire à transporter des passagers et des vivres. Il fallait un véhicule solide, dirigeable, et capable de résister à la mer pendant une navigation de neuf milles. La mâture seule pouvait fournir les matériaux nécessaires à sa construction.

Wilson et Mulrady s'étaient mis à l'œuvre. Le gréement fut coupé à la hauteur des capes de mouton, et sous les coups de hache, le grand mât, attaqué par le pied, passa par-dessus les bastingages de tribord qui craquèrent sous sa chute. Le *Macquarie* se trouvait alors rasé comme un ponton.

Le bas mât, les mâts de hune et de perroquet furent sciés et séparés. Les principales pièces du radeau flottaient alors. On les réunit aux débris du mât de misaine, et ces espars furent liés solidement entre eux. John eut soin de placer dans les interstices une demi-douzaine de barriques vides, qui devaient surélever l'appareil au-dessus de l'eau.

Sur cette première assise fortement établie, Wilson avait posé une sorte de plancher en claire-voie fait de caillebotis. Les vagues pouvaient donc déferler sur le radeau sans y séjourner, et les passagers devaient être à l'abri de l'humidité. D'ailleurs, des pièces à eau, solidement saisies, formaient une espèce de pavois circulaire qui protégeait le pont contre les grosses lames.

Ce matin-là, John, voyant le vent favorable, fit installer au centre de l'appareil la vergue du petit perroquet en guise de

mât. Elle fut maintenue par des haubans et munie d'une voile de fortune. Un grand aviron à large pelle, fixé à l'arrière, permettait de gouverner l'appareil, si le vent lui imprimait une vitesse suffisante.

Tel, ce radeau, établi dans les meilleures conditions, pouvait résister aux secousses de la houle. Mais gouvernerait-il, atteindrait-il la côte si le vent tournait ? C'était la question. À neuf heures commença le chargement.

D'abord les vivres furent embarqués en suffisante quantité pour durer jusqu'à Auckland, car il ne fallait pas compter sur les productions de cette terre ingrate.

L'office particulière d'Olbinett fournit quelques viandes conservées, ce qui restait des provisions achetées pour la traversée du *Macquarie*. Peu de chose, en somme. Il fallut se rejeter sur les vivres grossiers du bord, des biscuits de mer de qualité médiocre, et deux barriques de poissons salés. Le *stewart* en était tout honteux.

Ces provisions furent enfermées dans des caisses hermétiquement closes, étanches et impénétrables à l'eau de mer, puis descendues et retenues par de fortes saisines au pied du mât de fortune. On mit en lieu sûr et au sec les armes et les munitions.

Très heureusement, les voyageurs étaient bien armés de carabines et de revolvers.

Une ancre à jet fut également embarquée pour le cas où John, ne pouvant atteindre la terre dans une marée, serait forcé de mouiller au large.

À dix heures, le flot commença à se faire sentir. La brise soufflait faiblement du nord-ouest. Une légère houle ondulait la surface de la mer.

« Sommes-nous prêts ? demanda John Mangles.

– Tout est paré, capitaine, répondit Wilson.

– Embarque ! » cria John.

Lady Helena et Mary Grant descendirent par une grossière échelle de corde, et s'installèrent au pied du mât sur les caisses de vivres, leurs compagnons près d'elles. Wilson prit en main le gouvernail. John se plaça aux cargues de la voile, et Mulrady coupa l'amarre qui retenait le radeau aux flancs du brick.

La voile fut déployée, et l'appareil commença à se diriger vers la terre sous la double action de la marée et du vent.

La côte restait à neuf milles, distance médiocre qu'un canot armé de bons avirons eût franchie en trois heures. Mais, avec le radeau, il fallait en rabattre. Si le vent tenait, on pourrait peut-être atteindre la terre dans une seule marée. Mais, si la brise venait à calmir, le jusant l'emporterait, et il serait nécessaire de mouiller pour attendre la marée suivante. Grosse affaire, et qui ne laissait pas de préoccuper John Mangles.

Cependant, il espérait réussir. Le vent fraîchissait.

Le flot ayant commencé à dix heures, on devait avoir accosté la terre à trois heures, sous peine de jeter l'ancre ou d'être ramené au large par la mer descendante.

Le début de la traversée fut heureux. Peu à peu, les têtes noires des récifs et le tapis jaune des bancs disparurent sous les montées de la houle et du flot.

Une grande attention, une extrême habileté, devinrent nécessaires pour éviter ces brisants immergés, et diriger un appareil peu sensible au gouvernail et prompt aux déviations.

À midi, il était encore à cinq milles de la côte.

Un ciel assez clair permettait de distinguer les principaux mouvements de terrain. Dans le nord-est se dressait un mont haut de deux mille cinq cents pieds. Il se découpait sur l'horizon d'une façon étrange, et sa silhouette reproduisait le grimaçant profil d'une tête de singe, la nuque renversée.

C'était le Pirongia, exactement situé, suivant la carte, sur le trente-huitième parallèle.

À midi et demi, Paganel fit remarquer que tous les écueils avaient disparu sous la marée montante.

« Sauf un, répondit lady Helena.

– Lequel ? Madame, demanda Paganel.

– Là, répondit lady Helena, indiquant un point noir à un mille en avant.

– En effet, répondit Paganel. Tâchons de relever sa position afin de ne point donner dessus, car la marée ne tardera pas à le recouvrir.

– Il est justement par l’arête nord de la montagne, dit John Mangles. Wilson, veille à passer au large.

– Oui, capitaine », répondit le matelot, pesant de tout son poids sur le gros aviron de l’arrière.

En une demi-heure, on gagna un demi-mille. Mais, chose étrange, le point noir émergeait toujours des flots.

John le regardait attentivement et, pour le mieux observer, il emprunta la longue-vue de Paganel.

« Ce n’est point un récif, dit-il, après un instant d’examen ; c’est un objet flottant qui monte et descend avec la houle.

– N’est-ce pas un morceau de la mâture du *Macquarie* ? demanda lady Helena.

– Non, répondit Glenarvan, aucun débris n’a pu dériver si loin du navire.

– Attendez ! s’écria John Mangles, je le reconnais, c’est le canot !

– Le canot du brick ! dit Glenarvan.

– Oui, *mylord*. Le canot du brick, la quille renversée !

– Les malheureux ! s’écria lady Helena, ils ont péri !

– Oui, madame, répondit John Mangles, et ils devaient périr, car au milieu de ces brisants, sur une mer houleuse, par cette nuit noire, ils couraient à une mort certaine.

– Que le ciel ait eu pitié d'eux ! » murmura Mary Grant.

Pendant quelques instants, les passagers demeurèrent silencieux. Ils regardaient cette frêle embarcation qui se rapprochait. Elle avait évidemment chaviré à quatre milles de la terre, et, de ceux qui la montaient, pas un sans doute ne s'était sauvé.

« Mais ce canot peut nous être utile, dit Glenarvan.

– En effet, répondit John Mangles. Mets le cap dessus, Wilson. »

La direction du radeau fut modifiée, mais la brise tomba peu à peu, et l'on n'atteignit pas l'embarcation avant deux heures.

Mulrady, placé à l'avant, para le choc, et le youyou chaviré vint se ranger le long du bord.

« Vide ? demanda John Mangles.

– Oui, capitaine, répondit le matelot, le canot est vide, et ses bordages se sont ouverts. Il ne saurait donc nous servir.

– On n'en peut tirer aucun parti ? demanda Mac Nabbs.

– Aucun, répondit John Mangles. C'est une épave bonne à brûler.

– Je le regrette, dit Paganel, car ce you-you aurait pu nous conduire à Auckland.

– Il faut se résigner, Monsieur Paganel, répondit John Mangles. D’ailleurs, sur une mer aussi tourmentée, je préfère encore notre radeau à cette fragile embarcation. Il n’a fallu qu’un faible choc pour la mettre en pièces ! Donc, *mylord*, nous n’avons plus rien à faire ici.

– Quand tu voudras, John, dit Glenarvan.

– En route, Wilson, reprit le jeune capitaine, et droit sur la côte. »

Le flot devait encore monter pendant une heure environ. On put franchir une distance de deux milles.

Mais alors la brise tomba presque entièrement et parut avoir une certaine tendance à se lever de terre. Le radeau resta immobile. Bientôt même, il commence à dériver vers la pleine mer sous la poussée du jusant. John ne pouvait hésiter une seconde.

« Mouille », cria-t-il.

Mulrady, préparé à l’exécution de cet ordre, laissa tomber l’ancre par cinq brasses de fond. Le radeau recula de deux toises sur le grelin fortement tendu.

La voile de fortune carguée, les dispositions furent prises pour une assez longue station.

En effet, la mer ne devait pas renverser avant neuf heures du soir, et puisque John Mangles ne se souciait pas de naviguer pendant la nuit, il était mouillé là jusqu’à cinq heures du matin. La terre était en vue à moins de trois milles.

Une assez forte houle soulevait les flots, et semblait par un mouvement continu porter à la côte.

Aussi, Glenarvan, quand il apprit que la nuit entière se passerait à bord, demanda à John pourquoi il ne profitait pas des ondulations de cette houle pour se rapprocher de la côte.

« Votre honneur, répondit le jeune capitaine, est trompé par une illusion d'optique. Bien qu'elle semble marcher, la houle ne marche pas. C'est un balancement des molécules liquides, rien de plus. Jetez un morceau de bois au milieu de ces vagues, et vous verrez qu'il demeurera stationnaire, tant que le jusant ne se fera pas sentir. Il ne nous reste donc qu'à prendre patience.

– Et à dîner », ajouta le major.

Olbinett tira d'une caisse de vivres quelques morceaux de viande sèche, et une douzaine de biscuits. Le *stewart* rougissait d'offrir à ses maîtres un si maigre menu. Mais il fut accepté de bonne grâce, même par les voyageuses, que les brusques mouvements de la mer, ne mettaient guère en appétit. En effet, ces chocs du radeau, qui faisait tête à la houle en secouant son câble, étaient d'une fatigante brutalité. L'appareil, incessamment ballotté sur des lames courtes et capricieuses, ne se fût pas heurté plus violemment aux arêtes vives d'une roche sous-marine. C'était parfois à croire qu'il touchait. Le grelin travaillait fortement, et de demi-heure en demi-heure John en faisait filer une brasse pour le rafraîchir. Sans cette précaution, il eût inévitablement cassé, et le radeau, abandonné à lui-même, aurait été se perdre au large.

Les appréhensions de John seront donc aisément comprises. Ou son grelin pouvait casser, ou son ancre déraper, et dans les deux cas il était en détresse.

La nuit approchait. Déjà, le disque du soleil, allongé par la réfraction, et d'un rouge de sang, allait disparaître derrière l'horizon. Les dernières lignes d'eau resplendissaient dans l'ouest et scintillaient comme des nappes d'argent liquide. De ce côté, tout était ciel et eau, sauf un point nettement accusé, la carcasse du *Macquarie* immobile sur son haut-fond.

Le rapide crépuscule retarda de quelques minutes à peine la formation des ténèbres, et bientôt la terre, qui bornait les horizons de l'est et du nord, se fondit dans la nuit.

Situation pleine d'angoisses que celle de ces naufragés, sur cet étroit radeau, envahis par l'ombre ! Les uns s'endormirent dans un assoupissement anxieux et propice aux mauvais rêves, les autres ne purent trouver une heure de sommeil. Au lever du jour, tous étaient brisés par les fatigues de la nuit.

Avec la mer montante, le vent reprit du large. Il était six heures du matin. Le temps pressait. John fit ses dispositions pour l'appareillage. Il ordonna de lever l'ancre. Mais les pattes de l'ancre, sous les secousses du câble, s'étaient profondément incrustées dans le sable. Sans guindeau, et même avec les palans que Wilson installa, il fut impossible de l'arracher.

Une demi-heure s'écoula dans de vaines tentatives.

John, impatient d'appareiller, fit couper le grelin, abandonnant son ancre et s'enlevant toute possibilité de mouiller dans un cas urgent, si la marée ne suffisait pas pour gagner la côte. Mais il ne voulut pas tarder davantage, et un coup de hache livra le radeau au gré de la brise, aidée d'un courant de deux nœuds à l'heure.

La voile fut larguée. On dériva lentement vers la terre qui s'estompait en masses grisâtres sur un fond de ciel illuminé par

le soleil levant. Les récifs furent adroitement évités et doublés. Mais, sous la brise incertaine du large, l'appareil ne semblait pas se rapprocher du rivage. Que de peines pour atteindre cette Nouvelle-Zélande, qu'il était si dangereux d'accoster !

À neuf heures, cependant, la terre restait à moins d'un mille. Les brisants la hérissaient. Elle était très accore. Il fallut y découvrir un atterrage praticable. Le vent mollit peu à peu et tomba entièrement. La voile inerte battait le mât et le fatiguait. John la fit carguer. Le flot seul portait le radeau à la côte, mais il avait fallu renoncer à le gouverner, et d'énormes fucus retardaient encore sa marche.

À dix heures, John se vit à peu près stationnaire, à trois encablures du rivage. Pas d'ancre à mouiller.

Allait-il donc être repoussé au large par le jusant ?

John, les mains crispées, le cœur dévoré d'inquiétude, jetait un regard farouche à cette terre inabordable.

Heureusement, – heureusement cette fois, – un choc eut lieu. Le radeau s'arrêta. Il venait d'échouer à haute mer, sur un fond de sable à vingt-cinq brasses de la côte.

Glenarvan, Robert, Wilson, Mulrady, se jetèrent à l'eau. Le radeau fut fixé solidement par des amarres sur les écueils voisins. Les voyageuses, portées de bras en bras, atteignirent la terre sans avoir mouillé un pli de leurs robes, et bientôt tous, avec armes et vivres, eurent pris définitivement pied sur ces redoutables rivages de la Nouvelle-Zélande.

Chapitre VIII

Le présent du pays où l'on est

Glenarvan aurait voulu, sans perdre une heure, suivre la côte et remonter vers Auckland. Mais depuis le matin, le ciel s'était chargé de gros nuages, et vers onze heures, après le débarquement, les vapeurs se condensèrent en pluie violente. De là impossibilité de se mettre en route et nécessité de chercher un abri.

Wilson découvrit fort à propos une grotte creusée par la mer dans les roches basaltiques du rivage.

Les voyageurs s'y réfugièrent avec armes et provisions. Là se trouvait toute une récolte de varech desséché, jadis engrangée par les flots.

C'était une literie naturelle dont on s'accommoda.

Quelques morceaux de bois furent empilés à l'entrée de la grotte, puis allumés, et chacun s'y sécha de son mieux.

John espérait que la durée de cette pluie diluvienne serait en raison inverse de sa violence.

Il n'en fut rien. Les heures se passèrent sans amener une modification dans l'état du ciel. Le vent fraîchit vers midi et accrut encore la bourrasque.

Ce contre-temps eût impatienté le plus patient des hommes. Mais qu'y faire ? ç'eût été folie de braver sans véhicule une pareille tempête. D'ailleurs, quelques jours devaient suffire pour gagner Auckland, et un retard de douze heures ne pouvait préjudicier à l'expédition, si les indigènes n'arrivaient pas.

Pendant cette halte forcée, la conversation roula sur les incidents de la guerre dont la Nouvelle-Zélande était alors le théâtre. Mais pour comprendre et estimer la gravité des circonstances au milieu desquelles se trouvaient jetés les naufragés du *Macquarie*, il faut connaître l'histoire de cette lutte qui ensanglantait alors l'île d'Ika-Na-Maoui.

Depuis l'arrivée d'Abel Tasman au détroit de Cook, le 16 décembre 1642, les néo-zélandais, souvent visités par les navires européens, étaient demeurés libres dans leurs îles indépendantes. Nulle puissance européenne ne songeait à s'emparer de cet archipel qui commande les mers du Pacifique. Seuls, les missionnaires, établis sur ces divers points, apportaient à ces nouvelles contrées les bienfaits de la civilisation chrétienne. Quelques-uns d'entre eux, cependant, et spécialement les anglicans, préparaient les chefs zélandais à se courber sous le joug de l'Angleterre. Ceux-ci, habilement circonvenus, signèrent une lettre adressée à la reine Victoria pour réclamer sa protection. Mais les plus clairvoyants pressentaient la sottise de cette démarche, et l'un d'eux, après avoir appliqué sur la lettre l'image de son tatouage, fit entendre ces prophétiques paroles : « Nous avons perdu notre pays ; désormais, il n'est plus à nous ; bientôt l'étranger viendra s'en emparer et nous serons ses esclaves. »

En effet, le 29 janvier 1840, la corvette *Herald* arrivait à la Baie des Îles, au nord d'Ika-Na-Maoui. Le capitaine de vaisseau Hobson débarqua au village de Korora-Reka. Les habitants furent invités à se réunir en assemblée générale dans l'église

protestante. Là, lecture fut donnée des titres que le capitaine Hobson tenait de la reine d'Angleterre.

Le 5 janvier suivant, les principaux chefs zélandais furent appelés chez le résident anglais au village de Païa. Le capitaine Hobson chercha à obtenir leur soumission, disant que la reine avait envoyé des troupes et des vaisseaux pour les protéger, que leurs droits restaient garantis, que leur liberté demeurait entière. Toutefois, leurs propriétés devaient appartenir à la reine Victoria, à laquelle ils étaient obligés de les vendre.

La majorité des chefs, trouvant la protection trop chère, refusa d'y acquiescer. Mais les promesses et les présents eurent plus d'empire sur ces sauvages natures que les grands mots du capitaine Hobson, et la prise de possession fut confirmée. Depuis cette année 1840 jusqu'au jour où le *Duncan* quitta le golfe de la Clyde, que se passa-t-il ? Rien que ne sût Jacques Paganel, rien dont il ne fût prêt à instruire ses compagnons.

« Madame, répondit-il aux questions de lady Helena, je vous répéterai ce que j'ai déjà eu l'occasion de dire, c'est que les néo-zélandais forment une population courageuse qui, après avoir cédé un instant, résiste pied à pied aux envahissements de l'Angleterre. Les tribus des maoris sont organisées comme les anciens clans de l'écosse. Ce sont autant de grandes familles qui reconnaissent un chef très soucieux d'une complète déférence à son égard. Les hommes de cette race sont fiers et braves, les uns grands, aux cheveux lisses, semblables aux maltais ou aux juifs de Bagdad et de race supérieure, les autres plus petits, trapus, pareils aux mulâtres, mais tous robustes, hautains et guerriers. Ils ont eu un chef célèbre nommé Hihi, un véritable Vercingétorix. Vous ne vous étonnerez donc pas si la guerre avec les anglais s'éternise sur le territoire d'Ika-Na-Maoui, car là se trouve la fameuse tribu des Waikatos, que William Thompson entraîne à la défense du sol.

– Mais les anglais, demanda John Mangles, ne sont-ils pas maîtres des principaux points de la Nouvelle-Zélande ?

– Sans doute, mon cher John, répondit Paganel. Après la prise de possession du capitaine Hobson, devenu depuis gouverneur de l'île, neuf colonies se sont peu à peu fondées, de 1840 à 1862, dans les positions les plus avantageuses. De là, neuf provinces, quatre dans l'île du nord, les provinces d'Auckland, de Taranaki, de Wellington et de Hawkes-Bay ; cinq dans l'île du sud, les provinces de Nelson, de Marlborough, de Canterbury, d'Otago et de Southland, avec une population générale de cent quatre-vingt mille trois cent quarante-six habitants, au 30 juin 1864. Des villes importantes et commerçantes se sont élevées de toutes parts. Quand nous arriverons à Auckland, vous serez forcés d'admirer sans réserve la situation de cette Corinthe du sud, dominant son isthme étroit jeté comme un pont sur l'océan Pacifique, et qui compte déjà douze mille habitants. À l'ouest, New-Plymouth ; à l'est, Ahuhiri ; au sud, Wellington, sont déjà des villes florissantes et fréquentées. Dans l'île de Tawai-Pounamou, vous auriez l'embarras du choix entre Nelson, ce Montpellier des antipodes, ce jardin de la Nouvelle-Zélande, Picton sur le détroit de Cook, Christchurch, Invercargill et Dunedin, dans cette opulente province d'Otago où affluent les chercheurs d'or du monde entier. Et remarquez qu'il ne s'agit point ici d'un assemblage de quelques cahutes, d'une agglomération de familles sauvages, mais bien de villes véritables, avec ports, cathédrales, banques, docks, jardins botaniques, muséums d'histoire naturelle, sociétés d'acclimatation, journaux, hôpitaux, établissements de bienfaisance, instituts philosophiques, loges de francs-maçons, clubs, sociétés chorales, théâtres et palais d'exposition universelle, ni plus ni moins qu'à Londres ou à Paris ! Et si ma mémoire est fidèle, c'est en 1865, cette année même, et peut-être au moment où je vous parle, que les produits industriels du globe entier sont exposés dans un pays d'anthropophages !

– Quoi ! Malgré la guerre avec les indigènes ? demanda lady Helena.

– Les anglais, madame, se préoccupent bien d'une guerre ! répliqua Paganel. Ils se battent et ils exposent en même temps. Cela ne les trouble pas. Ils construisent même des chemins de fer sous le fusil des néo-zélandais. Dans la province d'Auckland, le railway de Drury et le railway de Mere-Mere coupent les principaux points occupés par les révoltés. Je gagerais que les ouvriers font le coup de feu du haut des locomotives.

– Mais où en est cette interminable guerre ? demanda John Mangles.

– Voilà six grands mois que nous avons quitté l'Europe, répondit Paganel, je ne puis donc savoir ce qui s'est passé depuis notre départ, sauf quelques faits, toutefois, que j'ai lus dans les journaux de Maryboroug et de Seymour, pendant notre traversée de l'Australie. Mais, à cette époque, on se battait fort dans l'île d'Ikana-Maoui.

– Et à quelle époque cette guerre a-t-elle commencé ? dit Mary Grant.

– Vous voulez dire « recommencé », ma chère miss, répondit Paganel, car une première insurrection eut lieu en 1845. C'est vers la fin de 1863 ; mais longtemps avant, les maoris se préparaient à secouer le joug de la domination anglaise. Le parti national des indigènes entretenait une active propagande pour amener l'élection d'un chef maori. Il voulait faire un roi du vieux Potatau, et de son village situé entre les fleuves Waikato et Waipa, la capitale du nouveau royaume. Ce Potatau n'était qu'un vieillard plus astucieux que hardi, mais il avait un premier ministre énergique et intelligent, un descendant de la tribu de ces Ngatihahuas qui habitaient

l'isthme d'Auckland avant l'occupation étrangère. Ce ministre, nommé William Thompson devint l'âme de cette guerre d'indépendance. Il organisa habilement des troupes maories. Sous son inspiration, un chef de Taranaki réunit dans une même pensée les tribus éparses ; un autre chef du Waikato forma l'association du « land league », une vraie ligue du bien public, destinée à empêcher les indigènes de vendre leurs terres au gouvernement anglais ; des banquets eurent lieu, comme dans les pays civilisés qui préludent à une révolution. Les journaux britanniques commencèrent à relever ces symptômes alarmants, et le gouvernement s'inquiéta sérieusement des menées de la « land league. » Bref, les esprits étaient montés, la mine prête à éclater. Il ne manquait plus que l'étincelle, ou plutôt le choc de deux intérêts pour la produire.

– Et ce choc ?... demanda Glenarvan.

– Il eut lieu en 1860, répondit Paganel, dans la province de Taranaki, sur la côte sud-ouest d'Ika-Na-Maoui. Un indigène possédait six cents acres de terre dans le voisinage de New-Plymouth. Il les vendit au gouvernement anglais. Mais quand les arpenteurs se présentèrent pour mesurer le terrain vendu, le chef Kingi protesta, et, au mois de mars, il construisit sur les six cents acres en litige un camp défendu par de hautes palissades. Quelques jours après, le colonel Gold enleva ce camp à la tête de ses troupes, et, ce jour même, fut tiré le premier coup de feu de la guerre nationale.

– Les maoris sont-ils nombreux ? demanda John Mangles.

– La population maorie a été bien réduite depuis un siècle, répondit le géographe. En 1769, Cook l'estimait à quatre cent mille habitants. En 1845, le recensement du *protectorat indigène* l'abaissait à cent neuf mille. Les massacres civilisateurs, les maladies et l'eau de feu l'ont décimée ; mais dans les deux îles il reste encore quatre-vingt-dix mille naturels,

dont trente mille guerriers qui tiendront longtemps en échec les troupes européennes.

– La révolte a-t-elle réussi jusqu'à ce jour ? dit lady Helena.

– Oui, madame, et les anglais eux-mêmes ont souvent admiré le courage des néo-zélandais. Ceux-ci font une guerre de partisans, tentent des escarmouches, se ruent sur les petits détachements, pillent les domaines des colons. Le général Cameron ne se sentait pas à l'aise dans ces campagnes dont il fallait battre tous les buissons. En 1863, après une lutte longue et meurtrière, les maoris occupaient une grande position fortifiée sur le haut Waikato, à l'extrémité d'une chaîne de collines escarpées, et couverte par trois lignes de défense.

» Des prophètes appelaient toute la population maorie à la défense du sol et promettaient l'extermination des « pakeka », c'est-à-dire des blancs. Trois mille hommes se disposaient à la lutte sous les ordres du général Cameron, et ne faisaient plus aucun quartier aux maoris, depuis le meurtre barbare du capitaine Sprent. De sanglantes batailles eurent lieu.

» Quelques-unes durèrent douze heures, sans que les maoris cédassent aux canons européens. C'était la farouche tribu des Waikatos, sous les ordres de William Thompson, qui formait le noyau de l'armée indépendante. Ce général indigène commanda d'abord à deux mille cinq cents guerriers, puis à huit mille.

» Les sujets de Shongi et de Heki, deux redoutables chefs, lui vinrent en aide. Les femmes, dans cette guerre sainte, prirent part aux plus rudes fatigues.

» Mais le bon droit n'a pas toujours les bonnes armes. Après des combats meurtriers, le général Cameron parvint à

soumettre le district du Waikato, un district vide et dépeuplé, car les maoris lui échappèrent de toutes parts. Il y eut d'admirables faits de guerre. Quatre cents maoris enfermés dans la forteresse d'Orakan, assiégés par mille anglais sous les ordres du brigadier général Carey, sans vivres, sans eau, refusèrent de se rendre. Puis, un jour, en plein midi, ils se frayèrent un chemin à travers le 40e régiment décimé, et se sauvèrent dans les marais.

– Mais la soumission du district de Waikato, demanda John Mangles, a-t-elle terminé cette sanglante guerre ?

– Non, mon ami, répondit Paganel. Les anglais ont résolu de marcher sur la province de Taranaki et d'assiéger Mataitawa, la forteresse de William Thompson. Mais ils ne s'en empareront pas sans des pertes considérables. Au moment de quitter Paris, j'avais appris que le gouverneur et le général venaient d'accepter la soumission des tribus Taranga, et qu'ils leur laissaient les trois quarts de leurs terres. On disait aussi que le principal chef de la rébellion, William Thompson, songeait à se rendre ; mais les journaux australiens n'ont point confirmé cette nouvelle ; au contraire. Il est donc probable qu'en ce moment même la résistance s'organise avec une nouvelle vigueur.

– Et suivant votre opinion, Paganel, dit Glenarvan, cette lutte aurait pour théâtre les provinces de Taranaki et d'Auckland.

– Je le pense.

– Cette province même où nous a jetés le naufrage du *Macquarie* ?

– Précisément. Nous avons pris terre à quelques milles au-dessus du havre Kawhia, où doit flotter encore le pavillon national des maoris.

– Alors, nous ferons sagement de remonter vers le nord, dit Glenarvan.

– Très sagement, en effet, répondit Paganel. Les néo-zélandais sont enragés contre les européens, et particulièrement contre les anglais. Donc, évitons de tomber entre leurs mains.

– Peut-être rencontrerons-nous quelque détachement de troupes européennes ? dit lady Helena. Ce serait une bonne fortune.

– Peut-être, madame, répondit le géographe, mais je ne l'espère pas. Les détachements isolés ne battent pas volontiers la campagne, quand le moindre buisson, la plus frêle broussaille cache un tirailleur habile. Je ne compte donc point sur une escorte des soldats du 40e régiment. Mais quelques missions sont établies sur la côte ouest que nous allons suivre, et nous pouvons facilement faire des étapes de l'une à l'autre jusqu'à Auckland. Je songe même à rejoindre cette route que M. De Hochstetter a parcourue en suivant le cours du Waikato.

– Était-ce un voyageur, Monsieur Paganel ? demanda Robert Grant.

– Oui, mon garçon, un membre de la commission scientifique embarquée à bord de la frégate autrichienne la *Novara* pendant son voyage de circumnavigation en 1858.

– Monsieur Paganel, reprit Robert, dont les yeux s'allumaient à la pensée des grandes expéditions géographiques,

la Nouvelle-Zélande a-t-elle des voyageurs célèbres comme Burke et Stuart en Australie ?

– Quelques-uns, mon enfant, tels que le docteur Hooker, le professeur Brizard, les naturalistes Dieffenbach et Julius Haast ; mais, quoique plusieurs d'entre eux aient payé de la vie leur aventureuse passion, ils sont moins célèbres que les voyageurs australiens ou africains.

– Et vous connaissez leur histoire ? demanda le jeune Grant.

– Parbleu, mon garçon, et comme je vois que tu grilles d'en savoir autant que moi, je vais te la dire.

– Merci, Monsieur Paganel, je vous écoute.

– Et nous aussi, nous vous écoutons, dit lady Helena. Ce n'est pas la première fois que le mauvais temps nous aura forcés de nous instruire. Parlez pour tout le monde, Monsieur Paganel.

– À vos ordres, madame, répondit le géographe, mais mon récit ne sera pas long. Il ne s'agit point ici de ces hardis découvreurs qui luttaient corps à corps avec le minotaure australien. La Nouvelle-Zélande est un pays trop peu étendu pour se défendre contre les investigations de l'homme. Aussi mes héros n'ont-ils point été des voyageurs, à proprement parler, mais de simples touristes, victimes des plus prosaïques accidents.

– Et vous les nommez ?… demanda Mary Grant.

– Le géomètre Witcombe, et Charlton Howitt, celui-là même qui a retrouvé les restes de Burke, dans cette mémorable expédition que je vous ai racontée pendant notre halte aux

bords de la Wimerra. Witcombe et Howitt commandaient chacun deux explorations dans l'île de Tawaï-Pounamou.

» Tous deux partirent de Christ-church, dans les premiers mois de 1863, pour découvrir des passages différents à travers les montagnes du nord de la province de Canterbury. Howitt, franchissant la chaîne sur la limite septentrionale de la province, vint établir son quartier général sur le lac Brunner, Witcombe, au contraire, trouva dans la vallée du Rakaia un passage qui aboutissait à l'est du mont Tyndall. Witcombe avait un compagnon de route, Jacob Louper, qui a publié dans le *Lyttleton-Times* le récit du voyage et de la catastrophe. Autant qu'il m'en souvient, le 22 avril 1863 les deux explorateurs se trouvaient au pied d'un glacier où le Rakaia prend sa source. Ils montèrent jusqu'au sommet du mont et s'engagèrent à la recherche de nouveaux passages. Le lendemain, Witcombe et Louper, épuisés de fatigue et de froid, campaient par une neige épaisse à quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Pendant sept jours, ils errèrent dans les montagnes, au fond de vallées dont les parois à pic ne livraient aucune issue, souvent sans feu, parfois sans nourriture, leur sucre changé en sirop, leur biscuit réduit à une pâte humide, leurs habits et leurs couvertures ruisselants de pluie, dévorés par des insectes, faisant de grandes journées de trois milles et de petites journées pendant lesquelles ils gagnaient deux cents yards à peine. Enfin, le 29 avril, ils rencontrèrent une hutte de maoris, et, dans un jardin, quelques poignées de pommes de terre. Ce fut le dernier repas que les deux amis partagèrent ensemble. Le soir, ils atteignirent le rivage de la mer, près de l'embouchure du Taramakau. Il s'agissait de passer sur sa rive droite, afin de se diriger au nord vers le fleuve Grey. Le Taramakau était profond et large.

» Louper, après une heure de recherches, trouva deux petits canots endommagés qu'il répara de son mieux et qu'il fixa l'un à

l'autre. Les deux voyageurs s'embarquèrent vers le soir. Mais à peine au milieu du courant, les canots s'emplirent d'eau.

» Witcombe se jeta à la nage et retourna vers la rive gauche. Jacob Louper, qui ne savait pas nager, resta accroché au canot. Ce fut ce qui le sauva, mais non sans péripéties. Le malheureux fut poussé vers les brisants.

» Une première lame le plongea au fond de la mer. Une seconde le ramena à la surface. Il fut heurté contre les rocs. La plus sombre des nuits était venue. La pluie tombait à torrents. Louper, le corps sanglant et gonflé par l'eau de mer, resta ainsi ballotté pendant plusieurs heures. Enfin, le canot heurta la terre ferme, et le naufragé, privé de sentiment, fut rejeté sur le rivage. Le lendemain, au lever du jour, il se traîna vers une source, et reconnut que le courant l'avait porté à un mille de l'endroit où il venait de tenter le passage du fleuve. Il se leva, il suivit la côte et trouva bientôt l'infortuné Witcombe, le corps et la tête enfouis dans la vase. Il était mort. Louper de ses mains creusa une fosse au milieu des sables et enterra le cadavre de son compagnon. Deux jours après, mourant de faim, il fut recueilli par des maoris hospitaliers, – il y en a quelques-uns, – et, le 4 mai, il atteignit le lac Brunner, au campement de Charlton Howitt, qui, six semaines plus tard, allait périr lui-même comme le malheureux Witcombe.

– Oui ! dit John Mangles, il semble que ces catastrophes s'enchaînent, qu'un lien fatal unit les voyageurs entre eux, et qu'ils périssent tous, quand le centre vient à se rompre.

– Vous avez raison, ami John, répondit Paganel, et souvent j'ai fait cette remarque. Par quelle loi de solidarité Howitt a-t-il été conduit à succomber à peu près dans les mêmes circonstances ? on ne peut le dire. Charlton Howitt avait été engagé par M. Wyde, chef des travaux du gouvernement, pour tracer une route praticable aux chevaux depuis les plaines

d'Hurunui jusqu'à l'embouchure du Taramakau. Il partit le 1er janvier 1863, accompagné de cinq hommes. Il s'acquitta de sa mission avec une incomparable intelligence, et une route longue de quarante milles fut percée jusqu'à un point infranchissable du Taramakau. Howitt revint alors à Christchurch et, malgré l'hiver qui s'approchait, il demanda à continuer ses travaux.

» M. Wyde y consentit. Howitt repartit pour approvisionner son campement afin d'y passer la mauvaise saison. C'est à cette époque qu'il recueillit Jacob Louper. Le 27 juin, Howitt et deux de ses hommes, Robert Little, Henri Mullis, quittèrent le campement. Ils traversèrent le lac Brunner. Depuis, on ne les a jamais revus. Leur canot, frêle et ras sur l'eau, fut retrouvé échoué sur la côte. On les a cherchés pendant neuf semaines, mais en vain, et il est évident que ces malheureux, qui ne savaient pas nager, se sont noyés dans les eaux du lac.

– Mais pourquoi ne seraient-ils pas sains et saufs, chez quelque tribu zélandaise ? dit lady Helena. Il est au moins permis d'avoir des doutes sur leur mort.

– Hélas ! Non, madame, répondit Paganel, puisque, au mois d'août 1864, un an après la catastrophe, ils n'avaient pas reparu… Et quand on est un an sans reparaître dans ce pays de la Nouvelle-Zélande, murmura-t-il à voix basse, c'est qu'on est irrévocablement perdu ! »

Chapitre IX

Trente milles au nord

Le 7 février, à six heures du matin, le signal du départ fut donné par Glenarvan. La pluie avait cessé pendant la nuit. Le ciel, capitonné de petits nuages grisâtres, arrêtait les rayons du soleil à trois milles au-dessus du sol. La température modérée permettait d'affronter les fatigues d'un voyage diurne.

Paganel avait mesuré sur la carte une distance de quatre-vingts milles entre la pointe de Cahua et Auckland ; c'était un voyage de huit jours, à dix milles par vingt-quatre heures. Mais, au lieu de suivre les rivages sinueux de la mer, il lui parut bon de gagner à trente milles le confluent du Waikato et du Waipa, au village de Ngarnavahia.

Là, passe l'» overland mail track », route, pour ne pas dire sentier, praticable aux voitures, qui traverse une grande partie de l'île depuis Napier sur la baie Hawkes jusqu'à Auckland. Alors, il serait facile d'atteindre Drury et de s'y reposer dans un excellent hôtel que recommande particulièrement le naturaliste Hochstetter.

Les voyageurs, munis chacun de leur part de vivres, commencèrent à tourner les rivages de la baie Aotea. Par prudence, ils ne s'écartaient point les uns des autres, et par instinct, leurs carabines armées, ils surveillaient les plaines ondulées de l'est. Paganel, son excellente carte à la main, trouvait un plaisir d'artiste à relever l'exactitude de ses moindres détails.

Pendant une partie de la journée, la petite troupe foula un sable composé de débris de coquilles bivalves, d'os de seiche, et mélangé dans une grande proportion de peroxyde et de protoxyde de fer. Un aimant approché du sol se fût instantanément revêtu de cristaux brillants.

Sur le rivage caressé par la marée montante s'ébattaient quelques animaux marins, peu soucieux de s'enfuir. Les phoques, avec leurs têtes arrondies, leur front large et recourbé, leurs yeux expressifs, présentaient une physionomie douce et même affectueuse. On comprenait que la fable, poétisant à sa manière ces curieux habitants des flots, en eût fait d'enchanteresses sirènes, quoique leur voix ne fût qu'un grognement peu harmonieux. Ces animaux, nombreux sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, sont l'objet d'un commerce actif. On les pêche pour leur huile et leur fourrure.

Entre eux se faisaient remarquer trois ou quatre éléphants marins, d'un gris bleuâtre, et longs de vingt-cinq à trente pieds. Ces énormes amphibies, paresseusement étendus sur d'épais lits de laminaires géantes, dressaient leur trompe érectile et agitaient d'une grimaçante façon les soies rudes de leurs moustaches longues et tordues, de vrais tire-bouchons frisés comme la barbe d'un dandy. Robert s'amusait à contempler ce monde intéressant, quand il s'écria très surpris :

« Tiens ! Ces phoques qui mangent des cailloux ! »

Et, en effet, plusieurs de ces animaux avalaient les pierres du rivage avec une avidité gloutonne.

« Parbleu ! Le fait est certain ! répliqua Paganel. On ne peut nier que ces animaux ne paissent les galets du rivage.

– Une singulière nourriture, dit Robert, et d'une digestion difficile !

– Ce n'est pas pour se nourrir, mon garçon, mais pour se lester, que ces amphibies avalent des pierres. C'est un moyen d'augmenter leur pesanteur spécifique et d'aller facilement au fond de l'eau. Une fois revenus à terre, ils rendront ces pierres sans plus de cérémonies. Tu vas voir ceux-ci plonger sous les flots. »

Bientôt, en effet, une demi-douzaine de phoques, suffisamment lestés, se traînèrent pesamment le long du rivage et disparurent sous le liquide élément.

Mais Glenarvan ne pouvait perdre un temps précieux à guetter leur retour pour observer l'opération du délestage et, au grand regret de Paganel, la marche interrompue fut reprise.

À dix heures, halte pour déjeuner au pied de grands rocs de basalte disposés comme des dolmens celtiques sur le bord de la mer. Un banc d'huîtres fournit une grande quantité de ces mollusques. Ces huîtres étaient petites et d'un goût peu agréable. Mais, suivant le conseil de Paganel, Olbinett les fit cuire sur des charbons ardents, et, ainsi préparées, les douzaines succédèrent aux douzaines pendant toute la durée du repas.

La halte finie, on continua de suivre les rivages de la baie. Sur ses rocs dentelés, au sommet de ses falaises, s'étaient réfugiés tout un monde d'oiseaux de mer, des frégates, des fous, des goélands, de vastes albatros immobiles à la pointe des pics aigus.

À quatre heures du soir, dix milles avaient été franchis sans peine ni fatigue. Les voyageuses demandèrent à continuer leur

marche jusqu'à la nuit. En ce moment, la direction de la route dut être modifiée ; il fallait, en tournant le pied de quelques montagnes qui apparaissaient au nord, s'engager dans la vallée du Waipa.

Le sol présentait au loin l'aspect d'immenses prairies qui s'en allaient à perte de vue, et promettaient une facile promenade. Mais les voyageurs, arrivés à la lisière de ces champs de verdure, furent très désillusionnés. Le pâturage faisait place à un taillis de buissons à petites fleurs blanches, entremêlés de ces hautes et innombrables fougères que les terrains de la Nouvelle-Zélande affectionnent particulièrement. Il fallut se frayer une route à travers ces tiges ligneuses, et l'embarras fut grand. Cependant, à huit heures du soir, les premières croupes des Hakarihoata-Ranges furent tournées, et le camp organisé sans retard.

Après une traite de quatorze milles, il était permis de songer au repos. Du reste, on n'avait ni chariot ni tente, et ce fut au pied de magnifiques pins de Norfolk que chacun se disposa pour dormir. Les couvertures ne manquaient pas et servirent à improviser les lits.

Glenarvan prit de rigoureuses précautions pour la nuit. Ses compagnons et lui, bien armés, durent veiller par deux jusqu'au lever du jour. Aucun feu ne fut allumé. Ces barrières incandescentes sont utiles contre les bêtes fauves, mais la Nouvelle-Zélande n'a ni tigre, ni lion, ni ours, aucun animal féroce ; les néo-zélandais, il est vrai, les remplacent suffisamment. Or, un feu n'eût servi qu'à attirer ces jaguars à deux pattes.

Bref, la nuit fut bonne, à cela près de quelques mouches de sable, des « ngamu » en langue indigène, dont la piqûre est très désagréable, et d'une audacieuse famille de rats qui grignota à belles dents les sacs aux provisions.

Le lendemain, 8 février, Paganel se réveilla plus confiant et presque réconcilié avec le pays. Les maoris, qu'il redoutait particulièrement, n'avaient point paru, et ces féroces cannibales ne le menacèrent même pas dans ses rêves. Il en témoigna toute sa satisfaction à Glenarvan.

« Je pense donc, lui-dit-il, que cette petite promenade s'achèvera sans encombre. Ce soir, nous aurons atteint le confluent du Waipa et du Waikato, et, ce point dépassé, une rencontre d'indigènes est peu à craindre sur la route d'Auckland.

– Quelle distance avons-nous à parcourir, demanda Glenarvan, pour atteindre le confluent du Waipa et du Waikato ?

– Quinze milles, à peu près le chemin que nous avons fait hier.

– Mais nous serons fort retardés si ces interminables taillis continuent à obstruer les sentiers.

– Non, répondit Paganel, nous suivrons les rives du Waipa, et là, plus d'obstacles, mais un chemin facile, au contraire.

– Partons donc », répondit Glenarvan, qui vit les voyageuses prêtes à se mettre en route.

Pendant les premières heures de cette journée, les taillis retardèrent encore la marche. Ni chariot, ni chevaux n'eussent passé où passèrent les voyageurs.

Leur véhicule australien fut donc médiocrement regretté. Jusqu'au jour où des routes carrossables seront percées à

travers ses forêts de plantes, la Nouvelle-Zélande ne sera praticable qu'aux seuls piétons. Les fougères, dont les espèces sont innombrables, concourent avec la même obstination que les maoris à la défense du sol national.

La petite troupe éprouva donc mille difficultés à franchir les plaines où se dressent les collines d'Hakarihoata. Mais, avant midi, elle atteignit les rives du Waipa et remonta sans peine vers le nord par les berges de la rivière.

C'était une charmante vallée, coupée de petits creeks aux eaux fraîches et pures, qui couraient joyeusement sous les arbrisseaux. La Nouvelle-Zélande, suivant le botaniste Hooker, a présenté jusqu'à ce jour deux mille espèces de végétaux, dont cinq cents lui appartiennent spécialement. Les fleurs y sont rares, peu nuancées, et il y a disette presque absolue de plantes annuelles, mais abondance de filicinées, de graminées et d'ombellifères.

Quelques grands arbres s'élevaient çà et là hors des premiers plans de la sombre verdure, des « métrosideros » à fleurs écarlates, des pins de Norfolk, des thuyas aux rameaux comprimés verticalement, et une sorte de cyprès, le « rimu », non moins triste que ses congénères européens ; tous ces troncs étaient envahis par de nombreuses variétés de fougères.

Entre les branches des grands arbres, à la surface des arbrisseaux, voltigeaient et bavardaient quelques kakatoès, le « kakariki » vert, avec une bande rouge sous la gorge, le « taupo », orné d'une belle paire de favoris noirs, et un perroquet gros comme un canard, roux de plumage, avec un éclatant dessous d'ailes, que les naturalistes ont surnommé le « Nestor méridional. »

Le major et Robert purent, sans s'éloigner de leurs compagnons, tirer quelques bécassines et perdrix qui se remisaient sous la basse futaie des plaines.

Olbinett, afin de gagner du temps, s'occupa de les plumer en route.

Paganel, pour son compte, moins sensible aux qualités nutritives du gibier, aurait voulu s'emparer de quelque oiseau particulier à la Nouvelle-Zélande. La curiosité du naturaliste faisait taire en lui l'appétit du voyageur. Sa mémoire, si elle ne le trompait pas, lui rappelait à l'esprit les étranges façons du « tui » des indigènes, tantôt nommé « le moqueur » pour ses ricaneries incessantes et tantôt « le curé » parce qu'il porte un rabat blanc sur son plumage noir comme une soutane.

« Ce *tui*, disait Paganel au major, devient tellement gras pendant l'hiver qu'il en est malade. Il ne peut plus voler. Alors, il se déchire la poitrine à coups de bec, afin de se débarrasser de sa graisse et se rendre plus léger. Cela ne vous paraît-il pas singulier, Nabbs ?

– Tellement singulier, répondit le major, que je n'en crois pas le premier mot ! »

Et Paganel, à son grand regret, ne put s'emparer d'un seul échantillon de ces oiseaux et montrer à l'incrédule major les sanglantes scarifications de leur poitrine.

Mais il fut plus heureux avec un animal bizarre, qui, sous la poursuite de l'homme, du chat et du chien, a fui vers les contrées inhabitées et tend à disparaître de la faune zélandaise. Robert, furetant comme un véritable furet, découvrit dans un nid formé de racines entrelacées une paire de poules sans ailes et sans queue, avec quatre orteils aux pieds, un long bec de

bécasse et une chevelure de plumes blanches sur tout le corps. Animaux étranges, qui semblaient marquer la transition des ovipares aux mammifères.

C'était le « kiwi » zélandais, « l'aptérix australis » des naturalistes, qui se nourrit indifféremment de larves, d'insectes, de vers ou de semences. Cet oiseau est spécial au pays. À peine a-t-on pu l'introduire dans les jardins zoologiques d'Europe. Ses formes à demi ébauchées, ses mouvements comiques, ont toujours attiré l'attention des voyageurs, et pendant la grande exploration en Océanie de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, Dumont-d'Urville fut principalement chargé par l'académie des sciences de rapporter un spécimen de ces singuliers oiseaux. Mais, malgré les récompenses promises aux indigènes, il ne put se procurer un seul kiwi vivant.

Paganel, heureux d'une telle bonne fortune, lia ensemble ses deux poules et les emporta bravement avec l'intention d'en faire hommage au jardin des plantes de Paris. « *Donné par M. Jacques Paganel* », il lisait déjà cette séduisante inscription sur la plus belle cage de l'établissement, le confiant géographe !

Cependant, la petite troupe descendait sans fatigue les rives du Waipa. La contrée était déserte ; nulle trace d'indigènes, nul sentier qui indiquât la présence de l'homme dans ces plaines. Les eaux de la rivière coulaient entre de hauts buissons ou glissaient sur des grèves allongées. Le regard pouvait alors errer jusqu'aux petites montagnes qui fermaient la vallée dans l'est. Avec leurs formes étranges, leurs profils noyés dans une brume trompeuse, elles ressemblaient à des animaux gigantesques, dignes des temps antédiluviens. On eût dit tout un troupeau d'énormes cétacés, saisis par une subite pétrification. Un caractère essentiellement volcanique se dégageait de ces masses tourmentées. La Nouvelle-Zélande n'est, en effet, que le produit récent d'un travail plutonien. Son émersion au-dessus des eaux

s'accroît sans cesse. Certains points se sont exhaussés d'une toise depuis vingt ans.

Le feu court encore à travers ses entrailles, la secoue, la convulsionne, et s'échappe en maint endroit par la bouche des geysers et le cratère des volcans.

À quatre heures du soir, neuf milles avaient été gaillardement enlevés. Suivant la carte que Paganel consultait incessamment, le confluent du Waipa et du Waikato devait se rencontrer à moins de cinq milles. Là, passait la route d'Auckland. Là, le campement serait établi pour la nuit. Quant aux cinquante milles qui les séparaient de la capitale, deux ou trois jours suffisaient à les franchir, et huit heures, au plus, si Glenarvan rencontrait la malle-poste, qui fait un service bi-mensuel entre Auckland et la baie Hawkes.

« Ainsi, dit Glenarvan, nous serons encore forcés de camper pendant la nuit prochaine ?

– Oui, répondit Paganel, mais, je l'espère, pour la dernière fois.

– Tant mieux, car ce sont là de dures épreuves pour lady Helena et Mary Grant.

– Et elles les supportent sans se plaindre, ajouta John Mangles. Mais, si je ne me trompe, Monsieur Paganel, vous aviez parlé d'un village situé au confluent des deux rivières.

– Oui, répondit le géographe, le voici marqué sur la carte de Johnston. C'est Ngarnavahia, à deux milles environ au-dessous du confluent.

– Eh bien ! Ne pourrait-on s'y loger pour la nuit ? Lady Helena et miss Grant n'hésiteraient pas à faire deux milles de plus pour trouver un hôtel à peu près convenable.

– Un hôtel ! s'écria Paganel, un hôtel dans un village maori ! Mais pas même une auberge, ni un cabaret ! Ce village n'est qu'une réunion de huttes indigènes, et loin d'y chercher asile, mon avis est de l'éviter prudemment.

– Toujours vos craintes, Paganel ! dit Glenarvan.

– Mon cher lord, mieux vaut défiance que confiance avec les maoris. Je ne sais dans quels termes ils sont avec les anglais, si l'insurrection est comprimée ou victorieuse, si nous ne tombons pas en pleine guerre. Or, modestie à part, des gens de notre qualité seraient de bonne prise, et je ne tiens pas à tâter malgré moi de l'hospitalité zélandaise. Je trouve donc sage d'éviter ce village de Ngarnavahia, de le tourner, de fuir toute rencontre des indigènes. Une fois à Drury, ce sera différent, et là, nos vaillantes compagnes se referont à leur aise des fatigues du voyage. »

L'opinion du géographe prévalut. Lady Helena préféra passer une dernière nuit en plein air et ne pas exposer ses compagnons. Ni Mary Grant ni elle ne demandèrent à faire halte, et elles continuèrent à suivre les berges de la rivière.

Deux heures après, les premières ombres du soir commençaient à descendre des montagnes. Le soleil, avant de disparaître sous l'horizon de l'occident, avait profité d'une subite trouée de nuages pour darder quelques rayons tardifs. Les sommets éloignés de l'est s'empourprèrent des derniers feux du jour.

Ce fut comme un rapide salut à l'adresse des voyageurs.

Glenarvan et les siens hâtèrent le pas. Ils connaissaient la brièveté du crépuscule sous cette latitude déjà élevée, et combien se fait vite cet envahissement de la nuit. Il s'agissait d'atteindre le confluent des deux rivières avant l'obscurité profonde. Mais un épais brouillard se leva de terre et rendit très difficile la reconnaissance de la route.

Heureusement, l'ouïe remplaça la vue, que les ténèbres rendaient inutile. Bientôt un murmure plus accentué des eaux indiqua la réunion des deux fleuves dans un même lit. À huit heures, la petite troupe arrivait à ce point où le Waipa se perd dans le Waikato, non sans quelques mugissements des ondes heurtées.

« Le Waikato est là, s'écria Paganel, et la route d'Auckland remonte le long de sa rive droite.

– Nous la verrons demain, répondit le major. Campons ici. Il me semble que ces ombres plus marquées sont celles d'un petit fourré d'arbres qui a poussé là tout exprès pour nous abriter. Soupons et dormons.

– Soupons, dit Paganel, mais de biscuits et de viande sèche, sans allumer un feu. Nous sommes arrivés ici incognito, tâchons de nous en aller de même ! Très heureusement, ce brouillard nous rend invisibles. »

Le bouquet d'arbres fut atteint, et chacun se conforma aux prescriptions du géographe. Le souper froid fut absorbé sans bruit, et bientôt un profond sommeil s'empara des voyageurs fatigués par une marche de quinze milles.

Chapitre X

Le fleuve national

Le lendemain, au lever du jour, un brouillard assez dense rampait lourdement sur les eaux du fleuve. Une partie des vapeurs qui saturaient l'air s'était condensée par le refroidissement et couvrait d'un nuage épais la surface des eaux. Mais les rayons du soleil ne tardèrent pas à percer ces masses vésiculaires, qui fondirent sous le regard de l'astre radieux. Les rives embrumées se dégagèrent, et le cours du Waikato apparut dans toute sa matinale beauté.

Une langue de terre finement allongée, hérissée d'arbrisseaux, venait mourir en pointe à la réunion des deux courants. Les eaux du Waipa, plus fougueuses, refoulaient les eaux du Waikato pendant un quart de mille avant de s'y confondre ; mais le fleuve, puissant et calme, avait bientôt raison de la rageuse rivière, et il l'entraînait paisiblement dans son cours jusqu'au réservoir du Pacifique.

Lorsque les vapeurs se levèrent, une embarcation se montra, qui remontait le courant du Waikato.

C'était un canot long de soixante-dix pieds, large de cinq, profond de trois, l'avant relevé comme une gondole vénitienne, et taillé tout entier dans le tronc d'un sapin *kahikatea*. Un lit de fougère sèche en garnissait le fond. Huit avirons à l'avant le faisaient voler à la surface des eaux, pendant qu'un homme, assis à l'arrière, le dirigeait au moyen d'une pagaie mobile.

Cet homme était un indigène de grande taille, âgé de quarante-cinq ans environ, à la poitrine large, aux membres musculeux, armé de pieds et de mains vigoureux. Son front bombé et sillonné de plis épais, son regard violent, sa physionomie sinistre, en faisaient un personnage redoutable.

C'était un chef maori, et de haut rang. On le voyait au tatouage fin et serré qui zébrait son corps et son visage. Des ailes de son nez aquilin partaient deux spirales noires qui, cerclant ses yeux jaunes, se rejoignaient sur son front et se perdaient dans sa magnifique chevelure. Sa bouche aux dents éclatantes et son menton disparaissaient sous de régulières bigarrures, dont les élégantes volutes se contournaient jusqu'à sa robuste poitrine.

Le tatouage, le « moko » des néo-zélandais, est une haute marque de distinction. Celui-là seul est digne de ces paraphes honorifiques qui a figuré vaillamment dans quelques combats. Les esclaves, les gens du bas peuple, ne peuvent y prétendre. Les chefs célèbres se reconnaissent au fini, à la précision et à la nature du dessin qui reproduit souvent sur leurs corps des images d'animaux. Quelques-uns subissent jusqu'à cinq fois l'opération fort douloureuse du moko. Plus on est illustre, plus on est « illustré » dans ce pays de la Nouvelle-Zélande.

Dumont-d'Urville a donné de curieux détails sur cette coutume. Il a justement fait observer que le moko tenait lieu de ces armoiries dont certaines familles sont si vaines en Europe. Mais il remarque une différence entre ces deux signes de distinction : c'est que les armoiries des européens n'attestent souvent que le mérite individuel de celui qui, le premier, a su les obtenir, sans rien prouver quant au mérite de ses enfants ; tandis que les armoiries individuelles des néo-zélandais témoignent d'une manière authentique que, pour avoir le droit de les porter, ils ont dû faire preuve d'un courage personnel extraordinaire.

D’ailleurs, le tatouage des maoris, indépendamment de la considération dont il jouit, possède une incontestable utilité. Il donne au système cutané un surcroît d’épaisseur, qui permet à la peau de résister aux intempéries des saisons et aux incessantes piqûres des moustiques.

Quant au chef qui dirigeait l’embarcation, nul doute possible sur son illustration. L’os aigu d’albatros, qui sert aux tatoueurs maoris, avait, en lignes serrées et profondes, sillonné cinq fois son visage.

Il en était à sa cinquième édition, et cela se voyait à sa mine hautaine.

Son corps, drapé dans une vaste natte de « phormium » garnie de peaux de chiens, était ceint d’un pagne ensanglanté dans les derniers combats.

Ses oreilles supportaient à leur lobe allongé des pendants en jade vert, et, autour de son cou, frémissaient des colliers de « pounamous », sortes de pierres sacrées auxquelles les zélandais attachent quelque idée superstitieuse. À son côté reposait un fusil de fabrique anglaise, et un « patou-patou », espèce de hache à double tranchant, couleur d’émeraude et longue de dix-huit pouces.

Auprès de lui, neuf guerriers d’un moindre rang, mais armés, l’air farouche, quelques-uns souffrant encore de blessures récentes, demeuraient dans une immobilité parfaite, enveloppés de leur manteau de phormium. Trois chiens de mine sauvage étaient étendus à leurs pieds. Les huit rameurs de l’avant semblaient être des serviteurs ou des esclaves du chef. Ils nageaient vigoureusement. Aussi l’embarcation remontait le

courant du Waikato, peu rapide du reste, avec une vitesse notable.

Au centre de ce long canot, les pieds attachés, mais les mains libres, dix prisonniers européens se tenaient serrés les uns contre les autres.

C'étaient Glenarvan et lady Helena, Mary Grant, Robert, Paganel, le major, John Mangles, le *stewart*, les deux matelots.

La veille au soir, toute la petite troupe, trompée par l'épais brouillard, était venue camper au milieu d'un nombreux parti d'indigènes. Vers le milieu de la nuit, les voyageurs surpris dans leur sommeil furent faits prisonniers, puis transportés à bord de l'embarcation. Ils n'avaient pas été maltraités jusqu'alors, mais ils eussent en vain essayé de résister. Leurs armes, leurs munitions étaient entre les mains des sauvages, et leurs propres balles les auraient promptement jetés à terre.

Ils ne tardèrent pas à apprendre, en saisissant quelques mots anglais dont se servaient les indigènes, que ceux-ci, refoulés par les troupes britanniques, battus et décimés, regagnaient les districts du haut Waikato. Le chef maori, après une opiniâtre résistance, ses principaux guerriers massacrés par les soldats du 42e régiment, revenait faire un nouvel appel aux tribus du fleuve, afin de rejoindre l'indomptable William Thompson, qui luttait toujours contre les conquérants. Ce chef se nommait Kai-Koumou, nom sinistre en langue indigène, qui signifie « celui qui mange les membres de son ennemi. » Il était brave, audacieux, mais sa cruauté égalait sa valeur. Il n'y avait aucune pitié à attendre de lui. Son nom était bien connu des soldats anglais, et sa tête venait d'être mise à prix par le gouverneur de la Nouvelle-Zélande.

Ce coup terrible avait frappé lord Glenarvan au moment où il allait atteindre le port si désiré d'Auckland et se rapatrier en Europe. Cependant, à considérer son visage froid et calme, on n'aurait pu deviner l'excès de ses angoisses. C'est que Glenarvan, dans les circonstances graves, se montrait à la hauteur de ses infortunes. Il sentait qu'il devait être la force, l'exemple de sa femme et de ses compagnons, lui, l'époux, le chef ; prêt d'ailleurs à mourir le premier pour le salut commun quand les circonstances l'exigeraient. Profondément religieux, il ne voulait pas désespérer de la justice de Dieu en face de la sainteté de son entreprise, et, au milieu des périls accumulés sur sa route, il ne regretta pas l'élan généreux qui l'avait entraîné jusque dans ces sauvages pays.

Ses compagnons étaient dignes de lui ; ils partageaient ses nobles pensées, et, à voir leur physionomie tranquille et fière, on ne les eût pas crus entraînés vers une suprême catastrophe. D'ailleurs, par un commun accord et sur le conseil de Glenarvan, ils avaient résolu d'affecter une indifférence superbe devant les indigènes. C'était le seul moyen d'imposer à ces farouches natures. Les sauvages, en général, et particulièrement les maoris, ont un certain sentiment de dignité dont ils ne se départissent jamais. Ils estiment qui se fait estimer par son sang-froid et son courage.

Glenarvan savait qu'en agissant ainsi, il épargnait à ses compagnons et à lui d'inutiles mauvais traitements.

Depuis le départ du campement, les indigènes, peu loquaces comme tous les sauvages, avaient à peine parlé entre eux. Cependant, à quelques mots échangés, Glenarvan reconnut que la langue anglaise leur était familière. Il résolut donc d'interroger le chef zélandais sur le sort qui leur était réservé.

S'adressant à Kai-Koumou, il lui dit d'une voix exempte de toute crainte :

« Où nous conduis-tu, chef ? »

Kai-Koumou le regarda froidement sans lui répondre.

« Que comptes-tu faire de nous ? » reprit Glenarvan.

Les yeux de Kai-Koumou brillèrent d'un éclair rapide, et d'une voix grave, il répondit alors :

« T'échanger, si les tiens veulent de toi ; te tuer, s'ils refusent. »

Glenarvan n'en demanda pas davantage, mais l'espoir lui revint au cœur. Sans doute, quelques chefs de l'armée maorie étaient tombés aux mains des anglais, et les indigènes voulaient tenter de les reprendre par voie d'échange. Il y avait donc là une chance de salut, et la situation n'était pas désespérée.

Cependant, le canot remontait rapidement le cours du fleuve. Paganel, que la mobilité de son caractère emportait volontiers d'un extrême à l'autre, avait repris tout espoir. Il se disait que les maoris leur épargnaient la peine de se rendre aux postes anglais, et que c'était autant de gagné. Donc, tout résigné à son sort, il suivait sur sa carte le cours du Waikato à travers les plaines et les vallées de la province. Lady Helena et Mary Grant, comprimant leurs terreurs, s'entretenaient à voix basse avec Glenarvan, et le plus habile physionomiste n'eût pas surpris sur leurs visages les angoisses de leur cœur.

Le Waikato est le fleuve national de la Nouvelle-Zélande. Les maoris en sont fiers et jaloux, comme les allemands du Rhin et les slaves du Danube. Dans son cours de deux cents milles, il arrose les plus belles contrées de l'île septentrionale, depuis la province de Wellington jusqu'à la province d'Auckland. Il a

donné son nom à toutes ces tribus riveraines qui, indomptables et indomptées, se sont levées en masse contre les envahisseurs.

Les eaux de ce fleuve sont encore à peu près vierges de tout sillage étranger. Elles ne s'ouvrent que devant la proue des pirogues insulaires. C'est à peine si quelque audacieux touriste a pu s'aventurer entre ces rives sacrées. L'accès du haut Waikato paraît être interdit aux profanes européens.

Paganel connaissait la vénération des indigènes pour cette grande artère zélandaise. Il savait que les naturalistes anglais et allemands ne l'avaient guère remonté au delà de sa jonction avec le Waipa.

Jusqu'où le bon plaisir de Kai-Koumou allait-il entraîner ses captifs ? Il n'aurait pu le deviner, si le mot « taupo », fréquemment répété entre le chef et ses guerriers, n'eût éveillé son attention.

Il consulta sa carte et vit que ce nom de *taupo* s'appliquait à un lac célèbre dans les annales géographiques, et creusé sur la portion la plus montagneuse de l'île, à l'extrémité méridionale de la province d'Auckland. Le Waikato sort de ce lac, après l'avoir traversé dans toute sa largeur. Or, du confluent au lac, le fleuve se développe sur un parcours de cent vingt milles environ.

Paganel, s'adressant en français à John Mangles pour ne pas être compris des sauvages, le pria d'estimer la vitesse du canot. John la porta à trois milles à peu près par heure.

« Alors, répondit le géographe, si nous faisons halte pendant la nuit, notre voyage jusqu'au lac durera près de quatre jours.

– Mais les postes anglais, où sont-ils situés ? demanda Glenarvan.

– Il est difficile de le savoir ! répondit Paganel. Cependant la guerre a dû se porter dans la province de Taranaki, et, selon toute probabilité, les troupes sont massées du côté du lac, au revers des montagnes, là où s'est concentré le foyer de l'insurrection.

– Dieu le veuille ! » dit lady Helena.

Glenarvan jeta un triste regard sur sa jeune femme, sur Mary Grant, exposées à la merci de ces farouches indigènes et emportées dans un pays sauvage, loin de toute intervention humaine. Mais il se vit observé par Kai-Koumou, et, par prudence, ne voulant pas lui laisser deviner que l'une des captives fût sa femme, il refoula ses pensées dans son cœur et observa les rives du fleuve avec une parfaite indifférence.

L'embarcation, à un demi-mille au-dessus du confluent, avait passé sans s'arrêter devant l'ancienne résidence du roi Potatau. Nul autre canot ne sillonnait les eaux du fleuve. Quelques huttes, longuement espacées sur les rives, témoignaient par leur délabrement des horreurs d'une guerre récente.

Les campagnes riveraines semblaient abandonnées, les bords du fleuve étaient déserts. Quelques représentants de la famille des oiseaux aquatiques animaient seuls cette triste solitude. Tantôt, le « taparunga », un échassier aux ailes noires, au ventre blanc, au bec rouge, s'enfuyait sur ses longues pattes. Tantôt, des hérons de trois espèces, le « matuku » cendré, une sorte de butor à mine stupide, et le magnifique « kotuku », blanc de plumage, jaune de bec, noir de pieds, regardaient paisiblement passer l'embarcation indigène. Où les berges

déclives accusaient une certaine profondeur de l'eau, le martin-pêcheur, le « kotaré » des maoris, guettait ces petites anguilles qui frétillent par millions dans les rivières zélandaises. Où les buissons s'arrondissaient au-dessus du fleuve, des huppes très fières, des rallecs et des poules sultanes faisaient leur matinale toilette sous les premiers rayons du soleil. Tout ce monde ailé jouissait en paix des loisirs que lui laissait l'absence des hommes chassés ou décimés par la guerre.

Pendant cette première partie de son cours, le Waikato coulait largement au milieu de vastes plaines. Mais en amont, les collines, puis les montagnes, allaient bientôt rétrécir la vallée où s'était creusé son lit. À dix milles au-dessus du confluent, la carte de Paganel indiquait sur la rive gauche le rivage de Kirikiriroa, qui s'y trouva en effet. Kai-Koumou ne s'arrêta point. Il fit donner aux prisonniers leurs propres aliments enlevés dans le pillage du campement. Quant à ses guerriers, ses esclaves et lui, ils se contentèrent de la nourriture indigène, de fougères comestibles, le « pteris esculenta » des botanistes, racines cuites au four, et de « kapanas », pommes de terre abondamment cultivées dans les deux îles. Nulle matière animale ne figurait à leur repas, et la viande sèche des captifs ne parut leur inspirer aucun désir.

À trois heures, quelques montagnes se dressèrent sur la rive droite, les Pokaroa-Ranges, qui ressemblaient à une courtine démantelée. Sur certaines arêtes à pic étaient perchés des « pahs » en ruines, anciens retranchements élevés par les ingénieurs maoris dans d'inexpugnables positions. On eût dit de grands nids d'aigles.

Le soleil allait disparaître derrière l'horizon, quand le canot heurta une berge encombrée de ces pierres ponces que le Waikato, sorti de montagnes volcaniques, entraîne dans son cours. Quelques arbres poussaient là, qui parurent propres à abriter un campement. Kai-Koumou fit débarquer ses

prisonniers, et les hommes eurent les mains liées, les femmes restèrent libres ; tous furent placés au centre du campement, auquel des brasiers allumés firent une infranchissable barrière de feux.

Avant que Kai-Koumou eût appris à ses captifs son intention de les échanger, Glenarvan et John Mangles avaient discuté les moyens de recouvrer leur liberté. Ce qu'ils ne pouvaient essayer dans l'embarcation, ils espéraient le tenter à terre, à l'heure du campement, avec les hasards favorables de la nuit.

Mais, depuis l'entretien de Glenarvan et du chef zélandais, il parut sage de s'abstenir. Il fallait patienter. C'était le parti le plus prudent.

L'échange offrait des chances de salut que ne présentaient pas une attaque à main armée ou une fuite à travers ces contrées inconnues.

Certainement, bien des événements pouvaient surgir qui retarderaient ou empêcheraient même une telle négociation ; mais le mieux était encore d'en attendre l'issue. En effet, que pouvaient faire une dizaine d'hommes sans armes contre une trentaine de sauvages bien armés ? Glenarvan, d'ailleurs, supposait que la tribu de Kai-Koumou avait perdu quelque chef de haute valeur qu'elle tenait particulièrement à reprendre, et il ne se trompait pas.

Le lendemain, l'embarcation remonta le cours du fleuve avec une nouvelle rapidité. À dix heures, elle s'arrêta un instant au confluent du Pohaiwhenna, petite rivière qui venait sinueusement des plaines de la rive droite.

Là un canot, monté par dix indigènes, rejoignit l'embarcation de Kai-Koumou. Les guerriers échangèrent à peine le salut d'arrivée, le « aïré maira », qui veut dire « viens ici en bonne santé », et les deux canots marchèrent de conserve. Les nouveaux venus avaient récemment combattu contre les troupes anglaises. On le voyait à leurs vêtements en lambeaux, à leurs armes ensanglantées, aux blessures qui saignaient encore sous leurs haillons.

Ils étaient sombres, taciturnes. Avec l'indifférence naturelle à tous les peuples sauvages, ils n'accordèrent aucune attention aux européens.

À midi, les sommets du Maungatotari se dessinèrent dans l'ouest. La vallée du Waikato commençait à se resserrer. Là, le fleuve, profondément encaissé, se déchaînait avec la violence d'un rapide. Mais la vigueur des indigènes, doublée et régularisée par un chant qui rythmait le battement des rames, enleva l'embarcation sur les eaux écumantes. Le rapide fut dépassé, et le Waikato reprit son cours lent, brisé de mille en mille par l'angle de ses rives.

Vers le soir, Kai-Koumou accosta au pied des montagnes dont les premiers contreforts tombaient à pic sur d'étroites berges. Là, une vingtaine d'indigènes, débarqués de leurs canots, prenaient des dispositions pour la nuit. Des feux flambaient sous les arbres. Un chef, l'égal de Kai-Koumou, s'avança à pas comptés, et, frottant son nez contre celui de Kai-Koumou, il lui donna le salut cordial du « chongui ». Les prisonniers furent déposés au centre du campement et gardés avec une extrême vigilance.

Le lendemain matin, cette longue remontée du Waikato fut reprise. D'autres embarcations arrivèrent par les petits affluents du fleuve. Une soixantaine de guerriers, évidemment les fuyards de la dernière insurrection, étaient réunis alors, et, plus ou

moins maltraités par les balles anglaises, ils regagnaient les districts des montagnes. Quelquefois, un chant s'élevait des canots qui marchaient en ligne. Un indigène entonnait l'ode patriotique du mystérieux « Pihé », *papa ra ti wati tidi i dounga nei*… Hymne national qui entraîne les maoris à la guerre de l'indépendance. La voix du chanteur, pleine et sonore, réveillait les échos des montagnes, et, après chaque couplet, les indigènes, frappant leur poitrine, qui résonnait comme un tambour, reprenaient en chœur la strophe belliqueuse. Puis, sur un nouvel effort de rames, les canots faisaient tête au courant et volaient à la surface des eaux.

Un phénomène curieux vint, pendant cette journée, marquer la navigation du fleuve. Vers quatre heures, l'embarcation, sans hésiter, sans retarder sa course, guidée par la main ferme du chef, se lança à travers une vallée étroite. Des remous se brisaient avec rage contre des îlots nombreux et propices aux accidents.

Moins que jamais, dans cet étrange passage du Waikato, il n'était permis de chavirer, car ses bords n'offraient aucun refuge. Quiconque eût mis le pied sur la vase bouillante des rives se fût inévitablement perdu.

En effet, le fleuve coulait entre ces sources chaudes signalées de tout temps à la curiosité des touristes. L'oxyde de fer colorait en rouge vif le limon des berges, où le pied n'eût pas rencontré une toise de tuf solide. L'atmosphère était saturée d'une odeur sulfureuse très pénétrante. Les indigènes n'en souffraient pas, mais les captifs furent sérieusement incommodés par les miasmes exhalés des fissures du sol et les bulles qui crevaient sous la tension des gaz intérieurs. Mais si l'odorat se faisait difficilement à ces émanations, l'œil ne pouvait qu'admirer cet imposant spectacle.

Les embarcations s’aventurèrent dans l’épaisseur d’un nuage de vapeurs blanches. Ses éblouissantes volutes s’étageaient en dôme au-dessus du fleuve. Sur ses rives, une centaine de geysers, les uns lançant des masses de vapeurs, les autres s’épanchant en colonnes liquides, variaient leurs effets comme les jets et les cascades d’un bassin, organisés par la main de l’homme. On eût dit que quelque machiniste dirigeait à son gré les intermittences de ces sources. Les eaux et les vapeurs, confondues dans l’air, s’irisaient aux rayons du soleil.

En cet endroit, le Waikato coulait sur un lit mobile qui bout incessamment sous l’action des feux souterrains. Non loin, du côté du lac Rotorua, dans l’est, mugissaient les sources thermales et les cascades fumantes du Rotomahana et du Tetarata entrevues par quelques hardis voyageurs. Cette région est percée de geysers, de cratères et de solfatares.

Là s’échappe le trop-plein des gaz qui n’ont pu trouver issue par les insuffisantes soupapes du Tongariro et du Wakari, les seuls volcans en activité de la Nouvelle-Zélande.

Pendant deux milles, les canots indigènes naviguèrent sous cette voûte de vapeurs, englobés dans les chaudes volutes qui roulaient à la surface des eaux ; puis, la fumée sulfureuse se dissipa, et un air pur, sollicité par la rapidité du courant, vint rafraîchir les poitrines haletantes. La région des sources était passée.

Avant la fin du jour, deux rapides furent encore remontés sous l’aviron vigoureux des sauvages, celui d’Hipapatua et celui de Tamatea. Le soir, Kai-Koumou campa à cent milles du confluent du Waipa et du Waikato. Le fleuve, s’arrondissant vers l’est, retombait alors au sud sur le lac Taupo, comme un immense jet d’eau dans un bassin.

Le lendemain, Jacques Paganel, consultant la carte, reconnut sur la rive droite le mont Taubara, qui s'élève à trois mille pieds dans les airs.

À midi, tout le cortège des embarcations débouchait par un évasement du fleuve dans le lac Taupo, et les indigènes saluaient de leurs gestes un lambeau d'étoffe que le vent déployait au sommet d'une hutte. C'était le drapeau national.

Chapitre XI

Le lac Taupo

Un gouffre insondable, long de vingt-cinq milles, large de vingt, s'est un jour formé, bien avant les temps historiques, par un écroulement de cavernes au milieu des laves trachytiques du centre de l'île.

Les eaux, précipitées des sommets environnants, ont envahi cette énorme cavité. Le gouffre s'est fait lac, mais abîme toujours, et les sondes sont encore impuissantes à mesurer sa profondeur.

Tel est cet étrange lac Taupo, élevé à douze cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, et dominé par un cirque de montagnes hautes de quatre cents toises. À l'ouest, des rochers à pic d'une grande taille ; au nord quelques cimes éloignées et couronnées de petits bois ; à l'est, une large plage sillonnée par une route décorée de pierres ponces qui resplendissent sous le treillis des buissons ; au sud, des cônes volcaniques derrière un premier plan de forêts encadrent majestueusement cette vaste étendue d'eau dont les tempêtes retentissantes valent les cyclones de l'océan.

Toute cette région bout comme une chaudière immense, suspendue sur les flammes souterraines. Les terrains frémissent sous les caresses du feu central.

De chaudes buées filtrent en maint endroit. La croûte de terre se fend en violentes craquelures comme un gâteau trop

poussé, et sans doute ce plateau s'abîmerait dans une incandescente fournaise si, douze milles plus loin, les vapeurs emprisonnées ne trouvaient une issue par les cratères du Tongariro.

De la rive du nord, ce volcan apparaissait empanaché de fumée et de flammes, au-dessus de petits monticules ignivomes. Le Tongariro semblait se rattacher à un système orographique assez compliqué.

Derrière lui, le mont Ruapahou, isolé dans la plaine, dressait à neuf mille pieds en l'air sa tête perdue au milieu des nuages. Aucun mortel n'a posé le pied sur son cône inaccessible ; l'œil humain n'a jamais sondé les profondeurs de son cratère, tandis que, trois fois en vingt ans, MM. Bidwill et Dyson, et récemment M. De Hochstetter, ont mesuré les cimes plus abordables du Tongariro.

Ces volcans ont leurs légendes, et, en toute autre circonstance, Paganel n'eût pas manqué de les apprendre à ses compagnons. Il leur aurait raconté cette dispute qu'une question de femme éleva un jour entre le Tongariro et le Taranaki, alors son voisin et ami. Le Tongariro, qui a la tête chaude, comme tous les volcans, s'emporta jusqu'à frapper le Taranaki. Le Taranaki, battu et humilié, s'enfuit par la vallée du Whanganni, laissa tomber en route deux morceaux de montagne, et gagna les rivages de la mer, où il s'élève solitairement sous le nom de mont Egmont.

Mais Paganel n'était guère en disposition de conter, ni ses amis en humeur de l'entendre. Ils observaient silencieusement la rive nord-est du Taupo où la plus décevante fatalité venait de les conduire. La mission établie par le révérend Grace à Pukawa, sur les bords occidentaux du lac, n'existait plus. Le ministre avait été chassé par la guerre loin du principal foyer de l'insurrection.

Les prisonniers étaient seuls, abandonnés à la merci de maoris avides de représailles et précisément dans cette portion sauvage de l'île où le christianisme n'a jamais pénétré.

Kai-Koumou, en quittant les eaux du Waikato, traversa la petite crique qui sert d'entonnoir au fleuve, doubla un promontoire aigu, et accosta la grève orientale du lac, au pied des premières ondulations du mont Manga, grosse extumescence haute de trois cents toises. Là, s'étalaient des champs de « phormium », le lin précieux de la Nouvelle-Zélande. C'est le « harakeké » des indigènes. Rien n'est à dédaigner dans cette utile plante. Sa fleur fournit une sorte de miel excellent ; sa tige produit une substance gommeuse, qui remplace la cire ou l'amidon ; sa feuille, plus complaisante encore, se prête à de nombreuses transformations : fraîche, elle sert de papier ; desséchée, elle fait un excellent amadou ; découpée, elle se change en cordes, câbles et filets ; divisée en filaments et teillée, elle devient couverture ou manteau, natte ou pagne, et, teinte en rouge ou en noir, elle vêtit les plus élégants maoris.

Aussi, ce précieux phormium se trouve-t-il partout dans les deux îles, aux bords de la mer comme au long des fleuves et sur la rive des lacs. Ici, ses buissons sauvages couvraient des champs entiers ; ses fleurs, d'un rouge brun, et semblables à l'agave, s'épanouissaient partout hors de l'inextricable fouillis de ses longues feuilles, qui formaient un trophée de lames tranchantes. De gracieux oiseaux, les nectariens, habitués des champs de phormium, volaient par bandes nombreuses et se délectaient du suc mielleux des fleurs.

Dans les eaux du lac barbotaient des troupes de canards au plumage noirâtre, bariolés de gris et de vert, et qui se sont aisément domestiqués.

À un quart de mille, sur un escarpement de la montagne, apparaissait un « pah », retranchement maori placé dans une position inexpugnable. Les prisonniers débarqués un à un, les pieds et les mains libres, y furent conduits par les guerriers. Le sentier qui aboutissait au retranchement traversait des champs de phormium, et un bouquet de beaux arbres, des « kaikateas », à feuilles persistantes et à baies rouges, des « dracenas australis », le « ti » des indigènes, dont la cime remplace avantageusement le chou-palmiste, et des « huious » qui servent à teindre les étoffes en noir. De grosses colombes à reflets métalliques, des glaucopes cendrés, et un monde d'étourneaux à caroncules rougeâtres, s'envolèrent à l'approche des indigènes.

Après un assez long détour, Glenarvan, lady Helena, Mary Grant et leurs compagnons arrivèrent à l'intérieur du *pah*.

Cette forteresse était défendue par une première enceinte de solides palissades, hautes de quinze pieds ; une seconde ligne de pieux, puis une clôture d'osier percée de meurtrières, enfermaient la seconde enceinte, c'est-à-dire le plateau du *pah*, sur lequel s'élevaient des constructions maories et une quarantaine de huttes disposées symétriquement.

En y arrivant, les captifs furent horriblement impressionnés à la vue des têtes qui ornaient les poteaux de la seconde enceinte. Lady Helena et Mary Grant détournèrent les yeux avec plus de dégoût encore que d'épouvante.

Ces têtes avaient appartenu aux chefs ennemis tombés dans les combats, dont les corps servirent de nourriture aux vainqueurs.

Le géographe les reconnut pour telles, à leurs orbites caves et privés d'yeux.

En effet, l'œil des chefs est dévoré ; la tête, préparée à la manière indigène, vidée de sa cervelle et dénudée de tout épiderme, le nez maintenu par de petites planchettes, les narines bourrées de phormium, la bouche et les paupières cousues, est mise au four et soumise à une fumigation de trente heures.

Ainsi disposée, elle se conserve indéfiniment sans altération ni ride, et forme des trophées de victoire.

Souvent les maoris conservent la tête de leurs propres chefs ; mais, dans ce cas, l'œil reste dans son orbite et regarde. Les néo-zélandais montrent ces restes avec orgueil ; ils les offrent à l'admiration des jeunes guerriers, et leur payent un tribut de vénération par des cérémonies solennelles.

Mais, dans le *pah* de Kai-Koumou, les têtes d'ennemis ornaient seules cet horrible muséum, et là, sans doute, plus d'un anglais, l'orbite vide, augmentait la collection du chef maori.

La case de Kai-Koumou, entre plusieurs huttes de moindre importance, s'élevait au fond du *pah*, devant un large terrain découvert que des européens eussent appelé « le champ de bataille. » Cette case était un assemblage de pieux calfeutrés d'un entrelacement de branches, et tapissé intérieurement de nattes de phormium. Vingt pieds de long, quinze pieds de large, dix pieds de haut faisaient à Kai-Koumou une habitation de trois mille pieds cubes. Il n'en faut pas plus pour loger un chef zélandais.

Une seule ouverture donnait accès dans la hutte ; un battant à bascule, formé d'un épais tissu végétal, servait de porte. Au-dessus, le toit se prolongeait en manière d'impluvium. Quelques figures sculptées au bout des chevrons ornaient la case, et le

« wharepuni » ou portail offrait à l'admiration des visiteurs des feuillages, des figures symboliques, des monstres, des rinceaux contournés, tout un fouillis curieux, né sous le ciseau des ornemanistes indigènes.

À l'intérieur de la case, le plancher fait de terre battue s'élevait d'un demi-pied au-dessus du sol.

Quelques claies en roseaux, et des matelas de fougère sèche recouverts d'une natte tissée avec les feuilles longues et flexibles du « typha », servaient de lits. Au milieu, un trou en pierre formait le foyer, et au toit, un second trou servait de cheminée. La fumée, quand elle était suffisamment épaisse, se décidait enfin à profiter de cette issue, non sans avoir déposé sur les murs de l'habitation un vernis du plus beau noir.

À côté de la case s'élevaient les magasins qui renfermaient les provisions du chef, sa récolte de phormium, de patates, de taros, de fougères comestibles, et les fours où s'opère la cuisson de ces divers aliments au contact de pierres chauffées. Plus loin, dans de petites enceintes, parquaient des porcs et des chèvres, rares descendants des utiles animaux acclimatés par le capitaine Cook. Des chiens couraient çà et là, quêtant leur maigre nourriture.

Ils étaient assez mal entretenus pour des bêtes qui servent journellement à l'alimentation du maori.

Glenarvan et ses compagnons avaient embrassé cet ensemble d'un coup d'œil. Ils attendaient auprès d'une case vide le bon plaisir du chef, non sans être exposés aux injures d'une bande de vieilles femmes.

Cette troupe de harpies les entourait, les menaçait du poing, hurlait et vociférait. Quelques mots d'anglais qui s'échappaient

de leurs grosses lèvres laissaient clairement entrevoir qu'elles réclamaient d'immédiates vengeances.

Au milieu de ces vociférations et de ces menaces, lady Helena, tranquille en apparence, affectait un calme qui ne pouvait être dans son cœur. Cette courageuse femme, pour laisser tout son sang-froid à lord Glenarvan, se contenait par d'héroïques efforts. La pauvre Mary Grant, elle, se sentait défaillir, et John Mangles la soutenait, prêt à se faire tuer pour la défendre. Ses compagnons supportaient diversement ce déluge d'invectives, indifférents comme le major, ou en proie à une irritation croissante comme Paganel.

Glenarvan, voulant éviter à lady Helena l'assaut de ces vieilles mégères, marcha droit à Kai-Koumou, et montrant le groupe hideux : « Chasse-les », dit-il.

Le chef maori regarda fixement son prisonnier sans lui répondre ; puis, d'un geste, il fit taire la horde hurlante. Glenarvan s'inclina, en signe de remerciement, et vint reprendre lentement sa place au milieu des siens.

En ce moment, une centaine de néo-zélandais étaient réunis dans le *pah*, des vieillards, des hommes faits, des jeunes gens, les uns calmes, mais sombres, attendant les ordres de Kai-Koumou, les autres se livrant à tous les entraînements d'une violente douleur ; ceux-ci pleuraient leurs parents ou amis tombés dans les derniers combats.

Kai-Koumou, de tous les chefs qui se levèrent à la voix de William Thompson, revenait seul aux districts du lac, et, le premier, il apprenait à sa tribu la défaite de l'insurrection nationale, battue dans les plaines du bas Waikato. Des deux cents guerriers qui, sous ses ordres, coururent à la défense du sol, cent cinquante manquaient au retour.

Si quelques-uns étaient prisonniers des envahisseurs, combien, étendus sur le champ de bataille, ne devaient jamais revenir au pays de leurs aïeux !

Ainsi s'expliquait la désolation profonde dont la tribu fut frappée à l'arrivée de Kai-Koumou. Rien n'avait encore transpiré de la dernière défaite, et cette funeste nouvelle venait d'éclater à l'instant.

Chez les sauvages, la douleur morale se manifeste toujours par des démonstrations physiques. Aussi, les parents et amis des guerriers morts, les femmes surtout, se déchiraient la figure et les épaules avec des coquilles aiguës. Le sang jaillissait et se mêlait à leurs larmes. Les profondes incisions marquaient les grands désespoirs.

Les malheureuses zélandaises, ensanglantées et folles, étaient horribles à voir.

Un autre motif, très grave aux yeux des indigènes, accroissait encore leur désespoir. Non seulement le parent, l'ami qu'ils pleuraient, n'était plus, mais ses ossements devaient manquer au tombeau de la famille. Or, la possession de ces restes est regardée, dans la religion maorie, comme indispensable aux destinées de la vie future ; non la chair périssable, mais les os, qui sont recueillis avec soin, nettoyés, grattés, polis, vernis même, et définitivement déposés dans « l'oudoupa », c'est-à-dire « la maison de gloire ». Ces tombes sont ornées de statues de bois qui reproduisent avec une fidélité parfaite les tatouages du défunt. Mais aujourd'hui, les tombeaux resteraient vides, les cérémonies religieuses ne s'accompliraient pas, et les os qu'épargnerait la dent des chiens sauvages blanchiraient sans sépulture sur le champ du combat.

Alors redoublèrent les marques de douleur. Aux menaces des femmes succédèrent les imprécations des hommes contre les européens. Les injures éclataient, les gestes devenaient plus violents. Aux cris allaient succéder les actes de brutalité.

Kai-Koumou, craignant d'être débordé par les fanatiques de sa tribu, fit conduire ses captifs en un lieu sacré, situé à l'autre extrémité du *pah* sur un plateau abrupt. Cette hutte s'appuyait à un massif élevé d'une centaine de pieds au-dessus d'elle, qui terminait par un talus assez raide ce côté du retranchement. Dans ce « waré-atoua », maison consacrée, les prêtres ou les *arikis* enseignaient aux zélandais un dieu en trois personnes, le père, le fils, et l'oiseau ou l'esprit.

La hutte, vaste, bien close, renfermait la nourriture sainte et choisie que Maoui-Ranga-Rangui mange par la bouche de ses prêtres.

Là, les captifs, momentanément abrités contre la fureur indigène, s'étendirent sur des nattes de phormium. Lady Helena, ses forces épuisées, son énergie morale vaincue, se laissa aller dans les bras de son mari.

Glenarvan, la pressant sur sa poitrine, lui répétait : « Courage, ma chère Helena, le ciel ne nous abandonnera pas ! »

Robert, à peine enfermé, se hissa sur les épaules de Wilson, et parvint à glisser sa tête par un interstice ménagé entre le toit et la muraille, où pendaient des chapelets d'amulettes. De là, son regard embrassait toute l'étendue du *pah* jusqu'à la case de Kai-Koumou.

« Ils sont assemblés autour du chef, dit-il à voix basse… Ils agitent leurs bras… Ils poussent des hurlements… Kai-Koumou veut parler… »

L'enfant se tut pendant quelques minutes, puis il reprit :

« Kai-Koumou parle… Les sauvages se calment… Ils l'écoutent…

– Évidemment, dit le major, ce chef a un intérêt personnel à nous protéger. Il veut échanger ses prisonniers contre des chefs de sa tribu ! Mais ses guerriers y consentiront-ils ?

– Oui !… Ils l'écoutent… reprit Robert. Ils se dispersent… Les uns rentrent dans leurs huttes… Les autres quittent le retranchement…

– Dis-tu vrai ? s'écria le major.

– Oui, Monsieur Mac Nabbs, répondit Robert. Kai-Koumou est resté seul avec les guerriers de son embarcation. Ah ! L'un d'eux se dirige vers notre case.

– Descends, Robert », dit Glenarvan.

En ce moment, lady Helena, qui s'était relevée, saisit le bras de son mari.

« Edward, dit-elle d'une voix ferme, ni Mary Grant ni moi nous ne devons tomber vivantes entre les mains de ces sauvages ! »

Et, ces paroles dites, elle tendit à Glenarvan un revolver chargé.

« Une arme ! s'écria Glenarvan, dont un éclair illumina les yeux.

– Oui ! Les maoris ne fouillent pas leurs prisonnières ! Mais cette arme, c'est pour nous, Edward, non pour eux !…

– Glenarvan, dit rapidement Mac Nabbs, cachez ce revolver ! Il n'est pas temps encore… »

Le revolver disparut sous les vêtements du lord.

La natte qui fermait l'entrée de la case se souleva. Un indigène parut.

Il fit signe aux prisonniers de le suivre.

Glenarvan et les siens, en groupe serré, traversèrent le *pah*, et s'arrêtèrent devant Kai-Koumou.

Autour de ce chef étaient réunis les principaux guerriers de sa tribu. Parmi eux se voyait ce maori dont l'embarcation rejoignit celle de Kai-Koumou au confluent du Pohaiwhenna sur le Waikato. C'était un homme de quarante ans, vigoureux, de mine farouche et cruelle. Il se nommait Kara-Tété, c'est-à-dire « l'irascible » en langue zélandaise. Kai-Koumou le traitait avec certains égards, et, à la finesse de son tatouage, on reconnaissait que Kara-Tété occupait un rang élevé dans la tribu. Cependant, un observateur eût deviné qu'entre ces deux chefs il y avait rivalité. Le major observa que l'influence de Kara-Tété portait ombrage à Kai-Koumou. Ils commandaient tous les deux à ces importantes peuplades du Waikato et avec une puissance égale. Aussi, pendant cet entretien, si la bouche de Kai-Koumou souriait, ses yeux trahissaient une profonde inimitié.

Kai-Koumou interrogea Glenarvan :

« Tu es anglais ? lui demanda-t-il.

– Oui, répondit le lord sans hésiter, car cette nationalité devait rendre un échange plus facile.

– Et tes compagnons ? dit Kai-Koumou.

– Mes compagnons sont anglais comme moi. Nous sommes des voyageurs, des naufragés. Mais, si tu tiens à le savoir, nous n'avons pas pris part à la guerre.

– Peu importe ! répondit brutalement Kara-Tété. Tout anglais est notre ennemi. Les tiens ont envahi notre île ! Ils ont brûlé nos villages !

– Ils ont eu tort ! répondit Glenarvan d'une voix grave. Je te le dis parce que je le pense, et non parce que je suis en ton pouvoir.

– Écoute, reprit Kai-Koumou, le Tohonga, le grand prêtre de Nouï-Atoua, est tombé entre les mains de tes frères ; il est prisonnier des Pakekas. Notre dieu nous commande de racheter sa vie. J'aurais voulu t'arracher le cœur, j'aurais voulu que ta tête et la tête de tes compagnons fussent éternellement suspendues aux poteaux de cette palissade ! Mais Nouï-Atoua a parlé. »

En s'exprimant ainsi, Kai-Koumou, jusque-là maître de lui, tremblait de colère, et sa physionomie s'imprégnait d'une féroce exaltation.

Puis, après quelques instants, il reprit plus froidement : « Crois-tu que les anglais échangent notre Tohonga contre ta personne ? »

Glenarvan hésita à répondre, et observa attentivement le chef maori.

« Je l'ignore, dit-il, après un moment de silence.

– Parle, reprit Kai-Koumou. Ta vie vaut-elle la vie de notre Tohonga ?

– Non, répondit Glenarvan. Je ne suis ni un chef ni un prêtre parmi les miens ! »

Paganel, stupéfait de cette réponse, regarda Glenarvan avec un étonnement profond.

Kai-Koumou parut également surpris.

« Ainsi, tu doutes ? dit-il.

– J'ignore, répéta Glenarvan.

– Les tiens ne t'accepteront pas en échange de notre Tohonga ?

– Moi seul ? Non, répéta Glenarvan. Nous tous, peut-être.

– Chez les maoris, dit Kai-Koumou, c'est tête pour tête.

– Offre d'abord ces femmes en échange de ton prêtre », dit Glenarvan, qui désigna lady Helena et Mary Grant.

Lady Helena voulut s'élancer vers son mari. Le major la retint.

« Ces deux dames, reprit Glenarvan en s'inclinant avec une grâce respectueuse vers lady Helena et Mary Grant, occupent un haut rang dans leur pays. »

Le guerrier regarda froidement son prisonnier. Un mauvais sourire passa sur ses lèvres ; mais il le réprima presque aussitôt, et répondit d'une voix qu'il contenait à peine :

« Espères-tu donc tromper Kai-Koumou par de fausses paroles, européen maudit ? Crois-tu que les yeux de Kai-Koumou ne sachent pas lire dans les cœurs ! »

Et, montrant lady Helena :

« Voilà ta femme ! dit-il.

– Non ! La mienne ! » s'écria Kara-Tété.

Puis, repoussant les prisonniers, la main du chef s'étendit sur l'épaule de lady Helena, qui pâlit sous ce contact.

« Edward ! » cria la malheureuse femme éperdue.

Glenarvan, sans prononcer un seul mot, leva le bras.

Un coup de feu retentit. Kara-Tété tomba mort.

À cette détonation, un flot d'indigènes sortit des huttes. Le *pah* s'emplit en un instant. Cent bras se levèrent sur les infortunés. Le revolver de Glenarvan lui fut arraché de la main.

Kai-Koumou jeta sur Glenarvan un regard étrange ; puis d'une main, couvrant le corps du meurtrier, de l'autre, il contint la foule qui se ruait sur les enfants.

Enfin sa voix domina le tumulte.

« Tabou ! Tabou ! » s'écria-t-il.

À ce mot, la foule s'arrêta devant Glenarvan et ses compagnons, momentanément préservés par une puissance surnaturelle.

Quelques instants après, ils étaient reconduits au *waré-atoua*, qui leur servait de prison. Mais Robert Grant et Jacques Paganel n'étaient plus avec eux.

Chapitre XII

Les funérailles d'un chef maori

Kai-Koumou, suivant un exemple assez fréquent dans la Nouvelle-Zélande, joignait le titre d'*ariki* à celui de chef de tribu. Il était revêtu de la dignité de prêtre, et, comme tel, il pouvait étendre sur les personnes ou sur les objets la superstitieuse protection du tabou.

Le tabou, commun aux peuples de race polynésienne, a pour effet immédiat d'interdire toute relation ou tout usage avec l'objet ou la personne tabouée.

Selon la religion maorie, quiconque porterait une main sacrilège sur ce qui est déclaré tabou, serait puni de mort par le Dieu irrité. D'ailleurs, au cas où la divinité tarderait à venger sa propre injure, les prêtres ne manqueraient pas d'accélérer sa vengeance.

Le tabou est appliqué par les chefs dans un but politique, à moins qu'il ne résulte d'une situation ordinaire de la vie privée. Un indigène est taboué pendant quelques jours, en mainte circonstance, lorsqu'il s'est coupé les cheveux, lorsqu'il vient de subir l'opération du tatouage, lorsqu'il construit une pirogue, lorsqu'il bâtit une maison, quand il est atteint d'une maladie mortelle, quand il est mort. Une imprévoyante consommation menace-t-elle de dépeupler les rivières de leurs poissons, de ruiner dans leurs primeurs les plantations de patates douces, ces objets sont frappés d'un tabou protecteur et économique. Un chef veut-il éloigner les importuns de sa maison, il la

taboue ; monopoliser à son profit les relations avec un navire étranger, il le taboue encore ; mettre en quarantaine un trafiquant européen dont il est mécontent, il le taboue toujours. Son interdiction ressemble alors à l'ancien « veto » des rois.

Lorsqu'un objet est taboué, nul n'y peut toucher impunément. Quand un indigène est soumis à cette interdiction, certains aliments lui sont défendus pendant un temps déterminé. Est-il relevé de cette diète sévère, s'il est riche, ses esclaves l'assistent et lui introduisent dans le gosier les mets qu'il ne doit pas toucher de ses mains ; s'il est pauvre, il est réduit à ramasser ses aliments avec sa bouche, et le tabou en fait un animal.

En somme, et pour conclure, cette singulière coutume dirige et modifie les moindres actions des néo-zélandais. C'est l'incessante intervention de la divinité dans la vie sociale. Il a force de loi et l'on peut dire que tout le code indigène, code indiscutable et indiscuté, se résume dans la fréquente application du tabou.

Quant aux prisonniers enfermés dans le *waré-atoua*, c'était un tabou arbitraire qui venait de les soustraire aux fureurs de la tribu. Quelques-uns des indigènes, les amis et les partisans de Kai-Koumou, s'étaient arrêtés subitement à la voix de leur chef et avait protégé les captifs.

Glenarvan ne se faisait cependant pas illusion sur le sort qui lui était réservé. Sa mort pouvait seule payer le meurtre d'un chef. Or, la mort chez les peuples sauvages n'est jamais que la fin d'un long supplice. Glenarvan s'attendait donc à expier cruellement la légitime indignation qui avait armé son bras, mais il espérait que la colère de Kai-Koumou ne frapperait que lui.

Quelle nuit ses compagnons et lui passèrent ! Qui pourrait peindre leurs angoisses et mesurer leurs souffrances ? Le pauvre Robert, le brave Paganel n'avaient pas reparu. Mais comment douter de leur sort ? N'étaient-ils pas les premières victimes sacrifiées à la vengeance des indigènes ? Tout espoir avait disparu, même du cœur de Mac Nabbs, qui ne désespérait pas aisément.

John Mangles se sentait devenir fou devant le morne désespoir de Mary Grant séparée de son frère. Glenarvan songeait à cette terrible demande de lady Helena qui, pour se soustraire au supplice ou à l'esclavage, voulait mourir de sa main ! Aurait-il cet horrible courage ?

« Et Mary, de quel droit la frapper ? » pensait John dont le cœur se brisait.

Quant à une évasion, elle était évidemment impossible. Dix guerriers, armés jusqu'aux dents, veillaient à la porte du *waré-atoua*.

Le matin du 13 février arriva. Aucune communication n'eut lieu entre les indigènes et les prisonniers défendus par le tabou. La case renfermait une certaine quantité de vivres auxquels les malheureux touchèrent à peine. La faim disparaissait devant la douleur. La journée se passa sans apporter ni un changement ni un espoir. Sans doute, l'heure des funérailles du cher mort et l'heure du supplice devaient sonner ensemble.

Cependant, si Glenarvan ne se dissimulait pas que toute idée d'échange avait dû abandonner Kai-Koumou, le major conservait sur ce point une lueur d'espérance.

« Qui sait, disait-il en rappelant à Glenarvan l’effet produit sur le chef par la mort de Kara-Tété, qui sait si Kai-Koumou, au fond, ne se sent pas votre obligé ? »

Mais, malgré les observations de Mac Nabbs, Glenarvan ne voulait plus espérer. Le lendemain s’écoula encore sans que les apprêts du supplice fussent faits. Voici quelle était la raison de ce retard.

Les maoris croient que l’âme, pendant les trois jours qui suivent la mort, habite le corps du défunt, et, pendant trois fois vingt-quatre heures, le cadavre reste sans sépulture. Cette coutume suspensive de la mort fut observée dans toute sa rigueur. Jusqu’au 15 février, le *pah* demeura désert. John Mangles, hissé sur les épaules de Wilson, observa souvent les retranchements extérieurs. Aucun indigène ne s’y montra. Seules, les sentinelles, faisant bonne garde, se relayaient à la porte du *waré-atoua*.

Mais, le troisième jour, les huttes s’ouvrirent ; les sauvages, hommes, femmes, enfants, c’est-à-dire plusieurs centaines de maoris, se rassemblèrent dans le *pah*, muets et calmes.

Kai-Koumou sortit de sa case, et, entouré des principaux chefs de sa tribu, il prit place sur un tertre élevé de quelques pieds, au centre du retranchement. La masse des indigènes formait un demi-cercle à quelques toises en arrière. Toute l’assemblée gardait un absolu silence.

Sur un signe de Kai-Koumou, un guerrier se dirigea vers le *waré-atoua*.

« Souviens-toi », dit lady Helena à son mari.

Glenarvan serra sa femme contre son cœur. En ce moment, Mary Grant s'approcha de John Mangles :

« Lord et lady Glenarvan, dit-elle, penseront que si une femme peut mourir de la main de son mari pour fuir une honteuse existence, une fiancée peut mourir aussi de la main de son fiancé pour y échapper à son tour. John, je puis vous le dire, dans cet instant suprême, ne suis-je pas depuis longtemps votre fiancée dans le secret de votre cœur ? Puis-je compter sur vous, cher John, comme lady Helena sur lord Glenarvan ?

– Mary ! s'écria le jeune capitaine éperdu. Ah ! chère Mary !... »

Il ne put achever ; la natte se souleva, et les captifs furent entraînés vers Kai-Koumou ; les deux femmes étaient résignées à leur sort ; les hommes dissimulaient leurs angoisses sous un calme qui témoignait d'une énergie surhumaine.

Ils arrivèrent devant le chef zélandais. Celui-ci ne fit pas attendre son jugement :

« Tu as tué Kara-Tété ? dit-il à Glenarvan.

– Je l'ai tué, répondit le lord.

– Demain, tu mourras au soleil levant.

– Seul ? demanda Glenarvan, dont le cœur battait avec violence.

– Ah ! si la vie de notre Tohonga n'était pas plus précieuse que la vôtre ! » s'écria Kai-Koumou, dont les yeux exprimaient un regret féroce !

En ce moment, une agitation se produisit parmi les indigènes. Glenarvan jeta un regard rapide autour de lui. Bientôt la foule s'ouvrit, et un guerrier parut, ruisselant de sueur, brisé de fatigue.

Kai-Koumou, dès qu'il l'aperçut, lui dit en anglais, avec l'évidente intention d'être compris des captifs :

« Tu viens du camp des Pakékas ?

– Oui, répondit le maori.

– Tu as vu le prisonnier, notre Tohonga ?

– Je l'ai vu.

– Il est vivant ?

– Il est mort ! Les anglais l'ont fusillé ! »

C'en était fait de Glenarvan et de ses compagnons.

« Tous, s'écria Kai-Koumou, vous mourrez demain au lever du jour ! »

Ainsi donc, un châtiment commun frappait indistinctement ces infortunés. Lady Helena et Mary Grant levèrent vers le ciel un regard de sublime remerciement.

Les captifs ne furent pas reconduits au *waré-atoua*.

Ils devaient assister pendant cette journée aux funérailles du chef et aux sanglantes cérémonies qui les accompagnent.

Une troupe d'indigènes les conduisit à quelques pas au pied d'un énorme *koudi*.

Là, leurs gardiens demeurèrent auprès d'eux sans les perdre de vue. Le reste de la tribu maorie, absorbé dans sa douleur officielle, semblait les avoir oubliés.

Les trois jours réglementaires s'étaient écoulés depuis la mort de Kara-Tété. L'âme du défunt avait donc définitivement abandonné sa dépouille mortelle. La cérémonie commença.

Le corps fut apporté sur un petit tertre, au milieu du retranchement. Il était revêtu d'un somptueux costume et enveloppé d'une magnifique natte de phormium. Sa tête, ornée de plumes, portait une couronne de feuilles vertes. Sa figure, ses bras et sa poitrine, frottés d'huile, n'accusaient aucune corruption.

Les parents et les amis arrivèrent au pied du tertre, et, tout d'un coup, comme si quelque chef d'orchestre eût battu la mesure d'un chant funèbre, un immense concert de pleurs, de gémissements, de sanglots, s'éleva dans les airs. On pleurait le défunt sur un rythme plaintif et lourdement cadencé.

Ses proches se frappaient la tête ; ses parentes se déchiraient le visage avec leurs ongles et se montraient plus prodigues de sang que de larmes.

Ces malheureuses femmes accomplissaient consciencieusement ce sauvage devoir. Mais ce n'était pas assez de ces démonstrations pour apaiser l'âme du défunt, dont le courroux aurait frappé sans doute les survivants de sa tribu, et ses guerriers, ne pouvant le rappeler à la vie, voulurent qu'il n'eût point à regretter dans l'autre monde le bien-être de l'existence terrestre. Aussi, la compagne de Kara-Tété ne devait-

elle pas abandonner son époux dans la tombe. D'ailleurs, l'infortunée se serait refusée à lui survivre.

C'était la coutume, d'accord avec le devoir, et les exemples de pareils sacrifices ne manquent pas à l'histoire zélandaise.

Cette femme parut. Elle était jeune encore. Ses cheveux en désordre flottaient sur ses épaules. Ses sanglots et ses cris s'élevaient vers le ciel. De vagues paroles, des regrets, des phrases interrompues où elle célébrait les vertus du mort, entrecoupaient ses gémissements, et, dans un suprême paroxysme de douleur, elle s'étendit au pied du tertre, frappant le sol de sa tête.

En ce moment, Kai-Koumou s'approcha d'elle.

Soudain, la malheureuse victime se releva ; mais un violent coup de « méré » sorte de massue redoutable, tournoyant dans la main du chef, la rejeta à terre. Elle tomba foudroyée.

D'épouvantables cris s'élevèrent aussitôt. Cent bras menacèrent les captifs, épouvantés de cet horrible spectacle. Mais nul ne bougea, car la cérémonie funèbre n'était pas achevée.

La femme de Kara-Tété avait rejoint son époux dans la tombe. Les deux corps restaient étendus l'un près de l'autre. Mais, pour l'éternelle vie, ce n'était pas assez, à ce défunt, de sa fidèle compagne. Qui les aurait servis tous deux près de Nouï-Atoua, si leurs esclaves ne les avaient pas suivis de ce monde dans l'autre ?

Six malheureux furent amenés devant les cadavres de leurs maîtres. C'étaient des serviteurs que les impitoyables lois de la guerre avaient réduits en esclavage. Pendant la vie du chef, ils

avaient subi les plus dures privations, souffert mille mauvais traitements, à peine nourris, employés sans cesse à des travaux de bêtes de somme, et maintenant, selon la croyance maorie, ils allaient reprendre pour l'éternité cette existence d'asservissement.

Ces infortunés paraissaient être résignés à leur sort. Ils ne s'étonnaient point d'un sacrifice depuis longtemps prévu. Leurs mains, libres de tout lien, attestaient qu'ils recevraient la mort sans se défendre.

D'ailleurs, cette mort fut rapide, et les longues souffrances leur furent épargnées. On réservait les tortures aux auteurs du meurtre, qui, groupés à vingt pas, détournaient les yeux de cet affreux spectacle dont l'horreur allait encore s'accroître.

Six coups de *méré*, portés par la main de six guerriers vigoureux, étendirent les victimes sur le sol, au milieu d'une mare de sang. Ce fut le signal d'une épouvantable scène de cannibalisme.

Le corps des esclaves n'est pas protégé par le tabou comme le cadavre du maître. Il appartient à la tribu. C'est la menue monnaie jetée aux pleureurs des funérailles. Aussi, le sacrifice consommé, toute la masse des indigènes, chefs, guerriers, vieillards, femmes, enfants, sans distinction d'âge ni de sexe, prise d'une fureur bestiale, se rua sur les restes inanimés des victimes. En moins de temps qu'une plume rapide ne pourrait le retracer, les corps, encore fumants, furent déchirés, divisés, dépecés, mis, non pas en morceaux, mais en miettes. Des deux cents maoris présents au sacrifice, chacun eut sa part de cette chair humaine. On luttait, on se battait, on se disputait le moindre lambeau. Les gouttes d'un sang chaud éclaboussaient ces monstrueux convives, et toute cette horde répugnante grouillait sous une pluie rouge. C'était le délire et la furie de tigres acharnés sur leur proie. On eût dit un cirque où les

belluaires dévoraient les bêtes fauves. Puis, vingt feux s'allumèrent sur divers points du *pah* ; l'odeur de la viande brûlée infecta l'atmosphère, et, sans le tumulte épouvantable de ce festin, sans les cris qui s'échappaient encore de ces gosiers gorgés de chair, les captifs auraient entendu les os des victimes craquer sous la dent des cannibales.

Glenarvan et ses compagnons, haletants, essayaient de dérober aux yeux des deux pauvres femmes cette abominable scène. Ils comprenaient alors quel supplice les attendait le lendemain, au lever du soleil, et, sans doute, de quelles cruelles tortures une pareille mort serait précédée. Ils étaient muets d'horreur.

Puis, les danses funèbres commencèrent. Des liqueurs fortes, extraites du « piper excelsum », véritable esprit de piment, activèrent l'ivresse des sauvages. Ils n'avaient plus rien d'humain. Peut-être même, oubliant le tabou du chef, allaient-ils se porter aux derniers excès sur les prisonniers qu'épouvantait leur délire ? Mais Kai-Koumou avait gardé sa raison au milieu de l'ivresse générale. Il accorda une heure à cette orgie de sang pour qu'elle pût atteindre toute son intensité, puis s'éteindre, et le dernier acte des funérailles se joua avec le cérémonial accoutumé.

Les cadavres de Kara-Tété et de sa femme furent relevés, les membres ployés et ramassés contre le ventre, suivant la coutume zélandaise. Il s'agissait alors de les inhumer, non pas d'une façon définitive, mais jusqu'au moment où la terre, ayant dévoré les chairs, ne renfermerait plus que des ossements.

L'emplacement de l'*oudoupa*, c'est-à-dire de la tombe, avait été choisi en dehors du retranchement, à deux milles environ, au sommet d'une petite montagne nommée Maunganamu, située sur la rive droite du lac.

C’est là que les corps devaient être transportés.

Deux espèces de palanquins très primitifs, ou, pour être franc, deux civières furent apportées au pied du tertre. Les cadavres, repliés sur eux-mêmes, plutôt assis que couchés, et maintenus dans leurs vêtements par un cercle de lianes, y furent placés.

Quatre guerriers les enlevèrent sur leurs épaules, et toute la tribu, reprenant son hymne funèbre, les suivit processionnellement jusqu’au lieu de l’inhumation.

Les captifs, toujours surveillés, virent le cortège quitter la première enceinte du *pah* ; puis, les chants et les cris diminuèrent peu à peu.

Pendant une demi-heure environ, ce funèbre convoi resta hors de leur vue dans les profondeurs de la vallée. Puis, ils le réaperçurent qui serpentait sur les sentiers de la montagne. L’éloignement rendait fantastique le mouvement ondulé de cette longue et sinueuse colonne.

La tribu s’arrêta à une hauteur de huit cents pieds, c’est-à-dire au sommet du Maunganamu, à l’endroit même préparé pour l’ensevelissement de Kara-Tété.

Un simple maori n’aurait eu pour tombe qu’un trou et un tas de pierres. Mais à un chef puissant et redouté, destiné sans doute à une déification prochaine, sa tribu réservait un tombeau digne de ses exploits.

L’*oudoupa* avait été entouré de palissades, et des pieux ornés de figures rougies à l’ocre se dressaient près de la fosse où devaient reposer les cadavres.

Les parents n’avaient point oublié que le « waidoua », l’esprit des morts, se nourrit de substances matérielles, comme fait le corps pendant cette périssable vie. C’est pourquoi des vivres avaient été déposés dans l’enceinte, ainsi que les armes et les vêtements du défunt.

Rien ne manquait au confort de la tombe. Les deux époux y furent déposés l’un près de l’autre, puis recouverts de terre et d’herbes, après une nouvelle série de lamentations.

Alors le cortège redescendit silencieusement la montagne, et nul maintenant ne pouvait gravir le Maunganamu sous peine de mort, car il était taboué, comme le Tongariro, où reposent les restes d’un chef écrasé en 1846 par une convulsion du sol zélandais.

Chapitre XIII

Les dernières heures

Au moment où le soleil disparaissait au delà du lac Taupo, derrière les cimes du Tuhahua et du Puketapu, les captifs furent reconduits à leur prison. Ils ne devaient plus la quitter avant l'heure où les sommets des Wahiti-Ranges s'allumeraient aux premiers feux du jour.

Il leur restait une nuit pour se préparer à mourir.

Malgré l'accablement, malgré l'horreur dont ils étaient frappés, ils prirent leur repas en commun.

« Nous n'aurons pas trop de toutes nos forces, avait dit Glenarvan, pour regarder la mort en face. Il faut montrer à ces barbares comment des européens savent mourir. »

Le repas achevé, lady Helena récita la prière du soir à haute voix. Tous ses compagnons, la tête nue, s'y associèrent.

Où est l'homme qui ne pense pas à Dieu devant la mort ?

Ce devoir accompli, les prisonniers s'embrassèrent.

Mary Grant et Helena, retirées dans un coin de la hutte, s'étendirent sur une natte. Le sommeil, qui suspend tous les maux, s'appesantit bientôt sur leurs paupières : elles s'endormirent dans les bras l'une de l'autre, vaincues par la

fatigue et les longues insomnies. Glenarvan, prenant alors ses amis à part, leur dit :

« Mes chers compagnons, notre vie et celle de ces pauvres femmes est à Dieu. S'il est dans les décrets du ciel que nous mourions demain, nous saurons, j'en suis sûr, mourir en gens de cœur, en chrétiens, prêts à paraître sans crainte devant le juge suprême. Dieu, qui voit le fond des âmes, sait que nous poursuivions un noble but. Si la mort nous attend au lieu du succès, c'est qu'il le veut. Si dur que soit son arrêt, je ne murmurerai pas contre lui. Mais la mort ici, ce n'est pas la mort seulement, c'est le supplice, c'est l'infamie, peut-être, et voici deux femmes… »

Ici, la voix de Glenarvan, ferme jusqu'alors, s'altéra. Il se tut pour dominer son émotion. Puis, après un moment de silence :

« John, dit-il au jeune capitaine, tu as promis à Mary ce que j'ai promis à lady Helena. Qu'as-tu résolu ?

– Cette promesse, répondit John Mangles, je crois avoir, devant Dieu, le droit de la remplir.

– Oui, John ! Mais nous sommes sans armes ?

– En voici une, répondit John, montrant un poignard. Je l'ai arraché des mains de Kara-Tété, quand ce sauvage est tombé à vos pieds. *Mylord*, celui de nous qui survivra à l'autre accomplira le vœu de lady Helena et de Mary Grant. »

Après ces paroles, un profond silence régna dans la hutte. Enfin, le major l'interrompit en disant :

« Mes amis, gardez pour les dernières minutes ce moyen extrême. Je suis peu partisan de ce qui est irrémédiable.

– Je n'ai pas parlé pour nous, répondit Glenarvan. Quelle qu'elle soit, nous saurons braver la mort ! Ah ! Si nous étions seuls, vingt fois déjà je vous aurais crié : mes amis, tentons une sortie ! Attaquons ces misérables ! Mais elles ! Elles !… »

John, en ce moment, souleva la natte, et compta vingt-cinq indigènes qui veillaient à la porte du *waré-atoua*. Un grand feu avait été allumé et jetait de sinistres lueurs sur le relief accidenté du *pah*.

De ces sauvages, les uns étaient étendus autour du brasier ; les autres, debout, immobiles, se détachaient vivement en noir sur le clair rideau des flammes. Mais tous portaient de fréquents regards sur la hutte confiée à leur surveillance.

On dit qu'entre un geôlier qui veille et un prisonnier qui veut fuir, les chances sont pour le prisonnier. En effet, l'intérêt de l'un est plus grand que l'intérêt de l'autre. Celui-ci peut oublier qu'il garde, celui-là ne peut pas oublier qu'il est gardé. Le captif pense plus souvent à fuir que son gardien à empêcher sa fuite.

De là, évasions fréquentes et merveilleuses.

Mais, ici, c'était la haine, la vengeance, qui surveillaient les captifs, et non plus un geôlier indifférent. Si les prisonniers n'avaient point été attachés, c'est que des liens étaient inutiles, puisque vingt-cinq hommes veillaient à la seule issue du *waré-atoua*.

Cette case, adossée au roc qui terminait le retranchement, n'était accessible que par une étroite langue de terre qui la reliait par devant au plateau du *pah*. Ses deux autres côtés s'élevaient au-dessus de flancs à pic et surplombaient un abîme

profond de cent pieds. Par là, la descente était impraticable. Nul moyen non plus de fuir par le fond, que cuirassait l'énorme rocher. La seule issue, c'était l'entrée même du *waré-atoua*, et les maoris gardaient cette langue de terre qui la réunissait au *pah* comme un pont-levis. Toute évasion était donc impossible, et Glenarvan, après avoir pour la vingtième fois sondé les murs de sa prison, fut obligé de le reconnaître.

Les heures de cette nuit d'angoisses s'écoulaient cependant. D'épaisses ténèbres avaient envahi la montagne. Ni lune ni étoiles ne troublaient la profonde obscurité. Quelques rafales de vent couraient sur les flancs du *pah*. Les pieux de la case gémissaient. Le foyer des indigènes se ranimait soudain à cette ventilation passagère, et le reflet des flammes jetait des lueurs rapides à l'intérieur du *waré-atoua*. Le groupe des prisonniers s'éclairait un instant. Ces pauvres gens étaient absorbés dans leurs pensées dernières. Un silence de mort régnait dans la hutte.

Il devait être quatre heures du matin environ, quand l'attention du major fut éveillée par un léger bruit qui semblait se produire derrière les poteaux du fond, dans la paroi de la hutte adossée au massif. Mac Nabbs, d'abord indifférent à ce bruit, voyant qu'il continuait, écouta ; puis, intrigué de sa persistance, il colla, pour le mieux apprécier, son oreille contre la terre. Il lui sembla qu'on grattait, qu'on creusait à l'extérieur.

Quand il fut certain du fait, le major, se glissant près de Glenarvan et de John Mangles, les arracha à leurs douloureuses pensées et les conduisit au fond de la case.

« Écoutez », dit-il à voix basse, en leur faisant signe de se baisser.

Les grattements étaient de plus en plus perceptibles ; on pouvait entendre les petites pierres grincer sous la pression d'un corps aigu et s'ébouler extérieurement.

« Quelque bête dans son terrier », dit John Mangles.

Glenarvan se frappa le front :

« Qui sait, dit-il, si c'était un homme ?…

– Homme ou animal, répondit le major, je saurai à quoi m'en tenir ! »

Wilson, Olbinett se joignirent à leurs compagnons, et tous se mirent à creuser la paroi, John avec son poignard, les autres avec des pierres arrachées du sol ou avec leurs ongles, tandis que Mulrady, étendu à terre, surveillait par l'entre-bâillement de la natte le groupe des indigènes.

Ces sauvages, immobiles autour du brasier, ne soupçonnaient rien de ce qui se passait à vingt pas d'eux.

Le sol était fait d'une terre meuble et friable qui recouvrait le tuf siliceux. Aussi, malgré le manque d'outils, le trou avança rapidement. Bientôt il fut évident qu'un homme ou des hommes, accrochés sur les flancs du *pah*, perçaient une galerie dans sa paroi extérieure. Quel pouvait être leur but ?

Connaissaient-ils l'existence des prisonniers, ou le hasard d'une tentative personnelle expliquait-il le travail qui semblait s'accomplir ?

Les captifs redoublèrent leurs efforts. Leurs doigts déchirés saignaient, mais ils creusaient toujours.

Après une demi-heure de travail, le trou, foré par eux, avait atteint une demi-toise de profondeur. Ils pouvaient reconnaître aux bruits plus accentués qu'une mince couche de terre seulement empêchait alors une communication immédiate.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, et soudain le major retira sa main coupée par une lame aiguë.

Il retint un cri prêt à lui échapper.

John Mangles, opposant la lame de son poignard, évita le couteau qui s'agitait hors du sol, mais il saisit la main qui le tenait.

C'était une main de femme ou d'enfant, une main européenne !

De part et d'autre, pas un mot n'avait été prononcé. Il était évident que, de part et d'autre, il y avait intérêt à se taire.

« Est-ce Robert ? » murmura Glenarvan.

Mais, si bas qu'il eût prononcé ce nom, Mary Grant, éveillée par les mouvements qui s'accomplissaient dans la case, se glissa près de Glenarvan, et, saisissant cette main toute maculée de terre, elle la couvrit de baisers.

« Toi ! Toi ! disait la jeune fille, qui n'avait pu s'y méprendre, toi, mon Robert !

– Oui, petite sœur, répondit Robert, je suis là, pour vous sauver tous ! Mais, silence !

– Brave enfant ! répétait Glenarvan.

– Surveillez les sauvages au dehors », reprit Robert.

Mulrady, un moment distrait par l'apparition de l'enfant, reprit son poste d'observation.

« Tout va bien, dit-il. Il n'y a plus que quatre guerriers qui veillent. Les autres sont endormis.

– Courage ! » répondit Wilson.

En un instant, le trou fut agrandi, et Robert passa des bras de sa sœur dans les bras de lady Helena.

Autour de son corps était roulée une longue corde de phormium.

« Mon enfant, mon enfant, murmurait la jeune femme, ces sauvages ne t'ont pas tué !

– Non, madame, répondit Robert. Je ne sais comment, pendant le tumulte, j'ai pu me dérober à leurs yeux ; j'ai franchi l'enceinte ; pendant deux jours, je suis resté caché derrière des arbrisseaux ; j'errais la nuit ; je voulais vous revoir. Pendant que toute la tribu s'occupait des funérailles du chef, je suis venu reconnaître ce côté du retranchement où s'élève la prison, et j'ai vu que je pourrais arriver jusqu'à vous. J'ai volé dans une hutte déserte ce couteau et cette corde. Les touffes d'herbes, les branches d'arbustes m'ont servi d'échelle ; j'ai trouvé par hasard une espèce de grotte creusée dans le massif même où s'appuie cette hutte ; je n'ai eu que quelques pieds à creuser dans une terre molle, et me voilà. »

Vingt baisers muets furent la seule réponse que put obtenir Robert.

« Partons ! dit-il d'un ton décidé.

– Paganel est en bas ? demanda Glenarvan.

– Monsieur Paganel ? répondit l'enfant, surpris de la question.

– Oui, il nous attend ?

– Mais non, *mylord*. Comment, Monsieur Paganel n'est pas ici ?

– Il n'y est pas, Robert, répondit Mary Grant.

– Quoi ? Tu ne l'as pas vu ? demanda Glenarvan. Vous ne vous êtes pas rencontrés dans ce tumulte ? Vous ne vous êtes pas échappés ensemble ?

– Non, *mylord*, répondit Robert, atterré d'apprendre la disparition de son ami Paganel.

– Partons, dit le major, il n'y a pas une minute à perdre. En quelque lieu que soit Paganel, il ne peut pas être plus mal que nous ici. Partons ! »

En effet, les moments étaient précieux. Il fallait fuir. L'évasion ne présentait pas de grandes difficultés, si ce n'est sur une paroi presque perpendiculaire en dehors de la grotte, et pendant une vingtaine de pieds seulement. Puis, après, le talus offrait une descente assez douce jusqu'au bas de la montagne. De ce point, les captifs pouvaient gagner rapidement les vallées

inférieures, tandis que les maoris, s'ils venaient à s'apercevoir de leur fuite, seraient forcés de faire un très long détour pour les atteindre, puisqu'ils ignoraient l'existence de cette galerie creusée entre le *waré-atoua* et le talus extérieur.

L'évasion commença. Toutes les précautions furent prises pour la faire réussir. Les captifs passèrent un à un par l'étroite galerie et se trouvèrent dans la grotte. John Mangles, avant de quitter la hutte, fit disparaître tous les décombres et se glissa à son tour par l'ouverture, sur laquelle il laissa retomber les nattes de la case. La galerie se trouvait donc entièrement dissimulée.

Il s'agissait à présent de descendre la paroi perpendiculaire jusqu'au talus, et cette descente aurait été impraticable, si Robert n'eût apporté la corde de phormium.

On la déroula ; elle fut fixée à une saillie de roche et rejetée au dehors.

John Mangles, avant de laisser ses amis se suspendre à ces filaments de phormium, qui, par leur torsion, formaient la corde, les éprouva ; ils ne lui parurent pas offrir une grande solidité ; or, il ne fallait pas s'exposer inconsidérément, car une chute pouvait être mortelle.

« Cette corde, dit-il, ne peut supporter que le poids de deux corps ; ainsi, procédons en conséquence. Que lord et lady Glenarvan se laissent glisser d'abord ; lorsqu'ils seront arrivés au talus, trois secousses imprimées à la corde nous donneront le signal de les suivre.

– Je passerai le premier, répondit Robert. J'ai découvert au bas du talus une sorte d'excavation profonde où les premiers descendus se cacheront pour attendre les autres.

– Va, mon enfant », dit Glenarvan en serrant la main du jeune garçon.

Robert disparut par l'ouverture de la grotte. Une minute après, les trois secousses de la corde apprenaient que l'enfant venait d'opérer heureusement sa descente.

Aussitôt Glenarvan et lady Helena se hasardèrent en dehors de la grotte. L'obscurité était profonde encore, mais quelques teintes grisâtres nuançaient déjà les cimes qui se dressaient dans l'est.

Le froid piquant du matin ranima la jeune femme. Elle se sentit plus forte et commença sa périlleuse évasion.

Glenarvan d'abord, lady Helena ensuite, se laissèrent glisser le long de la corde jusqu'à l'endroit où la paroi perpendiculaire rencontrait le sommet du talus. Puis Glenarvan, précédant sa femme et la soutenant, commença à descendre à reculons. Il cherchait les touffes d'herbes et les arbrisseaux propres à lui offrir un point d'appui ; il les éprouvait d'abord, et y plaçait ensuite le pied de lady Helena. Quelques oiseaux, réveillés subitement, s'envolaient en poussant de petits cris, et les fugitifs frémissaient quand une pierre, détachée de son alvéole, roulait avec bruit jusqu'au bas de la montagne.

Ils avaient atteint la moitié du talus, lorsqu'une voix se fit entendre à l'ouverture de la grotte :

« Arrêtez ! » murmurait John Mangles.

Glenarvan, accroché d'une main à une touffe de tétragones, de l'autre, retenant sa femme, attendit, respirant à peine.

Wilson avait eu une alerte. Ayant entendu quelque bruit à l'extérieur du *waré-atoua*, il était rentré dans la hutte, et, soulevant la natte, il observait les maoris. Sur un signe de lui, John arrêta Glenarvan.

En effet, un des guerriers, surpris par quelque rumeur insolite, s'était relevé et rapproché du *waré-atoua*. Debout, à deux pas de la hutte, il écoutait, la tête inclinée. Il resta dans cette attitude pendant une minute longue comme une heure, l'oreille tendue, l'œil aux aguets. Puis, secouant la tête en homme qui s'est mépris, il revint vers ses compagnons, prit une brassée de bois mort et la jeta dans le brasier à demi éteint, dont les flammes se ravivèrent. Sa figure, vivement éclairée, ne trahissait plus aucune préoccupation, et, après avoir observé les premières lueurs de l'aube qui blanchissaient l'horizon, il s'étendit près du feu pour réchauffer ses membres refroidis.

« Tout va bien », dit Wilson.

John fit signe à Glenarvan de reprendre sa descente.

Glenarvan se laissa glisser doucement sur le talus ; bientôt lady Helena et lui prirent pied sur l'étroit sentier où les attendait Robert.

La corde fut secouée trois fois, et, à son tour, John Mangles, précédant Mary Grant, suivit la périlleuse route. Son opération réussit ; il rejoignit lord et lady Glenarvan dans le trou signalé par Robert.

Cinq minutes plus tard, tous les fugitifs, heureusement évadés du *waré-atoua*, quittaient leur retraite provisoire, et, fuyant les rives habitées du lac, ils s'enfonçaient par d'étroits sentiers, au plus profond des montagnes.

Ils marchaient rapidement, cherchant à se défier de tous les points où quelque regard pouvait les atteindre. Ils ne parlaient pas, ils glissaient comme des ombres à travers les arbrisseaux. Où allaient-ils ? à l'aventure, mais ils étaient libres.

Vers cinq heures, le jour commença à poindre. Des nuances bleuâtres marbraient les hautes bandes de nuages. Les brumeux sommets se dégageaient des vapeurs matinales. L'astre du jour ne devait pas tarder à paraître, et ce soleil, au lieu de donner le signal du supplice, allait, au contraire, signaler la fuite des condamnés.

Il fallait donc, avant ce moment fatal, que les fugitifs se fussent mis hors de la portée des sauvages, afin de les dépister par l'éloignement.

Mais ils ne marchaient pas vite, car les sentiers étaient abrupts. Lady Helena gravissait les pentes, soutenue, pour ne pas dire portée, par Glenarvan, et Mary Grant s'appuyait au bras de John Mangles ; Robert, heureux, triomphant, le cœur plein de joie de son succès, ouvrait la marche, les deux matelots la fermaient.

Encore une demi-heure, et l'astre radieux allait émerger des brumes de l'horizon.

Pendant une demi-heure, les fugitifs marchèrent à l'aventure. Paganel n'était pas là pour les diriger, – Paganel, l'objet de leurs alarmes et dont l'absence faisait une ombre noire à leur bonheur.

Cependant, ils se dirigeaient vers l'est, autant que possible, et s'avançaient au-devant d'une magnifique aurore. Bientôt ils eurent atteint une hauteur de cinq cents pieds au-dessus du lac Taupo, et le froid du matin, accru par cette altitude, les piquait

vivement. Des formes indécises de collines et de montagnes s'étageaient les unes au-dessus des autres ; mais Glenarvan ne demandait qu'à s'y perdre. Plus tard, il verrait à sortir de ce montueux labyrinthe. Enfin le soleil parut, et il envoya ses premiers rayons au-devant des fugitifs.

Soudain un hurlement terrible, fait de cent cris, éclata dans les airs. Il s'élevait du *pah*, dont Glenarvan ignorait alors l'exacte situation.

D'ailleurs, un épais rideau de brumes, tendu sous ses pieds, l'empêchait de distinguer les vallées basses.

Mais les fugitifs ne pouvaient en douter, leur évasion était découverte, échapperaient-ils à la poursuite des indigènes ? Avaient-ils été aperçus ?

Leurs traces ne les trahiraient-elles pas ?

En ce moment, le brouillard inférieur se leva, les enveloppa momentanément d'un nuage humide, et ils aperçurent à trois cents pieds au-dessous d'eux la masse frénétique des indigènes.

Ils voyaient, mais ils avaient été vus. De nombreux hurlements éclatèrent, des aboiements s'y joignirent, et la tribu tout entière, après avoir en vain essayé d'escalader la roche du *waré-atoua*, se précipita hors des enceintes, et s'élança par les plus courts sentiers à la poursuite des prisonniers qui fuyaient sa vengeance.

Chapitre XIV

La montagne tabou

Le sommet de la montagne s'élevait encore d'une centaine de pieds. Les fugitifs avaient intérêt à l'atteindre afin de se dérober, sur le versant opposé, à la vue des maoris. Ils espéraient que quelque crête praticable leur permettrait alors de gagner les cimes voisines, qui se confondaient dans un système orographique, dont le pauvre Paganel eût sans doute, s'il avait été là, débrouillé les complications.

L'ascension fut donc hâtée, sous la menace de ces vociférations qui se rapprochaient de plus en plus.

La horde envahissante arrivait au pied de la montagne.

« Courage ! Courage ! Mes amis », criait Glenarvan, excitant ses compagnons de la voix et du geste.

En moins de cinq minutes, ils atteignirent le sommet du mont ; là, ils se retournèrent afin de juger la situation et de prendre une direction qui pût dépister les maoris.

De cette hauteur, leurs regards dominaient le lac Taupo, qui s'étendait vers l'ouest dans son cadre pittoresque de montagnes. Au nord, les cimes du Pirongia. Au sud, le cratère enflammé du Tongariro.

Mais, vers l'est, le regard butait contre la barrière de cimes et de croupes qui joignait les Wahiti-Ranges, cette grande chaîne dont les anneaux non interrompus relient toute l'île septentrionale du détroit de Cook au cap oriental.

Il fallait donc redescendre le versant opposé et s'engager dans d'étroites gorges, peut-être sans issues.

Glenarvan jeta un coup d'œil anxieux autour de lui ; le brouillard s'étant fondu aux rayons du soleil, son regard pénétrait nettement dans les moindres cavités du sol. Aucun mouvement des maoris ne pouvait échapper à sa vue.

Les indigènes n'étaient pas à cinq cents pieds de lui, quand ils atteignirent le plateau sur lequel reposait le cône solitaire.

Glenarvan ne pouvait, si peu que ce fût, prolonger sa halte, épuisé ou non, il fallait fuir sous peine d'être cerné.

« Descendons ! s'écria-t-il, descendons avant que le chemin ne soit coupé ! »

Mais, au moment où les pauvres femmes se relevaient par un suprême effort, Mac Nabbs les arrêta, et dit :

« C'est inutile, Glenarvan. Voyez. »

Et tous, en effet, virent l'inexplicable changement qui venait de se produire dans le mouvement des maoris.

Leur poursuite s'était subitement interrompue.

L'assaut de la montagne venait de cesser comme par un impérieux contre-ordre. La bande d'indigènes avait maîtrisé son

élan, et s'était arrêtée comme les flots de la mer devant un roc infranchissable.

Tous ces sauvages, mis en appétit de sang, maintenant rangés au pied du mont, hurlaient, gesticulaient, agitaient des fusils et des haches, mais n'avançaient pas d'une semelle. Leurs chiens, comme eux enracinés au sol, aboyaient avec rage.

Que se passait-il donc ? Quelle puissance invisible retenait les indigènes ? Les fugitifs regardaient sans comprendre, craignant que le charme qui enchaînait la tribu de Kai-Koumou ne vînt à se rompre.

Soudain, John Mangles poussa un cri qui fit retourner ses compagnons. De la main, il leur montrait une petite forteresse élevée au sommet du cône.

« Le tombeau du chef Kara-Tété ! s'écria Robert.

– Dis-tu vrai, Robert ? demanda Glenarvan.

– Oui, *mylord*, c'est bien le tombeau ! Je le reconnais… »

Robert ne se trompait pas. À cinquante pieds au-dessus, à la pointe extrême de la montagne, des pieux fraîchement peints formaient une petite enceinte palissadée. Glenarvan reconnut à son tour la tombe du chef zélandais. Dans les hasards de sa fuite, il avait été conduit à la cime même du Maunganamu.

Le lord suivi de ses compagnons, gravit les derniers talus du cône jusqu'au pied même du tombeau. Une large ouverture recouverte de nattes y donnait accès.

Glenarvan allait pénétrer dans l'intérieur de l'*oudoupa* quand, tout d'un coup, il recula vivement :

« Un sauvage ! dit-il.

– Un sauvage dans ce tombeau ? demanda le major.

– Oui, Mac Nabbs.

– Qu'importe, entrons. »

Glenarvan, le major, Robert et John Mangles pénétrèrent dans l'enceinte. Un maori était là, vêtu d'un grand manteau de phormium ; l'ombre de l'*oudoupa* ne permettait pas de distinguer ses traits. Il paraissait fort tranquille, et déjeunait avec la plus parfaite insouciance. Glenarvan allait lui adresser la parole, quand l'indigène, le prévenant, lui dit d'un ton aimable et en bonne langue anglaise :

« Asseyez-vous donc, mon cher lord, le déjeuner vous attend. »

C'était Paganel. À sa voix, tous se précipitèrent dans l'*oudoupa* et tous passèrent dans les bras de l'excellent géographe. Paganel était retrouvé !

C'était le salut commun qui se présentait dans sa personne ! on allait l'interroger, on voulait savoir comment et pourquoi il se trouvait au sommet du Maunganamu ; mais Glenarvan arrêta d'un mot cette inopportune curiosité.

« Les sauvages ! dit-il.

– Les sauvages, répondit en haussant les épaules Paganel. Voilà des individus que je méprise souverainement !

– Mais ne peuvent-ils ?…

– Eux ! Ces imbéciles ! Venez les voir ! »

Chacun suivit Paganel, qui sortit de l'*oudoupa*. Les zélandais étaient à la même place, entourant le pied du cône, et poussant d'épouvantables vociférations.

« Criez ! Hurlez ! époumonez-vous, stupides créatures ! dit Paganel. Je vous défie bien de gravir cette montagne !

– Et pourquoi ? demanda Glenarvan.

– Parce que le chef y est enterré, parce que ce tombeau nous protège, parce que la montagne est tabou !

– Tabou ?

– Oui, mes amis ! Et voilà pourquoi je me suis réfugié ici comme dans un de ces lieux d'asile du moyen âge ouverts aux malheureux.

– Dieu est pour nous ! » s'écria lady Helena, levant ses mains vers le ciel.

En effet, le mont était tabou, et, par sa consécration, il échappait à l'envahissement des superstitieux sauvages.

Ce n'était pas encore le salut des fugitifs, mais un répit salutaire, dont ils cherchaient à profiter. Glenarvan, en proie à

une indicible émotion, ne proférait pas une parole, et le major remuait la tête d'un air véritablement satisfait.

« Et maintenant, mes amis, dit Paganel, si ces brutes comptent sur nous pour exercer leur patience, ils se trompent. Avant deux jours, nous serons hors des atteintes de ces coquins.

– Nous fuirons ! dit Glenarvan. Mais comment ?

– Je n'en sais rien répondit Paganel, mais nous fuirons tout de même. »

Alors, chacun voulut connaître les aventures du géographe. Chose bizarre, et retenue singulière chez un homme si prolixe, il fallut, pour ainsi dire, lui arracher les paroles de la bouche. Lui qui aimait tant à conter, il ne répondit que d'une manière évasive aux questions de ses amis.

« On m'a changé mon Paganel », pensait Mac Nabbs.

En effet, la physionomie du digne savant n'était plus la même. Il s'enveloppait sévèrement dans son vaste châle de phormium, et semblait éviter les regards trop curieux. Ses manières embarrassées, lorsqu'il était question de lui, n'échappèrent à personne, mais, par discrétion, personne ne parut les remarquer. D'ailleurs, quand Paganel n'était plus sur le tapis, il reprenait son enjouement habituel.

Quant à ses souvenirs, voici ce qu'il jugea convenable d'en apprendre à ses compagnons, lorsque tous se furent assis près de lui, au pied des poteaux de l'*oudoupa*.

Après le meurtre de Kara-Tété, Paganel profita comme Robert du tumulte des indigènes et se jeta hors de l'enceinte du *pah*. Mais, moins heureux que le jeune Grant, il alla donner

droit dans un campement de maoris. Là commandait un chef de belle taille, à l'air intelligent, évidemment supérieur à tous les guerriers de sa tribu. Ce chef parlait correctement anglais, et souhaita la bienvenue en limant du bout de son nez le nez du géographe.

Paganel se demandait s'il devait se considérer comme prisonnier ou non. Mais, voyant qu'il ne pouvait faire un pas sans être gracieusement accompagné du chef, il sut bientôt à quoi s'en tenir à cet égard.

Ce chef, nommé « Hihy », c'est-à-dire « rayon du soleil », n'était point un méchant homme. Les lunettes et la longue-vue du géographe semblaient lui donner une haute idée de Paganel, et il l'attacha particulièrement à sa personne, non seulement par ses bienfaits, mais encore avec de bonnes cordes de phormium. La nuit surtout.

Cette situation nouvelle dura trois grands jours.

Pendant ce laps de temps, Paganel fut-il bien ou mal traité ? « oui et non », dit-il, sans s'expliquer davantage. Bref, il était prisonnier, et, sauf la perspective d'un supplice immédiat, sa condition ne lui paraissait guère plus enviable que celle de ses infortunés amis.

Heureusement, pendant une nuit, il parvint à ronger ses cordes et à s'échapper. Il avait assisté de loin à l'enterrement du chef, il savait qu'on l'avait inhumé au sommet du Maunganamu, et que la montagne devenait tabou par ce fait. Ce fut là qu'il résolut de se réfugier, ne voulant pas quitter le pays où ses compagnons étaient retenus. Il réussit dans sa périlleuse entreprise. Il arriva pendant la nuit dernière au tombeau de Kara-Tété, et attendit, « tout en reprenant des forces », que le ciel délivrât ses amis par quelque hasard.

Tel fut le récit de Paganel. Omit-il à dessein certaine circonstance de son séjour chez les indigènes ? Plus d'une fois, son embarras le laissa croire. Quoi qu'il en soit, il reçut d'unanimes félicitations, et, le passé connu, on en revint au présent. La situation était toujours excessivement grave. Les indigènes, s'ils ne se hasardaient pas à gravir le Maunganamu, comptaient sur la faim et la soif pour reprendre leurs prisonniers. Affaire de temps, et les sauvages ont la patience longue.

Glenarvan ne se méprenait pas sur les difficultés de sa position, mais il résolut d'attendre les circonstances favorables, et de les faire naître, au besoin.

Et d'abord Glenarvan voulut reconnaître avec soin le Maunganamu, c'est-à-dire sa forteresse improvisée, non pour la défendre, car le siège n'en était pas à craindre, mais pour en sortir. Le major, John, Robert, Paganel et lui, prirent un relevé exact de la montagne. Ils observèrent la direction des sentiers, leurs aboutissants, leur déclivité. La crête, longue d'un mille, qui réunissait le Maunganamu à la chaîne des Wahiti, allait en s'abaissant vers la plaine. Son arête, étroite et capricieusement profilée, présentait la seule route praticable, au cas où l'évasion serait possible. Si les fugitifs y passaient inaperçus, à la faveur de la nuit, peut-être réussiraient-ils à s'engager dans les profondes vallées des Ranges, et à dépister les guerriers maoris. Mais cette route offrait plus d'un danger. Dans sa partie basse, elle passait à portée des coups de fusil. Les balles des indigènes postés aux rampes inférieures pouvaient s'y croiser, et tendre là un réseau de fer que nul ne saurait impunément franchir.

Glenarvan et ses amis, s'étant aventurés sur la partie dangereuse de la crête, furent salués d'une grêle de plomb qui ne les atteignit pas. Quelques bourres, enlevées par le vent, arrivèrent jusqu'à eux. Elles étaient faites de papier imprimé

que Paganel ramassa par curiosité pure et qu'il déchiffra non sans peine.

« Bon ! dit-il, savez-vous, mes amis, avec quoi ces animaux-là bourrent leurs fusils ?

– Non, Paganel, répondit Glenarvan.

– Avec des feuillets de la bible ! Si c'est l'emploi qu'ils font des versets sacrés, je plains leurs missionnaires ! Ils auront de la peine à fonder des bibliothèques maories.

– Et quel passage des livres saints ces indigènes nous ont-ils tiré en pleine poitrine ? demanda Glenarvan.

– Une parole du Dieu tout-puissant, répondit John Mangles, qui venait de lire à son tour le papier maculé par l'explosion. Cette parole nous dit d'espérer en lui, ajouta le capitaine, avec l'inébranlable conviction de sa foi écossaise.

– Lis, John », dit Glenarvan.

Et John lut ce verset respecté par la déflagration de la poudre :

« Psaume 90. – « *Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai.* »

– Mes amis, dit Glenarvan, il faut reporter ces paroles d'espérance à nos braves et chères compagnes. Il y a là de quoi leur ranimer le cœur. »

Glenarvan et ses compagnons remontèrent les abrupts sentiers du cône, et se dirigèrent vers le tombeau qu'ils voulaient examiner.

Chemin faisant, ils furent étonnés de surprendre, à de petits intervalles, comme un certain frémissement du sol. Ce n'était pas une agitation, mais cette vibration continue qu'éprouvent les parois d'une chaudière à la poussée de l'eau bouillante. De violentes vapeurs, nées de l'action des feux souterrains, étaient évidemment emmagasinées sous l'enveloppe de la montagne.

Cette particularité ne pouvait émerveiller des gens qui venaient de passer entre les sources chaudes du Waikato. Ils savaient que cette région centrale d'Ika-Na-Maoui est essentiellement volcanique.

C'est un véritable tamis dont le tissu laisse transpirer les vapeurs de la terre par les sources bouillantes et les solfatares.

Paganel, qui l'avait déjà observée, appela donc l'attention de ses amis sur la nature volcanique de la montagne. Le Maunganamu n'était que l'un de ces nombreux cônes qui hérissent la portion centrale de l'île, c'est-à-dire un volcan de l'avenir.

La moindre action mécanique pouvait déterminer la formation d'un cratère dans ses parois faites d'un tuf siliceux et blanchâtre.

« En effet, dit Glenarvan, mais nous ne sommes pas plus en danger ici qu'auprès de la chaudière du *Duncan*. C'est une tôle solide que cette croûte de terre !

– D'accord, répondit le major, mais une chaudière, si bonne qu'elle soit, finit toujours par éclater, après un long service.

– Mac Nabbs, reprit Paganel, je ne demande pas à rester sur ce cône. Que le ciel me montre une route praticable, et je le quitte à l'instant.

– Ah ! Pourquoi ce Maunganamu ne peut-il nous entraîner lui-même, répondit John Mangles, puisque tant de puissance mécanique est renfermée dans ses flancs ! Il y a peut-être, sous nos pieds, la force de plusieurs millions de chevaux, stérile et perdue ! Notre *Duncan* n'en demanderait pas la millième partie pour nous porter au bout du monde ! »

Ce souvenir du *Duncan*, évoqué par John Mangles, eut pour effet de ramener les pensées les plus tristes dans l'esprit de Glenarvan ; car, si désespérée que fût sa propre situation, il l'oubliait souvent pour gémir sur le sort de son équipage.

Il songeait encore, quand il retrouva au sommet du Maunganamu ses compagnons d'infortune.

Lady Helena, dès qu'elle l'aperçut, vint à lui.

« Mon cher Edward, dit-elle, vous avez reconnu notre position ? Devons-nous espérer ou craindre ?

– Espérer, ma chère Helena, répondit Glenarvan. Les indigènes ne franchiront jamais la limite de la montagne, et le temps ne nous manquera pas pour former un plan d'évasion.

– D'ailleurs, madame, dit John Mangles, c'est Dieu lui-même qui nous recommande d'espérer. »

John Mangles remit à lady Helena ce feuillet de la bible, où se lisait le verset sacré. La jeune femme et la jeune fille, l'âme confiante, le cœur ouvert à toutes les interventions du ciel,

virent dans ces paroles du livre saint un infaillible présage de salut.

« Maintenant, à l'*oudoupa* ! s'écria gaiement Paganel. C'est notre forteresse, notre château, notre salle à manger, notre cabinet de travail ! Personne ne nous y dérangera ! Mesdames, permettez-moi de vous faire les honneurs de cette charmante habitation. »

On suivit l'aimable Paganel. Lorsque les sauvages virent les fugitifs profaner de nouveau cette sépulture tabouée, ils firent éclater de nombreux coups de feu et d'épouvantables hurlements, ceux-ci aussi bruyants que ceux-là. Mais, fort heureusement, les balles ne portèrent pas si loin que les cris, et tombèrent à mi-côte, pendant que les vociférations allaient se perdre dans l'espace.

Lady Helena, Mary Grant et leurs compagnons, tout à fait rassurés en voyant que la superstition des maoris était encore plus forte que leur colère, entrèrent dans le monument funèbre.

C'était une palissade de pieux peints en rouge, que cet *oudoupa* du chef zélandais. Des figures symboliques, un vrai tatouage sur bois, racontaient la noblesse et les hauts faits du défunt. Des chapelets d'amulettes, de coquillages ou de pierres taillées se balançaient d'un poteau à l'autre. À l'intérieur, le sol disparaissait sous un tapis de feuilles vertes. Au centre, une légère extumescence trahissait la tombe fraîchement creusée.

Là, reposaient les armes du chef, ses fusils chargés et amorcés, sa lance, sa superbe hache en jade vert, avec une provision de poudre et de balles suffisante pour les chasses éternelles.

« Voilà tout un arsenal, dit Paganel, dont nous ferons un meilleur emploi que le défunt. Une bonne idée qu'ont ces sauvages d'emporter leurs armes dans l'autre monde !

– Eh ! mais, ce sont des fusils de fabrique anglaise ! dit le major.

– Sans doute, répondit Glenarvan, et c'est une assez sotte coutume de faire cadeau d'armes à feu aux sauvages ! Ils s'en servent ensuite contre les envahisseurs, et ils ont raison. En tout cas, ces fusils pourront nous être utiles !

– Mais ce qui nous sera plus utile encore, dit Paganel, ce sont les vivres et l'eau destinés à Kara-Tété. »

En effet, les parents et les amis du mort avaient bien fait les choses. L'approvisionnement témoignait de leur estime pour les vertus du chef. Il y avait des vivres suffisants à nourrir dix personnes pendant quinze jours ou plutôt le défunt pour l'éternité. Ces aliments de nature végétale consistaient en fougères, en patates douces, le « convolvulus batatas » indigène, et en pommes de terre importées depuis longtemps dans le pays par les européens. De grands vases contenaient l'eau pure qui figure au repas zélandais, et une douzaine de paniers, artistement tressés, renfermaient des tablettes d'une gomme verte parfaitement inconnue.

Les fugitifs étaient donc prémunis pour quelques jours contre la faim et la soif. Ils ne se firent aucunement prier pour prendre leur premier repas aux dépens du chef.

Glenarvan rapporta les aliments nécessaires à ses compagnons, et les confia aux soins de Mr Olbinett.

Le *stewart*, toujours formaliste, même dans les plus graves situations, trouva le menu du repas un peu maigre. D'ailleurs, il ne savait comment préparer ces racines, et le feu lui manquait.

Mais Paganel le tira d'affaire, en lui conseillant d'enfouir tout simplement ses fougères et ses patates douces dans le sol même.

En effet, la température des couches supérieures était très élevée, et un thermomètre, enfoncé dans ce terrain, eût certainement accusé une chaleur de soixante à soixante-cinq degrés. Olbinett faillit même s'échauder très sérieusement, car, au moment où il venait de creuser un trou pour y déposer ses racines, une colonne de vapeur d'eau se dégagea, et monta en sifflant à une hauteur d'une toise. Le *stewart* tomba à la renverse, épouvanté.

« Fermez le robinet ! » cria le major, qui, aidé des deux matelots, accourut et combla le trou de débris ponceux, tandis que Paganel, considérant d'un air singulier ce phénomène, murmurait ces mots :

« Tiens ! Tiens ! Hé ! Hé ! Pourquoi pas ?

– Vous n'êtes pas blessé ? demanda Mac Nabbs à Olbinett.

– Non, Monsieur Mac Nabbs, répondit le *stewart*, mais je ne m'attendais guère…

– À tant de bienfaits du ciel ! s'écria Paganel d'un ton enjoué. Après l'eau et les vivres de Kara-Tété, le feu de la terre ! Mais c'est un paradis que cette montagne ! Je propose d'y fonder une colonie, de la cultiver, de nous y établir pour le reste de nos jours ! Nous serons les Robinsons du Maunganamu ! En

vérité, je cherche vainement ce qui nous manque sur ce confortable cône !

– Rien, s'il est solide, répondit John Mangles.

– Bon ! Il n'est pas fait d'hier, dit Paganel. Depuis longtemps il résiste à l'action des feux intérieurs, et il tiendra bien jusqu'à notre départ.

– Le déjeuner est servi », annonça Mr Olbinett, aussi gravement que s'il eût été dans l'exercice de ses fonctions au château de Malcolm.

Aussitôt les fugitifs, assis près de la palissade, commencèrent un de ces repas que depuis quelque temps la providence leur envoyait si exactement dans les plus graves conjonctures.

On ne se montra pas difficile sur le choix des aliments, mais les avis furent partagés touchant la racine de fougère comestible. Les uns lui trouvèrent une saveur douce et agréable, les autres un goût mucilagineux, parfaitement insipide, et une remarquable coriacité. Les patates douces, cuites dans le sol brûlant, étaient excellentes. Le géographe fit observer que Kara-Tété n'était point à plaindre.

Puis, la faim rassasiée, Glenarvan proposa de discuter sans retard, un plan d'évasion.

« Déjà ! dit Paganel, d'un ton véritablement piteux. Comment, vous songez déjà à quitter ce lieu de délices ?

– Mais, Monsieur Paganel, répondit lady Helena, en admettant que nous soyons à Capoue, vous savez qu'il ne faut pas imiter Annibal !

– Madame, répondit Paganel, je ne me permettrai point de vous contredire, et puisque vous voulez discuter, discutons.

– Je pense tout d'abord, dit Glenarvan, que nous devons tenter une évasion avant d'y être poussés par la famine. Les forces ne nous manquent pas, et il faut en profiter. La nuit prochaine, nous essayerons de gagner les vallées de l'est en traversant le cercle des indigènes à la faveur des ténèbres.

– Parfait, répondit Paganel, si les maoris nous laissent passer.

– Et s'ils nous en empêchent ? dit John Mangles.

– Alors, nous emploierons les grands moyens, répondit Paganel.

– Vous avez donc de grands moyens ? demanda le major.

– À n'en savoir que faire ! » répliqua Paganel sans s'expliquer davantage.

Il ne restait plus qu'à attendre la nuit pour essayer de franchir la ligne des indigènes.

Ceux-ci n'avaient pas quitté la place. Leurs rangs semblaient même s'être grossis des retardataires de la tribu.

Çà et là, des foyers allumés formaient une ceinture de feux à la base du cône. Quand les ténèbres envahirent les vallées environnantes, le Maunganamu parut sortir d'un vaste brasier, tandis que son sommet se perdait dans une ombre épaisse.

On entendait à six cents pieds plus bas l'agitation, les cris, le murmure du bivouac ennemi.

À neuf heures, par une nuit très noire, Glenarvan et John Mangles résolurent d'opérer une reconnaissance, avant d'entraîner leurs compagnons sur cette périlleuse route. Ils descendirent sans bruit, pendant dix minutes environ, et s'engagèrent sur l'étroite arête qui traversait la ligne indigène, à cinquante pieds au-dessus du campement.

Tout allait bien jusqu'alors. Les maoris, étendus près de leurs brasiers, ne semblaient pas apercevoir les deux fugitifs, qui firent encore quelques pas.

Mais soudain, à gauche et à droite de la crête, une double fusillade éclata.

« En arrière ! dit Glenarvan, ces bandits ont des yeux de chat et des fusils de riflemen ! »

John Mangles et lui remontèrent aussitôt les roides talus du mont, et vinrent promptement rassurer leurs amis effrayés par les détonations.

Le chapeau de Glenarvan avait été traversé de deux balles. Il était donc impossible de s'aventurer sur l'interminable crête entre ces deux rangs de tirailleurs.

« À demain, dit Paganel, et puisque nous ne pouvons tromper la vigilance de ces indigènes, vous me permettrez de leur servir un plat de ma façon ! »

La température était assez froide. Heureusement, Kara-Tété avait emporté dans sa tombe ses meilleures robes de nuit, de chaudes couvertures de phormium dont chacun s'enveloppa

sans scrupule, et bientôt les fugitifs, gardés par la superstition indigène, dormaient tranquillement à l'abri des palissades, sur ce sol tiède et tout frissonnant de bouillonnements intérieurs.

Chapitre XV

Les grands moyens de Paganel

Le lendemain, 17 février, le soleil levant réveilla de ses premiers rayons les dormeurs du Maunganamu. Les maoris, depuis longtemps déjà, allaient et venaient au pied du cône, sans s'écarter de leur ligne d'observation. De furieuses clameurs saluèrent l'apparition des européens qui sortaient de l'enceinte profanée.

Chacun jeta son premier coup d'œil aux montagnes environnantes, aux vallées profondes encore noyées de brumes, à la surface du lac Taupo, que le vent du matin ridait légèrement.

Puis tous, avides de connaître les nouveaux projets de Paganel, se réunirent autour de lui, et l'interrogèrent des yeux.

Paganel répondit aussitôt à l'inquiète curiosité de ses compagnons.

« Mes amis, dit-il, mon projet a cela d'excellent que, s'il ne produit pas tout l'effet que j'en attends, s'il échoue même, notre situation ne sera pas empirée. Mais il doit réussir, il réussira.

– Et ce projet ? demanda Mac Nabbs.

– Le voici, répondit Paganel. La superstition des indigènes a fait de cette montagne un lieu d'asile, il faut que la superstition

nous aide à en sortir. Si je parviens à persuader à Kai-Koumou que nous avons été victimes de notre profanation, que le courroux céleste nous a frappés, en un mot, que nous sommes morts et d'une mort terrible, croyez-vous qu'il abandonne ce plateau du Maunganamu pour retourner à son village ?

– Cela n'est pas douteux, dit Glenarvan.

– Et de quelle mort horrible nous menacez-vous ? demanda lady Helena.

– De la mort des sacrilèges, mes amis, répondit Paganel. Les flammes vengeresses sont sous nos pieds. Ouvrons-leur passage !

– Quoi ! Vous voulez faire un volcan ! s'écria John Mangles.

– Oui, un volcan factice, un volcan improvisé, dont nous dirigerons les fureurs ! Il y a là toute une provision de vapeurs et de feux souterrains qui ne demandent qu'à sortir ! Organisons une éruption artificielle à notre profit !

– L'idée est bonne, dit le major. Bien imaginé, Paganel !

– Vous comprenez, reprit le géographe, que nous feindrons d'être dévorés par les flammes du Pluton zélandais, et que nous disparaîtrons spirituellement dans le tombeau de Kara-Tété…

– Où nous resterons trois jours, quatre jours, cinq jours, s'il le faut, c'est-à-dire jusqu'au moment où les sauvages, convaincus de notre mort, abandonneront la partie.

– Mais s'ils ont l'idée de constater notre châtiment, dit miss Grant, s'ils gravissent la montagne ?

– Non, ma chère Mary, répondit Paganel, ils ne le feront pas. La montagne est tabouée, et quand elle aura elle-même dévoré ses profanateurs, son tabou sera plus rigoureux encore !

– Ce projet est véritablement bien conçu, dit Glenarvan. Il n'a qu'une chance contre lui, et cette chance, c'est que les sauvages s'obstinent à rester si longtemps encore au pied du Maunganamu, que les vivres viennent à nous manquer. Mais cela est peu probable, surtout si nous jouons habilement notre jeu.

– Et quand tenterons-nous cette dernière chance ? demanda lady Helena.

– Ce soir même, répondit Paganel, à l'heure des plus épaisses ténèbres.

– C'est convenu, répondit Mac Nabbs. Paganel, vous êtes un homme de génie et moi qui ne me passionne guère, d'habitude, je réponds du succès. Ah ! Ces coquins ! Nous allons leur servir un petit miracle, qui retardera leur conversion d'un bon siècle ! Que les missionnaires nous le pardonnent ! »

Le projet de Paganel était donc adopté, et véritablement, avec les superstitieuses idées des maoris, il pouvait, il devait réussir. Restait son exécution. L'idée était bonne, mais sa mise en pratique difficile. Ce volcan n'allait-il pas dévorer les audacieux qui lui creuseraient un cratère ? Pourrait-on maîtriser, diriger cette éruption, quand ses vapeurs, ses flammes et ses laves seraient déchaînées ? Le cône tout entier ne s'abîmerait-il pas dans un gouffre de feu ? C'était toucher là à ces phénomènes dont la nature s'est réservé le monopole absolu.

Paganel avait prévu ces difficultés, mais il comptait agir avec prudence et sans pousser les choses à l'extrême. Il suffisait d'une apparence pour duper les maoris, et non de la terrible réalité d'une éruption.

Combien cette journée parut longue ! Chacun en compta les interminables heures. Tout était préparé pour la fuite. Les vivres de l'*oudoupa* avaient été divisés et formaient des paquets peu embarrassants.

Quelques nattes et les armes à feu complétaient ce léger bagage, enlevé au tombeau du chef. Il va sans dire que ces préparatifs furent faits dans l'enceinte palissadée et à l'insu des sauvages.

À six heures, le *stewart* servit un repas réconfortant. Où et quand mangerait-on dans les vallées du district, nul ne le pouvait prévoir.

Donc, on dîna pour l'avenir. Le plat du milieu se composait d'une demi-douzaine de gros rats, attrapés par Wilson et cuits à l'étouffée. Lady Helena et Mary Grant refusèrent obstinément de goûter ce gibier si estimé dans la Nouvelle-Zélande, mais les hommes s'en régalèrent comme de vrais maoris. Cette chair était véritablement excellente, savoureuse, même, et les six rongeurs furent rongés jusqu'aux os.

Le crépuscule du soir arriva. Le soleil disparut derrière une bande d'épais nuages d'aspect orageux.

Quelques éclairs illuminaient l'horizon, et un tonnerre lointain roulait dans les profondeurs du ciel.

Paganel salua l'orage qui venait en aide à ses desseins et complétait sa mise en scène. Les sauvages sont

superstitieusement affectés par ces grands phénomènes de la nature. Les néo-zélandais tiennent le tonnerre pour la voix irritée de leur Nouï-Atoua et l'éclair n'est que la fulguration courroucée de ses yeux. La divinité paraîtrait donc venir personnellement châtier les profanateurs du tabou. À huit heures, le sommet du Maunganamu disparut dans une obscurité sinistre.

Le ciel prêtait un fond noir à cet épanouissement de flammes que la main de Paganel allait y projeter.

Les maoris ne pouvaient plus voir leurs prisonniers.

Le moment d'agir était venu.

Il fallait procéder avec rapidité. Glenarvan, Paganel, Mac Nabbs, Robert, le *stewart*, les deux matelots, se mirent à l'œuvre simultanément.

L'emplacement du cratère fut choisi à trente pas du tombeau de Kara-Tété. Il était important, en effet, que cet *oudoupa* fut respecté par l'éruption, car avec lui eût également disparu le tabou de la montagne. Là, Paganel avait remarqué un énorme bloc de pierre autour duquel les vapeurs s'épanchaient avec une certaine intensité. Ce bloc recouvrait un petit cratère naturel creusé dans le cône, et s'opposait par son poids seul à l'épanchement des flammes souterraines. Si l'on parvenait à le rejeter hors de son alvéole, les vapeurs et les laves fuseraient aussitôt par l'ouverture dégagée.

Les travailleurs se firent des leviers avec les pieux arrachés à l'intérieur de l'*oudoupa*, et ils attaquèrent vigoureusement la masse rocheuse. Sous leurs efforts simultanés, le roc ne tarda pas à s'ébranler. Ils lui creusèrent une sorte de petite tranchée sur le talus du mont, afin qu'il pût glisser par ce plan incliné. À

mesure qu'ils le soulevaient, les trépidations du sol s'accusaient plus violemment.

De sourds rugissements de flammes et des sifflements de fournaise couraient sous la croûte amincie. Les audacieux ouvriers, véritables cyclopes maniant les feux de la terre, travaillaient silencieusement.

Bientôt, quelques fissures et des jets de vapeur brûlante leur apprirent que la place devenait périlleuse. Mais un suprême effort arracha le bloc qui glissa sur la pente du mont et disparut.

Aussitôt la couche amincie céda. Une colonne incandescente fusa vers le ciel avec de véhémentes détonations, tandis que des ruisseaux d'eau bouillante et de laves roulaient vers le campement des indigènes et les vallées inférieures.

Tout le cône trembla, et l'on put croire qu'il s'abîmait dans un gouffre sans fond. Glenarvan et ses compagnons eurent à peine le temps de se soustraire aux atteintes de l'éruption ; ils s'enfuirent dans l'enceinte de l'*oudoupa*, non sans avoir reçu quelques gouttes d'une eau portée à une température de quatre-vingt-quatorze degrés.

Cette eau répandit d'abord une légère odeur de bouillon, qui se changea bientôt en une odeur de soufre très marquée.

Alors, les vases, les laves, les détritus volcaniques, se confondirent dans un même embrasement. Des torrents de feu sillonnèrent les flancs du Maunganamu. Les montagnes prochaines s'éclairèrent au feu de l'éruption ; les vallées profondes s'illuminèrent d'une réverbération intense.

Tous les sauvages s'étaient levés, hurlant sous la morsure de ces laves qui bouillonnaient au milieu de leur bivouac. Ceux que

le fleuve de feu n'avait pas atteints fuyaient et remontaient les collines environnantes ; puis, ils se retournaient épouvantés, et considéraient cet effrayant phénomène, ce volcan dans lequel la colère de leur dieu abîmait les profanateurs de la montagne sacrée. Et, à de certains moments où faiblissait le fracas de l'éruption, on les entendait hurler leur cri sacramentel :

« Tabou ! Tabou ! Tabou ! »

Cependant, une énorme quantité de vapeurs, de pierres enflammées et de laves s'échappait de ce cratère du Maunganamu. Ce n'était plus un simple geyser comme ceux qui avoisinent le mont Hécla en Islande, mais le mont Hécla lui-même. Toute cette suppuration volcanique s'était contenue jusqu'alors sous l'enveloppe du cône, parce que les soupapes du Tongariro suffisaient à son expansion ; mais lorsqu'on lui ouvrit une issue nouvelle, elle se précipita avec une extrême véhémence, et cette nuit-là, par une loi d'équilibre, les autres éruptions de l'île durent perdre de leur intensité habituelle.

Une heure après le début de ce volcan sur la scène du monde, de larges ruisseaux de lave incandescente coulaient sur ses flancs. On voyait toute une légion de rats sortir de leurs trous inhabitables et fuir le sol embrasé.

Pendant la nuit entière et sous l'orage qui se déchaînait dans les hauteurs du ciel, le cône fonctionna avec une violence qui ne laissa pas d'inquiéter Glenarvan. L'éruption rongeait les bords du cratère.

Les prisonniers, cachés derrière l'enceinte de pieux, suivaient les effrayants progrès du phénomène.

Le matin arriva. La fureur volcanique ne se modérait pas. D'épaisses vapeurs jaunâtres se mêlaient aux flammes ; les torrents de lave serpentaient de toutes parts.

Glenarvan, l'œil aux aguets, le cœur palpitant, glissa son regard à tous les interstices de l'enceinte palissadée et observa le campement des indigènes.

Les maoris avaient fui sur les plateaux voisins, hors des atteintes du volcan. Quelques cadavres, couchés au pied du cône, étaient carbonisés par le feu. Plus loin, vers le *pah*, les laves avaient gagné une vingtaine de huttes, qui fumaient encore. Les zélandais, formant çà et là des groupes, considéraient le sommet empanaché du Maunganamu avec une religieuse épouvante.

Kai-Koumou vint au milieu de ses guerriers, et Glenarvan le reconnut. Le chef s'avança jusqu'au pied du cône, par le côté respecté des laves, mais il n'en franchit pas le premier échelon.

Là, les bras étendus comme un sorcier qui exorcise, il fit quelques grimaces dont le sens n'échappa point aux prisonniers. Ainsi que l'avait prévu Paganel, Kai-Koumou lançait sur la montagne vengeresse un tabou plus rigoureux.

Bientôt après, les indigènes s'en allaient par files dans les sentiers sinueux qui descendaient vers le *pah*.

« Ils partent ! s'écria Glenarvan. Ils abandonnent leur poste ! Dieu soit loué ! Notre stratagème a réussi ! Ma chère Helena, mes braves compagnons, nous voilà morts, nous voilà enterrés ! Mais ce soir, à la nuit, nous ressusciterons, nous quitterons notre tombeau, nous fuirons ces barbares peuplades ! »

On se figurerait difficilement la joie qui régna dans l'*oudoupa*. L'espoir avait repris tous les cœurs. Ces courageux voyageurs oubliaient le passé, oubliaient l'avenir, pour ne songer qu'au présent !

Et pourtant, cette tâche n'était pas facile de gagner quelque établissement européen au milieu de ces contrées inconnues. Mais, Kai-Koumou dépisté, on se croyait sauvé de tous les sauvages de la Nouvelle-Zélande !

Le major, pour son compte, ne cacha pas le souverain mépris que lui causaient ces maoris, et les expressions ne lui manquèrent pas pour les qualifier.

Ce fut un assaut entre Paganel et lui. Ils les traitèrent de brutes impardonnables, d'ânes stupides, d'idiots du Pacifique, de sauvages de Bedlam, de crétins des antipodes, etc., etc.

Ils ne tarirent pas.

Une journée entière devait encore s'écouler avant l'évasion définitive. On l'employa à discuter un plan de fuite. Paganel avait précieusement conservé sa carte de la Nouvelle-Zélande, et il put y chercher les plus sûrs chemins.

Après discussion, les fugitifs résolurent de se porter dans l'est, vers la baie Plenty. C'était passer par des régions inconnues, mais vraisemblablement désertes. Les voyageurs, habitués déjà à se tirer des difficultés naturelles, à tourner les obstacles physiques, ne redoutaient que la rencontre des maoris. Ils voulaient donc les éviter à tout prix et gagner la côte orientale, où les missionnaires ont fondé quelques établissements.

De plus, cette portion de l'île avait échappé jusqu'ici aux désastres de la guerre, et les partis indigènes n'y battaient pas la campagne.

Quant à la distance qui séparait le lac Taupo de la baie Plenty, on pouvait l'évaluer à cent milles.

Dix jours de marche à dix milles par jour. Cela se ferait, non sans fatigue ; mais, dans cette courageuse troupe, nul ne comptait ses pas. Les missions une fois atteintes, les voyageurs s'y reposeraient en attendant quelque occasion favorable de gagner Auckland, car c'était toujours cette ville qu'ils voulaient gagner.

Ces divers points arrêtés, on continua de surveiller les indigènes jusqu'au soir. Il n'en restait plus un seul au pied de la montagne, et quand l'ombre envahit les vallées du Taupo, aucun feu ne signala la présence des maoris au bas du cône. Le chemin était libre.

À neuf heures, par une nuit noire, Glenarvan donna le signal du départ. Ses compagnons et lui, armés et équipés aux frais de Kara-Tété, commencèrent à descendre prudemment les rampes du Maunganamu. John Mangles et Wilson tenaient la tête, l'oreille et l'œil aux aguets. Ils s'arrêtaient au moindre bruit, ils interrogeaient la moindre lueur. Chacun se laissait pour ainsi dire glisser sur le talus du mont pour se mieux confondre avec lui.

À deux cents pieds au-dessus du sommet, John Mangles et son matelot atteignirent la périlleuse arête défendue si obstinément par les indigènes. Si par malheur les maoris, plus rusés que les fugitifs, avaient feint une retraite pour les attirer jusqu'à eux, s'ils n'avaient pas été dupes du phénomène volcanique, c'était en ce lieu même que leur présence se

révélerait. Glenarvan, malgré toute sa confiance et en dépit des plaisanteries de Paganel, ne put s'empêcher de frémir. Le salut des siens allait se jouer tout entier pendant ces dix minutes nécessaires à franchir la crête. Il sentait battre le cœur de lady Helena, cramponnée à son bras.

Il ne songeait pas à reculer d'ailleurs. John, pas davantage. Le jeune capitaine, suivi de tous et protégé par une obscurité complète, rampa sur l'arête étroite, s'arrêtant lorsque quelque pierre détachée roulait jusqu'au bas du plateau. Si les sauvages étaient encore embusqués en contre-bas, ces bruits insolites devaient provoquer des deux côtés une redoutable fusillade.

Cependant, à glisser comme un serpent sur cette crête inclinée, les fugitifs n'allaient pas vite. Quand John Mangles eut atteint le point le plus abaissé, vingt-cinq pieds à peine le séparaient du plateau où la veille campaient les indigènes ; puis l'arête se relevait par une pente assez roide et montait vers un taillis pendant l'espace d'un quart de mille.

Toutefois, cette partie basse fut franchie sans accident, et les voyageurs commencèrent à remonter en silence. Le bouquet de bois était invisible, mais on le savait là, et pourvu qu'une embuscade n'y fût pas préparée, Glenarvan espérait s'y trouver en lieu sûr. Cependant, il observa qu'à compter de ce moment il n'était plus protégé par le tabou. La crête remontante n'appartenait pas au Maunganamu, mais bien au système orographique qui hérissait la partie orientale du lac Taupo. Donc, non seulement les coups de fusil des indigènes, mais une attaque corps à corps était à redouter.

Pendant dix minutes, la petite troupe s'éleva par un mouvement insensible vers les plateaux supérieurs.

John n'apercevait pas encore le sombre taillis, mais il devait en être à moins de deux cents pieds.

Soudain il s'arrêta, recula presque. Il avait cru surprendre quelque bruit dans l'ombre. Son hésitation enraya la marche de ses compagnons.

Il demeura immobile, et assez pour inquiéter ceux qui le suivaient. On attendit. Dans quelles angoisses, cela ne peut s'exprimer ! Serait-on forcé de revenir en arrière et de regagner le sommet du Maunganamu ?

Mais John, voyant que le bruit ne se renouvelait pas, reprit son ascension sur l'étroit chemin de l'arête.

Bientôt le taillis se dessina vaguement dans l'ombre.

En quelques pas, il fut atteint, et les fugitifs se blottirent sous l'épais feuillage des arbres.

Chapitre XVI

Entre deux feux

La nuit favorisait cette évasion. Il fallait donc en profiter pour quitter les funestes parages du lac Taupo. Paganel prit la direction de la petite troupe, et son merveilleux instinct de voyageur se révéla de nouveau pendant cette difficile pérégrination dans les montagnes. Il manœuvrait avec une surprenante habileté au milieu des ténèbres, choisissant sans hésiter les sentiers presque invisibles, tenant une direction constante dont il ne s'écartait pas. Sa nyctalopie, il est vrai, le servait fort, et ses yeux de chat lui permettaient de distinguer les moindres objets dans cette profonde obscurité.

Pendant trois heures, on marcha sans faire halte sur les rampes très allongées du revers oriental.

Paganel inclinait un peu vers le sud-est, afin de gagner un étroit passage creusé entre les Kaimanawa et les Wahiti-Ranges, où se glisse la route d'Auckland à la baie Haukes. Cette gorge franchie, il comptait se jeter hors du chemin, et, abrité par les hautes chaînes, marcher à la côte à travers les régions inhabitées de la province.

À neuf heures du matin, douze milles avaient été enlevés en douze heures. On ne pouvait exiger plus des courageuses femmes. D'ailleurs, le lieu parut convenable pour établir un campement. Les fugitifs avaient atteint le défilé qui sépare les deux chaînes. La route d'Oberland restait à droite et courait vers le sud. Paganel, sa carte à la main, fit un crochet vers le nord-

est, et, à dix heures, la petite troupe atteignit une sorte d'abrupt redan formé par une saillie de la montagne. Les vivres furent tirés des sacs, et on leur fit honneur. Mary Grant et le major, que la fougère comestible avait peu satisfaits jusqu'alors, s'en régalèrent ce jour-là.

La halte se prolongea jusqu'à deux heures de l'après-midi, puis la route de l'est fut reprise, et les voyageurs s'arrêtèrent le soir à huit milles des montagnes. Ils ne se firent pas prier pour dormir en plein air.

Le lendemain, le chemin présenta des difficultés assez sérieuses. Il fallut traverser ce curieux district des lacs volcaniques, des geysers et des solfatares qui s'étend à l'est des Wahiti-Ranges.

Les yeux en furent beaucoup plus satisfaits que les jambes. C'étaient à chaque quart de mille des détours, des obstacles, des crochets, très fatigants à coup sûr ; mais quel étrange spectacle, et quelle variété infinie la nature donne à ses grandes scènes !

Sur ce vaste espace de vingt milles carrés, l'épanchement des forces souterraines se produisait sous toutes les formes. Des sources salines d'une transparence étrange, peuplées de myriades d'insectes, sortaient des taillis indigènes d'arbres à thé. Elles dégageaient une pénétrante odeur de poudre brûlée, et déposaient sur le sol un résidu blanc comme une neige éblouissante. Leurs eaux limpides étaient portées jusqu'à l'ébullition, tandis que d'autres sources voisines s'épanchaient en nappes glacées. Des fougères gigantesques croissaient sur leurs bords, et dans des conditions analogues à celles de la végétation silurienne.

De tous côtés, des gerbes liquides, entourbillonnées de vapeurs, s'élançaient du sol comme les jets d'eau d'un parc, les

unes continues, les autres intermittentes et comme soumises au bon plaisir d'un Pluton capricieux. Elles s'étageaient en amphithéâtre sur des terrasses naturelles superposées à la manière des vasques modernes ; leurs eaux se confondaient peu à peu sous les volutes de fumées blanches, et, rongeant les degrés semi-diaphanes de ces escaliers gigantesques, elles alimentaient des lacs entiers avec leurs cascades bouillonnantes. Plus loin, aux sources chaudes et aux geysers tumultueux succédèrent les solfatares. Le terrain apparut tout boutonné de grosses pustules. C'étaient autant de cratères à demi éteints et lézardés de nombreuses fissures d'où se dégageaient divers gaz. L'atmosphère était saturée de l'odeur piquante et désagréable des acides sulfureux. Le soufre, formant des croûtes et des concrétions cristallines, tapissait le sol. Là s'amassaient depuis de longs siècles d'incalculables et stériles richesses, et c'est en ce district encore peu connu de la Nouvelle-Zélande que l'industrie viendra s'approvisionner, si les soufrières de la Sicile s'épuisent un jour.

On comprend quelles fatigues subirent les voyageurs à traverser ces régions hérissées d'obstacles. Les campements y étaient difficiles, et la carabine des chasseurs n'y rencontrait pas un oiseau digne d'être plumé par les mains de Mr Olbinett. Aussi fallait-il le plus souvent se contenter de fougères et de patates douces, maigre repas qui ne refaisait guère les forces épuisées de la petite troupe. Chacun avait donc hâte d'en finir avec ces terrains arides et déserts.

Cependant, il ne fallut pas moins de quatre jours pour tourner cette impraticable contrée. Le 23 février seulement, à cinquante milles du Maunganamu, Glenarvan put camper au pied d'un mont anonyme, indiqué sur la carte de Paganel. Les plaines d'arbrisseaux s'étendaient sous sa vue, et les grandes forêts réapparaissaient à l'horizon.

C'était de bon augure, à la condition toutefois que l'habitabilité de ces régions n'y ramenât pas trop d'habitants. Jusqu'ici, les voyageurs n'avaient pas rencontré l'ombre d'un indigène.

Ce jour-là, Mac Nabbs et Robert tuèrent trois kiwis, qui figurèrent avec honneur sur la table du campement, mais pas longtemps, pour tout dire, car en quelques minutes ils furent dévorés du bec aux pattes.

Puis, au dessert, entre les patates douces et les pommes de terre, Paganel fit une motion qui fut adoptée avec enthousiasme.

Il proposa de donner le nom de Glenarvan à cette montagne innommée qui se perdait à trois mille pieds dans les nuages, et il pointa soigneusement sur sa carte le nom du lord écossais.

Insister sur les incidents assez monotones et peu intéressants qui marquèrent le reste du voyage, est inutile. Deux ou trois faits de quelque importance seulement signalèrent cette traversée des lacs à l'océan Pacifique.

On marchait pendant toute la journée à travers les forêts et les plaines. John relevait sa direction sur le soleil et les étoiles. Le ciel, assez clément, épargnait ses chaleurs et ses pluies. Néanmoins, une fatigue croissante retardait ces voyageurs si cruellement éprouvés déjà, et ils avaient hâte d'arriver aux missions. Ils causaient, cependant, ils s'entretenaient encore, mais non plus d'une façon générale. La petite troupe se divisait en groupes que formait, non pas une plus étroite sympathie, mais une communion d'idées plus personnelles.

Le plus souvent, Glenarvan allait seul, songeant, à mesure qu'il s'approchait de la côte, au *Duncan* et à son équipage. Il

oubliait les dangers qui le menaçaient encore jusqu'à Auckland, pour penser à ses matelots massacrés. Cette horrible image ne le quittait pas.

On ne parlait plus d'Harry Grant. À quoi bon, puisqu'on ne pouvait rien tenter pour lui ? Si le nom du capitaine se prononçait encore, c'était dans les conversations de sa fille et de John Mangles.

John n'avait point rappelé à Mary ce que la jeune fille lui avait dit pendant la dernière nuit du *Waré-atoua*. Sa discrétion ne voulait pas prendre acte d'une parole prononcée dans un suprême instant de désespoir.

Quand il parlait d'Harry Grant, John faisait encore des projets de recherches ultérieures. Il affirmait à Mary que lord Glenarvan reprendrait cette entreprise avortée. Il partait de ce point que l'authenticité du document ne pouvait être mise en doute. Donc, Harry Grant existait quelque part.

Donc, fallût-il fouiller le monde entier, on devait le retrouver. Mary s'enivrait de ces paroles, et John et elle, unis par les mêmes pensées, se confondaient maintenant dans le même espoir. Souvent lady Helena prenait part à leur conversation ; mais elle ne s'abandonnait point à tant d'illusions, et se gardait pourtant de ramener ces jeunes gens à la triste réalité.

Pendant ce temps, Mac Nabbs, Robert, Wilson et Mulrady chassaient sans trop s'éloigner de la petite troupe, et chacun d'eux fournissait son contingent de gibier. Paganel, toujours drapé dans son manteau de phormium, se tenait à l'écart, muet et pensif.

Et cependant, – cela est bon à dire, – malgré cette loi de la nature qui fait qu'au milieu des épreuves, des dangers, des fatigues, des privations, les meilleurs caractères se froissent et s'aigrissent, tous ces compagnons d'infortune restèrent unis, dévoués, prêts à se faire tuer les uns pour les autres.

Le 25 février, la route fut barrée par une rivière qui devait être le Waikari de la carte de Paganel.

On put la passer à gué.

Pendant deux jours, les plaines d'arbustes se succédèrent sans interruption. La moitié de la distance qui sépare le lac Taupo de la côte avait été franchie sans mauvaise rencontre, sinon sans fatigue.

Alors apparurent d'immenses et interminables forêts qui rappelaient les forêts australiennes ; mais ici, les kauris remplaçaient les eucalyptus. Bien qu'ils eussent singulièrement usé leur admiration depuis quatre mois de voyage, Glenarvan et ses compagnons furent encore émerveillés à la vue de ces pins gigantesques, dignes rivaux des cèdres du Liban et des « mammouth trees » de la Californie. Ces kauris, en langue de botaniste « des abiétacées damarines », mesuraient cent pieds de hauteur avant la ramification des branches. Ils poussaient par bouquets isolés, et la forêt se composait, non pas d'arbres, mais d'innombrables groupes d'arbres qui étendaient à deux cents pieds dans les airs leur parasol de feuilles vertes.

Quelques-uns de ces pins, jeunes encore, âgés à peine d'une centaine d'années, ressemblaient aux sapins rouges des régions européennes. Ils portaient une sombre couronne terminée par un cône aigu. Leurs aînés, au contraire, des arbres vieux de cinq ou six siècles, formaient d'immenses tentes de verdure supportées sur les inextricables bifurcations de leurs branches.

Ces patriarches de la forêt zélandaise mesuraient jusqu'à cinquante pieds de circonférence, et les bras réunis de tous les voyageurs ne pouvaient pas entourer leur tronc.

Pendant trois jours, la petite troupe s'aventura sous ces vastes arceaux et sur un sol argileux que le pas de l'homme n'avait jamais foulé. On le voyait bien aux amas de gomme résineuse entassés, en maint endroit, au pied des kauris, et qui eussent suffi pendant de longues années à l'exportation indigène.

Les chasseurs trouvèrent par bandes nombreuses les kiwis si rares au milieu des contrées fréquentées par les maoris. C'est dans ces forêts inaccessibles que se sont réfugiés ces curieux oiseaux chassés par les chiens zélandais. Ils fournirent aux repas des voyageurs une abondante et saine nourriture.

Il arriva même à Paganel d'apercevoir au loin, dans un épais fourré, un couple de volatiles gigantesques. Son instinct de naturaliste se réveilla. Il appela ses compagnons, et, malgré leur fatigue, le major, Robert et lui se lancèrent sur les traces de ces animaux.

On comprendra l'ardente curiosité du géographe, car il avait reconnu ou cru reconnaître ces oiseaux pour des « moas », appartenant à l'espèce des « dinormis », que plusieurs savants rangent parmi les variétés disparues. Or, cette rencontre confirmait l'opinion de M. De Hochstetter et autres voyageurs sur l'existence actuelle de ces géants sans ailes de la Nouvelle-Zélande.

Ces *moas* que poursuivait Paganel, ces contemporains des mégathérium et des ptérodactyles, devaient avoir dix-huit pieds de hauteur. C'étaient des autruches démesurées et peu courageuses, car elles fuyaient avec une extrême rapidité. Mais

pas une balle ne put les arrêter dans leur course ! Après quelques minutes de chasse, ces insaisissables *moas* disparurent derrière les grands arbres, et les chasseurs en furent pour leurs frais de poudre et de déplacement.

Ce soir-là, 1er mars, Glenarvan et ses compagnons, abandonnant enfin l'immense forêt de kauris, campèrent au pied du mont Ikirangi, dont la cime montait à cinq mille cinq cents pieds dans les airs.

Alors, près de cent milles avaient été franchis depuis le Maunganamu, et la côte restait encore à trente milles. John Mangles avait espéré faire cette traversée en dix jours, mais il ignorait alors les difficultés que présentait cette région.

En effet, les détours, les obstacles de la route, les imperfections des relèvements, l'avaient allongée d'un cinquième, et malheureusement les voyageurs, en arrivant au mont Ikirangi, étaient complètement épuisés.

Or, il fallait encore deux grands jours de marche pour atteindre la côte, et maintenant, une nouvelle activité, une extrême vigilance, redevenaient nécessaires, car on rentrait dans une contrée souvent fréquentée par les naturels.

Cependant, chacun dompta ses fatigues, et le lendemain la petite troupe repartit au lever du jour.

Entre le mont Ikirangi, qui fut laissé à droite, et le mont Hardy, dont le sommet s'élevait à gauche à une hauteur de trois mille sept cents pieds, le voyage devint très pénible. Il y avait là, sur une longueur de dix milles, une plaine toute hérissée de « supple-jacks », sorte de liens flexibles justement nommés « lianes étouffantes. « à chaque pas, les bras et les jambes s'y embarrassaient, et ces lianes, de véritables serpents, enroulaient

le corps de leurs tortueux replis. Pendant deux jours, il fallut s'avancer la hache à la main et lutter contre cette hydre à cent mille têtes, ces plantes tracassantes et tenaces, que Paganel eût volontiers classées parmi les zoophytes.

Là, dans ces plaines, la chasse devint impossible, et les chasseurs n'apportèrent plus leur tribut accoutumé. Les provisions touchaient à leur fin, on ne pouvait les renouveler ; l'eau manquait, on ne pouvait apaiser une soif doublée par les fatigues.

Alors, les souffrances de Glenarvan et des siens furent horribles, et, pour la première fois, l'énergie morale fut près de les abandonner.

Enfin, ne marchant plus, se traînant, corps sans âmes menés par le seul instinct de la conservation qui survivait à tout autre sentiment, ils atteignirent la pointe Lottin, sur les bords du Pacifique.

En cet endroit se voyaient quelques huttes désertes, ruines d'un village récemment dévasté par la guerre, des champs abandonnés, partout les marques du pillage, de l'incendie. Là, la fatalité réservait une nouvelle et terrible épreuve aux infortunés voyageurs.

Ils erraient le long du rivage, quand, à un mille de la côte, apparut un détachement d'indigènes, qui s'élança vers eux en agitant ses armes. Glenarvan, acculé à la mer, ne pouvait fuir, et, réunissant ses dernières forces, il allait prendre ses dispositions pour combattre, quand John Mangles s'écria :

« Un canot, un canot ! »

À vingt pas, en effet, une pirogue, garnie de six avirons, était échouée sur la grève. La mettre à flot, s'y précipiter et fuir ce dangereux rivage, ce fut l'affaire d'un instant. John Mangles, Mac Nabbs, Wilson, Mulrady se mirent aux avirons ; Glenarvan prit le gouvernail ; les deux femmes, Olbinett et Robert s'étendirent près de lui.

En dix minutes, la pirogue fut d'un quart de mille au large. La mer était calme. Les fugitifs gardaient un profond silence.

Cependant, John, ne voulant pas trop s'écarter de la côte, allait donner l'ordre de prolonger le rivage, quand son aviron s'arrêta subitement dans ses mains.

Il venait d'apercevoir trois pirogues qui débouchaient de la pointe Lottin, dans l'évidente intention de lui appuyer la chasse.

« En mer ! En mer ! s'écria-t-il, et plutôt nous abîmer dans les flots ! »

La pirogue, enlevée par ses quatre rameurs, reprit le large. Pendant une demi-heure, elle put maintenir sa distance ; mais les malheureux, épuisés, ne tardèrent pas à faiblir, et les trois autres pirogues gagnèrent sensiblement sur eux. En ce moment, deux milles à peine les en séparaient. Donc, nulle possibilité d'éviter l'attaque des indigènes, qui, armés de leurs longs fusils, se préparaient à faire feu.

Que faisait alors Glenarvan ? Debout, à l'arrière du canot, il cherchait à l'horizon quelque secours chimérique. Qu'attendait-il ? Que voulait-il ? Avait-il comme un pressentiment ?

Tout à coup, son regard s'enflamma, sa main s'étendit vers un point de l'espace.

« Un navire ! s'écria-t-il, mes amis, un navire ! Nagez ! Nagez ferme ! »

Pas un des quatre rameurs ne se retourna pour voir ce bâtiment inespéré, car il ne fallait pas perdre un coup d'aviron. Seul, Paganel, se levant, braqua sa longue-vue sur le point indiqué.

« Oui, dit-il, un navire ! Un steamer ! Il chauffe à toute vapeur ! Il vient sur nous ! Hardi, mes camarades ! »

Les fugitifs déployèrent une nouvelle énergie, et pendant une demi-heure encore, conservant leur distance, ils enlevèrent la pirogue à coups précipités. Le steamer devenait de plus en plus visible. On distinguait ses deux mâts à sec de toile et les gros tourbillons de sa fumée noire.

Glenarvan, abandonnant la barre à Robert, avait saisi la lunette du géographe et ne perdait pas un des mouvements du navire.

Mais que durent penser John Mangles et ses compagnons, quand ils virent les traits du lord se contracter, sa figure pâlir, et l'instrument tomber de ses mains ? Un seul mot leur expliqua ce subit désespoir.

« Le *Duncan !* s'écria Glenarvan, le *Duncan* et les convicts !

– Le *Duncan !* s'écria John, qui lâcha son aviron et se leva aussitôt.

– Oui ! La mort des deux côtés ! » murmura Glenarvan, brisé par tant d'angoisses.

C’était le yacht, en effet, on ne pouvait s’y méprendre, le yacht avec son équipage de bandits !

Le major ne put retenir une malédiction qu’il lança contre le ciel. C’en était trop !

Cependant, la pirogue était abandonnée à elle-même.

Où la diriger ? Où fuir ? était-il possible de choisir entre les sauvages ou les convicts ?

Un coup de fusil partit de l’embarcation indigène la plus rapprochée, et la balle vint frapper l’aviron de Wilson. Quelques coups de rames repoussèrent alors la pirogue vers le *Duncan*.

Le yacht marchait à toute vapeur et n’était plus qu’à un demi-mille. John Mangles, coupé de toutes parts, ne savait plus comment évoluer, dans quelle direction fuir. Les deux pauvres femmes, agenouillées, éperdues, priaient.

Les sauvages faisaient un feu roulant, et les balles pleuvaient autour de la pirogue. En ce moment, une forte détonation éclata, et un boulet, lancé par le canon du yacht, passa sur la tête des fugitifs. Ceux-ci, pris entre deux feux, demeurèrent immobiles entre le *Duncan* et les canots indigènes.

John Mangles, fou de désespoir, saisit sa hache. Il allait saborder la pirogue, la submerger avec ses infortunés compagnons, quand un cri de Robert l’arrêta.

« Tom Austin ! Tom Austin ! disait l’enfant. Il est à bord ! Je le vois ! Il nous a reconnus ! Il agite son chapeau ! »

La hache resta suspendue au bras de John.

Un second boulet siffla sur sa tête et vint couper en deux la plus rapprochée des trois pirogues, tandis qu'un hurrah éclatait à bord du *Duncan*. Les sauvages, épouvantés, fuyaient et regagnaient la côte.

« À nous ! à nous, Tom ! » avait crié John Mangles d'une voix éclatante.

Et, quelques instants après, les dix fugitifs, sans savoir comment, sans y rien comprendre, étaient tous en sûreté à bord du *Duncan*.

Chapitre XVII

Pourquoi le « Duncan » croisait sur la côte est de la Nouvelle-Zélande

Il faut renoncer à peindre les sentiments de Glenarvan et de ses amis, quand résonnèrent à leurs oreilles les chants de la vieille écosse. Au moment où ils mettaient le pied sur le pont du *Duncan*, le *bag-piper*, gonflant sa cornemuse, attaquait le *pibroch* national du clan de Malcolm, et de vigoureux hurrahs saluaient le retour du laird à son bord.

Glenarvan, John Mangles, Paganel, Robert, le major lui-même, tous pleuraient et s'embrassaient.

Ce fut d'abord de la joie, du délire. Le géographe était absolument fou ; il gambadait et mettait en joue avec son inséparable longue-vue, les dernières pirogues qui regagnaient la côte.

Mais, à la vue de Glenarvan, de ses compagnons, les vêtements en lambeaux, les traits hâves et portant la marque de souffrances horribles, l'équipage du yacht interrompit ses démonstrations. C'étaient des spectres qui revenaient à bord, et non ces voyageurs hardis et brillants, que, trois mois auparavant, l'espoir entraînait sur les traces des naufragés. Le hasard, le hasard seul les ramenait à ce navire qu'ils ne s'attendaient plus à revoir ! Et dans quel triste état de consomption et de faiblesse !

Mais, avant de songer à la fatigue, aux impérieux besoins de la faim et de la soif, Glenarvan interrogea Tom Austin sur sa présence dans ces parages.

Pourquoi le *Duncan* se trouvait-il sur la côte orientale de la Nouvelle-Zélande ? Comment n'était-il pas entre les mains de Ben Joyce ? Par quelle providentielle fatalité Dieu l'avait-il amené sur la route des fugitifs ?

Pourquoi ? Comment ? À quel propos ? Ainsi débutaient les questions simultanées qui venaient frapper Tom Austin à bout portant. Le vieux marin ne savait auquel entendre. Il prit donc le parti de n'écouter que lord Glenarvan et de ne répondre qu'à lui.

« Mais les convicts ? demanda Glenarvan, qu'avez-vous fait des convicts ?

– Les convicts ?… répondit Tom Austin du ton d'un homme qui ne comprend rien à une question.

– Oui ! Les misérables qui ont attaqué le yacht ?

– Quel yacht ? dit Tom Austin, le yacht de votre honneur ?

– Mais oui ! Tom ! Le *Duncan*, et ce Ben Joyce qui est venu à bord ?

– Je ne connais pas ce Ben Joyce, je ne l'ai jamais vu, répondit Austin.

– Jamais ! s'écria Glenarvan stupéfait des réponses du vieux marin. Alors, me direz-vous, Tom, pourquoi le *Duncan* croise en ce moment sur les côtes de la Nouvelle-Zélande ? »

Si Glenarvan, lady Helena, miss Grant, Paganel, le major, Robert, John Mangles, Olbinett, Mulrady, Wilson, ne comprenaient rien aux étonnements du vieux marin, quelle fut leur stupéfaction, quand Tom répondit d'une voix calme :

« Mais le *Duncan* croise ici par ordre de votre honneur.

– Par mes ordres ! s'écria Glenarvan.

– Oui, *mylord*. Je n'ai fait que me conformer à vos instructions contenues dans votre lettre du 14 janvier.

– Ma lettre ! Ma lettre ! » s'écria Glenarvan.

En ce moment, les dix voyageurs entouraient Tom Austin et le dévoraient du regard. La lettre datée de Snowy-River était donc parvenue au *Duncan ?*

« Voyons, reprit Glenarvan, expliquons-nous, car je crois rêver. Vous avez reçu une lettre, Tom ?

– Oui, une lettre de votre honneur.

– À Melbourne ?

– À Melbourne, au moment où j'achevais de réparer mes avaries.

– Et cette lettre ?

– Elle n'était pas écrite de votre main, mais signée de vous, *mylord*.

– C’est cela même. Ma lettre vous a été apportée par un convict nommé Ben Joyce.

– Non, par un matelot appelé Ayrton, quartier-maître du *Britannia*.

– Oui ! Ayrton, Ben Joyce, c’est le même individu. Eh bien ! Que disait cette lettre ?

– Elle me donnait l’ordre de quitter Melbourne sans retard, et de venir croiser sur les côtes orientales de…

– De l’Australie ! s’écria Glenarvan avec une véhémence qui déconcerta le vieux marin.

– De l’Australie ? répéta Tom en ouvrant les yeux, mais non ! De la Nouvelle-Zélande !

– De l’Australie ! Tom ! De l’Australie ! » répondirent d’une seule voix les compagnons de Glenarvan.

En ce moment, Austin eut une sorte d’éblouissement.

Glenarvan lui parlait avec une telle assurance, qu’il craignit de s’être trompé en lisant cette lettre. Lui, le fidèle et exact marin, aurait-il commis une pareille erreur ? Il rougit, il se troubla.

« Remettez-vous, Tom, dit lady Helena, la providence a voulu…

– Mais non, madame, pardonnez-moi, reprit le vieux Tom. Non ! Ce n’est pas possible ! Je ne me suis pas trompé ! Ayrton a

lu la lettre comme moi, et c'est lui, lui, qui voulait, au contraire, me ramener à la côte australienne !

– Ayrton ? s'écria Glenarvan.

– Lui-même ! Il m'a soutenu que c'était une erreur, que vous me donniez rendez-vous à la baie Twofold !

– Avez-vous la lettre, Tom ? demanda le major, intrigué au plus haut point.

– Oui, Monsieur Mac Nabbs, répondit Austin. Je vais la chercher. »

Austin courut à sa cabine du gaillard d'avant.

Pendant la minute que dura son absence, on se regardait, on se taisait, sauf le major, qui, l'œil fixé sur Paganel, dit en se croisant les bras :

« Par exemple, il faut avouer, Paganel, que ce serait un peu fort !

– Hein ? » fit le géographe, qui, le dos courbé et les lunettes sur le front, ressemblait à un gigantesque point d'interrogation.

Austin revint. Il tenait à la main la lettre écrite par Paganel et signée par Glenarvan.

« Que votre honneur lise », dit le vieux marin.

Glenarvan prit la lettre et lut :

« Ordre à Tom Austin de prendre la mer sans retard et de conduire le *Duncan* par 37 degrés de latitude à la côte orientale de la Nouvelle-Zélande !… »

« La Nouvelle-Zélande ! » s'écria Paganel bondissant.

Et il saisit la lettre des mains de Glenarvan, se frotta les yeux, ajusta ses lunettes sur son nez, et lut à son tour.

« La Nouvelle-Zélande ! » dit-il avec un accent impossible à rendre, tandis que la lettre s'échappait de ses doigts.

En ce moment, il sentit une main s'appuyer sur son épaule. Il se redressa et se vit face à face avec le major.

« Allons, mon brave Paganel, dit Mac Nabbs d'un air grave, il est encore heureux que vous n'ayez pas envoyé le *Duncan* en Cochinchine ! »

Cette plaisanterie acheva le pauvre géographe. Un rire universel, homérique, gagna tout l'équipage du yacht. Paganel, comme fou, allait et venait, prenant sa tête à deux mains, s'arrachant les cheveux. Ce qu'il faisait, il ne le savait plus ; ce qu'il voulait faire, pas davantage ! Il descendit par l'échelle de la dunette, machinalement ; il arpenta le pont, titubant, allant devant lui, sans but, et remonta sur le gaillard d'avant. Là, ses pieds s'embarrassèrent dans un paquet de câbles. Il trébucha. Ses mains, au hasard, se raccrochèrent à une corde.

Tout à coup, une épouvantable détonation éclata. Le canon du gaillard d'avant partit, criblant les flots tranquilles d'une volée de mitraille. Le malencontreux Paganel s'était rattrapé à la corde de la pièce encore chargée, et le chien venait de s'abattre sur l'amorce fulminante. De là ce coup de tonnerre. Le

géographe fut renversé sur l'échelle du gaillard et disparut par le capot jusque dans le poste de l'équipage.

À la surprise produite par la détonation, succéda un cri d'épouvante. On crut à un malheur. Dix matelots se précipitèrent dans l'entrepont et remontèrent Paganel plié en deux.

Le géographe ne parlait plus.

On transporta ce long corps sur la dunette. Les compagnons du brave français étaient désespérés. Le major, toujours médecin dans les grandes occasions, se préparait à enlever les habits du malheureux Paganel, afin de panser ses blessures ; mais à peine avait-il porté la main sur le moribond, que celui-ci se redressa, comme s'il eût été mis en contact avec une bobine électrique.

« Jamais ! Jamais ! » s'écria-t-il ; et, ramenant sur son maigre corps les lambeaux de ses vêtements, il se boutonna avec une vivacité singulière.

« Mais, Paganel ! dit le major.

– Non ! vous dis-je !

– Il faut visiter…

– Vous ne visiterez pas !

– Vous avez peut-être cassé… reprit Mac Nabbs.

– Oui, répondit Paganel, qui se remit d'aplomb sur ses longues jambes, mais ce que j'ai cassé, le charpentier le raccommodera !

– Quoi donc ?

– L'épontille du poste, qui s'est brisée dans ma chute ! »

À cette réplique, les éclats de rire recommencèrent de plus belle. Cette réponse avait rassuré tous les amis du digne Paganel, qui était sorti sain et sauf de ses aventures avec le canon du gaillard d'avant.

« En tout cas, pensa le major, voilà un géographe étrangement pudibond ! »

Cependant, Paganel, revenu de ses grandes émotions, eut encore à répondre à une question qu'il ne pouvait éviter.

« Maintenant, Paganel, lui dit Glenarvan, répondez franchement. Je reconnais que votre distraction a été providentielle. À coup sûr, sans vous, le *Duncan* serait tombé entre les mains des convicts ; sans vous, nous aurions été repris par les maoris ! Mais, pour l'amour de dieu, dites-moi par quelle étrange association d'idées, par quelle surnaturelle aberration d'esprit, vous avez été conduit à écrire le nom de la Nouvelle-Zélande pour le nom de l'Australie ?

– Eh ! Parbleu ! s'écria Paganel, c'est... »

Mais au même instant, ses yeux se portèrent sur Robert, sur Mary Grant, et il s'arrêta court ; puis il répondit :

« Que voulez-vous, mon cher Glenarvan, je suis un insensé, un fou, un être incorrigible, et je mourrai dans la peau du plus fameux distrait…

– À moins qu'on ne vous écorche, ajouta le major.

– M'écorcher ! s'écria le géographe d'un air furibond. Est-ce une allusion ?…

– Quelle allusion, Paganel ? » demanda Mac Nabbs de sa voix tranquille.

L'incident n'eut pas de suite. Le mystère de la présence du *Duncan* était éclairci ; les voyageurs si miraculeusement sauvés ne songèrent plus qu'à regagner leurs confortables cabines du bord et à déjeuner.

Cependant, laissant lady Helena et Mary Grant, le major, Paganel et Robert entrer dans la dunette, Glenarvan et John Mangles retinrent Tom Austin près d'eux. Ils voulaient encore l'interroger.

« Maintenant, mon vieux Tom, dit Glenarvan, répondez-moi. Est-ce que cet ordre d'aller croiser sur les côtes de la Nouvelle-Zélande ne vous a pas paru singulier ?

– Si, votre honneur, répondit Austin, j'ai été très surpris, mais je n'ai pas l'habitude de discuter les ordres que je reçois, et j'ai obéi. Pouvais-je agir autrement ? Si, pour n'avoir pas suivi vos instructions à la lettre, une catastrophe fût arrivée, n'aurais-je pas été coupable ? Auriez-vous fait autrement, capitaine ?

– Non, Tom, répondit John Mangles.

– Mais qu'avez-vous pensé ? demanda Glenarvan.

– J'ai pensé, votre honneur, que, dans l'intérêt d'Harry Grant, il fallait aller là où vous me disiez d'aller. J'ai pensé que, par suite de combinaisons nouvelles, un navire devait vous transporter à la Nouvelle-Zélande, et que je devais vous attendre sur la côte est de l'île. D'ailleurs, en quittant Melbourne, j'ai gardé le secret de ma destination, et l'équipage ne l'a connue qu'au moment où nous étions en pleine mer, lorsque les terres de l'Australie avaient déjà disparu à nos yeux. Mais alors un incident, qui m'a rendu très perplexe, s'est passé à bord.

– Que voulez-vous dire, Tom ? demanda Glenarvan.

– Je veux dire, répondit Tom Austin, que lorsque le quartier-maître Ayrton apprit, le lendemain de l'appareillage, la destination du *Duncan*…

– Ayrton ! s'écria Glenarvan. Il est donc à bord ?

– Oui, votre honneur.

– Ayrton ici ! répéta Glenarvan, regardant John Mangles.

– Dieu l'a voulu ! » répondit le jeune capitaine.

En un instant, avec la rapidité de l'éclair, la conduite d'Ayrton, sa trahison longuement préparée, la blessure de Glenarvan, l'assassinat de Mulrady, les misères de l'expédition arrêtée dans les marais de la Snowy, tout le passé du misérable apparut devant les yeux de ces deux hommes. Et maintenant, par le plus étrange concours de circonstances, le convict était en leur pouvoir.

« Où est-il ? demanda vivement Glenarvan.

– Dans une cabine du gaillard d'avant, répondit Tom Austin, et gardé à vue.

– Pourquoi cet emprisonnement ?

– Parce que quand Ayrton a vu que le yacht faisait voile pour la Nouvelle-Zélande, il est entré en fureur, parce qu'il a voulu m'obliger à changer la direction du navire, parce qu'il m'a menacé, parce qu'enfin il a excité mes hommes à la révolte. J'ai compris que c'était un particulier dangereux, et j'ai dû prendre des mesures de précaution contre lui.

– Et depuis ce temps ?

– Depuis ce temps, il est resté dans sa cabine, sans chercher à en sortir.

– Bien, Tom. »

En ce moment, Glenarvan et John Mangles furent mandés dans la dunette. Le déjeuner, dont ils avaient un si pressant besoin, était préparé. Ils prirent place à la table du carré et ne parlèrent point d'Ayrton.

Mais, le repas achevé, quand les convives, refaits et restaurés, furent réunis sur le pont, Glenarvan leur apprit la présence du quartier-maître à son bord. En même temps, il annonça son intention de le faire comparaître devant eux.

« Puis-je me dispenser d'assister à cet interrogatoire ? demanda lady Helena. Je vous avoue, mon cher Edward, que la vue de ce malheureux me serait extrêmement pénible.

– C’est une confrontation, Helena, répondit lord Glenarvan. Restez, je vous en prie. Il faut que Ben Joyce se voie face à face avec toutes ses victimes ! »

Lady Helena se rendit à cette observation. Mary Grant et elle prirent place auprès de lord Glenarvan. Autour de lui se rangèrent le major, Paganel, John Mangles, Robert, Wilson, Mulrady, Olbinett, tous compromis si gravement par la trahison du convict. L’équipage du yacht, sans comprendre encore la gravité de cette scène, gardait un profond silence.

« Faites venir Ayrton », dit Glenarvan.

Chapitre XVIII

Ayrton ou Ben Joyce

Ayrton parut. Il traversa le pont d'un pas assuré et gravit l'escalier de la dunette. Ses yeux étaient sombres, ses dents serrées, ses poings fermés convulsivement. Sa personne ne décelait ni forfanterie ni humilité. Lorsqu'il fut en présence de lord Glenarvan, il se croisa les bras, muet et calme, attendant d'être interrogé.

« Ayrton, dit Glenarvan, nous voilà donc, vous et nous, sur ce *Duncan* que vous vouliez livrer aux convicts de Ben Joyce ! »

À ces paroles, les lèvres du quartier-maître tremblèrent légèrement. Une rapide rougeur colora ses traits impassibles. Non la rougeur du remords, mais la honte de l'insuccès. Sur ce yacht qu'il prétendait commander en maître, il était prisonnier, et son sort allait s'y décider en peu d'instants.

Cependant, il ne répondit pas. Glenarvan attendit patiemment. Mais Ayrton s'obstinait à garder un absolu silence.

« Parlez, Ayrton, qu'avez-vous à dire ? » reprit Glenarvan.

Ayrton hésita ; les plis de son front se creusèrent profondément ; puis, d'une voix calme :

« Je n'ai rien à dire, *mylord*, répliqua-t-il. J'ai fait la sottise de me laisser prendre. Agissez comme il vous plaira. »

Sa réponse faite, le quartier-maître porta ses regards vers la côte qui se déroulait à l'ouest, et il affecta une profonde indifférence pour tout ce qui se passait autour de lui. À le voir, on l'eût cru étranger à cette grave affaire. Mais Glenarvan avait résolu de rester patient. Un puissant intérêt le poussait à connaître certains détails de la mystérieuse existence d'Ayrton, surtout en ce qui touchait Harry Grant et le *Britannia*. Il reprit donc son interrogatoire, parlant avec une douceur extrême, et imposant le calme le plus complet aux violentes irritations de son cœur.

« Je pense, Ayrton, reprit-il, que vous ne refuserez pas de répondre à certaines demandes que je désire vous faire. Et d'abord, dois-je vous appeler Ayrton ou Ben Joyce ? êtes-vous, oui ou non, le quartier-maître du *Britannia* ? »

Ayrton resta impassible, observant la côte, sourd à toute question.

Glenarvan, dont l'œil s'animait, continua d'interroger le quartier-maître.

« Voulez-vous m'apprendre comment vous avez quitté le *Britannia*, pourquoi vous étiez en Australie ? »

Même silence, même impassibilité.

« Écoutez-moi bien, Ayrton, reprit Glenarvan. Vous avez intérêt à parler. Il peut vous être tenu compte d'une franchise qui est votre dernière ressource. Pour la dernière fois, voulez-vous répondre à mes questions ? »

Ayrton tourna la tête vers Glenarvan et le regarda dans les yeux :

« *Mylord*, dit-il, je n'ai pas à répondre. C'est à la justice et non à moi de prouver contre moi-même.

– Les preuves seront faciles ! répondit Glenarvan.

– Faciles ! *Mylord* ? reprit Ayrton d'un ton railleur. Votre honneur me paraît s'avancer beaucoup. Moi, j'affirme que le meilleur juge de *temple-bar* serait embarrassé de ma personne ! Qui dira pourquoi je suis venu en Australie, puisque le capitaine Grant n'est plus là pour l'apprendre ? Qui prouvera que je suis ce Ben Joyce signalé par la police, puisque la police ne m'a jamais tenu entre ses mains et que mes compagnons sont en liberté ? Qui relèvera à mon détriment, sauf vous, non pas un crime, mais une action blâmable ? Qui peut affirmer que j'ai voulu m'emparer de ce navire et le livrer aux convicts ? Personne, entendez-moi, personne ! Vous avez des soupçons, bien, mais il faut des certitudes pour condamner un homme, et les certitudes vous manquent. Jusqu'à preuve du contraire, je suis Ayrton, quartier-maître du *Britannia*. »

Ayrton s'était animé en parlant, et il revint bientôt à son indifférence première. Il s'imaginait sans doute que sa déclaration terminerait l'interrogatoire ; mais Glenarvan reprit la parole et dit :

« Ayrton, je ne suis pas un juge chargé d'instruire contre vous. Ce n'est point mon affaire. Il importe que nos situations respectives soient nettement définies. Je ne vous demande rien qui puisse vous compromettre. Cela regarde la justice. Mais vous savez quelles recherches je poursuis, et d'un mot vous pouvez me remettre sur les traces que j'ai perdues. Voulez-vous parler ? »

Ayrton remua la tête en homme décidé à se taire.

« Voulez-vous me dire où est le capitaine Grant ? demanda Glenarvan.

– Non, *mylord*, répondit Ayrton.

– Voulez-vous m’indiquer où s’est échoué le *Britannia* ?

– Pas davantage.

– Ayrton, répondit Glenarvan d’un ton presque suppliant, voulez-vous au moins, si vous savez où est Harry Grant, l’apprendre à ses pauvres enfants qui n’attendent qu’un mot de votre bouche ? »

Ayrton hésita. Ses traits se contractèrent. Mais d’une voix basse :

« Je ne puis, *mylord* », murmura-t-il.

Et il ajouta avec violence, comme s’il se fût reproché un instant de faiblesse :

« Non ! Je ne parlerai pas ! Faites-moi pendre si vous voulez !

– Pendre ! » s’écria Glenarvan, dominé par un brusque mouvement de colère.

Puis, se maîtrisant, il répondit d’une voix grave :

« Ayrton, il n’y a ici ni juges ni bourreaux. À la première relâche vous serez remis entre les mains des autorités anglaises.

– C’est ce que je demande ! » répliqua le quartier-maître.

Puis il retourna d’un pas tranquille à la cabine qui lui servait de prison, et deux matelots furent placés à sa porte, avec ordre de surveiller ses moindres mouvements. Les témoins de cette scène se retirèrent indignés et désespérés.

Puisque Glenarvan venait d’échouer contre l’obstination d’Ayrton, que lui restait-il à faire ?

Évidemment poursuivre le projet formé à Eden de retourner en Europe, quitte à reprendre plus tard cette entreprise frappée d’insuccès, car alors les traces du *Britannia* semblaient être irrévocablement perdues, le document ne se prêtait à aucune interprétation nouvelle, tout autre pays manquait même sur la route du trente-septième parallèle, et le *Duncan* n’avait plus qu’à revenir.

Glenarvan, après avoir consulté ses amis, traita plus spécialement avec John Mangles la question du retour. John inspecta ses soutes ; l’approvisionnement de charbon devait durer quinze jours au plus. Donc, nécessité de refaire du combustible à la plus prochaine relâche.

John proposa à Glenarvan de mettre le cap sur la baie de Talcahuano, où le *Duncan* s’était déjà ravitaillé avant d’entreprendre son voyage de circumnavigation. C’était un trajet direct et précisément sur le trente-septième degré. Puis le yacht, largement approvisionné, irait au sud doubler le cap Horn, et regagnerait l’écosse par les routes de l’Atlantique.

Ce plan fut adopté, ordre fut donné à l’ingénieur de forcer sa pression. Une demi-heure après, le cap était mis sur Talcahuano par une mer digne de son nom de Pacifique, et à six heures du

soir, les dernières montagnes de la Nouvelle-Zélande disparaissaient dans les chaudes brumes de l'horizon.

C'était donc le voyage du retour qui commençait.

Triste traversée pour ces courageux chercheurs qui revenaient au port sans ramener Harry Grant !

Aussi l'équipage si joyeux au départ, si confiant au début, maintenant vaincu et découragé, reprenait-il le chemin de l'Europe. De ces braves matelots, pas un ne se sentait ému à la pensée de revoir son pays, et tous, longtemps encore, ils auraient affronté les périls de la mer pour retrouver le capitaine Grant.

Aussi, à ces hurrahs qui acclamèrent Glenarvan à son retour, succéda bientôt le découragement. Plus de ces communications incessantes entre les passagers, plus de ces entretiens qui égayaient autrefois la route. Chacun se tenait à l'écart, dans la solitude de sa cabine, et rarement l'un ou l'autre apparaissait sur le pont du *Duncan*.

L'homme en qui s'exagéraient ordinairement les sentiments du bord, pénibles ou joyeux, Paganel, lui qui au besoin eût inventé l'espérance, Paganel demeurait morne et silencieux. On le voyait à peine.

Sa loquacité naturelle, sa vivacité française s'étaient changées en mutisme et en abattement. Il semblait même plus complètement découragé que ses compagnons. Si Glenarvan parlait de recommencer ses recherches, Paganel secouait la tête en homme qui n'espère plus rien, et dont la conviction paraissait faite sur le sort des naufragés du *Britannia*.

On sentait qu'il les croyait irrévocablement perdus.

Cependant, il y avait à bord un homme qui pouvait dire le dernier mot de cette catastrophe, et dont le silence se prolongeait. C'était Ayrton. Nul doute que ce misérable ne connût, sinon la vérité sur la situation actuelle du capitaine, du moins le lieu du naufrage. Mais évidemment, Grant, retrouvé, serait un témoin à charge contre lui. Aussi se taisait-il obstinément. De là une violente colère, chez les matelots surtout, qui voulait lui faire un mauvais parti.

Plusieurs fois, Glenarvan renouvela ses tentatives près du quartier-maître. Promesses et menaces furent inutiles. L'entêtement d'Ayrton était poussé si loin, et si peu explicable, en somme, que le major en venait à croire qu'il ne savait rien. Opinion partagée, d'ailleurs, par le géographe, et qui corroborait ses idées particulières sur le compte d'Harry Grant.

Mais si Ayrton ne savait rien, pourquoi n'avouait-il pas son ignorance ? Elle ne pouvait tourner contre lui. Son silence accroissait la difficulté de former un plan nouveau. De la rencontre du quartier-maître en Australie devait-on déduire la présence d'Harry Grant sur ce continent ? Il fallait décider à tout prix Ayrton à s'expliquer sur ce sujet.

Lady Helena, voyant l'insuccès de son mari, lui demanda la permission de lutter à son tour contre l'obstination du quartier-maître. Où un homme avait échoué, peut-être une femme réussirait-elle par sa douce influence. N'est-ce pas l'éternelle histoire de cet ouragan de la fable qui ne peut arracher le manteau aux épaules du voyageur, tandis que le moindre rayon de soleil le lui enlève aussitôt ?

Glenarvan, connaissant l'intelligence de sa jeune femme, lui laissa toute liberté d'agir.

Ce jour-là, 5 mars, Ayrton fut amené dans l'appartement de lady Helena. Mary Grant dut assister à l'entrevue, car l'influence de la jeune fille pouvait être grande, et lady Helena ne voulait négliger aucune chance de succès.

Pendant une heure, les deux femmes restèrent enfermées avec le quartier-maître du *Britannia*, mais rien ne transpira de leur entretien. Ce qu'elles dirent, les arguments qu'elles employèrent pour arracher le secret du convict, tous les détails de cet interrogatoire demeurèrent inconnus. D'ailleurs, quand elles quittèrent Ayrton, elles ne paraissaient pas avoir réussi, et leur figure annonçait un véritable découragement.

Aussi, lorsque le quartier-maître fut reconduit à sa cabine, les matelots l'accueillirent à son passage par de violentes menaces. Lui, se contenta de hausser les épaules, ce qui accrut la fureur de l'équipage, et pour la contenir, il ne fallut rien moins que l'intervention de John Mangles et de Glenarvan.

Mais lady Helena ne se tint pas pour battue. Elle voulut lutter jusqu'au bout contre cette âme sans pitié, et le lendemain elle alla elle-même à la cabine d'Ayrton, afin d'éviter les scènes que provoquait son passage sur le pont du yacht.

Pendant deux longues heures, la bonne et douce écossaise resta seule, face à face, avec le chef des convicts. Glenarvan, en proie à une nerveuse agitation, rôdait auprès de la cabine, tantôt décidé à épuiser jusqu'au bout les chances de réussite, tantôt à arracher sa femme à ce pénible entretien.

Mais cette fois, lorsque lady Helena reparut, ses traits respiraient la confiance. Avait-elle donc arraché ce secret et remué dans le cœur de ce misérable les dernières fibres de la pitié ?

Mac Nabbs, qui l’aperçut tout d’abord, ne put retenir un mouvement bien naturel d’incrédulité.

Pourtant le bruit se répandit aussitôt parmi l’équipage que le quartier-maître avait enfin cédé aux instances de lady Helena. Ce fut comme une commotion électrique. Tous les matelots se rassemblèrent sur le pont, et plus rapidement que si le sifflet de Tom Austin les eût appelés à la manœuvre.

Cependant Glenarvan s’était précipité au-devant de sa femme.

« Il a parlé ? demanda-t-il.

– Non, répondit lady Helena. Mais, cédant à mes prières, Ayrton désire vous voir.

– Ah ! Chère Helena, vous avez réussi !

– Je l’espère, Edward.

– Avez-vous fait quelque promesse que je doive ratifier ?

– Une seule, mon ami, c’est que vous emploierez tout votre crédit à adoucir le sort réservé à ce malheureux.

– Bien, ma chère Helena. Qu’Ayrton vienne à l’instant. »

Lady Helena se retira dans sa chambre, accompagnée de Mary Grant, et le quartier-maître fut conduit au carré, où l’attendait lord Glenarvan.

Chapitre XIX

Une transaction

Dès que le quartier-maître se trouva en présence du lord, ses gardiens se retirèrent.

« Vous avez désiré me parler, Ayrton ? dit Glenarvan.

– Oui, *mylord*, répondit le quartier-maître.

– À moi seul ?

– Oui, mais je pense que si le major Mac Nabbs et Monsieur Paganel assistaient à l'entretien, cela vaudrait mieux.

– Pour qui ?

– Pour moi. »

Ayrton parlait avec calme. Glenarvan le regarda fixement ; puis il fit prévenir Mac Nabbs et Paganel, qui se rendirent aussitôt à son invitation.

« Nous vous écoutons », dit Glenarvan, dès que ses deux amis eurent pris place à la table du carré.

Ayrton se recueillit pendant quelques instants et dit :

« *Mylord*, c'est l'habitude que des témoins figurent à tout contrat ou transaction intervenue entre deux parties. Voilà pourquoi j'ai réclamé la présence de MM. Paganel et Mac Nabbs. Car c'est, à proprement parler, une affaire que je viens vous proposer. »

Glenarvan, habitué aux manières d'Ayrton, ne sourcilla pas, bien qu'une affaire entre cet homme et lui semblât chose étrange.

« Quelle est cette affaire ? dit-il.

– La voici, répondit Ayrton. Vous désirez savoir de moi certains détails qui peuvent vous être utiles. Je désire obtenir de vous certains avantages qui me seront précieux. Donnant, donnant, *mylord*. Cela vous convient-il ou non ?

– Quels sont ces détails ? demanda Paganel.

– Non, reprit Glenarvan, quels sont ces avantages ? »

Ayrton, d'une inclination de tête, montra qu'il comprenait la nuance observée par Glenarvan.

« Voici, dit-il, les avantages que je réclame. Vous avez toujours, *mylord*, l'intention de me remettre entre les mains des autorités anglaises ?

– Oui, Ayrton, et ce n'est que justice.

– Je ne dis pas non, répondit tranquillement le quartier-maître. Ainsi, vous ne consentiriez point à me rendre la liberté ? »

Glenarvan hésita avant de répondre à une question si nettement posée. De ce qu'il allait dire dépendait peut-être le sort d'Harry Grant !

Cependant le sentiment du devoir envers la justice l'emporta, et il dit :

« Non, Ayrton, je ne puis vous rendre la liberté.

– Je ne la demande pas, répondit fièrement le quartier-maître.

– Alors, que voulez-vous ?

– Une situation moyenne, *mylord*, entre la potence qui m'attend et la liberté que vous ne pouvez pas m'accorder.

– Et c'est ?…

– De m'abandonner dans une des îles désertes du Pacifique, avec les objets de première nécessité. Je me tirerai d'affaire comme je pourrai, et je me repentirai, si j'ai le temps ! »

Glenarvan, peu préparé à cette ouverture, regarda ses deux amis, qui restaient silencieux. Après avoir réfléchi quelques instants, il répondit :

« Ayrton, si je vous accorde votre demande, vous m'apprendrez tout ce que j'ai intérêt à savoir ?

– Oui, *mylord*, c'est-à-dire tout ce que je sais sur le capitaine Grant et sur le *Britannia*.

– La vérité entière ?

– Entière.

– Mais qui me répondra ?…

– Oh ! je vois ce qui vous inquiète, *mylord*. Il faudra vous en rapporter à moi, à la parole d'un malfaiteur ! C'est vrai ! Mais que voulez-vous ? La situation est ainsi faite. C'est à prendre ou à laisser.

– Je me fierai à vous, Ayrton, dit simplement Glenarvan.

– Et vous aurez raison, *mylord*. D'ailleurs, si je vous trompe, vous aurez toujours le moyen de vous venger !

– Lequel ?

– En me venant reprendre dans l'île que je n'aurai pu fuir. »

Ayrton avait réponse à tout. Il allait au-devant des difficultés, il fournissait contre lui des arguments sans réplique. On le voit, il affectait de traiter son « affaire » avec une indiscutable bonne foi. Il était impossible de s'abandonner avec une plus parfaite confiance. Et cependant, il trouva le moyen d'aller plus loin encore dans cette voie du désintéressement.

« *Mylord* et messieurs, ajouta-t-il, je veux que vous soyez convaincus de ce fait, c'est que je joue cartes sur table. Je ne cherche point à vous tromper, et vais vous donner une nouvelle preuve de ma sincérité dans cette affaire. J'agis franchement, parce que moi-même je compte sur votre loyauté.

– Parlez, Ayrton, répondit Glenarvan.

– *Mylord*, je n'ai point encore votre parole d'accéder à ma proposition, et cependant, je n'hésite pas à vous dire que je sais peu de chose sur le compte d'Harry Grant.

– Peu de chose ! s'écria Glenarvan.

– Oui, *mylord*, les détails que je suis en mesure de vous communiquer sont relatifs à moi ; ils me sont personnels, et ne contribueront guère à vous remettre sur les traces que vous avez perdues. »

Un vif désappointement se peignit sur les traits de Glenarvan et du major. Ils croyaient le quartier-maître possesseur d'un important secret, et celui-ci avouait que ses révélations seraient à peu près stériles. Quant à Paganel, il demeurait impassible.

Quoi qu'il en soit, cet aveu d'Ayrton, qui se livrait, pour ainsi dire, sans garantie, toucha singulièrement ses auditeurs, surtout lorsque le quartier-maître ajouta pour conclure :

« Ainsi, vous êtes prévenu, *mylord* ; l'affaire sera moins avantageuse pour vous que pour moi.

– Il n'importe, répondit Glenarvan. J'accepte votre proposition, Ayrton. Vous avez ma parole d'être débarqué dans une des îles de l'océan Pacifique.

– Bien, *mylord* », répondit le quartier-maître.

Cet homme étrange fut-il heureux de cette décision ?

On aurait pu en douter, car sa physionomie impassible ne révéla aucune émotion. Il semblait qu'il traitât pour un autre que pour lui.

« Je suis prêt à répondre, dit-il.

– Nous n'avons pas de questions à vous faire, dit Glenarvan. Apprenez-nous ce que vous savez, Ayrton, en commençant par déclarer qui vous êtes.

– Messieurs, répondit Ayrton, je suis réellement Tom Ayrton, le quartier-maître du *Britannia*. J'ai quitté Glasgow sur le navire d'Harry Grant, le 12 mars 1861. Pendant quatorze mois, nous avons couru ensemble les mers du Pacifique, cherchant quelque position avantageuse pour y fonder une colonie écossaise. Harry Grant était un homme à faire de grandes choses, mais souvent de graves discussions s'élevaient entre nous. Son caractère ne m'allait pas. Je ne sais pas plier ; or, avec Harry Grant, quand sa résolution est prise, toute résistance est impossible, *mylord*. Cet homme-là est de fer pour lui et pour les autres. Néanmoins, j'osai me révolter. J'essayai d'entraîner l'équipage dans ma révolte, et de m'emparer du navire. Que j'aie eu tort ou non, peu importe. Quoi qu'il en soit, Harry Grant n'hésita pas, et, le 8 avril 1862, il me débarqua sur la côte ouest de l'Australie.

– De l'Australie, dit le major, interrompant le récit d'Ayrton, et par conséquent vous avez quitté le *Britannia* avant sa relâche au Callao, d'où sont datées ses dernières nouvelles ?

– Oui, répondit le quartier-maître, car le *Britannia* n'a jamais relâché au Callao pendant que j'étais à bord. Et si je vous ai parlé du Callao à la ferme de Paddy O'Moore, c'est que votre récit venait de m'apprendre ce détail.

– Continuez, Ayrton, dit Glenarvan.

– Je me trouvai donc abandonné sur une côte à peu près déserte, mais à vingt milles seulement des établissements pénitentiaires de Perth, la capitale de l'Australie occidentale. En errant sur les rivages, je rencontrai une bande de convicts qui venaient de s'échapper. Je me joignis à eux. Vous me dispenserez, *mylord*, de vous raconter ma vie pendant deux ans et demi. Sachez seulement que je devins le chef des évadés sous le nom de Ben Joyce. Au mois de septembre 1864, je me présentai à la ferme irlandaise. J'y fus admis comme domestique sous mon vrai nom d'Ayrton. J'attendais là que l'occasion se présentât de m'emparer d'un navire. C'était mon suprême but. Deux mois plus tard, le *Duncan* arriva. Pendant votre visite à la ferme, vous avez raconté, *mylord*, toute l'histoire du capitaine Grant. J'appris alors ce que j'ignorais, la relâche du *Britannia* au Callao, ses dernières nouvelles datées de juin 1862, deux mois après mon débarquement, l'affaire du document, la perte du navire sur un point du trente-septième parallèle, et enfin les raisons sérieuses que vous aviez de chercher Harry Grant à travers le continent australien. Je n'hésitai pas. Je résolus de m'approprier le *Duncan*, un merveilleux navire qui eût distancé les meilleurs marcheurs de la marine britannique. Mais il avait des avaries graves à réparer. Je le laissai donc partir pour Melbourne, et je me donnai à vous en ma vraie qualité de quartier-maître, offrant de vous guider vers le théâtre d'un naufrage placé fictivement par moi vers la côte est de l'Australie. Ce fut ainsi que, tantôt suivi à distance et tantôt précédé de ma bande de convicts, je dirigeai votre expédition à travers la province de Victoria. Mes gens commirent à Camden-Bridge un crime inutile, puisque le *Duncan*, une fois rendu à la côte, ne pouvait m'échapper, et qu'avec ce yacht, j'étais le maître de l'océan. Je vous conduisis ainsi et sans défiance jusqu'à la Snowy-River. Les chevaux et les bœufs tombèrent peu à peu empoisonnés par le gastrolobium. J'embourbai le chariot dans les marais de la Snowy. Sur mes

instances… Mais vous savez le reste, *mylord*, et vous pouvez être certain que, sans la distraction de M. Paganel, je commanderais maintenant à bord du *Duncan*. Telle est mon histoire, messieurs ; mes révélations ne peuvent malheureusement pas vous remettre sur les traces d'Harry Grant et vous voyez qu'en traitant avec moi vous avez fait une mauvaise affaire. »

Le quartier-maître se tut, croisa ses bras suivant son habitude, et attendit. Glenarvan et ses amis gardaient le silence. Ils sentaient que la vérité tout entière venait d'être dite par cet étrange malfaiteur. La prise du *Duncan* n'avait manqué que par une cause indépendante de sa volonté. Ses complices étaient venus aux rivages de Twofold-Bay, comme le prouvait cette vareuse de convict trouvée par Glenarvan. Là, fidèles aux ordres, et enfin, las de l'attendre, ils s'étaient sans doute remis à leur métier de pillards et d'incendiaires dans les campagnes de la Nouvelle-Galles du sud. Le major reprit le premier l'interrogatoire, afin de préciser les dates relatives au *Britannia*.

« Ainsi, demanda-t-il au quartier-maître, c'est bien le 8 avril 1862 que vous avez été débarqué sur la côte ouest de l'Australie ?

– Exactement, répondit Ayrton.

– Et savez-vous alors quels étaient les projets d'Harry Grant ?

– D'une manière vague.

– Parlez toujours, Ayrton, dit Glenarvan. Le moindre indice peut nous mettre sur la voie.

– Ce que je puis vous dire, le voici, *mylord*, répondit le quartier-maître. Le capitaine Grant avait l'intention de visiter la Nouvelle-Zélande. Or, cette partie de son programme n'a point été exécutée pendant mon séjour à bord. Il ne serait donc pas impossible que le *Britannia*, en quittant le Callao, ne fût venu prendre connaissance des terres de la Nouvelle-Zélande. Cela concorderait avec la date du 27 juin 1862, assignée par le document au naufrage du trois-mâts.

– Évidemment, dit Paganel.

– Mais, reprit Glenarvan, rien dans ces restes de mots conservés sur le document ne peut s'appliquer à la Nouvelle-Zélande.

– À cela, je ne puis rien répondre, dit le quartier-maître.

– Bien, Ayrton, dit Glenarvan. Vous avez tenu votre parole, je tiendrai la mienne. Nous allons décider dans quelle île de l'océan Pacifique vous serez abandonné.

– Oh ! peu m'importe, *mylord*, répondit Ayrton.

– Retournez à votre cabine, dit Glenarvan, et attendez notre décision. »

Le quartier-maître se retira sous la garde de deux matelots.

« Ce scélérat aurait pu être un homme, dit le major.

– Oui, répondit Glenarvan. C'est une nature forte et intelligente ! Pourquoi faut-il que ses facultés se soient tournées vers le mal !

– Mais Harry Grant ?

– Je crains bien qu'il soit à jamais perdu ! Pauvres enfants, qui pourrait leur dire où est leur père ?

– Moi ! répondit Paganel. Oui ! moi. »

On a dû le remarquer, le géographe, si loquace, si impatient d'ordinaire, avait à peine parlé pendant l'interrogatoire d'Ayrton. Il écoutait sans desserrer les dents. Mais ce dernier mot qu'il prononça en valait bien d'autres, et il fit tout d'abord bondir Glenarvan.

« Vous ! s'écria-t-il, vous, Paganel, vous savez où est le capitaine Grant !

– Oui, autant qu'on peut le savoir, répondit le géographe.

– Et par qui le savez-vous ?

– Par cet éternel document.

– Ah ! fit le major du ton de la plus parfaite incrédulité.

– Écoutez d'abord, Mac Nabbs, dit Paganel, vous hausserez les épaules après. Je n'ai pas parlé plus tôt parce que vous ne m'auriez pas cru. Puis, c'était inutile. Mais si je me décide aujourd'hui, c'est que l'opinion d'Ayrton est précisément venue appuyer la mienne.

– Ainsi la Nouvelle-Zélande ? demanda Glenarvan.

– Écoutez et jugez, répondit Paganel. Ce n'est pas sans raison, ou plutôt, ce n'est pas sans « une raison », que j'ai

commis l'erreur qui nous a sauvés. Au moment où j'écrivais cette lettre sous la dictée de Glenarvan, le mot « Zélande » me travaillait le cerveau. Voici pourquoi. Vous vous rappelez que nous étions dans le chariot. Mac Nabbs venait d'apprendre à lady Helena l'histoire des convicts ; il lui avait remis le numéro de l'*Australian and New Zealand gazette* qui relatait la catastrophe de Camden-Bridge. Or, au moment où j'écrivais, le journal gisait à terre, et plié de telle façon que deux syllabes de son titre apparaissaient seulement. Ces deux syllabes étaient *aland*. Quelle illumination se fit dans mon esprit ! *aland* était précisément un mot du document anglais, un mot que nous avions traduit jusqu'alors par *à terre*, et qui devait être la terminaison du nom propre *Zealand*.

– Hein ! fit Glenarvan.

– Oui, reprit Paganel avec une conviction profonde, cette interprétation m'avait échappé, et savez-vous pourquoi ? Parce que mes recherches s'exerçaient naturellement sur le document français, plus complet que les autres, et où manque ce mot important.

– Oh ! oh ! dit le major, c'est trop d'imagination, Paganel, et vous oubliez un peu facilement vos déductions précédentes.

– Allez, major, je suis prêt à vous répondre.

– Alors, reprit Mac Nabbs, que devient votre mot *austra* ?

– Ce qu'il était d'abord. Il désigne seulement les contrées « australes. »

– Bien. Et cette syllabe *indi*, qui a été une première fois le radical d'*indiens*, et une seconde fois le radical d'*indigènes* ?

– Eh bien, la troisième et dernière fois, répondit Paganel, elle sera la première syllabe du mot *indigence* !

– Et *contin* ! s'écria Mac Nabbs, signifie-t-il encore *continent* ?

– Non ! Puisque la Nouvelle-Zélande n'est qu'une île.

– Alors ?... demanda Glenarvan.

– Mon cher lord, répondit Paganel, je vais vous traduire le document suivant ma troisième interprétation, et vous jugerez. Je ne vous fais que deux observations : 1) oubliez autant que possible les interprétations précédentes, et dégagez votre esprit de toute préoccupation antérieure ; 2) certains passages vous paraîtront « forcés », et il est possible que je les traduise mal, mais ils n'ont aucune importance, entre autres le mot *agonie* qui me choque, mais que je ne puis expliquer autrement. D'ailleurs, c'est le document français qui sert de base à mon interprétation, et n'oubliez pas qu'il a été écrit par un anglais, auquel les idiotismes de la langue française pouvaient ne pas être familiers. Ceci posé, je commence. »

Et Paganel, articulant chaque syllabe avec lenteur, récita les phrases suivantes :

« Le *27 juin 1862*, le *trois-mâts Britannia*, de *Glasgow*, a *sombré*, après une « longue *agonie*, dans les mers *australes* et sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, – en anglais *Zealand*. – *deux matelots* et le *capitaine Grant* ont pu y aborder. » Là, continuellement en proie à une cruelle indigence, ils ont *jeté ce document* « par... de longitude et 37° 11' de latitude. *Venez à leur* secours, ou ils sont *perdus*. »

Paganel s'arrêta. Son interprétation était admissible. Mais, précisément parce qu'elle paraissait aussi vraisemblable que les précédentes, elle pouvait être aussi fausse. Glenarvan et le major ne cherchèrent donc pas à la discuter.

Cependant, puisque les traces du *Britannia* ne s'étaient rencontrées ni sur les côtes de la Patagonie, ni sur les côtes de l'Australie, au point où ces deux contrées sont coupées par le trente-septième parallèle, les chances étaient en faveur de la Nouvelle-Zélande. Cette remarque, faite par Paganel, frappa surtout ses amis.

« Maintenant, Paganel, dit Glenarvan, me direz-vous pourquoi, depuis deux mois environ, vous avez tenu cette interprétation secrète ?

– Parce que je ne voulais pas vous donner encore de vaines espérances. D'ailleurs, nous allions à Auckland, précisément au point indiqué par la latitude du document.

– Mais depuis lors, quand nous avons été entraînés hors de cette route, pourquoi n'avoir pas parlé ?

– C'est que, si juste que soit cette interprétation, elle ne peut contribuer au salut du capitaine.

– Pour quelle raison, Paganel ?

– Parce que, l'hypothèse étant admise que le capitaine Harry Grant s'est échoué à la Nouvelle-Zélande, du moment que deux ans se sont passés sans qu'il ait reparu, c'est qu'il a été victime du naufrage ou des zélandais.

– Ainsi, votre opinion est ?... demanda Glenarvan.

– Que l'on pourrait peut-être retrouver quelques vestiges du naufrage, mais que les naufragés du *Britannia* sont irrévocablement perdus !

– Silence sur tout ceci, mes amis, dit Glenarvan, et laissez-moi choisir le moment où j'apprendrai cette triste nouvelle aux enfants du capitaine Grant ! »

Chapitre XX

Un cri dans la nuit

L'équipage sut bientôt que la mystérieuse situation du capitaine Grant n'avait pas été éclaircie par les révélations d'Ayrton. Le découragement fut profond à bord, car on avait compté sur le quartier-maître, et le quartier-maître ne savait rien qui pût mettre le *Duncan* sur les traces du *Britannia* !

La route du yacht fut donc maintenue. Restait à choisir l'île dans laquelle Ayrton devait être abandonné.

Paganel et John Mangles consultèrent les cartes du bord. Précisément, sur ce trente-septième parallèle, figurait un îlot isolé connu sous le nom de Maria-Thérésa, rocher perdu en plein océan Pacifique relégué à trois mille cinq cents milles de la côte américaine et à quinze cents milles de la Nouvelle-Zélande. Au nord, les terres les plus rapprochées formaient l'archipel des Pomotou, sous le protectorat français. Au sud, rien jusqu'à la banquise éternellement glacée du pôle austral. Nul navire ne venait prendre connaissance de cette île solitaire. Aucun écho du monde n'arrivait jusqu'à elle. Seuls, les oiseaux des tempêtes s'y reposaient pendant leurs longues traversées, et beaucoup de cartes ne signalaient même pas ce roc battu par les flots du Pacifique.

Si jamais l'isolement absolu devait se rencontrer sur la terre, c'était dans cette île jetée en dehors des routes humaines. On fit connaître sa situation à Ayrton. Ayrton accepta d'y vivre loin de ses semblables, et le cap fut mis sur Maria-Thérésa. En

ce moment, une ligne rigoureusement droite eût passé par l'axe du *Duncan*, l'île et la baie de Talcahuano.

Deux jours plus tard, à deux heures, la vigie signala une terre à l'horizon. C'était Maria-Thérésa, basse, allongée, à peine émergée des flots, qui apparaissait comme un énorme cétacé.

Trente milles la séparaient encore du yacht, dont l'étrave tranchait les lames avec une rapidité de seize nœuds à l'heure.

Peu à peu, le profil de l'îlot s'accusa sur l'horizon. Le soleil, s'abaissant vers l'ouest, découpait en pleine lumière sa capricieuse silhouette. Quelques sommets peu élevés se détachaient çà et là, piqués par les rayons de l'astre du jour.

À cinq heures, John Mangles crut distinguer une fumée légère qui montait vers le ciel.

« Est-ce un volcan ? demanda-t-il à Paganel, qui, la longue-vue aux yeux, observait cette terre nouvelle.

– Je ne sais que penser, répondit le géographe. Maria-Thérésa est un point peu connu. Cependant, il ne faudrait pas s'étonner si son origine était due à quelque soulèvement sous-marin, et, par conséquent, volcanique.

– Mais alors, dit Glenarvan, si une éruption l'a produite, ne peut-on craindre qu'une éruption ne l'emporte ?

– C'est peu probable, répondit Paganel. On connaît son existence depuis plusieurs siècles, ce qui est une garantie. Lorsque l'île Julia émergea de la Méditerranée, elle ne demeura pas longtemps hors des flots et disparut quelques mois après sa naissance.

– Bien, dit Glenarvan. Penses-tu, John, que nous puissions atterrir avant la nuit ?

– Non, votre honneur. Je ne dois pas risquer le *Duncan* au milieu des ténèbres, sur une côte qui ne m'est pas connue. Je me tiendrai sous faible pression en courant de petits bords, et demain, au point du jour, nous enverrons une embarcation à terre. »

À huit heures du soir, Maria-Thérésa, quoique à cinq milles au vent, n'apparaissait plus que comme une ombre allongée, à peine visible. Le *Duncan* s'en rapprochait toujours.

À neuf heures, une lueur assez vive, un feu brilla dans l'obscurité. Il était immobile et continu.

« Voilà qui confirmerait le volcan, dit Paganel, en observant avec attention.

– Cependant, répondit John Mangles, à cette distance, nous devrions entendre les fracas qui accompagnent toujours une éruption, et le vent d'est n'apporte aucun bruit à notre oreille.

– En effet, dit Paganel, ce volcan brille, mais ne parle pas. On dirait, de plus, qu'il a des intermittences comme un phare à éclat.

– Vous avez raison, reprit John Mangles, et pourtant nous ne sommes pas sur une côte éclairée. Ah ! s'écria-t-il, un autre feu ! Sur la plage cette fois ! Voyez ! Il s'agite ! Il change de place ! »

John ne se trompait pas. Un nouveau feu avait apparu, qui semblait s'éteindre parfois et se ranimait tout à coup.

« L’île est donc habitée ? dit Glenarvan.

– Par des sauvages, évidemment, répondit Paganel.

– Mais alors, nous ne pouvons y abandonner le quartier-maître.

– Non, répondit le major, ce serait faire un trop mauvais cadeau, même à des sauvages.

– Nous chercherons quelque autre île déserte, dit Glenarvan, qui ne put s’empêcher de sourire de « la délicatesse » de Mac Nabbs. J’ai promis la vie sauve à Ayrton, et je veux tenir ma promesse.

– En tout cas, défions-nous, ajouta Paganel. Les zélandais ont la barbare coutume de tromper les navires avec des feux mouvants, comme autrefois les habitants de Cornouailles. Or, les indigènes de Maria-Thérésa peuvent connaître ce procédé.

– Laisse arriver d’un quart, cria John au matelot du gouvernail. Demain, au soleil levant, nous saurons à quoi nous en tenir. »

À onze heures, les passagers et John Mangles regagnèrent leurs cabines. À l’avant, la bordée de quart se promenait sur le pont du yacht. À l’arrière, l’homme de barre était seul à son poste.

En ce moment, Mary Grant et Robert montèrent sur la dunette.

Les deux enfants du capitaine, accoudés sur la lisse, regardaient tristement la mer phosphorescente et le sillage

lumineux du *Duncan*. Mary songeait à l'avenir de Robert ; Robert songeait à l'avenir de sa sœur. Tous deux pensaient à leur père.

Existait-il encore, ce père adoré ? Fallait-il donc renoncer ? Mais non, sans lui, que serait la vie ? Sans lui que deviendraient-ils ? Que seraient-ils devenus déjà sans lord Glenarvan, sans lady Helena ?

Le jeune garçon, mûri par l'infortune, devinait les pensées qui agitaient sa sœur. Il prit la main de Mary dans la sienne.

« Mary, lui dit-il, il ne faut jamais désespérer. Rappelle-toi les leçons que nous donnait notre père : « le courage remplace tout ici-bas », disait-il. Ayons-le donc, ce courage obstiné, qui le faisait supérieur à tout. Jusqu'ici tu as travaillé pour moi, ma sœur, je veux travailler pour toi à mon tour.

– Cher Robert ! répondait la jeune fille.

– Il faut que je t'apprenne une chose, reprit Robert. Tu ne te fâcheras pas, Mary ?

– Pourquoi me fâcherais-je, mon enfant ?

– Et tu me laisseras faire ?

– Que veux-tu dire ? demanda Mary, inquiète.

– Ma sœur ! Je serai marin…

– Tu me quitteras ? s'écria la jeune fille, en serrant la main de son frère.

– Oui, sœur ! Je serai marin comme mon père, marin comme le capitaine John ! Mary, ma chère Mary ! Le capitaine John n'a pas perdu tout espoir, lui ! Tu auras, comme moi, confiance dans son dévouement ! Il fera de moi, il me l'a promis, un bon, un grand marin, et jusque-là, nous chercherons notre père ensemble ! Dis que tu le veux, sœur ! Ce que notre père eût fait pour nous, notre devoir, le mien du moins, est de le faire pour lui ! Ma vie a un but auquel elle est due tout entière : chercher, chercher toujours celui qui ne nous eût jamais abandonnés l'un ou l'autre ! Chère Mary, qu'il était bon, notre père !

– Et si noble, si généreux ! reprit Mary. Sais-tu, Robert, qu'il était déjà une des gloires de notre pays et qu'il aurait compté parmi ses grands hommes, si le sort ne l'eût arrêté dans sa marche !

– Si je le sais ! » dit Robert.

Mary Grant serra Robert sur son cœur. Le jeune enfant sentit que des larmes coulaient sur son front.

« Mary ! Mary ! s'écria-t-il, ils ont beau dire, nos amis, ils ont beau se taire, j'espère encore et j'espérerai toujours ! Un homme comme mon père ne meurt pas avant d'avoir accompli sa tâche ! »

Mary Grant ne put répondre. Les sanglots l'étouffaient. Mille sentiments se heurtaient dans son âme à cette pensée que de nouvelles tentatives seraient faites pour retrouver Harry Grant, et que le dévouement du jeune capitaine était sans bornes.

« Monsieur John espère encore ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit Robert. C'est un frère qui ne nous abandonnera jamais. Je serai marin, n'est-ce pas, sœur, marin pour chercher mon père avec lui ! Tu veux bien ?

– Si je le veux ! répondit Mary. Mais nous séparer ! murmura la jeune fille.

– Tu ne seras pas seule, Mary. Je sais cela ! Mon ami John me l'a dit. Mme Helena ne te permettra pas de la quitter. Tu es une femme, toi, tu peux, tu dois accepter ses bienfaits. Les refuser serait de l'ingratitude ! Mais un homme, mon père me l'a dit cent fois, un homme doit se faire son sort à lui-même !

– Mais que deviendra notre chère maison de Dundee, si pleine de souvenirs ?

– Nous la conserverons, petite sœur ! Tout cela est arrangé et bien arrangé par notre ami John et aussi par lord Glenarvan. Il te gardera au château de Malcolm, comme sa fille ! Le lord l'a dit à mon ami John, et mon ami John me l'a répété ! Tu seras là chez toi, trouvant à qui parler de notre père, en attendant que John et moi nous te le ramenions un jour ! Ah ! Quel beau jour ce sera ! s'écria Robert, dont le front rayonnait d'enthousiasme.

– Mon frère, mon enfant, répondit Mary, qu'il serait heureux, notre père, s'il pouvait t'entendre ! Comme tu lui ressembles, cher Robert, à ce père bien-aimé ! Quand tu seras un homme, tu seras lui tout entier !

– Dieu t'entende, Mary, dit Robert, rougissant d'un saint et filial orgueil.

– Mais comment nous acquitter envers lord et lady Glenarvan ? reprit Mary Grant.

– Oh ! Ce ne sera pas difficile ! s'écria Robert avec sa confiance juvénile. On les aime, on les vénère, on le leur dit, on les embrasse bien, et un jour, à la première occasion, on se fait tuer pour eux !

– Vis pour eux, au contraire ! s'écria la jeune fille en couvrant de baisers le front de son frère. Ils aimeront mieux cela, – et moi aussi ! »

Puis, se laissant aller à d'indéfinissables rêveries, les deux enfants du capitaine se regardèrent dans la vague obscurité de la nuit. Cependant, par la pensée, ils causaient, ils s'interrogeaient, ils se répondaient encore. La mer calme se berçait en longues ondulations, et l'hélice agitait dans l'ombre un remous lumineux. Alors se produisit un incident étrange et véritablement surnaturel. Le frère et la sœur, par une de ces communications magnétiques qui lient mystérieusement les âmes entre elles, subirent à la fois et au même instant une même hallucination. Du milieu de ces flots alternativement sombres et brillants, Mary et Robert crurent entendre s'élever jusqu'à eux une voix dont le son profond et lamentable fit tressaillir toutes les fibres de leur cœur.

« À moi ! à moi ! criait cette voix.

– Mary, dit Robert, as-tu entendu ? Tu as entendu ? »

Et, se dressant subitement au-dessus de la lisse, tous deux, penchés, interrogèrent les profondeurs de la nuit.

Mais ils ne virent rien, que l'ombre qui s'étendait sans fin devant eux.

« Robert, dit Mary, pâle d'émotion, j'ai cru… Oui, j'ai cru comme toi… Nous avons la fièvre tous les deux, mon Robert !… »

Mais un nouvel appel arriva jusqu'à eux, et cette fois l'illusion fut telle que le même cri sortit à la fois de leurs deux cœurs :

« Mon père ! Mon père !… »

C'en était trop pour Mary Grant. Brisée par l'émotion, elle tomba évanouie dans les bras de Robert.

« Au secours ! cria Robert. Ma sœur ! Mon père ! Au secours ! »

L'homme de barre s'élança pour relever la jeune fille. Les matelots de quart accoururent, puis John Mangles, lady Helena, Glenarvan, subitement réveillés.

« Ma sœur se meurt, et notre père est là ! » s'écriait Robert en montrant les flots.

On ne comprenait rien à ses paroles.

« Si, répétait-il. Mon père est là ! J'ai entendu la voix de mon père ! Mary l'a entendue comme moi ! »

Et en ce moment, Mary Grant, revenue à elle, égarée, folle, s'écriait aussi : « Mon père ! Mon père est là ! »

La malheureuse jeune fille, se relevant et se penchant au-dessus de la lisse, voulait se précipiter à la mer.

« *Mylord* ! Madame Helena ! répétait-elle en joignant les mains, je vous dis que mon père est là ! Je vous affirme que j'ai entendu sa voix sortir des flots comme une lamentation, comme un dernier adieu ! »

Alors, des spasmes, des convulsions reprirent la pauvre enfant. Elle se débattit. Il fallut la transporter dans sa cabine, et lady Helena la suivit pour lui donner ses soins, tandis que Robert répétait toujours :

« Mon père ! Mon père est là ! J'en suis sûr, *mylord* ! »

Les témoins de cette scène douloureuse finirent par comprendre que les deux enfants du capitaine avaient été le jouet d'une hallucination. Mais comment détromper leurs sens, si violemment abusés ?

Glenarvan l'essaya cependant. Il prit Robert par la main et lui dit :

« Tu as entendu la voix de ton père, mon cher enfant ?

– Oui, *mylord*. Là, au milieu des flots ! Il criait : À moi ! à moi !

– Et tu as reconnu cette voix ?

– Si j'ai reconnu sa voix, *mylord* ! Oh ! oui ! Je vous le jure ! Ma sœur l'a entendue, elle l'a reconnue comme moi ! Comment voulez-vous que nous nous soyons trompés tous les deux ? *Mylord*, allons au secours de mon père ! Un canot ! Un canot ! »

Glenarvan vit bien qu'il ne pourrait détromper le pauvre enfant. Néanmoins, il fit une dernière tentative et appela l'homme de barre.

« Hawkins, lui demanda-t-il, vous étiez au gouvernail au moment où miss Mary a été si singulièrement frappée ?

– Oui, votre honneur, répondit Hawkins.

– Et vous n'avez rien vu, rien entendu ?

– Rien.

– Tu le vois, Robert.

– Si c'eût été le père d'Hawkins, répondit le jeune enfant avec une indomptable énergie, Hawkins ne dirait pas qu'il n'a rien entendu. C'était mon père, *mylord* ! Mon père ! Mon père !… »

La voix de Robert s'éteignit dans un sanglot. Pâle et muet, à son tour, il perdit connaissance.

Glenarvan fit porter Robert dans son lit, et l'enfant, brisé par l'émotion, tomba dans un profond assoupissement.

« Pauvres orphelins ! dit John Mangles, Dieu les éprouve d'une terrible façon !

– Oui, répondit Glenarvan, l'excès de la douleur aura produit chez tous les deux, et au même moment, une hallucination pareille.

– Chez tous les deux ! murmura Paganel, c'est étrange ! La science pure ne l'admettrait pas. »

Puis, se penchant à son tour sur la mer et prêtant l'oreille, Paganel, après avoir fait signe à chacun de se taire, écouta. Le silence était profond partout. Paganel héla d'une voix forte. Rien ne lui répondit.

« C'est étrange ! répétait le géographe, en regagnant sa cabine. Une intime sympathie de pensées et de douleurs ne suffit pas à expliquer un phénomène ! »

Le lendemain, 8 mars, à cinq heures du matin, dès l'aube, les passagers, Robert et Mary parmi eux, car il avait été impossible de les retenir, étaient réunis sur le pont du *Duncan*. Chacun voulait examiner cette terre à peine entrevue la veille.

Les lunettes se promenèrent avidement sur les points principaux de l'île. Le yacht en prolongeait les rivages à la distance d'un mille. Le regard pouvait saisir leurs moindres détails. Un cri poussé par Robert s'éleva soudain. L'enfant prétendait voir deux hommes qui couraient et gesticulaient, pendant qu'un troisième agitait un pavillon.

« Le pavillon d'Angleterre, s'écria John Mangles qui avait saisi sa lunette.

– C'est vrai ! s'écria Paganel, en se retournant vivement vers Robert.

– *Mylord*, dit Robert tremblant d'émotion, *mylord*, si vous ne voulez pas que je gagne l'île à la nage, vous ferez mettre à la mer une embarcation. Ah ! *mylord* ! Je vous demande à genoux d'être le premier à prendre terre ! »

Personne n'osait parler à bord. Quoi ! Sur cet îlot traversé par ce trente-septième parallèle, trois hommes, des naufragés, des anglais ! Et chacun, revenant sur les événements de la veille pensait à cette voix entendue dans la nuit par Robert et Mary !… Les enfants ne s'étaient abusés peut-être que sur un point : une voix avait pu venir jusqu'à eux, mais cette voix pouvait-elle être celle de leur père ? Non, mille fois non, hélas ! Et chacun, pensant à l'horrible déception qui les attendait, tremblait que cette nouvelle épreuve ne dépassât leurs forces ! Mais comment les arrêter ? Lord Glenarvan n'en eut pas le courage.

« Au canot ! » s'écria-t-il.

En une minute, l'embarcation fut mise à la mer. Les deux enfants du capitaine, Glenarvan, John Mangles, Paganel, s'y précipitèrent, et elle déborda rapidement sous l'impulsion de six matelots qui nageaient avec rage.

À dix toises du rivage, Mary poussa un cri déchirant.

« Mon père ! »

Un homme se tenait sur la côte, entre deux autres hommes. Sa taille grande et forte, sa physionomie à la fois douce et hardie, offrait un mélange expressif des traits de Mary et de Robert Grant.

C'était bien l'homme qu'avaient si souvent dépeint les deux enfants. Leur cœur ne les avait pas trompés. C'était leur père, c'était le capitaine Grant !

Le capitaine entendit le cri de Mary, ouvrit les bras, et tomba sur le sable, comme foudroyé.

Chapitre XXI

L'île Tabor

On ne meurt pas de joie, car le père et les enfants revinrent à la vie avant même qu'on les eût recueillis sur le yacht. Comment peindre cette scène ? Les mots n'y suffiraient pas. Tout l'équipage pleurait en voyant ces trois êtres confondus dans une muette étreinte. Harry Grant, arrivé sur le pont, fléchit le genou. Le pieux écossais voulut, en touchant ce qui était pour lui le sol de la patrie, remercier, avant tous, Dieu de sa délivrance.

Puis, se tournant vers lady Helena, vers lord Glenarvan et ses compagnons, il leur rendit grâces d'une voix brisée par l'émotion. En quelques mots, ses enfants, dans la courte traversée de l'îlot au yacht venaient de lui apprendre toute l'histoire du *Duncan*.

Quelle immense dette il avait contractée envers cette noble femme et ses compagnons ! Depuis lord Glenarvan jusqu'au dernier des matelots, tous n'avaient-ils pas lutté et souffert pour lui ?

Harry Grant exprima les sentiments de gratitude qui inondaient son cœur avec tant de simplicité et de noblesse, son mâle visage était illuminé d'une émotion si pure et si douce, que tout l'équipage se sentit récompensé et au delà des épreuves subies. L'impassible major lui-même avait l'œil humide d'une larme qu'il n'était pas en son pouvoir de retenir. Quant au digne

Paganel, il pleurait comme un enfant qui ne pense pas à cacher ses larmes.

Harry Grant ne se lassait pas de regarder sa fille. Il la trouvait belle, charmante ! Il le lui disait et redisait tout haut, prenant lady Helena à témoin, comme pour certifier que son amour paternel ne l'abusait pas.

Puis, se tournant vers son fils :

« Comme il a grandi ! C'est un homme ! » s'écriait-il avec ravissement.

Et il prodiguait à ces deux êtres si chers les mille baisers amassés dans son cœur pendant deux ans d'absence.

Robert lui présenta successivement tous ses amis, et trouva le moyen de varier ses formules, quoiqu'il eût à dire de chacun la même chose ! C'est que, l'un comme l'autre, tout le monde avait été parfait pour les deux orphelins. Quand arriva le tour de John Mangles d'être présenté, le capitaine rougit comme une jeune fille et sa voix tremblait en répondant au père de Mary.

Lady Helena fit alors au capitaine Grant le récit du voyage, et elle le rendit fier de son fils, fier de sa fille.

Harry Grant apprit les exploits du jeune héros, et comment cet enfant avait déjà payé à lord Glenarvan une partie de la dette paternelle. Puis, à son tour, John Mangles parla de Mary en des termes tels, que Harry Grant, instruit par quelques mots de lady Helena, mit la main de sa fille dans la vaillante main du jeune capitaine, et, se tournant vers lord et lady Glenarvan :

« *Mylord*, et vous, madame, dit-il, bénissons nos enfants ! »

Lorsque tout fut dit et redit mille fois, Glenarvan instruisit Harry Grant de ce qui concernait Ayrton. Grant confirma les aveux du quartier-maître au sujet de son débarquement sur la côte australienne.

« C'est un homme intelligent, audacieux, ajouta-t-il, et que les passions ont jeté dans le mal. Puissent la réflexion et le repentir le ramener à des sentiments meilleurs ! »

Mais avant qu'Ayrton fût transféré à l'île Tabor, Harry Grant voulut faire à ses nouveaux amis les honneurs de son rocher. Il les invita à visiter sa maison de bois et à s'asseoir à la table du Robinson océanien. Glenarvan et ses hôtes acceptèrent de grand cœur. Robert et Mary Grant brûlaient du désir de voir ces lieux solitaires où le capitaine les avait tant pleurés.

Une embarcation fut armée, et le père, les deux enfants, lord et lady Glenarvan, le major, John Mangles et Paganel, débarquèrent bientôt sur les rivages de l'île.

Quelques heures suffirent à parcourir le domaine d'Harry Grant. C'était à vrai dire, le sommet d'une montagne sous-marine, un plateau où les roches de basalte abondaient avec des débris volcaniques. Aux époques géologiques de la terre, ce mont avait peu à peu surgi des profondeurs du Pacifique sous l'action des feux souterrains ; mais, depuis des siècles, le volcan était devenu une montagne paisible, et son cratère comblé, un îlot émergeant de la plaine liquide. Puis l'humus se forma ; le règne végétal s'empara de cette terre nouvelle ; quelques baleiniers de passage y débarquèrent des animaux domestiques, chèvres et porcs, qui multiplièrent à l'état sauvage, et la nature se manifesta par ses trois règnes sur cette île perdue au milieu de l'océan.

Lorsque les naufragés du *Britannia* s'y furent réfugiés, la main de l'homme vint régulariser les efforts de la nature. En deux ans et demi, Harry Grant et ses matelots métamorphosèrent leur îlot.

Plusieurs acres de terre, cultivés avec soin, produisaient des légumes d'une excellente qualité.

Les visiteurs arrivèrent à la maison ombragée par des gommiers verdoyants ; devant ses fenêtres s'étendait la magnifique mer, étincelant aux rayons du soleil. Harry Grant fit mettre sa table à l'ombre des beaux arbres, et chacun y prit place. Un gigot de chevreau, du pain de *nardou*, quelques bols de lait, deux ou trois pieds de chicorée sauvage, une eau pure et fraîche formèrent les éléments de ce repas simple et digne de bergers de l'Arcadie.

Paganel était ravi.

Ses vieilles idées de Robinson lui remontaient au cerveau.

« Il ne sera pas à plaindre, ce coquin d'Ayrton ! s'écria-t-il dans son enthousiasme. C'est un paradis que cet îlot.

– Oui, répondit Harry Grant, un paradis pour trois pauvres naufragés que le ciel y garde ! Mais je regrette que Maria-Thérésa n'ait pas été une île vaste et fertile, avec une rivière au lieu d'un ruisseau et un port au lieu d'une anse battue par les flots du large.

– Et pourquoi, capitaine ? demanda Glenarvan.

– Parce que j'y aurais jeté les fondements de la colonie dont je veux doter l'écosse dans le Pacifique.

– Ah ! Capitaine Grant, dit Glenarvan, vous n'avez donc point abandonné l'idée qui vous a rendu si populaire dans notre vieille patrie ?

– Non, *mylord*, et Dieu ne m'a sauvé par vos mains que pour me permettre de l'accomplir. Il faut que nos pauvres frères de la vieille Calédonie, tous ceux qui souffrent, aient un refuge contre la misère sur une terre nouvelle ! Il faut que notre chère patrie possède dans ces mers une colonie à elle, rien qu'à elle, où elle trouve un peu de cette indépendance et de ce bien-être qui lui manquent en Europe !

– Ah ! Cela est bien dit, capitaine Grant, répondit lady Helena. C'est un beau projet, et digne d'un grand cœur. Mais cet îlot ?...

– Non, madame, c'est un roc bon tout au plus à nourrir quelques colons, tandis qu'il nous faut une terre vaste et riche de tous les trésors des premiers âges.

– Eh bien, capitaine, s'écria Glenarvan, l'avenir est à nous, et cette terre, nous la chercherons ensemble ! »

Les mains d'Harry Grant et de Glenarvan se serrèrent dans une chaude étreinte, comme pour ratifier cette promesse.

Puis, sur cette île même, dans cette humble maison, chacun voulut connaître l'histoire des naufragés du *Britannia* pendant ces deux longues années d'abandon. Harry Grant s'empressa de satisfaire le désir de ses nouveaux amis :

« Mon histoire, dit-il, est celle de tous les Robinsons jetés sur une île, et qui, ne pouvant compter que sur Dieu et sur eux-mêmes, sentent qu'ils ont le devoir de disputer leur vie aux éléments !

« Ce fut pendant la nuit du 26 au 27 juin 1862 que le *Britannia*, désemparé par six jours de tempête, vint se briser sur les rochers de Maria-Thérésa. La mer était démontée, le sauvetage impossible, et tout mon malheureux équipage périt. Seuls, mes deux matelots, Bob Learce, Joe Bell et moi, nous parvînmes à gagner la côte après vingt tentatives infructueuses !

« La terre qui nous recueillit n'était qu'un îlot désert, large de deux milles, long de cinq, avec une trentaine d'arbres à l'intérieur, quelques prairies et une source d'eau fraîche qui fort heureusement ne tarit jamais. Seul avec mes deux matelots, dans ce coin du monde, je ne désespérai pas. Je mis ma confiance en Dieu, et je m'apprêtai à lutter résolument. Bob et Joe, mes braves compagnons d'infortune, mes amis, me secondèrent énergiquement.

« Nous commençâmes, comme le Robinson idéal de Daniel de Foe, notre modèle, par recueillir les épaves du navire, des outils, un peu de poudre, des armes, un sac de graines précieuses. Les premiers jours furent pénibles, mais bientôt la chasse et la pêche nous fournirent une nourriture assurée, car les chèvres sauvages pullulaient à l'intérieur de l'île, et les animaux marins abondaient sur ses côtes. Peu à peu notre existence s'organisa régulièrement.

« Je connaissais exactement la situation de l'îlot par mes instruments, que j'avais sauvés du naufrage. Ce relèvement nous plaçait hors de la route des navires, et nous ne pouvions être recueillis, à moins d'un hasard providentiel. Tout en songeant à ceux qui m'étaient chers et que je n'espérais plus revoir, j'acceptai courageusement cette épreuve, et le nom de mes deux enfants se mêla chaque jour à mes prières.

« Cependant, nous travaillions résolument. Bientôt plusieurs acres de terre furent ensemencés avec les graines du *Britannia* ; les pommes de terre, la chicorée, l'oseille assainirent notre alimentation habituelle ; puis d'autres légumes encore. Nous prîmes quelques chevreaux, qui s'apprivoisèrent facilement. Nous eûmes du lait, du beurre. Le *nardou*, qui croissait dans les creeks desséchés, nous fournit une sorte de pain assez substantiel, et la vie matérielle ne nous inspira plus aucune crainte.

« Nous avions construit une maison de planches avec les débris du *Britannia* ; elle fut recouverte de voiles soigneusement goudronnées, et sous ce solide abri la saison des pluies se passa heureusement. Là, furent discutés bien des plans, bien des rêves, dont le meilleur vient de se réaliser !

« J'avais d'abord eu l'idée d'affronter la mer sur un canot fait avec les épaves du navire, mais quinze cents milles nous séparaient de la terre la plus proche, c'est-à-dire des îles de l'archipel Pomotou. Aucune embarcation n'eût résisté à une traversée si longue. Aussi j'y renonçai, et je n'attendis plus mon salut que d'une intervention divine.

« Ah ! Mes pauvres enfants ! Que de fois, du haut des rocs de la côte, nous avons guetté des navires au large ! Pendant tout le temps que dura notre exil, deux ou trois voiles seulement apparurent à l'horizon, mais pour disparaître aussitôt ! Deux ans et demi se passèrent ainsi. Nous n'espérions plus, mais nous ne désespérions pas encore.

« Enfin, la veille de ce jour, j'étais monté sur le plus haut sommet de l'île, quand j'aperçus une légère fumée dans l'ouest. Elle grandit. Bientôt un navire devint visible à mes yeux. Il semblait se diriger vers nous.

« Mais n'éviterait-il pas cet îlot qui ne lui offrait aucun point de relâche ?

« Ah ! Quelle journée d'angoisses, et comment mon cœur ne s'est-il pas brisé dans ma poitrine ! Mes compagnons allumèrent un feu sur un des pics de Maria-Thérésa. La nuit vint, mais le yacht ne fit aucun signal de reconnaissance ! Le salut était là cependant ! Allions-nous donc le voir s'évanouir !

« Je n'hésitai plus. L'ombre s'accroissait. Le navire pouvait doubler l'île pendant la nuit. Je me jetai à la mer et me dirigeai vers lui. L'espoir triplait mes forces. Je fendais les lames avec une vigueur surhumaine. J'approchais du yacht, et trente brasses m'en séparaient à peine, quand il vira de bord !

« Alors je poussai ces cris désespérés que mes deux enfants furent seuls à entendre, et qui n'avaient point été une illusion.

« Puis je revins au rivage, épuisé, vaincu par l'émotion et la fatigue. Mes deux matelots me recueillirent à demi-mort. Ce fut une nuit horrible que cette dernière nuit que nous passâmes dans l'île, et nous nous croyions pour jamais abandonnés, quand, le jour venu, j'aperçus le yacht qui courait des bordées sous petite vapeur. Votre canot fut mis à la mer… Nous étions sauvés, et, divine bonté du ciel ! Mes enfants, mes chers enfants, étaient là, qui me tendaient les bras ! »

Le récit d'Harry Grant s'acheva au milieu des baisers et des caresses de Mary et de Robert. Et ce fut alors seulement que le capitaine apprit qu'il devait son salut à ce document passablement hiéroglyphique, que, huit jours après son naufrage, il avait enfermé dans une bouteille et confié aux caprices des flots. Mais que pensait Jacques Paganel pendant le récit du capitaine Grant ? Le digne géographe retournait une millième fois dans son cerveau les mots du document ! Il

repassait ces trois interprétations successives, fausses toutes trois ! Comment cette île Maria-Thérésa était-elle donc indiquée sur ces papiers rongés par la mer ? Paganel n'y tint plus, et, saisissant la main d'Harry Grant :

« Capitaine, s'écria-t-il, me direz-vous enfin ce que contenait votre indéchiffrable document ? »

À cette demande du géographe, la curiosité fut générale, car le mot de l'énigme, cherché depuis neuf mois, allait être prononcé !

« Eh bien, capitaine, demanda Paganel, vous souvenez-vous des termes précis du document ?

– Exactement, répondit Harry Grant, et pas un jour ne s'est écoulé sans que ma mémoire ne m'ait rappelé ces mots auxquels se rattachait notre seul espoir.

– Et quels sont-ils, capitaine ? demanda Glenarvan. Parlez, car notre amour-propre est piqué au vif.

– Je suis prêt à vous satisfaire, répondit Harry Grant, mais vous savez que, pour multiplier les chances de salut, j'avais renfermé dans la bouteille trois documents écrits en trois langues. Lequel désirez-vous connaître ?

– Ils ne sont donc pas identiques ? s'écria Paganel.

– Si, à un nom près.

– Eh bien, citez le document français, reprit Glenarvan ; c'est celui que les flots ont le plus respecté, et il a principalement servi de base à nos interprétations.

– *Mylord*, le voici mot pour mot, répondit Harry Grant.

« Le 27 juin 1862, le trois-mâts *Britannia*, de Glasgow, s'est perdu à quinze cents lieues de la Patagonie, dans l'hémisphère austral. Portés à terre, deux matelots et le capitaine Grant ont atteint à l'île Tabor…

– Hein ! fit Paganel.

– Là, reprit Harry Grant, continuellement en proie à une cruelle indigence, ils ont jeté ce document par 15°3' de longitude et 37°11' de latitude. Venez à leur secours, ou ils sont perdus. »

À ce nom de Tabor, Paganel s'était levé brusquement ; puis, ne se contenant plus, il s'écria :

« Comment, l'île Tabor ! Mais c'est l'île Maria-Thérésa ?

– Sans doute, Monsieur Paganel, répondit Harry Grant, Maria-Thérésa sur les cartes anglaises et allemandes, mais Tabor sur les cartes françaises ! »

À cet instant, un formidable coup de poing atteignit l'épaule de Paganel, qui plia sous le choc. La vérité oblige à dire qu'il lui fut adressé par le major, manquant pour la première fois à ses graves habitudes de convenance.

« Géographe ! » dit Mac Nabbs avec le ton du plus profond mépris.

Mais Paganel n'avait même pas senti la main du major. Qu'était-ce auprès du coup géographique qui l'accablait !

Ainsi donc, comme il l'apprit au capitaine Grant, il s'était peu à peu rapproché de la vérité ! Il avait déchiffré presque entièrement l'indéchiffrable document ! Tour à tour les noms de la Patagonie, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande lui étaient apparus avec une irrécusable certitude. *Cotin*, d'abord *continent*, avait peu à peu repris sa véritable signification de *continuellement*. *Indi* avait successivement signifié *indiens, indigènes*, puis enfin *indigence*, son sens vrai. Seul, le mot rongé « abor » avait trompé la sagacité du géographe ! Paganel en avait fait obstinément le radical du verbe *aborder*, quand c'était le nom propre, le nom français de l'île Tabor, de l'île qui servait de refuge aux naufragés du *Britannia* ! Erreur difficile à éviter, cependant, puisque les planisphères du *Duncan* donnaient à cet îlot le nom de Maria-Thérésa.

« Il n'importe ! s'écriait Paganel, s'arrachant les cheveux, je n'aurais pas dû oublier cette double appellation ! C'est une faute impardonnable, une erreur indigne d'un secrétaire de la société de géographie ! Je suis déshonoré !

– Mais, Monsieur Paganel, dit lady Helena, modérez votre douleur !

– Non ! Madame, non ! Je ne suis qu'un âne !

– Et pas même un âne savant ! » répondit le major, en manière de consolation.

Lorsque le repas fut terminé, Harry Grant remit toutes choses en ordre dans sa maison. Il n'emporta rien, voulant que le coupable héritât des richesses de l'honnête homme.

On revint à bord. Glenarvan comptait partir le jour même et donna ses ordres pour le débarquement du quartier-maître.

Ayrton fut amené sur la dunette et se trouva en présence d'Harry Grant.

« C'est moi, Ayrton, dit Grant.

– C'est vous, capitaine, répondit Ayrton, sans marquer aucun étonnement de retrouver Harry Grant. Eh bien, je ne suis pas fâché de vous revoir en bonne santé.

– Il paraît, Ayrton, que j'ai fait une faute en vous débarquant sur une terre habitée.

– Il paraît, capitaine.

– Vous allez me remplacer sur cette île déserte. Puisse le ciel vous inspirer le repentir !

– Ainsi soit-il ! » répondit Ayrton d'un ton calme.

Puis Glenarvan, s'adressant au quartier-maître, lui dit :

« Vous persistez, Ayrton, dans cette résolution d'être abandonné ?

– Oui, *mylord*.

– L'île Tabor vous convient ?

– Parfaitement.

– Maintenant, écoutez mes dernières paroles, Ayrton. Ici, vous serez éloigné de toute terre, et sans communication possible avec vos semblables. Les miracles sont rares, et vous ne pourrez fuir cet îlot où le *Duncan* vous laisse. Vous serez seul,

sous l'œil d'un Dieu qui lit au plus profond des cœurs, mais vous ne serez ni perdu ni ignoré, comme fut le capitaine Grant. Si indigne que vous soyez du souvenir des hommes, les hommes se souviendront de vous. Je sais où vous êtes, Ayrton, je sais où vous trouver, je ne l'oublierai jamais.

– Dieu conserve votre honneur ! » répondit simplement Ayrton.

Telles furent les dernières paroles échangées entre Glenarvan et le quartier-maître. Le canot était prêt. Ayrton y descendit.

John Mangles avait d'avance fait transporter dans l'île quelques caisses d'aliments conservés, des outils, des armes et un approvisionnement de poudre et de plomb.

Le quartier-maître pouvait donc se régénérer par le travail ; rien ne lui manquait, pas même des livres, et entre autres la bible, si chère aux cœurs anglais.

L'heure de la séparation était venue. L'équipage et les passagers se tenaient sur le pont. Plus d'un se sentait l'âme serrée. Mary Grant et lady Helena ne pouvaient contenir leur émotion.

« Il le faut donc ? demanda la jeune femme à son mari, il faut donc que ce malheureux soit abandonné !

– Il le faut, Helena, répondit lord Glenarvan. C'est l'expiation ! »

En ce moment, le canot, commandé par John Mangles, déborda. Ayrton, debout, toujours impassible, ôta son chapeau et salua gravement.

Glenarvan se découvrit, avec lui tout l'équipage, comme on fait devant un homme qui va mourir, et l'embarcation s'éloigna au milieu d'un profond silence.

Ayrton, arrivé à terre, sauta sur le sable, et le canot revint à bord.

Il était alors quatre heures du soir, et du haut de la dunette, les passagers purent voir le quartier-maître, les bras croisés, immobile comme une statue sur un roc, et regardant le navire.

« Nous partons, *mylord* ? demanda John Mangles.

– Oui, John, répondit vivement Glenarvan, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

– Go head ! » cria John à l'ingénieur.

La vapeur siffla dans ses conduits, l'hélice battit les flots, et, à huit heures, les derniers sommets de l'île Tabor disparaissaient dans les ombres de la nuit.

Chapitre XXII

La dernière distraction de Jacques Paganel

Le *Duncan*, onze jours après avoir quitté l'île, le 18 mars, eut connaissance de la côte américaine, et, le lendemain, il mouilla dans la baie de Talcahuano.

Il y revenait après un voyage de cinq mois, pendant lequel, suivant rigoureusement la ligne du trente-septième parallèle, il avait fait le tour du monde. Les passagers de cette mémorable expédition, sans précédents dans les annales du *traveller's club*, venaient de traverser le Chili, les Pampas, la république Argentine, l'Atlantique, les îles d'Acunha, l'océan Indien, les îles Amsterdam, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'île Tabor et le Pacifique. Leurs efforts n'avaient point été stériles et ils rapatriaient les naufragés du *Britannia*.

Pas un de ces braves écossais, partis à la voix de leur laird, ne manquait à l'appel, tous revenaient à leur vieille écosse, et cette expédition rappelait la bataille « sans larmes » de l'histoire ancienne.

Le *Duncan*, son ravitaillement terminé, prolongea les côtes de la Patagonie, doubla le cap Horn, et courut à travers l'océan Atlantique.

Nul voyage ne fut moins incidenté. Le yacht emportait dans ses flancs une cargaison de bonheur.

Il n'y avait plus de secret à bord, pas même les sentiments de John Mangles pour Mary Grant.

Si, cependant. Un mystère intriguait encore Mac Nabbs. Pourquoi Paganel demeurait-il toujours hermétiquement renfermé dans ses habits et encravaté au fond d'un cache-nez qui lui montait jusqu'aux oreilles ?

Le major grillait de connaître le motif de cette singulière manie. Mais c'est le cas de dire que, malgré les interrogations, les allusions, les soupçons de Mac Nabbs, Paganel ne se déboutonna pas.

Non, pas même quand le *Duncan* passa la ligne et que les coutures du pont fondirent sous une chaleur de cinquante degrés.

« Il est si distrait, qu'il se croit à Saint-Pétersbourg, » disait le major en voyant le géographe enveloppé d'une vaste houppelande, comme si le mercure eût été gelé dans le thermomètre.

Enfin, le 9 mai, cinquante-trois jours après avoir quitté Talcahuano, John Mangles releva les feux du cap Clear. Le yacht embouqua le canal Saint-Georges, traversa la mer d'Irlande, et, le 10 mai, il donna dans le golfe de la Clyde. À onze heures, il mouillait à Dumbarton. À deux heures du soir, ses passagers entraient à Malcolm-Castle, au milieu des hurrahs des highlanders.

Il était donc écrit qu'Harry Grant et ses deux compagnons seraient sauvés, que John Mangles épouserait Mary Grant dans la vieille cathédrale de Saint-Mungo, où le révérend Morton, après avoir prié, neuf mois auparavant, pour le salut du père, bénit le mariage de sa fille et de son sauveur !

Il était donc écrit que Robert serait marin comme Harry Grant, marin comme John Mangles, et qu'il reprendrait avec eux les grands projets du capitaine, sous la haute protection de lord Glenarvan !

Mais était-il écrit que Jacques Paganel ne mourrait pas garçon ? Probablement.

En effet, le savant géographe, après ses héroïques exploits, ne pouvait échapper à la célébrité. Ses distractions firent fureur dans le grand monde écossais. On se l'arrachait, et il ne suffisait plus aux politesses dont il fut l'objet.

Et ce fut alors qu'une aimable demoiselle de trente ans, rien de moins que la cousine du major Mac Nabbs, un peu excentrique elle-même, mais bonne et charmante encore, s'éprit des singularités du géographe et lui offrit sa main. Il y avait un million dedans ; mais on évita d'en parler.

Paganel était loin d'être insensible aux sentiments de miss Arabella ; cependant, il n'osait se prononcer.

Ce fut le major qui s'entremit entre ces deux cœurs faits l'un pour l'autre. Il dit même à Paganel que le mariage était la « dernière distraction » qu'il pût se permettre.

Grand embarras de Paganel, qui, par une étrange singularité, ne se décidait pas à articuler le mot fatal.

« Est-ce que miss Arabella ne vous plaît pas ? lui demandait sans cesse Mac Nabbs.

– Oh ! Major, elle est charmante ! s'écria Paganel, mille fois trop charmante, et, s'il faut tout vous dire, il me plairait davantage qu'elle le fût moins ! Je lui voudrais un défaut.

– Soyez tranquille, répondit le major, elle en possède, et plus d'un. La femme la plus parfaite en a toujours son contingent. Ainsi, Paganel, est-ce décidé ?

– Je n'ose, reprenait Paganel.

– Voyons, mon savant ami, pourquoi hésitez-vous ?

– Je suis indigne de miss Arabella ! » répondait invariablement le géographe.

Et il ne sortait pas de là.

Enfin, mis un jour au pied du mur par l'intraitable major, il finit par lui confier, sous le sceau du secret, une particularité qui devait faciliter son signalement, si jamais la police se mettait à ses trousses.

« Bah ! s'écria le major.

– C'est comme je vous le dis, répliqua Paganel.

– Qu'importe ? Mon digne ami.

– Vous croyez ?

– Au contraire, vous n'en êtes que plus singulier. Cela ajoute à vos mérites personnels ! Cela fait de vous l'homme sans pareil rêvé par Arabella ! »

Et le major, gardant un imperturbable sérieux, laissa Paganel en proie aux plus poignantes inquiétudes.

Un court entretien eut lieu entre Mac Nabbs et miss Arabella.

Quinze jours après, un mariage se célébrait à grand fracas, dans la chapelle de Malcolm-Castle.

Paganel était magnifique, mais hermétiquement boutonné, et miss Arabella splendide.

Et ce secret du géographe fût toujours resté enseveli dans les abîmes de l'inconnu, si le major n'en eût parlé à Glenarvan, qui ne le cacha point à lady Helena, qui en dit un mot à *mistress* Mangles.

Bref, ce secret parvint aux oreilles de *mistress* Olbinett, et il éclata.

Jacques Paganel, pendant ses trois jours de captivité chez les maoris, avait été *tatoué*, mais tatoué des pieds aux épaules, et il portait sur sa poitrine l'image d'un kiwi héraldique, aux ailes déployées, qui lui mordait le cœur.

Ce fut la seule aventure de son grand voyage dont Paganel ne se consola jamais et qu'il ne pardonna pas à la Nouvelle-Zélande ; ce fut aussi ce qui, malgré bien des sollicitations et malgré ses regrets, l'empêcha de retourner en France. Il eût craint d'exposer toute la société de géographie dans sa personne aux plaisanteries des caricaturistes et des petits journaux, en lui ramenant un secrétaire fraîchement tatoué.

Le retour du capitaine en écosse fut salué comme un événement national et Harry Grant devint l'homme le plus populaire de la vieille Calédonie.

Son fils Robert s'est fait marin comme lui, marin comme le capitaine John, et c'est sous les auspices de lord Glenarvan qu'il a repris le projet de fonder une colonie écossaise dans les mers du Pacifique.

Bibliographie

* 1863 Cinq semaines en ballon
* 1864 Voyage au centre de la Terre
* 1865 De la terre à la Lune
* 1866 Voyages et Aventures du Capitaine Hatteras
* 1868 Les enfants du capitaine Grant
* 1870 Vingt Mille lieues sous les mers
* 1870 Autour de la Lune
* 1871 Une Ville flottante
* 1872 Aventures de trois Russes et de trois Anglais
* 1873 Le pays des fourrures
* 1873 Le tour du monde en 80 jours
* 1874 Le Docteur Ox
* 1874 L'Île mystérieuse
* 1875 Le « Chancellor »
* 1876 Michel Strogoff
* 1877 Les Indes noires
* 1878 Un capitaine de quinze ans
* 1879 Les tribulations d'un Chinois en Chine
* 1879 Les Cinq cents millions de la Bégum
* 1880 La maison à vapeur
* 1881 La Jangada
* 1882 L'école de des Robinsons

* 1882 Le Rayon vert
* 1883 Kéraban le têtu
* 1884 L'archipel en feu
* 1884 L'Étoile du sud
* 1885 Mathias Sandorf
* 1886 Robur le conquérant
* 1886 Un billet de loterie
* 1887 Nord contre Sud
* 1887 Le chemin de France
* 1888 Deux ans de vacances
* 1889 Famille sans nom
* 1889 Sans dessus dessous
* 1890 César Cascabel
* 1891 Mistress Branican
* 1892 Le Château des Carpathes
* 1892 Claudius Bombarnac
* 1893 P'tit Bonhomme
* 1894 Mirifiques Aventures de Maître Antifer
* 1895 L'Île à Hélice
* 1896 Face au drapeau
* 1896 Clovis Dardentor
* 1897 Le Sphinx des Glaces
* 1898 Le superbe Orénoque
* 1899 Le testament d'un excentrique
* 1900 Seconde Patrie
* 1901 Le village aérien
* 1901 Les histoires de Jean-Marie Cabidoulin
* 1902 Les frères Kip

* 1903 Bourses de voyages
* 1904 Un drame en Livonie
* 1904 Maître du monde
* 1905 L'invasion de la mer
* 1905 Le phare du bout du monde
* 1906 Le Volcan d'or
* 1907 L'agence Thompson and Co.
* 1908 La Chasse au Météor
* 1908 Le pilote du Danube
* 1909 Les naufragés du Jonathan
* 1910 Le secret de Wilhem Storitz
* 1910 Hier et demain
* 1919 L'étonnante aventure de la mission Barsac

Inédits

* 1989 Voyage à reculons en Angleterre et en Écosse
* 1991 L'oncle Robinson
* 1992 Un prêtre en 1829
* 1993 San-Carlos et autres récits
* 1994 Paris au XXe siècle

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Avril 2004

—

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.